COMMENTAIRES

DE

NAPOLÉON PREMIER

TOME SIXIÈME



PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVII

SE VEND A PARIS

CHEZ

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, N° 10.

Édition publiée en vertu de cession partielle du droit de propriété,

consentie par MM. Firmin Didot et Hector Bossange.



Military Department
Library

COMMENTAIRES

DE

NAPOLÉON PREMIER

VI

IMPRIMÉ

PAR ORDRE DE L'EMPEREUR,

M. BAROCHE

ÉTANT GARDE DES SCEAUX, MINISTRE DE LA JUSTICE ET DES CULTES;

PAR LES SOINS

DE M. ANSELME PETETIN,

CONSEILLER D'ÉTAT,

DIRECTEUR DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

COMMENTAIRES

DE

NAPOLÉON PREMIER

TOME SIXIÈME



PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVII

DIX-SEPT NOTES

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE LA GUERRE.

COMMENTAIRES

DE

NAPOLÉON PREMIER.

DIX-SEPT NOTES [1]

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE LA GUERRE [2].

Cet ouvrage est divisé en quatorze chapitres, formant un volume de six cents pages. L'auteur est étranger au service de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, à celui de l'état-major. Il était lieutenant-colonel du génie en 1809, en Espagne; il y dirigea plusieurs siéges des places de Catalogne, d'Aragon, de la province de Valence. Le maréchal Suchet le recommanda comme un bon ingénieur; il obtint successivement pour lui le grade de général de brigade, de général de division et le titre de baron. En 1813, lors de la campagne de Saxe, il fut désigné pour remplir à la Grande Armée les fonctions de premier ingénieur. Il n'y justifia pas l'opinion

[1] Ces notes sont reproduites ici d'après le texte publié par le général Montholon. (*Mémoires de Napoléon, etc.* t. VIII, p. 1 à 259, édition de 1830.)

[2] Par le baron Rogniat, lieutenant général. Paris, in-8°, 1816.

qu'avait conçue de lui le maréchal Suchet : il n'avait ni assez d'expérience ni assez de solidité dans l'esprit. Ce qu'il faut surtout au premier ingénieur d'une armée, qui doit concevoir, proposer et diriger tous les travaux de son arme, c'est un bon jugement.

PREMIÈRE NOTE.

ORGANISATION ET RECRUTEMENT DE L'ARMÉE.

(Page 70.)

« . . . . . L'usage des armées permanentes, constamment à la disposition du prince, destinées à remplacer des levées temporaires et tumultuaires, s'établit dans toute l'Europe, et l'on soumit les villages à l'obligation de fournir annuellement un certain nombre d'hommes pour les former et les recruter; ces soldats ou miliciens (*milites*) étaient désignés par la voie du sort sur toute la population. . . . . »

(Page 72.)

« . . . . . De quels moyens bas et odieux les recruteurs ne se servaient-ils pas pour attraper dans leurs filets une jeunesse inconsidérée ? . . . . . »

(Page 75.)

« . . . . . Mais ce mot de conscription effarouche les esprits de la multitude ! Eh bien, changeons ce mot terrible. Prenons-en un autre, celui de milice, par exemple . . . . . »

(Page 79.)

« Il se présente une question importante à examiner, c'est de savoir jusqu'à quel âge il est convenable au bien des armées et de l'état de retenir les soldats sous les drapeaux. Vers l'âge de trente ans, lorsque l'homme a fini son accroissement, ses membres commencent à perdre de leur souplesse : il devient bientôt lourd, pesant. . . . . »

(Page 86.)

« . . . . . Les habitants du Nord, engourdis par les frimas, engraissés par la bière, ont le corps gras et lourd, l'humeur patiente et flegmatique et l'imagination paresseuse. Ceux du Midi, animés par la douce chaleur du climat

et du vin, ont le corps sec et maigre, mais nerveux, l'imagination vive et l'humeur inconstante..... Les premiers, habitués à une vie dure au milieu de leurs affreux climats..... soutiennent les travaux et les fatigues de la guerre sans proférer de plaintes, sont impassibles aux coups de la fortune et obéissent machinalement sans aucune réflexion; mais froids, apathiques et lents, ils soutiennent difficilement les marches rapides et sont peu propres aux attaques brusques et aux saillies de l'audace. Les seconds, vifs et agiles, susceptibles d'enthousiasme et d'élan, marchent rapidement en avant, courent sur l'ennemi et se précipitent au milieu des périls. Rien de plus redoutable que leur première impulsion; mais ce premier feu se calme bientôt; un long danger les dégoûte, de longs travaux les impatientent. La vie rude des camps, qui ne leur offre aucune des douceurs auxquelles ils sont accoutumés, leur paraît insupportable; les marches rétrogrades les découragent. Si le succès les enflamme, le moindre revers les abat. Indociles et inconstants, ils n'obéissent que difficilement au frein de la discipline.»

(Page 83.)

«Les Anglais, le peuple du monde qui a les meilleures institutions civiles et militaires.....»

Les enrôlements forcés ont toujours été en usage dans les républiques comme dans les monarchies, chez les anciens comme chez les modernes. Les paysans étant esclaves en Russie et en Pologne, on y lève des hommes de la même manière qu'on lève des chevaux dans les autres pays. En Allemagne, chaque village a son seigneur, qui désigne les recrues; sans considérer ni les droits ni les convenances de celles-ci. En France, on a toujours pourvu au recrutement de l'armée par la voie du sort; ce qui s'appelait tirer à la milice sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, tirer à la conscription sous l'empereur Napoléon. Les classes privilégiées étaient exemptes de tirer à la milice; personne n'était exempt de tirer à la conscription. C'était la milice sans privilége, ce qui la rendait aussi désagréable aux classes privilégiées que la milice l'était à la masse

du peuple. La conscription était le mode le plus juste, le plus doux, le plus avantageux au peuple. Ses lois ont été si perfectionnées sous l'Empire, qu'il n'y a rien à y changer, pas même le nom, de peur que ce ne soit un acheminement pour altérer la chose. Les départements qui depuis 1814 ont été détachés de la France ont sollicité et obtenu comme un bienfait de continuer à être soumis aux lois de la conscription, afin d'éviter l'arbitraire, l'injustice et les vexations des lois autrichiennes et prussiennes sur cette matière. Les provinces illyriennes, depuis longtemps accoutumées au recrutement autrichien, ne cessaient d'admirer les lois de la conscription française, et, depuis qu'elles sont rentrées sous le sceptre de leur ancien souverain, elles ont obtenu qu'elles continuassent à les régir.

Pendant les dix premières années de la révolution, les armées ont été recrutées par la réquisition, qui comprenait tous les citoyens de l'âge de dix-huit à vingt-cinq ans. Il n'y avait ni tirage ni remplacement. Les lois de la conscription ne désignaient pour le recrutement de l'armée que les jeunes gens qui entraient dans leur vingtième année. Ils n'étaient obligés à servir que cinq ans, ce qui avait l'avantage de former un plus grand nombre de soldats qui, dans des moments de crise, se trouvent à portée de défendre le pays; mais cela avait bien des inconvénients. Il serait à propos d'étendre la durée du service à dix ans, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de trente ans, sauf à donner des congés et à renvoyer chez eux, avec l'obligation de rejoindre leurs régiments en temps de guerre, tous ceux qui, âgés de plus de vingt-cinq ans, auraient servi cinq années révolues. C'est de trente à cinquante ans que l'homme est dans toute sa force, c'est donc l'âge le plus favorable pour la

guerre. Il faut encourager par tous les moyens les soldats à rester aux drapeaux; ce que l'on obtiendra en faisant une grande estime des vieux soldats, en les distinguant en trois classes, donnant, par exemple, cinq sous par jour à la troisième, sept sous six deniers à la deuxième, dix sous à la première, quinze sous aux caporaux, trente sous aux sergents. Il y aurait une grande injustice à ne pas mieux payer un vétéran qu'une recrue.

Un million d'âmes fournit tous les ans 7 à 8,000 conscrits. à peu près un cent trente-cinquième de la population; la moitié est nécessaire pour satisfaire aux besoins de l'administration, de l'église et des arts. Une levée de 3,500 hommes par an, en dix ans, donnerait 30,000, en tenant compte des morts: 15,000 hommes formeraient l'armée de ligne, 15,000 l'armée de réserve. Sur les 15,000 hommes de l'armée de ligne, on en tiendrait 6,000 sous les armes pendant douze mois, 4,000 pendant trois mois, et 5,000 pendant quinze jours; cela équivaudra à 7,000 hommes pour toute l'année qui seront soustraits à l'agriculture. Les 15,000 hommes de l'armée de réserve ne seraient en rien distraits de leurs travaux ni éloignés de leurs foyers.

Napoléon devait à la paix composer son armée de 1,200,000 hommes, dont 600,000 de l'armée de ligne, 200,000 de l'armée de l'intérieur, 400,000 de l'armée de réserve. Les 600,000 hommes de l'armée de ligne eussent formé : 1° quarante régiments d'infanterie de douze bataillons, chacun de 910 hommes, ayant un escadron d'éclaireurs de 360 chevaux de quatre pieds six pouces, une batterie de huit canons servie par 180 hommes, une compagnie de sapeurs de 150 hommes, un bataillon d'équipages militaires de trois compa-

gnies, de 22 voitures et 390 hommes; 2° vingt régiments de cavalerie de 3,600 hommes, savoir : huit de cavalerie légère, six de dragons, six de cuirassiers, chaque régiment de dix escadrons de 360 hommes, partagés en trois compagnies; 3° dix régiments d'artillerie comprenant chacun huit bataillons de 500 hommes; 4° un régiment du génie de huit bataillons, 4,000 hommes; 5° un régiment d'équipages militaires de 4,000 hommes; total 600,000 hommes.

L'Empire contenait plus de 40 millions de population; il devait être divisé en quarante arrondissements, chacun d'un million. Chaque arrondissement devait être assigné pour recrutement à un régiment d'infanterie. On eût remédié à la crainte de l'esprit de fédéralisme en ayant soin que les officiers et la moitié des sous-officiers fussent étrangers à l'arrondissement.

L'infanterie d'une armée étant représentée par un, la cavalerie sera un quart, l'artillerie un huitième, les troupes du génie un quarantième, les équipages militaires un trentième, ce qui fera treize trentièmes; mais il suffit que la cavalerie soit le cinquième de l'infanterie de l'État, à cause des pays de montagnes.

L'armée de l'intérieur, de 200,000 hommes, eût été composée de deux cents bataillons d'infanterie et de quatre cents compagnies de canonniers, destinés en temps de guerre à défendre les places fortes et les côtes. Cette armée n'eût eu que les officiers d'existants; les sous-officiers et soldats n'eussent été réunis que le dimanche au chef-lieu de leur commune.

Les 400,000 hommes de l'armée de réserve n'eussent existé que sur le papier; ils eussent seulement été soumis à une revue tous les trois mois, pour certifier leur existence et rectifier les

signalements. Ces 1,200,000 hommes n'eussent ainsi soustrait à l'agriculture que 280,000 hommes.

Les Romains, les Grecs, les Espagnols, sont des nations méridionales; dans leurs siècles de gloire, leurs armées furent patientes, disciplinées, infatigables, jamais découragées. Les Suédois sous Gustave-Adolphe et sous Charles XII, les Russes sous Souwarof, étaient agiles, intelligents, impétueux. Les circonstances territoriales du pays, le séjour des plaines ou des montagnes, l'éducation ou la discipline, ont plus d'influence que le climat sur le caractère des troupes.

Les institutions militaires des Anglais sont vicieuses : 1° ils n'opèrent leur recrutement qu'à prix d'argent, si ce n'est que fréquemment ils vident leurs prisons dans leurs régiments; 2° leur discipline est cruelle; 3° l'espèce de leurs soldats est telle, qu'ils ne peuvent en tirer que des sous-officiers médiocres, ce qui les oblige à multiplier les officiers hors de toute proportion; 4° chacun de leurs bataillons traîne à sa suite des centaines de femmes et d'enfants; aucune armée n'a autant de bagages; 5° les places d'officiers sont vénales; les lieutenances, les compagnies, les bataillons, s'achètent; 6° un officier est à la fois major dans l'armée et capitaine dans son régiment, bizarrerie fort contraire à tout esprit militaire.

DEUXIÈME NOTE.

INFANTERIE.

(Page 93.)

« Mais le plus grand vice de nos bataillons, c'est de n'avoir qu'une seule espèce d'infanterie. Autrefois nous en avions de deux espèces : les piquiers, qui combattaient de pied ferme, et les arquebusiers, destinés à tirailler..... »

(Page 96.)

« Voici de quelle manière je compose mon bataillon, que je nomme *cohorte* pour rappeler que j'ai en vue l'organisation romaine. La cohorte, en bataille, n'a d'autre division naturelle que celle des rangs; j'adopte donc cette division consacrée par l'exemple de l'ancienne légion romaine, et je fais de chaque rang une compagnie de ligne; ce qui me donne trois compagnies de ligne par cohorte, puisque nous nous formons en bataille sur trois rangs. La première compagnie, formée de soldats choisis non pas à la taille, mais parmi les plus braves, les plus instruits et les plus aguerris, formera le premier rang, qui est le plus exposé, qui doit servir d'exemple aux autres : je lui conserve le beau nom de grenadiers, illustré par tant d'exploits et qui rappelle des souvenirs si glorieux. La seconde compagnie, formée par un second choix, sera placée au troisième rang; et enfin la troisième compagnie, composée des soldats les plus novices et les moins braves, encadrée au deuxième rang entre deux rangs d'élite, sera contrainte de faire son devoir. »

(Page 99.)

« Outre ces trois compagnies de ligne, nous organiserons une quatrième compagnie de troupes légères, à laquelle nous conserverons le titre de voltigeurs, qui désigne fort bien le genre de leur service; car il est certain qu'il faut créer deux espèces d'infanterie, l'une formant des masses ou des lignes, pour soutenir l'effort ou le choc de la bataille et renverser l'ennemi, et l'autre pour le reconnaître, le harceler et le poursuivre. C'est une vérité incontestable pour quiconque a fait la guerre..... »

(Page 166.)

« L'éducation des troupes légères et celle des troupes de ligne ne doivent pas plus se ressembler que leurs services. A quoi bon enseigner aux voltigeurs des mouvements graves et réguliers et des manœuvres de ligne, s'ils ne doivent jamais entrer en ligne ni en faire usage? Exerçons-les plutôt à courir, à sauter, à nager, à franchir tous les obstacles, à se couvrir de tous les accidents du terrain, à se disperser en avant des lignes, à se rallier à toutes jambes pour se pelotonner contre la cavalerie, à se mêler et à combattre avec nos cavaliers légionnaires, à sauter en croupe derrière

eux, et surtout à tirer avec beaucoup d'adresse dans toutes sortes de positions; voilà l'éducation qui convient à la nature de leur service.»

(Page 168.)

«Les voltigeurs sont destinés à combattre et à marcher isolément; il est donc inutile de leur donner un pas uniforme et de leur enseigner à manœuvrer avec régularité et ensemble comme les troupes de ligne. Il suffit de les habituer à se réunir rapidement en cercle contre la cavalerie et à se rallier derrière les lignes. Ils doivent, dans le premier cas, se rassembler au pas de course, se pelotonner tumultuairement autour de leurs officiers et former un cercle plein, qui présente des feux et des baïonnettes de tous côtés; c'est la manière la plus prompte et peut-être la meilleure de former une petite troupe contre la cavalerie.....»

(Page 200.)

«Une partie des voltigeurs de la première ligne sera dispersée en avant du front des cohortes. Le nombre de ces tirailleurs doit être proportionné à l'étendue de la ligne, à raison de trois ou quatre pieds par homme, espace nécessaire pour qu'ils puissent agir librement. Ce service n'emploiera guère qu'une demi-compagnie par cohorte; les autres voltigeurs se pelotonneront derrière la cohorte, ou ils resteront en réserve, prêts à succéder aux premiers tirailleurs, auxquels le repos devient nécessaire après deux ou trois heures de ce métier fatigant et périlleux. C'est cette réserve de voltigeurs qu'on emploiera à ramasser les blessés de la ligne pour les transporter aux ambulances, à aller chercher des suppléments de cartouches au parc, et enfin à tous les offices qui forcent à quitter les drapeaux; de sorte que les soldats de ligne, n'ayant plus aucun prétexte de quitter leurs rangs, s'habitueront à ne jamais les abandonner et à rester inébranlables à leurs postes; ce sera le moyen de conserver les lignes garnies et sans brèche. Les voltigeurs de la deuxième ligne se pelotonneront à droite et à gauche de leurs cohortes en colonne, ou bien, lorsque les colonnes formeront des carrés, on les placera aux quatre angles, dans les positions que les faces laissent dégarnies de feux.....»

(Page 212.)

«Les tirailleurs peuvent être de la plus grande utilité pour favoriser les approches des lignes ennemies et détourner ou troubler leurs feux; ils ne

doivent pas craindre de courir à deux ou trois cents toises en avant pour s'établir à leur portée et les désoler à coups de fusil, d'autant plus sûrement qu'elles ne pourront pas se venger, car, avec un peu d'intelligence et d'habitude, ils se mettent tous à couvert. Les uns se tapissent au fond d'un fossé, les autres se couchent dans un sillon; ceux-ci se cachent derrière les arbres, ceux-là s'embusquent au milieu des haies et des bouquets de bois.....»

(Page 214.)

«L'ennemi lancera sans doute sa cavalerie pour éloigner et châtier ces tirailleurs importuns; mais nos voltigeurs savent s'en garantir : ils se rallient à toutes jambes, se pelotonnent et forment différents petits globes de feu, d'autant plus difficiles à aborder que chaque soldat, armé d'un fusil double, a deux coups à tirer.....»

(Page 123.)

«Notre tactique subdivise, de plus, les rangs ou compagnies d'une cohorte en huit et en seize parties; ce qui fixe à huit et à seize le nombre des sergents et des caporaux nécessaires pour commander ces sections. Les mêmes sous-officiers seront toujours chargés du commandement des mêmes sections, afin d'intéresser leur amour-propre à soigner l'instruction et la discipline des soldats sous leurs ordres.....»

(Page 193.)

«D'après mon organisation légionnaire, que je prie le lecteur de se rappeler, les grenadiers forment le premier rang, la troisième compagnie le second et la deuxième compagnie le troisième. Les trois capitaines se placeront chacun à la droite de leur compagnie ou de leur rang; les trois lieutenants occuperont des places semblables à la gauche. La cohorte se trouvera ainsi encadrée entre ces six officiers, qui préviendront et empêcheront, par leur présence immédiate, les flottements et le désordre qui, dans les moments critiques, commencent ordinairement par les flancs, les parties faibles de tout ordre de bataille. Ils se trouveront placés sur la même ligne que leurs soldats, qu'ils animeront et encourageront par leur exemple. Les six sous-lieutenants se placeront, à égale distance, derrière la cohorte pour maintenir l'ordre et empêcher qu'aucun soldat ne quitte son poste. Les sergents et les caporaux prendront place chacun à la droite de leur section.....»

(Page 169.)

« On exercera les voltigeurs à se mêler à la cavalerie légère et à combattre avec elle..... Nous formerons nos voltigeurs en pelotons de la force de nos escadrons légionnaires, de 76 hommes; chaque peloton sera attaché à un escadron, qu'il accompagnera, au pas de course, dans tous ses mouvements, afin de forcer ou de défendre les défilés. Ces deux armes se protégeront entre elles, et chacune recherchera la nature du terrain qui lui est le plus favorable pour le combat, mais sans cesser de rester à portée de se soutenir mutuellement. Le voltigeur doit s'exercer à sauter en croupe derrière son cavalier, afin que les pelotons d'infanterie puissent se transporter d'un endroit à l'autre aussi vite que la cavalerie. On l'habituera à passer son fusil en bandoulière sur son dos et à sauter derrière le cavalier en appuyant légèrement les mains sur la croupe du cheval.....

La plupart de ces exercices supposent que les voltigeurs ne portent pas de sac; ce fardeau leur ôterait leur légèreté et leur souplesse et nuirait sans cesse à la rapidité de leurs mouvements. Je voudrais qu'on chargeât leurs sacs sur des chevaux de bât, à la suite de chaque cohorte: il en faudrait neuf par cohorte..... »

(Page 310.)

« ..... Nous formons notre avant-garde de cavaliers légionnaires des quatre légions du corps d'armée, avec un nombre égal de voltigeurs..... »

(Page 121.)

« Je ne dirai qu'un mot des instruments militaires, et ce sera pour tâcher de faire proscrire le tambour, instrument barbare, qui, par ses sons monotones et désagréables, assourdit, attriste et fatigue l'oreille la moins sensible..... »

(Page 146.)

« Les légionnaires romains se couvraient d'armes défensives. Nos fantassins modernes, au contraire, se présentent nus au combat..... Ce défaut d'armes défensives est très-funeste à nos fantassins; tous les coups qui les frappent, de quelque loin qu'ils viennent, les mettent hors de combat; ils sont blessés par les plus légères atteintes..... »

(Page 147.)

« Il est facile de faire des cuirasses d'un poids très-supportable, impé-

nétrables aux coups de sabre, de baïonnette et de lance, et à l'épreuve de la balle à la distance de cent toises. Je suis persuadé qu'un plastron formé d'une double peau de buffle, bien matelassé et bien piqué, serait tout aussi impénétrable qu'une cuirasse en fer, à laquelle il serait d'ailleurs fort préférable sous les rapports de la légèreté et de la souplesse..... Leur poids n'excédera pas huit ou neuf livres..... »

(Page 150.)

« Les voltigeurs ont moins besoin de cuirasse que les légionnaires, parce qu'ils ne sont point destinés à combattre de pied ferme et à en venir aux mains avec l'ennemi; ils ne se battent que de loin..... »

(Page 123.)

« Les officiers de la compagnie, à l'exception du commandant, seront tour à tour chargés et responsables des détails qui sont maintenant le partage exclusif de nos sergents-majors. On réprimera, de cette manière, les friponneries des sous-officiers..... »

(Page 262.)

« Qu'il me soit permis, en terminant ce chapitre, de réclamer contre un usage très-pernicieux à la santé et à la conservation des troupes, introduit parmi nous par la guerre de la Révolution : c'est de faire camper le soldat sans tente. C'est une des principales causes de cette affreuse consommation d'hommes qui s'est faite dans le cours des guerres dernières, où l'on peut calculer, terme moyen, que les fantassins ne duraient pas plus de deux campagnes. Nos malheureux soldats, après avoir fait une marche pénible dans la boue par un temps de pluie, arrivent souvent, au milieu de la nuit, sur un terrain détrempé d'eau, qui ne leur offre aucun abri. Ils n'ont ni le temps ni les matériaux nécessaires pour se faire des baraques; ils passent la nuit sous un ciel froid et pluvieux, sans pouvoir fermer l'œil; et, après avoir traîné pendant quelque temps une existence pénible, dont tous les instants sont marqués par les souffrances que leur fait éprouver une humidité continuelle, leur corps s'affaiblit, ils tombent malades et ils périssent misérablement..... »

Les Romains avaient deux sortes d'infanterie : la première, armée à la légère, était munie d'une arme de jet; la

seconde, pesamment armée, portait une courte épée. Après l'invention de la poudre, on conserva encore deux espèces d'infanterie : les arquebusiers, qui étaient les armés à la légère, destinés à éclairer et inquiéter l'ennemi; les piquiers, qui tenaient lieu des pesamment armés. Depuis cent cinquante ans que Vauban a fait disparaître de toutes les armées de l'Europe les lances et les piques, en y substituant le fusil avec la baïonnette, toute l'infanterie a été armée à la légère; elle a été destinée à éclairer, à contenir l'ennemi. Il n'y a plus eu qu'une seule espèce d'infanterie. S'il y eut par bataillon une compagnie de chasseurs, c'était par opposition à la compagnie de grenadiers. Le bataillon était composé de neuf compagnies; une seule d'élite ne paraissait pas suffisante. Si l'empereur Napoléon créa des compagnies de voltigeurs armés de fusils de dragons, ce fut pour tenir lieu de ces compagnies de chasseurs. Il les composa d'hommes de moins de cinq pieds de haut, afin d'utiliser la classe de la conscription de quatre pieds dix pouces à cinq pieds, qui jusqu'alors avait été exempte: ce qui rendait le fardeau de la conscription plus lourd pour les autres classes. Cette création récompensa un grand nombre de vieux soldats qui, ayant moins de cinq pieds de haut, ne pouvaient entrer dans les compagnies de grenadiers, et qui, par leur bravoure, méritaient d'entrer dans une compagnie d'élite. Ce fut un moyen puissant pour l'émulation que de mettre en présence les pygmées et les géants. S'il eût eu dans ses armées des hommes de diverses couleurs, il eût composé des compagnies de noirs et de blancs; dans un pays où il y aurait des cyclopes, des bossus, on tirerait un bon parti de compagnies composées de cyclopes et d'autres de bossus.

En 1789, l'armée française se composait de régiments de

ligne et de bataillons de chasseurs : les chasseurs des Cévennes, du Vivarais, des Alpes, de la Corse, des Pyrénées, qui, à la Révolution, formèrent des demi-brigades d'infanterie légère. Mais la prétention n'était pas d'avoir deux infanteries différentes, puisqu'elles étaient élevées de même, instruites de même, armées de même; seulement les bataillons de chasseurs étaient recrutés par des hommes de pays de montagnes ou par des fils de gardes-chasse, ce qui les rendait plus propres à être employés sur les frontières des Alpes et des Pyrénées; et, lorsqu'ils étaient aux armées du Nord, on les détachait de préférence pour grimper sur une hauteur ou fouiller une forêt. Ces hommes, lorsqu'ils se trouvaient en ligne un jour de bataille, tenaient fort bien la place d'un bataillon de ligne, puisqu'ils avaient la même instruction, le même armement, la même éducation. Les puissances lèvent souvent, en temps de guerre, des corps irréguliers, sous le titre de bataillons francs ou de légions, recrutés de déserteurs étrangers ou formés d'individus d'un esprit ou d'une opinion particulière; mais cela ne constitue pas deux espèces d'infanterie; il n'y en a et ne peut y en avoir qu'une. Si les singes de l'antiquité veulent imiter les Romains, ce n'est pas des armés à la légère qu'ils doivent créer, mais des pesamment armés ou des bataillons armés d'épées, car toute l'infanterie de l'Europe fait le service de troupes légères.

S'il était possible que l'infanterie n'envoyât en tirailleurs que ses voltigeurs, elle perdrait l'usage du feu; il se passerait des campagnes entières sans qu'elle tirât un coup de fusil; mais cela n'est pas possible. Quand la compagnie de voltigeurs sera détachée à l'avant-garde, aux bagages, en flanqueurs, les quatre compagnies du bataillon renonceront donc

à s'éclairer? Elles laisseront donc arriver les balles des tirailleurs ennemis jusqu'au milieu de leurs rangs? Lorsqu'une compagnie du bataillon sera détachée, elle devra donc renoncer à se faire éclairer, ou bien elle devra être suivie par une escouade de la compagnie de voltigeurs? Cette compagnie de voltigeurs n'est que le quart du bataillon, elle ne pourrait pas suffire au besoin des tirailleurs un jour de bataille; elle ne suffirait pas davantage si elle était la moitié de son effectif, pas même si elle était les trois quarts. Une ligne, dans une journée importante, passe tout entière aux tirailleurs, quelquefois même deux fois. Il faut relever les tirailleurs toutes les deux heures, parce qu'ils sont fatigués, parce que leurs fusils se dérangent et s'encrassent.

Quoi! les voltigeurs n'ont besoin d'aucun ordre, d'aucune tactique, pas même de savoir marcher en bataille? Ils ne seront donc jamais obligés de faire un changement de front, de se ployer en colonne, de faire une retraite en échiquier? Non; il suffit qu'ils « sachent courir, se servir de leurs jambes pour se soustraire aux charges de cavalerie. » Comment alors prétendre les réunir pour en former l'avant-garde de l'armée? Comment vouloir qu'ils s'éloignent à 300 toises de la ligne entremêlés avec des pelotons de cavalerie légionnaire? Il n'est pas nécessaire d'apprendre aux soldats à courir, à sauter, à se cacher derrière un arbre; mais il faut les accoutumer, lorsqu'ils sont éloignés de leurs chefs, à conserver leur sang-froid, à ne pas se laisser dominer par une vaine épouvante, à se tenir toujours à portée les uns des autres, de manière qu'ils se flanquent entre eux, se réunissent au petit pas quatre à quatre avant que les tirailleurs de cavalerie aient pu les sabrer, qu'ils se pelotonnent huit à huit, seize à seize, avant que l'escadron

ait pu les charger, et rejoignent ainsi, sans précipitation, faisant souvent volte-face, la réserve où se trouve le capitaine, qui, avec le tiers de ses tirailleurs, rangés en bataille, reste à portée de fusil. La compagnie, ainsi réunie, doit former le bataillon carré, ou faire un changement de front, ou commencer sa retraite, se retournant, lorsqu'elle est trop pressée, au commandement *demi-tour à droite, commencez le feu;* à un coup de baguette, recommencer la retraite et rejoindre ainsi le chef de bataillon, qui lui-même est resté en réserve avec le tiers de ses hommes. Alors le bataillon se met en colonne, à distance de peloton, et marche ainsi en retraite. Au commandement *halte, peloton, à droite et à gauche en bataille, feu de deux rangs*, il forme le bataillon carré et repousse la charge de la cavalerie. Au commandement *continuez la retraite*, il rompt le carré, forme les divisions, etc. ou bien il exécute avec sang-froid une retraite en échiquier sur la position indiquée, soit en refusant la droite, soit en refusant la gauche.

Voilà ce qu'il faut apprendre aux voltigeurs, et, s'il pouvait y avoir deux espèces d'infanterie, l'une pour servir en tirailleurs, l'autre pour rester en ligne, il faudrait choisir les plus instruits pour aller en tirailleurs. En effet, les compagnies de volontaires, qui vont plus souvent en tirailleurs que les autres, sont celles qui manœuvrent le mieux de l'armée, parce que ce sont elles qui en ont senti plus souvent le besoin. C'est avoir bien mal lu les auteurs grecs et latins que de faire de pareilles applications; il aurait mieux valu passer son temps à conférer avec un caporal de voltigeurs ou un vieux sergent de grenadiers; ils eussent donné des idées plus saines.

Jusqu'à présent un bataillon, composé de plus ou moins de compagnies, a été placé en bataille de manière à avoir un

commandant à la droite, un ou plusieurs au centre et un à la gauche; de manière qu'un capitaine eût toujours sous ses ordres ses mêmes officiers, ses mêmes sergents, et ceux-ci les mêmes caporaux, les mêmes soldats. Il n'était pas possible que l'on supposât qu'un jour on proposerait sérieusement de ranger en bataille une compagnie sur un rang, de sorte qu'elle s'étendît sur un front de 60 toises, son capitaine à la droite, son lieutenant à la gauche; de placer derrière les troisième et deuxième compagnies et en serre-files les six sous-lieutenants. Les trois capitaines du bataillon, rangés l'un derrière l'autre, seront tués par un coup de canon; les trois lieutenants le seront par le deuxième coup. Le capitaine placé à la droite pourra-t-il se faire entendre à la gauche, lorsque le chef de bataillon, qui est placé au centre, le fait à peine? Comment les soldats reconnaîtront-ils la voix de leur capitaine, puisque les trois capitaines seront placés au même point? Mais cela rendra plus faciles les feux de rang. Non; ces feux se feront bien plus facilement à la voix du chef de bataillon, puisqu'il est au centre. Il pourra arriver que le capitaine de la première compagnie commandera *en avant*, celui de la troisième *fixe*, celui de la deuxième *demi-tour à droite*. Au commandement de *division à droite*, le bataillon se divisera donc en trois lignes, dont chacune contiendra des officiers, des sous-officiers, des caporaux, des soldats des trois compagnies? Au commandement de *peloton à droite*, on aura donc dans les six lignes des officiers, des sous-officiers, des soldats des trois compagnies? Si une compagnie est détachée, elle se mettra donc en bataille sur une ligne, et le reste du bataillon sur deux lignes? Quelle cacophonie, quelle ignorance de l'école de peloton! Et c'est un officier général français qui prostitue ainsi son uniforme à la

risée de l'Europe! Comment le prote qui a imprimé son ouvrage ne le lui a-t-il pas fait observer? Car enfin ce prote avait fait probablement la guerre, ou du moins il avait servi dans la garde nationale.

3,000 voltigeurs seront à l'avant-garde, sans être organisés en bataillon; chaque peloton pour son compte; chaque capitaine serait général en chef. Mais, en effet, comment pourraient-ils être organisés en bataillon, puisqu'ils ne doivent ni savoir manœuvrer ni connaître la tactique, que chaque compagnie doit être attachée à la compagnie de cavalerie légère qui doit la prendre en croupe? Oh! vraiment, on a raison de vouloir leur apprendre à courir; ils en auront besoin, s'ils ne sont pas pris ou tués dès le premier jour. Si un peloton de 50 hommes ne peut pas faire la guerre avec avantage sans être instruit, cette nécessité est bien plus grande pour un bataillon, et elle s'accroît en raison des cubes pour une brigade de 3,000 hommes. Mais opposez ces 3,000 voltigeurs instruits, bons manœuvriers, organisés en bataillon, ce mélange avec la cavalerie ne produira aucun bon résultat; il entraînera la ruine de la cavalerie et de l'infanterie. Comment la cavalerie légère pourrait-elle manœuvrer ayant en croupe un voltigeur? Comment pourrait-elle faire une résistance sérieuse si elle n'est pas soutenue par la cavalerie de ligne? Le métier des arrière-gardes et des avant-gardes à la guerre est de manœuvrer toute la journée. La cavalerie pourrait sans doute, en se sacrifiant, transporter un homme en croupe dans une position intérieure, afin que le fantassin arrivât plus vite: mais vouloir le faire marcher ainsi à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, c'est n'avoir pas la plus légère notion du service de ces armes, c'est n'avoir jamais passé une journée à l'avant-garde. Si cela

était avantageux, toutes les nations, tous les grands capitaines l'eussent fait.

Le tambour imite le bruit du canon; c'est le meilleur de tous les instruments. Il ne détonne jamais.....

Les armes défensives sont insuffisantes pour parer le boulet, la mitraille et les balles; non-seulement elles sont inutiles, mais elles ont l'inconvénient de rendre les blessures plus dangereuses. Les arcs des Parthes étaient très-grands; maniés par des hommes exercés et robustes, ils lançaient les flèches avec une telle force qu'ils perçaient les boucliers des Romains. Les vieilles légions en étaient déconcertées. Ce fut une des causes de la défaite de Crassus.

Les tirailleurs auraient plus besoin d'armes défensives que tous les autres, parce qu'ils s'approchent plus souvent de l'ennemi et sont plus exposés à être sabrés par la cavalerie. Mais il ne faut pas les surcharger; ils ne sauraient être trop mobiles. Ainsi, quand même les armes défensives seraient utiles à l'infanterie en ligne, on ne pourrait pas lui en donner, puisque tous les hommes d'un bataillon font nécessairement le service de tirailleurs.

Il n'est pas un cadet sortant de l'école qui n'ait eu l'idée d'armer les tirailleurs avec des fusils à deux coups; il leur a suffi de l'expérience d'une campagne pour sentir tous les inconvénients qui en résulteraient pour l'usage de la guerre.

Il est cinq choses qu'il ne faut jamais séparer du soldat : son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour au moins quatre jours et son outil de pionnier. Qu'on réduise ce sac au moindre volume possible; qu'il n'y ait qu'une chemise, une paire de souliers, un col, un mouchoir, un briquet, fort bien; mais qu'il l'ait toujours avec lui, car, s'il s'en sépare une fois, il ne

le reverra plus. La théorie n'est pas la pratique de la guerre. C'était un usage dans l'armée russe qu'au moment de se battre le soldat mît son sac à terre; où sont les avantages attachés à cette méthode? Les rangs pouvaient se serrer davantage; les feux du troisième rang pouvaient devenir utiles; les hommes étaient plus lestes, plus libres, moins fatigués; la crainte de perdre son sac, où le soldat a l'habitude de mettre tout son avoir, était propre à l'attacher à sa position. A Austerlitz, tous les sacs de l'armée russe furent trouvés rangés en bataille sur la hauteur de Posoritz; ils y avaient été abandonnés lors de la déroute. Malgré toutes les raisons spécieuses qu'on pourrait alléguer pour cet usage, l'expérience l'a fait abandonner aux Russes. Les neuf chevaux de bât seraient mieux employés à porter des caisses d'ambulance, des cartouches et des vivres.

Les officiers des compagnies se dégraderaient s'ils se mêlaient des détails du décompte du soldat; ils deviendraient des sous-officiers. Le sergent-major est propre à ce service. Est-il donc impossible de trouver un sergent-major honnête homme? Mais, si l'officier abusait, à qui le soldat aurait-il recours? Quelle ne serait pas la répugnance d'un capitaine de recevoir des réclamations d'un soldat contre son lieutenant, qui fait sa société, avec qui il mange et dont il est l'égal. Nous voulons croire qu'aucun officier ne serait assez vil pour abuser de l'ignorance du soldat; mais celui-ci, qui, de sa nature, est soupçonneux, en aurait-il moins de méfiance? Et l'opinion de profond respect que la discipline militaire exige qu'il ait pour son officier n'en serait-elle pas altérée?

Les tentes ne sont point saines; il vaut mieux que le soldat bivouaque, parce qu'il dort les pieds au feu, qu'il s'abrite du vent avec quelques planches ou un peu de paille, que le voi-

sinage du feu sèche promptement le terrain sur lequel il se couche. La tente est nécessaire pour les chefs, qui ont besoin de lire, de consulter la carte. Il en faut donner aux chefs de bataillon, aux colonels, aux généraux, et leur ordonner de ne jamais coucher dans une maison, abus si funeste et auquel sont dues tant de catastrophes. A l'exemple des Français, toutes les nations de l'Europe ont abandonné les tentes; et, si elles sont encore en usage dans les camps de plaisance, c'est qu'elles sont économiques, qu'elles ménagent les forêts, les toits de chaume et les villages. L'ombre d'un arbre contre le soleil et la chaleur, le plus chétif abri contre la pluie, sont préférables à la tente. Le transport des tentes emploierait cinq chevaux par bataillon, qui seraient mieux employés à porter des vivres. Les tentes sont un sujet d'observation pour les affidés et pour les officiers d'état-major de l'ennemi; elles leur donnent des renseignements sur votre nombre et la position que vous occupez; cet inconvénient est de tous les jours, de tous les instants. Une armée rangée sur deux ou trois lignes de bivouac ne laisse apercevoir au loin qu'une fumée que l'ennemi confond avec les brouillards de l'atmosphère. Il est impossible de compter le nombre des feux; il est très-facile de compter le nombre des tentes et de dessiner les positions qu'elles occupent.

TROISIÈME NOTE.

CAVALERIE.

(Page 112.)

« C'est en vain qu'on a voulu subvenir au besoin de l'infanterie par des corps de cavalerie indépendants de ses généraux; une funeste expérience n'a que trop souvent démontré les vices de cette méthode. La rivalité et les

jalousies des deux armes empêchent qu'elles ne se soutiennent et ne s'aident à propos..... Il n'existe qu'un moyen de leur échapper, c'est d'attacher la cavalerie aux légions..... Le genre de service de la cavalerie légionnaire, qui consiste à éclairer, reconnaître, poursuivre, tendre des embûches, exige beaucoup de célérité et peu d'ordre. Ces cavaliers doivent s'étendre, se disperser, se glisser partout, tout voir, tout observer, s'habituer aux combats particuliers et compter sur la vitesse de leurs chevaux, soit pour atteindre, soit pour échapper. Ils feraient fort mal leur métier si on les accoutumait à rester réunis. En un mot, c'est la cavalerie légère, et non pas la cavalerie de ligne, qui doit faire partie de la légion.»

(Page 171.)

«J'ai déjà dit que les cavaliers légionnaires doivent faire le service des troupes légères; ainsi l'ordre, l'ensemble, la régularité ne leur conviennent pas mieux qu'à nos voltigeurs. Leur éducation ne doit pas ressembler à celle de nos hussards et de nos chasseurs, que nous gâtons et que nous dénaturons par des manœuvres de ligne. En effet, si nous les habituons à se réunir et à escadronner avec ordre, comment pourrons-nous obtenir d'eux qu'ils éclairent, qu'ils reconnaissent et qu'ils fouillent un pays, qu'ils observent et qu'ils épient les mouvements de l'ennemi, qu'ils se glissent sur ses derrières et inquiètent ses convois, qu'ils tendent des embûches, poursuivent les fuyards et fassent des prisonniers, qu'ils masquent et couvrent la marche de nos colonnes, et qu'ils remplissent, en un mot, tous les autres devoirs des troupes légères, dont ils ne peuvent s'acquitter qu'en se dispersant et en combattant isolément? D'ailleurs, que gagnerons-nous à ralentir et à enchaîner la rapidité et la vivacité de la cavalerie légère par l'ordre et la régularité? Quel avantage trouverions-nous à la faire charger en ligne? En deviendrait-elle plus redoutable à l'ennemi? Je ne le crois pas; et des exemples anciens et modernes se pressent en foule pour soutenir mon opinion. Mais, sans remonter jusqu'aux Numides et aux Parthes, ces bandes de cavaliers irréguliers et désordonnés si célèbres chez les anciens, je me contenterai de citer les spahis turcs et les Mameluks, qui passent pour les premiers cavaliers du monde, sans connaître d'autre manœuvre que celle de se pelotonner tumultuairement et de charger en désordre et à bride abattue. J'en appelle aux Français qui ont appris à connaître en Égypte la valeur des Mameluks : nos escadrons euro-

péens, avec leurs mouvements compassés et leurs charges en ligne, brillaient-ils devant cette milice désordonnée? Pouvaient-ils lui résister un seul instant? N'étaient-ils pas rompus et taillés en pièces par les Mameluks, qui semblaient courir plutôt à des exercices qu'à des combats, tant ils trouvaient peu de dangers à ces sortes de charges? Quant aux fantassins français, s'ils parvinrent à braver des cavaliers aussi courageux et aussi adroits au milieu des plaines rases de l'Égypte, c'est une preuve irrécusable de l'impuissance de la cavalerie, quelque bonne qu'elle soit, contre de la bonne infanterie.

« Les hussards, qui forment la cavalerie légère des Autrichiens, ne furent dans l'origine que des bandes irrégulières de paysans hongrois, sans solde et sans discipline, faisant la guerre par l'appât du butin. Ils se dispersaient au loin, se glissaient partout et combattaient toujours isolément; ils suivaient les sentiers les moins pratiqués; ils pénétraient jusqu'au milieu des camps, dans l'ombre et le silence de la nuit; ils se glissaient sur les flancs et sur les derrières des colonnes; ils surprenaient les parcs, les convois et les postes isolés; et enfin ils observaient tous les mouvements de l'ennemi en se tenant tapis, le jour, dans les bois et dans les fourrés. Cette espèce de milice se rendit assez redoutable pour que la plupart des nations de l'Europe cherchassent à l'imiter. Mais bientôt on voulut régulariser ces bandes; on en forma des régiments brillants, exercés à toutes les manœuvres de ligne, et dès lors les hussards perdirent presque toutes les qualités qui les avaient rendus si précieux. Les Cosaques, cette excellente cavalerie légère des Russes, sont aujourd'hui ce qu'étaient autrefois les hussards hongrois; mais si, sous prétexte de les régulariser, on veut les astreindre à l'ensemble et aux mouvements réguliers des troupes de ligne, ils perdront presque toutes leurs qualités actuelles pour devenir de la cavalerie de ligne fort médiocre.

« Concluons de tous ces exemples que les mouvements méthodiques et les manœuvres régulières ne sont pas indispensables à la cavalerie en général, et qu'ils sont même nuisibles à la cavalerie légère, dont ils gênent la rapidité et contrarient le service. Il n'en est pas de la cavalerie comme de l'infanterie : celle-ci n'a de force et de valeur que par l'ordre, la discipline et l'ensemble; l'autre peut agir confusément et tumultuairement, pourvu qu'elle agisse avec rapidité. Il n'est pas jusqu'à son désordre même dont elle ne tire parti dans le combat pour envelopper l'ennemi, le menacer dans tous les sens, se multiplier à ses yeux, l'éblouir par la rapidité et la

variété de ses caracoles, enfin ébranler son imagination et la frapper de terreur.....»

(Page 176.)

«La cavalerie de ligne des Français, avec ses gros chevaux de trait, surchargés de selles énormes, est sans doute trop lente et trop lourde, quoi qu'en disent quelques officiers de cavalerie. Ils s'imaginent que, si l'on donnait à leurs escadrons des chevaux plus légers, ils ne pourraient plus choquer les lignes ennemies avec la même force; mais ils se trompent, car, le choc des corps étant en raison de la masse multipliée par la vitesse, il s'ensuit qu'on peut gagner par la vitesse d'un cheval ce qu'on perd de sa masse.....»

(Page 201.)

«Les dix pelotons de la cavalerie légionnaire couvriront les flancs de l'infanterie à hauteur de la deuxième ligne, où ils pourront veiller à la sûreté des flancs sans se trouver exposés au feu des petites armes. (La deuxième ligne est éloignée de 150 toises de la première.)

(Page 113.)

«La cavalerie légionnaire des Romains ne formait guère que le vingtième de leur légion. Les Romains n'étaient point cavaliers, et ce peuple chercha toujours à se procurer chez ses alliés la cavalerie dont il manquait. Les ailes des alliés, de la force des légions, en infanterie, avaient le double de cavalerie; ce qui donnait à une armée consulaire environ un onzième de cavalerie. Cette proportion d'un onzième semble suffisante pour remplir l'objet de la cavalerie légionnaire ou légère; il paraît inutile de multiplier au delà du strict nécessaire une espèce de troupe dont l'influence est presque nulle pour gagner des batailles. Ainsi nous comprendrons dans l'organisation de la légion un corps de cavalerie de 760 chevaux; il sera divisé en deux parties, que nous nommerons *ailes*, comme les Romains, pour désigner qu'elles sont destinées à voltiger sur les flancs de l'infanterie afin de les protéger. Chaque aile sera subdivisée en cinq pelotons de 76 chevaux, auxquels leur petitesse permettra de se mouvoir avec beaucoup de rapidité, de vivacité et de légèreté, avantages que ne pourraient avoir de gros escadrons. D'ailleurs, le nombre des pelotons, égal à celui des cohortes, permettra d'en attacher à chaque cohorte isolée.....»

(Page 125.)

« Les dix cohortes donneront 180 officiers d'infanterie pour toute la légion..... A ce nombre il faut ajouter deux chefs d'ailes de cavalerie, revêtus du grade de chef d'escadron, dix capitaines et autant de lieutenants pour commander les dix pelotons de cavalerie légionnaire. On choisira pour la cavalerie les officiers de la légion les plus lestes et les plus vifs, car le service de la cavalerie légère s'accommode très-bien à ces officiers vifs, impétueux, passionnés, qui ne doutent de rien parce qu'ils ne calculent rien. Il faut que la fougue de leur tempérament les emporte sans cesse sur l'ennemi pour avoir de ses nouvelles, et qu'ils percent souvent le rideau de troupes légères dont il cherche à masquer ses mouvements..... »

(Page 229.)

« La cavalerie est destinée à jouer deux rôles bien différents. Elle doit, dans les marches, se disperser pour parcourir le pays, reconnaître et poursuivre; dans les batailles, au contraire, elle ne peut produire un grand effet qu'en donnant tout à coup en masse sur les points affaiblis et battus en brèche des lignes ennemies. Presque tous les peuples de l'Europe ont senti que des rôles aussi différents exigeaient deux espèces de cavalerie; c'est ce qui les a engagés à distinguer la cavalerie légère de la cavalerie de ligne, qu'on nomme ordinairement grosse cavalerie..... »

(Page 247.)

« L'usage des Romains était de placer la cavalerie sur les flancs de l'infanterie afin de la protéger et de la couvrir; c'est aussi celui des modernes, lorsque les ailes ne s'appuient pas à des obstacles de terrain. Mais la cavalerie légionnaire suffit pour jouer ce rôle de *flanqueurs*, et l'on doit tenir toute la cavalerie de ligne en réserve derrière le centre ou les ailes..... »

(Page 313.)

« Le mélange des voltigeurs avec la cavalerie légère est admirable pour le succès de ces petits combats d'avant-garde..... »

(Page 314.)

« Sous le règne de Louis XIV, les avant-gardes françaises étaient composées en partie de dragons, espèce de troupes légères mixtes qui com-

battaient quelquefois à cheval, plus souvent à pied..... Cette arme, qui, de nos jours, n'existe plus que de nom, rendait de grands services aux avant-gardes; cependant il est facile d'apercevoir que nous pouvons remplacer les dragons, à moins de frais, par le mélange proposé de nos cavaliers légionnaires et de nos voltigeurs. Nos fantassins légers, portés en croupe, voyagent avec la même vitesse que les dragons, et ils n'ont pas, comme eux, l'inconvénient de distraire du combat une partie des soldats pour tenir les chevaux, et enfin ils se battent d'autant mieux à pied qu'on n'exige jamais d'eux un autre genre de combat. Quant à l'économie, elle est sensible. »

(Page 154.)

« Le sabre de nos cavaliers légionnaires sera droit comme celui des dragons, afin de les engager à frapper d'estoc plutôt que de taille; ils porteront une lance de dix ou douze pieds, dont la courroie sera passée au bras gauche, et ils auront une carabine fort courte, suspendue à l'arçon de leur selle. »

(Page 115.)

« ..... C'est une chose ridicule que l'éducation de nos dragons : sont-ils à cheval, on tâche de leur persuader que l'infanterie ne peut jamais résister à l'impétuosité de leurs charges; sont-ils à pied, on leur dit qu'ils sont invincibles contre la cavalerie. C'est ainsi qu'on leur inspire, tour à tour, du mépris pour les deux armes. »

(Page 228.)

« Je composerai mon corps d'armée de quatre légions, plus une réserve de 3,000 chevaux de ligne, ce qui ferait au complet plus de 36,000 hommes, classés de la manière suivante : 22,800 fantassins de ligne, 7,600 fantassins légers, 3,000 chevaux légionnaires, 3,000 chevaux de ligne, sans compter les artilleurs et les sapeurs. Après avoir fait la part des convalescences, des maladies et des absences, qu'on peut estimer à un cinquième, il restera 30,000 combattants. On voit que la cavalerie forme un sixième de l'armée..... »

(Page 230.)

« ..... Quant à la cavalerie de ligne, il paraît préférable de n'en former qu'un seul corps à chaque corps d'armée, puisqu'elle ne peut obtenir de grands résultats qu'en combattant réunie. Elle sera placée en réserve,

dans les batailles, sous les ordres immédiats du général en chef, prête à donner au moment opportun..... Mais, si nous voulions la faire charger, dès le commencement de la bataille, sur de l'infanterie intacte et aguerrie, elle serait infailliblement ramenée sur le reste de l'armée, où elle communiquerait son désordre.....»

(Page 310.)

«Nous formons notre avant-garde des cavaliers légionnaires des quatre légions du corps d'armée, avec un nombre égal de voltigeurs, qu'on obtient en prenant quatre compagnies par légion. Ce corps léger, composé de 3,000 chevaux, de 3,000 voltigeurs et de cinq pièces d'artillerie légère, précède d'une ou deux lieues la tête de la colonne, en portant des partis en avant et sur les côtés et en laissant des postes d'observation sur les chemins et sur les principales hauteurs, à droite et à gauche de la route, postes qui ne rejoignent l'avant-garde que lorsqu'ils sont remplacés par les flanqueurs de la colonne.....»

1° L'administration des corps de cavalerie légère doit-elle dépendre de celle des corps d'infanterie? 2° La cavalerie légère doit-elle être instruite à la tactique comme la cavalerie de ligne, ou doit-elle servir en fourrageurs, comme l'insurrection hongroise, les Mameluks, les Cosaques? 3° Doit-elle être employée aux avant-gardes, aux arrière-gardes, sur les ailes d'une armée, sans être soutenue par la cavalerie de ligne? 4° Doit-on supprimer les dragons? 5° La grosse cavalerie doit-elle être toute mise en réserve? 6° Combien faut-il de cavaleries différentes dans une armée, et en quelle proportion?

La cavalerie légère doit éclairer l'armée fort au loin; elle n'appartient donc point à l'infanterie. Elle doit être soutenue, protégée, spécialement par la cavalerie de ligne. De tout temps il y eut rivalité et émulation entre l'infanterie et la cavalerie. La cavalerie légère est nécessaire à l'avant-garde, à l'arrière-garde, sur les ailes de l'armée; elle ne peut donc pas

être attachée à un corps particulier d'infanterie pour en suivre les mouvements. Il serait plus naturel de réunir son administration à celle de la cavalerie de ligne que de la faire dépendre de celle de l'infanterie, avec laquelle elle n'a aucune connexion; mais elle doit avoir son administration séparée.

La cavalerie a besoin de plus d'officiers que l'infanterie; elle doit être plus instruite. Ce n'est pas seulement sa vélocité qui assure son succès; c'est l'ordre, l'ensemble, le bon emploi de ses réserves. Si la cavalerie légère doit former les avant-gardes, il faut donc qu'elle soit organisée en escadrons, en brigades, en divisions, pour qu'elle puisse manœuvrer; car les avant-gardes, les arrière-gardes ne font pas autre chose. Elles poursuivent ou se retirent en échiquier, se forment en plusieurs lignes ou se plient en colonne, opèrent un changement de front avec rapidité pour déborder toute une aile. C'est par la combinaison de toutes ces évolutions qu'une avant-garde ou une arrière-garde inférieure en nombre évite les actions trop vives, un engagement général, et cependant retarde assez l'ennemi pour donner le temps à l'armée d'arriver, à l'infanterie de se déployer, au général en chef de faire ses dispositions, aux bagages, au parc, de filer. L'art d'un général d'avant-garde ou d'arrière-garde est, sans se compromettre, de contenir l'ennemi, de le retarder, de l'obliger à mettre trois ou quatre heures à faire une lieue. La tactique seule donne les moyens d'arriver à ces grands résultats; elle est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie, à l'avant-garde ou à l'arrière-garde que dans toute autre position.

L'insurrection hongroise, que nous avons vue en 1797, 1805 et 1809, était pitoyable. Si les troupes légères du temps de Marie-Thérèse se sont rendues redoutables, c'était par leur

bonne organisation et surtout par leur grand nombre. Supposer que de pareilles troupes fussent supérieures aux hussards de Wurmser, aux dragons de Latour ou de l'archiduc Jean, c'est se former d'étranges idées des choses. Mais ni l'insurrection hongroise ni les Cosaques n'ont jamais formé les avant-gardes des armées autrichiennes et russes, parce que qui dit avant-garde ou arrière-garde dit troupes qui manœuvrent. Les Russes estimaient autant un régiment de Cosaques instruit que trois régiments de Cosaques non instruits. Tout est méprisable dans ces troupes, si ce n'est le Cosaque lui-même, qui est un bel homme, fort adroit, fin, bon cavalier, infatigable; il est dans la plaine ce qu'est le Bédouin dans le désert, le Barbet dans les Alpes; il n'entre jamais dans une maison, ne couche jamais dans un lit, change toujours son bivouac au coucher du soleil pour ne pas passer la nuit dans un lieu où l'ennemi aurait pu l'observer.

Deux Mameluks tenaient tête à trois Français parce qu'ils étaient mieux armés, mieux montés, mieux exercés; ils avaient deux paires de pistolets, un tromblon, une carabine, un casque avec visière, une cotte de mailles, plusieurs chevaux et plusieurs hommes de pied pour les servir. Mais 100 cavaliers français ne craignaient pas 100 Mameluks; 300 étaient vainqueurs d'un pareil nombre; 1,000 en battaient 1,500, tant est grande l'influence de la tactique, de l'ordre et des évolutions! Les généraux de cavalerie Murat, Leclerc, Lasalle, se présentaient aux Mameluks sur plusieurs lignes; lorsque ceux-ci étaient sur le point de déborder la première, la seconde se portait à son secours par la droite et par la gauche: les Mameluks s'arrêtaient alors et convergeaient pour tourner les ailes de cette nouvelle ligne. C'était le moment qu'on saisissait pour les charger; ils étaient toujours rompus.

Le devoir d'une avant-garde ou d'une arrière-garde ne consiste pas à s'avancer ou à reculer, mais à manœuvrer. Il faut qu'elle soit composée d'une bonne cavalerie légère, soutenue par une bonne réserve de cavalerie de ligne et d'excellents bataillons d'infanterie, et de bonnes batteries d'artillerie. Il faut que ces troupes soient bien instruites, que les généraux, les officiers et les soldats connaissent également bien leur tactique, chacun selon le besoin de son grade. Une troupe qui ne serait pas instruite ne serait qu'un objet d'embarras à l'avant-garde.

Il est reconnu que, pour la facilité des manœuvres, l'escadron doit être d'une centaine d'hommes, et que trois ou quatre escadrons doivent avoir un officier supérieur.

Toute la cavalerie de ligne ne doit pas être cuirassée. Les dragons, montés sur des chevaux de quatre pieds neuf pouces, armés d'un sabre droit, sans cuirasse, doivent faire partie de la grosse cavalerie; ils doivent être armés d'un fusil d'infanterie avec baïonnette, avoir le shako de l'infanterie, le pantalon recouvrant la demi-botte-brodequin, des manteaux à manches et des portemanteaux si petits qu'ils puissent les porter en sautoir quand ils sont à pied. Toute cavalerie doit être munie d'une arme à feu et savoir manœuvrer à pied. 3,000 hommes de cavalerie légère ou 3,000 cuirassiers ne doivent point se laisser arrêter par 1,000 hommes d'infanterie postés dans un bois ou dans un terrain impraticable à la cavalerie; 3,000 dragons ne doivent point hésiter à attaquer 2,000 hommes d'infanterie qui, favorisés par leur position, les voudraient arrêter.

Turenne, le prince Eugène de Savoie, Vendôme, faisaient grand cas et grand usage des dragons. Cette arme s'est couverte de gloire en Italie en 1796 et 1797. En Égypte, en Es-

pagne, dans les campagnes de 1806 et 1807, un préjugé s'est élevé contre elle. Les divisions de dragons avaient été réunies à Compiègne et à Amiens pour être embarquées sans chevaux pour l'expédition d'Angleterre et y servir à pied jusqu'à ce que l'on pût les monter dans le pays. Le général Baraguey d'Hilliers, leur premier inspecteur, les commandait; il leur fit faire des guêtres et incorpora une grande quantité de recrues, qu'il ne fit exercer qu'aux manœuvres de l'infanterie. Ce n'était plus des régiments de cavalerie. Ils firent la campagne de 1806 à pied jusqu'après la bataille d'Iena, qu'on les monta sur des chevaux de prise de la cavalerie prussienne, les trois quarts hors de service. Ces circonstances réunies leur nuisirent; mais, en 1813 et 1814, les divisions de dragons rivalisèrent avec avantage avec les cuirassiers. Les dragons sont nécessaires pour appuyer la cavalerie légère à l'avant-garde, à l'arrière-garde et sur les ailes d'une armée. Les cuirassiers sont peu propres aux avant-gardes et aux arrière-gardes: il ne faut les employer à ce service que lorsque cela est nécessaire pour les tenir en haleine et les aguerrir. Une division de 2,000 dragons qui se porte rapidement sur un point avec 1,500 chevaux de cavalerie légère peut mettre pied à terre pour y défendre un pont, la tête d'un défilé, une hauteur, et attendre l'arrivée de l'infanterie. De quel avantage cette arme n'est-elle pas dans une retraite?

La cavalerie d'une armée doit être le quart de l'infanterie; elle doit se diviser en quatre espèces, deux de cavalerie légère, deux de grosse cavalerie, savoir : les éclaireurs, composés d'hommes de cinq pieds, ayant des chevaux de quatre pieds six pouces; la cavalerie légère, des chevaux de quatre pieds sept à huit pouces; les dragons, des chevaux de quatre pieds

neuf pouces; les cuirassiers, des chevaux de quatre pieds dix à onze pouces : ce qui emploiera pour la remonte toutes les espèces de chevaux.

Les éclaireurs sont attachés à l'infanterie, parce que la petitesse de leurs chevaux les rendra peu propres aux charges de cavalerie. En attachant un escadron de 360 hommes à chaque division de 9,000 hommes, ils seraient le vingt-cinquième de l'infanterie. Ils fourniraient les ordonnances aux généraux, des escortes aux convois, des garnisaires; des brigades de sous-officiers aideraient la gendarmerie dans l'escorte des prisonniers et la police. Il resterait encore de quoi former plusieurs divisions pour éclairer la légion et occuper une position importante où il serait avantageux de prévenir l'ennemi. Rangés en bataille derrière l'infanterie, constamment sous les ordres des généraux d'infanterie, ils saisiraient le moment favorable où l'ennemi serait rompu pour tomber avec leurs lances sur les fuyards et faire des prisonniers. La petitesse de leurs chevaux ne tenterait point les généraux de cavalerie.

Au moment d'entrer en campagne, chaque régiment d'infanterie fournirait une compagnie de 120 éclaireurs tout organisée, pour être incorporée dans les régiments de grosse cavalerie, à raison d'un dixième pour les cuirassiers, d'un cinquième pour les dragons. Ainsi, par exemple, 360 cuirassiers auraient 36 éclaireurs; pareil nombre de dragons en aurait 72. Ils seraient employés à fournir les ordonnances aux généraux, les escortes aux bagages, aux prisonniers; ils feraient le service des tirailleurs, ils battraient la campagne, ils tiendraient les chevaux des dragons quand ceux-ci combattraient à pied.

Une armée composée de 36,000 hommes d'infanterie aura 9,000 hommes de cavalerie, savoir : 2,070 éclaireurs, dont

1,440 avec les quatre divisions d'infanterie, 420 avec les dragons, 210 avec les cuirassiers; 2,700 chasseurs ou hussards; 2,100 dragons; 2,100 cuirassiers; ce qui formera 4,800 hommes de cavalerie légère, et 4,200 de grosse cavalerie.

QUATRIÈME NOTE.

ARTILLERIE.

(Page 117.)

«..... Mais est-il nécessaire de donner de l'artillerie à chaque légion; et ne pourrait-on pas rejeter toutes les pièces à la queue d'une armée pour éviter d'interrompre et de gêner la marche des troupes? Je crois qu'on ne peut le faire qu'en partie. Les légions doivent avoir quelques bouches à feu pour se battre isolément ou pour commencer et entretenir le combat et attendre que les réserves d'artillerie arrivent sur le champ de bataille. Tout le reste de l'artillerie pourra marcher en réserve, à la suite de l'armée, pour ne pas embarrasser et retarder les mouvements des troupes.....»

(Page 118.)

«..... Cinq bouches à feu par légion me paraissent suffisantes pour le rôle qu'elles ont à jouer jusqu'à l'arrivée des batteries de réserve.....»

(Page 119.)

«..... Une demi-compagnie d'artillerie sera affectée au service de la batterie légionnaire.»

(Page 236.)

«Un principe certain, c'est que la quantité d'artillerie doit être subordonnée à la qualité des troupes. A-t-on de la mauvaise infanterie qui hésite à marcher à l'ennemi et craigne de l'aborder, on se voit contraint de placer toute sa confiance dans l'artillerie et de faire la guerre à coups de canon. Cette arme devient décisive pour le gain des batailles, et l'infanterie se ravale jusqu'à n'être plus qu'une arme secondaire, sans autres fonctions que d'escorter le canon dans les marches et de le garder sur le champ de bataille. De deux mauvaises armées qui se livrent bataille, c'est celle qui parvient à mettre le plus de pièces en batterie qui remporte la victoire. Mais, dans ce même cas, il est une proportion qu'on ne doit pas

dépasser, parce qu'au delà d'un certain terme les autres armes ne suffisent plus pour garder les pièces. Je crois que le maximum de l'artillerie qu'il est permis d'employer dans les armées, quelque mauvaises qu'elles soient, a été atteint dans la guerre de Sept Ans et dans notre campagne de 1813, en Saxe, où nous cherchâmes à suppléer à force de canons aux qualités qui manquaient à notre jeune infanterie.....»

(Page 234.)

«..... Je voudrais que, outre ces batteries légionnaires, un corps d'armée traînât à sa suite un parc de réserve de trente-cinq pièces, dont quinze obusiers et vingt canons de 12. On ne formerait, un jour de bataille, de toute cette réserve qu'une seule batterie dirigée sur le point de la ligne ennemie qu'on se propose de forcer.....»

(Page 235.)

«Enfin cinq pièces légères sont destinées à marcher avec l'avant-garde; elles seront plus légères de calibre, mieux attelées que les autres et seront suivies par des canonniers à cheval, dont les chevaux porteront un poitrail avec des traits, afin de pouvoir s'atteler aux pièces dans l'occasion. Cette artillerie légère, ainsi organisée, passera partout et se portera rapidement à la poursuite de l'ennemi.»

«Nous aurons de cette manière soixante bouches à feu pour un corps d'armée de 30,000 hommes; c'est, je crois, tout ce qu'exigent les terrains découverts, les plus favorables à l'artillerie, en supposant une bonne infanterie.....»

Si ces principes étaient adoptés, il s'ensuivrait : 1° que la division d'artillerie serait composée de deux obusiers et de trois pièces de 6; 2° que l'équipage d'artillerie d'une armée de 40,000 hommes serait de soixante bouches à feu (une pièce et demie par 1,000 hommes); 3° que les équipages seraient ainsi composés : trois douzièmes en pièces de 6, quatre douzièmes en pièces de 12, cinq douzièmes en obusiers, c'est-à-dire quinze pièces de 6, vingt de 12 et vingt-cinq obusiers sur soixante bouches à feu.

La division d'artillerie a été fixée par le général Gribeauval à huit bouches à feu d'un même calibre, de 4, de 8, de 12, ou obusiers de 6 pouces, parce qu'il faut, 1° qu'une division d'artillerie puisse se diviser en deux ou quatre batteries; 2° parce que huit bouches à feu peuvent être servies par une compagnie de 120 hommes ayant en réserve une escouade au parc; 3° parce que les voitures nécessaires au service de ces huit bouches à feu peuvent être attelées par une compagnie d'équipage du train; 4° parce qu'un bon capitaine peut surveiller ce nombre de pièces; 5° parce que le nombre de voitures qui composent une batterie de huit bouches à feu fournit suffisamment d'ouvrage à une forge et à une prolonge, et que deux affûts de rechange lui suffisent. Si la division était composée de moins de bouches à feu, il faudrait d'autant plus de forges, de prolonges, d'affûts de rechange.

Napoléon a supprimé les pièces de 4 et de 8; il y a substitué la pièce de 6. L'expérience lui ayait démontré que les généraux d'infanterie faisaient usage indistinctement de pièces de 4 ou de 8, sans avoir égard à l'effet qu'ils voulaient produire. Il a supprimé l'obusier de 6 pouces; il y a substitué l'obusier de 5 pouces 6 lignes, parce que deux cartouches du premier calibre pèsent autant que trois cartouches du deuxième calibre; que d'ailleurs l'obusier de 5 pouces 6 lignes se trouve avoir le même calibre que les pièces de 24, qui sont si communes dans nos équipages de siége et dans nos places fortes. Il a formé ses divisions d'artillerie à pied de deux obusiers de 5 pouces 6 lignes et de six pièces de 6, ou de deux obusiers de 5 pouces 6 lignes à grande portée et de six pièces de 12; celles d'artillerie à cheval de quatre pièces de 6 et de deux obusiers. Mais il serait préférable qu'elles eussent la même

composition que les premières, c'est-à-dire deux obusiers de 5 pouces 6 lignes et six pièces de 6. Ses équipages étaient formés, savoir : douze vingtièmes en pièces de 6, trois vingtièmes en pièces de 12, cinq vingtièmes en obusiers.

Ces changements modifiaient le système de M. de Gribeauval; ils étaient faits dans son esprit, il ne les eût pas désavoués. Il a beaucoup réformé, il a beaucoup simplifié. L'artillerie est encore trop lourde, trop compliquée; il faut encore simplifier, uniformer, réduire jusqu'à ce que l'on soit arrivé au plus simple.

Une cartouche de 12 pèse autant que deux cartouches de 6: vaut-il donc mieux avoir une pièce de 12 que deux pièces de 6? S'il est des circonstances où une pièce de 12 est préférable, dans les circonstances ordinaires deux pièces de 6 valent mieux. Vaut-il mieux avoir un obusier ou deux pièces de 6? L'obusier est fort utile pour mettre le feu à un village, bombarder une redoute, mais son tir est incertain; non-seulement il ne vaut pas, dans les cas ordinaires, deux pièces de 6, mais il ne peut pas tenir lieu d'une seule; il n'en faut donc qu'un nombre circonscrit. Napoléon est celui qui en a mis davantage dans ses équipages; mais proposer de composer les équipages de cinq douzièmes en obusiers et quatre douzièmes en pièces de 12, et seulement trois douzièmes en pièces de 6, c'est ignorer les éléments de la science de l'artillerie.

Un équipage de soixante bouches à feu formé sur les principes de Napoléon était de trente-six pièces de 6, neuf pièces de 12, quinze obusiers, ce qui formait sept divisions et demie et exigeait 32 voitures en forges, prolonges ou affûts de rechange suivant les divisions; quatre-vingt-un caissons de 6 [1] et

[1] A 136 cartouches par caisson.

quarante et demi de 12 [1], soixante-sept et demi [2] d'obusiers, 29 [3] voitures de parc, 30 [4] d'infanterie, 20 [5] d'équipages de pont: en tout 360 voitures ou 6 voitures par pièce; moyennant ce, l'approvisionnement était de 306 coups par pièce, sans compter le coffret. Un équipage de soixante bouches à feu, organisé suivant les principes qu'on voudrait établir, aurait quinze pièces de 6, vingt de 12, vingt-cinq obusiers; la division étant de cinq pièces, il y en aurait douze, ce qui exigerait 48 forges, prolonges ou affûts de rechange attachés aux divisions, en tout 424 [6] voitures, c'est-à-dire 7 voitures par pièce; ce serait donc 64 voitures de plus que le premier équipage. Quel surcroît d'embarras, quel équipage pesant, quel emploi d'hommes, de chevaux et de matériel! Ce sont les pièces de 12 qui embarrassent les marches, parce qu'elles pèsent de 1,500 à 1,800 livres et vont difficilement hors des chaussées. L'équipage impérial de soixante bouches à feu a quarante-cinq pièces de canon; celui proposé n'en aurait que trente-cinq.

Mais avec les quatre cent vingt-quatre voitures qu'il faudrait pour cet équipage, on aurait soixante et douze bouches à feu impériales, c'est-à-dire neuf divisions, savoir : quarante-deux pièces de 6, douze pièces de 12 et dix-huit obusiers [7]. La ques-

[1] Soixante-huit coups par caisson.

[2] *Idem.*

[3] Six forges, seize prolonges, six caissons d'outils, huit caissons de parc.

[4] 480,000 cartouches.

[5] Une voiture par trois pièces, ce qui donne un pont de 150 toises pour cent vingt bouches à feu de 400 toises pour une armée de 160,000 hommes.

[6] Soixante bouches à feu. quarante-huit voitures attachées aux divisions, trente-quatre caissons de 6, deux cent deux de 12 et obusiers, trente de parc, trente caissons d'infanterie, vingt pontons; total, 424.

[7] Soixante et douze bouches à feu, trente-six voitures attachées aux divisions, quatre-vingt-quatorze et demie de 6, cinquante-quatre de 12, soixante et seize et demie d'obus, trente-deux de parc, trente-six d'infanterie, vingt-quatre de pontons; total, 425.

tion est donc celle-ci : Aime-t-on mieux avoir quinze pièces de 6, vingt de 12 et vingt-cinq obusiers, ou cinquante-deux pièces de 6, douze de 12 et quinze obusiers? Quelle fureur de parler de ce que l'on ne sait pas!

Tantôt on dit qu'à l'instar des Romains il faut que la division soit une armée au petit pied, et cependant on lui ôte ce qui est le plus nécessaire, le plus important, l'artillerie. Quoi! une légion de 8 ou 9,000 hommes fera l'avant-garde ou l'arrière-garde d'une armée, et sera détachée avec trois pièces de canon et deux obusiers! Mais si elle trouve devant elle une division russe, prussienne ou autrichienne d'égale force, cette division aura trente pièces de canon (c'est l'organisation actuelle). Certes, l'artillerie de la légion sera promptement réduite au silence et démontée ; l'infanterie sera chassée de sa position à coups de canon, ou, si elle s'y maintient, ce sera au prix d'un sang bien précieux.

M. de Gribeauval, qui avait fait la guerre de Sept Ans dans l'armée autrichienne et avait le génie de l'artillerie, a réglé que la force des équipages serait à raison de quatre pièces par bataillon de 1,000 hommes, ou trente-six bouches à feu pour une division de 9,000 hommes, ou cent soixante pour une armée de 40,000 hommes. L'équipage impérial était de cent vingt bouches à feu pour un corps d'armée de 40,000 hommes ou quatre divisions d'infanterie, ayant une division de cavalerie légère, une de dragons, une de cuirassiers; de ces quinze divisions d'artillerie, deux étaient attachées à chaque division d'infanterie, trois étaient en réserve et quatre à cheval : une à la division de cavalerie légère, une à la division de dragons, deux à celle de cuirassiers ; c'étaient soixante et douze pièces de 6, dix-huit de 12 et trente obusiers, près de 600

voitures, compris les pièces, les doubles approvisionnements et les caissons d'infanterie.

Il faut, pour le service d'une pièce de canon de l'équipage impérial, l'un portant l'autre, 30 chevaux et 35 hommes; il faudrait, l'un portant l'autre, pour une pièce de canon de l'équipage proposé, 40 hommes et 35 chevaux[1]. Une division de huit pièces d'artillerie exige 272 hommes et 240 chevaux; ce qui est la valeur de deux bons escadrons.

Les hommes qui se sont fait une idée de la guerre moderne en commentant les anciens diront qu'il vaut mieux avoir 3,600 chevaux ou 4,000 fantassins de plus dans une armée de 40,000 hommes que cent vingt pièces de canon, ou n'avoir que soixante bouches à feu et avoir 1,500 chevaux et 2,000 fantassins de plus; ils auront tort. Il faut dans une armée de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie dans de justes proportions; ces armes ne peuvent point se suppléer l'une l'autre. Nous avons vu des occasions où l'ennemi aurait gagné la bataille : il occupait avec une batterie de cinquante à soixante bouches à feu une belle position; on l'aurait en vain attaqué avec 4,000 chevaux et 8,000 hommes d'infanterie de plus; il fallut une batterie d'égale force, sous la protection de laquelle les colonnes d'attaque s'avancèrent et se déployèrent. Les proportions des trois armes ont été de tout temps l'objet des méditations des grands généraux.

[1] Une bouche à feu de l'équipage impérial a besoin de 3 voitures et trois trentièmes par pièce pour l'approvisionner à 300 coups, sans compter son coffret; d'une voiture pour parc, forge, prolonge, affût de rechange, caisson de parc, dix vingtièmes de caisson d'infanterie, sept vingtièmes de voiture, de pontons, 6 voitures; pour cent vingt pièces, 720 voitures : ce qui donnerait, pour une armée de 160,000 hommes, quatre cent quatre-vingts bouches à feu, 2,880 voitures. dont 160 de pontons, de quoi faire 480 toises de pont sur les grandes rivières; ce qui exigerait 16.800 chevaux et 20,000 hommes.

Ils sont convenus qu'il fallait : 1° quatre pièces par 1,000 hommes, ce qui donne en hommes le huitième de l'armée pour le personnel de l'artillerie; 2° une cavalerie égale au quart de l'infanterie.

Prétendre courir sur les pièces, les enlever à l'arme blanche ou faire tuer des canonniers par des tirailleurs sont des idées chimériques. Cela peut arriver quelquefois, et n'avons-nous pas des exemples de plus fortes prises d'un coup de main? Mais, en système général, il n'est pas d'infanterie, si brave qu'elle soit, qui puisse sans artillerie marcher impunément, pendant 5 ou 600 toises, contre seize pièces de canon bien placées, servies par de bons canonniers; avant d'être arrivés aux deux tiers du chemin, ces hommes seront tués, blessés, dispersés. L'artillerie de campagne a acquis trop de justesse dans le tir pour qu'on puisse approuver ce que dit Machiavel, qui, plein des idées grecques et romaines, veut que son artillerie ne fasse qu'une décharge et qu'après elle se retire derrière sa ligne.

Une bonne infanterie est sans doute le nerf de l'armée; mais, si elle avait longtemps à combattre contre une artillerie très-supérieure, elle se démoraliserait et serait détruite. Dans les premières campagnes de la guerre de la Révolution, ce que la France a toujours eu de meilleur, c'est l'artillerie. Je ne sache pas un seul exemple de cette guerre où vingt pièces de canon convenablement postées et en batterie aient jamais été enlevées à la baïonnette. A l'affaire de Valmy, à la bataille de Jemmapes, à celle de Nordlingen, à celle de Fleurus, nous avions une artillerie supérieure à celle de l'ennemi, quoique souvent nous n'eussions que deux pièces pour 1,000 hommes; mais c'est que nos armées étaient très-nombreuses. Il se peut

qu'un général plus manœuvrier, plus habile que son adversaire, ayant dans sa main une meilleure infanterie, obtienne des succès pendant une partie de la campagne, quoique son parc d'artillerie soit fort inférieur; mais, au jour décisif d'une action générale, il sentira cruellement son infériorité en artillerie.

80 voitures d'équipages militaires pour une armée de 40,000 hommes sont fort insuffisantes; elles ne porteraient que 1,520 quintaux, la farine et l'eau-de-vie pour deux jours. L'expérience a prouvé qu'il faut qu'une armée ait avec elle un mois de vivres, dix jours portés par les hommes et les chevaux de bât, vingt jours sur les caissons; il faudrait donc au moins 480 voitures, 240 régulièrement organisées, 240 de réquisition. A cet effet, on aura un bataillon de trois compagnies d'équipages militaires par division, chaque compagnie ayant ses cadres pour 40 voitures, dont 20 seraient fournies et attelées par l'administration et 20 par voie de réquisition; ce qui donne par division 120 voitures, 480 par corps d'armée, 210 hommes par bataillon.

CINQUIÈME NOTE.

ORDRE DE BATAILLE.

(Page 201.)

« Voici donc l'ordre de bataille de la légion tel que nous devons nous le représenter d'après les principes que nous venons de développer, en faisant toujours abstraction des formes et des accidents variés du terrain, dont nous nous occuperons plus tard.

« D'abord, en première ligne, les cinq premières cohortes de la légion, rangées en bataille de droite à gauche, par ordre de numéro, en commençant par la cohorte d'élite, l'exemple et la règle de la légion entière. Les cohortes, de 55 toises de front chacune, sont séparées entre elles par des

passages de 5 toises; ce qui donne 300 toises pour l'étendue totale de la ligne.

« Ensuite, à 150 toises en arrière de la première ligne se trouvent les cinq dernières cohortes, formées chacune en colonne, par division, espacées entre elles à distance de déploiement. Ces petites colonnes, de 14 toises de large sur quarante-sept files, et de 14 toises de long en quatre sections, laissent entre elles des espaces vides de 46 toises.

« Les voltigeurs de la première ligne sont en partie dispersés en avant du front de bataille et en partie pelotonnés derrière leurs cohortes, près des intervalles qui les séparent; ceux de la deuxième ligne sont pelotonnés par demi-compagnie sur les flancs de leurs colonnes.

« La cavalerie se tient en réserve sur les flancs, à hauteur de la seconde ligne, et l'artillerie légionnaire forme une seule batterie à 50 toises en avant d'une des ailes. »

Une armée romaine se campait et se rangeait en bataille toujours dans le même ordre; elle se renfermait dans un carré de 3 à 400 toises de côté. Elle passait quelques heures à s'y fortifier; alors elle s'y croyait inattaquable. S'agissait-il de donner bataille, elle se rangeait sur trois lignes éloignées de 50 toises entre elles, la cavalerie sur les ailes. L'officier de l'état-major chargé de tracer un camp ou de ranger une armée en bataille ne faisait qu'une opération mécanique; il n'avait besoin ni de coup d'œil, ni de génie, ni d'expérience. Chez les modernes, au contraire, l'art d'occuper une position pour y camper ou pour s'y battre est soumis à tant de considérations qu'il exige de l'expérience, du coup d'œil, du génie. C'est l'affaire du général en chef lui-même, parce qu'il y a plusieurs manières d'avoir un camp ou de prendre un ordre de bataille dans une même position.

Sempronius fut battu à la Trebbia et Varron à Cannes, quoiqu'ils commandassent à des armées plus nombreuses que celle de l'ennemi, parce que, conformément à l'usage établi

parmi les Romains, ils rangèrent leur armée en bataille sur trois lignes, tandis qu'Annibal rangea la sienne en une seule ligne. La cavalerie carthaginoise était supérieure en nombre et en qualité. Les armées romaines furent à la fois attaquées de front, prises en flanc et à dos; elles furent défaites. Si les deux consuls romains eussent pris l'ordre de bataille le plus convenable aux circonstances, ils n'eussent point été débordés. Ils eussent peut-être été vainqueurs!

Une armée doit-elle occuper un seul camp, ou doit-elle en occuper autant qu'elle a de corps ou de divisions? A quelle distance doivent camper l'avant-garde et les flanqueurs? Quel front et quelle profondeur doit avoir le camp? Où doit-on placer la cavalerie, l'artillerie et les chariots? L'armée doit-elle se ranger en bataille sur plusieurs lignes, et quelle distance doivent-elles mettre entre elles? La cavalerie doit-elle être en réserve derrière l'infanterie ou placée sur les ailes? Doit-on mettre en action dès le commencement de la bataille toute son artillerie, puisque chaque pièce a de quoi nourrir son feu pendant vingt-quatre heures, ou doit-on en tenir la moitié en réserve? La solution de toutes ces questions dépend des circonstances : 1° du nombre de troupes, de celui de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie qui composent l'armée; 2° du rapport qui existe entre les deux armées; 3° de leur moral; 4° du but qu'on se propose; 5° de la nature du champ de bataille; 6° de la position qu'occupe l'armée ennemie et du caractère du chef qui la commande. On ne peut et on ne doit prescrire rien d'absolu. Il n'y a point d'ordre naturel de bataille chez les modernes.

La tâche qu'a à remplir le commandant d'une armée est plus difficile dans les armées modernes qu'elle ne l'était dans

les armées anciennes. Il est vrai aussi que son influence est plus efficace sur le résultat des batailles. Dans les armées anciennes, le général en chef, à 80 ou 100 toises de l'ennemi, ne courait aucun danger, et cependant il était convenablement placé pour bien diriger tous les mouvements de son armée. Dans les armées modernes, un général en chef, placé à 4 ou 500 toises, se trouve au milieu du feu des batteries ennemies, il est fort exposé; et cependant il est déjà tellement éloigné que plusieurs mouvements de l'ennemi lui échappent. Il n'est pas d'action où il ne soit obligé de s'approcher à la portée des petites armes. Les armes modernes ont d'autant plus d'effet qu'elles sont convenablement placées; une batterie de canons qui prolonge, domine, bat l'ennemi en écharpe, peut décider d'une victoire. Les champs de bataille modernes sont plus étendus; ce qui oblige à étudier un plus grand champ de bataille. Il faut beaucoup plus d'expérience et de génie militaire pour diriger une armée moderne qu'il n'en fallait pour diriger une armée ancienne.

SIXIÈME NOTE.

DE LA GUERRE DÉFENSIVE.

(Page 479.)

« ..... Mais, lorsqu'on veut fermer les frontières d'un empire presque uniquement par des lignes de forteresses, sans le concours des armées, l'opinion se partage sur l'efficacité de ce moyen..... Imaginons, pour fixer nos idées, une frontière, en pays ouvert, de 100 lieues d'étendue, qu'on entreprend de couvrir par des places fortes contre les entreprises des ennemis. Le système actuel veut qu'on établisse trois lignes successives de forteresses, espacées entre elles d'une journée de marche ou de 5 ou 6 lieues; ainsi la défense totale de la frontière exige cinquante ou soixante places fortes. Supposons-en cinquante seulement, pour caver au plus bas, et es-

timons la dépense de leur construction à 15 millions, l'une dans l'autre, y compris les abris voûtés indispensables, nous trouverons que l'État se verra obligé de faire une dépense de 750 millions pour une seule frontière..... Mais ce labyrinthe de places contraindra-t-il les armées envahissantes à s'arrêter pour se livrer aux longueurs interminables d'une guerre de siége, ou bien les obligera-t-il à laisser en arrière des forces supérieures à celles des garnisons? Le raisonnement, éclairé par l'expérience, prouve que non. Nos cinquante places, à 6,000 hommes de garnison l'une dans l'autre, absorberaient 300,000 hommes pour leur défense, ce qui est à peu près le nombre de troupes que les grands états de l'Europe tiennent ordinairement sur pied, de sorte qu'on n'aurait plus d'armée à opposer aux armées envahissantes, et les autres frontières se trouveraient absolument dégarnies. Mais la raison et l'usage réclament également contre cette dispersion de forces, et l'on se borne à laisser un tiers de garnison seulement dans ce grand nombre de places, qui, d'après leur situation reculée ou leur éloignement des dépôts et des corps d'armée de l'ennemi, ne paraissent pas menacées d'un siége prochain, et qu'il suffit, par conséquent, de mettre à l'abri d'un coup de main. On propose même quelquefois, pour économiser les troupes de ligne, d'abandonner la garde de ces places aux habitants; mais cet abandon me paraît fort dangereux...»

(Page 482.)

«..... Nous ne pouvons donc pas nous dispenser de consacrer au moins 100,000 hommes pour garder nos cinquante forteresses, et nous aurons ainsi 100,000 hommes de moins pour livrer des batailles, qui, en dernier résultat, décident du sort des empires.

«Supposons, dans cet état de choses, que l'ennemi s'avance sur plusieurs colonnes pour attaquer notre frontière, défendue par une triple barrière de forteresses : toutes les grandes routes qui mènent dans l'intérieur sont sans doute fermées par des places; alors ces colonnes, sans s'amuser à en faire le siége, quittent la route, suivent des chemins de traverse pour tourner ces forteresses, en passant hors de portée de leurs canons, et pénètrent ainsi entre les places fortes, sans autre difficulté que d'être réduites à suivre des chemins étroits, l'espace d'une ou deux lieues, chemins qu'il est aisé de faire réparer et élargir.....»

(Page 484.)

« Je sais qu'on calcule avec assez de raison qu'il faut des forces triples pour bloquer une garnison; ainsi, si l'ennemi croyait devoir bloquer les places qu'il laisse en arrière, il consommerait beaucoup plus de troupes que les défenseurs. Mais nous venons de voir qu'il lui est assez inutile de les bloquer; il lui suffit de les observer avec soin, pour qu'elles ne puissent lui nuire. Il peut engager son armée active au milieu de nos places lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, et pénétrer sans crainte au delà de notre triple ligne de forteresses, en prenant la précaution de laisser une armée d'observation en arrière. Lorsqu'il est sorti enfin de ce dédale de places, il doit s'étendre dans le pays afin d'en tirer des ressources; il doit y établir des dépôts, une base d'opération, son armée de réserve, et conduire la guerre, en un mot, presque comme si nos places n'existaient pas, dès qu'elles se trouvent hors du théâtre des armées actives.

« Cette frontière de 100 lieues, munie de cinquante forteresses, n'est point une supposition imaginaire; elle existe réellement, et nous pouvons interroger l'expérience d'une guerre fort récente pour connaître ce que nous avons le droit d'attendre d'une triple ligne de places fortes abandonnées à elles-mêmes..... »

(Page 488.)

« Sur cette frontière ouverte de 100 lieues, que le système actuel surcharge de cinquante places fortes, j'en établis cinq ou six seulement, à 15 ou 20 lieues les unes des autres; elles occuperont les nœuds des principales routes et surtout les deux rives des fleuves, quelle que soit leur direction, afin de faciliter les mouvements des armées. Il faut qu'elles soient grandes pour qu'elles puissent subvenir aux besoins de nos armées belligérantes, dont la force s'élève souvent à plus de 100,000 combattants.....

« Si l'on craint les surprises pour ces grands dépôts, qu'on peut regarder comme les ancres de l'État, lorsque la guerre de campagne ne leur laisse que peu de troupes pour leur garde, il est aisé de les soustraire à ce danger par l'établissement d'une citadelle qui, facile à garder avec très-peu de monde, garantisse la reprise et la possession de la ville..... »

(Page 490.)

« Je ne vois pas de meilleur moyen pour remplir ces conditions que celui d'établir quatre petits forts autour de chaque place, formant un immense carré dont la place occuperait le centre. Ces forts, fermés en tous sens, seraient établis sur les sommités les plus avantageuses des hauteurs, à environ 1,200 à 1,500 toises des ouvrages de la place et espacés entre eux de 2 à 3,000 toises. L'espace compris d'un fort à l'autre formerait un champ de bataille capable de recevoir une armée de 50 à 100,000 hommes, qu'on pourrait regarder comme inexpugnable. Les forts, armés de canons de gros calibre, en appuieraient parfaitement les ailes; quant au centre, sur lequel ils auraient peu d'action, à cause de leur éloignement, on pourrait le renforcer par des ouvrages de campagne, construits au moment même du besoin et soutenus par le canon de la place. Ainsi les quatre forts circonscrivant chaque forteresse formeraient tout autour un vaste camp retranché, présentant quatre fronts ou quatre champs de bataille différents; de sorte que, de quelque côté que l'ennemi arrivât, nous pourrions lui faire face avec notre armée..... »

« A une vingtaine de lieues en arrière de ces premières places fortes j'en établis d'autres semblables, espacées aussi entre elles de 15 ou 20 lieues, et ainsi de suite jusqu'au centre du royaume..... Les principaux passages des montagnes et des forêts seront gardés par des forts ou batteries fermées, qu'il ne faut point confondre avec les places .... »

(Page 494.)

« ..... Quel que soit l'usage suivi dans les dernières guerres, nous nous garderons bien de nous opposer de front, avec nos 100,000 hommes, à la marche de 150,000 de l'ennemi; ce serait mettre les chances de la guerre contre nous; car, si c'était pour lui livrer bataille, la supériorité du nombre fixerait sans doute la victoire de son côté; si c'était pour retarder ses progrès, en nous retirant de position en position, nous découragerions nos troupes par ces manœuvres rétrogrades, sans pour cela obtenir l'avantage que nous recherchons, de le forcer à disséminer ses forces actives. Son armée de réserve, qui, suivant les principes établis, doit remplacer sa première armée, suffirait pour bloquer ou observer les places laissées en arrière, soumettre et contenir la population, et assurer ses communications

et ses subsistances; de sorte que nous perdrions du terrain sans obliger son armée active à s'affaiblir.....»

«Aussitôt qu'elle s'engage entre deux de nos places frontières, nous nous hâtons de jeter 6 ou 7,000 hommes dans l'une des deux susceptible de se voir investie et assiégée, afin de compléter sa garnison, et nous nous retirons avec le reste de notre armée, de position en position, jusque dans le camp retranché de l'autre place. Dans cet état de choses, que peut faire l'ennemi? S'avance-t-il témérairement dans l'intérieur en négligeant notre armée qui se trouve sur son flanc, il court à sa perte; car, dès qu'il a passé, nous nous portons sur ses derrières et nous le privons de toutes ses communications avec ses dépôts et sa base d'opération..... Prend-il le parti de laisser une armée égale à notre armée pour nous observer et nous contenir dans notre camp, et de pénétrer ensuite, avec les 50,000 hommes qu'il a de plus que nous, dans l'intérieur du pays, non-seulement cette incursion, qui ne tarde pas d'être arrêtée par notre armée de réserve et par la population en armes, ne lui procure aucun avantage, aucune conquête stable et réelle, mais encore elle l'expose aux plus grands dangers.....»

(Page 496.)

«Convaincu de l'impossibilité de s'avancer en laissant notre armée défensive sur son flanc et sur ses derrières, il prendra sans doute le parti de marcher sur elle avec toutes ses forces. Alors, retirés dans le camp retranché de l'une de nos places frontières, nous prenons notre ordre de bataille entre deux forts, sur le côté du carré faisant face à l'agresseur. Nous pouvons nous y regarder comme inexpugnables, surtout si nous ne négligeons pas d'élever, pour soutenir notre centre, entre les deux forts qui appuient nos ailes, quelques travaux de campagne, ouvrage d'une nuit, dans le genre de ceux décrits dans le chapitre IX.

«La place sert de réduit, de sûreté à notre camp, et elle nous offre toutes les ressources dont nous avons besoin en munitions de guerre et de bouche. Mais ces ressources ne sont pas inépuisables; il s'agit de les renouveler, ce qui nous est facile par les communications que nous conservons libres avec nos places du côté opposé à l'ennemi. L'agresseur voudrait-il nous priver de ces communications, il ne peut y parvenir qu'en nous bloquant de tous côtés; mais pour cela il faut qu'il divise ses 150,000 hommes en quatre corps placés un de chaque côté de l'immense

carré, de 12,000 toises de pourtour, formé par nos quatre forts..... Ce système des camps retranchés établis sous le canon des places me paraît admirable pour arrêter son invasion dès le début. On m'objectera sans doute que, ne pouvant rien entreprendre contre notre armée défensive, il se jettera sur une place voisine pour en faire le siége; voilà justement où je voulais l'amener. Je voulais l'obliger à se livrer à une guerre de siéges, toujours si lente, si dispendieuse, si dangereuse sous les yeux d'une armée défensive encore intacte, et si peu fertile en grands résultats.....»

1° Les places de la frontière de Flandre ont-elles été utiles ou nuisibles? 2° Le nouveau système qu'on propose est-il plus économique? Exige-t-il moins de garnisons? Est-il préférable à celui de Vauban et de Cormontaingne? 3° Pour défendre sa capitale, une armée doit-elle la couvrir en faisant sa retraite sur elle, ou doit-elle se placer dans un camp retranché, appuyé à une place forte, ou doit-elle manœuvrer librement, de manière à ne se laisser acculer ni à la capitale ni à une place forte?

Le système de la défense de la frontière de Flandre a été, en grande partie, conçu par Vauban; mais cet ingénieur a été obligé d'adopter les places déjà existantes. Il en a construit de nouvelles pour couvrir des écluses, étendre les inondations ou fermer les débouchés importants entre de grandes forêts ou des montagnes. Il y a sur cette frontière des places de première, deuxième, troisième et quatrième force; elles peuvent être évaluées à 4 ou 500 millions. Construites en cent ans, cela ferait une dépense de 4 millions par an. 50,000 hommes de gardes nationales de l'intérieur suffisent pour les mettre à l'abri d'un coup de main et au-dessus de la menace des batteries incendiaires. Lille, Valenciennes, Charlemont, peuvent donner refuge à des armées, ainsi que les camps re-

tranchés de Maubeuge, de Cambrai. Vauban a organisé des contrées entières en camps retranchés, couverts par des rivières, des inondations, des places et des forêts; mais il n'a jamais prétendu que ces forteresses seules pussent fermer la frontière. Il a voulu que cette frontière, ainsi fortifiée, donnât protection à une armée inférieure contre une armée supérieure; qu'elle lui donnât un champ d'opération plus favorable pour se maintenir et empêcher l'armée ennemie d'avancer, et des occasions de l'attaquer avec avantage, enfin les moyens de gagner du temps pour permettre à ses secours d'arriver.

Lors des revers de Louis XIV, ce système de places fortes sauva la capitale. Le prince Eugène de Savoie perdit une campagne à prendre Lille. Le siége de Landrecies offrit l'occasion à Villars de faire changer la fortune. Cent ans après, en 1793, lors de la trahison de Dumouriez, les places de Flandre sauvèrent de nouveau Paris; les coalisés perdirent une campagne à prendre Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Landrecies. Cette ligne de forteresses fut également utile en 1814; les alliés, qui violèrent le territoire de la Suisse, s'engagèrent dans les défilés du Jura pour éviter les places, et même, en les tournant ainsi, il leur fallut pour les bloquer s'affaiblir d'un nombre d'hommes supérieur au total des garnisons. Lorsque Napoléon passa la Marne et manœuvra sur les derrières de l'armée ennemie, si la trahison n'avait ouvert les portes de Paris, les places de cette frontière allaient jouer un grand rôle; l'armée de Schwarzenberg aurait été obligée de se jeter entre elles, ce qui eût donné lieu à de grands événements. En 1815, elles eussent également été d'une grande utilité; l'armée anglo-prussienne n'eût pas osé passer la Somme avant

l'arrivée des armées austro-russes sur la Marne, sans les événements politiques de la capitale, et l'on peut assurer que celles des places qui restèrent fidèles ont influencé sur les conditions des traités et sur la conduite des rois coalisés en 1814 et 1815.

Le nouveau système que l'on propose est plus coûteux que celui de Vauban; il exige plus de garnisons, il est beaucoup plus faible. Trois lignes, chacune formée par six grandes places, exigent dix-huit grandes places, chacune entourée de quatre forts, lesquels, éloignés des places, doivent avoir des abris, un bataillon de garnison, vingt-cinq pièces de canon, et demanderont un travail que l'on peut évaluer à celui de la place même. Ces trois lignes exigeraient donc la valeur de trente-six grandes places; mais ces quatre forts isolés seraient bloqués, assiégés et pris dans les sept premiers jours de l'investissement, avant même que la ligne de circonvallation fût terminée. Ils seraient merveilleusement placés pour la flanquer et l'appuyer; et, avant que la tranchée fût ouverte, la garnison de la place verrait tomber au pouvoir de l'ennemi la moitié de son matériel, l'élite de ses bataillons; ce qui, certes, ne pourrait qu'influer beaucoup sur son moral.

La position que l'armée pourrait prendre entre ces quatre forts ne lui offrirait aucune sécurité; l'ennemi se camperait perpendiculairement à un des forts, le raserait en peu de jours, s'emparerait successivement des autres. Son équipage de campagne, en y ajoutant trente pièces de 24, lui suffirait pour cette opération. Vis-à-vis ce système, l'ennemi pourrait percer une trouée entre deux places, à deux marches de chacune d'elles, tandis que dans celui de Vauban la trouée ne peut avoir lieu qu'à deux ou trois lieues entre deux places. Il

serait aussi beaucoup plus facile de surprendre une des places de ce nouveau système.

Mais faut-il défendre une capitale en la couvrant directement ou en s'enfermant dans un camp retranché sur les derrières? Le premier parti est le plus sûr; il permet de défendre le passage des rivières, les défilés, de se créer même des positions de campagne, de se renforcer de toutes ses troupes de l'intérieur dans le temps que l'ennemi s'affaiblit insensiblement. Ce serait prendre un mauvais parti que celui de se laisser enfermer dans un camp retranché; on courrait risque d'y être forcé, d'y être au moins bloqué et d'être réduit à se faire jour l'épée à la main pour se procurer du pain et des fourrages. Il faut 4 ou 500 voitures par jour pour nourrir une armée de 100,000 hommes; l'armée envahissante, étant supérieure d'un tiers en infanterie, cavalerie et artillerie, empêcherait les convois d'y arriver, et, sans le bloquer hermétiquement comme on bloque les places, elle rendrait les arrivages si difficiles que la famine serait dans le camp.

Il reste un troisième parti, celui de manœuvrer sans se laisser acculer à la capitale que l'on veut défendre, ni renfermer dans un camp retranché sur les derrières; il faut pour cela une bonne armée, de bons généraux et un bon chef. En général, l'idée de couvrir une capitale ou un point quelconque par des marches de flanc comporte avec elle la nécessité d'un détachement et les inconvénients attachés à toute dissémination devant une armée supérieure.

Après l'affaire de Smolensk, en 1812, l'armée française marchant droit sur Moscou, le général Kutusof couvrit cette ville par des mouvements successifs, jusqu'à ce que, arrivé au camp retranché de Mojaisk, il tint ferme et accepta la bataille.

L'ayant perdue, il continua sa marche et traversa la capitale, qui tomba au pouvoir du vainqueur. S'il se fût retiré dans la direction de Kiew, il eût attiré à lui l'armée française; mais il eût fallu alors couvrir Moscou par un détachement, et rien n'empêchait le général français de faire suivre ce détachement par un détachement supérieur, qui l'eût contraint à évacuer cette importante capitale.

De pareilles questions proposées à résoudre à Turenne, à Villars ou à Eugène de Savoie, les auraient fort embarrassés. Dogmatiser sur ce que l'on n'a pas pratiqué est l'apanage de l'ignorance; c'est croire résoudre par une formule du deuxième degré un problème de géométrie transcendante, qui ferait pâlir Lagrange ou Laplace. Toutes ces questions de grande tactique sont des problèmes physico-mathémathiques indéterminés, qui ont plusieurs solutions et qui ne peuvent être résolus par les formules de la géométrie élémentaire.

SEPTIÈME NOTE.

DE LA GUERRE OFFENSIVE.

(Page 442.)

« Dans les états despotiques, les armées seules prennent part à la guerre, et elles se battent en général sans passions, et par conséquent fort mal, à moins qu'elles ne soient animées de l'esprit de fanatisme, qui est presque la seule dont elles soient susceptibles. Le peuple n'y prend aucun intérêt à la guerre, pourvu qu'on ne blesse ni ses usages, ni sa religion; quelquefois même il fait des vœux secrets pour la chute d'un trône qui l'écrase, et il tend les bras aux ennemis de son tyran comme à des libérateurs. Les républiques, au contraire, sont défendues par l'amour de leurs citoyens; la guerre y devient nationale, les armées y sont soutenues et alimentées par la population entière, chacun prend les armes et y combat avec ardeur pour le plus grand des biens, la liberté politique.

« Chez les premiers, une bataille suffit pour renverser un empire, car le

gouvernement despotique, essentiellement militaire, n'a d'autre soutien que l'armée. Dès qu'elle est détruite, le trône s'écroule et le vainqueur en élève un autre sur les ruines du premier, sans que la nation s'y oppose; c'est un troupeau d'esclaves qui change de maître..... Mais les républicains déploient pour leur défense une force de caractère et de volonté contre laquelle viennent se briser et s'évanouir toutes les victoires de leurs ennemis.....»

(Page 445.)

«Les Russes peuvent parvenir à vaincre les Turcs, à les chasser de l'Europe, mais non pas à les conquérir, car on ne conquiert pas une armée. Une autre cause non moins puissante que le patriotisme des peuples vient encore ralentir les progrès des conquêtes en Europe : c'est la politique des souverains, qui ne leur permet pas de voir sans jalousie les succès de leurs voisins.....»

(Page 452.)

«Ainsi notre manière de subsister, qui entraîne la nécessité de former des établissements pour faire du pain ou du biscuit, l'aliment le plus difficile à préparer; celle de nous battre, qui consomme des munitions qu'il faut renouveler sans cesse; la solidité qu'il faut donner à nos fortifications pour les mettre à l'épreuve du canon; les difficultés qu'opposent aux conquêtes le patriotisme des peuples et le système d'équilibre de puissance adopté en Europe; tout nous fait une loi de n'avancer que progressivement en pays ennemi, d'assurer nos derrières et nos communications, d'établir par échelons des dépôts de vivres et de munitions, de dégager nos flancs, de rester maîtres de la population des pays que nous parcourons, par des troupes de réserve, et de faire, en un mot, une guerre méthodique.

«Ce genre de guerre exige deux armées, ce qu'on n'a pas bien compris jusqu'à présent : une armée active et une armée de réserve. L'armée active, qui doit être composée de toutes les bonnes troupes, en état, par leur discipline, leur courage et leur expérience, de se battre avec succès en rase campagne, sera l'armée des batailles. C'est elle qui marchera en avant, pénétrera dans l'intérieur du pays de l'ennemi, attaquera ses armées, les battra ou les fera reculer et gagnera du terrain. Mais cette armée a des besoins sans cesse renaissants; il faut qu'elle subsiste, qu'elle se recrute pour remplacer les hommes et les chevaux perdus journellement par le fer et les maladies, et surtout qu'elle renouvelle sans cesse les munitions

consommées dans les combats; car, comme je l'ai déjà dit, elle ne peut guère en traîner à sa suite que pour une seule bataille, sous peine d'appesantir et d'allonger ses colonnes outre mesure.....»

«Ses dépôts et ses magasins de munitions de guerre et de bouche doivent être mis en sûreté contre les partis ennemis et la population des pays conquis par des fortifications dont la défense peut être confiée aux recrues. Mais cela ne suffit pas; il faut de plus rester maître du pays pour en tirer les subsistances dont on forme les dépôts; il faut surtout que les communications des dépôts à l'armée active ne soient jamais interrompues, afin que les convois ne cessent point d'arriver. On ne peut remplir ces deux objets que par des troupes qui tiennent la campagne et qui forment une armée de réserve pour contenir le pays et balayer tous les partis ennemis qui se glisseraient sur les derrières de l'armée active.....»

(Page 455.)

«.....Mais l'objet le plus important de l'armée de réserve est de soutenir et d'assurer la retraite de la première armée en cas de malheur, de lui préparer une ligne de défense où elle puisse se rallier, se reformer, se recruter d'hommes, d'armes, de chevaux, arrêter les poursuites de l'ennemi à la faveur des doubles obstacles de l'art et de la nature, retremper son courage et reprendre son énergie. C'est cette ligne défensive, sans laquelle on ne peut asseoir un plan de campagne raisonnable, que je nomme *base d'opération*.....»

(Page 456.)

«Recherchons maintenant jusqu'à quel point une armée active peut s'éloigner de sa base d'opération sans compromettre sa sûreté et son existence. Ne perdons pas de vue qu'elle ne peut subsister que du pain fabriqué dans les dépôts qui y sont établis, manière de vivre qui enchaîne généralement ses opérations dans un cercle dont il est possible de calculer à peu près l'étendue; ce qui fixera l'éloignement que nous cherchons sur la nécessité de pourvoir à ses besoins les plus pressants, ceux des subsistances.»

«..... Nos soldats ne portent ordinairement du pain que pour quatre jours; mais il est aisé de les charger de vivres pour huit jours en leur distribuant du biscuit, qu'ils porteront dans des espèces de gibecières en cuir, faisant partie de leur équipement. Sept à huit livres de biscuit doivent leur suffire pour huit jours en leur distribuant une livre de viande par jour au lieu d'une demi-livre, distribution qui ne sera jamais embarras-

sante, puisqu'il est facile de faire suivre les colonnes d'autant de troupeaux de bœufs qu'on veut. Nous doublerons ainsi les vivres de nos soldats sans pour cela les surcharger; ils seront mieux nourris et les opérations de l'armée seront moins gênées par le défaut de subsistances.....»

«..... Je suppose que nous voulions attaquer un état voisin avec une armée active de 120,000 hommes, formée en quatre corps. Après avoir établi nos dépôts de guerre et de bouche, nos hôpitaux, nos magasins de toute espèce, dans deux ou trois de nos places fortes voisines de la frontière que nous nous proposons d'attaquer, nous rassemblons tout à coup sous ces places les troupes destinées à former nos quatre corps de l'armée active; nous chargeons nos soldats de biscuits pour huit jours, et nous nous mettons aussitôt en mouvement sans donner le temps à l'ennemi de se préparer à la défense. Nous dépassons ses frontières et nous marchons à lui en trois colonnes. Ce serait sans doute un point capital que d'arriver tout à coup au milieu de ses cantonnements par des marches forcées, d'attaquer et de poursuivre ses troupes dans tous les sens, en les empêchant de se réunir, et de dissiper ainsi ses forces éparses dès le début de la campagne, sans courir les hasards d'une bataille; mais nous ne pouvons pas le supposer assez maladroit pour se laisser ainsi surprendre. Il est donc présumable que nous trouverons ses corps d'armée rassemblés et disposés ou à nous livrer bataille pour vider la querelle, ou à nous disputer le terrain par les chicanes d'une guerre défensive, sans compromettre le sort de son armée. Dans l'un et l'autre cas, nous avançons sur lui sans hésiter, puisque nous n'avons pris l'offensive que parce que nous nous jugions les plus forts.

«Cependant nous remplaçons sur la frontière l'armée de bataille qui se porte en avant par des troupes de dépôt et de garnison, par les recrues qu'on travaille journellement à armer, équiper et exercer, et par toutes ces jeunes cohortes nouvellement formées, auxquelles leur inexpérience ne permet pas de figurer sur un champ de bataille, et nous en formons notre armée de réserve. Sans chercher à déterminer rigoureusement la proportion de cette armée avec l'armée active, proportion qui dépend beaucoup des difficultés qu'on éprouve de la part de la population des pays ennemis et du nombre des places dont il faut contenir les garnisons, nous la supposons de 60,000 hommes, en deux corps d'armée. Ces troupes s'avancent sur les traces de l'armée active, protégent ses convois, purgent ses derrières de tous les partis ennemis, contiennent et désarment la population des villes

et villages, et observent, bloquent ou assiégent les forteresses ennemies laissées en arrière.

« L'armée active, après huit jours de grandes opérations, de marches rapides et continues, de combats et de succès contre l'armée ennemie, est-elle parvenue sur quelque rivière transversale à sa direction, à 30 ou 40 lieues des frontières; il est temps qu'elle s'arrête pour prendre haleine, se recomposer et prendre une nouvelle base d'opération; car les vivres qu'elle avait pris avec elle sont épuisés, ses communications avec ses dépôts commencent à devenir difficiles par leur éloignement, et elle a besoin de renouveler ses munitions et de rallier ce grand nombre de traîneurs que les combats, les marches de nuit et les mouvements transversaux laissent toujours en arrière. Elle travaille aussitôt à fortifier des points de sûreté sur la nouvelle base qu'elle choisit.

« C'est ici le cas de construire *les places du moment*, que j'ai décrites dans le chapitre IX de cet ouvrage; leurs fortifications, qui peuvent s'élever en quinze jours de temps, suffiront pour mettre à l'abri de toute insulte nos magasins et nos établissements de toute espèce, protéger nos ponts de passage sur la rivière choisie pour notre nouvelle base et offrir les points d'appui nécessaires en cas de revers. Ce genre de fortifications mixtes, qui tient le milieu entre la fortification permanente et la fortification passagère, quoique très-peu en usage jusqu'à présent, est cependant le plus utile pour subvenir aux besoins pressants et éventuels des armées. Il remplit momentanément l'objet de la fortification permanente, toujours si dispendieuse et si lente à construire, et il offre plus de consistance et de sûreté que la fortification passagère. Chaque corps d'armée construira un de ces camps en quinze jours de temps, sur les points les plus essentiels, où les principales routes traversent la rivière, et nous obtiendrons ainsi en peu de temps quatre *places du moment*, propres à assurer notre nouvelle base. Nous y transporterons en même temps nos dépôts de munitions, et nous y rassemblerons des vivres; nous y formerons des arsenaux, des hôpitaux, des manutentions et des magasins, et nous y ferons arriver notre armée de réserve. »

« ..... Dans cet état de choses, je veux que notre armée active, qui marche à de nouveaux combats, trouve l'armée ennemie disposée à lui livrer bataille le plus loin possible, ou à 30 ou 40 lieues de cette nouvelle base d'opération; ce qui est la supposition la plus défavorable pour nous. L'ennemi ne peut pas tenter de se placer entre notre armée active et sa

base d'opération sur les communications des dépôts à cette armée, qu'on nomme ordinairement *ligne d'opération* : la prudence le lui défend, car il se placerait de cette manière entre nos deux armées, *active* et *de réserve*, dont l'une agirait sur ses derrières, tandis que l'autre l'attaquerait de front dans une situation qui amènerait sa ruine totale au moindre échec, puisqu'il se verrait privé de toute retraite. D'ailleurs ce mouvement imprudent ne pourrait s'exécuter qu'avec la permission de notre armée active, qui peut toujours s'opposer à la marche d'un adversaire qui tenterait de pénétrer sur ses derrières. L'ennemi ne nous attaquera donc que de front ou de flanc. La bataille est-elle perdue, dans l'un ou l'autre cas notre retraite est assurée : notre armée de réserve envoie au-devant de nous quelques légions pour balayer les troupes légères que l'ennemi chercherait à faire pénétrer sur nos lignes d'opération ; elle nous tend les bras, et nous arrivons sur notre base d'opération après une retraite de quatre ou cinq jours au plus, qui n'est ni assez difficile ni assez longue pour décourager l'armée.

« A notre arrivée, nous renforçons l'armée active par l'armée de réserve en incorporant ses soldats dans les légions actives, afin de les compléter et de remplacer leurs pertes; nous envoyons les cadres de cette armée, qui se trouvent ainsi fondus dans l'armée active, sur nos frontières, pour recevoir des recrues et former une nouvelle armée de réserve sur notre première base d'opération. Nous puisons dans nos quatre places de dépôt les canons, les caissons, les munitions nécessaires pour remplacer le matériel que nous avons usé ou perdu; nous y trouvons des vivres abondants pour nos troupes; nous renouvelons, en un mot, et nous réorganisons en un clin d'œil tout notre personnel et notre matériel..... »

La Macédoine sous les successeurs d'Alexandre, l'Asie sous Mithridate, la Parthie sous les Arsaces, la Prusse sous Frédéric le Grand, la Russie, l'Espagne dans ces derniers temps, n'étaient-elles pas des monarchies despotiques? L'Achaïe, l'Etolie du temps de Paul-Émile, la Hollande en 1786, Venise en 1797, la Suisse en 1798, n'étaient-elles pas des républiques? Les peuples comme les hommes ont leurs divers âges, l'enfance, la force et la vieillesse. Tout gouvernement qui est né et se maintient sans l'intervention d'une force étrangère est

national. La propriété, les lois civiles, l'amour du pays, la religion, sont les liens de toute espèce de gouvernement. Si jamais une armée victorieuse entrait dans Londres, on serait étonné du peu de résistance qu'opposeraient les Anglais.

Lorsque les Russes s'empareront de Constantinople, ils y conserveront autant de Musulmans qu'ils voudront en leur assurant leurs propriétés et tolérant leur religion. Les Maures d'Espagne se soumirent à tout, même à l'inquisition. Il fallut, pour les chasser, un ordre de Ferdinand et d'Isabelle; tous les moyens indirects avaient échoué. C'est bien peu de chose qu'une armée turque aujourd'hui : les Ottomans ne se maintiendront ni dans l'Asie Mineure, ni dans la Syrie, ni dans l'Égypte, lorsque les Russes, maîtres de la Crimée, du Phase, des bords de la mer Caspienne, le seront aussi de Constantinople.

Le patriotisme des peuples, la politique des cours de l'Europe, n'ont empêché ni le partage de la Pologne, ni la spoliation de plusieurs nations; ils n'empêcheront pas davantage la chute de l'empire ottoman. Ce fut à contre-cœur que Marie-Thérèse entra dans la conjuration contre la Pologne, nation placée à l'entrée de l'Europe pour défendre les irruptions des peuples du Nord. On redoutait à Vienne tous les inconvénients attachés à l'agrandissement de la Russie; on n'en éprouva pas moins une grande satisfaction à s'enrichir de plusieurs millions d'âmes et à voir entrer bien des millions dans le trésor. Aujourd'hui comme alors la Maison d'Autriche répugnera, mais consentira au partage de la Turquie; elle trouvera doux d'accroître ses vastes états de la Servie, de la Bosnie et des anciennes provinces illyriennes, dont Vienne fut jadis la capitale. Que feront l'Angleterre et la France? Une d'elles prendra l'Égypte, faible compensation !..... Un homme d'état du pre-

inier ordre disait : « Toutes les fois que j'apprends que des flottes naviguant sous la croix grecque mouillent sous les murs du Sérail, il me semble entendre le cri avant-coureur de la destruction de l'empire du Croissant. »

L'Asie et l'Europe ont des circonstances territoriales différentes. Les déserts qui ferment l'Asie de tous côtés sont habités par de nombreuses populations de barbares, qui élèvent une grande quantité de chevaux et de chameaux. Les Scythes, les Arabes, les Tartares sous les califes, les Gengis-Khan, les Tamerlan, etc. sortirent de ces immenses solitudes; ils inondèrent avec des millions de cavaliers les plaines de la Perse, de l'Euphrate, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte. Ces conquêtes furent rapides, parce qu'elles furent entreprises par des populations tout entières, aguerries, accoutumées à la vie sobre et pénible du désert. Mais l'Europe, habitée du nord au midi, de l'orient à l'occident, par des peuples civilisés, n'est point exposée à de pareilles révolutions.

Toute guerre offensive est une guerre d'invasion, toute guerre bien conduite est une guerre méthodique. La guerre défensive n'exclut pas l'attaque, de même que la guerre offensive n'exclut pas la défense, quoique son but soit de forcer la frontière et d'envahir le pays ennemi. Les principes de la guerre sont ceux qui ont dirigé les grands capitaines dont l'histoire nous a transmis les hauts faits : Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, Frédéric le Grand.

Alexandre a fait huit campagnes, pendant lesquelles il a conquis l'Asie et une partie des Indes; Annibal en a fait dix-sept, une en Espagne, quinze en Italie, une en Afrique; César en a fait treize, huit contre les Gaulois, cinq contre les légions

de Pompée; Gustave-Adolphe en a fait trois, une en Livonie contre les Russes, deux en Allemagne contre la Maison d'Autriche; Turenne en a fait dix-huit, neuf en France, neuf en Allemagne; le prince Eugène de Savoie en a fait treize, deux contre les Turcs, cinq en Italie contre la France, six sur le Rhin ou en Flandre; Frédéric en a fait onze, en Silésie, en Bohême et sur les rives de l'Elbe. L'histoire de ces quatre-vingt-trois campagnes, faite avec soin, serait un traité complet de l'art de la guerre: les principes que l'on doit suivre dans la guerre défensive et offensive en découleraient comme de source.

Alexandre traversa les Dardanelles, l'an 334 avant Jésus-Christ, avec une armée d'environ 40,000 hommes, dont un huitième de cavalerie; il passa de vive force le Granique, devant l'armée de Memnon, Grec qui commandait sur les côtes de l'Asie pour Darius, et employa toute l'année 333 à établir son pouvoir dans l'Asie Mineure; il fut secondé par les colonies grecques qui bordaient la mer Noire et la Méditerranée : Sardes, Éphèse, Tarse, Milet, etc. Les rois de Perse laissaient les provinces et les villes se gouverner par leurs lois particulières: cet empire était une réunion d'états fédérés; il ne formait point une seule nation, ce qui en facilitait la conquête. Comme Alexandre n'en voulait qu'au trône du monarque, il se substitua facilement à ses droits, en respectant les usages, les mœurs et les lois de ces peuples : ils n'éprouvaient aucun changement dans leur état.

L'an 332 il se rencontra avec Darius, qui, à la tête de 60,000 hommes, était en position près de Tarse, sur les bords de l'Issus dans le pas de Cilicie; il le battit, entra en Syrie, s'empara de Damas, où étaient renfermées les richesses du grand roi, et

mit le siége devant Tyr. Cette superbe métropole du commerce du monde l'arrêta neuf mois. Il prit Gaza après deux mois de siége, traversa le désert en sept jours, entra dans Peluse, dans Memphis, et fonda Alexandrie. Il n'éprouva aucun obstacle, parce que la Syrie et l'Égypte étaient de tout temps liées d'intérêt avec les Grecs; que les peuples arabes détestaient les Perses, et que leur répugnance était fondée sur la religion; enfin parce que les troupes grecques des satrapes embrassèrent le parti des Macédoniens. En moins de deux années, après deux batailles et quatre ou cinq siéges, les côtes de la mer Noire, du Phase à Byzance, celles de la Méditerranée jusqu'à Alexandrie, toute l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, furent soumises à ses armes.

En 331, il repassa le désert, campa à Tyr, traversa la Syrie, entra dans Damas, passa l'Euphrate, le Tigre, et battit aux champs d'Arbelles Darius, qui, à la tête d'une armée plus forte encore que celle de l'Issus, s'avançait contre lui. Babylone lui ouvrit ses portes. En 330, il força le pas de Suse, prit cette ville, Persépolis et Pasarga, où était le tombeau de Cyrus. En 329, il remonta vers le nord et entra dans Ecbatane, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, punit Bessus, ce lâche assassin de Darius, pénétra dans la Scythie et battit les Scythes. C'est dans cette campagne qu'il déshonora tant de trophées par l'assassinat de Parménion. En 328, il força le passage de l'Oxus, reçut 16,000 recrues de Macédoine, et soumit les peuples voisins. C'est cette année qu'il tua de sa propre main Clitus, et voulut se faire adorer des Macédoniens, qui s'y refusèrent. En 327, il passa l'Indus, vainquit Porus en bataille rangée, le fit prisonnier et le traita en roi. Il projetait de passer le Gange, mais son armée s'y refusa. Il navigua sur l'Indus pendant l'an-

née 326, avec huit cents vaisseaux; arrivé à l'Océan, il envoya Néarque, avec une flotte, côtoyer la mer des Indes jusqu'à l'Euphrate. En 325, il mit soixante jours à traverser le désert de la Gédrosie, entra dans Kermann, revint à Pasarga, Persépolis et Suse, et épousa Statira, fille de Darius. En 324, il marcha de nouveau vers le nord, passa à Ecbatane, et termina sa carrière à Babylone, où il mourut empoisonné.

Sa guerre fut méthodique; elle est digne des plus grands éloges. Aucun de ses convois ne fut intercepté; ses armées allèrent toujours en s'augmentant. Le moment où elles furent le plus faibles fut au Granique, en débutant; sur l'Indus, elles avaient triplé, sans compter les corps sous les ordres de gouverneurs des provinces conquises, qui se composaient de Macédoniens invalides ou fatigués, de recrues envoyées de Grèce ou tirées des corps grecs au service des satrapes, ou enfin d'étrangers levés parmi les naturels, dans le pays même. Alexandre mérite la gloire dont il jouit depuis tant de siècles et parmi tous les peuples. Mais s'il eût été battu sur l'Issus, où l'armée de Darius était en bataille sur sa ligne de retraite, la gauche aux montagnes, sa droite à la mer, tandis que les Macédoniens avaient la droite aux montagnes, la gauche à la mer et le pas de Cilicie derrière eux! Mais s'il eût été battu à Arbelles ayant le Tigre, l'Euphrate et les déserts sur ses derrières, sans places fortes, à 900 lieues de la Macédoine! Mais s'il eût été battu par Porus, lorsqu'il était acculé à l'Indus!

L'an 218 avant Jésus-Christ, Annibal partit de Carthagène, passa l'Èbre, les Pyrénées, inconnues jusqu'alors aux armées carthaginoises, traversa le Rhône, les Alpes ultérieures, et s'établit, dans sa première campagne, au milieu des Gaulois cisalpins, qui, toujours ennemis du peuple romain, quelquefois leurs

vainqueurs, le plus souvent vaincus, n'avaient cependant jamais été soumis. Il mit cinq mois à faire cette marche de 400 lieues, et ne laissa aucune garnison sur ses derrières, aucun dépôt: il ne conserva aucune communication avec l'Espagne ni Carthage, avec laquelle il ne communiqua qu'après la bataille de Trasimène, par l'Adriatique. Aucun plan plus vaste, plus étendu, n'a été exécuté par les hommes. L'expédition d'Alexandre fut bien moins hardie, bien plus facile; elle avait bien plus de chances de succès. Cependant cette guerre offensive fut méthodique. Les Cisalpins de Milan et de Bologne devinrent des Carthaginois pour Annibal. S'il eût laissé sur ses derrières des places et des dépôts, il eût affaibli son armée et compromis le succès de ses opérations; il eût été vulnérable partout. L'an 217, il passa l'Apennin, battit l'armée romaine aux champs de Trasimène, convergea autour de Rome, et se porta sur les côtes inférieures de l'Adriatique, d'où il communiqua avec Carthage.

L'an 216, 80,000 Romains l'attaquèrent; il les battit aux champs de Cannes; s'il eût marché, six jours après il était dans Rome, et Carthage était maîtresse du monde! Cependant l'effet de cette grande victoire fut immense : Capoue ouvrit ses portes, toutes les colonies grecques, un grand nombre de villes de l'Italie inférieure suivirent la fortune; elles abandonnèrent la cause de Rome. Le principe d'Annibal était de tenir ses troupes réunies, de n'avoir garnison que dans une seule place qu'il se conservait en propre, pour renfermer ses otages, ses grosses machines, ses prisonniers de marque et ses malades, s'abandonnant pour ses communications à la foi de ses alliés. Il se maintint seize ans en Italie, sans recevoir aucun secours de Carthage, et ne l'évacua que par les ordres de son gouvernement pour voler à la défense de sa patrie. La fortune le trahit

à Zama; Carthage cessa d'exister. Mais, s'il eût été battu à la Trebbia, à Trasimène, à Cannes, que lui fût-il arrivé de pis que les désastres qui suivirent Zama? Quoique vaincu aux portes de sa capitale, il ne put garantir son armée d'une entière destruction.

César avait quarante et un ans lorsqu'il commença sa première campagne, l'an 58 avant Jésus-Christ, cent quarante ans après Annibal. Les peuples d'Helvétie avaient quitté leur pays, au nombre de 300,000, pour s'établir sur les bords de l'Océan; ils avaient 90,000 hommes armés et traversaient la Bourgogne; les peuples d'Autun appelèrent César à leur secours. Il partit de Vienne, place de la province romaine, remonta le Rhône et passa la Saône à Châlon; il atteignit l'armée des Helvétiens à une journée d'Autun et défit ces peuples dans une bataille longtemps disputée. Après les avoir contraints de rentrer dans leurs montagnes, il repassa la Saône, se saisit de Besançon et traversa le Jura pour aller combattre l'armée d'Arioviste. Il la rencontra à quelques marches du Rhin, la battit et l'obligea à rentrer en Allemagne. Sur ce champ de bataille il se trouvait à 90 lieues de Vienne, sur celui des Helvétiens il en était à 70 lieues. Dans cette campagne, il tint constamment réunies en un seul corps les six légions qui formaient son armée. Il abandonna le soin de ses communications à ses alliés, ayant toujours un mois de vivres dans son camp et un mois d'approvisionnement dans une place forte, où, à l'exemple d'Annibal, il renfermait ses otages, ses magasins, ses hôpitaux : c'est sur ces mêmes principes qu'il a fait ses sept autres campagnes des Gaules.

Pendant l'hiver de 57, les Belges levèrent une armée de 300,000 hommes, qu'ils confièrent à Galba, roi de Soissons.

César, prévenu par les Rémois, ses alliés, accourut et campa sur l'Aisne. Galba, désespérant de le forcer dans son camp, passa l'Aisne pour se porter sur Reims; mais il déjoua cette manœuvre, et les Belges se débandèrent; toutes les villes de cette ligue se soumirent successivement. Les peuples du Hainaut le surprirent sur la Sambre, aux environs de Maubeuge, sans qu'il eût le temps de se ranger en bataille : sur huit légions qu'il avait alors, six étaient occupées à élever les retranchements du camp, deux étaient encore en arrière avec les bagages. La fortune lui fut si contraire dans ce jour, qu'un corps de cavalerie de Trèves l'abandonna et publia partout la destruction de l'armée romaine; cependant il triompha.

L'an 56, il se porta tout d'un trait sur Nantes et Vannes, en faisant de forts détachements en Normandie et en Aquitaine. Le point le plus rapproché de ses dépôts était alors Toulouse, dont il était à 130 lieues, séparé par des montagnes, de grandes rivières, des forêts.

L'an 55, il porta la guerre au fond de la Hollande, à Zutphen, où 40,000 barbares passaient le Rhin pour s'emparer des terres des Gaulois, il les battit, en tua le plus grand nombre, les rejeta au loin, repassa le Rhin à Cologne, traversa la Gaule, s'embarqua à Boulogne et descendit en Angleterre.

L'an 54, il franchit de nouveau la Manche avec cinq légions, et rentra pendant l'équinoxe dans les Gaules. Dans l'arrière-saison, ayant appris que son lieutenant Sabinus avait été égorgé près de Trèves avec quinze cohortes, et que Quintus Cicéron était assiégé dans son camp de Tongres, il rassembla 8 à 9,000 hommes, se mit en marche, défit Ambiorix, qui s'avança à sa rencontre, et délivra Cicéron.

L'an 53, il réprima la révolte des peuples de Sens, de

Chartres, de Trèves, de Liége, et passa une deuxième fois le Rhin.

Déjà les Gaulois frémissaient, le soulèvement éclatait de tous côtés. Pendant l'hiver de 52, ils se levèrent en masse; les peuples si fidèles d'Autun même prirent part à la guerre; le joug romain était odieux aux Gaulois. On conseillait à César de rentrer dans la province romaine ou de repasser les Alpes : il n'adopta ni l'un ni l'autre de ces projets. Il avait alors dix légions; il passa la Loire et assiégea Bourges au cœur de l'hiver, prit cette ville à la vue de l'armée de Vercingetorix, et mit le siége devant Clermont : il y échoua, perdit ses otages, ses magasins, ses remontes, qui étaient dans Nevers, sa place de dépôt, dont les peuples d'Autun s'emparèrent. Rien ne paraissait plus critique que sa position. Labienus, son lieutenant, était inquiété par les peuples de Paris; il l'appela à lui, et, avec son armée réunie, il mit le siége devant Alise, où s'était renfermée l'armée gauloise. Il employa cinquante jours à fortifier ses lignes de contrevallation et de circonvallation. La Gaule leva une nouvelle armée plus nombreuse que celle qu'elle venait de perdre; les peuples de Reims seuls restèrent fidèles à Rome. Les Gaulois se présentent pour faire lever le siége; la garnison réunit pendant trois jours ses efforts aux leurs pour écraser les Romains dans leurs lignes : César triomphe de tous; Alise tombe, et les Gaules sont soumises.

Pendant cette grande lutte, toute l'armée de César était dans son camp; il n'avait aucun point vulnérable. Il profita de sa victoire pour regagner l'affection des peuples d'Autun, au milieu desquels il passa l'hiver, quoiqu'il fît successivement des expéditions à cent lieues l'une de l'autre et en changeant de troupes. Enfin, l'an 51, il mit le siége devant Cahors, où

périrent les derniers des Gaulois. Les Gaules devinrent provinces romaines; leur tribut accrut annuellement de 8 millions les richesses de Rome.

Dans ses campagnes de la guerre civile, il triompha en suivant la même méthode, les mêmes principes; mais il courut bien plus de dangers. Il passa le Rubicon n'ayant qu'une légion, il prit à Corfinium trente cohortes, chassa en trois mois Pompée de l'Italie. Quelle rapidité! quelle promptitude! quelle audace! Pendant qu'il faisait préparer les vaisseaux nécessaires pour passer l'Adriatique et suivre son rival en Grèce, il passa les Alpes, les Pyrénées, traversa la Catalogne à la tête de 900 chevaux, à peine suffisants pour son escorte, arriva devant Lerida, et, en quarante jours, soumit les légions de Pompée que commandait Afranius. Il traversa d'un trait la distance qui sépare l'Èbre de la Sierra-Morena, pacifia l'Andalousie, et revint faire son entrée triomphante à Marseille, que ses troupes venaient de soumettre. Enfin il arrive à Rome, y exerce pendant dix jours la dictature, et repart pour se mettre à la tête de douze légions qu'Antoine avait réunies à Brindes.

L'an 48, il traverse l'Adriatique avec 25,000 hommes, tient plusieurs mois en échec toutes les forces de Pompée, jusqu'au moment où, rejoint par Antoine, qui a traversé la mer en bravant les flottes ennemies, ils marchent réunis sur Dyrrachium, place de dépôt de Pompée, et l'investit. Celui-ci campe à quelques milles de cette place, au bord de la mer. César alors, non content d'avoir investi Dyrrachium, investit le camp ennemi; il profite des sommités des collines qui l'environnent, les occupe par vingt-quatre forts qu'il fait élever, et établit ainsi une contrevallation de 6 lieues. Pompée, acculé à la mer, en recevait des vivres et des renforts au moyen de sa

flotte, qui dominait sur l'Adriatique ; il profita de sa position centrale, attaqua et battit César, qui perdit trente drapeaux et plusieurs milliers de soldats, l'élite de ses vétérans. La fortune de César paraissait chanceler : il n'avait plus de renforts à espérer, la mer lui était fermée; tous les avantages étaient pour Pompée. Il fait une marche de cinquante lieues, porte la guerre en Thessalie, et défait l'armée de Pompée aux champs de Pharsale. Pompée, presque seul, quoique maître de la mer, fuit et se présente en suppliant sur les côtes de l'Égypte, où il reçoit la mort des mains d'un lâche assassin.

Peu de journées après, César arrive sur ses traces, entre dans Alexandrie, est cerné dans le palais et dans l'amphithéâtre par la population de cette grande cité et par l'armée d'Achillas. Enfin, après neuf mois de dangers, de combats continuels.. dont la perte d'un seul eût entraîné sa ruine, il triomphe des Égyptiens.

Pendant ce temps, Scipion, Labienus et le roi Juba dominaient dans l'Afrique avec quatorze légions, restes du parti de Pompée; ils avaient des escadres nombreuses et interceptaient la mer. Caton, à Utique, soufflait sa haine dans tous les cœurs. César s'embarque avec peu de troupes, arrive à Adrumète, éprouve des échecs dans plusieurs rencontres, est enfin joint par toute son armée, et défait sur les champs de Thapsus Scipion, Labienus et le roi Juba. Caton, Scipion et Juba se donnèrent la mort. Ni les places fortes, ni les escadres nombreuses, ni les serments et les devoirs des peuples ne purent soustraire les vaincus à l'ascendant et à l'activité du vainqueur.

En l'an 45, les fils de Pompée, ayant réuni en Espagne les débris de Pharsale et de Thapsus, s'y trouvaient à la tête d'une armée plus nombreuse que celle de leur père. César partit de

Rome, arriva en vingt-trois jours sur le Guadalquivir, et défit Sextus Pompée à Munda. C'est là que, sur le point d'être battu et ses vieilles légions paraissant s'ébranler, il pensa, dit-on, à se donner la mort. Labienus resta sur le champ de bataille; la tête de Sextus Pompée fut apportée aux pieds du vainqueur.

Six mois après, aux ides de mars, César fut assassiné au milieu du sénat romain. S'il eût été vaincu à Pharsale, à Thapsus, à Munda, il eût éprouvé le sort du grand Pompée, de Metellus, de Scipion, de Sextus Pompée. Pompée, que les Romains ont tant aimé, qu'ils ont surnommé *le Grand* lorsqu'il n'avait encore que vingt-quatre ans, qui, vainqueur dans dix-huit campagnes, a triomphé des trois parties du monde et porté si haut la gloire du nom romain, battu à Pharsale, y termina son destin; cependant il était maître de la mer, et son rival n'avait pas de flotte.

Les principes de César ont été les mêmes que ceux d'Alexandre et d'Annibal : tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point, se porter avec rapidité sur les points importants, s'en rapporter aux moyens moraux, à la réputation de ses armes, à la crainte qu'il inspirait, et aussi aux moyens politiques, pour maintenir dans la fidélité ses alliés, et dans l'obéissance les peuples conquis.

Gustave-Adolphe traversa la Baltique, s'empara de l'île de Rugen, de la Poméranie, et porta ses armes sur la Vistule, le Rhin et le Danube. Il donna deux batailles : victorieux aux champs de Leipzig, il le fut aussi aux champs de Lutzen; mais il y trouva la mort. Une si courte carrière a laissé de grands souvenirs par la hardiesse, la rapidité des mouvements, l'ordonnance et l'intrépidité des troupes. Gustave-Adolphe était animé des principes d'Alexandre, d'Annibal et de César.

Turenne a fait cinq campagnes avant le traité de Westphalie, huit entre ce traité et celui des Pyrénées, cinq depuis ce traité jusqu'à sa mort, arrivée en 1675. Ses manœuvres, ses marches, pendant les campagnes de 1646, 1648, 1672 et 1673, sont faites sur les mêmes principes que celles d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Gustave-Adolphe.

En 1646, il part de Mayence, descend la rive gauche du Rhin jusqu'à Wesel, où il passe ce fleuve, remonte la rive droite jusqu'à la Labn, se réunit à l'armée suédoise, passe le Danube et le Lech, et fait ainsi une marche de deux cents lieues au travers d'un pays ennemi. Arrivé sur le Lech, il a toutes ses troupes réunies dans sa main, ayant, comme César et Annibal, abandonné aux alliés ses communications, ou bien ayant consenti à se séparer momentanément de ses réserves, de ses communications en se réservant une place de dépôt.

En 1648, il passe le Rhin à Oppenheim, se joint à l'armée suédoise à Hanau, se porte sur la Reidnitz, rétrograde sur le Danube, qu'il passe à Dillingen, bat Montecuccoli à Zusmarshausen, passe le Lech à Rain, et l'Inn à Freysing. La cour de Bavière, épouvantée, quitte Munich. Il porte alors son quartier général à Mühldorf, qu'il met à contribution, et ravage tout l'électorat pour punir l'électeur de sa mauvaise foi.

En 1672, il dirigea, sous les ordres de Louis XIV, la conquête de la Hollande; il descendit la rive gauche du Rhin jusqu'au point où ce fleuve se divise en plusieurs branches, le passa et s'empara de soixante places fortes : son avant-garde arriva jusqu'à Naarden. On ne sait pas par quelle fatalité il s'arrêta et n'entra pas dans Amsterdam. Revenus de leur surprise, les Hollandais lâchèrent les écluses : le pays fut inondé; l'armée française, affaiblie par les garnisons qu'elle avait mises

dans les places prises, ne fit plus rien. Le roi retourna à Versailles, laissant le commandement au maréchal de Luxembourg. Turenne passa le Rhin avec un corps d'armée détaché, pour marcher au secours des évêques de Münster et de Cologne, alliés du roi; il remonta la rive droite, arriva sur le Mein, et tint en échec les 40,000 hommes du grand électeur, jusqu'au moment où, ce prince ayant été rejoint par l'armée du duc de Lorraine, il fut obligé de se couvrir par le Rhin; ce qui permit à l'ennemi de se porter sur Strasbourg, où le prince de Condé arriva à temps pour détruire le pont et faire échouer encore le projet du grand électeur, qui se porta alors sur Mayence, jeta un pont à une portée de canon de cette place, et inonda la rive gauche de ses partis. Turenne repassa dans l'hiver sur la rive droite au pont de Wesel, battit le grand électeur, le poussa sur l'Elbe et l'obligea à signer, le 10 avril, sa paix séparée avec la France. Ces marches si hardies, si longues, frappèrent d'étonnement la France; mais, jusqu'à ce qu'elles eussent été justifiées par le succès, elles furent l'objet de la critique des hommes médiocres.

Dans la campagne de 1674, Montecuccoli prit l'initiative. passa sur la rive gauche du Rhin pour y porter la guerre; Turenne resta insensible à cette initiative. Il la prit lui-même, passa le Rhin, et obligea Montecuccoli à se reporter sur la rive droite.

Turenne établit son camp à Willstett, pour couvrir Strasbourg, qui était à deux lieues sur ses derrières, et son pont d'Ottenheim, qui était à quatre lieues sur sa droite. Montecuccoli campa derrière la Kintzig, à une lieue et demie de l'armée française, s'appuyant à la place d'Offenbourg, où il avait garnison. La position de Turenne était mauvaise; il devait plutôt

livrer bataille que de s'exposer à perdre le pont d'Ottenheim et sa retraite, ou le pont de Strasbourg.

Si Montecuccoli se fût porté en six heures de nuit, tout d'un trait, sur Ottenheim, prenant sa ligne d'opération sur Fribourg, il eût forcé le pont d'Ottenheim avant que l'armée française eût eu le temps de le secourir. Cependant il n'en fit rien, il tâtonna, se contenta de se prolonger sur sa gauche. Il jugea quelques démonstrations suffisantes pour décider son adversaire à abandonner le camp de Willstett et découvrir Strasbourg. Turenne n'en fit rien, et empira sa position en prolongeant sa droite. Cependant il comprit enfin combien il était compromis : il leva le pont d'Ottenheim, l'établit à Altenheim, et le rapprocha ainsi de 2 lieues de Strasbourg et de son camp de Willstett. C'était encore trop loin de Strasbourg : il fallait le jeter à une lieue de cette ville.

Montecuccoli changea de projet; il résolut de passer le Rhin au-dessous de Strasbourg. Il commanda, à cet effet, un équipage de pont aux habitants de cette ville, qui tous lui étaient vendus, et s'avança pour le recevoir. Turenne fit occuper les îles, construire une estacade et élever des retranchements sur la Rench. Montecuccoli, se voyant dès lors coupé d'Offenbourg et du corps de Caprara, fut obligé de renoncer à ses projets.

Dans cette campagne, Turenne a commis une grande faute, qui aurait entraîné la ruine de son armée, s'il eût eu affaire au prince de Condé : ce fut de jeter son pont à quatre lieues de Strasbourg, au lieu de l'établir à une petite lieue de cette ville. Mais il s'est montré incomparablement supérieur à Montecuccoli : 1° en l'obligeant de suivre son initiative et de renoncer à celle qu'il avait prise; 2° en l'empêchant d'entrer dans

Strasbourg; 3° en interceptant le pont des Strasbourgeois; 4° en coupant, sur la Rench, l'armée de Montecuccoli d'Offenbourg et du corps de Caprara, ce qui l'obligeait indubitablement à repasser les montagnes de la forêt Noire, et couronnait le succès de la campagne.

Le prince Eugène de Savoie vainquit les Turcs dans la campagne de 1697, où la bataille de Zenta décida la paix. En 1701, il entra en Italie par Trente, à la tête de 30,000 hommes, passa l'Adige à Carpi, pénétra dans le Brescian, et rejeta Catinat derrière l'Oglio. A Chiari, il battit Villeroi. En 1702, il surprit Crémone, et perdit, contre Villeroi, la bataille de Luzzara. En 1704, il commanda en Flandre, et gagna la bataille de Höchstädt. En 1705, il fit, contre Vendôme, la campagne d'Italie; il reçut un échec à Cassano. En 1706, il partit de Trente, longea la rive gauche de l'Adige, la passa devant une armée française, remonta la rive gauche du Pô, et, prêtant le flanc à son ennemi, il passa le Tanaro devant le duc d'Orléans; il joignit le duc de Savoie sous Turin, où il tourna toutes les lignes françaises, attaqua leur droite entre la Sesia et la Doire, et les força. Cette marche est un chef-d'œuvre d'audace.

En 1707, il pénétra en Provence et porta le siége devant Toulon. En 1708, il commanda sur le Rhin, livra le combat d'Oudenarde, et assiégea Lille pendant quatre mois. En 1709, il gagna la bataille de Malplaquet. En 1712, il prit le Quesnoy et assiégea Landrecies. Le maréchal de Villars sauva la France à Denain. La paix de 1714 mit fin à cette guerre. Dans la campagne de 1716, contre les Turcs, le prince Eugène vainquit à Peterwardein; il assiégea et prit Belgrade, et força la Porte à la paix. En 1733, il fit sa der-

nière campagne; mais son grand âge le rendait timide; il ne voulut pas exposer sa gloire dans une dix-huitième bataille : il laissa prendre, devant lui, Philipsbourg par le maréchal de Berwick.

Frédéric, dans ses invasions de la Bohême et de la Moravie, dans ses marches sur l'Oder, aux bords de l'Elbe et de la Saale, a souvent mis en pratique les principes de ces grands capitaines; il plaçait spécialement sa confiance dans la discipline, la bravoure, la tactique de son armée.

Napoléon a fait quatorze campagnes : deux en Italie, cinq en Allemagne, deux en Afrique et en Asie, deux en Pologne et en Russie, une en Espagne, deux en France.

Dans la première campagne d'Italie, en 1796, il partit de Savone, traversa les montagnes au défaut de la cuirasse, au point où finissent les Alpes et où commencent les Apennins, sépara l'armée autrichienne de l'armée sarde, s'empara de Cherasco, place forte au confluent du Tanaro et de la Stura, à 20 lieues de Savone, et y établit ses magasins. Il se fit céder par le roi de Sardaigne la place forte de Tortone, située à 20 lieues à l'est de Cherasco, dans la direction de Milan, s'y établit, passa le Pô à Plaisance, se saisit de Pizzighettone, place forte sur l'Adda, à 25 lieues de Tortone. Il se porta sur le Mincio, s'empara de Peschiera, à 30 lieues de Pizzighettone et sur la ligne de l'Adige, occupant sur la rive gauche l'enceinte et les forts de Vérone, qui lui assuraient les trois ponts de pierre de cette ville, et Porto-Legnago, qui lui donnait un autre pont sur ce fleuve. Il resta dans cette position jusqu'à la prise de Mantoue, qu'il fit investir et assiéger. De son camp sous Vérone à Chambéry, premier dépôt de la frontière de France, il avait quatre places fortes en échelons, qui renfermaient ses hôpi-

taux, ses magasins, et n'exigeaient que 4,000 hommes de garnison; les convalescents, les conscrits, étaient suffisants: il avait ainsi sur cette ligne de 100 lieues une place de dépôt toutes les quatre marches. Après la prise de Mantoue, lorsqu'il se porta dans les états du Saint-Siége, Ferrare fut sa place de dépôt sur le Pô, et Ancône, à sept ou huit marches plus loin, sa deuxième place au pied de l'Apennin.

Dans la campagne de 1797, il passa la Piave et le Tagliamento, fortifiant Palmanova et Osoppo, situés à huit marches de Mantoue. Il passa les Alpes Juliennes, releva les anciennes fortifications de Klagenfurt, à cinq marches d'Osoppo, et prit position sur le Semring. Il s'y trouvait à 80 lieues de Mantoue; mais il avait sur cette ligne d'opération trois places en échelons, un point d'appui toutes les cinq ou six marches.

En 1798, il commença ses opérations en Orient par la prise d'Alexandrie, fortifia cette grande ville, et en fit le centre de ses magasins et de son organisation. En marchant sur le Caire, il fit établir un fort à El-Rahmânyeh, sur le Nil, à 20 lieues d'Alexandrie, et fit armer la citadelle et plusieurs forts au Caire. Il en fit élever un à 30 lieues de cette capitale, à Sâlheyeh, au débouché du désert, sur la route de Gaza. L'armée, campée à ce village, se trouvait à quinze jours de marche d'Alexandrie; elle avait sur cette ligne d'opération trois points d'appui fortifiés.

Pendant la campagne de 1799, il traversa 80 lieues de désert, mit le siége devant Saint-Jean-d'Acre, et porta son corps d'observation sur le Jourdain, à 250 lieues d'Alexandrie, sa grande place de dépôt. Il avait fait élever un fort à Qatyeh, dans le désert, à 20 lieues de Sâlheyeh; un à El-A'rych, à 30 lieues de Qatyeh; un à Gaza, à 20 lieues d'El-A'rych. Il

avait sur cette ligne d'opération de 250 lieues huit places assez fortes pour résister aux ennemis qu'il avait à redouter; effectivement, dans ces quatre campagnes, il n'eut jamais un convoi, un courrier d'intercepté. En 1796, quelques hommes isolés furent massacrés dans les environs de Tortone; en Égypte, quelques djermes furent arrêtées sur le Nil, de Rosette au Caire, mais ce fut dans les premiers moments du début des opérations. Les régiments de dromadaires qu'il avait organisés en Égypte étaient tellement accoutumés au désert, qu'ils maintinrent toujours libres les communications entre le Caire et Saint-Jean-d'Acre, tout comme dans la haute et la basse Égypte. Avec une armée de 25,000 hommes, il occupait alors l'Égypte, la Palestine, la Galilée; ce qui était à peu près une étendue de 30,000 lieues carrées renfermée dans un triangle. De son quartier général devant Saint-Jean-d'Acre au quartier général de Desaix, dans la haute Égypte, il y avait 300 lieues.

La campagne de 1800 fut dirigée sur les mêmes principes. L'armée d'Allemagne, lorsqu'elle arriva sur l'Inn, était maîtresse des places d'Ulm et d'Ingolstadt; ce qui lui donnait deux grandes places de dépôt. On avait négligé dans l'armistice de Parsdorf d'exiger la remise de ces places; il les jugea tellement importantes pour assurer le succès de son opération d'Allemagne, qu'elle fut la condition *sine qua non* de la nouvelle prolongation de la suspension d'armes.

L'armée gallo-batave, à Nuremberg, assurait l'aile gauche sur le Danube; et l'armée des Grisons, l'aile droite, dans la vallée de l'Inn. Lorsque l'armée de réserve descendit du Saint-Bernard, il établit sa première place de dépôt à Ivrée; et même après Marengo il ne considérait l'Italie reconquise que lorsque toutes les places en deçà du Mincio seraient occupées par

ses troupes; il accorda à Melas la liberté de se reporter sous Mantoue à la condition qu'il les lui remettrait toutes.

En 1805, ayant enlevé Ulm à l'armée autrichienne, forte de 80,000 hommes, il se porta sur le Lech, fit relever les anciens remparts d'Augsbourg, les arma, et fit de cette ville, qui lui offrait tant de ressources, sa place de dépôt. Il eût rétabli Ulm, mais les fortifications étaient rasées, et les localités trop mauvaises. D'Augsbourg il se porta sur Braunau, et s'assura, par la possession de cette place importante, d'un pont sur l'Inn. Ce fut une deuxième place de dépôt qui lui permit d'aller jusqu'à Vienne; cette capitale elle-même fut mise à l'abri d'un coup de main. Après quoi, il se porta en Moravie, s'empara de la citadelle de Brünn, qui fut aussitôt armée et approvisionnée; située à 40 lieues de Vienne, elle devint son point d'appui pour manœuvrer en Moravie. A une marche de cette place il livra la bataille d'Austerlitz. De ce champ de bataille il pouvait se retirer sur Vienne, y repasser le Danube, ou se diriger par la rive gauche sur Linz, et passer ce fleuve sur le pont de cette ville, qui était couverte par de forts ouvrages sur les mamelons.

En 1806, il porta son quartier général à Bamberg, et réunit son armée sur la Reidnitz. Le roi de Prusse crut, en se portant sur le Mein, couper sa ligne d'opération sur Mayence et arrêter son mouvement. Il y dirigea à cet effet les corps de Blücher et du duc de Weimar; mais la ligne de communications de l'armée française n'était plus sur Mayence; elle allait du fort de Kronach, situé au débouché des montagnes de la Saxe, à Forchheim, place forte sur la Reidnitz, et de là à Strasbourg. N'ayant rien à craindre de la marche offensive des Prussiens, Napoléon déboucha sur trois colonnes, sa gauche par Cobourg,

sous les ordres des ducs de Montebello et de Castiglione, et composée des 5e et 7e corps d'armée; son centre, avec lequel il marchait par Kronach et Schesslitz, était formé des 1er et 3e corps, commandés par le maréchal Bernadotte et le prince d'Eckmühl, de la Garde et des réserves de cavalerie; la droite marcha par le pays de Baireuth; elle déboucha sur Hoff, et était composée des 4e et 6e corps, commandés par le duc de Dalmatie et le prince de la Moskowa. L'armée prussienne, entre Weimar et Neustadt, déjà en mouvement sur le Mein pour appuyer son avant-garde, s'arrêta. Coupée de l'Elbe et de Berlin, tous ses magasins pris, elle comprit son danger, quand déjà sa position était désespérée; et, quoique si près de Magdebourg, au cœur de son pays, à deux marches de l'Elbe, elle fut battue, coupée, et ne put opérer aucune retraite. Pas un homme de cette vieille armée de Frédéric n'échappa, si ce n'est le roi et quelques escadrons, qui gagnèrent avec peine la rive droite de l'Oder : plus de 100,000 hommes, des centaines de canons et de drapeaux furent les trophées de cette journée.

En 1807, étant maître de Küstrin, de Glogau et de Stettin, il passa la Vistule à Varsovie et fit fortifier Praga, qui lui servit à la fois de tête de pont et de place de dépôt; il créa Modlin et mit Thorn en état de défense. L'armée prit position sur la Passarge pour couvrir le siége de Danzig, qui devint sa place de dépôt et son point d'appui pour les opérations qui précédèrent la bataille de Friedland, qui décida de la guerre. Si les hostilités eussent continué, cette ligne eût été raccourcie par la place de Pillau, qui eût été prise avant que l'armée passât le Niemen.

En 1808, la plupart des places du nord de l'Espagne,

Saint-Sébastien, Pampelune, Figuières, Barcelone, étaient au pouvoir de l'armée française quand elle marcha sur Burgos.

En 1809, les premiers coups de canon se tirèrent près de Ratisbonne; Augsbourg fut son centre d'opération. Les Autrichiens ayant rasé Braunau, il choisit la place de Passau, située au confluent de l'Inn et du Danube, et beaucoup plus avantageuse, parce qu'elle lui assurait à la fois un pont sur ces deux fleuves; il la fit fortifier et s'assura du pont de Linz par des ouvrages de première force. Son armée, arrivée à Vienne, avait, indépendamment de cette communication sur la Bavière, une communication assurée sur l'Italie par le château de Grätz et par la place forte de Klagenfurt.

En 1812, Danzig, Thorn, Modlin, Praga, étaient ses places sur la Vistule; Wehlau, Kowno, Grodno, Wilna, Minsk, ses magasins près du Niemen; Smolensk, sa grande place de dépôt pour son mouvement sur Moscou. Dans cette opération, il avait tous les huit jours de marché un point d'appui fortifié. Toutes les maisons de poste étaient crénelées et retranchées: elles n'étaient occupées que par une compagnie et une pièce de canon; ce qui assurait tellement le service, que, pendant toute la campagne, pas une estafette, pas un convoi ne furent interceptés; que, dans la retraite même, hormis les quatre jours où l'amiral Tchitchakof fut rejeté au delà de la Berezina, l'armée eut constamment ses communications libres avec ses places de dépôt.

En 1813, Königstein, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg, Hambourg étaient ses places sur l'Elbe; Mersbourg, Erfurt, Würtzbourg, ses échelons pour arriver au Rhin.

Dans la campagne de 1814, il avait partout des places; et l'on eût vu toute l'importance de celles de Flandre, si Paris ne

fût pas tombé par la trahison; si même, après être tombé, la défection à l'ennemi du 6e corps d'armée n'eût empêché Napoléon de marcher sur Paris. Les alliés eussent été forcés d'abandonner la capitale; car, certes, leurs généraux n'auraient jamais risqué une bataille sur la rive gauche de la Seine, ayant derrière eux cette grande ville, qu'ils n'occupaient que depuis trois jours. La trahison de plusieurs ministres et agents civils favorisa l'entrée de l'ennemi dans Paris; mais ce fut celle d'un maréchal qui empêcha que cette occupation momentanée de la capitale ne devînt funeste aux alliés.

Tous les plans des quatorze campagnes de Napoléon sont conformes aux vrais principes de la guerre; ses guerres furent audacieuses, mais méthodiques; rien n'est mieux prouvé que par la défensive de l'Adige en 1796, où la Maison d'Autriche perdit plusieurs armées, et par celle de la Passarge en 1807, pour protéger le siége de Danzig.

Mais veut-on un exemple d'une guerre offensive menée sur de faux principes? c'est celle de 1796 en Allemagne. L'armée française de Sambre-et-Meuse, forte de 50,000 hommes, s'empara de la citadelle de Würtzbourg et s'établit sur la Reidnitz, dans le temps que la gauche et le centre de l'armée de Rhin-et-Moselle passaient le Necker et se portaient avec 50,000 hommes sur Neresheim, et que la droite, forte de 20,000 hommes, marchait, sous les ordres de Ferino, sur le Vorarlberg, au pied des montagnes du Tyrol. Ces trois corps d'armée, séparés entre eux par des montagnes, de grandes rivières, avaient chacun une ligne de communication particulière avec la France; de sorte que la défaite de l'un d'eux compromettait le salut des deux autres. Les flancs sont les parties faibles d'une armée envahissante; on doit s'efforcer de les appuyer, si ce n'est

tous les deux, au moins un à un pays neutre ou à un grand obstacle naturel. Au mépris de ce premier principe de guerre, l'armée française, en se divisant en trois corps séparés, se créa six flancs; tandis qu'en manœuvrant bien il était facile d'appuyer fortement ses deux ailes. La colonne du centre combattait à Neresheim, sa gauche en l'air, sa droite n'étant pas même appuyée au Danube, ayant négligé de se saisir de la place forte d'Ulm, que l'ennemi avait abandonnée, et qui seule pouvait régulariser cette campagne. Elle se trouvait ainsi en l'air, à 80 lieues du Rhin, sans avoir aucun point d'appui comme place de dépôt intermédiaire. L'archiduc, ayant fait disparaître la principale partie des forces qu'il avait opposées à l'armée de Sambre-et-Meuse et au corps de droite que commandait Ferino, se porta sur Neresheim. Après y avoir échoué contre l'intrépidité française, il repassa le Danube et le Lech, s'affaiblit de 25,000 hommes devant la gauche et le centre de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui venait de le battre à Neresheim, et alla accabler et chasser au delà du Rhin l'armée de Sambre-et-Meuse.

Dans cette campagne, le général de l'armée du Rhin commit encore une grande faute : il laissa sur ses derrières, sans les bloquer, deux grandes places fortes, Philipsbourg et Manheim, les faisant seulement observer par un corps de 4,000 hommes. Il eût fallu les faire étroitement investir pour leur ôter toute communication avec l'archiduc, toute connaissance des événements de la guerre, toute intelligence avec les campagnes; ces blocus eussent été un acheminement vers la chute de ces places. Il fut sévèrement puni de cette imprudence : les garnisons de ces deux places chassèrent au delà du Rhin le corps d'observation, insurgèrent les paysans et interceptèrent

ses communications dès qu'elles apprirent les succès de l'archiduc; elles faillirent même surprendre Kehl et le pont de Strasbourg. Jamais les principes de la guerre et de la prudence ne furent plus violés que dans cette campagne: Le plan du cabinet était vicieux; l'exécution fut plus vicieuse encore. Que fallait-il donc faire? 1° Les trois corps d'armée devaient être sous un même général en chef; 2° marcher réunis, n'avoir que deux ailes et en appuyer constamment une au Danube; 3° s'emparer au préalable de quatre places de l'ennemi sur le Rhin, au moins ouvrir la tranchée devant deux; s'assurer d'Ulm pour faire sa grande place de dépôt sur le Danube, au débouché des montagnes Noires.

Une campagne offensive qui a violé également les règles les plus importantes de l'art de la guerre, c'est celle de Portugal. L'armée anglo-portugaise était de 80,000 hommes, dont 15,000 de milice qui étaient en observation à Coimbre et s'appuyaient à Oporto. L'armée française, après avoir pris Ciudad-Rodrigo et Almeida, entra en Portugal, forte de 72,000 hommes; elle attaqua l'ennemi en position sur les hauteurs de Busaco; les deux armées étaient d'égale force, mais les positions de Busaco étaient très-fortes : elle échoua, et le lendemain tourna ces lignes en se portant sur Coimbre. L'ennemi fit alors sa retraite sur Lisbonne, en brûlant et dévastant le pays.

Le général français le suivit l'épée dans les reins, ne laissant aucun corps d'observation pour contenir la division de 15,000 miliciens portugais qui était à Oporto; il abandonna tous ses derrières et Coimbre, sa place de dépôt, où il laissa 5,000 blessés ou malades. Il n'était pas encore arrivé devant Lisbonne que déjà la division portugaise s'était emparée de

Coimbre et lui coupait toute retraite. Il aurait dû laisser un corps de 6,000 hommes pour défendre et fortifier Coimbre et contenir la division d'Oporto.

Il est vrai qu'il ne serait plus arrivé devant Lisbonne qu'avec 60,000 hommes, mais cela était suffisant, si le général anglais avait le projet de s'embarquer; si, au contraire, comme tout devait le faire penser, il voulait se maintenir en Portugal, les Français ne devaient pas dépasser Coimbre; ils devaient prendre une bonne position en avant de cette ville, même à plusieurs marches, s'y fortifier, soumettre Oporto par un détachement, organiser leurs derrières et leurs communications avec Almeida, attendre que Badajoz fût pris et que l'armée d'Andalousie fût arrivée sur le Tage.

Arrivé au pied des retranchements de Lisbonne, le général français manqua de résolution; cependant il connaissait l'existence de ces lignes, puisque l'ennemi y faisait travailler depuis trois mois. L'opinion générale est que, s'il les eût attaquées le jour de son arrivée, il les eût emportées; mais deux jours après cela n'était plus possible. L'armée anglo-portugaise y fut renforcée d'un bon nombre de bataillons de milice; de sorte que, sans obtenir aucun avantage, le général français perdit 5,000 blessés ou malades et ses communications sur ses derrières. Il s'aperçut devant Lisbonne qu'il n'avait pas assez de munitions d'artillerie; il n'avait pas raisonné son opération.

Une campagne offensive qui fut également conduite contre tous les principes de la guerre fut celle de Charles XII en 1708 et 1709. Ce prince partit de son camp d'Alt Rannstädt, près de Leipzig, en septembre 1707, à la tête de 45,000 hommes, et traversa la Pologne; 20,000 hommes, sous les ordres du comte de Lewenhaupt, débarquèrent à Riga; 15,000 hommes

étaient en Finlande; il pouvait donc réunir 80,000 hommes des meilleures troupes du monde. Il laissa 10,000 hommes à Varsovie pour la garde du roi Stanislas, et arriva en janvier 1708 à Grodno, où il hiverna. En juin il traversa la forêt de Minsk et se présenta devant Borisow, força l'armée russe qui occupait la rive gauche de la Berezina, battit 20,000 Russes qui s'étaient retranchés derrière des marais, passa le Borysthène à Mohilew et défit, le 22 septembre, près de Smolensk, un corps de 16,000 Moscovites. Il était sur les confins de la Lithuanie; il allait entrer sur le territoire propre de la Russie: le czar, alarmé, lui fit des propositions de paix. Jusqu'alors sa marche était conforme aux règles, ses communications étaient assurées; il était maître de la Pologne et de Riga; il n'était plus qu'à dix marches de Moscou, et il est probable qu'il y fût entré, lorsqu'il quitta la grande route de cette capitale et se dirigea sur l'Ukraine pour faire sa jonction avec Mazeppa, qui lui amena seulement 6,000 hommes. Par ce mouvement, sa ligne d'opération, partant de la Suède, prêtait pendant 400 lieues le flanc à la Russie; il ne la put conserver; il lui devint impossible de recevoir aucun secours. Le général Lewenhaupt, avec 16,000 hommes et 8,000 voitures, passa le Borysthène à Mohilew, douze jours après lui; il eut à peine fait quatre marches dans la direction de l'Ukraine qu'il fut attaqué par le czar, à la tête de 40,000 hommes. Il se battit vaillamment les 7, 8, 9 et 10 octobre; mais il y perdit tout son convoi et 11,000 hommes, ne joignit son maître dans l'Ukraine qu'avec 5,000 hommes, manquant de tout. En mai 1709, le czar ayant formé de grands magasins à Pultawa, Charles XII mit le siége devant cette place; mais, en juin, le czar se présenta avec 60,000 hommes pour le faire lever. Le roi n'avait plus que

30,000 hommes, dont une partie Cosaques de l'Ukraine; il attaqua l'armée russe et fut battu. La ruine de son armée fut complète; il gagna avec peine la Turquie avec un millier d'hommes, en passant le Dnieper.

Si Charles XII voulait aller sur Moscou, il avait convenablement dirigé sa marche jusqu'à son arrivée près de Smolensk, et sa ligne d'opération avec la Suède et Riga était couverte par la Dwina jusqu'au Borysthène à Mohilew; mais, si son projet était d'hiverner dans l'Ukraine pour y lever des Cosaques, il ne devait pas passer le Niemen à Grodno et traverser la Lithuanie. Il eût dû partir de Cracovie, se porter sur le bas Dnieper et faire venir ses convois de Suède derrière l'Oder et la Vistule, par le chemin de Cracovie; car il lui était impossible de prétendre maintenir ses communications avec ses états par une ligne qui, pendant 400 lieues, longeait les frontières russes en prêtant le flanc; tandis qu'il lui était facile de la conserver par Cracovie, couverte par la Lithuanie, le Niemen et la Vistule. D'un autre côté, il n'organisa pas sa guerre comme Annibal, de manière à se passer de toutes communications avec la Suède, puisque le général Lewenhaupt, qui commandait un détachement si considérable et escortait un convoi si important, le suivait à douze jours de distance; il calculait donc son arrivée.

A cette première faute, qui devait entraîner sa ruine, il en joignit une seconde, celle d'attaquer l'armée russe à Pultawa. Il n'était qu'à 12 lieues du Borysthène, il pouvait donc en deux marches mettre cette rivière entre le czar et lui et se trouver en Volhynie et en Podolie; car pourquoi donner bataille? Vainqueur à Pultawa, que pouvait-il prétendre avec une armée où il ne comptait plus que 18,000 Suédois, à qua-

rante marches de Moscou? Il n'avait plus l'espérance de frapper un coup décisif contre son ennemi; tout donc lui faisait une loi de profiter de la belle saison et de la crainte qu'il inspirait encore aux Moscovites, pour passer au mois de mai le Dnieper et rentrer en Pologne. Il eût dû donner sa bataille de manière à assurer sa retraite et avoir des bateaux et un fort à 12 lieues de Pultawa, sur le Borysthène; mais il n'organisa pas sa guerre, il ne l'entendit pas; il n'était que brave et intrépide soldat. Aussitôt qu'il eut quitté la grande route de Moscou, il perdit sa ligne de communications, ne reçut plus de nouvelles de Suède; il n'apprit la catastrophe du général Lewenhaupt que par ce général lui-même. On assure que le vice de son opération n'échappa pas à bon nombre d'officiers de son état-major, qui, désespérant de le faire renoncer au projet de marcher sur l'Ukraine, insistèrent longtemps pour qu'il attendît à Smolensk l'arrivée du corps du général Lewenhaupt et de son convoi si précieux.

Après le court exposé des campagnes des plus grands capitaines, nous croyons ne devoir faire aucune observation sur de prétendus systèmes de l'art de la guerre. On a construit un grand nombre de places dans la guerre de Hanovre pour servir de bases d'opération aux armées françaises, qu'on a ainsi affaiblies par des garnisons; ce qui n'a fait que rendre plus faciles et plus éclatants les succès du prince Ferdinand de Brunswick. En fortifiant les capitales, les généraux ont à leur disposition toutes leurs ressources, toutes leurs richesses, toute leur influence; ils y trouvent des caves, des édifices publics, qui servent à contenir les magasins de l'armée. Ces villes, ayant eu presque toutes anciennement des fortifications, ont encore des remparts en maçonnerie ou des écluses, etc.

ce qui est utile; tandis que des places en terre ne sont pas à l'abri d'un coup de main, à moins que l'on n'y mette une garnison aussi nombreuse que dans un camp retranché. Quel travail immense ne faudrait-il pas pour élever des blockhaus qui missent à l'abri des injures de l'air, des bombes et des obus, les magasins de l'armée!

Si l'armée de réserve est composée de recrues non exercées, elle ne sera d'aucune utilité, ni pour rallier l'armée et l'arrêter dans une défaite, ni pour contenir le pays. Ce système crée des points vulnérables à l'ennemi, qui, chez lui, a la faculté de changer à volonté ses lignes d'opération.

Les provinces conquises doivent être contenues dans l'obéissance au vainqueur par des moyens moraux, la responsabilité des communes, le mode d'organisation de l'administration. Les otages sont un des moyens les plus puissants; mais, pour cela, il faudrait qu'ils fussent nombreux et choisis parmi les hommes prépondérants, et que les peuples pussent être persuadés que la mort des otages est la suite immédiate de la violation de leur foi.

L'unité du commandement est la chose la plus importante à la guerre. Deux armées ne doivent jamais être placées sur un même théâtre. Les troupes modernes n'ont pas plus besoin de pain et de biscuit que les Romains : donnez-leur pendant les marches de la farine ou du riz ou des légumes, elles ne souffriront pas. C'est une erreur de supposer que les généraux anciens ne portaient pas une grande attention à leurs magasins : on voit dans les *Commentaires de César*, dans plusieurs de ses campagnes, combien ce soin important l'occupe. Ils avaient seulement trouvé l'art de n'en pas être esclaves, et de ne pas dépendre de leurs munitionnaires; cet art a été celui de tous

les grands capitaines. Le système suivi par les Français dans les campagnes de Hanovre est l'art de faire battre de grandes armées par de petites, et de ne rien faire avec des moyens immenses.

Les généraux en chef sont guidés par leur propre expérience ou par leur génie. La tactique, les évolutions, la science de l'ingénieur et de l'artilleur peuvent s'apprendre dans des traités, à peu près comme la géométrie; mais la connaissance des hautes parties de la guerre ne s'acquiert que par l'expérience et par l'étude de l'histoire des guerres et des batailles des grands capitaines. Apprend-on dans la grammaire à composer un chant de l'Iliade, une tragédie de Corneille?

HUITIÈME NOTE.

DE LA FORCE DES ARMÉES SOUS NAPOLÉON

ET SOUS LOUS XIV.

(Page 75.)

« ..... Mais on s'est servi de la conscription pour faire périr des générations entières dans de folles expéditions! Eh bien, sachons prévenir les abus en donnant des limites convenables à ce mode de recrutement. Les deux Chambres arrêtent annuellement les levées d'argent nécessaire pour les dépenses de l'état; pourquoi n'arrêteraient-elles pas en même temps les levées d'hommes nécessaires à sa défense? L'un est encore plus important que l'autre. »

(Page 76.)

« Voilà des calculs que l'on trouvera sans doute bien froids, lorsqu'il s'agit de la vie des hommes; mais, je le demande, est-ce en invoquant l'humanité que l'on obtiendra des conquérants qu'ils restreignent les levées de troupes dans de justes bornes? Ce mot n'est-il pas vide de sens pour eux? Au lieu de tenter inutilement de s'adresser à leur cœur, ne vaut-il pas mieux s'adresser à leur raison, en leur prouvant, par des calculs positifs, que, au delà

d'un certain terme, la guerre ne fait que les affaiblir, en affaiblissant la population du royaume qui sert de base à leur puissance, et que l'échafaudage de leurs conquêtes s'écroule lorsqu'il ne s'appuie plus que sur des armées qui dépérissent journellement par l'impossibilité de se recruter? C'est ce qui est arrivé à Napoléon à la fin de sa carrière, et c'est ce qui arrivera à tous les conquérants qui, n'écoutant qu'une aveugle ambition, se jetteront dans des entreprises disproportionnées à la population de l'état qui sert de base à leur puissance. »

Le maximum des troupes que Napoléon ait eues sur pied est de 600,000 hommes. La population de son empire était de plus de quarante millions d'âmes, le double de celle de la France sous Louis XIV, qui a longtemps soldé 400,000 hommes. On commettrait une étrange erreur si l'on supposait que toutes les conscriptions décrétées aient effectivement été levées; c'était une ruse de guerre dont on se servait pour imposer aux étrangers; on en faisait un moyen de puissance, et c'est cet usage constamment suivi qui a toujours fait croire que les armées françaises étaient plus nombreuses qu'elles ne l'étaient en effet.

En Égypte, il avait été convenu avec tous les chefs de corps que, dans les ordres du jour, on surchargerait d'un tiers la quantité réelle de toutes les distributions de vivres, d'armes, d'effets d'habillement. Aussi l'auteur du précis militaire de la campagne de 1799 s'étonne-t-il que les ordres du jour de cette armée la fassent monter à 40,000 hommes, lorsque les autres renseignements authentiques qu'il a recueillis constatent que son effectif était fort inférieur à ce nombre. Dans les rapports des campagnes d'Italie, en 1796 et 1797, et depuis, les mêmes moyens ont été employés pour donner des idées exagérées des forces françaises.

Aucune conscription n'a été levée sous l'Empire sans une loi rédigée dans un conseil privé, présentée au Sénat par des

orateurs du Conseil d'état, renvoyée à l'examen d'une commission et, sur son rapport, délibérée et votée au scrutin secret. La liberté de ces délibérations était entière; elles avaient lieu par des boules blanches et noires; il y a eu souvent sept ou huit boules noires. La presque totalité des sénateurs croyaient donc à l'utilité de ces levées; cette opinion, la nation entière la partageait; elle a été convaincue que, dans les circonstances politiques où elle se trouvait, elle devait être prête à tous les sacrifices, aussi longtemps que l'Angleterre se refuserait à reconnaître ses droits, la liberté des mers, à lui restituer ses colonies et à mettre fin à la guerre.

Il serait facile de prouver que, de toutes les puissances de l'Europe, la France est celle qui, depuis 1800, a le moins perdu. L'Espagne, qui a éprouvé tant de défaites, a perdu davantage dans la proportion de sa population. Que l'on considère ce que l'Aragon seul a sacrifié à Saragosse. Les levées de l'Autriche en 1800, détruites à Marengo, à Hohenlinden, celles de 1805, détruites à Ulm, à Austerlitz, celles de 1809, détruites à Eckmühl, à Wagram, ont été hors de proportion avec sa population. Dans ces campagnes, les armées françaises avaient avec elles des armées bavaroise, wurtembergeoise, saxonne, polonaise, italienne, russe, qui composaient la moitié de la Grande Armée; l'autre moitié, sous l'aigle impériale, était pour un tiers composée de Hollandais, Belges, habitants des quatre départements du Rhin, Piémontais, Génois, Toscans, Romains, Suisses. La Prusse perdit toute son armée, 250 à 300,000 hommes, dès sa première campagne en 1806.

En Russie, nos pertes furent considérables, mais non pas telles qu'on se l'imagine. 400,000 hommes passèrent la Vistule, 160,000 seulement dépassèrent Smolensk pour se porter sur

Moscou; 240,000 hommes restèrent en réserve entre la Vistule, le Borysthène et la Dwina, savoir : les corps des maréchaux ducs de Tarente, de Reggio, de Bellune, du comte Saint-Cyr, du comte Reynier, du prince Schwarzenberg; la division Loison à Wilna, celle de Dombrowski à Borisow, celle de Durutte à Varsovie. La moitié de ces 400,000 hommes se composait d'Autrichiens, Prussiens, Saxons, Polonais, Bavarois, Wurtembergeois, Bergeois, Badois, Hessois, Westphaliens, Mecklenbourgeois, Espagnols, Italiens, Napolitains. L'armée impériale proprement dite était pour un tiers composée de Hollandais, Belges, habitants des bords du Rhin, Piémontais, Suisses, Génois, Toscans, Romains, habitants de la 32e division militaire, Brême, Hambourg, etc. elle comptait à peine 140,000 hommes parlant français. La campagne de 1812, en Russie, coûta moins de 50,000 hommes à la France actuelle. L'armée russe dans sa retraite de Wilna à Moscou, dans les différentes batailles, a perdu quatre fois plus que l'armée française; l'incendie de Moscou a coûté la vie à 100,000 Russes morts de froid et de misère dans les bois; enfin dans sa marche de Moscou à l'Oder l'armée russe fut aussi atteinte par l'intempérie de la saison. Elle ne comptait, à son arrivée à Wilna, que 50,000 hommes, et à Kalitsch moins de 18,000; on peut avancer que, tout calculé, la perte de la Russie dans cette campagne a été six fois plus grande que celle de la France d'aujourd'hui.

Ce que perd l'Angleterre aux grandes Indes, aux Indes occidentales, ce qu'elle a perdu dans ses expéditions en Hollande, à Buenos-Ayres, à Saint-Domingue, en Égypte, à Flessingue, en Amérique, est au-dessus de ce que l'on peut imaginer. L'opinion généralement reçue que les Anglais ménagent leurs soldats est tout à fait fausse; ils en sont, au contraire, fort prodigues; ils

les exposent continuellement dans des expéditions hasardeuses, dans des assauts contre toutes les règles de l'art, dans des colonies très-malsaines. On peut dire que cette nation solde le commerce des Indes par le plus pur de son sang. Cela seul peut expliquer comment, depuis 1800, la population de la France a considérablement augmenté. Ce sont ces vaines déclamations, propagées par l'ignorance ou la haine, qui avaient fait croire à l'Europe, en 1814, qu'il n'y avait plus d'hommes, plus de bestiaux, plus d'agriculture, plus d'argent en France, que le peuple y était réduit au dernier degré de misère, qu'on ne voyait plus dans les campagnes que des vieillards, des femmes ou des enfants. La France alors était le pays le plus riche de l'univers; elle avait plus de numéraire que le reste de l'Europe réunie. Que de semblables assertions sont déplacées dans la bouche d'officiers français!

NEUVIÈME NOTE.

BATAILLES D'IENA ET D'EYLAU.

(Page 377.)

« A Eylau, l'armée française arrivait sur trois colonnes espacées entre elles de 2 ou 3 lieues. Les Russes, en position derrière la ville, prennent le parti de donner la bataille au lieu de la recevoir, afin de profiter de l'éloignement de nos colonnes pour les combattre isolément. Ils attaquent vivement, à la pointe du jour, nos troupes du centre, auxquelles ils donnent à peine le temps de se développer. Le choc est sanglant et terrible; on se bat de part et d'autre avec furie; et, si nous parvenons à conserver notre champ de bataille, ce n'est qu'à force de sang et en perdant la moitié de nos soldats.

« Notre colonne de droite, retardée par son éloignement, arrive enfin à une heure après midi sur le flanc gauche des Russes. L'arrivée de ce nouveau corps devait naturellement obliger leur aile à se retirer, et dès lors la bataille était gagnée pour nous, si nous avions pu occuper encore leur

armée de front; mais notre centre, presque détruit par le combat sanglant du matin, ne pouvait plus leur inspirer de crainte; ils le négligent, et font un changement de front pour s'opposer à la colonne qui vient les prendre en flanc, et le combat recommence avec des succès variés.

« Cependant notre colonne de gauche, qui avait suivi les Prussiens, arrive le soir sur le champ de bataille, et se trouve naturellement placée sur le flanc droit et sur les derrières de l'armée ennemie, qui prend enfin le parti de la retraite. La victoire ne fut si longtemps disputée que par l'éloignement de nos colonnes, éloignement qui ne leur permit pas d'agir simultanément au moment opportun. Si les Russes étaient parvenus, comme ils l'espéraient, à forcer notre corps du centre avant l'arrivée sur leurs flancs de nos colonnes latérales, ils nous battaient partiellement[1] et notre armée était détruite. »

(Page 210.)

« ..... C'est ainsi que j'ai vu, à la bataille d'Eylau, deux divisions françaises qui s'avançaient en colonnes sur le centre de l'armée russe dispersées et anéanties par une charge de cavalerie, au moment du déploiement, parce que, cette manœuvre se faisant sous le feu de l'ennemi, les soldats, effrayés et désunis par une tempête de boulets, de mitraille, de balles, ne surent point réunir leurs efforts pour soutenir le choc de la cavalerie..... »

(Page 378.)

« Le général français essaya encore à Iena sa manœuvre favorite, manœuvre que les Prussiens firent manquer en attaquant dans sa marche le corps tournant trop isolé et trop éloigné du reste de l'armée. L'armée prussienne était rassemblée à Iena, sur la rive gauche[2] de la Saale; l'armée française, qui opérait par la Saxe, le côté faible de la Prusse, arrive en trois colonnes sur la rive droite de cette rivière. Notre colonne de droite,

---

[1] Comment les Russes pouvaient-ils nous battre partiellement, puisqu'ils étaient divisés et n'étaient pas réunis?

[2] L'armée prussienne était en marche sur le Mein, elle n'occupait pas Iena, et, depuis quelques jours, l'armée française avait passé la Saale.

forte de 30,000 hommes, passe la Saale, la veille de la bataille, à Naumbourg, petite ville à 7 lieues d'Iena, pour se porter sur le flanc gauche des Prussiens; tandis que le reste de l'armée, dirigé sur Iena, tenterait de forcer de front le passage de la rivière [1] et leur position. Les ennemis, voyant cette colonne engagée seule sur la rive gauche, loin des autres corps, forment le projet de l'attaquer isolément et de l'accabler sous le poids de forces supérieures avant qu'elle puisse être secourue [2]; ils ne laissent en position à Iena qu'une partie de leur armée, et ils partent, pendant la nuit, avec plus de 60,000 hommes, pour se porter sur la colonne française [3]. Les deux corps se rencontrent le matin à Auerstädt, à moitié chemin de Naumbourg à Iena [4]. La situation du corps français, attaqué

---

[1] L'armée française ne devait pas tenter de forcer le passage de cette rivière, puisque cette rivière était passée depuis plusieurs jours, et que Napoléon bivouaqua, avec l'armée, sur la rive gauche de la Saale, la veille de la bataille.

[2] Cette colonne n'était point éloignée de 7 lieues de notre corps, puisque le prince de Ponte-Corvo avait passé à Dornbourg, qui est à 2 lieues. L'ennemi ne fit pas le projet de tomber sur ce corps isolé avant qu'il pût être secouru; car le prince d'Eckmühl, la veille de la bataille, était couvert par la Saale, et n'avait que deux bataillons sur la rive gauche pour défendre le défilé de Kœsen, et que Naumbourg, où se trouvaient les magasins prussiens, est placé sur la rive droite et à 2 lieues de Kœsen.

[3] Les Prussiens ne laissèrent pas une partie de leur armée en position à Iena, puisque Napoléon, avec sa Garde et toute l'armée, était campé sur la rive gauche dès la veille, et passa la nuit sur le petit mamelon en avant d'Iena.

[4] L'armée du roi de Prusse et celle du prince d'Eckmühl ne se rencontrèrent pas à Auerstädt, à mi-chemin de Naum-

par des forces doubles au moment où il se trouvait séparé et isolé du reste de l'armée par une rivière et une distance de plus de 3 lieues, devenait critique. Il était probable qu'il serait défait avant de pouvoir être secouru [1]. Cependant, contre tous les calculs des probabilités qui accordent l'avantage au nombre, il résiste, conserve son champ de bataille, et donne ainsi le temps aux autres corps de l'armée française de forcer le passage, de la Saale à Iena, sous le feu des Prussiens, et d'accourir à son secours, ce qui décide la victoire [2]. Il me semble que le mouvement audacieux du général français fut plus heureux que sage : c'était à 2 lieues d'Iena [3],

---

bourg à Iena; mais les Prussiens arrivèrent au défilé de Kœsen. Une seule division du prince d'Eckmühl était passée, c'était celle du général Morand; la deuxième passait le pont. Les Prussiens marchaient si peu pour attaquer le prince d'Eckmühl, qu'ils allaient en ordre inverse; et, leur bataillon de tête ayant été culbuté par un bataillon du 12e, soixante pièces de canon tombèrent sur-le-champ au pouvoir de l'armée française. Le combat eut donc lieu tout près de la Saale.

[1] Ces deux lignes contiennent deux fausseté́s : le prince d'Eckmühl n'était pas séparé de l'armée par la Saale, puisque l'armée était, dès la veille, sur la rive gauche, et il avait à 2 lieues sur sa gauche le prince de Ponte-Corvo

[2] Nous ne pouvons que répéter que, dès la veille, Napoléon et toute l'armée étaient campés sur la gauche de la Saale, et que le prince de Ponte-Corvo l'était en avant de Dornbourg, tout près du prince d'Eckmühl, et que celui-ci était couvert par le défilé de Kœsen, et enfin, en cas d'échec, pouvait se couvrir par la Saale.

[3] Le mouvement, tel qu'il est décrit dans ce paragraphe, est si absurde, que le résultat en eût été la défaite entière de l'armée française : la Saale est une rivière très-encaissée.

et non pas à 7, qu'il devait faire passer la Saale à son corps tournant, puisqu'il obtenait de cette manière les mêmes résultats sans courir les mêmes risques [1]. »

Après la bataille de Pultusk, en décembre 1806, le général Bennigsen, commandant l'armée russe, marcha sur la basse Vistule pour attaquer le maréchal prince de Ponte-Corvo, qui occupait Elbing. Napoléon partit de Varsovie le 25 janvier 1807, réunit son armée à Villenberg, marcha sur le flanc gauche des Russes pour les jeter dans le Frische-Haff : la terre était couverte de neige et de glace; l'armée de Bennigsen était fort compromise; déjà l'armée française gagnait ses derrières lorsque les Cosaques prirent un officier d'état-major du prince de Neuchâtel. Ses dépêches démasquèrent le mouvement. Bennigsen, effrayé, se reploya en toute hâte sur Allenstein, qu'il évacua la nuit pour éviter une bataille. Il fut poursuivi vivement. Arrivé à Deppen, il fit passer la Passarge au général York et le dirigea sur Wormditt. Le prince de la Moskowa le suivit avec le 6e corps. Si le général York n'eût pas été suivi, il eût pu se porter sur le flanc gauche et les derrières de l'armée française, qui, le 7 février au soir, arriva devant Eylau, après

---

[1] La Saale est une rivière si encaissée, que d'Iena à Naumbourg il n'y pas d'autre débouché que celui de Dornbourg, où a passé le prince de Ponte-Corvo. Mais, si le prince d'Eckmühl eût passé, non pas à 2 lieues, mais même à 3, à Dornbourg, le roi de Prusse se fût échappé par Kœsen, il eût passé la Saale à Naumbourg, eût retrouvé tous ses magasins. et se fût appuyé à l'Elbe : toute la manœuvre eût été manquée.

avoir livré plusieurs combats. Le général Bennigsen occupait la ville en force; le duc de Dalmatie l'attaqua avec le 4e corps et s'en empara après un combat opiniâtre.

Le prince d'Eckmühl, avec le 3e corps, se porta à 3 lieues sur la droite, pour combattre une colonne russe qui était sur l'Alle, et tourner la gauche de la ligne ennemie. Napoléon établit son quartier général à Eylau; le 4e corps bivouaqua en avant, à gauche et à droite de la ville, la Garde en deuxième ligne, le 7e corps et les réserves de grosse cavalerie en troisième ligne. Le lendemain 8, à la pointe du jour, les Russes commencèrent le combat; ils voulaient emporter Eylau, mais ils furent repoussés. En effet, il leur eût été difficile de réussir à prendre cette ville devant les corps d'armée des ducs de Dalmatie et de Castiglione, la Garde et les réserves de cavalerie, eux qui, la veille, n'avaient pas pu la garder contre les seuls efforts d'un de ces corps. Si la bataille d'Eylau fut sanglante pour nous, elle le fut bien plus pour l'ennemi. Notre perte, dans cette journée, s'éleva à 18,000 hommes.

Si nous avions le prince de la Moskowa à plusieurs lieues sur notre gauche, et le prince d'Eckmühl à 2 lieues sur notre droite, le général russe avait des détachements aussi considérables devant eux. Ce n'est pas l'éloignement qui retarda le 3e corps, mais la résistance de l'ennemi auquel il était opposé. Notre centre était si peu détruit, lorsqu'il arriva à la hauteur du champ de bataille, que la Garde, les 4e et 7e corps, les réserves de cavalerie, s'y trouvaient, et que le feu s'y soutint toujours aussi vif jusqu'à la nuit. L'armée russe se mit en retraite à l'arrivée, sur notre droite, du 3e corps. Le général Bennigsen ne fit point un changement de front; mais celui de ses corps qui, depuis l'Alle, se retirait en combattant, vint naturelle-

ment s'établir en potence sur son extrême gauche. Les Russes ne pouvaient donc pas nous battre partiellement, puisqu'ils n'étaient pas réunis, et que nous n'avions de détachements que devant leurs détachements d'égales forces. On n'a jamais reproché au duc de Castiglione de n'être pas un bon tacticien, et de ne pas savoir bien remuer un corps de 12 à 15,000 hommes; d'ailleurs, Napoléon était à l'église d'Eylau: il a vu défiler le 7e corps, il l'a fait déployer, et il n'eût pu déboucher en colonne au milieu de la grêle de mitraille et de balles qui pleuvait près de l'église et du cimetière; ce corps d'armée s'avança dans le plus bel ordre et déployé, les ailes de chaque division soutenues par une colonne à distance de peloton. La neige tombait à flocons, elle obscurcit un moment l'atmosphère : Augereau prit une direction divergente et souffrit à lui seul plus que tout le reste de l'armée ensemble.

La manœuvre d'Iena a manqué! De 250,000 Prussiens, les plus belles troupes du monde, pas un seul homme ne s'est sauvé, si ce n'est le roi avec quelques escadrons. Mais, 1° l'armée prussienne n'était pas rassemblée à Iena; 2° la colonne de droite de l'armée française n'était pas de 30,000 hommes seulement : elle était formée par le 3e corps, que commandait le prince d'Eckmühl, 30,000 hommes; le 1er, que commandait le prince de Ponte-Corvo, 20,000 hommes; trois divisions de cavalerie sous les ordres du grand-duc de Berg, 10,000 hommes : total, 60,000 hommes; 3° le reste de l'armée n'avait pas besoin de forcer le passage de la Saale : il était effectué depuis plusieurs jours. Dans la nuit du 13 au 14 octobre, les corps du prince de la Moskowa, des maréchaux ducs de Montebello, de Castiglione, de Dalmatie, la Garde, les cuirassiers d'Hautpoul et Nansouty, se réunirent en

avant d'Iena. L'armée se trouvait formée en deux grandes masses : une de 80,000 hommes sur ce point, une de 60,000 hommes à Naumbourg, d'où jusqu'à Iena la Saale est fort escarpée et n'a qu'une gorge, celle de Dornbourg, qui était occupée par un corps de flanqueurs.

L'armée prussienne fut prise en flagrant délit : le maréchal Blücher et le duc de Weimar étaient entrés dans Cassel et marchaient sur le Mein, lorsque le duc de Brunswick s'aperçut de la manœuvre de Napoléon; il rappela ces deux corps. Mais il leur fallait plusieurs jours pour le rejoindre; il n'était plus temps. Le 13 octobre, le prince d'Eckmühl prit Naumbourg et tous les magasins de l'armée prussienne; l'inquiétude devint extrême au quartier général de Weimar. Le général prussien se résolut à repasser la Saale et à abandonner les corps de Blücher et du duc de Weimar à leurs propres forces, pour marcher sur Naumbourg et reprendre ses magasins, qu'il croyait occupés par un partisan. Le 14 octobre, 60,000 Prussiens engagèrent le combat avec le 3e corps à l'entrée des gorges de Kœsen, et non à Auerstädt. Mais déjà depuis trois heures Napoléon avait débouché avec 80,000 hommes sur les hauteurs d'Iena, et repoussait l'armée des généraux Russel et prince de Hohenlohe. Les 60,000 hommes que le roi commandait en personne furent arrêtés et vaincus par le seul effort des 30,000 hommes du 3e corps, parce que le maréchal Bernadotte, n'ayant pas voulu s'engager derrière eux dans le défilé de Kœsen, avait fait dans la nuit une marche rétrograde de 2 lieues pour passer la Saale au pont de Dornbourg, entre Iena et Naumbourg, où le 14 au matin il était en position de tomber sur le flanc de cette armée; ce qui l'inquiéta beaucoup. Sans doute le prince d'Eckmühl pouvait n'être pas vain-

queur, mais il ne pouvait pas perdre le défilé de Kœsen : avec une aussi bonne infanterie que celle qu'il commandait, il ne lui fallait que 10,000 hommes pour défendre le débouché tout le jour. S'il l'eût perdu, l'armée prussienne ne pouvait pas passer la Saale devant lui; 6,000 Français et vingt-quatre pièces de canon étaient suffisants pour en défendre le passage. Ainsi, quand le prince d'Eckmühl eût été forcé dans le défilé de Kœsen et obligé de repasser la Saale, cela n'eût point influé sur le sort de la bataille d'Iena. La perte de l'armée prussienne n'en eût été peut-être que plus assurée. Si le prince d'Eckmühl eût débouché par Dornbourg, à 3 lieues d'Iena, comme on le propose, l'armée prussienne eût échappé, elle eût pu arriver derrière la Saale. La marche rétrograde du prince de Ponte-Corvo mit à même le prince d'Eckmühl de se couvrir d'une gloire immortelle et de porter au plus haut point la réputation de l'infanterie française; mais, dans tous les cas, la victoire était assurée à Iena.

Lorsqu'on veut parler d'une bataille où ont assisté 200,000 contemporains, ne serait-il pas sage d'étudier les localités et les faits, de consulter les hommes qui ont été à même de les connaître? S'il est pardonnable de se tromper sur le col des Alpes qu'Annibal franchit il y a deux mille ans, on est inexcusable de ne pas connaître la topographie d'un champ d'opération d'événements modernes, sur lesquels on veut dogmatiser. L'auteur des *Considérations sur l'art de la guerre* n'a pas la plus légère idée du cours de la Saale. Il n'est pas content de la manœuvre d'Iena! César, Annibal, Alexandre, Turenne, Eugène de Savoie, Frédéric le Grand, le seraient probablement davantage.

DIXIÈME NOTE.

BATAILLE D'ESSLING.

(Page 333.)

« Les Autrichiens, après leur défaite d'Eckmühl, s'étaient retirés par Ratisbonne sur la rive gauche du Danube. L'armée française continua sa route sur Vienne par la rive droite, s'empara de cette capitale, et essaya aussitôt de passer le Danube au-dessous de Vienne, à Ebersdorf. Notre pont de bateaux sur le Danube était à peine achevé, que nous voyons arriver l'armée autrichienne sur la rive gauche pour nous combattre. Le prince Charles ne s'oppose point au passage de la tête de notre armée; il se tient sur le bord du fleuve à une lieue au-dessus de notre pont, et là il fait préparer de gros bateaux, d'énormes radeaux et une grande quantité de brûlots. Quand il s'aperçoit que la moitié à peu près de notre armée est sur la rive gauche, il lance au gré d'un courant rapide toutes ces machines rassemblées d'avance, qui, venant heurter notre pont, l'entraînent et le détruisent entièrement [1]. Notre armée se trouve alors séparée en deux par un fleuve de 400 toises de large, sans communication de l'une à l'autre rive. Il nous attaque dans cette cruelle situation avec 100,000 hommes contre 45,000; et, après deux jours de combats opiniâtres et sanglants, privés de nos parcs de réserve restés sur la rive droite, sans espoir de

---

[1] Le pont fut jeté le 19 mai; alors le prince Charles était encore à deux marches de Vienne; toutes les îles du Danube étaient occupées par nos postes; enfin l'armée passa pendant toute la journée du 19 et le 20. Si donc le prince Charles eût été effectivement campé à une lieue au-dessus de l'île Lobau, où était notre pont, il lui eût été très-difficile de juger si notre armée était passée en tout ou en partie ; car elle avait eu le temps de passer deux fois. L'armée du prince Charles arriva le 21, la bataille fut livrée le 22, le jour après que le passage était commencé et que l'avant-garde était dans l'île Lobau.

rétablir nos communications avec le reste de notre armée, nous sommes contraints de céder au nombre et de nous réfugier dans une île du Danube, l'île Lobau, devenue célèbre par le séjour et les travaux que nous y fîmes. »

(Page 218.)

« Nous perdîmes la bataille d'Essling pour avoir attaqué en colonne le centre de la ligne autrichienne; ce centre s'aidait à propos du terrain à mesure que nous avancions, tandis que les ailes se rapprochaient de nos flancs. Par cette manœuvre habile [1], nous ne tardâmes pas à nous trouver au centre d'un demi-cercle d'artillerie et de mousqueterie dont les feux convergeaient tous sur nos malheureuses colonnes. Les boulets, les balles, la mitraille, se croisaient sur nous dans tous les sens en faisant un ravage

[1] Dieu veuille que les ennemis de la France adoptent toujours une manœuvre aussi habile, que de prendre une ligne de bataille d'une étendue double de celle qu'ils peuvent garnir, et s'exposer ainsi à être percés par leur centre. Sans la rupture du pont, qui obligea Napoléon à contremander le mouvement et à se tenir sur la défensive, l'armée autrichienne aurait été coupée : moitié aurait été jetée en Hongrie, moitié en Bohème. Les mouvements très-étendus sont conformes à l'usage de la tactique autrichienne, mais contraires aux vrais principes de la guerre. La gauche de l'armée autrichienne n'aurait pas dû dépasser la hauteur d'Essling, la droite étant appuyée au Danube; sa ligne, ainsi établie, eût été suffisamment garnie; la gauche, s'étant étendue sur Enzersdorf, ne pouvait plus faire un pas en avant sans se trouver sous le feu de l'île Lobau, aussi arriva-t-il que cette aile ne bougea pas; toutes les fois qu'elle voulut s'ébranler, se trouvant prise à dos par la mitraille de l'île Lobau, elle fut obligée de reprendre sa position.

affreux. Tout était atteint, tout était renversé, et nos premières colonnes furent entièrement détruites; enfin nous fûmes contraints de céder à cet orage effroyable, et nous rétrogradâmes pour nous remettre en ligne avec les deux villages d'Aspern et d'Essling, les soutiens de nos ailes. »

Il faut être d'accord avec soi-même. Avons-nous perdu la bataille d'Essling pour avoir attaqué en colonne le centre de la ligne ennemie? ou l'avons-nous perdue par l'effet d'une ruse du prince Charles, qui, ayant fait couper nos ponts, nous attaqua dans cette cruelle situation avec 100,000 hommes contre 45,000?

Mais, 1° d'abord nous ne perdîmes pas la bataille d'Essling, nous la gagnâmes; le champ de bataille de Gross-Aspern à Essling nous resta; 2° le duc de Montebello n'attaqua pas en colonne, mais en bataille; ce général était le meilleur manœuvrier de l'armée; 3° ce ne fut pas le prince Charles qui coupa nos ponts, ce fut le Danube, qui, en trois jours, haussa de 14 pieds.

Après la bataille d'Eckmühl, l'armée française arriva devant Vienne; l'archiduc Maximilien commandait dans cette capitale, qui était armée et mise en état de défense. Le général d'artillerie La Riboisière plaça trente obusiers en batterie derrière une maison du faubourg, pendant la nuit, et mit le feu dans la ville, qui ouvrit ses portes. Cependant l'archiduc Charles s'approchait par la rive gauche du Danube : Napoléon résolut de le prévenir et de passer ce grand fleuve. La position sur la rive droite n'était bonne qu'autant que l'armée aurait une tête de pont sur la rive gauche, parce que sans cela l'ennemi restait maître de l'initiative des mouvements. Cette considération était d'une telle importance, que Napoléon se fût reployé sur l'Enns s'il lui eût été impossible de s'établir sur la rive gauche.

Cette opération était fort difficile ; le Danube a 500 toises de large, 15, 20, 30 pieds de profondeur, une grande rapidité. Passer une telle rivière près d'une grande armée exigeait beaucoup d'art, d'autant qu'on ne pouvait pas s'éloigner, de peur que l'ennemi, qui avait deux équipages de pont, ne passât lui-même le Danube et ne se portât sur Vienne. Napoléon voulut passer à 2 lieues au-dessus de cette ville; il y avait remarqué, en 1805, une île assez considérable, séparée de la rive droite par le grand bras du Danube, et de la rive gauche par un bras de 50 toises. S'il s'emparait de cette île, il pourrait s'y établir, et alors il n'aurait plus, au lieu d'un fleuve de 500 toises, qu'une rivière de 50 à franchir : c'était franchir le Danube par un siége en règle. Le duc de Montebello jeta 500 hommes dans cette île le 16 mai ; l'armée de l'archiduc était encore à une marche en arrière. Mais, depuis 1805, on avait construit une jetée entre cette île et la rive gauche, de sorte qu'elle n'en était plus une; le général Bubna se trouvait à portée avec 6,000 hommes; il marcha sur les 500 hommes et les culbuta : partie furent pris, partie se rembarquèrent sous la protection de trente pièces de 12 et d'obusiers. Cette opération manquée, Napoléon se porta à 2 lieues au-dessous de Vienne, vis-à-vis de l'île Lobau, qui a 1,800 toises d'étendue; elle est séparée de la rive droite par le grand bras du Danube, large de 500 toises, et de la rive gauche par un petit bras de 60 toises. Il résolut de s'établir dans cette île. Une fois là, il se trouverait dans un camp retranché sur la rive gauche du Danube, il aurait barre sur l'archiduc; et, si ce prince se portait sur Krems ou tel autre point pour passer le Danube et couper sa ligne d'opération, partant de l'île Lobau, il tomberait sur ses derrières et le prendrait en flagrant délit. Le lieutenant gé-

néral Bertrand eut ordre de jeter un pont de bateaux et de pontons sur le Danube; le 19 mai une avant-garde y passa et s'empara de l'île. Le pont était terminé dès le matin du 20; l'armée commença à passer. Dans l'après-midi le Danube grossit de 3 pieds, les ancres des bateaux cassèrent, le pont fut rompu; mais en peu d'heures il fut raccommodé, l'armée continua à passer dans l'île. Vers six heures Napoléon fit jeter un pont dans un rentrant sur le petit bras. Le général Lasalle s'avança avec 3,000 chevaux sur Essling, battit la plaine dans tous les sens, et eut nouvelle d'une division de cavalerie autrichienne, avec laquelle il escarmoucha; il s'établit la nuit entre Essling et Gross-Aspern. Napoléon bivouaqua sur la rive gauche, à la tête du petit pont. Le 21, à la pointe du jour, il se porta à Essling; un bataillon fut posté dans une espèce de réduit crénelé au village d'Enzersdorf; une partie des cuirassiers d'Espagne et Nansouty passèrent. Mais, à midi, le Danube était grossi encore de 4 pieds: le grand pont fut emporté de nouveau; le reste de la cavalerie et les réserves du parc ne purent passer. Deux fois pendant ce jour le comte Bertrand rétablit les ponts, et deux fois ils furent rompus. Au moment de l'évacuation de Vienne, les Autrichiens avaient incendié beaucoup de bateaux, qui, soulevés par la crue du fleuve, allaient frapper contre les pontons. A quatre heures après midi le général Lasalle fit prévenir Napoléon que l'armée de l'archiduc était en marche. Le prince de Neuchâtel monta sur le clocher d'Essling; il fit le croquis des mouvements de l'armée autrichienne. L'archiduc voulut attaquer par sa droite Gross-Aspern, par son centre Essling; par sa gauche Enzersdorf, formant ainsi une demi-circonférence autour d'Essling. Napoléon donna l'ordre de se reployer et de rentrer dans le

bois en avant du petit pont; mais, dans ce moment, le général Bertrand envoya dire que le Danube baissait, qu'il avait rétabli le pont, et que les parcs passaient. Il était tard, Napoléon résolut de rester en position; car, si l'ennemi occupait le village d'Essling, il serait bien difficile de le reprendre, et cela coûterait bien du sang. A cinq heures les tirailleurs s'engagèrent, la fusillade et la canonnade devinrent bientôt vives; les cuirassiers firent plusieurs belles et brillantes charges : l'ennemi fut repoussé dans toutes ses attaques sur Gross-Aspern et Essling, et 25,000 hommes, attaqués par 100,000, conservèrent, réunis, pendant trois heures, leur champ de bataille. A la nuit, le placement des feux des bivouacs des deux armées annonça une journée décisive pour le lendemain.

L'armée française, sur les deux rives, était de 20,000 hommes supérieure à celle de l'archiduc. La victoire ne pouvait être douteuse; mais, à minuit, le Danube grossit d'une manière effroyable. Le passage sur le pont fut encore interrompu, il ne put être rétabli qu'à la pointe du jour. La Garde et le corps du duc de Reggio commencèrent alors leur passage; il s'opérait à pas accélérés. L'Empereur monta à cheval plein d'espoir : les destins de la Maison d'Autriche allaient être fixés! Arrivé à Essling, il ordonna au duc de Montebello de percer le centre de l'armée autrichienne, et à la jeune Garde de déboucher d'Essling, pour se jeter au moment décisif sur le flanc gauche de l'ennemi, qui s'appuyait à Enzersdorf, petite ville sur la branche du Danube qui forme l'île Lobau. Le duc de Montebello déploya ses divisions avec cette habileté et ce sang-froid qu'il avait acquis dans cent combats. L'ennemi sentit l'importance de ne pas laisser percer sa ligne de bataille; mais elle était trop étendue : elle avait plus de 3 lieues; tous

ses efforts furent vains. Déjà la jeune Garde marchait sur le flanc de sa gauche, lorsqu'il fallut arrêter les troupes victorieuses : les ponts étaient de nouveau rompus, tous les bateaux étaient emportés par la force du courant à une et deux lieues; il ne serait plus possible de les rétablir de plusieurs jours. La moitié des cuirassiers, le corps du prince d'Eckmühl, toutes les réserves d'artillerie se trouvaient encore sur la rive droite. Ce contre-temps était affreux; mais le plan d'opération était si sage, si profondément calculé, que l'armée ne courait aucun danger, et elle pouvait toujours, au pis aller, reprendre sa position dans l'île Lobau, où elle serait inattaquable. Jamais camp retranché ne fut plus fort : il était couvert par un fossé profond, de 60 toises de large. Cette fâcheuse nouvelle arriva à sept heures du matin. L'Empereur envoya l'ordre au prince d'Essling et au duc de Montebello de s'arrêter et de reprendre insensiblement leurs positions. Le premier appuya sa gauche au milieu du village de Gross-Aspern : ce village a plus d'une lieue de long; le second, entre Gross-Aspern et Essling, appuyant sa droite à ce village. Ce mouvement se fit comme au Champ de Mars. L'ennemi, désespéré et en retraite, s'arrêta stupéfait, ne comprenant rien à ce mouvement rétrograde des Français; mais il apprit bientôt que leurs ponts étaient emportés; son centre reprit sa première position; il était alors dix heures du matin. Depuis cette heure jusqu'à quatre heures après midi, c'est-à-dire pendant six heures, 100,000 Autrichiens et cinq cents pièces de canon attaquèrent vainement et sans succès 50,000 Français n'ayant que cent pièces de canon en position, et obligés de ménager leur feu, parce qu'ils manquaient de munitions.

Le succès de la bataille était dans la possession du village

d'Essling; l'archiduc fit tout ce qu'il fallait faire : il l'attaqua cinq fois avec des troupes fraîches, le prit deux fois, mais en fut chassé cinq fois. Enfin, à trois heures après midi, l'Empereur ordonna au général Rapp et au courageux comte de Lobau, ses aides de camp, de se mettre à la tête de la jeune Garde, de déboucher par trois colonnes et de tomber au pas de charge sur les réserves de l'ennemi, qui se préparait à faire une sixième attaque. Elles furent mises en déroute, et la victoire fut décidée; l'archiduc n'avait plus de troupes fraîches, il prit position. Le feu cessa à quatre heures précises; dans cette saison on peut se battre jusqu'à dix heures : ainsi, pendant six heures de jour nous restâmes maîtres du champ de bataille.

La vieille Garde, où était l'Empereur, se tint constamment en bataille à une portée de fusil d'Essling, la droite au Danube, la gauche du côté de Gross-Aspern. A six heures du soir, le lieutenant général Dorsenne, colonel des grenadiers de la vieille Garde, fit demander par le colonel Montholon, qui se trouvait alors près de lui, à faire une charge pour décider de la journée et obliger les Autrichiens à la retraite. « Non, répondit l'Empereur, il est bon que cela finisse ainsi. Sans pont, sans secours, certes nous avons fait plus que je n'espérais. Restez tranquilles. » Il se porta alors dans l'île Lobau et en fit le tour. Il craignait que l'ennemi ne jetât un pont à l'extrémité de l'île et n'y lançât quelques bataillons. Il se porta ensuite au grand pont : hélas! tout avait disparu, pas un bateau n'était en place; le Danube s'était élevé à 28 pieds depuis trois jours; les parties basses de l'île étaient inondées. Il revint au petit pont. ordonna à l'armée de le repasser à minuit et de se camper dans l'île Lobau. Le corps du prince d'Essling coucha sur le champ de bataille et ne passa que le lendemain à sept heures du

matin. Telle est la bataille d'Essling. Tant que nous étions en possession de l'île Lobau, nous avions ce qu'il nous fallait pour nous assurer la possession de Vienne, qui n'eût plus été tenable si nous eussions perdu cette île. De ce camp retranché nous étions maîtres de prendre l'offensive, si l'ennemi débouchait sur la rive gauche; car un canal de 60 toises n'est pas un obstacle, surtout dans cette localité. Le général Bertrand fit, en vingt jours, établir trois ponts sur pilotis, ouvrage qui fut dix fois plus difficile, plus coûteux, que celui de César sur le Rhin. Le vice-roi gagna la victoire de Raab sur l'archiduc Jean; l'Empereur déboucha de l'île Lobau, et remporta la mémorable victoire de Wagram en juillet.

L'archiduc a fait à Essling, et depuis cette bataille, tout ce qu'il devait et pouvait faire. Dans cette journée périrent les généraux duc de Montebello et Saint-Hilaire, deux héros, les meilleurs amis de Napoléon; il en versa des larmes. Ceux-là n'eussent pas manqué de constance dans ses malheurs; ils n'eussent pas été infidèles à la gloire du peuple français.

Le duc de Montebello était de Lectoure; chef de bataillon, il se fit remarquer dans les campagnes de 1796 en Italie; il se couvrit de gloire en Égypte, à Montebello, à Marengo, à Austerlitz, à Iena, à Pultusk, à Friedland, à Tudela, à Saragosse, à Eckmühl, à Essling, où il trouva une mort glorieuse. Il était sage, prudent, audacieux, devant l'ennemi d'un sang-froid imperturbable. Il avait eu peu d'éducation, la nature avait tout fait pour lui. Napoléon, qui avait vu les progrès de son entendement, en marquait souvent sa surprise. Il était supérieur à tous les généraux de l'armée française sur le champ de bataille pour manœuvrer 25,000 hommes d'infanterie. Il était encore jeune et se fût perfectionné; peut-être fût-il même

devenu habile pour la grande tactique qu'il n'entendait pas encore.

Saint-Hilaire était général à Castiglione en 1796; il se faisait remarquer par son caractère chevaleresque; il était aimable et bon camarade, bon frère, bon parent; il était couvert de blessures. Il aimait Napoléon depuis le siége de Toulon. On l'appelait le Chevalier sans peur et sans reproche, faisant allusion à Bayard.

ONZIÈME NOTE.

GUERRE D'ESPAGNE.

(Page 449.)

« . . . . Qu'une armée offensive s'engage témérairement dans l'intérieur d'un grand état sans s'assurer la possession des pays qu'elle traverse, je la vois perdue comme celle de Charles XII en Russie, comme celle de Napoléon à Moscou. La population, à l'appui des places fortes qui lui fournissent des armes, et à l'aide de quelques corps réguliers qui lui donnent de la confiance, se soulève sur ses flancs et sur ses derrières; elle intercepte ses convois, ses munitions, ses recrues, attaque et surprend ses détachements, la prive de vivres, l'affame dans son camp, et la détruit en détail par le fer et la faim. Les Français en ont fait une cruelle expérience dans leur dernière guerre d'Espagne. . . . . Il fallait commencer par soumettre les provinces de la rive gauche de l'Èbre, et y former des établissements avant de dépasser ce fleuve. »

La guerre d'Espagne était terminée en 1809. En trois mois, Napoléon avait battu et dispersé les quatre armées espagnoles de 160,000 hommes, pris Madrid, Saragosse, et forcé le général Moore à s'embarquer avec perte de la moitié de son armée, de ses munitions, de ses caisses militaires; l'Espagne était alors conquise. Lorsque la guerre de Vienne obligea Napoléon

à retourner en France, la guerre d'Espagne se renouvela; le roi Joseph n'était pas dans le cas de la diriger. L'Angleterre fit des efforts inouïs; ses armées obtinrent des succès en Portugal. L'Espagne étant environnée de la mer des trois côtés, les flottes anglaises portaient inopinément des forces nouvelles en Catalogne, en Biscaye, en Portugal, dans le royaume de Valence, à Cadix.

On n'a pas fait en Espagne la faute d'aller trop vite, mais bien celle d'aller trop doucement après le départ de Napoléon; s'il y fût resté encore quelques mois, il eût pris Lisbonne et Cadix, réuni les partis et pacifié le pays. Ses armées n'ont jamais manqué de munitions de guerre, d'habillements, de vivres; l'armée du duc de Dalmatie, en Andalousie, celle du duc d'Albufera, dans l'est, et celle du nord, étaient très-belles, très-fortes, et ne manquaient de rien. Les guérillas ne se sont formées que deux ans après, par l'effet des désordres et des abus qui s'étaient introduits dans l'armée, excepté dans le corps d'armée du maréchal Suchet, qui occupait le royaume de Valence. L'armée anglo-portugaise est devenue aussi manœuvrière que l'armée française; on a été battu par suite des événements de la guerre, des manœuvres et des fautes de stratégie à Talavera, à Salamanque, à Vitoria. On a perdu l'Espagne après cinq ans de lutte. On argumente mal à propos du défaut de places fortes: l'armée française les avait prises toutes. Les Espagnols avaient présenté la même résistance aux Romains. Les peuples conquis ne deviennent sujets du vainqueur que par un mélange de politique et de sévérité et par leur amalgame avec l'armée. Ces choses ont manqué en Espagne. Si, comme le dit l'auteur des *Considérations sur l'art de la guerre*, on se fût amusé à faire des établissements sur l'Èbre, au lieu de marcher sur la Somo-

Sierra, sur Madrid et Benavente, pour chasser les Anglais, après les victoires de Vitoria, d'Espinosa, de Tudela et de Burgos, on aurait eu contre soi, en ligne, deux mois après, 200,000 Anglais, Portugais, Espagnols et l'armée française eût été chassée de vive force au delà des Pyrénées.

Après le rembarquement de l'armée anglaise, le roi d'Espagne ne fit rien; il perdit quatre mois; il eût dû marcher sur Cadix, sur Valence, sur Lisbonne; les moyens politiques eussent alors fait le reste. Personne ne peut nier que, si la cour d'Autriche, en ne déclarant pas la guerre, eût permis à Napoléon de rester encore quatre mois en Espagne, tout eût été terminé. La présence du général est indispensable; c'est la tête, c'est le tout d'une armée : ce n'est pas l'armée romaine qui a soumis la Gaule, mais César; ce n'est pas l'armée carthaginoise qui faisait trembler la république aux portes de Rome, mais Annibal; ce n'est pas l'armée macédonienne qui a été sur l'Indus, mais Alexandre; ce n'est pas l'armée française qui a porté la guerre sur le Weser et sur l'Inn, mais Turenne; ce n'est pas l'armée prussienne qui a défendu sept ans la Prusse contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, mais Frédéric le Grand.

DOUZIÈME NOTE.

MOSCOU.

(Page 403.)

« Les Russes pouvaient très-bien se dispenser de livrer la bataille de la Moskowa; car, soit qu'ils la gagnassent ou qu'ils la perdissent, leur imprudent ennemi n'était pas moins ruiné, comme l'événement le prouva. »

La ville de Moscou ne valait pas une bataille! Les Russes perdirent la bataille, et Moscou tomba; mais, s'ils l'eussent

gagnée, Moscou était sauvé! 100,000 Russes, hommes, femmes, enfants, ne seraient pas morts de misère dans les bois, dans les neiges des environs; la Russie n'aurait pas vu s'anéantir en une seule semaine cette superbe capitale, l'ouvrage des siècles: elle n'eût pas perdu plusieurs milliards engloutis sous ses ruines. Sans l'embrasement de Moscou, événement nouveau dans l'histoire, Alexandre eût été contraint à la paix. Le résultat de la bataille de la Moskowa était immense! Jamais il ne fut plus à propos de risquer une bataille; elle était demandée à grands cris par la cour, désolée de voir le ravage et l'incendie de ses provinces, par la noblesse, par l'armée fatiguée, affaiblie, découragée par de perpétuelles retraites.

Il n'est pas vrai que les Russes aient battu volontairement en retraite jusqu'à Moscou pour attirer l'armée française dans l'intérieur de leur pays. Ils ont abandonné Wilna, parce qu'il leur fut impossible de réunir leurs armées en avant de cette place. Ils voulurent se rallier sur le camp retranché qu'ils avaient construit à cheval sur la Dwina; mais Bagration, avec la moitié de l'armée, ne put pas y arriver. La marche du prince d'Eckmühl sur Minsk, Borisow et Mohilew, sépara l'armée de Barclay de Tolly de celle de Bagration; ce qui obligea le premier à se porter sur Vitebsk, et de là sur Smolensk, pour se réunir avec Bagration. Sa jonction faite, il marcha avec 180,000 hommes sur Vitebsk pour livrer bataille à l'armée française: mais Napoléon exécuta alors cette belle manœuvre qui est le pendant de celle qu'il avait faite sous Landshut en 1809 : il se couvrit par la forêt de Babinovitschi, tourna la gauche de l'armée russe, passa le Borysthène et se porta sur Smolensk, où il arriva vingt-quatre heures avant l'armée russe, qui rétrograda en toute hâte. Une division de 15,000 Russes, qui se trouvait

par hasard à Smolensk, eut le bonheur de défendre cette place un jour; ce qui donna le temps à Barclay de Tolly d'arriver le lendemain.

Si l'armée française eût surpris Smolensk, elle y eût passé le Borysthène et attaqué par derrière l'armée russe en désordre et non réunie. Ce grand coup fut manqué, mais le général français tira un grand avantage de sa manœuvre; elle donna lieu à la bataille de Smolensk, où Poniatowsky et les Polonais se couvrirent de gloire. Rejeté au delà du Borysthène, Barclay de Tolly projeta de donner bataille.

On ne saura jamais bien l'histoire de la campagne de Russie, parce que les Russes n'écrivent pas, ou écrivent sans aucun respect pour la vérité, et que les Français se sont pris d'une belle passion pour déshonorer et discréditer eux-mêmes leur gloire. La guerre de Russie devenait une conséquence nécessaire du système continental le jour où l'empereur Alexandre violait les conventions de Tilsit et d'Erfurt; mais une considération d'une importance bien plus grande y détermina Napoléon. L'Empire français, qu'il avait créé par tant de victoires, serait infailliblement démembré à sa mort, et le sceptre de l'Europe passerait dans les mains d'un czar, s'il ne rejetait les Russes au delà du Borysthène et ne relevait le trône de Pologne, barrière naturelle de l'Empire. En 1812, l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, marchaient sous les aigles françaises; Napoléon ne devait-il pas croire le moment arrivé de consolider cet immense édifice qu'il avait élevé, mais sur le sommet duquel la Russie pèserait de tout le poids de sa puissance aussi longtemps qu'elle pourrait à son gré porter ses nombreuses armées sur l'Oder? Alexandre était jeune et plein de force, comme son empire; il était à présumer qu'il survi-

vrait à Napoléon. Voilà tout le secret de cette guerre. Aucun sentiment personnel ne s'y est mêlé, comme l'ont prétendu des folliculaires.

La campagne de Russie est la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable pour les Gaulois, dont l'histoire ancienne et moderne fasse mention. Les Russes sont de très-braves troupes. Toute leur armée était réunie à la bataille de la Moskowa; ils avaient 170,000 hommes, y compris les troupes de Moscou. Kutusof avait une très-belle position et l'avait occupée avec intelligence. Il avait tous les avantages pour lui, supériorité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, position excellente, un grand nombre de redoutes; il fut vaincu.

Intrépides héros, Murat, Ney, Poniatowsky, c'est à vous que la gloire en est due! Que de grandes, que de belles actions l'histoire aurait à recueillir! Elle dirait comment ces intrépides cuirassiers forcèrent les redoutes, sabrèrent les canonniers sur leurs pièces; elle raconterait le dévouement héroïque de Montbrun, de Caulaincourt, qui trouvèrent la mort au milieu de leur gloire; elle dirait ce que nos canonniers, découverts, en pleine campagne, firent contre des batteries plus nombreuses et couvertes par de bons épaulements; et ces intrépides fantassins qui, au moment le plus critique, au lieu d'avoir besoin d'être rassurés par leur général, criaient : « Sois tranquille: tes soldats ont tous juré aujourd'hui de vaincre, et ils vaincront! » Quelques parcelles de tant de gloire parviendront-elles aux siècles à venir? ou le mensonge, la calomnie, le crime prévaudront-ils?

TREIZIÈME NOTE.

RETRAITE DE RUSSIE ET DE SAXE.

(Page 464.)

« On reproche amèrement à Napoléon de n'avoir pas su faire sa retraite après ses campagnes désastreuses de Russie et de Saxe. Mais, en vérité, où voulait-on qu'il se retirât, puisqu'il n'avait rien préparé pour rallier et réorganiser ses troupes en cas de revers? Sa grande faute fut de n'avoir formé ni armée de réserve, ni base d'opération où son armée poursuivie par l'ennemi pût trouver un refuge. Ce général extraordinaire, admirable pour combattre et vaincre ses ennemis sur un champ de bataille, admirable pour les surprendre dans leurs marches, attaquer et dissiper leurs colonnes, ne savait pas faire une guerre méthodique, la seule cependant qui puisse asseoir des conquêtes stables en Europe..... La tête remplie des hauts faits d'Alexandre, il courait le monde comme le héros grec, à la tête d'une armée victorieuse, sans apprécier la différence des circonstances qui ne permettait pas aux mêmes moyens d'opérer les mêmes résultats..... »

« Sa funeste campagne de Russie est une invasion dans le genre asiatique, où l'on n'aperçoit pas les plus légères traces de précautions que nous prescrit la prudence dans nos guerres européennes. Sa base d'opération était sur la Vistule, où il avait des places de dépôt. Il s'avance, passe le Niemen à la tête de 400,000 hommes, et pénètre imprudemment dans l'intérieur de la Russie, sans établir ni places de dépôt ni armée de réserve sur ce fleuve frontière [1]. Il court après les Russes, qui évitent

---

[1] L'espace de 400 lieues entre le Rhin et le Borysthène était occupé par des peuples amis et alliés : du Rhin à l'Elbe, par les Saxons; de là au Niemen, par les Polonais; de là au Borysthène, par les Lithuaniens. L'armée avait quatre lignes de places : celles du Rhin, de l'Elbe, de la Vistule, du Niemen; sur cette dernière, Pillau, Wilna, Grodno et Minsk. Tant qu'elle n'eut pas passé le Borysthène à Smolensk, elle était en pays ami. De Smolensk à Moscou il y a 100 lieues de pays ennemi :

avec raison tout engagement sérieux, dans l'espoir bien fondé de détruire plus sûrement son armée en détail, par la désorganisation et la faim, que par les batailles. En effet, comme il faisait la guerre sans hôpitaux, sans magasins, sans établissements d'aucune espèce, sans assurer ses communications, et sans faire occuper par des troupes le pays qu'il parcourait, tout soldat malade, égaré où traîneur, était un homme perdu, et la famine minait et affaiblissait journellement son armée. Parvenu sur la Dwina et sur le Borysthène, il avait déjà perdu la moitié de ses troupes sans tirer l'épée [1]. Alors les plus sages de ses généraux, effrayés de tant d'extrava-

---

c'est la Moscovie. On prit et on arma Smolensk, qui devint le pivot de la marche sur Moscou. On y organisa des hôpitaux pour 8,000 hommes, des magasins de munitions de guerre de 250,000 cartouches à canon et des magasins considérables d'habillement et de vivres. 240,000 hommes furent laissés entre la Vistule et le Borysthène; 160,000 seulement passèrent le pont de Smolensk pour marcher sur Moscou; de ceux-ci 40,000 restèrent pour garder les magasins, les hôpitaux et les dépôts de Doroghobushe, Viazma, Gjatsk, Mojaïsk; 100,000 hommes entrèrent à Moscou; 20,000 avaient été tués ou blessés dans la marche et à la grande bataille de la Moskowa, où périrent 50,000 Russes.

[1] Pas un malade, pas un homme isolé, pas une estafette, pas un convoi n'ont été enlevés pendant cette campagne, depuis Mayence jusqu'à Moscou; on n'a pas été un jour sans recevoir des nouvelles de France; Paris n'a pas été un jour sans recevoir des lettres de l'armée. On a tiré, à la bataille de Smolensk, plus de 60,000 coups de canon, le double à la bataille de la Moskowa; la consommation a été considérable dans les petits combats, et cependant, partant de Moscou, chaque pièce était approvisionnée à 350 coups. On eut une telle surabon-

gance, lui représentent la nécessité de s'arrêter sur les deux fleuves, pour rallier ses troupes, les réorganiser, assurer ses derrières, former des places de dépôt, des magasins, des hôpitaux, et prendre en un mot une base d'opération, avant de s'enfoncer plus avant dans un pays dont tous les habitants prenaient part à la guerre. Il convient de la justesse de ces observations, et, le lendemain, il fait tout le contraire : il s'engage sur la route de Moscou, il marche sur cette capitale à 300 lieues de sa base d'opération sur la Vistule. Dès lors sa perte devient inévitable et ses victoires mêmes ne peuvent le sauver [1]. Aussi imprudent que Charles XII, il dut éprouver la même

---

dance de munitions et de caissons, qu'on en brûla 500 dans le Kremlin, où l'on détruisit plusieurs centaines de milliers de poudre et 60,000 fusils. Les munitions n'ont jamais manqué. Cela fait l'éloge des généraux la Riboisière et Eblé, commandant l'artillerie. Jamais les officiers de ce corps n'ont servi avec plus de distinction et n'ont montré plus d'habileté que dans cette campagne. Il y a autant de faussetés que d'assertions dans le passage que nous relevons.

[1] C'est bien mal connaître la Russie que de supposer que les habitants prennent part à la guerre. Les paysans sont esclaves; les seigneurs, craignant leur révolte, les conduisirent dans leurs terres de l'intérieur de l'empire, à peu près comme on conduit des chevaux ou des troupeaux de bœufs.

Les esclaves étaient très-favorables aux Français, ils en attendaient la liberté; les bourgeois ou esclaves qui avaient été affranchis et qui habitaient les petites villes étaient fort disposés à se mettre en tête de l'insurrection contre la noblesse; ce qui fit prendre le parti aux Russes de mettre le feu à toutes les villes situées sur les routes de l'armée, perte immense, indépendamment de celle de Moscou. Ils mirent aussi le feu aux villages, malgré l'opposition des habitants, au moyen des

catastrophe. Il a voulu rejeter ses malheurs sur les rigueurs de la saison. D'abord il était aisé de prévoir qu'il ferait très-froid en Russie au mois de janvier [1]; ensuite il eût fait sa retraite en été, qu'elle n'eût été guère

---

Cosaques, qui, fort ennemis des Moscovites, éprouvaient une grande joie de leur faire du mal.

On n'a pas besoin de dire que les généraux de l'armée ne firent aucune remontrance à Napoléon; cette assertion est si absurde, qu'elle ne mérite aucune réfutation sérieuse; ce sont des dires de libelles.

[1] 1° Charles XII parcourut 500 lieues dans le pays ennemi; 2° il perdit sa ligne d'opération le lendemain de son départ de Smolensk; 3° il resta une année sans recevoir de nouvelles de Stockholm; 4° il n'eut aucune armée de réserve. 1° Napoléon ne fit que 100 lieues en pays ennemi; 2° il conserva toujours sa ligne d'opération; 3° il reçut tous les jours des nouvelles et des convois de la France; 4° il mit en réserve, de la Vistule au camp de Moscou, les trois quarts de son armée; enfin le premier agissait avec 40,000 hommes, le second avec 400,000. Ces deux opérations sont l'opposé l'une de l'autre : autant l'une est conforme aux règles raisonnées et les moyens proportionnés au but, autant l'autre est mal raisonnée en son but et par une tête peu stratégiste.

La marche de Smolensk à Moscou était fondée sur la pensée que l'ennemi, pour sauver cette capitale, livrerait une bataille; qu'il serait battu, que Moscou serait pris; qu'Alexandre, pour sauver cette capitale ou pour la délivrer, ferait la paix, et que, s'il ne la faisait pas, on trouverait dans le matériel immense de cette grande ville, dans les 40,000 bourgeois affranchis, fils d'affranchis ou négociants, et fort riches, qui l'habitaient, de

quoi former un noyau national pour soulever tous les esclaves de la Russie et porter un coup funeste à cet empire. L'idée d'incendier une ville de 300,000 âmes, presque aussi étendue que Paris, n'était pas considérée comme une chose possible; en effet, il était plus raisonnable de faire la paix que de se porter à une telle barbarie.

L'armée russe livra bataille à trois journées avant d'être à Moscou; elle fut battue. L'armée française entra dans la ville; pendant quarante-huit heures elle fut maîtresse de toutes ses richesses; les ressources qu'elle y trouva étaient immenses; les habitants étaient restés; les cinq cents palais de la noblesse étaient meublés, les officiers et les domestiques des maisons étaient à la porte; les diamants, les toilettes des dames, rien n'avait été évacué. La plus grande partie des riches propriétaires, en quittant la ville, avaient laissé des billets de recommandation pour le général qui occuperait leur maison, et la déclaration que, sous peu de jours, aussitôt que le premier moment de trouble serait passé, ils rentreraient chez eux. Ce fut alors que 8 ou 900 personnes préposées de la police, chargées de la garde de la ville et des pompes, profitèrent d'un vent violent qui s'éleva et mirent à la fois le feu à tous les quartiers. Une partie de la ville, construite en bois, renfermait une grande quantité de magasins d'eau-de-vie, d'huile et autres matières combustibles. Toutes les pompes avaient été enlevées; la ville en entretenait plusieurs centaines, car le service était organisé avec beaucoup de soin; on n'en trouva qu'une. L'armée lutta quelques jours inutilement contre le feu: tout fut brûlé. Les habitants qui étaient restés dans la ville se sauvèrent dans les bois ou dans les maisons de campagne; il ne resta

que la dernière canaille pour se livrer au pillage. Cette grande et superbe cité devint un cloaque, un séjour de désolation et de crime.

On pouvait alors prendre le parti de marcher sur Saint-Pétersbourg: la cour le craignait, et avait fait évacuer sur Londres ses archives, ses trésors les plus précieux; elle avait appelé de la Podolie l'armée de l'amiral Tchitchakof pour couvrir cette capitale. Considérant qu'il y avait aussi loin de Moscou à Saint-Pétersbourg que de Smolensk à Saint-Pétersbourg, Napoléon préféra aller passer l'hiver à Smolensk, sur les confins de la Lithuanie, sauf au printemps à marcher sur Saint-Pétersbourg. Il commença son mouvement sur Smolensk, à attaquer et battre de nouveau l'armée de Kutusof à Maloja-roslawetz, et de là le continuait sans aucun obstacle, lorsque les glaces, les neiges et le froid tuèrent, dans une nuit, 30,000 chevaux; ce qui obligea d'abandonner les charrois et fut la cause du désastre de cette marche; car elle ne doit pas s'appeler une retraite, puisque l'armée était victorieuse, et qu'elle eût pu également marcher sur Saint-Pétersbourg, sur Kalouga ou sur Toula, que Kutusof eût en vain essayé de couvrir. L'armée eût hiverné à Smolensk, si le prince Schwarzenberg ne l'eût abandonnée et n'eût manœuvré sur Varsovie; ce qui permit à l'amiral Tchitchakof de se porter sur la Berezina et de menacer les grands magasins et dépôts de Wilna, où se trouvaient des vivres pour l'armée pendant quatre mois, des habillements pour 50,000 hommes, des chevaux et des munitions, et une division de 10,000 hommes pour les garder. Le général Dombrowski, qui occupait le fort de Borisow et

moins désastreuse; il n'eût pas ramené 50,000 hommes de plus[1]. Une armée obligée de se retirer l'espace de 300 lieues avant d'atteindre ses réserves, ses dépôts et sa base d'opération, au milieu d'une nuée d'ennemis qui harcèlent ses flancs, qui interceptent ses communications, sans vivres et sans munitions, se décourage, s'affaiblit, et se fond tous les jours davantage, et, à son arrivée, elle est tellement ruinée que les secours qu'elle reçoit ne peuvent la rétablir . . . . . »

« . . . . . S'il eût établi trois ou quatre *places du moment*, des têtes de pont et une armée de réserve, ses ennemis n'eussent pas pu se placer sur ses derrières[2], il n'eût manqué ni de vivres ni de munitions, et son armée.

9,000 hommes; il fut repoussé. L'amiral Tchitchakof passa la Berezina pour se porter sur la Dwina, mais ne tenta rien sur Wilna; il fut rencontré par le duc de Reggio, qui le battit et le rejeta sur la Berezina, après lui avoir pris tous ses bagages. Dans sa frayeur, l'amiral brûla le pont de Borisow.

[1] Si, au lieu d'être en novembre, on eût été au mois d'août, l'armée eût marché sur Saint-Pétersbourg; elle ne se retirait pas sur Smolensk parce qu'elle était battue, mais pour hiverner en Pologne. Si l'on eût été en été, ni l'armée de l'amiral Tchitchakof ni celle de Kutusof n'eussent osé approcher de l'armée française de dix journées, sous peine d'être aussitôt détruites.

[2] 1° Les magasins de l'armée n'étaient pas à 300 lieues: elle ne manqua jamais de munitions, elle ne fut pas harcelée sur ses derrières, et l'ennemi fut partout battu. On a vu les Romains à Trasimène et à Cannes, Annibal à Zama, Scipion à Thapsus, Sextus à Munda, Melas à Marengo, Mack à Ulm, le duc de Brunswick à Iena, perdre leurs armées, ne pas pouvoir se rallier, quoique au milieu de leurs places fortes et près de leurs capitales.

après une bataille perdue, eût promptement trouvé un refuge, des renforts et une barrière contre la poursuite des alliés. Le public, qui se range toujours du côté de la fortune, a blâmé sévèrement ces deux malheureuses campagnes, tandis que les trompettes de la renommée retentissaient encore des louanges de la brillante campagne d'Austerlitz. Mais les connaisseurs, qui jugent plutôt d'après les principes que d'après les événements, aperçoivent dans cette fameuse campagne les mêmes fautes qui nous perdirent ensuite. On voit Napoléon y faire la guerre, sans base d'opération, avec plus d'éclat que de solidité. Après avoir enveloppé et détruit l'armée autrichienne à Ulm par des mouvements brillants d'activité, d'audace et d'habileté, la prudence lui conseillait de s'arrêter pour former une base d'opération en Bavière [1]. Il n'écoute point ces conseils timides, il poursuit sa pointe, et la fortune le conduit jusque dans Vienne; elle fait plus, elle lui livre le pont de cette capitale sur le Danube, qu'il était si aisé aux Autrichiens de brûler. Le général français veut profiter de tout son bonheur; il passe témérairement sur la rive gauche du fleuve et court en Moravie au-devant des Russes, qu'il bat à Austerlitz, où il conclut la paix. Certainement, si l'on considère sans prévention sa situation, celle des armées ennemies et l'état de l'Europe à cette époque, il est difficile de ne pas reconnaître que cette pointe en Moravie n'était qu'une audacieuse folie qui mettait presque toutes les chances contre lui. L'armée autrichienne d'Italie, arrivant à la hâte, n'était plus qu'à quelques marches et pouvait se diriger sur Vienne, s'emparer de cette capitale, ou du moins de l'île du Prater, et par consé-

---

[1] Oui, afin de donner le temps au général Kutusof, à l'empereur Alexandre, au général Bennigsen, au prince Charles et à l'armée autrichienne de Vienne de se réunir sur l'Inn, de rendre inutile la victoire éclatante d'Ulm, et de remettre en balance ce qu'elle avait décidé. Ah vraiment! c'eût été un bon conseil à suivre; pour résultat, les armées françaises eussent été rejetées sur le Rhin et sur les Alpes avant le mois de dé-

quent du pont sur le Danube [1]; le Tyrol n'était pas soumis [2], la Prusse et tout le nord de l'Allemagne s'ébranlaient, et un faible corps de 15,000 hommes que nous avions à Francfort était bien insuffisant sans doute pour arrêter 150,000 hommes qui paraissaient devoir se porter vers les sources du Danube afin d'intercepter les communications des Français [3]; les

---

[1] L'archiduc Charles, qui avait eu des avantages sur le prince d'Essling et était arrivé jusqu'à l'Adige, fut obligé de battre en retraite en toute hâte pour arriver au secours de Vienne, après la victoire d'Ulm. Il laissa une forte garnison dans Venise et dans Palmanova, un corps d'observation dans la Carniole, et il arriva sur les confins de la Hongrie avec 40,000 hommes; le prince d'Essling, avec l'armée d'Italie (35,000 hommes), le suivait à la piste. Le général Saint-Cyr était accouru d'Otrante et bloquait Venise; le duc de Raguse avait marché sur le Semring avec 20,000 hommes pour se réunir au prince d'Essling. Le duc de Trévise était resté dans Vienne avec 15,000 hommes, et le prince d'Eckmühl était à Presbourg, sur le Danube, avec 30,000 hommes. Si deux de ses divisions accoururent sur le champ de bataille d'Austerlitz, elles n'y vinrent qu'à marches forcées, lorsque la bataille était décidée et lorsqu'il n'y avait rien à craindre du prince Charles, qui était harassé de fatigue et cherchait un refuge au milieu de la Hongrie.

[2] Le prince de la Moskowa, avec son corps d'armée, avait été dirigé sur le Tyrol; il était plus que suffisant pour le soumettre. Effectivement, il en était maître au moment de la bataille d'Austerlitz.

[3] Le roi de Prusse avait été ébranlé par le séjour de l'empereur Alexandre à Potsdam; mais, malgré le fameux serment

Russes s'avançaient avec 60,000 hommes au secours des Autrichiens échappés au désastre d'Ulm, et enfin la Bohême était en armes. Certes, il est évident qu'il ne fallait que temporiser, éviter les batailles de front et se porter sur les flancs pour ruiner les Français. Leur armée, enveloppée d'ennemis, sans communications, sans établissements et sans munitions, se serait trouvée dans une situation aussi fâcheuse que celle de Moscou. La victoire d'Austerlitz même ne pouvait pas la tirer d'affaire, si les alliés eussent montré de la résolution, de la fermeté et de l'énergie après cette bataille, qu'ils eurent grand tort de livrer. Que pouvaient faire les Français après cette victoire? Rien du tout. Ou s'ils poursuivaient les Russes [1], leur situation devenait encore plus critique et leur perte plus facile, car leur ligne d'opé-

---

sur le tombeau de Frédéric, ce prince avait donné à la France les plus vives assurances qu'il ne commencerait aucune hostilité sans qu'au préalable il n'eût fait des propositions, et il ne s'était engagé avec la Russie que par un traité éventuel. Mais, en supposant que les choses fussent comme le rapporte l'auteur des *Considérations*, il était évident qu'il fallait profiter de six semaines qu'on avait devant soi, avant que la Prusse pût achever ses armements, pour défaire les armées russe et autrichienne, dégager l'Italie, ou bien repasser le Rhin et les Alpes; car, certainement, en prenant position sur l'Inn, on ne pouvait pas tenir tête à l'Autriche, à la Russie et à la Prusse, puisque c'était donner le temps à ces puissances de réunir et de combiner leurs forces.

[1] On n'a pas poursuivi, et on n'avait pas besoin de poursuivre les Russes; l'empereur Alexandre avait pris l'engagement de se retirer avec son armée sans artillerie, par la Hongrie, au delà du Niémen, et c'est ce qu'il a fait. Après la bataille d'Austerlitz, on se moquait de la Prusse; et même, si elle n'eût pas dès lors changé de ton, elle s'en fût repentie. L'empereur

ration, dont la base reposait sur le Rhin, s'affaiblissait en s'allongeant. Cette campagne, aux yeux critiques de la raison [1], est aussi vicieuse que celle de Moscou; et cependant quelle différence de résultat! Tant il est vrai que la fortune est bien puissante dans les affaires de ce monde!»

Dans la campagne de Russie, les magasins de l'armée n'étaient pas sur la Vistule, à cinquante jours de marche de Moscou; ceux de première ligne étaient à Smolensk, à dix jours de marche de Moscou; ceux de seconde ligne à Minsk et à Wilna, à huit marches de Smolensk; ceux de troisième ligne à Kowno, à Grodno et à Bialystok; ceux de quatrième ligne à Elbing, à Marienwerder, à Thorn, à Plock, à Modlin, à Varsovie; ceux de cinquième ligne à Danzig, à Bamberg, à Posen; ceux de sixième ligne à Stettin, à Küstrin, à Glogau. Sur 400,000 hommes qui passèrent le Niemen, 240,000 hommes restèrent en réserve entre ce fleuve et le Borysthène, 160,000 passèrent Smolensk et marchèrent sur Moscou; sur ces 160,000 hommes, 40,000 hommes restèrent échelonnés entre Smolensk et Mojaïsk. La retraite était donc toute naturelle sur la Pologne. Aucun général n'a représenté à Napoléon la nécessité de s'arrêter sur la Bérézina; tous sentaient que, maître de Moscou, il terminerait la guerre. Jusqu'à Smolensk il manœuvrait sur un pays aussi bien disposé que la France même; la population, les autorités, étaient pour lui; il pouvait

---

d'Autriche, sans armée, sans alliés, sa capitale prise, désirait et devait désirer la paix.

[1] Quelle raison? Celle d'Alexandre, d'Annibal, de Gustave-Adolphe, de Turenne, d'Eugène, de Frédéric, ou celle des princes de Clermont et de Soubise?

y lever des hommes, des chevaux, des vivres, et Smolensk est une place forte. Dans sa marche sur Moscou, il n'a jamais eu l'ennemi sur ses derrières. Pendant les vingt jours qu'il a séjourné dans cette capitale, pas une estafette, pas un convoi d'artillerie n'a été intercepté, pas une maison de station retranchée (il y en avait à toutes les postes) n'a été attaquée; les convois d'artillerie et d'équipages militaires arrivèrent sans accidents. Si Moscou n'eût pas été incendié, l'empereur Alexandre eût été contraint à la paix. Après l'embrasement de Moscou. si les grands froids n'avaient pas commencé quinze jours plus tôt qu'à l'ordinaire, l'armée fût revenue sans perte à Smolensk. où elle n'aurait eu rien à redouter des armées russes battues à la Moskowa, à Malojaroslawetz; elles avaient le plus grand besoin de repos. On savait bien qu'il ferait froid en décembre et janvier; mais on avait lieu de croire, par le relevé de la température des vingt années précédentes, que le thermomètre ne descendrait pas au-dessous de six degrés de glace pendant novembre. Il n'a manqué à l'armée que trois jours pour achever sa retraite en bon ordre; mais, dans ces trois jours, elle perdit 30,000 chevaux; le froid prématuré opéra également sur les deux armées. Par l'événement, on pourrait donc reprocher à Napoléon d'être resté quatre jours de trop à Moscou; mais il y fut déterminé par des raisons politiques : il croyait avoir le temps de retourner en Pologne: les automnes sont très-prolongés dans le Nord.

L'armée, en quittant Moscou, emporta vingt jours de vivres; c'était plus qu'il ne lui fallait pour arriver à Smolensk, où elle eût pu en prendre en abondance pour gagner Minsk ou Wilna. Mais tous les attelages des convois et la majorité des chevaux de l'artillerie et de la cavalerie périrent; tous les services de

l'armée furent désorganisés; ce ne fut plus une armée; il devint impossible de prendre position avant Wilna. Les corps du prince de Schwarzenberg et du général Reynier, qui étaient sur la Vistule, au lieu d'appuyer sur Minsk, comme ils le devaient, se retirèrent sur Varsovie, abandonnant ainsi l'armée. S'ils se fussent portés sur Minsk, ils y eussent été joints par la division Dombrowski, qui seule ne put défendre Borisow; ce qui permit à l'amiral Tchitchakof de l'occuper. Le projet de l'amiral n'était pas de prendre possession de la Bérézina, mais de se porter sur la Dwina pour couvrir Saint-Pétersbourg. C'est par cette circonstance fortuite que le duc de Reggio le rencontra, le battit et le rejeta sur la rive droite de la Bérézina. Tchitchakof fut battu de nouveau après le passage de la Bérézina; les cuirassiers de Doumerc lui prirent 1,800 hommes dans une charge.

A deux journées de Wilna, lorsque l'armée n'avait plus de dangers à courir, Napoléon jugea que l'urgence des circonstances exigeait sa présence à Paris; là seulement il pouvait imposer à la Prusse et à l'Autriche; s'il tardait à s'y rendre, le passage lui serait peut-être fermé. Il laissa l'armée au roi de Naples et au prince de Neuchâtel. La Garde était alors entière, et l'armée comptait plus de 80,000 combattants, sans compter le corps du duc de Tarente, qui était sur la Dwina. L'armée russe, tout compris, était réduite à 50,000 hommes. Les farines, les biscuits, les vins, les viandes, les légumes secs, les fourrages étaient en abondance à Wilna. D'après le rapport de la situation des approvisionnements des vivres, présenté à Napoléon, à son passage en cette ville, il y restait alors 4 millions de rations de farine, 3,600,000 rations de viande, 9 millions de rations de vin ou eau-de-vie; des magasins considérables d'effets d'habillement et de munitions avaient

également été formés. Si Napoléon fût resté à l'armée ou qu'il en eût laissé le commandement au prince Eugène, elle n'aurait jamais dépassé Wilna. Un corps de réserve était à Varsovie, un autre à Königsberg; mais on s'en laissa imposer par quelques Cosaques, on évacua en désordre Wilna dans la nuit. C'est de cette époque surtout que datent les grandes pertes de cette campagne; et c'était un des malheurs des circonstances que cette obligation où se trouvait Napoléon, dans les grandes crises, d'être à la fois à l'armée et à Paris. Rien n'était et ne pouvait être moins prévu par lui que la conduite insensée que l'on tint à Wilna.

Pendant la campagne de 1813, 1° notre première ligne de places et de magasins était Königstein, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg, Hambourg; notre seconde ligne était Minden, Leipzig, Mersbourg, Erfurt, Würtzbourg; 2° nos têtes de pont sur la Saale étaient Mersbourg, Weissenfels, Naumbourg; 3° le duc de Castiglione commandait une armée de réserve sur la droite de la Saale; une division de réserve était à Leipzig. La position de l'armée fut empirée par l'accident du pont de Leipzig, mais, arrivée à Erfurt, elle y aurait trouvé des magasins considérables en tous genres : elle devait y faire halte, approvisionner ses caissons, et, après deux jours de repos, manœuvrer contre les corps disséminés des alliés. L'arrivée à marches forcées sur le Mein de l'armée austro-bavaroise du maréchal Wrede obligea de marcher tout de suite sur Hanau pour rétablir la communication avec Mayence.

Les désastres de la campagne de Russie sont l'effet du changement prématuré de la saison; les désastres de la campagne de Saxe sont le résultat des événements politiques. Peut-être dira-t-on qu'il fallait prévoir ces événements politiques : fort bien.

Mais enfin cette campagne eût eu une tout autre issue sans la défection des troupes saxonnes et bavaroises, et sans les changements de politique qui se sont opérés dans les cabinets.

En 1805, après avoir fait 80,000 prisonniers et pris tout le matériel de l'armée autrichienne, Napoléon jugea devoir se porter sur Vienne : 1° pour dégager l'Italie et tomber sur les derrières de l'archiduc Charles, qui avait battu le prince d'Essling et qui déjà était arrivé sur l'Adige; 2° pour empêcher l'armée autrichienne de se joindre à celle de l'empereur Alexandre; 3° pour entamer, battre et couper l'armée de Kutusof. Entré à Vienne, il apprit que l'archiduc Charles s'était mis en pleine retraite d'Italie; que, suivi par le prince d'Essling et affaibli par les garnisons qu'il avait jetées dans Venise, Palmanova, et par le corps d'observation de la Carniole, il ne ramenait en Hongrie que 35,000 hommes; que l'empereur Alexandre était à Olmütz; il résolut de passer le Danube à Vienne pour couper à Hollabrünn Kutusof, qui, battu à Amstetten, avait passé le Danube à Krems. Ce mouvement avait réussi, lorsque le prince Murat se laissa amuser par le prince Bagration, qui, tout en lui parlant de la paix, s'échappa. Napoléon accourut dans la nuit, fit attaquer à la pointe du jour; mais Bagration s'était dégagé durant les dix-huit heures d'armistice. Le 2 décembre, il défit à Austerlitz les armées russe et autrichienne réunies, commandées par les empereurs d'Autriche et de Russie; il avait laissé à Vienne le duc de Trévise avec 15,000 hommes; le duc de Raguse, avec 20,000 hommes, observait sur le Semring les mouvements du prince Charles; le prince d'Eckmühl, avec 30,000, était sur la lisière de la Hongrie. Les 15,000 hommes du duc de Trévise, les 20,000 du duc de Raguse, les 30,000 du prince d'Eckmühl, les

40,000 du prince d'Essling, qui était déjà arrivé à Klagenfurt, formaient ainsi une masse de plus de 100,000 hommes opposés aux 35,000 de l'archiduc Charles.

Le mouvement sur Austerlitz pour combattre l'armée russe et empêcher la jonction avec l'armée d'Italie est conforme à toutes les règles de l'art; il a réussi, il devait réussir. Le prince de la Moskowa, avec le 6e corps, était dans le Tyrol; le duc de Castiglione, avec le 7e corps, était en réserve en Souabe; le maréchal Saint-Cyr était devant Venise; le roi de Bavière avait une réserve à Munich. Quant à la Prusse, nous n'étions pas en guerre avec elle. La convention de Potsdam était éventuelle; il fallait au préalable que les propositions que le comte de Haugwitz était chargé de faire à Napoléon fussent refusées; il était au quartier général; et, si l'on eût été battu à Austerlitz, elles eussent été acceptées. L'effet de cette bataille perdue aurait sur-le-champ excité la jalousie de la cour de Berlin contre l'Autriche et la Russie. D'ailleurs, il fallait encore six semaines pour que l'armée prussienne fût mobile.

Si l'empereur de Russie eût évacué Olmütz pour s'enfoncer en Hongrie et se joindre, sans livrer bataille, à l'archiduc Charles, l'armée qui a combattu à Austerlitz eût alors été renforcée par deux divisions du prince d'Eckmühl, qui n'ont pas combattu à Austerlitz, et par les corps des ducs de Raguse, de Trévise, du prince d'Essling; tout l'avantage eût été de son côté; elle se fût trouvée supérieure en nombre aux armées alliées réunies.

L'armée avait dans cette campagne trois lignes d'opération : l'une sur l'Italie par le Semring et Klagenfurt; l'autre également sur l'Italie par le Semring, Grätz, Palmanova; la troisième sur le Rhin par Sanct-Pölten, Enns, Braunau, Munich, Augsbourg. Enns était fortifié et contenait de grands magasins

de bouche et de munitions de guerre. Braunau, tête de pont sur l'Inn, était une place forte en état de soutenir quinze jours de tranchée. Le général Lauriston y commandait; il y réunissait des magasins, des hôpitaux, des munitions. Passau, place forte sur l'Inn, à son embouchure dans le Danube, contenait de grands magasins. Le général Moulin commandait à Augsbourg; il avait fortifié et mis à l'abri d'un coup de main cette place de dépôts et de magasins sur la rive gauche du Lech.

Pendant les campagnes d'Austerlitz, d'Iena, de Friedland, de Moscou, pas une estafette ne fut interceptée, pas un convoi de malades ne fut pris; on n'a pas été un seul jour au quartier général sans nouvelles de Paris. On se fait de fausses idées de la Moravie et de la Russie, les vivres s'y trouvent en abondance.

QUATORZIÈME NOTE.

CAMPAGNE DE 1813.

(Page 385.)

« . . . . . La prudence veut qu'on ne s'engage entre deux corps ennemis que lorsqu'ils sont éloignés de plus d'une journée l'un de l'autre. C'est pour avoir violé ce principe que Napoléon perdit, en 1813, la trop fameuse bataille de Leipzig, qui changea le destin de l'Europe. Qu'il me soit permis de prendre les événements de plus haut, et d'indiquer les mouvements d'armée qui précédèrent cette terrible catastrophe. J'aurai en même temps l'occasion de rapporter la bataille de Dresde, qui semblait promettre aux armées françaises un avenir plus heureux. »

Nous avons parlé en détail de cette campagne dans des notes sur l'ouvrage d'un officier saxon; nous nous bornerons donc ici à rectifier quelques erreurs notoires.

Sur les 250,000 hommes dont était composée l'armée de Napoléon dans cette campagne, 50,000 étaient Saxons, West-

phaliens. Bavarois, Wurtembergeois, Badois, Hessois ou troupes du duché de Berg, fort mal disposés, et qui firent plus de mal que de bien. Les 200,000 autres étaient de jeunes troupes, surtout la cavalerie, hormis la Garde, les Polonais, deux ou trois régiments de cavalerie légère, quatre ou cinq de grosse cavalerie. Ce défaut de cavalerie légère empêcha de connaître les mouvements de l'ennemi.

Nous avions un pont sur l'Elbe à Dresde, un à Meissen, un à Torgau, un à Wittenberg, un à Magdebourg, un à Hambourg. Les mouvements sur Dresde étaient prévus; on fit tout pour y attirer l'ennemi. Napoléon avait fait élever des ouvrages, ouvrir des routes et jeter des ponts sur l'Elbe devant Königstein, pour faciliter la communication entre cette place et Stolpen.

Les victoires de Lutzen et de Wurtzen, les 2 et 21 mai, avaient établi la réputation des armes françaises; le roi de Saxe avait été ramené triomphant dans sa capitale; l'ennemi était chassé de Hambourg; un des corps de la Grande Armée était aux portes de Berlin, et le quartier de Napoléon était à Breslau; les armées russe et prussienne, découragées, n'avaient plus d'autre parti que de repasser la Vistule, quand l'Autriche, intervenant dans les affaires, conseilla à la France de signer une suspension d'armes. Napoléon retourna à Dresde; l'empereur d'Autriche quitta Vienne et se rendit en Bohême; celui de Russie et le roi de Prusse s'établirent à Schweidnitz. Les pourparlers commencèrent: le prince de Metternich proposa le congrès de Prague; il fut accepté : ce n'était qu'un simulacre. La cour de Vienne avait déjà pris des engagements avec la Russie et la Prusse; elle allait se déclarer au mois de mai, quand les succès inattendus de l'armée française l'obligèrent à marcher avec

plus de prudence. Quelques efforts qu'elle eût faits, son armée était encore peu nombreuse, mal organisée et peu en état d'entrer en campagne. Le prince de Metternich demanda les provinces illyriennes et une frontière sur le royaume d'Italie, le grand-duché de Varsovie, la renonciation de Napoléon au protectorat de la Confédération du Rhin, à la médiation de la Confédération suisse et à la possession de la 32ᵉ division militaire et des départements de la Hollande. Ces conditions excessives étaient évidemment mises en avant dans l'opinion qu'elles seraient rejetées. Cependant le duc de Vicence se rendit au congrès de Prague, et les négociations commencèrent. Tous les moyens employés pour amener les puissances à se désister de quelque partie de leurs prétentions avaient procuré quelques modifications insignifiantes : Napoléon se décida à des concessions importantes et à les faire porter à l'empereur d'Autriche par le comte de Bubna, qui résidait à Dresde. L'abandon des provinces illyriennes, limitées du royaume d'Italie par l'Isonzo, celui du grand-duché de Varsovie, des titres de Protecteur de la Confédération du Rhin et de Médiateur de la Confédération suisse, étaient consentis. Quant à la Hollande et aux villes hanséatiques, Napoléon s'engageait à ne retenir ces possessions que jusqu'à la paix, et comme moyens de compensation pour obtenir de l'Angleterre la restitution des colonies françaises.

Lorsque le comte de Bubna arriva à Prague, le terme fixé pour la durée de l'armistice était expiré depuis quelques heures; sur ce motif, l'Autriche déclara son adhésion à la coalition, et la guerre recommença.

La victoire éclatante remportée à Dresde par l'armée française, le 27 août, sur l'armée commandée par les trois souverains, fut suivie des désastres des corps d'armée du maréchal

Macdonald en Lusace et du général Vandamme en Bohême. Cependant la supériorité restait encore du côté de l'armée française, qui s'appuyait aux forteresses de Torgau, Wittenberg et Magdebourg.

Le Danemark venait de conclure, à Dresde, avec la France, un traité d'alliance offensive et défensive, et son contingent augmentait à Hambourg l'armée du prince d'Eckmühl. En octobre, Napoléon quitta Dresde pour se porter sur Magdebourg par la rive gauche de l'Elbe, afin de tromper l'ennemi. Son projet était de repasser l'Elbe à Wittenberg et de marcher sur Berlin. Plusieurs corps étaient déjà arrivés à Wittenberg. et les ponts de l'ennemi à Dessau avaient été détruits, lorsqu'une lettre du roi de Wurtemberg, justifiant les inquiétudes déjà conçues sur la fidélité de la cour de Munich, annonça que le roi de Bavière avait subitement changé de parti, et que, sans déclaration de guerre ou avertissement préalable, et en conséquence du traité de Ried, les deux armées autrichienne et bavaroise, cantonnées sur les bords de l'Inn, s'étaient réunies en un seul camp; que ces 80,000 hommes, sous les ordres du général de Wrede, marchaient sur le Rhin; que le Wurtemberg, contraint par la force de cette armée, était obligé d'y joindre son contingent, et qu'il fallait s'attendre que bientôt 100,000 hommes cerneraient Mayence.

A cette nouvelle inattendue, Napoléon crut devoir changer le plan de campagne qu'il avait médité depuis deux mois, pour lequel on avait disposé les forteresses et les magasins : ce plan était de jeter les alliés entre l'Elbe et la Saale, et, manœuvrant sous la protection des places et magasins de Torgau, de Wittenberg, Magdebourg et Hambourg, d'établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (l'armée française possédait sur l'Oder les

places de Glogau, Küstrin, Stettin), et, selon les circonstances, de débloquer les places de la Vistule, Danzig, Thorn et Modlin. Il y avait à espérer un tel succès de ce vaste plan, que la coalition en eût été désorganisée, et tous les princes de l'Allemagne confirmés dans leur fidélité et dans l'alliance de la France. Si, comme on avait dû le penser, la Bavière eût tardé quinze jours à changer de parti, on était assuré qu'elle n'en eût pas changé.

Les armées se rencontrèrent sur le champ de bataille de Leipzig. Le 16 octobre, l'armée française fut victorieuse; le 18, elle l'aurait été encore, malgré l'échec éprouvé le 16 par le duc de Raguse, sans la défection de l'armée saxonne, qui, occupant une des positions les plus importantes de la ligne, passa à l'ennemi avec une batterie de soixante bouches à feu, qu'elle tourna contre la ligne française. Une trahison aussi inouïe devait entraîner la ruine de l'armée et donner aux alliés tous les honneurs de la journée. Napoléon accourut en toute hâte avec la moitié de sa Garde, repoussa, chassa de leurs positions les Saxons et les Suédois. La journée du 18 se termina; l'ennemi fit un mouvement rétrograde sur toute la ligne et prit ses bivouacs en arrière du champ de bataille, qui resta aux Français.

A la bataille de Leipzig, la jeune Garde fut engagée sous le duc de Reggio et le duc de Trévise. La moyenne Garde, commandée par le général Curial, attaqua et mit en déroute le corps autrichien du général Merfeldt, qui fut fait prisonnier. La cavalerie de la Garde, ayant à sa tête le général Nansouty, se porta à la droite, repoussa la cavalerie autrichienne et fit grand nombre de prisonniers. L'artillerie de la Garde, dirigée par le comte Drouot, fut engagée toute la journée. De toute la

Garde, la vieille Garde, infanterie, resta seule constamment en bataille, dans une position culminante où sa présence était nécessaire, mais où elle ne fut jamais dans le cas de se former en carré.

Dans la nuit, l'armée française commença son mouvement pour se placer derrière l'Elster et se trouver en communication directe avec Erfurt, d'où elle attendait les convois de munitions dont elle avait besoin. Elle avait tiré plus de 150,000 coups de canon dans les journées du 16 et du 18. La trahison de plusieurs corps allemands, troupes de la Confédération du Rhin, entraînés par l'exemple donné la veille par les Saxons, l'accident du pont de Leipzig, qu'un sergent fit sauter avant d'en avoir reçu l'ordre de son chef, firent que l'armée, quoique victorieuse, éprouva par ces funestes événements les pertes résultant ordinairement des journées les plus désastreuses. Elle repassa la Saale au pont de Weissenfels; elle devait s'y rallier, y attendre et recevoir des munitions d'Erfurt, qui en était abondamment approvisionné, lorsque l'on reçut des nouvelles précises de l'armée austro-bavaroise : elle avait fait des marches forcées, elle était arrivée sur le Mein; il fallait donc aller à elle.

Le 30 octobre, l'armée française la rencontra rangée en bataille en avant de Hanau, interceptant le chemin de Francfort. Quoique forte et occupant de belles positions, elle fut culbutée, mise en déroute complète, chassée de Hanau. L'armée française continua son mouvement de retraite derrière le Rhin, qu'elle repassa le 2 novembre.

Des pourparlers eurent lieu à Francfort entre le baron de Saint-Aignan, le prince de Metternich, le comte de Nesselrode et lord Aberdeen. Les alliés posaient comme bases premières

de la paix que Napoléon renoncerait au protectorat de la Confédération du Rhin, à la Pologne et aux départements de l'Elbe; que la France resterait entière dans ses limites naturelles des Alpes et du Rhin, et qu'on discuterait une frontière en Italie qui séparât la France des états de la Maison d'Autriche.

Napoléon adhéra à ces bases. Le duc de Vicence partit pour Francfort; mais le congrès de Francfort était une ruse mise en avant comme le congrès de Prague, dans l'espoir que la France refuserait. On voulait avoir un nouveau texte de manifeste pour travailler l'esprit public; car, au moment même où ces propositions conciliatrices étaient faites, les alliés violaient la neutralité des cantons, entraient en Suisse, refusaient de recevoir à Francfort le plénipotentiaire français et indiquaient Châtillon-sur-Seine pour le lieu de la réunion du congrès. Bientôt ils firent pressentir comme base de la négociation l'abandon de toute l'Italie, de la Hollande, de la Belgique, des départements du Rhin et de la Savoie, ce qui replaçait la France dans les limites qu'elle avait avant 1792; et par un projet de traité préliminaire, remis le 15 février, ils exigèrent qu'on leur livrât immédiatement les places de Huningue, de Belfort et de Besançon. De telles prétentions n'étaient assurément pas de nature à être admises sans discussions. Les négociations duraient encore lorsque les alliés déclarèrent que le congrès était dissous.

QUINZIÈME NOTE.

(Page 339.)

« On sait comment Napoléon parvint de l'île d'Elbe jusqu'à Paris. Il était à peine maître de cette capitale, lorsqu'il vit se déclarer contre lui toute

l'Europe et les deux tiers de la France; il n'avait pour lui qu'une armée de 150,000 hommes et le prestige d'un nom brillant de l'éclat de plus de trente victoires. Déjà plusieurs armées royales se pressent dans l'intérieur et 800,000 étrangers le menacent sur tous les points à l'extérieur : attendra-t-il de se voir attaqué par la réunion de tous ses ennemis en se bornant à une guerre défensive? ou bien prendra-t-il l'initiative des opérations, afin de troubler leur concert et de porter des coups importants avant qu'ils soient tous en ligne? Il se décide pour le dernier parti. Il rassemble ses troupes, et le 15 juin il se met en marche sur trois colonnes en partant de Philippeville, Beaumont et Maubeuge, pour aller passer la Sambre le même jour à Châtelet, Charleroi et Marchiennes, à la tête de 100,000 combattants. Le reste de ses forces était occupé dans l'intérieur ou sur les autres frontières.

« L'armée anglaise était cantonnée de Bruxelles à Nivelles; l'armée prussienne, aux environs de Fleurus et de Namur. Le projet du général français était d'aller se placer brusquement au milieu des cantonnements de ces deux armées, d'empêcher leur réunion et de tomber successivement sur les troupes éparses avec toute sa cavalerie, qu'il avait formée à cet effet en un seul corps de 20,000 chevaux. Tout le succès de cette opération était dans la rapidité de ses mouvements; il devait porter le même jour toute son armée jusqu'à Fleurus, par une marche forcée de 8 ou 10 lieues, et pousser son avant-garde jusqu'à Sombreffe, sur la route de Namur à Bruxelles; mais, au lieu de se hâter d'arriver au milieu de ses ennemis, il s'arrêta à Charleroi, soit qu'il fût retardé par le mauvais temps, soit par d'autres motifs.

« Le lendemain nous nous mettons en mouvement sur trois colonnes; la colonne de gauche, forte de 35,000 hommes, prend la route de Charleroi à Bruxelles et rencontre une partie de l'armée anglaise en marche pour se joindre aux Prussiens aux Quatre-Bras, nœud de jonction des deux routes de Charleroi et de Namur à Bruxelles. On se bat de part et d'autre avec des succès variés, mais enfin nous obtenons le point capital, celui d'arrêter la marche des Anglais sur la route de Namur. Nos deux autres colonnes marchent, l'une sur la route de Fleurus, et l'autre à une demi-lieue à droite.

« Cependant les Prussiens s'étaient rassemblés avec beaucoup de célérité; et, lorsque nous arrivons à Fleurus, à onze heures du matin, nous trouvons leur armée en position, la gauche à Sombreffe, sur la route de Namur

à Bruxelles, la droite à Saint-Amand, ayant son front couvert par le ruisseau escarpé de Ligny. Nous arrivions sur leur flanc droit; la raison nous conseillait d'attaquer cette aile; par là, nous évitions en partie les défilés du ruisseau, nous nous rapprochions de notre corps de gauche, qui se battait aux Quatre-Bras, de manière que les deux armées pussent se donner mutuellement du secours. et enfin nous rejetions les Prussiens loin des Anglais en les forçant de se retirer sur Namur. Mais le général français agit différemment; il attaque de front, et, après plusieurs combats sanglants, il force enfin le défilé de Ligny avec sa réserve et il débouche sur le centre de l'armée prussienne, dont la retraite, favorisée par la nuit, se fait naturellement vers les Anglais, du côté de Bruxelles, puisque nous les chassions dans ce sens. Nous couchons sur ce champ de bataille après cette victoire sanglante et peu décisive qui nous coûta 15,000 hommes, y compris nos pertes au combat des Quatre-Bras.

« Le 17 nous marchons sur deux colonnes; la colonne principale, après avoir rallié les troupes qui s'étaient battues la veille aux Quatre-Bras, suit la route de Bruxelles et trouve à l'entrée de la nuit l'armée anglaise en position au village de Mont-Saint-Jean. Notre colonne de droite, forte de 30,000 hommes, chargée de suivre les mouvements des Prussiens, incertaine de leur direction, s'arrête à Gembloux, non loin du champ de bataille de la veille.

« Le 18 au matin nous reconnaissons l'armée anglaise dans la même position que la veille, rangée sur deux lignes avec une réserve centrale; sa gauche un peu en arrière, allant s'appuyer à la forêt de Soigne, son centre, fortifié par le village de Mont-Saint-Jean, au nœud des routes de Charleroi et de Nivelles à Bruxelles, et sa droite couverte par un ravin, non loin de Braine-l'Alleud. Le terrain s'étendait en glacis assez uniformes sur son front. Le général anglais, sur le champ de bataille étudié d'avance, avait profité de toutes ses hauteurs pour y placer avantageusement son artillerie, et de tous les mouvements du terrain pour dérober son infanterie à nos coups. Son armée nous parut forte de 80,000 hommes, à en juger d'après l'étendue de son champ de bataille.

« Nous employons toute la matinée, jusqu'à midi, à développer notre armée et à nous préparer au combat. Nous avions 55,000 combattants, non compris notre colonne de droite de 30,000 hommes, qui, dès le matin, était partie de Gembloux pour suivre la marche des Prussiens sur la route de Wavre. Cette colonne, séparée du reste de l'armée par la rivière fan-

geuse de la Dyle, resta près de Wavre, à plus de 3 lieues du champ de bataille, éloignement fatal au succès de la journée. Le combat s'engage à midi à Mont-Saint-Jean, et nous sommes privés de ce corps de 30,000 hommes, que le général français semble avoir oublié loin de lui par un aveuglement ou une présomption sans exemple, et cette colonne reste stupidement sur la rive droite de la Dyle au lieu d'accourir vers le bruit du canon pour prendre part à la bataille, au lieu du moins de marcher vivement sur les traces des Prussiens qui passent la Dyle à Wavre et viennent renforcer l'armée anglaise.

« Si cette colonne latérale, suivant nos principes, se fût rapprochée à une lieue de la colonne principale, en passant la Dyle dès le matin pour se placer entre la grande route et la rivière, on eût pu l'employer, suivant les circonstances, ou à contenir l'armée prussienne, ou à frapper un coup décisif sur la gauche des Anglais, et la victoire se décidait pour l'armée française, du moins les probabilités portent à le croire. Ce qui perdit le général français, ce fut d'être privé d'une partie de son armée en la portant à 3 lieues du point capital par une fausse marche. Quant à la bataille elle-même, la plus grande faute que lui reprochent les connaisseurs, c'est l'engagement prématuré de sa cavalerie, que j'ai déjà eu lieu de faire remarquer. »

(Page 230.)

« Mais, si nous voulions la faire charger (la cavalerie de ligne), dès le commencement de la bataille, sur l'infanterie intacte et aguerrie, elle serait infailliblement ramenée sur le reste de l'armée, où elle communiquerait son désordre. Je sais qu'on pourrait opposer à ces raisonnements l'exemple récent de deux généraux illustres qui engagèrent leur cavalerie presque dès le début de la bataille de Waterloo. Voici comment : la droite des Français, composée de quatre divisions d'infanterie, chacune formée en colonne serrée par division, s'avançait pour attaquer la gauche et le centre de la ligne anglaise, lorsque le général anglais lança sur ces colonnes en marche une brigade de cavalerie de sa gauche; cette charge eut du succès contre toute probabilité. Une de nos colonnes, effrayée au seul aspect de cette cavalerie, s'enfuit et se dispersa en abandonnant une batterie de trente pièces d'artillerie qu'elle était chargée de soutenir; mais la cavalerie anglaise, en se retirant après sa charge, fut prise en flanc et à dos par les autres divisions d'infanterie et par quelques escadrons français; elle souffrit beaucoup, et ces deux régiments furent presque détruits. »

(Page 233.)

« . . . . . Cependant, comme son caractère inflexible (Napoléon) ne savait jamais céder à propos à l'empire des circonstances, il aima mieux faire détruire assez inutilement sa cavalerie sous le feu des Anglais que de la faire replier. Cette charge déplacée se fit sans doute à son insu; mais pourquoi se tenait-il hors de portée de bien voir? Pourquoi ne surveillait-il pas son champ de bataille pour donner et faire exécuter ses ordres? Tout général en chef n'est-il pas responsable des fautes qui se commettent sur un champ de bataille qui n'a qu'une demi-lieue d'étendue? et le sien n'était guère plus grand. »

Quoi! les deux tiers de la France étaient contre Napoléon! Plusieurs armées royales manœuvraient dans l'intérieur! Comment donc, débarqué seul sur la côte de Provence, s'est-il rassis en vingt jours sur son trône? Comment donc la France entière l'a-t-elle proclamé pour la troisième fois depuis quinze ans son souverain, au Champ de Mai? Comment donc 500,000 Français sont-ils, à sa voix, accourus sous ses enseignes? Comment donc tant de généraux de toutes les armées, tant d'officiers éclairés lui ont-ils prêté serment, quand, peu de jours avant, ils avaient reçu la croix de Saint-Louis des mains de Louis XVIII? Comment donc son nom seul fait-il encore aujourd'hui trembler sur leurs trônes tous les rois du monde conjurés contre lui?. . . . . .

Napoléon n'a jamais réuni 20,000 hommes de cavalerie pour les jeter entre l'armée prusso-saxonne et l'armée anglo-hollandaise, dans un pays coupé, couvert de mamelons; ce qu'il a fait, il l'avait projeté. Le 15 au soir, son armée ne resta pas à Charleroi; les corps du général Vandamme et du maréchal Grouchy bivouaquèrent dans les bois à un quart de lieue de Fleurus; le prince de la Moskowa, après s'être battu

toute la journée, coucha à Frasne, ayant des vedettes sur les Quatre-Bras. Il était impossible d'occuper Sombreffe, puisque déjà, indépendamment du corps du général Zieten, le 2e corps prussien, celui du général Thielmann, y était arrivé de Namur. L'armée fit 10 lieues dans cette première journée, par des chemins de traverse dans un pays coupé. L'intention de Napoléon était que son avant-garde occupât Fleurus en cachant ses troupes derrière les bois près de cette ville; il se fût bien gardé de laisser voir son armée et surtout d'occuper Sombreffe. Cela seul eût fait manquer toutes ses manœuvres; car alors le maréchal Blücher eût été obligé de donner Wavre pour point de rassemblement à ses troupes, la bataille de Ligny n'eût pas eu lieu, l'armée prussienne n'eût pas été obligée de livrer bataille sans être rassemblée et sans être soutenue par l'armée anglaise.

La victoire de Ligny a été tellement décisive, qu'elle a affaibli l'armée prussienne de 60,000 hommes; elle avait décidé la question. Par où fallait-il attaquer les Prussiens? en débordant leur droite par Saint-Amand, ou bien en débordant leur gauche par Sombreffe, ou enfin en perçant leur centre, en s'emparant des hauteurs de Brye et rejetant toute leur aile du côté de Charleroi, et en arrivant avant la droite sur le chemin des Quatre-Bras? Il n'était pas question dans cette bataille de séparer les Anglais des Prussiens; on savait que les Anglais ne pouvaient être en mesure que le lendemain; mais il était question d'empêcher la partie du 3e corps de Blücher, qui n'était pas encore réunie à onze heures du matin et qui venait par Namur, et le 4e corps, qui arrivait à Ligny par Gembloux, de joindre sur le champ de bataille. En coupant la ligne ennemie à Ligny, toute la droite de l'ennemi à Saint-Amand fut tournée et compromise; tandis que, maître de Saint-Amand, on n'eût

rien eu. Il faut donc conclure de ceci que la raison de Napoléon n'est pas la raison de l'aristarque, et il voudra bien nous permettre de croire de préférence au coup d'œil militaire du premier.

S'il était vrai que le général anglais eût étudié son champ de bataille de Mont-Saint-Jean, il n'aurait pas donné preuve de talent dans cette occasion. Ce champ de bataille était mauvais, son armée était perdue sans l'arrivée des 60,000 hommes de Blücher. Le duc de Wellington était surpris dans ses cantonnements; l'armée française manœuvrait depuis trois jours à portée de ses avant-postes; elle avait commencé les hostilités, repoussé l'armée prussienne, qu'il ignorait encore à son quartier général que Napoléon eût quitté Paris. Tous les cantonnements de son armée étaient en pleine sécurité, occupant une étendue de plus de 20 lieues. Son infanterie, sa cavalerie et son artillerie étaient cantonnées séparément. Son infanterie seule fut engagée aux Quatre-Bras une partie de la journée; elle y perdit énormément, parce qu'elle fut obligée de résister en colonnes serrées ou formées en carré aux charges répétées de nos intrépides cuirassiers, soutenus par cinquante bouches à feu; c'était une grande faute. Les trois armes ne peuvent pas se passer l'une de l'autre; elles doivent être cantonnées et placées de manière à pouvoir toujours s'assister.

Le duc de Wellington commit une autre faute : il donna pour point de réunion à son armée les Quatre-Bras, déjà au pouvoir des Français; il l'exposait ainsi à être défaite partiellement. Son point de rassemblement devait être Waterloo; il aurait eu alors quarante-huit heures pour réunir son armée, infanterie, cavalerie, artillerie, et, lorsque les Français se seraient présentés devant lui, ils eussent trouvé toutes ses forces réunies

et en position. Mais le parti de livrer bataille était-il conforme aux intérêts de l'Angleterre et de ses alliés? Non, le plan de guerre des alliés aurait dû consister à agir en masse et à ne s'engager dans aucune affaire partielle. Rien n'était plus contraire à leur intérêt que de commettre le succès de l'invasion de la France dans une bataille. Si l'armée anglaise eût été battue à Waterloo, à quoi eussent servi ces armées nombreuses de Russes, d'Autrichiens, d'Allemands, d'Espagnols, qui arrivaient à marches forcées sur le Rhin, les Alpes et les Pyrénées?

Après la bataille de Ligny, le duc de Wellington aurait dû rassembler son armée derrière la forêt de Soigne, appeler à lui le maréchal Blücher, défendre les approches de la forêt par des arrière-gardes, se couvrir par des abatis et des ouvrages de campagne, appeler à lui toutes les garnisons de la Belgique, notamment les quatorze régiments qui venaient de débarquer à Ostende. Napoléon aurait-il, avec une armée de 100,000 hommes, osé traverser la forêt de Soigne, pour attaquer au débouché les deux armées anglaise et prussienne, fortes de plus de 200,000 hommes et en position? Certes, c'eût été manœuvrer comme son ennemi devait le souhaiter, et c'était certainement ce qui pouvait arriver de plus heureux dans l'intérêt des alliés. Si, au contraire, il eût pris lui-même position, manœuvrant pour attirer l'armée anglo-prussienne, son inaction lui devenait fatale. 300,000 Russes, Autrichiens, Bavarois arriveraient dans ce temps sur le Rhin, et il serait obligé de revenir à tire-d'aile au secours de sa capitale. C'est alors seulement que le duc de Wellington et le maréchal Blücher devaient marcher à lui. Ils ne couraient plus aucune chance; ils agissaient conformément aux vrais principes de la guerre et au plan général de la coalition.

L'armée française ne perdit pas la matinée du 18 à se préparer à la bataille; elle y était prête dès la pointe du jour; mais il fallait attendre que les terres fussent assez étanchées pour que l'artillerie et la cavalerie pussent manœuvrer : il avait plu par torrents toute la nuit. Le détachement de 35,000 hommes du maréchal Grouchy sur Wavre était conforme aux vrais principes de la guerre; car, s'il se fût rapproché à une lieue de l'armée en passant la Dyle, il n'eût pas marché à la suite de l'armée prussienne, qui venait d'être jointe, depuis sa défaite de Ligny, par les 30,000 hommes du général Bulow, et qui, si elle n'eût pas été suivie, pouvait, après cette jonction, se reporter de Gembloux aux Quatre-Bras, sur les derrières de l'armée française. Ce n'était pas trop que de destiner 35,000 hommes à poursuivre et empêcher de se rallier une armée qui, la veille, avait été de 120,000 hommes et qui était encore de 70,000, dont 30,000 de troupes fraîches. Si le maréchal Grouchy eût exécuté ses ordres, qu'il fût arrivé devant Wavre le 17 au soir, la bataille de Mont-Saint-Jean eût été gagnée par Napoléon le 18 avant trois heures après midi. Si, même le 18, il fût arrivé devant Wavre à huit heures du matin, la victoire était encore à nous; l'armée anglaise eût été détruite, repoussée en désordre sur Bruxelles; elle ne pouvait pas soutenir le choc de 68,000 Français pendant quatre heures; elle ne le pouvait pas davantage après que l'attaque du général Bulow sur notre droite fut épuisée : alors encore la victoire était à nous.

Les charges de cavalerie sont bonnes également au commencement, au milieu ou à la fin d'une bataille; elles doivent être exécutées toutes les fois qu'elles peuvent se faire sur les flancs de l'infanterie, surtout lorsque celle-ci est engagée de front. Le général anglais fit très-bien de faire exécuter une charge sur

le flanc de l'infanterie française, puisque les escadrons de cuirassiers qui la devaient soutenir étaient encore en arrière. Le général Milhaud fit encore mieux de faire charger cette cavalerie anglaise par ses cuirassiers et de la détruire. Toutes les batailles d'Annibal furent gagnées par sa cavalerie; s'il eût attendu pour la faire donner la fin de ses batailles, il n'aurait jamais pu l'employer qu'à couvrir sa retraite. C'est avoir les notions les plus fausses de la guerre, et n'avoir aucune idée de la puissance des charges combinées de l'infanterie et de la cavalerie, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

La charge de la cavalerie, à quatre heures du soir, le 18, a été faite un peu trop tôt; mais, une fois faite, il la fallait soutenir; aussi Napoléon, qu'elle contrariait extrêmement, donna cependant l'ordre au général Kellermann, qui était en arrière sur la gauche, de se porter au grand trot pour la soutenir. Le corps de Bulow menaçait dans ce moment le flanc et les derrières de l'armée. Il était important de ne point faire de mouvement rétrograde et de se maintenir dans la position, quoique prématurée, qu'avait prise la cavalerie; cependant l'intention de Napoléon n'était point que la cavalerie de la Garde se portât sur le plateau : c'était sa réserve. Lorsqu'il s'aperçut qu'elle suivait le mouvement des cuirassiers Kellermann, derrière lesquels elle se trouvait en seconde ligne, il lui envoya l'ordre de s'arrêter; mais il était trop tard quand l'ordre arriva : déjà elle était engagée, et Napoléon se trouva ainsi, dès cinq heures du soir, privé de sa réserve de cavalerie, de cette réserve qui, bien employée, lui avait donné tant de fois la victoire. Cependant ces 12,000 hommes de cavalerie d'élite firent des miracles : ils enfoncèrent toutes les lignes anglaises, cavalerie et infanterie, prirent soixante bouches à feu et plusieurs dra-

peaux. L'ennemi crut la bataille perdue, la terreur gagna Bruxelles.

Ces braves cavaliers, n'étant point soutenus, durent s'arrêter et se borner à conserver le champ de bataille qu'ils venaient de conquérir avec tant d'intrépidité. L'attaque du général Bulow occupait le 6e corps et la majeure partie de la Garde (infanterie). Napoléon attendait impatiemment qu'il pût en disposer pour décider la victoire, en la portant sur le plateau. Il sentit alors doublement la privation de la division d'infanterie de sa Garde qu'il avait dû détacher dans la Vendée, sous les ordres de l'intrépide général Brayer. Quatre bataillons seulement se trouvaient disponibles, et cependant il était important que les douze bataillons de la Garde pussent s'engager à la fois. L'apparition inattendue, sur l'extrême droite, des premières colonnes de Blücher ébranla la cavalerie, et obligea Napoléon à envoyer sur le plateau le général Friant, à la tête des quatre bataillons disponibles; les quatre bataillons suivirent à dix minutes de distance. La Garde renversa tout ce qu'elle rencontra. Le soleil était couché. L'ennemi paraissait former son arrière-garde pour appuyer sa retraite. La victoire nous échappa. La 4e division du 1er corps, qui occupait la Haye, abandonna ce village aux Prussiens après une faible résistance. Notre ligne fut rompue. La cavalerie prussienne inonda le champ de bataille. Le désordre devint épouvantable; la nuit l'augmentait et s'opposait à tout. S'il eût fait jour, et que les troupes eussent pu voir Napoléon, elles se fussent ralliées. La Garde fit sa retraite en bon ordre; Napoléon, avec son état-major, resta longtemps au milieu de ses carrés. Ces vieux grenadiers, ces vieux chasseurs, modèles de l'armée dans tant de campagnes, se couvrirent d'une gloire nouvelle sur les champs

de Waterloo. Le général Friant fut blessé; Michel, Duhesme, Poret de Morvan, trouvèrent une mort glorieuse. Jamais l'armée française ne s'est mieux battue que dans cette journée; elle a fait des prodiges de valeur. Sans l'arrivée, à la nuit, du 1er et du 2e corps prussien, la victoire était à nous, et 120,000 Anglo-Prussiens étaient battus par 60,000 Français.

L'histoire nous prouve que tous les libelles tombent promptement dans le mépris. Que les libellistes parcourent ces fatras qui existent à la Bibliothèque nationale contre Henri IV et Louis XIV : ils seront humiliés de leur impuissance; ils n'ont laissé aucune trace.

SEIZIÈME NOTE.

LÉGION D'HONNEUR.

(Page 417.)

« Bientôt Napoléon éleva son trône impérial sur les ruines de cette république informe. Cet homme impérieux s'applaudit sans doute beaucoup d'être parvenu en peu d'années à courber la nation française sous un joug de fer; il ne s'apercevait pas qu'il travaillait contre ses propres intérêts. Dès lors la France ne lui fournit plus que des soldats sans passion et sans énergie, qui remplacèrent mal les soldats passionnés de la Révolution, moissonnés par des guerres continuelles. Le nombre suppléa mal à la qualité, et ses armées, dégénérées, ne purent plus opérer les mêmes prodiges. Les Français séparèrent par degrés leurs intérêts de ceux du despote qu'ils commençaient à haïr. Fatigués de leur asservissement et de se voir le jouet de l'ambition insatiable d'un seul homme, ils ne marchèrent plus dans le sens du gouvernement qu'ils n'aimaient plus. Telle fut la source de ses disgrâces : son despotisme prépara sa chute et l'abaissement de la France. »

(Page 421.)

« . . . . . Ce fut le défaut de l'ordre de la Légion d'honneur en France; on voulut en faire une récompense civile comme une récompense militaire,

et dès lors cette décoration, qui n'aurait dû être que le prix du sang des braves, accordée à des chanteurs, à des histrions, perdit une partie de son lustre aux yeux des troupes. . . . . »

Rien ne prouve mieux ces assertions que les batailles d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iena, de Pultusk, d'Eylau, de Friedland, de Thann, d'Abensberg, d'Eckmühl, d'Essling, de Wagram, de Raab, de la Moskowa, etc.

Annibal fut suffète à Carthage; Scipion, après ses triomphes, accepta à Rome des places de la magistrature civile; Épaminondas fut aussi magistrat du peuple.

Aucun comédien n'a été décoré de la Légion d'honneur. Assimile-t-on à des chanteurs Grétry, Paësiello, Méhul, Lesueur, nos plus illustres compositeurs? Faudra-t-il donc étendre la proscription à David, à Gros, à Vernet, à Renaud, à Robert-Lefebvre, nos plus illustres peintres, et même à Lagrange, à Laplace, à Berthollet, à Monge, à Vauquelin, à Chaptal, à Guyton de Morveau, à Jouy, à Baour-Lormian, à Fontanes, à Sismondi, à Ginguené? Le soldat français aurait des sentiments bien indignes de lui, si une décoration portée par de tels hommes perdait pour cela quelque prix à ses yeux. Si la Légion d'honneur n'était pas la récompense des services civils comme des services militaires, elle cesserait d'être la Légion d'honneur, car ce serait une étrange prétention de la part des militaires que celle d'avancer qu'eux seuls aient de l'honneur. Les soldats ne sachant ni lire ni écrire étaient fiers, pour prix d'avoir versé le sang pour la patrie, de porter la même décoration que les grands talents de l'ordre civil, et, par contre, ceux-ci attachaient d'autant plus de prix à cette récompense de leurs travaux qu'elle était la décoration des braves.

Mais Crescentini? Il est vrai que, dans un moment d'enthou-

siasme, au sortir d'entendre les belles scènes de *Roméo et Juliette*, Napoléon lui donna la croix de la Couronne de fer. Mais Crescentini était bien né; il appartenait à la bonne bourgeoisie de Bologne, de cette ville si chère à son cœur. Il crut plaire aux Italiens, il se trompa; le ridicule s'en mêla. Si cela eût été approuvé par l'opinion, il eût donné la Légion d'honneur à Talma, à Saint-Prix, à Fleury, à Grandménil, à Laïs, à Gardel, à Elleviou; il ne le fit pas, par égard pour la faiblesse et les préjugés de son siècle; il eut tort.

La Légion d'honneur était la propriété de tout ce qui honorait, illustrait son pays, était à la tête de son état, et contribuait à sa prospérité et à sa gloire. Ce qui a mécontenté quelques officiers, c'est que la décoration de la Légion d'honneur était la même pour l'officier et pour le soldat. Mais, si jamais elle cesse d'être la récompense de la dernière classe de la milice, et que, par un esprit d'aristocratie, on institue une médaille pour récompenser le soldat, comme si jamais on en prive l'ordre civil, ce ne sera plus la Légion d'honneur.

DIX-SEPTIÈME NOTE.

COMPARAISON DE LA MARCHE DE NAPOLÉON EN 1800,

AVEC CELLE D'ANNIBAL EN 218 AVANT JÉSUS-CHRIST.

(Page 471.)

« L'analogie de l'expédition des Français avec celle des Carthaginois est frappante. Le consul romain Publius Scipion, après le passage du Rhône par Annibal, s'était retiré derrière les montagnes de la Ligurie, presque dans la même position où se trouva l'armée autrichienne. Le général carthaginois, au lieu de chercher à forcer le passage des Alpes de front, forme le projet admirable de franchir cette formidable barrière de revers, sur un point imprévu. Il remonte le Rhône, d'abord jusqu'à Lyon, ensuite jusque

près de Seyssel; là il quitte le fleuve, prend à droite au travers des montagnes et escalade la chaîne des Alpes par le sentier du petit Saint-Bernard; il débouche ensuite, comme firent les Français, dans la vallée d'Aoste. Les dangers qu'il courut de la part des montagnards, qui le surprirent dans plusieurs défilés, les peines qu'il se donna pour faire passer ses éléphants et pour se frayer une nouvelle route à la place de l'ancienne, qui s'était éboulée, peuvent être mis en parallèle avec tout ce qu'il en coûta aux Français de fatigues et de sang pour traîner leurs canons et forcer le fort de Bard. Scipion quitta brusquement les montagnes de la Ligurie au bruit du passage d'Annibal, comme fit M. de Melas; mais, plus heureux que le général autrichien, il avait déjà passé le Pô à Plaisance et s'était porté sur le Tessin, lorsqu'il rencontra l'armée carthaginoise. Les Autrichiens, au contraire, n'étaient encore arrivés qu'à la hauteur d'Alexandrie lorsque les deux armées modernes se joignirent à Marengo. La bataille que le général autrichien perdit dans cette situation fut et devait être décisive, tandis que le combat que le consul romain perdit sur le Tessin l'obligea seulement à repasser le Pô, sans lui faire perdre sa communication avec Rome, d'où il attendait ses renforts. Un coup d'œil sur la carte suffit pour faire connaître cette différence des situations et pour montrer en même temps que Napoléon, tout en coupant la ligne d'opération de son adversaire, conservait cependant la sienne et la possibilité de faire sa retraite, en cas de malheur, par la vallée d'Aoste sur les Alpes, et de là sur Genève. »

Ces deux opérations n'ont rien de commun; les comparer, c'est n'avoir conçu ni l'une ni l'autre.

1° Scipion ne prit pas position derrière les Alpes maritimes après le passage du Rhône par les Carthaginois; il envoya ses troupes en Espagne, et, de sa personne, il joignit à Plaisance l'armée du préteur Manlius.

2° Annibal n'a jamais formé le projet de franchir les Alpes de revers, sur un point imprévu par son ennemi; il a marché droit devant lui, a traversé les Alpes cottiennes et est descendu sur Turin. Il n'a passé ni à Lyon, ni à Seyssel, ni à Saint-Bernard, ni dans la vallée d'Aoste; il ne l'a pas fait, parce

que le texte de Polybe et de Tite-Live est positif, et parce qu'il n'a pas dû le faire.

3° Scipion, combattant sur les rives du Tessin et de la Trebbia, avait Rome sur ses derrières; Melas, en combattant sur les champs de Marengo, avait la France sur ses derrières. Ces deux opérations n'ont rien de commun; elles sont donc l'opposé l'une de l'autre. Mais, comme, depuis des siècles, les commentateurs déraisonnent sur l'expédition d'Annibal, entrons dans quelques détails.

(Page 576.)

« Annibal, arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, à peu près à la hauteur de Montélimart [1], rassemble aussitôt des bateaux et des radeaux pour passer ce fleuve. Les Gaulois furent aisément dissipés par un corps de troupes qu'il avait envoyé à une marche au-dessus pour surprendre le passage, et toute son armée traversa heureusement. Il détache aussitôt un parti de 500 chevaux numides pour avoir des nouvelles de l'armée romaine, qui, de son côté, avait envoyé 300 chevaux en reconnaissance. Les deux partis se rencontrent et se chargent; la mêlée fut sanglante et favorable aux Romains. Tel fut le premier engagement entre les deux peuples.

« Annibal suivit alors son plan de campagne, digne de son génie. Au lieu de marcher sur l'armée romaine, qui lui eût aisément échappé, après lui avoir fait perdre plusieurs jours, en s'embarquant sur sa flotte [2] ou bien en se renfermant dans Marseille, ville forte et opulente, dévouée aux

---

[1] Ce n'est point à Montélimart, car Montélimart est à 42 lieues de l'embouchure du Rhône, c'est-à-dire à sept marches.

[2] Scipion campa sous sa flotte, à l'embouchure du Rhône, à 24 lieues du camp des Carthaginois. Il y était hors de toute atteinte, et Annibal n'a pas dû se détourner de son principal objet pour courir après lui.

Romains; au lieu de s'engager dans les défilés des Alpes maritimes ou cottiennes, où l'armée romaine serait toujours arrivée avant lui pour lui en disputer le passage, sans doute avec succès, puisque le nombre est inutile dans ces gorges resserrées, dont les rochers âpres et difficiles sont inexpugnables, il résolut de remonter le Rhône et d'aller prendre les Alpes de revers par le pays des Allobroges, en évitant de les attaquer de front. Ce plan admirable lui donnait la facilité de transporter son armée tout à coup dans le bassin fertile du Pô, au milieu des Gaulois cisalpins, ses alliés naturels, sans avoir presque d'autre ennemi à combattre que les rigueurs du froid et l'âpreté des lieux. Il fallait tromper l'armée romaine par une marche imprévue, afin de lui dérober le passage des Alpes [1]. Ainsi le général carthaginois ne s'amuse point à poursuivre les Romains; il prend une route opposée, remonte le Rhône et arrive en quatre jours jusqu'au confluent de la Saône [2]..... Publius, instruit du départ des Carthaginois, en homme d'esprit qui connaissait la puissance de l'opinion sur les troupes, feint de les poursuivre et s'avance jusqu'à leur ancien camp, où il arrive trois jours après leur départ; il retourne ensuite au plus vite à ses vaisseaux et embarque son armée [3]..... »

(Page 579.)

« Annibal continue à remonter le fleuve pendant plusieurs jours, ensuite il quitte le Rhône et prend à droite dans les montagnes pour gravir cette chaîne des Alpes que, depuis le fameux passage, les anciens nommèrent *les Alpes pennines*, du nom qu'ils donnaient aux Carthaginois (*Pœni*), et qui s'appelle maintenant *le petit Saint-Bernard*..... Ce fut donc un trait de

---

[1] Dérober à qui? L'armée de Scipion était en Espagne, celle de Manlius était à Plaisance, sur le Pô.

[2] Lyon est à 60 lieues d'Orange, c'est-à-dire à dix jours de marche. Annibal n'a pas été à Lyon.

[3] Quel esprit y a-t-il à perdre dix jours en se laissant gagner du temps par son ennemi? Scipion fit une chose toute simple : il espéra défendre le passage du Rhône; mais, comme il arriva trop tard, il retourna à sa flotte.

génie de la part de ce grand homme de diriger sa marche d'une manière si extraordinaire et si imprévue, que les Romains ne pussent connaître son projet de passage que lorsqu'il ne serait plus temps de s'y opposer [1]. . . . . »

(Page 581.)

« . . . . . Enfin l'infanterie descendit la dernière et toute l'armée déboucha dans la vallée d'Aoste, et de là dans la plaine, où elle trouva des vivres en abondance. . . . . Cependant Publius Scipion, débarqué, comme nous l'avons dit plus haut, sur les côtes de la Ligurie, avec une partie de son armée, attendait Annibal par les Alpes maritimes ou cottiennes pour lui en disputer le passage. Quelle dut être sa surprise lorsqu'il apprit la nouvelle extraordinaire que les Carthaginois débouchaient par le nord! Il accourt aussitôt avec les troupes qu'il avait amenées, se joint à l'armée prétoriale destinée à contenir les Gaulois, qu'il trouve à Plaisance, passe le Pô sur le pont de cette colonie romaine, jette un pont de radeaux sur le Tessin et y fait passer son armée, tandis qu'Annibal, après avoir quitté la vallée d'Aoste, s'avance de son côté vers le fleuve [2].

L'an 218 avant Jésus-Christ, Annibal, après avoir traversé les Pyrénées, séjourna à Collioure; il traversa le bas Langue-

---

[1] Les Alpes cottiennes s'étendent depuis le col d'Argentière jusqu'au mont Cenis. Comment Scipion pouvait-il y arriver avant Annibal, qui, partant d'Orange, avait trois marches d'avance sur lui? Annibal ne tarda pas d'ailleurs à être instruit que, après être arrivés jusqu'à la Durance, les Romains avaient rétrogradé vers leur flotte. Ils ne pouvaient donc lui donner aucune inquiétude. Cela détruit l'échafaudage du petit Saint-Bernard. Mais c'est pour la première fois, sous Auguste, l'an 21 avant Jésus-Christ, que les Romains sont entrés dans la vallée d'Aoste et fondèrent cette ville.

[2] Polybe et Tite-Live disent qu'Annibal arriva sur Turin et non sur Ivrée.

doc, non loin de la mer, et passa le Rhône au-dessus de l'embouchure de la Durance et au-dessous de l'embouchure de l'Ardèche. Il passa au-dessus de l'embouchure de la Durance parce qu'il ne voulait point se diriger sur le Var; il passa au-dessous de l'embouchure de l'Ardèche parce que là commence cette chaîne de montagnes qui domine presque à pic la rive droite du Rhône jusqu'à Lyon, tandis que la vallée sur la rive gauche est large de plusieurs lieues; elle s'étend jusqu'au pied des Alpes. De l'embouchure du Rhône jusqu'au confluent de l'Ardèche il y a 28 lieues; il est probable qu'Annibal a passé 4 lieues plus bas, à la hauteur d'Orange, à 24 lieues ou quatre journées de marche de la mer; il s'est dirigé d'Orange en droite ligne sur Turin. Le quatrième jour de marche, il s'est trouvé au confluent de deux rivières : celui de l'Isère dans le Rhône, au-dessus de Valence, ou celui du Drac dans l'Isère, à Grenoble. Ces deux points satisfont également au texte de Polybe et de Tite-Live. La chaussée d'Espagne, en Italie, qui traverse le Rhône à Pont-Saint-Esprit, les Alpes au mont Genèvre, et que Napoléon a fait construire, est la communication la plus courte entre les deux péninsules; elle passe à Grenoble.

Le consul Scipion avait eu pour département l'Espagne, son collègue Sempronius, la Sicile; le sénat, bien loin de s'attendre à l'irruption d'Annibal, avait adopté le projet de porter à la fois la guerre en Afrique et en Espagne. Les Romains ne communiquaient alors avec l'Espagne que par la mer; la Ligurie, les Alpes et la Gaule leur étaient inconnues et étaient habitées par des peuples leurs ennemis. Scipion embarqua son armée à Pise, le port de l'Arno. Après cinq jours de navigation, il mouilla à Marseille; il y apprit, à son grand étonnement, que

déjà Annibal avait passé les Pyrénées et arrivait sur le Rhône; il se porta à l'embouchure de ce fleuve, y débarqua, pour céder aux instances des habitants du Rhône qui l'appelaient à leur secours. Il se flatta avec quelque fondement que, quelque forte que fût l'armée carthaginoise, il pouvait défendre le passage d'une rivière aussi considérable que le Rhône; il se mit en marche, arriva en trois jours au camp des Carthaginois, mais ils n'y étaient plus depuis trois jours. Ils étaient en opération. Remontant le fleuve, il lui restait le parti, ou de les suivre (il n'eût point tardé à atteindre leur arrière-garde, mais il s'en garda bien, Annibal se fût retourné et l'eût battu), ou de remonter la vallée de la Durance, se porter sur le col d'Argentière, s'y faire joindre par l'armée du préteur Manlius, qui était à Plaisance, attendre Annibal et l'attaquer avec ses deux armées réunies au moment où il descendrait dans la plaine. Ce projet eût sauvé Rome, mais il n'était pas praticable; les Alpes étaient habitées par une race de barbares, de toute antiquité, aussi ennemis du peuple romain que les Gaulois de Milan et de Bologne; ceux-ci eussent coupé les communications de l'armée de Scipion, si elle se fût portée derrière les Alpes cottiennes. Il ne lui restait donc qu'un troisième parti à prendre, celui de rejoindre sa flotte à l'embouchure du Rhône et d'y embarquer son armée.

Cela fait, devait-il rétrograder sur Nice, y débarquer, gagner le col de Tende, descendre dans la vallée de la Stura, se porter ainsi au débouché des Alpes cottiennes? Il fût arrivé trop tard, puisqu'il n'y eût pu arriver au plus tôt que le vingt-sixième jour de son départ d'Orange, et qu'Annibal était à Turin dès le vingt-deuxième jour. Mais, d'ailleurs, ce plan n'était pas plus exécutable que celui de marcher par terre d'Orange sur le col

d'Argentière en remontant la Durance; car les hauteurs des Alpes maritimes, le col de Tende, étaient également habités par des peuples ennemis de Rome.

Les Romains entrèrent pour la première fois dans les Gaules cinquante-cinq ans après Annibal; ils ne franchirent les Alpes que cent quatre ans après lui : ce fut l'an 163 avant Jésus-Christ que le consul Apinius passa le Var pour réprimer les peuples liguriens, qui inquiétaient les colonies marseillaises de Nice et d'Antibes. Les Romains entrèrent alors en Gaule sans traverser les Alpes. L'an 125 avant Jésus-Christ, le consul Flaccus, appelé par les Marseillais, passa une seconde fois le Var; l'an 124, le consul Sextus fonda la ville d'Aix, premier établissement des Romains en Gaule; jusqu'alors ils n'avaient pas encore passé la chaîne des Alpes. Ce fut l'an 122 que le consul Domitius passa les Alpes cottiennes, entra dans le pays des Allobroges; il était appelé par les peuples d'Autun, qui dès lors avaient formé des liaisons avec Rome. Les Dauphinois et les Auvergnats occupaient un camp près d'Avignon; Domitius les battit. Il avait avec lui des éléphants, qui effrayèrent beaucoup les Gaulois. Enfin ce fut l'an 118 avant Jésus-Christ que Marcus fonda Narbonne.

Désespérant de pouvoir mettre obstacle au passage des Alpes, Scipion mit toute sa confiance, pour couvrir Rome, dans les barrières de la Sesia, du Tessin et du Pô. Il se rendit de sa personne en Italie, et envoya son armée, sous les ordres de son frère, en Catalogne, couper les communications d'Annibal avec l'Espagne. Arrivé à Pise, il se fit joindre par toutes les forces disponibles de la république et opéra sa jonction à Plaisance avec le préteur Manlius. Là, il était merveilleusement placé pour arrêter les Carthaginois : s'ils marchaient par la rive

droite du Pô, il pourrait prendre la position de la Stradella, où la grande supériorité de l'armée africaine ne leur eût été d'aucune utilité, ou bien les attendre sur les rives de la Trebbia; s'ils manœuvraient par la rive gauche du Pò, il pourrait les arrêter à la Sesia ou au Tessin, rivières larges et profondes; et enfin il se trouvait encore à temps de défendre le passage du Pô. Il n'avait donc rien de mieux à faire que ce qu'il fit.

Cependant Annibal, arrivé au confluent du Rhône et de l'Isère, ou à Grenoble, mit fin à un différend qui existait entre deux frères qui s'y disputaient la magistrature suprême. Il marcha pendant six jours, et arriva, dans la première supposition, près de Montmélian, où il passa l'Isère (distance de 36 lieues); il continua sa marche dans des pays difficiles, et, en neuf jours, parcourut les 40 lieues qui séparent Montmélian du pied du mont Cenis, du côté de Suse. Ou bien, s'il partit de Grenoble, il employa les six jours à faire les 28 lieues de cette ville à Saint-Jean-de-Maurienne, d'où il en aurait mis neuf pour faire les 30 lieues de Saint-Jean-de-Maurienne à Suse. Vingt-deux jours après avoir quitté son camp du Rhône, il entra en Italie, se porta sur Turin, qui refusa de lui ouvrir ses portes; il la prit et la saccagea; de là il marcha sur Milan, capitale des Cisalpins dits *Insubriens*, qui étaient ses alliés; il traversa la Dora-Baltea et la Sesia sans trouver d'ennemis.

Aussitôt que Scipion fut instruit qu'Annibal marchait sur la rive gauche du Pô, il passa le Tessin pour prendre position sur la Sesia; mais il n'arriva pas à temps, fut battu et ne put défendre le Pò, que les Carthaginois passèrent au-dessus de l'embouchure du Tessin. Les progrès d'Annibal portèrent l'alarme à Rome; le consul Sempronius accourut de Sicile sur

la Trebbia, se joignit à l'armée de Scipion, et livra bataille aux Carthaginois. Il fut battu.

La marche d'Annibal depuis Collioure jusqu'à Turin a été toute simple, elle a été celle d'un voyageur : il a pris la route la plus courte; il n'a été gêné en rien par les Romains, et l'armée de Scipion, qui était en chemin pour l'Espagne, n'est entrée pour rien dans ses calculs. Avant de partir de Carthagène, il était assuré de la coopération des Gaulois cisalpins, qui avaient de l'influence sur les habitants des Alpes; les historiens disent même que les Gaulois de Bologne et de Milan lui envoyèrent des députés pour hâter sa marche, et qu'il les reçut à son camp sur le Rhône. Quant à la difficulté du passage des Alpes, elle a été exagérée; il n'y en avait aucune; les éléphants seuls ont pu lui donner de l'embarras, Dès l'an 600 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis quatre cents ans avant Annibal, les Gaulois étaient dans l'usage de passer les Alpes et d'inonder l'Italie. Les Milanais, les Mantouans, les Véroniens, les Bolonais, étaient des colonies gauloises.

CONCLUSION.

TEXTE

DES

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE LA GUERRE.

« Des observations et des raisonnements répandus dans les différents chapitres de cet ouvrage, on peut tirer les conclusions suivantes, qui en sont comme les corollaires.

« 1. Les enrôlements volontaires étant ordinairement insuffisants, tant pour la quan-

NOTES DE NAPOLÉON.

tité que pour la qualité des recrues, on se voit obligé d'avoir recours à des moyens forcés pour lever un nombre de troupes en rapport avec celui des principales puissances de l'Europe.

2. En n'admettant aucun privilége ni aucune exemption.

« 2. Un de ces moyens les plus favorables à l'entretien d'une bonne armée nationale, et qui blesse le moins les intérêts de la société, c'est de désigner annuellement, par la voie du sort, sur tous les jeunes célibataires, les recrues jugées nécessaires.

« 3. Les nouvelles levées seront formées et réunies en bataillons ou cohortes; la force de ces petits corps sera déterminée par la quantité des troupes en bataille qu'un commandant peut faire agir et mouvoir à sa voix avec ensemble et précision; on peut la fixer de cette manière à 6 ou 800 hommes.

3. Un bataillon doit avoir en ligne 60 toises de front, ce qui exige 800 hommes présents sous les armes, compris 80 hommes pour serre-files, les tambours, la musique, les sapeurs, l'état-major, les charretiers; en y ajoutant 160 hommes pour la différence de l'effectif au présent, on a un complet de 960 hommes pour la force du bataillon.

« 4. La multiplicité de ces cohortes, qu'on peut regarder comme les éléments de l'armée, et le terrain qu'elles occupent sur un champ de bataille, ne permettent pas au général en chef de les disposer, de les

4. Il faut un colonel-brigadier pour trois ou pour quatre bataillons, pour un effectif de 2,880 ou de 3,840 hommes : présents sous les armes, 2,400 ou 3,200.

faire combattre et de les ranger toutes lui-même ; ce qui l'oblige d'en faire plusieurs divisions dont il confie le commandement à ses lieutenants.

« 5. La force de ces divisions, que j'appelle *légions*, est déterminée par la quantité des cohortes qu'un officier général peut aisément embrasser et suivre de l'œil sur un champ de bataille : je la fixe ici à dix cohortes.

5. Une division se compose de trois brigades, de neuf ou douze bataillons, de 8,640 ou de 11,520 hommes; ce qui fait 7,200 ou 9,600 hommes présents sous les armes.

« 6. Les besoins de la guerre réclament deux espèces d'infanterie : l'une pour soutenir par son union le choc de l'ennemi et rompre ses efforts; l'autre pour le reconnaître, le harceler en tirailleurs, et le poursuivre dans les pays fourrés. La proportion de la première à la seconde sera de 3 à 1.

6. Il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule espèce d'infanterie, parce que le fusil est la meilleure machine de guerre qui ait été inventée par les hommes.

« 7. Les besoins de la guerre réclament deux espèces de cavalerie : l'une pour achever de rompre et d'écraser sous le poids de ses masses des troupes harassées et en désordre par un long combat ; l'autre pour fouiller le pays, éclairer les colonnes, avoir des nouvelles de l'ennemi, lui tendre des embûches, surprendre ses convois et poursuivre les fuyards en plaine. Elles seront à peu

7. Ils en réclament quatre : les éclaireurs, la cavalerie légère, les dragons, les cuirassiers. La cavalerie doit être, dans une armée en Flandre ou en Allemagne, le quart de l'infanterie; sur les Pyrénées, les Alpes, un vingtième; en Italie, en Espagne, un sixième.

près entre elles dans la même proportion et feront environ un sixième de l'armée.

« 8. Pour remplir des rôles si différents, les troupes de ligne doivent marcher et combattre avec ordre et ensemble, et les troupes légères marcher et combattre dispersées et isolément; d'où il suit que leur éducation et leurs exercices ne doivent pas plus se ressembler que leurs services.

8. L'ordre et la tactique sont nécessaires à l'infanterie, à la cavalerie, à l'artillerie, aux éclaireurs, aux chasseurs, aux dragons, aux cuirassiers. La cavalerie a plus besoin d'ordre, de tactique, que l'infanterie même; elle doit de plus savoir combattre à pied, être exercée à l'école de peloton et de bataillon.

« 9. La légion renfermera dans son sein de l'infanterie de ligne, de l'infanterie légère, et de la cavalerie légère, afin que le corps réunisse la légèreté et la vélocité avec la solidité.

9. Si vous attachez une poignée d'éclaireurs à chaque division d'infanterie, il faut que leur nombre ne dépasse pas un vingt-cinquième de l'infanterie, et qu'ils soient montés sur des chevaux de 4 pieds 5 à 6 pouces, dont la cavalerie ne se sert pas.

« 10. La cavalerie de ligne, qui ne peut être fort utile que par grandes masses et à la fin d'un combat, sera toute réunie en réserve de l'armée.

10. La cavalerie de ligne doit être à l'avant-garde, à l'arrière-garde, aux ailes et en réserve, pour appuyer la cavalerie légère. Elle doit être employée au commencement, au milieu, à la fin d'une bataille, selon les circonstances.

« 11. La quantité d'artillerie doit être en sens inverse de la bonté de l'infanterie. On peut fixer le nombre de bou-

11. Il faut avoir autant d'artillerie que son ennemi, calculer sur quatre pièces par 1,000 hommes

ches à feu, à raison de deux pièces pour 1,000 hommes de bonnes troupes.

d'infanterie et de cavalerie. Plus l'infanterie est bonne, et plus il faut la ménager et l'appuyer par de bonnes batteries.

«12. Une partie de cette artillerie sera donnée aux légions pour engager le combat, et l'autre partie sera tenue en réserve de l'armée.

12. La plus grande partie de l'artillerie doit être avec les divisions d'infanterie et de cavalerie, la plus petite partie en réserve. Une pièce doit avoir avec elle 300 coups à tirer, non compris le coffret ; c'est la consommation de deux batailles.

«13. Les grandes armées ne pouvant pas marcher sur une seule colonne sans risquer de voir la tête battue par l'ennemi avant que la queue, souvent à plus d'une journée en arrière, puisse arriver à son secours, on est contraint d'en former plusieurs colonnes de route.

13. Il est des cas où une armée doit marcher sur une seule colonne, et il en est où elle doit marcher sur plusieurs. Une armée ne chemine pas ordinairement dans un défilé de 12 pieds de largeur; les chaussées ont 4 ou 6 toises, et permettent de marcher sur deux rangs de voitures et sur 15 à 20 hommes de front. Presque toujours on peut cheminer sur la droite et la gauche des chaussées. On a vu des armées de 120,000 hommes, marchant sur une seule colonne, prendre leur ordre de bataille en six heures de temps.

«14. Chaque colonne de route, suivant un chemin dif-

14. Le plus souvent il doit y avoir une avant-garde, où doit se

férent, doit avoir son avant-garde et ses flanqueurs pour s'éclairer. Cette avant-garde sera uniquement composée de troupes légères, afin de ne pas engager de combat sérieux avant l'arrivée de l'armée.

trouver le général en chef, pour de là diriger les mouvements de son armée. Il faut à l'avant-garde de la cavalerie légère, de la grosse cavalerie, des corps d'infanterie d'élite, et une quantité suffisante d'artillerie, afin de pouvoir manœuvrer, contenir l'ennemi, donner le temps à l'armée d'arriver, aux bagages, aux parcs de filer.

«15. La longueur d'une colonne de route est fixée par le temps qu'elle peut se promettre pour se déployer en bataille avant d'être attaquée, dès qu'elle a des nouvelles de la marche de l'ennemi par son avant-garde. Cette longueur ne peut guère s'étendre par cette raison au delà de 2 ou 3 lieues; ce qui comprendra environ 30,000 hommes avec l'artillerie et les bagages, sur une grande route. Ainsi la force d'une colonne de route peut s'élever ordinairement à 30,000 hommes.

15. Ces calculs sont erronés.

«16. D'où l'on voit qu'une colonne de route doit se former de plusieurs légions. Je la forme ici de quatre légions, de soixante bouches à feu et de 3,000 chevaux de ligne,

16. 1° Il ne faut qu'un général en chef par armée, un lieutenant général par corps d'armée ou aile, un maréchal de camp par division, un colonel-brigadier par brigade.

et j'en fais un corps d'armée, sous les ordres d'un général en chef, qui doit renfermer dans son sein tout ce qui lui est nécessaire pour les combats, puisqu'il voyage et qu'il campe isolément.

2° Il est bon que les corps d'armée ne soient pas égaux entre eux, qu'il y en ait de quatre divisions, de trois divisions, de deux. Il faut au moins cinq corps d'armée d'infanterie dans une grande armée.

3° Lorsque l'infanterie de l'armée n'est que de 60,000 hommes, il vaut mieux n'avoir que des divisions et des lieutenants généraux pour commander les ailes et les détachements.

17. Les différents corps d'armée sont dirigés par un généralissime, qui fait concourir leurs efforts vers un même but, et qui les fait marcher de manière à se prêter un mutuel secours; ils ne doivent pas s'éloigner de plus de 2 lieues les uns des autres, si l'ennemi est réuni.

17. Le titre de *généralissime* emporte l'idée du commandement général de toutes les troupes d'un état.

Les distances que les corps d'armée doivent mettre entre eux dans les marches dépendent des localités, des circonstances et du but qu'on se propose. Ou le terrain est praticable partout, et alors pourquoi marcher sur un front de 10 à 12 lieues; ou il n'est praticable que sur un certain nombre de chaussées ou de chemins vicinaux, et alors on reçoit la loi des localités.

A quoi bon une maxime qui ne peut jamais être mise en pratique, et qui, mise en pratique sans dis-

cernement, serait souvent la cause de la perte de l'armée.

« 18. Lorsque l'ennemi se sépare en plusieurs corps trop éloignés pour se soutenir, le talent d'un généralissime est de réunir tout à coup ses colonnes, par des marches forcées, contre un de ces corps, afin de l'écraser sous le poids de forces supérieures.

18. Cela dépend de l'objet qu'on a en vue, de la nature des troupes, des localités.

« 19. L'infanterie doit se former en bataille sur trois rangs, contre l'infanterie et contre la cavalerie.

19. C'est l'ordre naturel.

« 20. Les meilleurs feux, surtout contre la cavalerie, sont les feux successifs par rang.

20. Il n'y a de feu praticable devant l'ennemi que celui à volonté, qui commence par la droite et la gauche de chaque peloton.

« 21. Un ordre de bataille complet doit être composé d'une première ligne pour se battre, d'une seconde ligne pour encourager et soutenir la première, la remplacer dans le combat, et favoriser sa retraite et son ralliement; et enfin d'une réserve pour parer aux accidents imprévus et tumultueux du combat, secourir les lignes, protéger leurs flancs et leurs derrières, et frapper, au moment opportun, un coup décisif sur un point affaibli de l'ordre de bataille de l'ennemi.

21. Ceci est tiré de la tactique des Romains, qui avaient un ordre de bataille constant; mais, depuis l'invention des armes à feu, la manière d'occuper une position pour camper ou pour livrer bataille dépend de tant de circonstances différentes, qu'elle varie avec les circonstances; il y a même plusieurs manières d'occuper une position donnée avec la même armée; le coup d'œil militaire, l'expérience et le génie du général en chef en dé-

cident; c'est sa principale affaire. Dans un grand nombre de cas, une armée qui prendrait cet ordre de bataille serait battue et mise en déroute.

« 22. Les cohortes de première et de seconde ligne appartiendront aux mêmes légions. Ces dernières seront placées hors de portée du fusil, afin qu'elles se conservent intactes jusqu'au moment d'entrer en scène; on les rangera en petites colonnes qu'on ne déploiera que lorsqu'elles remplaceront les premières dans les combats, afin de ne pas gêner le passage des lignes.

22. Si la seconde ligne était placée à 80 ou 100 toises de la première, et qu'elle restât pendant la bataille rangée en colonne, elle serait détruite par les batteries ennemies plus vite que la première ligne, et ne pourrait pas dès lors aller à son secours. Tout cela était bon pour les Grecs et les Romains.

« 23. La réserve, composée de la cavalerie de ligne, de la moitié de l'artillerie et d'un corps d'infanterie d'élite se tiendra en colonne derrière le centre des lignes, hors de portée du canon.

23. Une armée qui paralyserait ainsi, pendant toute la durée d'une bataille, la moitié de son artillerie et toute sa grosse cavalerie, serait à peu près sûre d'être battue.

« 24. Dans cet ordre de bataille, l'infanterie légère, dispersée en tirailleurs sur les fronts et sur les flancs, escarmouche en engageant le combat; l'artillerie légionnaire, en batterie à côté des cohortes de première ligne, ouvre son feu sur l'ennemi; la première ligne s'avance et tâche de saisir une position favorable, à portée de

24. Cela est tiré des Romains; ce n'est pas ainsi que se battent les modernes. Voyez les batailles de Gustave-Adolphe, de Turenne, du grand Condé, de Luxembourg, du prince Eugène, de Frédéric : vous n'en trouverez pas une qui ressemble à cela. Mais voulez-vous savoir comment se donnent les batailles?

fusil, pour commencer son feu de mousqueterie; la seconde ligne marche au secours de la première. Dès qu'elle est rompue et qu'elle cède du terrain, elle la remplace dans le combat; elle arrête l'ennemi, tandis que celle-ci se rallie, se reforme en arrière et devient seconde ligne à son tour, jeu qui se répète plusieurs fois en raison de la bravoure des troupes; et enfin la réserve fait avancer son artillerie pour battre une des ailes affaiblies de l'ennemi. Son infanterie marche vivement en colonne pour aborder cette aile, tandis que la cavalerie de ligne la tourne rapidement, se forme perpendiculairement à son ordre de bataille et la charge en flanc et à dos. Telle est l'histoire des combats les mieux calculés de ce siècle.

« 25. L'ordre en colonne est un ordre de marche et non pas de combat; ainsi l'on ne doit le prendre que lorsqu'il s'agit d'arriver rapidement sur l'ennemi plutôt que de se battre, ou pour forcer un défilé, lorsque le terrain ne permet pas de se déployer.

lisez, méditez les relations des cent cinquante batailles de ces grands capitaines.

25. L'ordre en colonne est un ordre de combat lorsque les circonstances le requièrent, c'est pour cela que notre tactique nous donne le moyen de passer rapidement de l'ordre mince à l'ordre profond. Il faut marcher, si l'on craint la cavalerie, en colonnes, à distance de peloton, afin de pouvoir former le bataillon carré par peloton à droite et à gauche en bataille. Il faut, etc.

« 26. Par exemple, s'il s'agit d'attaquer des retranchements ou un village, ce serait une folie que de vouloir échanger des coups de fusil avec un ennemi à couvert. Il faut arriver promptement sur lui pour lui livrer un combat plus égal à l'arme blanche; et alors l'ordre en colonne doit être préféré comme le plus favorable à la marche, et le plus commode pour pénétrer par les défilés étroits des brèches et des rues du village.

26. L'ordre en colonne n'est donc pas simplement un ordre de marche.

« 27. Mais, comme une bataille se compose d'une suite alternative de combats et de marches, il s'ensuit que les troupes doivent tantôt se déployer pour la facilité du combat, tantôt se replier sur elles-mêmes pour la facilité de la marche. Ce passage successif de l'un à l'autre ordre, suivant les circonstances locales et autres du moment, exige un coup d'œil rapide et exercé.

27. Ce n'est pas parce qu'une bataille se compose d'une alternative de combats et de marches, qu'il faut être en colonne ou en ligne, c'est parce que les circonstances de l'attaque ou de la défense exigent que l'on soit en ligne ou en colonne.

« 28. L'ordre de bataille primitif doit toujours se plier et se marier au terrain, de manière à faire tourner tous ses accidents au profit de l'attaque ou de la défense.

28. Ceci est du phébus; et, autant que cela peut se comprendre, cela est faux : les circonstances du terrain seules ne doivent pas décider de l'ordre de bataille, qui doit être déterminé par la réunion de toutes les circonstances.

« 29. Parmi les accidents de terrain, les uns sont favorables et les autres défavorables; l'art des positions consiste à se saisir des accidents favorables pour en fortifier son ordre de bataille et à laisser les accidents défavorables en avant et sur les flancs, pour qu'ils affaiblissent l'ordre de bataille de l'agresseur.

29. Cette observation est propre à prouver qu'on ne peut pas prescrire un ordre de bataille constant.

« 30. Nous devons camper étendus en ordre de bataille pour éviter les surprises et non pas agglomérés comme les Romains, parce que nous ne pouvons pas nous renfermer et nous mettre en sûreté comme eux dans des enceintes fortifiées.

30. L'art d'asseoir un camp sur une position n'est autre chose que l'art de prendre une ligne de bataille sur cette position. Il faut que toutes les machines de jet soient en jeu et favorablement placées; il faut que la position prise ne soit pas dominée, prolongée, enveloppée, et qu'au contraire, autant que cela est possible, elle domine, prolonge, enveloppe la position opposée.

« 31. Il serait souvent convenable de renforcer nos positions et nos camps par des travaux de campagne, qui pussent s'exécuter en une nuit; ce qui est possible en renonçant à les faire à l'épreuve du boulet.

31. Les fortifications de campagne sont toujours utiles, jamais nuisibles, lorsqu'elles sont bien entendues.

« 32. En plaçant les batteries hors des redoutes destinées à les défendre, derrière des épaulements à très-petite portée de mousqueterie de ces

32. Les principes de fortifications de campagne ont besoin d'être perfectionnés. Cette partie de l'art de la guerre est susceptible de faire

redoutes, on obtient une grande économie de travail, plus de force réelle et beaucoup de facilité pour le tir de l'artillerie.

de grands progrès. Si les pièces ne sont pas dans les redoutes, elles tomberont au pouvoir de l'ennemi, par une charge heureuse de cavalerie. Les batteries doivent être placées dans les positions les plus avantageuses et le plus en avant possible des lignes de l'infanterie et de la cavalerie, sans compromettre leur sûreté. Il est bon qu'elles commandent la campagne, de toute la hauteur de la plate-forme; il faut qu'elles ne soient point masquées de droite et de gauche, de manière que leur feu puisse être dirigé dans tous les sens.

*33. Au reste, quelque talent que l'on apporte dans le choix des positions et dans la disposition des troupes, il faut en dernier résultat, chasser l'ennemi du terrain qu'il occupe; ce qu'on ne peut faire qu'avec des soldats braves.

33. Oui, braves, manœuvriers et adroits.

*34. Mais, pour qu'ils soient braves, il faut les rendre tels; car la bravoure n'est pas une qualité innée en nous.

34. La lâcheté serait-elle donc innée? Question théologique. Au son de la trompette le cheval hennit, se redresse et trépigne d'ardeur.

*35. On n'y parvient ni par les raisonnements, ni par les

35. La discipline lie les troupes à leurs drapeaux; ce ne sont pas des

châtiments, ni même par la discipline, mais bien par le jeu des passions. Nos institutions doivent donc tendre à donner des passions à nos troupes; et c'est ensuite au général à réveiller et à exciter ces passions, par ses harangues, au moment du combat.

harangues, au moment du feu, qui les rendent braves : les vieux soldats les écoutent à peine, les jeunes les oublient au premier coup de canon. Il n'est pas une seule harangue de Tite-Live qui ait été tenue par un général d'armée, car il n'en est pas une qui ait le trait de l'impromptu. Le geste d'un général aimé, estimé de ses troupes, vaut autant que la plus belle harangue. Si les harangues, les raisonnements, sont utiles, c'est dans le courant de la campagne, pour détruire les insinuations, les faux bruits, maintenir une bonne opinion dans le camp, fournir des matériaux aux causeries des bivouacs. L'ordre du jour imprimé a bien plus d'avantage que les harangues des anciens.

Quand Napoléon disait, en parcourant les rangs de son armée, au milieu du feu : « Déployez ces drapeaux! le moment est enfin arrivé! » le geste, l'action, le mouvement, faisaient trépigner le soldat français.

« 36. Les passions qui ont eu le plus d'influence sur les troupes chez les différentes nations sont le fanatisme, l'a-

36. Les Grecs au service du grand roi n'étaient pas passionnés pour sa cause. Les Suisses au ser-

mour de la patrie, l'honneur, l'ambition, l'amour, le désir des richesses.

vice de France, d'Espagne, des princes d'Italie, n'étaient pas passionnés pour leur cause. Les troupes du grand Frédéric, composées en grande partie d'étrangers, n'étaient pas passionnées pour sa cause. Un bon général, de bons cadres, une bonne organisation, une bonne instruction, une bonne et sévère discipline, font de bonnes troupes, indépendamment de la cause pour laquelle elles se battent. Il est cependant vrai que le fanatisme, l'amour de la patrie, la gloire nationale, peuvent inspirer les jeunes troupes avec avantage.

« 37. En jetant un coup d'œil sur les grandes opérations offensives de la guerre, nous trouvons qu'on peut faire deux sortes de guerre, une guerre d'invasion et une guerre méthodique.

37. Toute guerre offensive est une guerre d'invasion; toute guerre conduite selon les règles de l'art est une guerre méthodique. Les plans de campagne se modifient à l'infini, selon les circonstances, le génie du chef, la nature des troupes et la topographie. Il y a deux espèces de plans de campagne, les bons et les mauvais; quelquefois les bons échouent par des circonstances fortuites, quelquefois les mauvais réussissent par un caprice de la fortune.

« 38. La première sorte s'emploie avec succès pour conquérir les états despotiques d'Asie, où le peuple, esclave, indifférent pour son maître, ne prend aucune part à la défense ; mais la seconde peut seule réussir contre des états républicains, où le patriotisme des citoyens oppose des obstacles sans cesse renaissants à la marche des conquêtes.

38. La Russie et l'Espagne étaient-ils des états républicains? la Hollande et la Suisse des états despotiques?

« 39. En Europe, où le patriotisme des peuples qui ont quelque part aux affaires publiques, et le système de politique des souverains, qui tend sans cesse à établir entre eux un équilibre de puissance, s'opposent également à la rapidité des conquêtes, une guerre méthodique peut seule procurer des succès stables et solides.

Les guerres de Gengis-Khan, de Tamerlan, étaient méthodiques, parce qu'elles étaient conformes aux règles, et raisonnées, parce que leurs entreprises étaient proportionnées à la force de leur armée : l'habit d'un géant n'est pas celui d'un pygmée.

39. Toute guerre doit être méthodique, parce que toute guerre doit être conduite conformément aux principes et aux règles de l'art et avec un but; elle doit être faite avec des forces proportionnées aux obstacles que l'on prévoit. Il y a donc deux espèces de guerre offensive : celle qui est bien conçue, conforme aux principes de la science, et celle qui est mal conçue, qui les viole. Charles XII a été battu par le czar, le plus despotique des hommes, parce que sa guerre était mal pensée; Tamerlan l'eût été par Bajazet, si son plan de guerre eût ressemblé à celui du monarque suédois.

« 40. Ce genre de guerre exige deux armées : une armée active, pour gagner des batailles, et une de réserve, pour occuper et conserver le pays conquis, en tirer des réserves, appuyer l'armée active, l'alimenter et la soutenir.

40. Il ne faut qu'une armée, car l'unité de commandement est de première nécessité à la guerre. Il faut tenir l'armée réunie, concentrer le plus de forces possible sur le champ de bataille, profiter de toutes les occasions; car la fortune est femme : si vous la manquez aujourd'hui, ne vous attendez pas à la retrouver demain.

« 41. L'armée de réserve doit choisir et préparer une ligne définitive, que j'appelle *base d'opération*, où l'armée active, en cas de revers, puisse se recruter, se reformer, se réorganiser, se retremper, et arrêter l'ennemi à l'aide des obstacles de l'art et de la nature.

41. Faites la guerre offensive comme Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène et Frédéric; lisez, relisez l'histoire de leurs quatre-vingt-trois campagnes, modelez-vous sur eux; c'est le seul moyen de devenir grand capitaine, et de surprendre les secrets de l'art; votre génie ainsi éclairé vous fera rejeter des maximes opposées à celles de ces grands hommes.

« 42. C'est sur cette base d'opération que doivent s'établir tous les dépôts de munitions de guerre et de bouche nécessaires à l'existence des armées. On les mettra en sûreté contre les entreprises de l'ennemi, par des enceintes bas-

42. C'est le système de la guerre de Hanovre de 1758 à 1763. Des places mixtes en terre, faites en quinze et vingt jours, ne seraient pas à l'abri d'un coup de main. Que de temps ne faudrait-il pas pour y bâtir des abris, pour mettre les ma-

tionnées en fortifications mixtes, qui puissent s'élever en peu de temps et remplir momentanément l'objet de la fortification permanente.

gasins de l'armée à l'épreuve des obus et des bombes!

Les Romains, après les batailles de Trasimène et de Cannes, perdirent leurs armées; elles ne purent se rallier; quelques fuyards arrivèrent à peine à Rome, et cependant ces batailles se donnèrent au milieu de leurs places fortes, à peu de journées de leur capitale même. Si Annibal eût éprouvé le même sort, c'est, dirait-on, qu'il était trop éloigné de Carthage, de ses dépôts, de ses places fortes; mais, battu et défait à Zama, aux portes de Carthage, il perdit son armée comme les Romains avaient perdu les leurs à Cannes et à Trasimène. Après Marengo, le général Melas perdit son armée; il ne manquait pas de places fortes : Alexandrie, Tortone, Gênes, Turin, Fenestrelle, Coni; il en avait dans toutes les directions. L'armée de Mack, sur l'Iller, était au milieu de son pays; elle fut cependant obligée de poser les armes. Et cette vieille armée de Frédéric, qui comptait à sa tête tant de héros, des Brunswick, des Möllendorf, des Russel, des Blücher, etc. battue à

Iena, ne put opérer aucune retraite; en peu de jours, 250,000 hommes posèrent les armes. Cependant ils ne manquaient pas d'armées de réserve : ils en avaient une sur Halle, une sur l'Elbe, aidées de places fortes; ils étaient au milieu de leur pays, non loin de leur capitale! Donnez-vous toutes les chances de succès lorsque vous projetez de livrer une grande bataille, surtout si vous avez affaire à un grand capitaine : car, si vous êtes battu, fussiez-vous au milieu de vos magasins, près de vos places, malheur au vaincu!

43. Sans abri pour les magasins, les obus détruiront tout. Ces ouvrages de campagne, à moins d'être couverts par des inondations, exigeront des garnisons énormes; il vaut bien mieux fortifier les villes.

44. Les places fortes sont utiles pour la guerre défensive comme pour la guerre offensive. Sans doute elles ne peuvent pas seules tenir lieu d'une armée; mais elles sont le seul moyen que l'on ait pour retarder, entraver, affaiblir, inquiéter un ennemi vainqueur.

« 43. Ces *places du moment* seront disposées sur une ligne définitive, aux nœuds des principales routes, de manière à en renforcer les parties les plus essentielles et à concourir à la défense.

« 44. En jetant un coup d'œil sur les grandes opérations de la guerre défensive, on s'aperçoit qu'elles doivent s'appuyer sur des places fortes. Les places rendent à cette guerre différents genres de services, qu'il s'agit avant tout de bien apprécier afin de ne pas

tomber dans les fautes, ou de les dédaigner mal à propos, ou de les multiplier sans nécessité, ou de les disposer sans discernement. »

« 45. D'abord elles mettent en sûreté dans leur sein les dépôts d'armes et de munitions préparées d'avance pour les besoins de la guerre, qu'on peut regarder comme les richesses militaires d'une nation.

« 46. Ensuite elles ferment les principaux passages des montagnes et facilitent aux armées le passage des fleuves, sur lesquels elles forment des têtes de pont.

« 47. Et enfin elles offrent sous leurs murs un refuge et un asile aux armées défensives, asile que l'agresseur est obligé de respecter sans pouvoir passer outre, parce que la raison de guerre s'oppose à ce qu'il laisse une armée sur ses derrières.

47. Selon les circonstances.

« 48. Mais, pour qu'elles puissent remplir ce dernier objet, il est indispensable qu'elles soient entourées par un vaste camp retranché préparé d'avance, dont elles seront le réduit. Ce camp retranché consistera en quatre petits forts disposés en carré autour d'elles,

48. Ce système de fortifications semble tracé par un officier de hussards !

à 2 ou 3,000 toises les uns des autres.

« 49. Du reste il est inutile, il est désavantageux même de multiplier les forteresses sur une frontière au point d'affaiblir les forces actives par les garnisons nécessaires à leur conservation. Au lieu de les entasser sur les frontières, il est préférable de les disperser dans toutes les provinces d'un grand état, afin de n'être pas privé de leurs dépôts et de leurs secours lorsque la fortune transporte le théâtre de la guerre dans l'intérieur.

« 50. Une armée défensive, au lieu de s'opposer de front à la marche de l'agresseur, doit se placer sur ses flancs, prête à couper sa ligne d'opération, s'il la laisse sur ses derrières pour pénétrer dans l'intérieur, ou à se réfugier dans le camp retranché de la place la plus voisine, s'il marche à elle. Cette manœuvre fait échouer l'entreprise de l'ennemi ou l'oblige à se livrer aux longueurs d'une guerre de siége. »

49. Les garnisons des places fortes doivent être tirées de la population, et non pas des armées actives; les régiments de milice provinciaux avaient cette destination : c'est la plus belle prérogative de la garde nationale. Il se peut que le système de Vauban soit défectueux; mais il est meilleur que celui qu'on propose. Il vaut mieux centraliser, réunir, rapprocher ses forces, ses canons, ses machines de guerre. que de les disséminer.

50. Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, le grand Frédéric. seraient fort embarrassés de se décider sur cette question, problème de géométrie transcendante, qui a un grand nombre de solutions. Un novice seul put la croire simple et facile : Euler, Lagrange, Laplace, passeraient bien des nuits avant de la mettre en équation et avant d'en dégager les inconnues.

PRÉCIS

DES

GUERRES DU MARÉCHAL DE TURENNE.

PRÉCIS

DES

GUERRES DU MARÉCHAL DE TURENNE[1].

CHAPITRE PREMIER.

CAMPAGNE DE 1644.

I

Le vicomte de Turenne est né à Sedan en 1611. Son père, prince souverain de Sedan, le laissa en bas âge sous la tutelle de sa mère, sœur du prince d'Orange. Le duc de Bouillon, l'un des principaux chefs de la Fronde, était son frère aîné. Turenne fit ses premières armes dans l'armée hollandaise, sous le prince d'Orange, son oncle; il fut volontaire et porta le mousquet. Capitaine en 1626, il servit dans ce grade pendant quatre campagnes contre Spinola, et se distingua au siége de Bois-le-Duc, en 1629.

En 1630, sa mère l'envoya à Paris; il entra au service de France en qualité de colonel d'infanterie; il se fit remarquer au siége de la Motte, en Lorraine. Le cardinal de Richelieu le nomma maréchal de camp, qu'il n'était encore âgé que de vingt-

[1] Cette partie des Commentaires est reproduite ici d'après les *Mémoires de Napoléon*, etc. édit. de 1830, t. VII, p. 1 à 339.

trois ans. Il fit en cette qualité la campagne d'Allemagne, le cardinal de la Valette, en 1636; il y donna des preuves talent dans la retraite du Palatinat. L'année suivante il assiégea et prit Saverne. En 1637 il servit en Flandre, attaqua prit le château de Solre-sur-Sambre; ce qui lui valut le grade de lieutenant général.

Il servit en cette qualité au siége de Brisach, sous les ordres du duc de Weimar; ce siége dura huit mois, pendant lesquels on livra trois batailles et trois combats contre l'armée autrichienne et celle du duc de Lorraine. Turenne se distingua à ce siége.

En 1639 le cardinal de Richelieu l'envoya en Piémont, où il servit sous le comte de Harcourt, commanda au combat de la route de Quiers, et fut blessé au siége de Turin, en 1640. Ce siége a offert un spectacle extraordinaire: la citadelle, qu'occupaient les Français, était assiégée par le prince Thomas de Savoie, maître de la ville, pendant que lui-même était assiégé par l'armée française, qu'assiégeait à son tour, dans ses lignes de circonvallation l'armée espagnole, commandée par le marquis de Léganès. Le 2 juillet le prince Thomas capitula, les Français entrèrent dans la ville. En 1643 Turenne assiégea et prit Trino, sur le Pô. La régente Anne d'Autriche lui envoya, à cette occasion, le bâton de maréchal de France: il était alors âgé de trente-deux ans. Il avait été quatre ans capitaine, quatre ans colonel, trois ans maréchal de camp, cinq ans lieutenant général; il avait servi sous quatre généraux: le prince d'Orange, son oncle, auquel il disait devoir ses préceptes pour bien choisir un camp et bien attaquer une place; le duc de Weimar, il disait de lui qu'il faisait toute chose de rien; le cardinal de la Valette, de qui il avait appris à renoncer aux fausses délicatesses

de la cour et de la galanterie pour prendre le ton des camps; enfin le comte de Harcourt, duquel il apprit que la diligence et l'activité sont les plus grands moyens de réussite dans les affaires de guerre.

II

Le maréchal de Guébriant commanda les troupes weimariennes après la mort du duc de Weimar. Il assiégea et prit Rotweil, en Souabe, mais y fut tué. M. de Rantzau, qui lui succéda dans le commandement de cette armée, marcha sur Tuttlingen, y fut battu et fait prisonnier. Toute l'infanterie allemande au service de France se dispersa; la cavalerie fit sa retraite sur le Rhin. Le cardinal Mazarin confia à Turenne le commandement sur cette frontière, et le chargea de réorganiser l'armée weimarienne; il arriva en décembre 1643 à Colmar. L'Alsace était ruinée; il établit ses cantonnements derrière les Vosges, dans la Lorraine, s'emparant des petites places de Vesoul et de Luxeuil, et parvint à rétablir l'armée weimarienne pendant l'hiver; au printemps de 1644, elle était de 9,000 hommes sous les armes, dont 5,000 de cavalerie. Il marcha alors sur le Rhin, occupa Vieux-Brisach et Fribourg, où il mit 600 hommes de garnison. Instruit que le baron de Mercy était avec 2,000 hommes aux sources du Danube, il passa les montagnes Noires, l'attaqua, le battit et lui prit 400 hommes. Le baron se retira dans le camp de son frère, le comte de Mercy. Après ce coup de main, Turenne revint sur la rive gauche du Rhin. Mercy mit le siége devant Fribourg avec 15,000 hommes. Turenne passa le Rhin à Vieux-Brisach avec 10,000 hommes et vingt canons, pour secourir cette place importante. Depuis huit jours que Mercy l'avait investie, il n'avait construit aucune

ligne. Le vicomte fit marcher une brigade pour se saisir du sommet de la montagne Noire; mais une grand'garde de vingt grenadiers bavarois, s'en étant aperçue, grimpa sur le sommet, imposa à la brigade française, qui abandonna l'attaque en désordre. Cet événement honteux et les bonnes dispositions que fit Mercy empêchèrent tout secours. La ville capitula le 18 juillet, en présence du maréchal, qui était campé à une lieue et demie.

III

La cour envoya le prince de Condé avec un renfort de 10,000 hommes, dont moitié de cavalerie, dite *armée de France*, commandée par le maréchal de Gramont. Il passa le Rhin à Vieux-Brisach, joignit le camp de Turenne, et prit le commandement des deux armées, fortes de 20,000 hommes. Le comte de Mercy occupait une forte position retranchée sur les hauteurs en avant de Fribourg; Condé, que rien ne pouvait arrêter, l'attaqua de front, le 3 août, à cinq heures après midi, avec l'armée de France, dans le temps que Turenne, qui s'était mis en marche à la pointe du jour par la vallée, débouchait par un ravin sur le flanc de l'ennemi. Le combat fut chaud sur tous les points; les positions de l'ennemi étaient fortes et bien défendues. Le prince de Condé mit pied à terre et s'élança le premier dans les retranchements : à la nuit il était maître des hauteurs, il y établit ses bivouacs. Turenne, de son côté, se battit toute la nuit : à la pointe du jour les deux armées se réunirent dans la plaine. Mercy avait fait sa retraite et pris une nouvelle position : la droite, appuyée à Fribourg, formée de cavalerie en plaine, la gauche sur la montagne Noire. Le 4, les troupes françaises se reposèrent; le général bavarois em-

ploya cette journée à se retrancher. Le 5, les deux généraux français reconnurent la position de l'ennemi. Espenau, qui commandait l'infanterie de Condé, engagea le combat sans ordres; le résultat en fut fâcheux : l'armée française et weimarienne fut repoussée avec perte. Le prince changea alors l'attaque, se porta dans la plaine pour aborder la droite de l'ennemi; la cavalerie bavaroise mit pied à terre et combattit comme la plus vaillante infanterie; elle repoussa toutes les attaques des Français, qui perdirent 3,000 hommes. Les armées restèrent en présence jusqu'au 9, que le prince de Condé prit le parti de manœuvrer. Il se porta sur Langen-Denzlingen et le Val-de-Glotterthal, menaçant de couper le Val-de-Saint-Pierre. Aussitôt que Mercy s'en aperçut, il leva son camp et se porta au delà des montagnes Noires, dans le pays de Wurtemberg. La perte des deux armées fut également considérable : les Bavarois perdirent 8,000 hommes, les Français et Weimariens 9,000 hommes, un homme sur deux.

L'armée bavaroise était hors d'état de rien entreprendre; le prince de Condé, sans consulter le mauvais état de son armée, se porta sur le bas Rhin, négligeant Fribourg, investit Philipsbourg, fit descendre de Brisach un équipage de siége; la ville de Strasbourg lui accorda le passage. Il forma en quatre jours ses lignes de circonvallation autour de Philipsbourg, jeta un pont, s'empara, pendant ce siége, de Germersheim et de Spire. La tranchée fut ouverte par deux attaques, l'une commandée par Turenne, l'autre par le maréchal de Gramont : Philipsbourg capitula le 12 septembre. Le prince de Condé, menacé par une armée fraîche qu'amenait le comte de Mercy, repassa le Rhin, conservant Philipsbourg par une bonne garnison. Il fit prendre Landau ainsi que Worms, Mayence, Op-

penheim, et occuper tout le pays entre Rhin et Moselle par Turenne; après quoi, il rentra en France avec l'armée du duc de Gramont, laissant Turenne sur le Rhin, renforcé de quelques régiments. Aussitôt que Mercy en fut instruit, il marcha sur Manheim et s'en empara en menaçant de passer le Rhin; le duc de Lorraine passa la Moselle et entra dans le Hundsrück, faisant mine de se réunir à l'armée bavaroise. Turenne manœuvra pour s'opposer à leur jonction : il y réussit et s'empara de Kreuznach. Les armées entrèrent en quartiers d'hiver.

IV

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le maréchal aurait dû camper sous Fribourg, ce qui eût empêché Mercy d'en faire le siége. Avec une armée aussi considérable, quoique inférieure à celle de Mercy, il pouvait faire plus qu'il n'a fait pour la défense de cette place; il devait au moins prendre une position pour intercepter les convois de l'ennemi.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Le prince de Condé a violé un des principes de la guerre de montagnes : ne jamais attaquer les troupes qui occupent de bonnes positions dans les montagnes, mais les débusquer en occupant des camps sur leurs flancs ou leurs derrières. S'il eût pris une position dominant le Val-de-Saint-Pierre, Mercy eût été dès lors obligé de prendre l'offensive, ce qu'il ne pouvait faire avec une armée inférieure; d'ailleurs cela rentrait dans les principes de la guerre de montagnes. Il eût donc été obligé de passer les montagnes Noires pour regagner le Wurtemberg, et d'abandonner la place de Fribourg, qui eût été livrée à

elle-même. L'armée française a réussi le premier jour par des efforts inouïs de courage à forcer les premières positions; mais elle a échoué le surlendemain, parce que, dans les montagnes, après une position perdue, l'on en trouve une autre tout aussi forte pour arrêter l'ennemi. Le prince de Condé, voulant attaquer, devait attaquer le 4, dans l'espérance que Mercy n'aurait pas eu le temps d'assurer sa nouvelle position.

TROISIÈME OBSERVATION.

La conduite de Turenne, après le départ du prince de Condé, est habile; il est vrai qu'il fut merveilleusement secondé par les localités. Les armées de Bavière et de Lorraine étaient séparées par le Rhin et des montagnes; leur jonction était difficile.

CHAPITRE II.

CAMPAGNE DE 1645.

I

Turenne hiverna à Spire. Au printemps, son armée était de 12,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie, et quinze pièces de canon. Le comte de Mercy s'était affaibli d'un détachement de 4,000 hommes qu'il avait fait en Bavière; Turenne en profita pour passer le Rhin. Il entra dans Stuttgart, passa le Necker, se porta sur la Tauber, s'empara de Rothenbourg, et s'établit à Mergentheim, petite ville située sur la rive gauche de cette rivière. L'armée bavaroise ne tint nulle part devant lui; il se trouva maître de toute la Franconie. Ses coureurs levèrent des contributions sous les murs de Würtzbourg et de Nuremberg. L'armée de Mercy se trouvant éloignée de deux marches, il jugea convenable de mettre ses troupes en quartiers de rafraîchissement; mais, ayant conçu quelques inquiétudes, il resserra ses quartiers à 3 lieues autour de Mergentheim. Le 2 mai, à la pointe du jour, il apprit que Mercy arrivait sur lui avec toutes ses forces. Il fit partir aussitôt le général major suédois Rosen du quartier général pour Herbsthausen, qu'il donna pour

point de rassemblement à ses quartiers; ce village est situé à 2 lieues en avant de Mergentheim sur la route de Feuchtwang, par où venait l'ennemi. Il se porta lui-même au point de rassemblement; il y trouva 3,000 hommes de son infanterie déjà réunis et une partie de sa cavalerie. Au même moment, il aperçut l'armée bavaroise qui débouchait d'un bois à un quart de lieue de là. Il n'eut que le temps de ranger sa petite armée en bataille, fit occuper un bois sur sa droite par son infanterie, qu'il plaça sur une seule ligne. Il se mit lui-même à la tête de la gauche, qu'il forma de sa cavalerie, également sur une seule ligne. Mercy se déploya, mit son infanterie au centre, donna sa gauche à Jean de Wert, garda pour lui sa droite, formée de cavalerie comme l'aile gauche de l'armée française, couvrit le bois qu'occupait l'infanterie française et qui empêchait la cavalerie de la gauche de s'avancer. Mercy se mit à la tête de l'infanterie de son centre et attaqua ce bois. Turenne comprit toute la conséquence de ce mouvement; il partit, chargea la cavalerie de la droite bavaroise, la rompit, s'empara de son canon et de douze étendards; mais son infanterie, effrayée du grand nombre de bataillons qui marchaient à elle, lâcha pied sans presque rendre le combat. La cavalerie de Jean de Wert traversa alors le bois, prit en flanc la cavalerie française, qui s'éparpilla : Turenne lui-même eut peine à se sauver; mais, après avoir traversé un bois qui se trouvait derrière sa ligne de bataille, il rencontra heureusement quelques-uns de ses escadrons qui venaient d'arriver; il rallia sur cette réserve sa petite armée et fit bonne contenance. Il ordonna à son infanterie de faire sa retraite sur Philipsbourg, et, avec tout ce qu'il put rallier de sa cavalerie, il se dirigea sur la Hesse. Il perdit à cette bataille de Marienthal ou de Mergentheim 1,500 hommes

de cavalerie, les cinq sixièmes de son infanterie et tous ses canons.

Arrivé dans la Hesse, le landgrave, pour couvrir ses états, le renforça de son armée, qu'il mit sous son commandement; quelques jours après, le comte Königsmarck le joignit avec l'armée suédoise; huit jours après sa défaite, Turenne se trouva ainsi à la tête d'une nouvelle armée de 15,000 hommes, et était en état de rejeter Mercy en Franconie, lorsqu'il reçut les ordres de la cour de ne rien entreprendre : le prince de Condé était en marche avec 8,000 hommes pour prendre le commandement de l'armée.

II

Le prince arriva à Spire sur le Rhin; Turenne repassa le Mein et le joignit dans cette ville le 2 juillet. De son côté, Mercy avait été renforcé d'une division autrichienne commandée par le général Glein; mais l'armée française se trouvait encore beaucoup plus forte. Le prince de Condé passa le Necker, s'empara de Heilbronn et de Wimpfen. Mercy se retira en toute hâte en Franconie. Après le passage du Necker, le général suédois, croyant avoir à se plaindre de la hauteur du prince, quitta l'armée avec ses troupes. Ce contre-temps ne l'arrêta pas; il passa la Tauber et marcha sur Nordlingen. Le 2 août, les deux armées se côtoyèrent plusieurs heures dans la nuit, à portée de canon, sans s'être aperçues; mais au soleil levant, elles se reconnurent et se canonnèrent toute la journée sans s'aborder. Dans la nuit du 3 au 4, le prince de Condé se mit en marche pour se porter sur Nordlingen, place fortifiée gardée par les bourgeois. Il apprit que Mercy, par une marche habile, l'avait prévenu, qu'il occupait une forte position en arrière de cette

ville, la protégeant et couvrant Donauwerth. Il reconnut que sa droite, composée d'Autrichiens, occupait le Wenne Berg et s'appuyait à la Wörniz; que son centre, qui était son corps de bataille, était à cent toises en arrière d'Allerheim, qu'il occupait, et dont il avait crénelé le clocher et le cimetière; que sa gauche, commandée par Jean de Wert, occupait la colline et le château d'Allerheim, et s'appuyait à l'Eger, ruisseau encaissé; que déjà Mercy, selon l'usage, quoique à peine arrivé, commençait à se retrancher. Le prince plaça son armée en bataille : la gauche à la Wörniz, formée par seize escadrons et six bataillons hessois commandés par Turenne; son centre en face d'Allerheim, sous le comte de Marchin; et sa gauche, composée de dix escadrons et quatre bataillons, sous le maréchal de Gramont, appuyant à l'Eger, et ayant en deuxième ligne une réserve de six escadrons et de quatre bataillons, sous les ordres du chevalier de Chabot. Son armée était forte de 17,000 hommes, l'armée bavaroise de 14,000; le nombre des canons était à peu près le même des deux côtés. A trois heures après midi, Condé, malgré la bonne position qu'occupait l'ennemi, ordonna au comte de Marchin, avec l'infanterie, de se porter au village d'Allerheim. L'infanterie bavaroise y soutint un combat terrible; toute l'infanterie du prince de Condé y fut successivement engagée. Il ne réussit pas. En vain se précipita-t-il au fort de la mêlée, son habit fut criblé de balles; le comte de Marchin fut grièvement blessé; toute l'infanterie française fut tuée, blessée ou dispersée, mais Mercy fut frappé à mort par un coup de mousquet. Jean de Wert, qui commandait la gauche, se trouvait opposé au duc de Gramont : la cavalerie française se battit mal, elle fut enfoncée; le maréchal fut fait prisonnier. La réserve du chevalier de Chabot ne tint pas davantage; Jean

de Wert la culbuta; plusieurs de ses escadrons entrèrent dans le camp des bagages et y mirent le désordre. La bataille paraissait perdue sans ressources. Le prince, désespéré, n'ayant plus ni centre ni droite, se porta à sa gauche, où était Turenne; tous deux marchèrent sur l'aile droite de l'ennemi, où commandait le général autrichien Glein, l'enfoncèrent, firent ce général prisonnier, et s'emparèrent de la batterie de Wenne Berg et de toute la position. Turenne s'approcha, par un changement de front, la gauche en avant, de la batterie du centre, et se trouva toucher par la droite à Allerheim, toujours occupé en force par l'infanterie bavaroise. Jean de Wert, instruit de ce qui se passait, rétrograda pour arrêter Turenne, mais il fit la faute de rétrograder par son même terrain et en reprenant d'abord sa position, puis fit un changement de front, la droite en arrière, et marcha contre Turenne. La victoire était encore aux Bavarois, lorsque, à la nuit, l'infanterie qui occupait le village d'Allerheim, ayant eu connaissance de la mort de son général en chef, le comte de Mercy, se croyant cernée par Turenne; et ignorant la position qu'avait reprise Jean de Wert, eut la simplicité de capituler. Cette résolution inattendue donna la victoire aux Français. Le vaincu se trouva vainqueur. Jean de Wert, le seul général qui restât à l'armée ennemie, voyant que sa gauche et son centre avaient disparu, fit sa retraite sur Donauwerth, où il passa le Danube, abandonnant toute son artillerie, hormis quatre canons. Turenne le suivit jusqu'au fleuve. A quelques jours de là, le général Glein fut échangé contre le maréchal de Gramont. Le lendemain de la bataille, Nordlingen capitula. L'armée prit huit jours de repos pour réparer ses pertes.

III

Le prince, étant tombé malade, quitta l'armée et se rendit à Philipsbourg; Turenne et Gramont commandèrent, et la ramenèrent en Souabe camper à Hall. Cependant l'archiduc Léopold était parti de Hongrie avec 5,000 chevaux; il avait passé le Danube et joint Jean de Wert. Depuis la bataille de Nordlingen, l'armée française n'avait reçu aucun renfort; elle avait perdu beaucoup plus que l'ennemi. Turenne, instruit de la jonction de l'archiduc, repassa le Necker à la nage, chaque cavalier ayant un fantassin en croupe, et se porta sur Philipsbourg; mais il fut vivement suivi par l'archiduc, et, comme il n'avait pas de pont pour repasser le Rhin, il se plaça entre cette place et le fleuve, et se retrancha. Lorsque le pont fut fait, les bagages de l'armée du maréchal de Gramont repassèrent sur la rive gauche. Turenne, avec l'armée weimarienne, resta dans son camp. L'archiduc reprit Nordlingen et successivement toutes les places qu'avaient prises les Français; il ne leur resta plus en Allemagne un seul pouce de terre. Quelques semaines après, il se porta en Bohême, où l'appelaient les affaires intérieures de ce royaume. Turenne passa alors le Rhin tranquillement, et, quoique ce fût en novembre, il fit une marche de quarante lieues, s'empara de Trèves, et y réinstalla l'électeur, qui en était chassé depuis douze ans. Il construisit un réduit sur le pont de Trèves, y laissa 500 hommes et entra dans ses quartiers d'hiver. Ce ne fut qu'en février qu'il se rendit à la cour.

IV

QUATRIÈME OBSERVATION.

Turenne ayant resserré ses cantonnements à trois lieues autour de son quartier général, sa position était sans dangers; ce n'est donc pas à cela qu'il faut attribuer la perte de la bataille de Marienthal. Il n'était pas nécessaire sans doute d'entrer en quartiers de rafraîchissement dans un pays aussi riche et où il était si facile de réunir de grands magasins. Mais sa véritable faute fut le point de ralliement qu'il donna à son armée; ce n'était pas Herbsthausen qu'il devait désigner, puisque ce village était placé aux avant-postes par où l'ennemi venait, mais Mergentheim, derrière la Tauber. Là l'armée eût été réunie quatre heures plus tôt; Mercy y eût trouvé l'armée française couverte par la rivière et en position. C'est un des principes les plus importants de la guerre, que l'on viole rarement impunément : Rassembler ses cantonnements sur le point le plus éloigné et à l'abri de l'ennemi.

CINQUIÈME OBSERVATION.

1° Le prince de Condé eut tort d'attaquer, à Nordlingen, Mercy dans son camp, avec une armée presque en totalité composée de cavalerie et ayant si peu d'artillerie; l'attaque du village d'Allerheim était une grande affaire. Si l'armée de Condé était supérieure en cavalerie, les deux armées étaient égales en infanterie, et les ailes de Mercy étaient fortement appuyées. Il n'est pas extraordinaire que, sans obusiers et ayant si peu d'artillerie, Condé ait échoué dans toutes ses attaques contre Allerheim, soutenu à cent toises par la ligne de bataille, et dont

les maisons étaient crénelées, ainsi que l'église et le cimetière, et défendu par une infanterie supérieure, non-seulement en nombre, mais en qualité. Sans la mort de Mercy, le champ de bataille serait resté aux Bavarois, et la retraite de l'armée du prince de Condé, au travers des Alpes wurtembergeoises, lui eût été bien funeste.

2° Malgré la mort de Mercy, la victoire eût encore été aux Bavarois, si Jean de Wert, revenant de la poursuite de l'aile droite française, se fût porté contre Turenne, non en reprenant d'abord sa première position et parcourant ainsi les deux côtés du triangle, mais en traversant diagonalement la plaine, laissant Allerheim à sa droite, et tombant sur les derrières de la cavalerie weimarienne qui, alors, était encore aux prises avec la troupe autrichienne de Glein; il eût réussi; il manqua d'audace. Le crochet qu'il fit ne retarda son mouvement que d'une demi-heure; mais tel est le sort des batailles, qu'elles dépendent souvent du plus petit accident.

3° Malgré la mort du comte de Mercy et le défaut de circonspection de Jean de Wert, la victoire restait encore aux Bavarois, si l'infanterie, postée et victorieuse au village d'Allerheim, n'eût pas capitulé. La capitulation qu'elle accepta ou proposa est une nouvelle preuve qu'un corps de troupes en ligne ne doit jamais capituler pendant les batailles. Le sort de cette bataille a tenu au faux principe qu'ont en général les troupes allemandes, qu'une fois cernées elles peuvent capituler, s'assimilant mal à propos à la garnison d'une forteresse. Si le code militaire de Bavière eût défendu une pareille conduite comme déshonorante, elle n'eût pas eu lieu, et la victoire eût été aux Bavarois.

Aucun souverain, aucun peuple, aucun général, ne peut

avoir de garantie, s'il tolère que les officiers capitulent en plaine, et posent les armes par le résultat d'un contrat favorable aux individus des corps qui le contractent, mais contraire à l'armée. Cette conduite doit être proscrite, déclarée infâme, et passible de la peine de mort. Les généraux, les officiers, doivent être décimés, un sur dix ; les sous-officiers, un sur cinquante; les soldats, un sur mille. Celui ou ceux qui commandent de rendre les armes à l'ennemi, ceux qui obéissent, sont également traîtres et dignes de la peine capitale.

4° Condé a mérité la victoire par cette opiniâtreté, cette rare intrépidité qui le distinguait, car, si elle ne lui a servi de rien dans l'attaque d'Allerheim, c'est elle qui lui a conseillé, après avoir perdu son centre et sa droite, de recommencer le combat avec sa gauche, la seule troupe qui lui restât; car c'est lui qui a dirigé tous les mouvements de cette aile, et c'est à lui que la gloire doit en rester.

Des observateurs d'un esprit ordinaire diront qu'il eût dû se servir de l'aile qui était encore intacte pour opérer sa retraite et ne pas hasarder son reste ; mais, avec de tels principes, un général est certain de manquer toutes les occasions de succès et d'être constamment battu. C'est ainsi qu'ont raisonné le comte de Clermont à Crevelt, le maréchal de Contades à Minden, le prince de Soubise à Wilhemsthal. La gloire et l'honneur des armes est le premier devoir qu'un général qui livre bataille doit considérer; le salut et la conservation des hommes n'est que secondaire. Mais c'est aussi dans cette audace, dans cette opiniâtreté, que se trouvent le salut et la conservation des hommes; car, quand bien même le prince de Condé se fût mis en retraite avec le corps de Turenne, avant d'arriver au Rhin, il eût presque tout perdu. C'est ainsi que le maréchal de Con-

tades, après Minden, perdit dans sa retraite, non-seulement l'honneur des armes, mais plus de monde qu'il n'en eût perdu dans deux batailles. La conduite de Condé est donc à imiter; elle est conforme à l'esprit, aux règles et aux mœurs des guerriers. S'il eut tort de livrer bataille dans la position qu'occupait Mercy, il fit bien de ne jamais désespérer tant qu'il lui restait des braves aux drapeaux. Par cette conduite, il obtint et mérita d'obtenir la victoire.

SIXIÈME OBSERVATION.

Turenne, avec son armée, fut acculé sous Philipsbourg par une armée fort nombreuse; il ne trouva pas de pont sur le Rhin, mais il profita du terrain entre le fleuve et la place pour y établir son camp. Ce doit être une leçon pour les ingénieurs, non-seulement pour la construction des places fortes, mais aussi pour la construction des têtes de pont; ils doivent laisser un espace entre la place et la rivière, de manière que, sans entrer dans la place, ce qui compromettrait sa sûreté, une armée puisse se ranger et se rallier entre la place et le pont. C'est ce qui existe à Wittenberg sur l'Elbe, ce que les ingénieurs ont négligé à Torgau, ce qui n'existe pas à Kastel, vis-à-vis Mayence. Une armée qui se retire sur Mayence, étant poursuivie, est nécessairement compromise, puisqu'il lui faut plusieurs jours pour passer le pont, et que l'enceinte de Kastel est trop petite pour qu'elle puisse y rester sans l'encombrer. Il eût fallu laisser 200 toises entre la place et le Rhin; l'on doit avoir ce soin dans toute construction de tête de pont devant les rivières de cette importance. A Praga, sur la Vistule, dans la guerre de 1806, on n'eut point égard à ce principe; on eut tort quoiqu'on eût établi de fortes redoutes en avant,

formant un grand camp retranché. Dans la même campagne, les têtes de pont que les ingénieurs construisirent en avant de Marienwerder étaient contiguës à la Vistule, et elles eussent été d'une faible ressource à l'armée, si elle eût été contrainte de repasser ce fleuve dans une retraite. Les têtes de pont, telles qu'elles sont prescrites et enseignées dans les écoles, ne sont bonnes que devant de petites rivières où le défilé n'est pas long.

CHAPITRE III.

CAMPAGNE DE 1646.

I

Au mois d'avril, Turenne réunit son armée à Mayence, se disposant à passer le Rhin pour joindre dans la Hesse l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel; mais le cardinal Mazarin lui envoya l'ordre de rester sur la rive gauche, parce que le duc de Bavière avait promis de ne point réunir son armée à celle de l'Empereur, si les Français ne passaient pas le Rhin. Ce prince ne tint pas compte de sa parole; il joignit son armée à celle des impériaux : réunies, elles se portèrent sur l'armée suédoise et celle de Turenne, qui ne put plus joindre les Suédois par la route directe. Indigné de la mauvaise foi du duc de Bavière, il partit de Mayence, descendit le Rhin jusqu'à Wesel, où il le passa, et joignit, le 10 août, l'armée de Wrangel à Giessen sur la Lahn. A son approche, l'ennemi se retira au camp de Friedberg; mais, sans rien changer à son plan, Turenne marcha par Aschaffenbourg, avec 20,000 hommes, dont 10,000 chevaux et soixante canons, sur Donauwerth, où il passa le Danube. Il se porta sur le Lech, le passa le 22 septembre, et cerna Augsbourg : les Suédois investirent

Rain. Cependant, ne voulant pas conduire deux siéges à la fois, il joignit ses efforts à ceux du général Wrangel pour accélérer la chute de Rain, qui capitula après quinze jours de tranchée ouverte. Il revint alors sur Augsbourg, mais, pendant ce temps, 1,500 Bavarois s'étaient jetés dans cette place. L'archiduc, qui avait quitté son camp de Friedberg, s'était porté, par Fulda, Schweinfurt, Bamberg, Nuremberg et Straubing, sur le Lech. Turenne renonça à l'espoir de prendre cette ville importante et se porta à Lauingen sur le Danube. L'archiduc campa entre Landsberg et Memmingen. On était au commencement de novembre. Turenne résolut de l'attaquer; mais, ayant reconnu que son camp était trop fortement posté, il marcha sur Landsberg, se saisit hardiment du pont du Lech, dépôt où étaient les magasins de l'archiduc, ce qui obligea ce prince à évacuer son excellente position, à repasser le Lech en toute hâte et à rentrer en Autriche pour y prendre ses quartiers d'hiver. L'armée bavaroise hiverna en Bavière.

II

SEPTIÈME OBSERVATION.

1° La marche de Turenne le long de la rive gauche du Rhin, pendant quatre-vingts lieues, pour remonter par la rive droite, sans ordre de la cour et de son propre mouvement, est digne de lui.

2° Sa marche sur le Danube et le Lech, pour porter la guerre en Bavière, profitant ainsi des fausses marches de l'archiduc, est pleine d'audace et de sagesse.

3° Il fit une faute en s'amusant à assiéger Rain, au lieu de se saisir de suite d'Augsbourg, qui, alors, n'avait pas de gar-

aison; les bourgeois se préparaient à lui remettre les clefs. Il était toujours temps de prendre Rain, et même il pouvait se passer de cette place; il eut tort de céder aux sollicitations du général Wrangel; ce qui permit à 1,500 Bavarois de se jeter dans Augsbourg, et à l'archiduc d'y arriver avec son armée.

4° Les manœuvres pour déposter l'archiduc de son camp entre Memmingen et Landsberg sont pleines d'audace, de sagesse et de génie ; elles sont fécondes en grands résultats. Les militaires les doivent étudier.

VI.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE 1647.

I

Le 14 mars 1647, la régente et le duc de Bavière signèrent une convention par laquelle le prince s'engagea à rester neutre, à ne fournir aucun secours à l'Empereur, à laisser entre les mains des Français les places fortes d'Ulm, Lauingen, Gundelfingen, Höchstädt et Donauwerth. Ces places de sûreté parurent nécessaires pour avoir une garantie contre les changements de dispositions de la cour de Munich. Abandonnée par les Bavarois, l'armée impériale ne fut plus que de 11,000 hommes, dont 6,000 chevaux. L'armée française, weimarienne et suédoise, était de 34,000 hommes, dont 20,000 de cavalerie.

Turenne reçut l'ordre de se porter en Flandre avec son armée. La cour de Saint-Germain avait en cela deux buts : se renforcer en Flandre, où elle s'était affaiblie d'un fort détachement envoyé en Catalogne, où devait, cette campagne, commander le prince de Condé; empêcher que le parti protestant ne dominât outre mesure en Allemagne et n'y détruisît entièrement le parti catholique. Le Saint-Siége s'était employé avec

activité; il avait mis en jeu tous les ressorts secrets de sa politique. Turenne, qui était campé, représenta inutilement tous les inconvénients attachés à un pareil mouvement : 1° si la France profitait de la supériorité qu'elle avait en Allemagne, elle contraindrait promptement la Maison d'Autriche à la paix, et toute l'influence que perdrait le parti catholique, par l'affaiblissement de cette Maison, serait gagnée par la France, qui demeurerait toujours maîtresse d'arrêter le progrès des protestants; 2° les troupes weimariennes, composées d'Allemands, et auxquelles il était dû six mois de solde, passeraient difficilement le Rhin; on risquait de voir se désorganiser cette petite armée, à laquelle on devait les succès de Nordlingen, et qui était si précieuse par son courage et son inclination militaire. Mais, dans les premiers jours de mai, Anne d'Autriche réitéra ses ordres par une lettre de sa main : il fallut obéir.

L'armée repassa le Rhin à Philipsbourg et arriva le 6 juin à Saverne; c'était la dernière étape de l'Allemagne. Les officiers des troupes weimariennes se réunirent et se présentèrent chez le maréchal pour lui demander leur solde. Il lui était impossible de les satisfaire; cependant ils ne voulurent entendre à aucune promesse, levèrent leur camp et repassèrent le Rhin; il les suivit avec 5,000 hommes, les atteignit au passage du Rhin, et délibéra s'il les chargerait. Il préféra les moyens de douceur, leur laissa effectuer leur passage, et, passant lui-même sur la rive droite avec peu de monde, il se rendit au logement du comte de Rosen, leur chef, se logea chez lui et continua ses fonctions de général en chef comme si de rien n'était. Les révoltés résolurent de descendre la rive droite; ils nommèrent des députés de leur confiance pour diriger leurs mouvements. Arrivé à Ettlingen, dans le pays de Bade, Turenne fit

venir dans la nuit 100 hommes de Philipsbourg, fit garrotter Rosen et l'envoya à Philipsbourg. Les révoltés se divisèrent en deux partis : presque tous les officiers et sous-officiers et deux régiments entiers se déclarèrent pour Turenne; les autres, au nombre de 1,500, élurent des officiers, traversèrent le Necker et se dirigèrent sur la Tauber. Il les suivit, les atteignit à Königshofen, les chargea, en tua 300, en prit 300; leurs débris se retirèrent sur le Mein; un grand nombre s'enrôlèrent dans l'armée suédoise. Cette expédition terminée, il repassa le Rhin et se porta en toute hâte dans le pays de Luxembourg, où il arriva au commencement de septembre. Il reçut l'ordre de s'arrêter; ce qui décida l'archiduc à faire un détachement de son armée de Flandre pour garder le Luxembourg.

Le duc de Bavière viola sa parole : il joignit son armée à l'armée impériale, qui alors fut supérieure à l'armée suédoise, battit celle-ci, la chassa au delà du Weser, arriva sur le Rhin et assiégea Worms. Turenne reçut l'ordre de manœuvrer contre lui, dans les premiers jours de décembre; il fit lever le siége de Worms et écrivit au duc de Bavière que, nonobstant la convention d'Ulm, il allait le traiter en ennemi.

II

HUITIÈME OBSERVATION.

Les armées françaises ont toujours été jouées par ces petits princes du corps germanique. Il aurait été plus utile à la France que l'Allemagne, outre l'Autriche et la Prusse, eût été partagée en trois autres monarchies assez puissantes pour défendre leur territoire, faire respecter la neutralité et contenir l'ambition de l'Autriche, de la Prusse et de la France même;

car cette puissance, que nous supposons bornée par le Rhin et les Alpes, ne peut avoir des intérêts à démêler qu'en Italie. Si la péninsule était monarchique, le bonheur de l'Europe voudrait qu'elle formât une seule monarchie, qui tiendrait l'équilibre entre l'Autriche et la France, et, sur mer, entre la France et l'Angleterre. L'Europe ne sera tranquille que lorsque les choses seront ainsi : les limites naturelles.

CHAPITRE V.

CAMPAGNE DE 1648.

I

Le 23 février 1648, Turenne passa le Rhin à Oppenheim pour se joindre à l'armée suédoise; il avait 8,000 hommes, dont 4,000 de cavalerie et 20 canons, indépendamment des garnisons des places fortes du Danube, du Necker et du Rhin. L'armée impériale craignit de se trouver entre deux feux; elle évacua toute la Hesse et se retira sous le canon d'Ingolstadt. Après avoir opéré cette jonction à Gelnhausen, près Hanau, le 23 mars, il se porta sur la Rednitz. Les généraux suédois voulaient entrer en Bohême, il s'y refusa. Après quelques jours d'incertitude, il les décida à continuer avec lui sa marche sur Lauingen, où il passa, le 15, le Danube avec 3,000 chevaux d'avant-garde. Etant couvert par des marais, il observa l'armée ennemie; elle n'était pas sur ses gardes; il fit avancer pendant la nuit son infanterie, et dans la matinée se porta en avant. Le général Melander, qui avait remplacé l'archiduc dans le commandement de l'armée impériale, se mit en retraite. Cependant Turenne atteignit à Zusmarshausen son arrière-garde,

commandée par Montecuccoli. Le combat fut opiniâtre : Melander rétrograda pour secourir son arrière-garde; il fut tué; ses troupes évacuèrent le champ de bataille et repassèrent en hâte le Lech. Turenne manœuvra sur le bas Lech, le passa à Rain, et, sans s'arrêter au siége de cette place, se porta sur l'Iser, à Freysing, qu'il surprit ainsi que le pont. La cour de Bavière, effrayée, quitta sa capitale et se retira à Salzbourg. De Freysing, il marcha sur l'Inn, tâta Wasserbourg, le trouva fortement occupé, revint sur Mühldorf; il échoua dans ses efforts pour y jeter un pont : tous les bateaux avaient été enlevés. Cependant il y séjourna trois semaines et mit à contribution la Bavière, qui fut ravagée avec l'animosité qui caractérise les guerres de religion. Cette conduite est reprochée à sa mémoire.

Piccolomini, qui était accouru de Flandre, réunit une armée à Passau ; à cette nouvelle, Turenne revint sur l'Iser. Les deux armées s'observèrent pendant trente jours sans qu'il se passât rien d'important. Mais, pendant ce temps, le général suédois Königsmarck, qui, après le passage du Lech, s'était porté en Bohême, eut des succès et prit Prague; ce qui obligea Piccolomini à faire un détachement pour la défense de ce royaume.

Turenne ne voulut pas hiverner dans un pays si éloigné; suivant l'usage de ce temps, il se rapprocha de la France, repassa le Lech le 10 octobre à Landsberg, et, le 15, le Danube à Donauwerth. Le 24 octobre, la paix fut signée à Münster; c'est le fameux traité de Westphalie, qui établit pour un siècle le droit public de l'Europe. Peu après, l'armée française se rapprocha du Rhin, et les Suédois de l'Elbe.

II

NEUVIÈME OBSERVATION.

Il n'y a d'autre événement militaire dans cette campagne que le combat de Zusmarshausen. Turenne est le premier général français qui ait planté les couleurs nationales sur les bords de l'Inn. Dans cette campagne, et dans celle de 1646, il parcourut l'Allemagne en tous sens, avec une mobilité et une hardiesse qui contrastent avec la manière dont la guerre s'est faite depuis. Cela tenait à son habileté et aux bons principes de guerre de cette école, ainsi qu'au grand nombre de partisans et d'alliés qu'il trouvait partout. L'Allemagne était alors divisée en deux partis : les catholiques, et les réformés que la France appuyait pour humilier la Maison d'Autriche. qui était à la tête des catholiques.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNES DE 1649, 1650, 1651.

I

Le traité de Münster ou de Westphalie avait rétabli la paix en Allemagne, mais la guerre continuait avec l'Espagne; on se battait en Flandre, en Catalogne. La guerre civile éclata en France; la régente quitta Paris et réunit une armée, dont elle confia le commandement au prince de Condé : il cerna la capitale. Le prince de Conti et les ducs de Longueville et de Beaufort commandaient l'armée parisienne; le coadjuteur, le duc d'Elbeuf, le duc de Bouillon et un grand nombre de seigneurs, tenaient pour la Fronde. Le maréchal de Turenne, influencé par son frère aîné, le duc de Bouillon, trahit la cour et l'obéissance qu'il lui devait, réunit les officiers de son armée et les harangua pour leur faire prendre part à la rébellion; il en obtint la promesse et fit un manifeste contre la régente, elle qui l'avait successivement élevé à tous les grades militaires; c'est d'elle qu'il avait reçu le bâton de maréchal de France et le commandement de l'armée à la tête de laquelle il se trouvait en ce moment. Anne d'Autriche le déclara criminel de lèse-ma-

jesté; elle écrivit une circulaire à tous les officiers et commandants de place pour leur défendre de lui obéir. Les troupes françaises restèrent fidèles à leur gouvernement; elles abandonnèrent Turenne, qui fut contraint de se réfugier en Hollande avec quelques amis. Autant la nouvelle de la déclaration de ce maréchal pour la Fronde et de sa marche sur Paris avec son armée avait causé de joie dans cette capitale, autant l'annonce de sa fuite en Hollande y causa d'alarme et de consternation. La paix de Ruel, conclue quelques mois après, ramena Turenne à la cour; la régente l'avait compris dans le pardon général.

II

Dans l'hiver de 1650, de nouveaux troubles éclatèrent; le prince de Condé, le duc de Beaufort et le duc de Longueville furent arrêtés par ordre de la régente et renfermés dans le donjon de Vincennes. Turenne avec la duchesse de Longueville se retira à Stenay, place qui appartenait à M. le prince, et leva l'étendard de la révolte. Plusieurs princes et princesses de la maison de Condé, le duc de Bouillon, le duc de la Rochefoucauld, se réfugièrent à Bordeaux, et firent prendre les armes à cette grande ville.

Turenne conclut, le 10 avril, un traité avec la cour d'Espagne, qui stipula qu'elle lui fournirait 200,000 écus pour la levée des troupes, 300,000 pour leur entretien et 60,000 par an pour être partagés entre lui, la duchesse de Longueville et leurs principaux adhérents; que, de plus, elle mettrait sous ses ordres 5,000 Espagnols, dont 3,000 de cavalerie, et fournirait les garnisons des places fortes de la frontière qu'on prendrait; mais que les garnisons des places prises dans

l'intérieur du royaume seraient fournies par l'armée du maréchal de Turenne.

En conséquence de ce traité, vers le milieu de juin 1650, Turenne parut devant le Catelet à la tête de 18,000 hommes; après trois jours de siége, cette place capitula; il mit le siége devant Guise, qu'il prit également. L'archiduc vint de Bruxelles se mettre à la tête de l'armée espagnole; Turenne ne commanda plus qu'en second. Au commencement d'août l'armée espagnole passa l'Oise; Turenne voulait la conduire à Paris; les généraux espagnols furent plus circonspects. Le maréchal du Plessis-Praslin, commandant l'armée royale, était campé à Marly. L'archiduc s'empara de Rethel, de Château-Porcien et de Neufchâtel; mais, ayant refusé d'aller outre, Turenne, à la tête de 4,000 hommes, passa l'Aisne, battit le marquis de Hocquincourt, qui était à Fismes avec dix régiments de cavalerie, couvert par la Vesle, lui fit 500 prisonniers et le jeta sur Soissons. Il avait projeté de se porter sur Vincennes pour délivrer les princes; mais, ayant appris qu'ils avaient été transférés au château de Marcoussis, sur la route d'Orléans, il renonça à cet espoir et rejoignit l'armée espagnole près de Neufchâtel. Sur la fin de septembre cette armée investit Mouzon, qui se rendit au milieu de novembre, d'où elle alla prendre ses quartiers d'hiver en Flandre. Turenne resta sur la frontière de l'Aisne avec 8,000 hommes.

III

La cour s'était portée devant Bordeaux, et, le 8 octobre, elle en avait reçu les clefs. Aussitôt son retour à Paris, la régente donna l'ordre au maréchal du Plessis-Praslin d'entrer en campagne avec 16,000 hommes et de mettre le siége devant Rethel;

il l'investit le 9 décembre. Turenne y avait laissé 1,800 hommes; mais les travaux du siége furent poussés avec une telle vigueur que la place capitula en peu de jours. Cependant Turenne avait quitté les bords de la Meuse pour accourir à son secours; il arriva, en quatre jours de marche, le 13 décembre, une heure avant le coucher du soleil, devant Rethel; il apprit que la place venait de capituler. Le lendemain il battit en retraite, il fit quatre lieues et gagna la vallée du Bourg. Le maréchal du Plessis marcha toute la nuit du 14 au 15 sur Genneville; il y eut connaissance que Turenne était à trois lieues de lui; il se remit aussitôt en marche; les deux armées se trouvèrent en présence le 15 à trois heures du matin. Turenne sortit de la vallée et gagna les hauteurs de gauche; l'armée du roi le suivit parallèlement sur les collines de droite; les deux armées marchèrent ainsi deux heures. Turenne ne voulait pas combattre; le maréchal du Plessis était, au contraire, impatient d'en venir aux mains. Voyant qu'il était midi, et que son ennemi allait lui échapper, il descendit dans la vallée entre le bourg de Saint-Étienne et celui de Sommepy, au lieu nommé *le Champ-Blanc*. Les deux armées se rangèrent en bataille : le lieutenant général marquis de Hocquincourt commandait la gauche de l'armée royale, le général Rosen le centre, et le marquis Villequier la droite. Le lieutenant général Lafauge commandait la droite de l'armée de Turenne, le comte de Ligneville la gauche, les marquis de Duras, de Beauvau, de Bouteville et de Montausier, le centre. Les forces du maréchal du Plessis étaient doubles; mais Turenne, s'étant aperçu que toute l'infanterie royale n'était pas arrivée, descendit dans la vallée à la rencontre du maréchal; sa gauche, à la tête de laquelle il marcha, chargea la droite française : les deux ailes se trouvèrent mêlées. Le suc-

cès était incertain; mais la droite espagnole, commandée par le lieutenant général Lafauge, fut enfoncée par le marquis de Hocquincourt, qui, après l'avoir rompue entièrement et fait Lafauge prisonnier, se porta contre l'aile que commandait Turenne, la chargea pendant qu'elle combattait encore avec la droite française, et, après un combat long et meurtrier, décida la victoire. Les Espagnols, entourés de tous côtés, lâchèrent prise; Turenne se trouva seul avec le lieutenant de ses gardes au milieu des escadrons français; cependant il parvint à s'échapper, gagna d'abord Montmédy, puis Bar-le-Duc, où il rallia les débris de son armée; 1,200 hommes étaient restés sur le champ de bataille; il réunit à peine un quart de ses troupes.

IV

Pendant l'hiver de 1651, les négociations eurent lieu pour la paix; les princes sortirent de prison le 13 février. Mazarin quitta le royaume, et le parlement rendit un arrêt qui le déclarait perturbateur du repos public et le bannissait. Turenne s'entremit auprès des Espagnols pour les engager à la paix; il ne put y réussir. Dans les premiers jours de mai, ayant reçu des lettres qui l'assuraient de son pardon, il revint à la cour. Pendant toute l'année 1651, de nouvelles intrigues se formèrent à Paris; le prince de Condé quitta la cour, se rendit dans son gouvernement de Guyenne et recommença la guerre. Turenne refusa de prendre parti contre le roi et lui resta fidèle. Mazarin quitta Cologne et les bords du Rhin et revint à la cour. Le maréchal de Hocquincourt commanda l'armée royale contre le prince de Condé; ce ne fut que dans le commencement de 1652 que Turenne fut investi par le roi du comman-

dement de l'armée, conjointement avec le maréchal de Hocquincourt.

V

DIXIEME OBSERVATION.

1° La conduite de Turenne, dans cette circonstance, est peu honorable; sujet du roi, il ne devait pas prendre les armes contre son maître. La raison de la minorité ne pouvait en être une, il avait reconnu la régente; depuis nombre d'années il commandait ses armées; il était comblé de ses bienfaits: en prenant parti pour la Fronde, il suivit l'impulsion du chef de sa maison, le duc de Bouillon, son frère, et, sous ce point de vue, il pourrait être excusable. Dans ce cas, il fallait qu'il quittât le commandement de l'armée que lui avait confiée la régente, et que ce fût comme particulier qu'il allât se ranger sous les drapeaux de la Fronde. Mais pratiquer son armée, c'est une infidélité qui ne peut être justifiée ni par les principes de la morale ni par les règlements militaires; il en fut cruellement puni, puisque ses soldats l'abandonnèrent et restèrent fidèles à la voix du devoir et à leur serment.

2° Après la paix de Ruel, Turenne prit de nouveau parti contre la cour; alors il n'était pas employé, il suivit les conseils et les impulsions du chef de sa maison et l'influence qu'exerçait sur lui la duchesse de Longueville; il se retira à Stenay et se déclara pour les princes que la cour tenait opprimés et en prison. Il y a cette fois dans la conduite de Turenne quelques circonstances atténuantes; mais, quelques mois après, il est obligé de traiter avec les ennemis de la France, de se mettre à la tête des armées espagnoles pour les aider à prendre les places frontières et à ravager le sol de sa patrie.

Ce grand crime est réprouvé par les principes de la religion, de la morale et de l'honneur. Rien ne peut excuser un général de profiter des lumières acquises au service de sa patrie pour la combattre et en livrer les boulevards aux nations étrangères.

ONZIÈME OBSERVATION.

1° A la bataille de Rethel, il engagea mal à propos le combat; aussitôt qu'il eut connaissance de la reddition de Rethel, son but était manqué, il devait faire sa retraite, il devait faire au moins 7 lieues dans la journée; il n'eût pas alors été atteint par l'armée française, il n'eût pas été contraint de recevoir le combat contre une armée supérieure; il ne fit que 4 lieues.

2° Lorsque le maréchal du Plessis descendit dans la plaine et se rangea en bataille, Turenne pouvait encore éviter la bataille en accélérant son mouvement.

Il ne forma aucune réserve derrière ses ailes; ce qui causa sa ruine. Une fois enfoncée, sa cavalerie ne put pas se rallier. Il se fût donné plus de chances de succès en adoptant un ordre moins étendu.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE DE 1652.

I

La cour séjourna une partie de l'hiver en Poitou et en Anjou pour pacifier ces provinces; le maréchal de Hocquincourt commandait son armée. Le cardinal en forma une nouvelle avec des troupes venues de Champagne, et en confia le commandement au maréchal de Turenne, qui dut agir de concert avec l'armée du maréchal de Hocquincourt. Les deux armées réunies étaient peu considérables; elles avaient à peine 9,000 hommes, la plus grande partie de cavalerie; mais la cour craignait de se mettre à la discrétion d'un seul général. Elle remonta la Loire pour s'approcher de Paris; toutes les villes riveraines lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Orléans; elle s'établit à Gien; pour se rendre dans cette ville elle avait longé la Loire et couché à Sully. L'armée de la Fronde, forte de 14,000 hommes, commandée par le duc de Beaufort, était cantonnée entre Montargis et la Loire. Ce général, ayant eu connaissance de la cour, médita de l'enlever, et envoya à Jargeau le lieutenant général Sirot, avec quatre régiments, pour s'assurer du pont de la Loire. De son côté, Turenne, inquiet des dangers que pouvait courir

la cour aux approches du fleuve, se porta à Jargeau; il s'y rencontra avec les troupes de Sirot, au moment même où elles y entraient : quoiqu'il n'eût que 200 hommes, il paya d'audace une partie de la journée, jusqu'au soir que son armée arriva. Ce combat, par lui-même insignifiant, fut d'un grand effet sur la régente. Le lieutenant général Sirot fut tué. Les armées royales passèrent la Loire; elles se cantonnèrent à Briare et à Bleneau. On était en avril, les fourrages étaient rares, la dislocation de l'armée fut opérée.

Le prince de Condé était en Guyenne; il laissa le commandement et la direction des affaires de son parti dans cette province au prince de Conti; il partit à franc étrier avec un petit nombre de ses officiers, et, après avoir couru mille dangers, il arriva au camp de Lorris, près Montargis, marcha le lendemain sur cette ville, s'en empara, retourna sur-le-champ contre les cantonnements du maréchal de Hocquincourt, enleva plusieurs quartiers de dragons qui étaient cantonnés sur le canal, réunit son infanterie dans Bleneau, rallia tout ce qu'il put de sa cavalerie et fit sa retraite sur Saint-Fargeau. Turenne, à la première nouvelle qu'il en eut, réunit ses cantonnements, se porta avec son infanterie sur Bleneau. Pendant cette marche de nuit, son armée et celle de Condé se côtoyèrent en marchant en sens inverse et sans s'apercevoir; au jour, elles se découvrirent au bruit des clairons et des tambours. L'armée de Turenne n'était que de 4,000 hommes. Comment tenir en échec une armée triple et commandée par Condé? Il prit la position de l'étang de la Bousinière; c'était un défilé formé par l'étang sur la gauche et par un bois sur la droite; il plaça ses troupes derrière ce défilé, établit une forte batterie pour battre au milieu, ne fit point occuper le bois par son infanterie, pour ne pas s'exposer

à être engagé malgré lui, et passa le défilé avec six escadrons. Aussitôt que l'armée de Condé s'approcha, il repassa le défilé. Ce prince, fort étonné de rencontrer l'armée royale en position, se déploya et s'empara du bois; cependant il parut indécis; enfin il entra dans le défilé. Le vicomte de Turenne fit alors volte-face avec sa cavalerie, culbuta la tête de la colonne ennemie avant qu'elle pût se déployer. Au moment même, il démasqua sa batterie, qui porta le désordre dans les rangs de Condé; il repassa le défilé et prit position. Il avait marché toute la nuit. Dans la soirée, le maréchal de Hocquincourt rejoignit Turenne avec tout ce qu'il avait sauvé et rallié de son armée. Malgré cette jonction et l'arrivée de quelques renforts envoyés de Gien, l'armée royale était encore inférieure; mais la disproportion n'était plus la même. Peu de jours après, le prince de Condé retourna à Paris, où l'appelaient les affaires de son parti; il laissa son armée sous les ordres de Tavannes.

La cour se rendit quelques semaines après à Saint-Germain, sur la rive gauche de la Seine, par Auxerre, Sens, Fontainebleau et Melun; les deux maréchaux firent une marche de quarante lieues pour la couvrir; ils campèrent successivement à la Ferté-Alais, à Chartres. L'opinion du maréchal était qu'elle osât et entrât dans Paris; mais Mazarin craignit pour sa personne et s'y opposa. L'armée du prince de Condé était concentrée à Etampes pendant que ce prince était à Paris. Sur ces entrefaites, Mademoiselle traversa les deux armées pour se rendre d'Orléans à Paris; Turenne voulut profiter de l'occasion pour surprendre l'ennemi; il ne réussit pas entièrement, cependant il défit plusieurs régiments, fit un grand nombre de prisonniers et obtint un avantage qui eût été plus important sans les fausses manœuvres de Hocquincourt. Le cardinal le sentit, il

envoya en Flandre ce général, sous prétexte que les Espagnols faisaient des mouvements, et confia toute l'armée à Turenne.

II

Les esprits étaient fort divisés à Paris, et le parti des mécontents avait une grande confiance dans l'armée qui était à Étampes; pour la discréditer et pour lui ôter l'honneur des armes, la régente ordonna le siége de cette ville. Turenne l'investit; n'ayant point d'armée à redouter en campagne, il ne fit pas de lignes de circonvallation, mais il établit des lignes de contrevallation à portée de fusil de la place; il se flattait que le défaut de vivres lui en rendrait promptement raison, lorsqu'il apprit que le duc de Lorraine entrait en Champagne, qu'il marchait sur la capitale, qu'il était d'intelligence avec les Frondeurs, et que son but principal était de faire lever le siége d'Étampes. Il résolut alors de brusquer l'attaque, et donna plusieurs assauts qui n'eurent point un succès complet. Il était tellement dépourvu des objets nécessaires, que la cour fut obligée de lui envoyer ses chevaux pour le service de l'armée. Ayant appris que le duc de Lorraine était arrivé à Charenton et se disposait à passer la Seine, il ne perdit pas un moment, leva le siége, se porta sur Corbeil. Les chevaux de la cour furent employés pour traîner l'artillerie des batteries qu'il évacua. Il traversa la forêt de Senard, passa la petite rivière d'Yères à Brunoy, fit une marche de nuit autour de Gros-Bois, et arriva à la pointe du jour sur le camp du duc de Lorraine, qui appuyait sa gauche à Villeneuve-Saint-Georges, et sa droite aux premiers bois de la Grange, et s'était couvert de six redoutes qu'il avait élevées et palissadées dans la nuit; son

armée était de 10,000 hommes. Turenne établit son camp vis-à-vis de Villeneuve-Saint-Georges.

Le principal engagement qu'avait pris avec les Frondeurs le duc de Lorraine était de faire lever le siége d'Étampes; son but était rempli. Ce prince n'avait plus d'état : la Lorraine était tout entière occupée par une armée du roi; il ne possédait plus que son armée, qu'il ne voulait pas exposer à sa ruine dans un engagement sérieux. Il avait toujours dans son camp des négociateurs de Mazarin; le prétendant d'Angleterre s'y rendit. Enfin, au moment où l'armée de Turenne n'était plus éloignée que d'une portée de canon, il signa l'*ultimatum*, consentit à cesser sur-le-champ les hostilités, à livrer son pont sur la Seine et à quitter la France sous quinze jours. Il se mit en marche à cet effet; il passa l'Yères. Une heure après l'armée des princes arriva sur la Seine, de l'autre côté de Villeneuve-Saint-Georges, et, au lieu de l'armée de Lorraine, aperçut sur l'autre rive l'armée du roi. Si la jonction se fût faite avec le duc de Lorraine, la supériorité numérique des Frondeurs eût été telle, que la cour n'aurait plus eu d'autre parti à prendre que celui de se retirer sur Lyon, ne pouvant compter sur la Bourgogne.

III

Condé accourut en toute hâte de Paris, se mit à la tête de son armée; il la ramena entre Saint-Cloud et Suresnes, gardant le pont de Saint-Cloud. Le 1er juillet Turenne passa la Marne à Meaux, se porta sur Épinay; le maréchal de la Ferté le joignit; la cour s'établit à Saint-Denis. Il jeta un pont vis-à-vis Épinay, profitant d'une île formée par la Seine, afin de pou-

voir attaquer Condé sur les deux rives; mais ce prince leva son camp, traversa le bois de Boulogne et se présenta à la barrière de la Conférence. Les Parisiens lui refusèrent l'entrée de leur ville; il tourna les murailles. Turenne, qui suivait son mouvement, marcha sur la Chapelle; il arriva à temps pour charger l'arrière-garde. L'intention de Condé était de se porter sur Charenton; mais, vivement poussé, il se jeta dans le faubourg Saint-Antoine, derrière les retranchements que les bourgeois avaient construits autour de leur faubourg pour se mettre à l'abri des maraudeurs qui infestaient les environs de la capitale, et qui s'appuyaient, d'un côté, au pied des collines de Charonne, et de l'autre, à la Seine; ils avaient 1,800 toises de circuit. Ce faubourg formait une patte d'oie; les principales rues aboutissaient à la porte de la ville, sous la Bastille, dont le canon dominait tout le faubourg et enfilait les trois débouchés; indépendamment de cela, des barricades furent élevées au milieu de ces trois rues, et le prince de Condé fit occuper et créneler les principales maisons par des détachements d'infanterie. Turenne attaqua ce faubourg, il pénétra par trois points : la droite, sous les ordres du marquis de Saint-Mégrin, entra par la rue de Charonne; le centre, où se trouvait le maréchal, s'empara de la barrière du Trône; et la gauche, sous le marquis de Navailles, longea la rivière, se dirigeant sur la place d'armes. Les retranchements n'opposèrent pas de résistance; on se battit aux barrières : Saint-Mégrin s'empara de celle de Charonne, et mit en déroute les troupes qui lui étaient opposées; sa cavalerie se lança imprudemment dans la rue, et arriva jusqu'à la place du marché; elle fut chassée par Condé, qui la battit avec une cinquantaine d'officiers d'élite. A la gauche, les troupes royales parvinrent

jusqu'à la barrière; elles s'emparèrent même du jardin de Rambouillet; mais les ducs de Beaufort et de Nemours s'avancèrent à la tête de la jeunesse de Paris, et les repoussèrent. Navailles avait eu la précaution de faire occuper solidement les têtes des rues, ce qui lui donna les moyens de conserver la barrière. Turenne pénétra lui-même dans la principale rue; il arriva à l'abbaye Saint-Antoine, mais il fut repoussé par le prince, qui accourut à la tête de quelques officiers de sa maison et le ramena jusqu'au delà de la barrière. Peu d'instants après, Turenne rentra dans la rue avec des troupes fraîches. Un grand nombre de petits combats singuliers signalaient la bravoure des deux partis, lorsque enfin le maréchal de la Ferté arriva avec l'artillerie : Turenne en plaça aussitôt une batterie près de l'abbaye Saint-Antoine, et en envoya également à l'attaque de droite et à celle de gauche. Profitant d'ailleurs de la grande supériorité de ses troupes, il enleva plusieurs grosses maisons où s'étaient crénelés les Frondeurs, qui, se voyant forcés de tous côtés, perdirent courage et se sauvèrent en désordre sur la place d'armes, en avant de la porte Saint-Antoine. Dans ce moment Mademoiselle apporta aux bourgeois de service à cette porte l'ordre de l'Hôtel de Ville de l'ouvrir à l'armée de Condé, qui, ranimée par cette heureuse nouvelle, rentra dans Paris avec assez d'ordre, et alla se camper et se retrancher sur l'autre rive de la Seine, derrière la petite rivière des Gobelins. Au même moment, Mademoiselle fit tirer le canon de la Bastille; ce qui empêcha l'armée du roi de poursuivre dans la capitale l'ennemi vaincu qui lui échappait. Ce combat fut fort opiniâtre; l'animosité était grande de part et d'autre, surtout parmi les officiers. La cour en avait été spectatrice des hauteurs de Charonne, où

elle s'était placée dès le matin. Dans la nuit elle retourna à Saint-Denis.

IV

Quelques semaines après cette bataille, une armée de 20,000 Espagnols, auxquels s'était joint le duc de Lorraine, entra en Picardie et marcha sur la capitale au secours de la Fronde. A cette nouvelle, l'alarme fut extrême à la cour, qui était toujours à Saint-Denis; elle courait le danger de se trouver entre l'armée espagnole et Paris. Rouen et Dijon se refusaient à la recevoir; il ne paraissait plus lui rester de ressource que de se réfugier à Lyon; mais Turenne s'opposa fortement à ce parti désespéré qui eût entraîné la perte de toutes les places de Picardie, donné une nouvelle activité à la guerre civile et accrédité la Fronde, dont les partisans diminuaient à Paris. En effet, après l'entrée du prince dans cette capitale, des massacres avaient eu lieu à l'Hôtel de Ville; ce qui avait accru le désir des habitants de voir se terminer la guerre civile et le roi revenir dans son palais. Turenne conseilla à la régente d'établir sa cour à Pontoise, où avec sa garde elle serait en sûreté; il paraît d'ailleurs que les Frondeurs portaient de grands ménagements au séjour du roi. Le maréchal se porta avec l'armée sur Compiègne pour s'opposer à la marche de l'armée espagnole, qui était double de la sienne, mais qui n'avait aucun intérêt à frapper des coups décisifs. En effet, l'archiduc s'approcha de l'Oise, eut quelques succès sur le duc d'Elbeuf, qui se laissa cerner avec 5 à 600 hommes; puis il retourna en Flandre, laissant le duc de Lorraine avec un détachement de l'armée espagnole pour hiverner en Champagne. Cet orage ainsi conjuré, Turenne se rapprocha de Paris et campa à

Gonesse, où il séjourna un mois. Il ne tarda pas à apprendre que le duc de Lorraine marchait de nouveau sur la capitale; il marcha à sa rencontre et campa à Brie-Comte-Robert, où ayant pensé que le projet du duc de Lorraine était de se joindre, à Villeneuve-Saint-Georges, à l'armée du prince de Condé, il s'y porta en hâte, et arriva au moment où les fourriers de l'ennemi entraient pour marquer le logement de leur armée. Le duc de Lorraine, ayant ainsi manqué sa jonction à Villeneuve-Saint-Georges, se porta sur Ablon, où quelques jours après il effectua sa jonction avec le prince de Condé. Turenne prit la position de Villeneuve-Saint-Georges, la gauche appuyée au village, la droite aux bois de la Grange, le front couvert par les six redoutes qu'avait fait construire, quelques mois auparavant, le duc de Lorraine, et qu'il réunit par des courtines. Il jeta deux ponts sur la Seine, et les couvrit par une bonne tête de pont. Condé, sans profiter de l'avantage du nombre qu'il avait acquis par sa jonction avec l'armée de Lorraine, prit position à Limeil et se retrancha à une portée de canon du camp de l'armée royale. Le duc de Lorraine campa à Brie-Comte-Robert, tenant l'armée du roi comme enveloppée; celle-ci ne pouvait pas tirer de vivres de la rive droite de la Seine; mais, moyennant la possession de Corbeil et de sa tête de pont, elle fourrageait sur la rive gauche et se maintenait toujours dans l'abondance. Enfin, au bout de six semaines, pendant lesquelles il ne se passa rien d'important, les choses parurent mûres dans Paris. Mazarin céda à l'orage, et se retira à Bouillon; ce qui concilia à la cour les esprits de la capitale : ils n'étaient plus retenus que par la pensée que Turenne était cerné dans son camp. La régente lui envoya en conséquence l'ordre d'en sortir pour l'accompagner dans son entrée dans sa capitale. Condé

était tombé malade et s'était fait transporter à Paris. Turenne fit jeter quatorze ponts sur l'Yères, la passa dans la soirée du 5 octobre, marcha sur Corbeil, sur Chaumes, passa la Marne à Meaux et campa près de Senlis. La cour quitta Meulan, où elle s'était rendue, alla à Saint-Germain, y séjourna quatre jours, et fit son entrée à Paris le 21 octobre, passant par Saint-Cloud et le bois de Boulogne. Le roi était à cheval; il traversa le faubourg Saint-Honoré. Toutes les villes du royaume suivirent l'exemple de la capitale. Les deux partis du parlement, celui de Pontoise, et celui resté à Paris, se réunirent; la guerre civile fut terminée. Condé, avec l'armée espagnole et celle de Lorraine, se retira en Champagne; il continua à servir contre sa patrie. Louis XIV fut accueilli à Paris avec enthousiasme. Le duc d'Orléans, son oncle, se retira à Blois; le coadjuteur fut arrêté quelques mois après. Aussitôt que Turenne vit le roi rétabli dans sa capitale, il en partit avec l'armée pour se porter en Champagne; il chassa Condé et l'armée ennemie du royaume, et assiégea Bar-le-Duc. Mazarin se rendit à son camp; depuis qu'il avait quitté le royaume, il avait habité Sedan. La basse ville de Bar-le-Duc fut emportée d'assaut; la haute ville soutint douze jours le siége. Le prince de Condé vint avec la cavalerie jusqu'à Vaubecourt. Ligny se rendit dans le même temps au maréchal de la Ferté. Le maréchal voulait qu'on assiégeât Sainte-Menehould et Rethel; mais on était dans le cœur de l'hiver, et autour de ces villes il n'y avait pas de quoi mettre l'armée à couvert. Château-Porcien ouvrit ses portes après sept jours de siége; mais pendant ce temps Condé prit Vervins, ce qui décida Turenne à continuer la campagne et à porter le siége devant cette ville, qu'il reprit; l'armée entra ensuite en quartiers d'hiver en février. Le soldat,

pendant cette arrière-campagne, témoigna hautement son mécontentement contre le cardinal : il manquait de vivres, l'hiver était très-froid ; il fut souvent réduit à manger de la chair de cheval et des trognons de choux, qu'il appelait *le pain du cardinal.*

DOUZIÈME OBSERVATION.

1° Turenne avait prévenu le maréchal de Hocquincourt que ses quartiers étaient exposés.

2° La manœuvre habile qu'il fit pour imposer à Condé, et qui lui réussit, fut considérée dans le temps comme le plus grand service qu'il pût rendre à la cour; en effet, s'il se fût laissé imposer, elle eût été obligée de quitter Gien, ce qui eût été d'une fâcheuse influence sur les affaires politiques. Mais il est évident que le maréchal n'avait pas le projet de tenir sa position. Si Condé se fût décidé à l'attaquer, il avait tout préparé pour sa retraite; c'est ce que prouve la précaution qu'il prit de retirer tous les postes placés dans le bois, pour ne pas les exposer et se trouver engagé malgré lui. Une fois qu'une affaire est commencée, elle s'engage graduellement. Il tint ses troupes réunies assez à portée du défilé pour en rendre le passage dangereux au prince, assez près pour pouvoir lui faire du mal par le feu d'une batterie postée de manière à battre en plaine dans la longueur du défilé, mais assez éloignées pour que rien ne se trouvât compromis. Cette circonstance ne paraît rien; cependant c'est ce rien qui est un des indices du génie de la guerre.

3° Cette manœuvre si délicate, exécutée avec tant d'habileté et tant de prudence, ne saurait cependant être recom-

mandée. Turenne, aussitôt qu'il eut réuni sa cavalerie, devait se retirer du côté de Saint-Fargeau, pour revenir ensuite en avant, mais seulement après sa jonction avec le maréchal de Hocquincourt. Les règles de la guerre veulent qu'une division d'une armée évite de se battre seule contre toute une armée qui a déjà obtenu des succès : c'est courir le danger de tout perdre sans ressources. Le prince de Condé avait plus de 12,000 hommes, Turenne n'en avait que 4,000.

4° Le point de rassemblement des quartiers des deux armées avait été indiqué trop près de l'armée : c'était une faute. Il faut que le point de réunion d'une armée, en cas de surprise, soit toujours désigné en arrière, de sorte que tous les cantonnements puissent y arriver avant l'ennemi. Dans cette position, il devait être désigné entre Briare et Saint-Fargeau.

TREIZIÈME OBSERVATION.

La marche de Turenne contre le prince de Lorraine avait toute espèce d'avantages;

1° Il sortait lui-même d'embarras, puisque au camp d'Étampes il se trouvait entre les deux armées, et qu'étant arrivé sous Gros-Bois il les avait dépassées toutes les deux;

2° Il se ménageait la possibilité de battre isolément le duc de Lorraine;

3° Enfin l'intérêt, le caractère et l'esprit de ce prince l'autorisaient à espérer qu'il lui ferait facilement prendre le parti qui conviendrait au roi aussitôt qu'il le pourrait atteindre seul.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Le séjour de Turenne au camp de Villeneuve-Saint-Georges pendant six semaines, devant deux armées supérieures en

force, est bien hasardeux; quel motif a pu le porter à courir un tel danger? Son camp n'était pas tellement fort qu'il ne pût être forcé; ce qui aurait entraîné la ruine de son armée et celle du parti de la cour. Sa position paraissait tellement critique qu'elle a retardé la soumission de Paris.

QUINZIÈME OBSERVATION.

1° Le prince de Condé dans cette campagne n'a pas montré cette audace dont était animé le général de Fribourg et de Nordlingen; il ne devait pas se laisser imposer à Bleneau par des démonstrations. Même réunies, les deux armées royales étaient inférieures à la sienne; il devait lui être démontré qu'il n'avait pas devant lui des forces considérables. Il se contenta d'un avantage insignifiant; il s'en tint aux préliminaires sans mettre son entreprise à fin. Avec un peu de son audace habituelle, il était près d'obtenir les dernières faveurs; il négligea de cueillir les fruits de sa combinaison et de la faute du maréchal de Hocquincourt.

2° Après sa jonction avec le duc de Lorraine, ayant des forces si supérieures, on ne voit pas bien pourquoi il se contente de se retrancher sur les hauteurs de Limeil au lieu d'attaquer l'armée du roi. Il pouvait avoir autant de canons qu'il en voudrait, étant aussi près de Paris, et un succès décisif dans cette circonstance pouvait seul rétablir ses affaires et soutenir son parti dans la capitale. Condé manqua ce jour-là d'audace.

CHAPITRE VIII.

CAMPAGNE DE 1653.

I

La campagne précédente s'était terminée en février; l'armée avait été envoyée en quartiers d'hiver sur la Loire et dans le Poitou; elle ne put entrer en campagne cette année que fort tard; elle débuta par le siége de Rethel, qui capitula le 8 juillet, après trois jours de tranchée ouverte.

Cependant une armée de 30,000 hommes était entrée en Picardie; elle menaçait de se porter dans le cœur du royaume; on n'avait à lui opposer que 16,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie. Les esprits étaient fort agités à Paris; Bordeaux était en armes, et l'approche du prince de Condé de la capitale pouvait avoir des conséquences funestes.

Turenne se porta à la rencontre de l'ennemi le 18 juillet; il campait à Ribemont, près de la Fère, lorsque le roi et le cardinal se rendirent à son camp pour y tenir conseil sur les graves conjonctures où l'on se trouvait. Plusieurs partis furent proposés: les uns voulaient que l'on jetât 5,000 hommes d'infanterie et 1,000 de cavalerie dans les places de la frontière; qu'avec 9,000 cavaliers et 1,000 fantassins d'élite on inquiétât

la marche de l'armée, enlevât ses convois, menaçât ses communications; d'autres rejetaient bien loin l'idée d'affaiblir l'armée, et proposaient au contraire de prendre position derrière l'Oise, d'en défendre le passage, et, lorsqu'il serait forcé, de centraliser sur Paris les réserves et les secours que pourraient offrir les dépôts et les provinces. Turenne n'approuva aucun de ces deux partis : l'un et l'autre avaient des inconvénients: il était impossible de défendre le passage d'une rivière comme l'Oise : cependant, quand l'ennemi l'aurait forcé, il se vanterait d'un succès dont l'influence serait grande sur le moral de l'armée et sur l'opinion de la capitale. Il proposa, ce qui fut adopté, de rester en corps d'armée, de côtoyer à quatre ou cinq lieues l'armée espagnole dans sa marche, de faire une guerre de marches et de mouvements; le soldat n'aurait aucune raison de se croire inférieur à l'ennemi; on consumerait ainsi la saison; et, tant que l'on éviterait toute action, on serait en mesure de s'opposer à tout. Le roi retourna à la Fère. L'armée espagnole, campée à Font-Somme, leva son camp le 1er août; elle passa entre l'armée française et la Somme et se porta, par Saint-Simon, près de Ham, à Roye, qu'elle assiégea. Elle manœuvrait entre l'Oise et la Somme. Turenne quitta son camp de Ribemont, longea l'Oise, campa le 3 août à Fargnier, le 5 à Noyon ; il y apprit qu'après deux jours de tranchée ouverte, la petite ville de Roye, qui, n'ayant point de garnison, était défendue par les bourgeois, avait ouvert ses portes. Après la prise de cette ville, les Espagnols parurent incertains s'ils devaient se diriger sur leur gauche ou sur leur droite, sur l'Oise ou sur la Somme; la première direction les approchait de Paris, la deuxième les en éloignait. Ils prirent ce second parti; ils remontèrent la Somme et campèrent à Bray. L'armée du roi

était à Eppeville, près de Ham, le 10, quand elle apprit, par une lettre interceptée, qu'un convoi considérable partait de Cambrai pour le camp ennemi. Elle passa aussitôt la Somme à Ham, campa à Manancourt, à la tête d'un ruisseau qui se jette dans la Somme à Mont-Saint-Quentin, près de Péronne. La cavalerie marcha aû-devant du convoi, qui, instruit du mouvement des Français, rentra dans Cambrai. Le général ennemi, ayant appris que l'infanterie française se trouvait ainsi isolée, marcha à elle pour profiter de cette circonstance, et jeta à cet effet des ponts sur la Somme, qu'il passa. Mais Turenne, avec sa cavalerie, revint à son camp de Manancourt, le leva, se rapprocha de Péronne et s'établit près de Mont-Saint-Quentin. Le 13 août, l'armée espagnole fit une marche forcée, dépassa Bapaume dans la nuit, arriva à neuf heures du matin entre Manancourt et Péronne. Toutes les reconnaissances françaises ayant été prises, on n'apprit à l'armée française des nouvelles de l'ennemi que par ses coureurs. L'alarme fut grande; les maréchaux se hâtèrent de mettre leur armée en bataille. La Ferté occupa la gauche sur une position des plus mauvaises, étant dominé de tous côtés par des hauteurs qu'il était impossible de disputer à l'ennemi. L'inquiétude des généraux passa aux soldats. Si l'on restait sur ce mauvais champ de bataille, on était battu. Cependant l'ennemi approchait. Turenne ordonna de marcher en avant, de gagner la montagne, certain d'y trouver, dans quelque lieu qu'il rencontrât l'ennemi, des positions préférables à celles qu'il occupait. Effectivement il en trouva une bonne à 2,000 toises de celle qu'il quittait; sa gauche s'y appuyait à une hauteur presque inaccessible, près du village de Buire; son front était couvert par un ruisseau qui se jette dans la Somme à Péronne. Cette position était très-étroite.

Il plaça l'armée sur cinq lignes. Depuis plusieurs heures elle y était, quand l'armée espagnole se présenta, à trois heures après midi. Le prince de Condé voulait attaquer sur l'heure, les généraux espagnols pensèrent autrement; leurs troupes étaient trop fatiguées, disaient-ils; ils voulurent leur donner la nuit de repos. L'armée du roi en profita pour se couvrir de retranchements; et le lendemain, 14, les généraux espagnols ne jugèrent plus devoir courir les dangers de l'attaque. Les deux armées restèrent trois jours en présence; le 18, les Espagnols décampèrent, remontèrent la Somme pour surprendre Guise. Turenne prévit leur dessein et jeta 2,500 hommes dans Guise; ainsi prévenus, ils renoncèrent à leur entreprise, et se campèrent à Caulaincourt, village entre Ham et le Catelet. L'armée du roi campa à Golancourt, à une lieue de Ham, sur la gauche de la Somme, se trouvant ainsi à 4 lieues de l'ennemi; la Somme entre deux. Les deux armées s'observèrent une quinzaine de jours, jusqu'au 1er septembre, que l'armée espagnole marcha de nouveau par sa gauche et se porta sur Rocroy, qu'elle investit.

Turenne n'avait que deux partis à prendre : ou se porter sur Rocroy pour inquiéter ou retarder le siége, ou attaquer lui-même une place qui compensât la perte de cette ville. Il prit ce dernier parti : il se porta en toute diligence à Mouzon, place forte sur la Meuse, entre Sedan et Stenay; il la cerna le 2 septembre, sans faire de lignes : elle ouvrit ses portes après dix-sept jours de tranchée ouverte. Il marcha aussitôt après sur Rocroy, mais cette place venait aussi de capituler. Les deux armées ne firent plus rien le reste de la campagne; en décembre, elles entrèrent en quartiers d'hiver.

II

SEIZIÈME OBSERVATION.

1° Cette campagne s'est passée en manœuvres; elle est fort intéressante. Le prince de Condé ne commandait pas l'armée espagnole; c'était l'archiduc, qui ne voulait pas compromettre son armée. Son dessein était de prendre quelques places pour arrondir la frontière de la Flandre, de nourrir la guerre en Picardie et en Champagne, et, si l'occasion se présentait belle, de battre l'armée française à coup sûr; c'était ce que l'intérêt de l'Espagne lui conseillait. Marcher à Paris, quelque chose qu'il en pût coûter, relever le parti de la Fronde, encourager la révolte de Bordeaux, accroître les mécontents, déjà très-nombreux dans le royaume : voilà ce que désirait le prince de Condé.

Dans de pareilles circonstances, le parti que prit Turenne était convenable; mais il eût été bien dangereux dans toute autre conjoncture. Côtoyer une armée double en force est une opération bien difficile; il est bien peu de positions assez fortes pour pouvoir protéger une armée si inférieure en nombre; il ne paraît pas d'ailleurs qu'il ait eu le soin de prendre tous les soirs un camp choisi; au contraire, il a souvent campé dans de mauvaises positions où son armée était compromise, telles qu'à Mont-Saint-Quentin. Il dut au hasard la bonne position qu'il occupa quelques heures après, et elle n'était pas telle qu'il n'y eût été forcé si le prince de Condé avait été le maître.

2° Surpris à Mont-Saint-Quentin, la première pensée qu'aurait eue un général ordinaire eût été de se couvrir par la

Somme en la repassant à Péronne, dont il n'était éloigné que d'une demi-lieue; mais que fût-il arrivé? L'ennemi eût aussi passé la Somme; il eût fallu rester en position et risquer une affaire pour l'arrêter. Cependant ce mouvement de retraite eût influé sur le moral des troupes et sur celui des ennemis en sens inverse. Passer la Somme, c'eût été ajourner, mais accroître la difficulté; on eût paré au mal du moment en empirant l'état des affaires. Turenne paya d'audace, marcha à la rencontre des ennemis; il était sûr que par ce mouvement il les déconcerterait, qu'il accroîtrait leur irrésolution et gagnerait la journée, parce qu'il faudrait qu'ils changeassent quelque chose à leur marche, qui avait été dirigée dans la supposition qu'il occupait Mont-Saint-Quentin. Pendant la nuit, il serait temps, après avoir vu l'ennemi et observé sa contenance, de prendre un parti; il était probable d'ailleurs que, dans ces pays de collines, l'armée trouverait une bonne position, susceptible d'être retranchée en peu d'heures, et alors on aurait maintenu la réputation des armes, cette partie si essentielle de la force d'une armée. Turenne se retrancha; ce grand capitaine faisait usage fréquemment des ouvrages de campagne. Cependant son armée avait trop de cavalerie et, en proportion, trop peu d'infanterie pour qu'il tirât tout le parti possible de la science de l'ingénieur. Dans cette guerre de marches, de manœuvres, il eût fallu se retrancher tous les soirs et se placer toujours dans une bonne défensive. Les positions naturelles que l'on trouve ordinairement ne peuvent pas mettre une armée à l'abri d'une armée plus forte sans le secours de l'art.

Il est des militaires qui demandent à quoi servent les places fortes, les camps retranchés, l'art de l'ingénieur; nous leur demanderons à notre tour comment il est possible de manœu-

vrer avec des forces inférieures ou égales sans le secours des positions, des fortifications et de tous les moyens supplémentaires de l'art. Il est probable que, si le prince de Condé eût commandé, il eût attaqué le soir même du jour de son arrivée; ce qui eût déconcerté Turenne, qui avait une armée inférieure et avait adopté un plan de campagne d'observation, qui voulait qu'il ne se compromît jamais.

Achille était fils d'une déesse et d'un mortel : c'est l'image du génie de la guerre; la partie divine, c'est tout ce qui dérive des considérations morales, du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat, qui est fort et vainqueur, faible et battu, selon qu'il croit l'être; la partie terrestre, ce sont les armes, les retranchements, les positions, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles.

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE 1654.

I

Turenne ouvrit la campagne de 1654 par le siége de Stenay, place forte qui appartenait à la Maison de Condé, ce qui décida l'archiduc à entreprendre le siége d'Arras. Cette place était forte, mais la garnison très-faible; il l'investit le 3 juillet avec 32,000 hommes. Cependant l'armée française s'approcha de la Somme; elle campa à Péronne et fit entrer quelques secours dans Arras avant que les lignes des Espagnols fussent terminées, ce qui n'eut lieu que le 14 juillet. De Péronne elle se porta entre Cambrai et Arras; le 17, elle arriva à Monchy-le-Preux, village à une lieue et demie d'Arras et à une portée de canon des lignes de circonvallation; elle était de 16,000 hommes : elle y prit position, la droite à la Scarpe, la gauche au Cogeul. Ses flancs étant ainsi parfaitement appuyés à ces deux obstacles naturels, Turenne couvrit son front par de fortes lignes et s'établit à Monchy-le-Preux avec son quartier général. Il aurait pu occuper cette position dès midi, mais, craignant d'y être attaqué immédiatement, il s'arrêta plus loin et n'arriva à la position de Monchy qu'à la chute du jour, afin d'avoir

toute la nuit à se retrancher. Ce camp avait une étendue de 2,500 toises; il était à cheval sur la route de Bouchain à Valenciennes. La présence de l'armée donna du courage aux assiégés. Les gouverneurs de toutes les places voisines inondèrent la campagne de détachements pour intercepter les convois des Espagnols et gêner leurs communications. Effectivement, ils ne purent plus recevoir de munitions et de vivres qu'en employant les chevaux de leur cavalerie et des mulets de bât. Ce grand soin à intercepter tous les convois donna lieu à bon nombre d'escarmouches et d'affaires de cavalerie. Un des convois fut détruit par un accident fortuit : il traversait la plaine de Lens; il était fort de plusieurs centaines de chevaux, chaque cavalier portant en croupe un sac de poudre. Un malheureux cavalier ayant, malgré les défenses, allumé sa pipe, le feu se communiqua : hommes, chevaux, tout périt, hors trois ou quatre cavaliers estropiés qui furent ramassés par le parti français. Cependant, comme les Espagnols avaient eu le temps d'approvisionner abondamment leur camp, ils n'en continuèrent pas avec moins de vigueur les travaux du siége. Le 14 juillet, ils avaient ouvert la tranchée; le gouverneur se défendait avec intrépidité. La cour pressait Turenne d'attaquer les lignes pour dégager la place; mais cette opération n'était pas dans l'opinion de l'armée. Les lignes étaient fortes; elles consistaient dans un fossé perdu, large de 9 pieds, bien palissadé, qui était en avant d'une espèce d'esplanade couverte de douze rangs de trous de loup, derrière laquelle étaient le fossé et les lignes d'un profil ordinaire.

Sur ces entrefaites, Stenay ayant capitulé, l'armée du maréchal de Hocquincourt arriva le 16 août sous Arras; ce qui, vu les pertes que les assiégeants avaient éprouvées depuis un mois

de tranchée ouverte, remit de l'égalité entre les deux armées. Le maréchal de Hocquincourt s'empara de Saint-Pol, campa le 19 à Aubigny; Turenne se porta à sa rencontre avec 1,500 chevaux. En revenant le même jour dans son camp, il côtoya les lignes espagnoles à portée de mitraille; elles tirèrent, lui tuèrent quelques hommes, ce qui excita des observations de la part des personnes qui l'accompagnaient; à quoi il répondit : « Cette marche serait imprudente, il est vrai, si elle était faite devant le quartier de Condé; mais j'ai intérêt à bien reconnaître la position, et je connais assez le service espagnol pour savoir que, avant que l'archiduc en soit instruit, qu'il en ait fait prévenir le prince de Condé et ait tenu son conseil, je serai rentré dans mon camp. » Voilà qui tient à la partie divine de l'art.

Le 24 août la place était aux abois par défaut de poudre : le maréchal passa la Scarpe après le coucher du soleil avec son armée et celle du maréchal de la Ferté et se réunit au maréchal de Hocquincourt. Chacune de ces trois armées attaqua un quartier séparé et fit faire, en outre, une fausse attaque sur les quartiers opposés; l'ennemi fut surpris, il ne tira le canon d'alarme que lorsque l'infanterie française, étant à cent pas des lignes, alluma ses mèches de fusil, ce qui produisit une espèce d'illumination sur toute la ligne et démasqua sa marche. L'attaque du maréchal de la Ferté échoua, celle de Turenne réussit : il perça les lignes sur cinq bataillons de hauteur, fit aussitôt combler avec des fascines les fossés, pratiquer des passages pour sa cavalerie. Le prince de Condé, dont le quartier était du côté opposé, accourut avec ses escadrons; à la pointe du jour la position des Français était critique, parce qu'ils s'étaient débandés pour piller les tentes; mais le prince ne fut pas appuyé par l'archiduc, qui battit en retraite. Les Espagnols per-

dirent tous leurs bagages, soixante-trois pièces de canon et 3 à 4,000 hommes tués, blessés ou prisonniers; la perte de l'armée française se monta à 400 hommes hors de combat. Cette action militaire éleva au plus haut degré dans l'Europe la réputation du maréchal de Turenne. La cour quitta Péronne et séjourna plusieurs semaines à Arras.

II

Le cardinal retint à la cour les maréchaux de Hocquincourt et de la Ferté, afin que Turenne restât seul chargé du commandement de l'armée. Celui-ci, le 6 septembre, marcha sur le Quesnoy, s'en empara, et ordonna le rétablissement des fortifications; il occupa un camp en avant de Binch et se porta sur Maubeuge, où il faillit être surpris par le prince de Condé. Arrivé de nuit au camp qu'il avait désigné, ses bagages s'embarrassèrent dans les colonnes, et l'armée passa la nuit en désordre. Quelques jours après il prit position à Cateau-Cambrésis, où il séjourna, prit les deux châteaux d'Anvillers et de Girondelle proche Rocroy, et entra en quartiers d'hiver. Pendant ces trois mois il eut divers petits combats à l'occasion des fourrages; il les faisait soutenir par plus de 1,500 chevaux commandés par un lieutenant général, et, dans quelques occasions, l'escorte fut même de 4,000 hommes de cavalerie, 1,000 hommes d'infanterie et du canon; malgré toutes ces précautions, il perdait toujours quelques hommes. Ce fut dans ces marches et contre-marches qu'il établit un nouvel ordre de service : il y eut trois lieutenants généraux de jour, l'un commandant l'avant-garde, l'autre l'infanterie, et le troisième la cavalerie de l'arrière-garde.

III

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION.

1° Le maréchal a attaqué les lignes des Espagnols de nuit, afin de masquer son mouvement; mais les marches et les opérations de nuit sont si incertaines, que, si elles réussissent quelquefois, elles échouent le plus souvent. Le prince de Condé, qui était au quartier le plus éloigné du point d'attaque, arriva cependant à temps pour tenir les Français en échec; et, si les Espagnols eussent eu son caractère ou se fussent trouvés sous ses ordres, il est douteux que l'issue de l'attaque eût été la même. La principale défense des lignes consiste dans le feu. L'armée de l'archiduc était en supériorité de cavalerie; elle était double de celle de Turenne lors de son arrivée et avant la jonction de la Ferté et de Hocquincourt. Il n'est pas concevable que l'archiduc n'ait pas attaqué et battu l'armée de Turenne; il espéra prendre la place en sa présence, sans risquer une bataille.

2° Une armée qui assiége une place doit-elle se couvrir par des lignes de circonvallation? Doit-elle attendre dans ses lignes l'attaque d'une armée de secours? Doit-elle se partager en deux armées, l'une chargée du siége et l'autre de le protéger, appelées *armée de siége* et *armée d'observation*? A quelle distance ces deux corps d'armée doivent-ils se tenir l'un de l'autre?

Les Romains et les Grecs, les grands capitaines des XVe et XVIe siècles, le duc de Parme, Spinola, le prince d'Orange, le grand Condé, Turenne, Luxembourg, le prince Eugène, couvraient leurs siéges par des lignes de circonvallation. L'exemple des anciens ne peut être une autorité pour nous; nos armes

sont trop différentes des leurs. Celle des grands généraux des XVe et XVIe siècles est plus respectable; cependant les armées menaient alors en campagne peu de canons, on ne connaissait pas l'usage des obusiers.

Les militaires qui ne veulent aucune ligne, point ou très-peu d'ouvrages de campagne, conseillent au général qui doit faire un siége de battre d'abord l'armée ennemie, de se rendre maître de la campagne. Ce conseil est sans doute excellent; mais le siége peut durer quelques mois, et l'ennemi revenir, au moment le plus décisif, au secours de la place. Mais un général peut vouloir s'emparer d'une place forte sans vouloir courir les chances d'une bataille; dans ce cas, quelle conduite doit-il tenir?

Une armée qui veut faire un siége devant une armée ennemie doit être assez forte pour pouvoir contenir l'armée de secours et faire en même temps le siége. Les ingénieurs demandent que le corps d'armée chargé du siége soit sept fois plus nombreux que la garnison : si l'armée de secours est de 80,000 hommes, la garnison de 10,000, il faudrait donc avoir 150,000 hommes pour assiéger une place. Mais, en réduisant la force de l'armée de siége, au minimum, à la force de quatre fois la garnison, il faudrait toujours 120,000 hommes. Si cependant on n'en a que 90,000, l'armée d'observation ne pourra être que de 50,000 hommes; elle ne sera pas alors indépendante, devra se tenir à portée d'être secourue en peu d'heures par l'armée de siége. Mais, si l'on n'a que 80,000 hommes, il ne restera que 40,000 hommes pour l'armée d'observation; il faudra alors qu'elle se tienne au siége, même dans les lignes; elle s'exposerait trop à s'en éloigner.

Les divisions employées aux travaux du siége sont placées

autour de la place, chacune d'elles gardant une partie de la circonférence. Vous les camperez, une ligne faisant face à la place, pour contenir les sorties de la garnison, et une autre faisant face à la campagne, pour mieux observer tout ce qui en arrive, intercepter tout ce qui se présenterait pour entrer dans la ville, courriers, convois de vivres ou secours en hommes. Pour remplir ces buts avec plus d'efficacité, il est naturel que les troupes se couvrent par des lignes de contrevallation et de circonvallation; ce qui les occupe peu de jours. Le profil dont se servait Vauban pour les lignes de circonvallation n° 1 est de deux toises et demie cubes par toise courante, et pour les contrevallations n° 6, seize; six hommes en huit heures construisent les premières, et trois hommes les deuxièmes en quatre heures; alors seulement toute communication de la campagne avec la place sera impraticable, le blocus sera assuré, toute surprise impossible: l'armée dormira tranquille. Si un détachement de 3,000 à 12,000 hommes, si un corps de 25,000 hommes détaché de l'armée de secours, ou venant de tout autre point, dérobait son mouvement à l'armée d'observation, et se présentait à la pointe du jour, il serait arrêté par les lignes, qu'il ne saurait forcer qu'après les avoir bien reconnues, avoir réuni des fascines, des outils, et fait toutes les dispositions convenables. Mais l'armée de secours elle-même ne peut-elle pas gagner six, neuf ou douze heures sur l'armée d'observation, et se présenter devant la place? Dans tous ces cas, si l'assiégeant n'est pas couvert par des lignes de circonvallation, la place sera secourue, les magasins et le parc d'artillerie de l'assiégeant seront fort en danger, les travaux comblés; et douze heures après, lorsque l'armée d'observation arrivera, il ne sera plus temps, le mal sera fait sans remède. Pour assiéger une place devant

une armée ennemie, il faut donc en couvrir le siége par des lignes de circonvallation. Si l'armée est assez forte pour qu'après avoir laissé devant la place un corps quadruple de la garnison, elle soit aussi nombreuse que celle de secours, elle peut s'éloigner à plus d'une marche; si elle reste inférieure après ce détachement, elle doit se placer au plus à 5 ou 6 lieues du siége, afin de pouvoir recevoir des secours dans une nuit. Si les deux armées de siége et d'observation ensemble ne sont qu'égales à celle de secours, l'armée assiégeante doit tout entière rester dans les lignes ou près des lignes, et s'occuper des travaux du siége pour le pousser avec toute l'activité possible.

Au siége d'Arras, l'armée espagnole était de 32,000 hommes, dont 14,000 d'infanterie, 10,000 fusiliers, 4,000 piquiers; elle ne pouvait donc employer que le feu de 10,000 fusiliers pour défendre une ligne de 15,000 toises de pourtour. Cependant l'archiduc continua son siége pendant trente-huit jours, en présence de Turenne, qui était campé à une portée de canon de lui; il a donc eu dix-huit jours pour prendre la place. Supposez qu'il eût négligé de se couvrir, il n'eût pu continuer son siége vingt-quatre heures. Ces retranchements donnèrent donc à l'archiduc la facilité de pouvoir, pendant ces trente-huit jours, continuer la tranchée et battre la place.

En 1708, le prince Eugène assiégea Lille à la vue de l'armée du duc de Bourgogne; ce qui lui eût été impossible sans la protection de ses lignes. En 1712, il assiégea Landrecies à la vue de l'armée du maréchal de Villars, qui, sentant toute l'importance de ne pas laisser tomber ce boulevard de la France, se présenta plusieurs fois pour forcer sa circonvallation; il ne le jugea pas possible: Eugène continua tranquillement son siége à la vue de Villars. Il avançait, lorsque Villars s'empara

de Denain et changea le destin de la guerre. Le prince Eugène faisait arriver tous ses approvisionnements par la Scarpe; ils débarquaient à Marchiennes, place forte dont il fit son dépôt. Mais, au lieu d'approvisionner son camp des dépôts de Marchiennes, par des convois faits une ou deux fois le mois sous l'escorte d'une partie de l'armée commandée à cet effet, il construisit des lignes depuis Marchiennes jusqu'à son camp. C'était une espèce de caponnière de 7 lieues de long, que les soldats appelaient *le chemin de Paris;* ces lignes avaient donc 14 ou 15 lieues de développement. Comme elles passaient l'Escaut à Denain, il y plaça une réserve de vingt-quatre bataillons pour protéger le chemin de Paris et tenir en respect la garnison de Valenciennes; ce corps se trouvait ainsi séparé du reste de l'armée par l'Escaut. Il est vrai que cette réserve était couverte par des lignes, mais de peu de conséquence et aussi faibles que celles du chemin de Paris. Les communications avaient lieu entre Marchiennes et le camp, tous les jours et sans escorte. Villars, à la petite pointe du jour, le 24 juillet, jeta deux ponts de pontons sur l'Escaut, à une lieue de Denain, traversa les lignes du chemin de Paris, qui n'étaient pas défendues et qui étaient sans consistance; il n'éprouva aucune résistance. La réserve autrichienne, presque surprise, mal couverte, attaquée par une armée entière, fut acculée à l'Escaut et posa les armes. Lorsque le prince Eugène arriva à son secours, il s'en trouva séparé par l'Escaut; il fut témoin inutile de la catastrophe de cette partie de son armée. Villars, immédiatement après, fit assiéger Marchiennes par le maréchal de Montesquiou; il protégea ce siége en prenant, avec son armée, position sur la rive gauche de l'Escaut. Le prince Eugène n'avait plus que le parti de marcher sur le corps de Villars,

mais pour cela il lui fallait passer l'Escaut. C'était d'ailleurs un grand changement dans l'état des choses, puisque la veille c'était Villars qui devait forcer les lignes de Landrecies, et qu'aujourd'hui c'était au prince Eugène, affaibli de vingt-quatre bataillons par la perte de sa réserve, à attaquer l'armée française postée derrière une rivière et appuyant sa gauche à Valenciennes. Montesquiou prit Marchiennes en quatre jours; il y trouva tous les magasins de l'armée autrichienne et fit 4,000 prisonniers. Eugène leva le siége de Landrecies. Villars, quelques semaines après, assiégea Douai. Le prince Eugène se campa à portée de canon de ses lignes, les jugea inattaquables et s'en éloigna. Si Villars n'en eût pas eu, il eût dû lever le siége.

Le prince fit plusieurs fautes à Landrecies : 1° de prétendre communiquer avec son dépôt de Marchiennes tous les jours, sans escorte, mettant sa confiance dans des lignes si étendues, aussi faibles et si mal gardées; 2° d'avoir placé sa réserve sur la rive gauche de l'Escaut, éloignée de son camp de 3 lieues et séparée par cette rivière.

Il eût dû, 1° ne pas faire construire les lignes de Paris, faire sa communication avec Marchiennes par des envois bien escortés; un par mois était suffisant; 2° s'assurer du pont de Denain par un bon ouvrage à l'abri d'un coup de main, camper sa réserve entre cet ouvrage et son camp, sur la droite de l'Escaut, soutenant sa tête de pont; il eût été à portée de la soutenir, et Villars n'eût pas pu se placer le long de l'Escaut pour assiéger Marchiennes.

Le roi de Prusse ne fit pas de lignes de circonvallation devant Olmütz; aussi la place fut-elle secourue en vivres et en troupes; elle recevait toutes les semaines plusieurs fois des nouvelles de Daun.

Lorsque Turenne assiégea Dunkerque, il se couvrit par des lignes de circonvallation; mais, aussitôt qu'il vit l'armée de secours, commandée par don Juan d'Autriche, en position à portée de son camp, il marcha à elle et la battit.

En 1794, si le duc d'York, lorsqu'il assiégea Dunkerque, se fût couvert par une bonne ligne de circonvallation, son armée d'observation n'eût mis aucune importance à ses communications avec Ypres; il eût suffi de les conserver avec le siége, d'autant qu'il était maître de la mer; il eût eu le temps de prendre la place avant que l'armée française fût en mesure de forcer ses lignes.

En 1797, lorsque les généraux Provera et Hohenzollern se présentèrent pour faire lever le siége de Mantoue, où était enfermé le maréchal Wurmser, ils furent arrêtés par les lignes de circonvallation de Saint-Georges, qui donnèrent le temps à Napoléon d'arriver de Rivoli, de faire échouer leur entreprise et de les obliger à capituler avec leurs troupes.

Doit-on attendre l'attaque de l'armée de secours dans ses lignes de circonvallation? Feuquières dit : « On ne doit jamais attendre son ennemi dans ses lignes de circonvallation, on doit sortir de ses lignes pour attaquer. » Il s'appuie sur l'exemple d'Arras et de Turin. Mais l'armée assiégeante à Arras continua pendant trente-huit jours son siége devant l'armée de Turenne; elle a donc eu trente-huit jours pour prendre cette ville; mais le prince Eugène fut obligé de tourner toutes les lignes de circonvallation qui couvraient le siége, pour attaquer la droite, où le duc de la Feuillade avait négligé d'en faire construire; ce qui prouve le cas que ce grand général faisait de l'obstacle des lignes.

Mais, s'il fallait citer toutes les attaques de lignes qui ont

échoué et toutes les places qui ont été prises sous la protection des lignes ou à la vue de leurs secours, ou après que les armées de secours étaient venues les reconnaître, les avaient jugées inattaquables et s'en étaient éloignées, on verrait que le rôle qu'elles ont joué est très-important; c'est un moyen supplémentaire de forces et de protection qui n'est point à dédaigner. Lorsqu'un général a surpris l'investissement d'une place, a gagné sur son adversaire quelques jours, il doit en profiter pour se couvrir par des lignes de circonvallation; dès ce moment il a amélioré sa position et acquis, dans la masse générale des affaires, un nouveau degré de force, un nouvel élément de puissance.

On ne doit pas proscrire le parti d'attendre l'attaque dans les lignes; rien ne peut être absolu dans la guerre. Vos lignes ne peuvent-elles pas être couvertes par des fossés pleins d'eau, par des inondations, des forêts, une rivière, en tout ou en partie? Ne pouvez-vous pas être supérieur à l'armée de secours en infanterie et en artillerie, et fort inférieur en cavalerie? Votre armée ne peut-elle pas être composée de braves gens plus nombreux que ceux de l'armée de secours, mais peu exercés et peu en état de manœuvrer en plaine? Dans tous ces cas, croyez-vous qu'il faille ou lever le siége et abandonner une entreprise sur le point de se terminer en bien, ou courir à votre perte en allant avec ces troupes braves, mais non manœuvrières, affronter en plaine une nombreuse et bonne cavalerie?

Ceux qui proscrivent les lignes de circonvallation et tous les secours que l'art de l'ingénieur peut donner se privent gratuitement d'une force et d'un moyen auxiliaires jamais nuisibles, presque toujours utiles et souvent indispensables. Mais, dit-on, 1° une armée derrière des lignes est gênée dans ses

mouvements, tandis qu'en plein champ elle est mobile; 2° la nuit est tout en faveur de l'ennemi qui attaque et qui tient la campagne; 3° cette armée peut porter ses principaux efforts et attaquer où elle veut; 4° elle peut se dégarnir sans crainte; 5° celle de ses attaques qui prospère sépare l'armée assiégeante dans ses lignes sans qu'elle puisse se rejoindre; ce qui la force à la fuite ou à l'abandon de son camp et des lignes, parce qu'elle n'a pas de terrain pour se reformer entre les lignes et la place: 6° l'armée qui attend l'ennemi dans ses lignes peut être attaquée presque toujours par toute la circonférence, elle ne peut avoir aucun flanc en sûreté, et ne peut jamais se trouver en état de résister à l'ennemi qui les a une fois forcées.

Mais est-il donc impossible de tracer des camps, des lignes de circonvallation, de faire des fortifications qui protégent sans avoir aucun de ces inconvénients: 1° qui laissent libre l'armée dans ses mouvements; 2° que l'embarras de la nuit n'en soit un que pour l'attaquant; 3° que, dans quelque point que l'armée soit attaquée, elle se trouve toujours entière; 4° qu'elle puisse prendre l'offensive et donner des craintes à l'ennemi pour les points de son camp où il serait dégarni; 5° que, percée par un point, elle ne se trouve pas pour cela désorganisée ni contrainte à abandonner son camp, son parc et son siége, et se puisse former sans s'apercevoir du peu de profondeur de son camp; 6° qu'enfin, quel que soit le point de la circonférence qui soit percé, cela ne la prive pas de l'avantage d'appuyer ses ailes, ses flancs, de se former en ordre, et de marcher à l'ennemi encore mal établi?

Le problème peut être résolu. Les principes de la fortification de campagne ont besoin d'être améliorés. Cette partie importante de l'art de la guerre n'a fait aucun progrès depuis

les anciens; elle est même aujourd'hui au-dessous de ce qu'elle était il y a deux mille ans. Il faut encourager les ingénieurs à les perfectionner, à porter cette partie de leur art au niveau des autres. Il est plus facile sans doute de proscrire, de condamner avec un ton dogmatique dans le fond de son cabinet; on est sûr d'ailleurs de flatter l'esprit de paresse des troupes. Officiers et soldats ont de la répugnance à manier la pioche et la pelle; ils font donc écho et répètent à l'envi : « Les fortifications de campagne sont plus nuisibles qu'utiles; il n'en faut pas construire. La victoire est à celui qui marche, avance, manœuvre. Il ne faut pas travailler; la guerre n'impose-t-elle pas assez de fatigues? » Discours flatteurs et cependant méprisables.

CHAPITRE X.

CAMPAGNE DE 1655.

I

L'armée du roi sortit de ses quartiers d'hiver et se réunit au camp de Guise le 10 juin; elle investit Landrecies le 18. L'armée espagnole campa à Vadencourt, près de Guise, pour intercepter les vivres aux assiégeants; mais ils étaient approvisionnés abondamment. Cependant ses partis inquiétant la cour, qui était à la Fère, elle se retira à Laon. Landrecies ouvrit ses portes après dix-sept jours de tranchée ouverte. L'armée espagnole se retira alors entre Mons et Valenciennes. Le roi se mit à la tête de l'armée; elle descendit la Sambre jusqu'à Bussière, de là rétrograda, traversa Avesnes et investit la Capelle. Enfin, par un troisième contre-mouvement, elle passa la Sambre et arriva à Bavay le 11 août. Elle projetait de passer l'Haine, mais l'ennemi avait couvert la rive opposée de retranchements, de Saint-Ghislain à Condé. Turenne proposa de passer l'Escaut au-dessous de Bouchain, et, laissant Valenciennes sur la droite, de marcher sur Condé, où l'armée passerait une seconde fois l'Escaut; elle se trouverait alors sur les derrières de l'ennemi et aurait tourné ses retranchements, qui

tomberaient d'eux-mêmes. Ce projet fut suivi. L'armée rétrograda sur Bouchain, passa l'Escaut le 13 à Neuville; les Espagnols suivirent son mouvement. Ils se portèrent sur Valenciennes, passèrent l'Escaut sous cette ville et prirent position, la droite au bois de Saint-Amand, la gauche à la place; ils travaillèrent à rétablir les vieilles lignes du mont Anzin. Turenne marcha à eux par la rive gauche de l'Escaut; à son approche, ils manquèrent de résolution, levèrent leur camp et se retirèrent d'abord sur Condé, puis sur Tournay; leur arrière-garde fut talonnée par le lieutenant général Castelnau. Le roi campa le 16 à Fresnes, près Condé, rétablit les ponts et cerna cette place, qui capitula le 19; sa garnison, forte de 2,000 hommes, rentra à l'armée espagnole. C'était l'usage dans cette guerre que les garnisons ne fussent pas prisonnières de guerre; on leur accordait cette faveur pour accélérer la reddition des places. Ce fut pendant ce siége qu'un fourrage, que commandait le mestre de camp Bussy-Rabutin, avec 1,500 chevaux, s'étant engagé imprudemment à la poursuite de deux escadrons, qui l'attirèrent dans une embuscade, aurait été entièrement détruit, si cette cavalerie n'avait pas eu le sang-froid de regagner en bon ordre un défilé sur les derrières; elle en fut quitte pour la perte d'une centaine d'hommes et d'un étendard.

Le 20 l'armée investit Saint-Ghislain, petite place entre Condé et Mons. Le roi et le cardinal assistèrent à ce siége. Les lignes de circonvallation furent difficiles à établir à cause des eaux. La place fut investie de nuit, de sorte que les quartiers des généraux se trouvèrent avoir été placés sous le canon des remparts; ils durent déloger au jour. Le 25 la place capitula. Pendant ce temps les Espagnols divisèrent leur armée; l'archiduc campa à Notre-Dame de Ham, à Condé, à Tournay; les

Lorrains à Ath, le prince de Ligne à Mons. A la fin de novembre les troupes entrèrent en quartiers d'hiver, après avoir, depuis le 14 septembre, occupé divers camps dans le seul but de consommer les fourrages qui se trouvaient dans les environs.

II

DIX-HUITIÈME OBSERVATION.

Turenne fut fidèle aux deux maximes :

1° N'attaquez pas de front les positions que vous pouvez obtenir en les tournant.

2° Ne faites pas ce que veut l'ennemi, par la seule raison qu'il le désire; évitez le champ de bataille qu'il a reconnu, étudié, et encore avec plus de soin celui qu'il a fortifié et où il s'est retranché.

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION.

Pendant cette campagne, le mestre de camp Bussy, qui commandait l'escorte d'un fourrage de 1,500 hommes de cavalerie d'élite, dépassa un défilé pour fourrager dans une belle plaine; il y fut surpris par un corps de cavalerie triple du sien et sa troupe aurait été probablement détruite, si les vieux cavaliers, d'un commun accord, ne se fussent écriés : *Au défilé!* En opérant ce mouvement rapidement et de sang-froid, le général sauva sa division. Voilà l'avantage des vieilles bandes; elles prévinrent l'ordre, elles firent la seule chose qui pouvait les sauver.

CHAPITRE XI.

CAMPAGNE DE 1656.

I

En 1656, don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, prit le commandement de l'armée espagnole. Au commencement de juin, Turenne réunit son armée et investit Valenciennes; le maréchal de la Ferté campa sur le mont Anzin, la Maison du roi et les Lorrains sur le mont Huy; et l'armée de Turenne du côté du chemin de Mons à Bávay. Le quartier du maréchal de la Ferté était séparé du reste de l'armée par l'Escaut et par de grandes inondations de mille toises de largeur, ce qui avait décidé Turenne à planter un double rang de palissades aux lignes de ce côté; mais la Ferté, à son arrivée, par simple esprit de contradiction, les fit arracher. L'armée espagnole, réunie à Douai, marcha sur Valenciennes, à la fin de juin, pour faire lever le siége; elle s'approcha à une demi-portée de canon des lignes de circonvallation, près du quartier des Lorrains, sa gauche appuyée à l'Escaut, sur lequel elle jeta six ponts, sa droite à un ruisseau, sur lequel elle en jeta un pareil nombre; elle resta ainsi huit jours à se retrancher. Elle était de 20,000 hommes; l'armée royale était

plus nombreuse. Malgré la présence de l'ennemi, la tranchée marcha avec activité. Les Espagnols renvoyèrent leurs bagages à Bouchain, passèrent, le 16, l'Escaut à l'entrée de la nuit, et attaquèrent les lignes du maréchal de la Ferté. Ils arrivèrent sur les bords du fossé sans être découverts; ils les abordèrent sur un front de six bataillons, et les enlevèrent sans grande résistance. Turenne accourut avec deux régiments et quatre qui le suivaient; mais il n'était plus temps : l'ennemi avait comblé les lignes, communiqué avec la ville. L'armée du maréchal de la Ferté était dans le plus grand désordre; lui-même avait été pris avec 4,000 hommes et plus de 400 officiers. Marchin, avec 4,000 hommes, avait fait une fausse attaque sur les quartiers de Turenne, mais il avait été vivement repoussé. La moitié des troupes qui se trouvaient à la tranchée furent perdues; elles ne purent l'évacuer à temps. Le siége fut levé. Turenne fit sa retraite sur le Quesnoy, où il prit position. Au moment qu'il quittait ses lignes, il reçut un renfort de 1,500 hommes, et, en arrivant sous le Quesnoy, il fut rejoint par 2,000 hommes. Les opinions étaient fort partagées dans son armée; mais il imposa par sa contenance, et attendit l'ennemi dans son camp, quoiqu'il n'eût pas d'outils pour se retrancher.

L'armée espagnole ne tarda pas à se présenter, elle resta deux jours en position sans oser attaquer. Pendant ce temps 3,000 hommes des restes de l'armée du maréchal de la Ferté qui s'étaient ralliés sur Landrecies joignirent l'armée; les Espagnols levèrent alors leur camp et se portèrent sur Condé. Turenne fit partir 1,000 chevaux ayant chacun un sac de blé en croupe pour ravitailler cette place; cependant elle fut prise.

Après sa reddition, Turenne passa l'Escaut, et se porta

dans les plaines de Lens, voulant attirer la guerre dans l'Artois, où le roi avait un grand nombre de places fortes; l'ennemi l'y suivit quinze jours après. A son approche, il se retira sur Houdain, tirant ses vivres d'Arras et de Béthune; de là, il continua son mouvement sur la Bussière, entre Houdain et Béthune, où il avait reconnu une position avantageuse; mais craignant que l'ennemi, en se portant à Lens, n'interceptât ses communications avec Arras, il revint sur cette ville. L'armée espagnole arriva devant lui et prit position à un quart de lieue. Dans la nuit, Turenne fit élever plusieurs retranchements. La position, l'ordre et la contenance des troupes françaises imposèrent à l'ennemi, qui décampa le lendemain, et se retira sur Lens, inquiété par la cavalerie française; de là, il alla investir Saint-Ghislain. L'armée française se rapprocha de la Somme, prit la Cæpelle, fit lever le siége de Saint-Ghislain. Pendant le siége de la Capelle, les Espagnols s'étaient approchés jusqu'à une lieue des lignes de circonvallation, mais n'avaient point osé les attaquer; ils avaient laissé prendre la place à leur vue. L'armée française séjourna dans le Cambrésis jusqu'en novembre, qu'elle repassa la Somme et prit ses quartiers d'hiver.

La bonne contenance du maréchal de Turenne, après les désastres du maréchal de la Ferté aux lignes de Valenciennes, sauva l'honneur des armes françaises. Le roi, pour le récompenser de tant de services, le fit colonel général de la cavalerie, charge qui est restée toujours dans sa maison depuis cette époque.

II

VINGTIÈME OBSERVATION.

1° L'armée que commandait Turenne était supérieure en

nombre et en qualité à l'armée espagnole; comment a-t-laissé celle-ci s'approcher de ses quartiers à Valenciennes, et n'est-il pas sorti de ses lignes pour la combattre? Ses lignes étaient bien loin de valoir celles d'Arras. La position du maréchal de la Ferté était évidemment en l'air, séparé du reste de l'armée par une rivière et une inondation de 1,000 toises. Cette seule circonstance devait le décider à donner bataille.

2° Mais sa contenance, après cet échec, doit être admirée; il est vrai cependant que le moral de ses troupes, celui des Lorrains et de la Maison du roi n'étaient en rien affaiblis, puisque cette partie de l'armée n'avait pas combattu; que la déroute du maréchal de la Ferté s'était passée de l'autre côté des marais. Mais ce qui prouve que les éloges qu'on lui prodigua alors étaient mérités, c'est qu'il fut seul de tous ses officiers de l'opinion d'attendre l'ennemi dans la position du Quesnoy. C'est qu'il avait plus de talent qu'eux; c'est que les hommes ne pensent qu'à éviter un danger présent, sans s'embarrasser de l'influence que leur conduite peut avoir sur les événements ultérieurs; c'est que l'impression d'une défaite ne s'efface de l'esprit du commun que graduellement et avec le temps.

Que fût-il arrivé cependant si l'avis de la majorité eût été suivi? 1° Le maréchal n'eût pas été rejoint par les restes de l'armée de la Ferté; 2° une retraite précipitée eût intimidé l'armée française, qui se fût crue très-inférieure à l'ennemi, tandis que celui-ci en serait devenu plus entreprenant.

CHAPITRE XII.

CAMPAGNE DE 1657.

I

Pendant l'hiver de 1657, la France et l'Angleterre conclurent contre l'Espagne une ligue offensive et défensive. Cromwell s'engagea à envoyer 6,000 hommes d'infanterie en France, à la condition qu'on assiégerait Dunkerque et qu'on le lui remettrait. Charles II, que la France avait reconnu roi d'Angleterre, et le duc d'York son frère, qui était lieutenant général au service de France, se retirèrent chez les Espagnols et levèrent quelques régiments irlandais au compte de l'Espagne. Au mois de mai Turenne se mit en campagne. Voyant que les Espagnols dirigeaient leur attention sur les places maritimes, il se porta brusquement sur Cambrai, qu'il investit; mais Condé traversa la Meuse avec toute sa cavalerie, arriva à dix heures du matin à Bouchain, le jour même de l'investissement de Cambrai, s'avança à onze heures du soir sous la place, avec trois mille chevaux, culbuta la cavalerie du roi, et, à la pointe du jour du 31 mai, il entra dans le chemin couvert sous la citadelle; ce qui décida la levée du siége. Le maréchal de la Ferté assiégea et prit Montmédy; les Espagnols firent une inutile tentative sur Calais. Turenne, qui s'était rapproché de la

mer, cerna, le 6 août, Saint-Venant, qu'il assiégea. L'armée espagnole quitta son camp de Marienbourg, et arriva le 20 août à Calonne, sur la Lys, près Saint-Venant; mais elle ne jugea pas devoir attaquer les lignes françaises, et se porta devant Ardres, qu'elle assiégea. Saint-Venant battit la chamade le 27. Turenne courut aussitôt au secours d'Ardres et fit lever le siége; le 3 octobre il assiégea Mardick, qu'il prit en peu de jours, et que, conformément au traité, il remit aux Anglais. L'armée espagnole campa sous le canon de Dunkerque. En novembre, les deux armées entrèrent en quartiers d'hiver; celle de Turenne cantonna dans le Boulonnais.

II

VINGT ET UNIÈME OBSERVATION.

La conduite du prince de Condé dans cette occasion fut admirée, et cette journée comptée parmi ses plus belles. Si le maréchal eût eu quarante-huit heures devant lui et eût été protégé par ses lignes, la manœuvre de son ennemi eût échoué. Dans le chapitre précédent, nous avons vu que le maréchal de Turenne, assiégeant la Capelle, dut la prise de cette place à ses lignes de circonvallation; car don Juan, s'en étant approché à une portée de canon, les reconnut et n'osa pas les attaquer. Cet exemple fut répété à Saint-Venant : la place fut prise, grâce à sa circonvallation, en présence de l'armée ennemie. Les exemples de cette espèce peuvent se compter par milliers, dans les XVe et XVIe siècles, chez toutes les nations européennes, et cependant on demande à quoi servent les lignes de circonvallation! On les a discréditées; il est posé en principe qu'il n'en faut pas élever!

CHAPITRE XIII.

CAMPAGNE DE 1658.

I

Pendant l'hiver le maréchal de Hocquincourt trahit son roi et sa patrie : sur les prétextes les plus frivoles, il passa à l'ennemi. Le siége de Dunkerque avait été résolu par les cours de Paris et de Londres; les bourgeois lâchèrent les écluses : tout le pays jusqu'à Bergues ne fut plus qu'un lac. La garnison était de 3,000 hommes d'élite. Turenne se porta d'abord devant Cassel, passa la Lys à Saint-Venant, s'approcha de la Colme, la passa sans obstacle et s'avança sur Dunkerque, en traversant l'inondation par un grand nombre de fascines, de claies et de planches. L'inondation était peu profonde; l'infanterie la traversa les armes hautes, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Ce siége fut d'autant plus difficile qu'il n'y avait aucun bois autour de la ville; mais l'escadre anglaise, qui croisait dans la rade, transporta par mer tout ce qui était nécessaire. Turenne n'oublia pas d'établir des lignes de circonvallation et de contrevallation qui, à l'est et à l'ouest, s'appuyaient à la mer. Le plus difficile était de fermer l'estran: il y établit une estacade derrière laquelle il plaça des chaloupes canonnières. Ces

travaux étaient achevés, quand l'amiral anglais débarqua 6,000 Anglais, qui formèrent la brigade de Morgan, officier de réputation. L'armée française recevait tous les jours des renforts. La tranchée fut ouverte par deux attaques, l'une faite par les Français, l'autre par les Anglais.

Ces nouvelles se succédèrent rapidement à Bruxelles, et remplirent d'étonnement la cour de l'archiduc. Dunkerque était pour l'Espagne d'une haute importance; il résolut de tout risquer pour sauver cette place. Son armée se réunit le 10 juin à Ypres, et le 13 parut à la vue de Dunkerque. Elle prit position sur les dunes, à une lieue des lignes de l'assiégeant, la droite à la mer, la gauche au canal de Furnes. Elle comptait tellement que sa seule présence dégagerait la place, qu'elle se présenta sans artillerie et sans outils pour se retrancher, son parc ayant éprouvé quelques retards dans sa marche. Le maréchal de Hocquincourt ayant été reconnaître les lignes françaises, fut tué dans une escarmouche : digne punition de son crime.

Le 14 juin, à la pointe du jour, Turenne mit son armée en bataille hors des lignes; la gauche, formée par les Anglais, s'appuya à la mer; la droite, commandée par le marquis de Créqui, s'appuya au canal de Furnes. Il rangea l'armée sur trois lignes : la première de dix bataillons et vingt-huit escadrons, dont quatorze à l'aile gauche et quatorze à la droite, l'artillerie en tête; la deuxième de six bataillons et vingt escadrons, dont dix à la droite, dix à la gauche; et la troisième en réserve, de dix escadrons. L'armée, rangée ainsi, occupait une lieue. Plusieurs frégates et chaloupes armées, anglaises, longèrent la côte et inquiétèrent le flanc des Espagnols. L'armée de Turenne était en tout de 15,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie; l'armée espagnole était de 14,000 hommes, dont 8,000 che-

vaux. Don Juan se plaça à la droite, le prince de Condé à la gauche; toute l'infanterie, composée de quinze bataillons, se mit sur une seule ligne; la cavalerie de la droite se rangea sur deux lignes derrière l'infanterie; celle de gauche sur six lignes, disposition nécessitée par le terrain. Cette armée n'avait pas d'artillerie; sa droite fut rompue par les Anglais. Le prince de Condé fit plus de résistance à la gauche; un moment même il menaça de pénétrer dans la place, et couruf personnellement beaucoup de dangers; mais enfin il fut rompu, et la victoire des Français complète. Les fuyards furent poursuivis jusque sur les remparts de Furnes. L'armée française fit 4,000 prisonniers; sa perte fut légère. Turenne rentra dans ses lignes, poussa vivement le siége. Le 24 juin la place se rendit : c'était dix jours après la bataille et après dix-huit jours de tranchée ouverte. Turenne cerna aussitôt Bergues, qui, après quelques jours de siége, demanda à capituler; mais, comme il ne voulut point accorder à la garnison de rentrer à son armée, elle se débanda et une grande partie se sauva au travers des marais. L'armée française entra dans la place.

II

Les Espagnols tinrent conseil à Nieuport : don Juan proposa de placer l'armée le long du canal entre Nieuport et Dixmude, pour en disputer le passage; d'autres furent d'avis de disloquer l'infanterie dans les places et de traîner la guerre en longueur. Ce projet fut adopté; le prince de Condé se jeta dans Ostende, le comte de Fuensaldes dans Nieuport, don Juan dans Bruges, et le prince de Ligne dans Ypres. Turenne s'empara le 3 juillet de Furnes, qui ne fit pas de résistance.

De là il se porta devant Dixmude : les Espagnols travaillaient depuis dix jours à en réparer les fortifications; cependant la place se rendit le 6 juillet. Ces succès furent suspendus pendant quelques jours par une maladie dangereuse qui menaça les jours du roi, qui alors se trouvait à Calais. Ce délai fut très-favorable aux Espagnols. Le 4 août le maréchal de la Ferté assiégea Gravelines; Turenne en couvrit le siége, qui dura vingt-six jours. Après la chute de cette place, il prit Oudenarde. A ce siége il ne fit pas de lignes, il est vrai qu'il n'en méritait pas : Oudenarde ne résista que quarante-huit heures.

La saison n'était pas encore trop avancée; on croyait que l'armée marcherait sur Bruxelles; mais Turenne préféra se rapprocher des villes maritimes. Il se porta sur Menin, tailla en pièces un détachement de 2,000 hommes que commandait le prince de Ligne devant Ypres, dont il se saisit, ainsi que d'un bon nombre d'autres places; et, après avoir conquis tout le pays entre la Lys et l'Escaut, il laissa 5,000 hommes d'infanterie en garnison dans les places prises, et ramena son armée en France, où il prit ses quartiers d'hiver.

La paix des Pyrénées ne fut signée que le 7 novembre 1659; mais elle fut précédée d'une trêve entre les deux couronnes, qui fut signée dès le commencement de l'année. Cette paix mit fin à une guerre qui durait depuis vingt-quatre ans. L'Alsace, le Roussillon, l'Artois, furent définitivement cédés à la France.

III

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION.

1° La bataille des Dunes est l'action la plus brillante de Turenne. Il avait trois grands avantages : 1° la supériorité du

nombre, 15,000 hommes sur le champ de bataille contre 14,000; 9,000 hommes d'infanterie contre 6,000, et un terrain peu propre à la cavalerie, ce qui rendait inutile la supériorité des Espagnols en cavalerie; 2° il avait de l'artillerie et son ennemi n'en avait pas; 3° les bâtiments anglais qui mouillaient dans la rade canonnèrent le flanc droit des Espagnols. et balayèrent l'estran avec d'autant plus d'effet que don Juan n'avait pas de canon pour tenir éloignées les chaloupes anglaises. Turenne fut et devait être vainqueur.

2° Son ordre de bataille était parallèle; il n'a fait ni manœuvre ni rien qui soit hors de la marche ordinaire. Aussitôt qu'il fut instruit que l'ennemi s'approchait des lignes, il prit la résolution de l'attaquer avant de savoir qu'il arrivait sans artillerie; ce qui lui était arrivé à Valenciennes lui avait profité. Décidé à attaquer, il ne dut pas retarder d'un seul jour, pour ne pas laisser aux Espagnols le temps de se retrancher.

3° Don Juan a bien mérité sa défaite, pour s'être avancé à la vue de Turenne sans artillerie ni outils pour se retrancher. Ce n'est pas avec cette coupable négligence que Turenne s'était présenté devant les lignes d'Arras. Il eût pu prendre la position de Mouchy dès dix heures du matin; il s'en garda bien; il resta toute la journée derrière un ruisseau, et, à la fin du jour il prit sa position; il eut aussi toute la nuit pour se retrancher.

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION.

Après la prise de Dunkerque et une victoire aussi éclatante que celle des Dunes, la jonction du maréchal de la Ferté, qui venait de prendre Montmédy, enfin l'avantage inappréciable d'être maître de la mer, Turenne pouvait faire plus qu'il n'a

fait: il devait frapper un grand coup, prendre Bruxelles; ce qui eût donné une tout autre illustration aux armes françaises, et accéléré la conclusion de la paix; un événement de cette importance eût fait tomber toutes les petites places. Il a violé cette règle qui dit : Profitez des faveurs de la fortune lorsque ses caprices sont pour vous; craignez qu'elle ne change de dépit : elle est femme.

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION.

La conduite de la garnison espagnole de Bergues est remarquable. L'assiégeant refuse de la laisser sortir de la place avec ses armes sans être prisonnière de guerre; elle se disloque, chacun se sauve pour son compte au milieu des marais; les cinq sixièmes rejoignent leur armée. Pourquoï a-t-on perdu de vue ces belles résolutions? Les clefs d'une place valent toujours bien la liberté de sa garnison lorsqu'elle est résolue de n'en sortir que libre.

CHAPITRE XIV.

CAMPAGNE DE 1667.

I

La mort de Philippe IV mit un terme à la paix des Pyrénées. Louis XIV prétendit avoir des droits sur la Belgique. Après de longues et infructueuses négociations, il se décida à la guerre, et réunit, en avril 1667, une armée de 35,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie; il en donna le commandement à Turenne et se rendit lui-même à Amiens pour se mettre à la tête de ses troupes, déclarant la reine régente. Il divisa son armée en trois corps : le corps de bataille, composé des principales forces, avec lequel il marcha, se porta sur Charleroi; le corps d'observation de la droite, commandé par le marquis de Créqui, se dirigea sur Luxembourg; et le corps d'observation de la gauche, sous le maréchal d'Aumont, marcha en longeant la mer. Le roi s'empara sans coup férir de Douai, d'Oudenarde et autres petites places, et mit le siége devant Lille; le maréchal d'Aumont s'empara de Bergues, de Furnes, d'Armentières et de Courtray. Lille était une place très-forte, elle avait 6,000 hommes d'élite de garnison; les habitants, très-affectionnés à l'Espagne, comptaient 20,000 hommes en état de porter les

armes. La place fut investie en août, les lignes de circonvallation furent aussitôt élevées; elles étaient très-étendues, ce qui décida le roi à rappeler le corps du marquis de Créqui. Le 28 août la garnison capitula après dix jours de tranchée ouverte; elle était réduite à 2,400 hommes; elle fut renvoyée à Ypres. Cependant le prince de Ligne et le comte de Marchin s'étaient avancés pour la secourir; le roi les attaqua, leur fit 1.500 prisonniers, leur prit cinq étendards et cinq paires de timbales. Les plénipotentiaires étaient réunis à Aix-la-Chapelle; ils signèrent la paix, ce qui mit un terme à la guerre.

II

VINGT-CINQUIÈME OBSERVATION.

Les armées de ce temps étaient composées au moins la moitié de cavalerie; elles avaient peu d'artillerie, une pièce et demie par 1,000 hommes. L'infanterie était placée sur quatre rangs, le quatrième était armé de piques.

Aujourd'hui une armée a les quatre cinquièmes en infanterie, un cinquième au plus en cavalerie, quatre pièces de canon par 1,000 hommes, dont un quart en obusiers; l'infanterie se place sur trois rangs; les piques, les espontons sont supprimés. Le feu du troisième rang est reconnu très-imparfait et même nuisible à celui des deux premiers; on a prescrit au premier rang de mettre le genou en terre dans les feux de bataillon, et, dans les feux à volonté, le troisième rang charge les fusils du deuxième. Cet ordre est mauvais : l'infanterie ne doit se ranger que sur deux rangs, parce que le fusil ne permet de tirer que sur cet ordre; il faudrait que cette arme eût six pieds de long et pût se charger par la culasse, pour que le

troisième rang pût faire un feu avantageux. En rangeant l'infanterie sur deux rangs, il faut lui donner un rang de serre-files d'un neuvième ou un par toise, et en deux lignes; à 12 toises derrière les flancs placer une réserve.

C'est Vauban qui a fait supprimer les piques comme inutiles; toute l'Europe, plus ou moins tard, a imité ce changement avec raison; c'est le feu qui est le moyen principal des modernes.

CHAPITRE XV.

CAMPAGNE DE 1672.

I

La Hollande était arrivée au plus haut degré de prospérité; maîtresse du commerce des Indes, elle avait plus de douze mille navires de haut bord; Amsterdam était le magasin du monde et le centre du commerce. Elle conclut avec l'Angleterre et la Suède le traité de la triple alliance dirigée contre la France, et négocia dans toutes les cours de l'Europe pour étendre cette ligue. Après de longues négociations, la France conjura cet orage, elle parvint à détacher l'Angleterre et la Suède de la triple alliance, et à s'allier avec l'évêque de Münster et l'électeur de Cologne, ennemis de la Hollande; elle s'assura de la neutralité de l'Autriche et de la Suède, et, de concert avec l'Angleterre, déclara la guerre à la Hollande. Dans le courant d'avril 1672, le roi se rendit à Charleroi; son armée, forte de 110,000 hommes, était réunie sur la Sambre. Le duc de Luxembourg fut détaché avec un corps d'armée pour se porter en Westphalie, s'y réunir aux troupes de l'évêque de Münster et attaquer l'Ost-Frise; 30,000 hommes furent mis sous les

ordres du prince de Condé; le reste de l'armée fut commandé par Turenne, sous les ordres immédiats du roi.

A l'aspect de cet orage qui menaçait la république, les partis s'agitèrent violemment; les Orangistes l'emportèrent, et le prince d'Orange fut proclamé capitaine-général et grand amiral. Il équipa une flotte de soixante et douze vaisseaux de haut bord, qu'il confia à Ruyter; il leva des corps nombreux de milice, dont il garnit les places fortes, et réunit une armée active de 25,000 hommes. L'Espagne lui envoya un secours de 6,000 hommes d'infanterie, qui débarquèrent à Ostende. Un corps de cavalerie espagnole entra dans Maëstricht; ce qui porta la garnison à 12,000 hommes.

Turenne ne fut pas d'opinion de perdre son temps au siége de cette place, mais de la négliger et de marcher sur le bas Rhin, en remontant la rive gauche par les états de l'électeur de Cologne. Ce plan adopté, il partit avec 20,000 hommes, cerna la petite ville de Maseyck, ce qui coupait les communications de Maëstricht avec la Hollande, et y laissa 5,000 hommes pour contenir les 12,000 de la garnison de Maëstricht. Le prince de Condé passa le Rhin; le roi et Turenne le descendirent par la rive gauche; les places de l'électeur de Cologne ouvrirent leurs portes à l'armée française. Au commencement de juin, Wesel, Büderich, Rheinberg, furent investis et se rendirent en peu de jours. Le prince de Condé assiégea et prit Emmerich. Le prince d'Orange s'établit sur l'Yssel; la saison était très-sèche, les eaux du Rhin très-basses; au point où l'Yssel se sépare du Rhin, et après qu'il s'est appauvri du Wahal, vis-à-vis le fort de Tolhuys, il y avait un gué praticable : le prince de Condé le passa avec sa cavalerie, culbuta les troupes hollandaises qui défendaient la rive gauche. Le

lendemain, l'armée passa sur un pont. Condé, blessé d'un coup de fusil à la main, quitta le commandement. Le roi, avec le gros de l'armée, se porta sur l'Yssel vis-à-vis Doesbourg; Turenne, en peu de semaines, s'empara de tout le pays jusqu'à Naarden et Utrecht; le duc de Luxembourg occupa toute la Frise; Groningue, Deventer, Zvolle tombèrent en son pouvoir. Amsterdam s'entoura d'inondations; elle trouva son salut sous les eaux. Le prince d'Orange couvrit aussi longtemps qu'il le put la position importante d'Utrecht, mais enfin il fut contraint de la céder. Le 5 juillet, le roi y fit son entrée.

Cependant ces conquêtes inouïes portèrent l'alarme à la cour de Londres et en Allemagne; le roi d'Angleterre envoya des plénipotentiaires au camp de Louis XIV, et, de concert avec des plénipotentiaires français, ils offrirent la paix à la république. Les conditions étaient : le payement d'un subside à la France et à l'Angleterre pour le remboursement des frais de la guerre; la reconnaissance du salut, comme du pavillon anglais, et la cession à la France des places qu'elle avait prises sur la Meuse. La république refusa ces propositions. L'Angleterre continua à faire cause commune avec la France.

II

Le roi quitta l'armée, le 12 juillet, pour rentrer dans sa capitale, et en laissa le commandement à Turenne. Peu de jours après, une furieuse insurrection éclata à la Haye; le peuple massacra le grand pensionnaire de Witt et son frère; le prince d'Orange fut déclaré stathouder. Cependant l'Empereur, l'électeur de Brandebourg et plusieurs princes d'Allemagne, alarmés des progrès des armées françaises et des dangers qui menaçaient

la Hollande, coururent aux armes. Montecuccoli et le duc de Bournonville partirent d'Egra, à la fin d'août, à la tête de 18,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, et campèrent à Erfurt le 13 septembre; l'électeur de Brandebourg, surnommé *le grand électeur*, partit de Potsdam et arriva dans le même temps à Lippstadt. Les deux armées se réunirent à Mülhausen en Thuringe, à 9 lieues du Weser; elles montaient ensemble à 40,000 hommes. Turenne, pénétré de l'importance de soutenir, pour l'honneur des armes du roi, l'évêque de Münster et l'électeur de Cologne, quitta la Hollande avec 12,000 hommes, remonta le Rhin jusqu'à Wesel, mit garnison dans cette place, ainsi qu'à Emmerich, à Rees et à Nuys, et, le 10 septembre, entra dans le pays de Münster. Peu de jours après, il reçut un renfort de 4,000 hommes; ce qui, joint aux troupes de Münster et de Cologne, lui forma une armée égale à l'armée impériale qui marchait vers le Rhin, paraissant vouloir porter la guerre sur la rive gauche de ce fleuve. Le prince de Condé, avec 18,000 hommes, était en Alsace, et le duc de Duras sur la Meuse, avec un corps d'observation. Turenne remonta le Rhin, traversa le duché de Berg, et se porta sur la Lahn. L'ennemi s'était avancé sur le Mein. Les deux armées restèrent en présence jusqu'au 12 octobre, où les impériaux prirent position sur la rive gauche de la Lahn; le grand électeur mit son quartier à Giessen, où il fut joint par le duc de Lorraine. Turenne se décida à repasser le Rhin à Andernach, et étendit son armée dans l'électorat de Trèves, qui secrètement était allié de l'Empereur, et il le mit à contribution. Montecuccoli, étant tombé malade dès le commencement de la campagne, était retourné à Vienne; le grand électeur commandait l'armée. Il parut d'abord vouloir pénétrer sur la rive gauche du Rhin par

le pont de Coblentz, que l'électeur de Trèves lui avait livré. Peu après il changea de démonstration, et se dirigea sur le pont de Mayence; mais le passage lui fut refusé. Le prince avait, ainsi que l'électeur palatin, adopté le système de neutralité. Le grand électeur se porta alors à marches forcées sur Strasbourg; Condé le prévint, lança quelques barques chargées d'artifices sous le pont et le brûla. Enfin, le 3 novembre, le grand électeur jeta un pont à une portée de canon au-dessous de Mayence, passa sur la rive gauche et pénétra dans le pays de Luxembourg. Turenne, manœuvrant sur ses communications, le décida à repasser le Rhin. Tant de marches et de contre-marches n'eurent d'autre résultat que de ruiner les électorats de Mayence, de Trèves et le Palatinat; ce qui excita les plus vives réclamations de ces princes. Ainsi se termina la campagne de 1672. La France protégea ses alliés, l'électeur de Cologne et l'évêque de Münster, défendit l'Alsace et la rive gauche du Rhin.

III

VINGT-SIXIÈME OBSERVATION.

Louis XIV entra en campagne avec 100,000 hommes, les trois quarts en infanterie, ayant un équipage de siége et de campagne; cela forme une nouvelle ère de l'art militaire.

1° La Hollande n'avait pour sa défense que des milices et 25,000 hommes de troupes de ligne; comment eût-elle pu faire tête à 130,000 hommes? L'électeur de Cologne et l'évêque de Münster faisaient cause commune avec la France.

2° Le passage du Rhin est une opération militaire du quatrième ordre, puisque dans cet endroit le fleuve est guéable,

appauvri par le Wahal, et n'était d'ailleurs défendu que par une poignée d'hommes.

3° L'armée a pris soixante places en peu de temps; mais *à vaincre sans péril on triomphe sans gloire* : ces places n'avaient pour garnison que des milices à peine armées.

4° Maître d'Utrecht, de Naarden, on pouvait s'emparer d'Amsterdam, ce qui eût terminé la guerre; on ne sut pas profiter des circonstances.

5° Louvois voulut renvoyer 20,000 prisonniers, qui furent aussitôt réarmés et accrurent l'armée du prince d'Orange.

6° Il fit disséminer l'armée dans cinquante places fortes; ce qui l'affaiblit au point qu'elle ne put plus rien faire. Il fallait démolir quarante-cinq de ces places, en transporter toute l'artillerie en France, et en garder quatre ou cinq pour servir aux communications de l'armée.

7° Turenne avait la principale confiance du roi; on doit lui attribuer ces fautes. On ne voit pas qu'il ait insisté avec force et publiquement pour empêcher qu'on les commît. Il eût pu entrer à Amsterdam le jour même où ses troupes entraient à Naarden.

Louis XIV fut un grand roi : c'est lui qui a élevé la France au premier rang des nations de l'Europe; c'est lui qui, le premier, a eu 400,000 hommes sur pied et cent vaisseaux en mer; il a accru la France de la Franche-Comté, du Roussillon, de la Flandre; il a mis un de ses enfants sur le trône d'Espagne; mais la révocation de l'édit de Nantes, mais les dragonnades, mais la bulle *Unigenitus*, mais les 200 millions de dettes, mais Versailles, mais Marly, ce favori sans mérite! mais Mme de Maintenon, Villeroi, Tallard, Marchin, etc. etc.! Eh! le soleil n'a-t-il pas lui-même des taches! Depuis Char-

lemagne, quel est le roi de France qu'on puisse comparer à Louis XIV sur toutes les faces?

VINGT-SEPTIÈME OBSERVATION.

La marche de Turenne sur la rive droite du Rhin pour soutenir les alliés du roi est à la fois politique et militaire; il fut insensible aux murmures de son armée. Les soldats virent avec peine une campagne d'hiver dans un pays éloigné, dans le temps qu'ils soupiraient pour leurs quartiers d'hiver. Ses marches, des portes d'Amsterdam à celles de Münster, de Cologne, de Trèves, sont rapides et dignes d'être remarquées.

CHAPITRE XVI.

CAMPAGNE DE 1673.

I

Le grand électeur repassa sur la rive droite du Rhin, marcha sur Wetzlar, y laissa un corps d'observation, et divisa son armée en trois corps, qui, par trois directions différentes, se dirigèrent sur la Westphalie, et il assiégea Werl; mais le marquis de Rennel, commandant les troupes de l'électeur de Cologne, lui fit lever ce siége, lui tendit une embuscade, le battit et lui prit une division; ce qui le décida à réunir son armée à Lippstadt. A ces nouvelles, Turenne passa le Rhin vis-à-vis de Wesel, courut au secours de l'évêque de Münster, se joignit aux deux armées de Cologne et de Münster. Le grand électeur, dont l'armée était réduite à 20,000 hommes et trente pièces de canon, marcha sur Soest, qu'il investit le 4 février. Turenne, avec les armées de France, de Münster et de Cologne, investit Unna, qui capitula le 5 février; il marcha alors sur le grand électeur; mais celui-ci leva son camp et abandonna une partie de son artillerie de siége. Turenne entra triomphant dans Soest le 25 février. Les soldats prus-

siens et autrichiens étaient fort animés les uns contre les autres et se battaient souvent; ce qui, joint à la rapidité des mouvements de Turenne, décida les généraux allemands à disloquer leur armée. Cependant, malgré les neiges, les glaces et la rigueur de la saison, Turenne suivit l'armée prussienne, s'empara de toutes les places du grand électeur en Westphalie, fit investir Lippstadt et Menden par les troupes de Münster, passa le Weser sur le pont de pierre de la ville de Höxter. Les ducs de Brunswick avaient réuni 12,000 hommes pour faire respecter leur neutralité; l'armée impériale s'était retirée en Franconie, celle du grand électeur dans la principauté de Halberstadt; de sa personne, ce prince avait repassé l'Elbe et était rentré dans sa capitale. Turenne revint dans le comté de la Marck, et établit son quartier général à Soest. Il abandonna à ses troupes les pays du grand électeur situés en Westphalie; elles s'y enrichirent. Tout cela décida le grand électeur à demander la paix : elle fut signée le 10 avril.

II

Ainsi débarrassé des Prussiens, Turenne se porta en Thuringe pour attaquer les Autrichiens, qui se réunissaient en Bohême et menaçaient de se porter sur le Rhin. Le 1er juin, il campa à Wetzlar et prit position sur la rive droite de la Lahn.

Dans ce temps, Louis XIV cernait Maëstricht, qui capitula le 23 juin. Le prince de Condé voulut assiéger Bois-le-Duc, mais les Hollandais ayant inondé tout le pays jusqu'à Berg-op-Zoom, il fut obligé de lever le siége. L'Angleterre, l'Espagne, l'Empereur, signèrent à la Haye un traité d'alliance avec la Hollande. Montecuccoli partit d'Egra, le 26 août, et entra en

Franconie. Turenne, à la tête de 20,000 hommes, se porta sur le Mein à Aschaffenbourg et s'empara de tous les ponts sur cette rivière jusqu'à celui de Würtzbourg, que le prince évêque se chargea de garder. L'armée de Montecuccoli s'était accrue jusqu'à 40,000 hommes par la jonction des armées saxonne et lorraine. Turenne, après l'avoir attendu longtemps dans son camp d'Aschaffenbourg, marcha à sa rencontre, passa la Tauber à Mergentheim et s'approcha de l'armée autrichienne, campée à Rothenbourg. Montecuccoli feignit d'accepter la bataille pour couvrir sa retraite, et campa derrière des marais entre Würtzbourg et Ochsenfurt. Turenne prit la position de la Chartreuse de Tückelhausen; les deux armées restèrent en présence pendant quinze jours. Montecuccoli gagna le prince évêque, passa le pont de Würtzbourg. Toutes les manœuvres de Turenne furent déjouées; il descendit alors la rive du Mein. Dans le courant d'octobre, il reçut un renfort de 4,000 hommes.

La déclaration de guerre changea le théâtre de la guerre, qui, de la Hollande, fut porté en Belgique. Le prince d'Orange avec 25,000 hommes remonta la rive gauche du Rhin jusqu'à Bonn, qu'il investit. Montecuccoli longea la rive droite du Mein, se porta sur Mayence, où il passa le Rhin, faisant mine de vouloir se porter en Alsace par la rive gauche. Turenne prit le change et se dirigea en toute hâte sur Philipsbourg; mais Montecuccoli embarqua sans délai son infanterie sur le Rhin, qu'il descendit jusqu'à Cologne, se réunit au prince d'Orange; ils poussèrent vivement le siége de Bonn. Turenne, fort humilié de s'être laissé tromper, descendit le Rhin et traversa le Hundsrück; mais déjà Bonn avait capitulé après neuf jours de tranchée ouverte. De part et d'autre les armées

entrèrent en quartiers d'hiver : les Français en Alsace; l'ennemi dans le Palatinat et l'électorat de Mayence.

VINGT-HUITIÈME OBSERVATION.

Le maréchal fait dans cette campagne des marches plus longues que celles de la campagne précédente. Pendant l'hiver de 1672 à 1673, il va du bas Rhin au Weser, bravant les frimas des régions septentrionales. 1° Il sauve l'électeur de Cologne et l'évêque de Münster, alliés du roi; 2° il bat l'armée prussienne et contraint le grand électeur à se détacher de l'Empereur et à faire sa paix. C'est bien employer son temps et tirer bon parti de marches forcées et bien fatigantes.

VINGT-NEUVIÈME OBSERVATION.

Montecuccoli a joué Turenne, lui a donné le change; il s'est débarrassé de lui; il l'a fait marcher en Alsace pendant qu'il se portait à Cologne et se joignait au prince d'Orange, qui assiégeait et prenait Bonn. La conduite de Turenne dans cette occasion lui a été reprochée. 1° Il a manœuvré trop loin de son ennemi. 2° Il n'a pas agi d'après ce que Montecuccoli faisait, mais il a sans motif prêté à son ennemi le dessein de se porter en France; cependant la Hollande était le centre des opérations de la guerre. Toutefois Turenne savait, mieux que personne, que la guerre n'était pas un art conjectural; il devait régler ses mouvements sur ceux de son adversaire et non sur son idée. 3° Montecuccoli eût été isolé en Alsace; il eût eu à combattre les armées de Condé et de Turenne réunies, tandis que, sous Bonn, il se trouvait arrivé au grand rendez-vous où devait se décider la grande question. Réuni à l'armée hollandaise, éloigné de l'armée de Condé, il couvrit la Hollande et

la Belgique; c'est cette marche qui a fait la réputation de Montecuccoli. Cette faute de Turenne fut un nuage pour sa gloire; c'est la plus grande faute qu'ait commise ce grand capitaine. Montecuccoli était Italien, natif de Modène: les Caprara de Bologne sont de cette famille.

CHAPITRE XVII.

CAMPAGNE DE 1674.

I

Cette année, tous les princes de l'empire qui étaient restés neutres firent cause commune avec l'Empereur; l'électeur de Cologne et l'évêque de Münster se détachèrent de l'alliance du roi et joignirent leurs troupes à l'armée impériale. La Bavière et le duc de Hanovre furent les seuls princes allemands qui persistèrent dans le système de la neutralité. Le roi entra en Franche-Comté en avril, et s'en empara; le prince de Condé porta la guerre en Belgique; le maréchal de Schomberg commanda l'armée sur les Pyrénées, et Turenne l'armée d'Allemagne. Le duc de Lorraine, dont l'armée était réduite à 2,000 chevaux, se porta sur les villes forestières, voulant passer le Rhin pour pénétrer en Lorraine, mais il échoua; alors il remonta la rive droite et joignit l'armée du comte Caprara, sur le Necker. Turenne campa à Hochfelden, près de Saverne; il y apprit que le duc de Bournonville réunissait une armée à Egra pour renforcer le comte Caprara. Il résolut de prévenir leur jonction, passa le Rhin à Philipsbourg, le 12 juin, avec 9,000 hommes et six pièces de canon, arriva, le 15, à Wiesloch;

le 16, il continua sa marche sur Eppingen; mais, arrivé à Hoffheim, il découvrit l'armée impériale sur les hauteurs de Sinzheim, petite ville située sur l'Elz, à mi-marche du Necker à Philipsbourg. Les deux armées étaient égales en nombre : celle de Turenne avait 9,000 hommes, dont 5,000 chevaux: celle du comte Caprara était de 9,000 hommes, dont 7,000 chevaux. Turenne fit attaquer Sinzheim par son infanterie; sa grande supériorité en cette arme lui fit enlever ce poste. qui opposa une grande résistance. Il passa le défilé, attaqua la cavalerie ennemie, marchant sur plusieurs lignes, ses escadrons entremêlés de petits bataillons d'infanterie. Caprara fut battu et perdit le champ de bataille; sa perte fut de 2,500 hommes, dont 500 prisonniers. La perte des Français s'éleva à 1,500 hommes hors de combat.

II

Quelques jours après cette victoire, Turenne repassa le Rhin, campa à Neustadt, où il reçut seize bataillons et 600 chevaux; ce qui porta son armée à 18,000 hommes. Le 3 juillet, il repassa le Rhin, laissant Heidelberg à sa droite, et se porta à Willingen, sur le Necker. Pendant ce temps, le duc de Bournonville joignit les restes de Caprara à Worms, ce qui lui composa 15,000 hommes, et il se porta sur Manheim; mais il battit en retraite pour éviter la bataille, à la vue de Turenne, qui, maître de tout le Palatinat, mit le feu à deux villes et vingt-cinq villages. Cet incendie était ordonné par Louis XIV. L'électeur palatin était oncle de Turenne. Du haut de son château de Manheim, il fut témoin de l'incendie de ses états et entendit les cris de ses malheureux sujets qu'on égor-

geait : il adressa un cartel au maréchal ; il est daté du 27 juillet. Peu de jours après, Turenne repassa le Rhin et campa à Landau. L'armée impériale s'établit entre Mayence et Francfort, où elle séjourna un mois et fut rejointe par les contingents de l'empire. Le duc de Bournonville, ayant alors 35,000 hommes, s'approcha de Philipsbourg; le 1er septembre, il repassa le Rhin et se dirigea, par la rive droite, sur Strasbourg, dont il s'empara, le 24 septembre, à l'aide d'intelligences avec les magistrats de cette ville. Cette nouvelle déconcerta Turenne, qui remonta le Rhin et campa aux portes de Strasbourg, sa gauche à l'Ill, sa droite à des marais, le village de Wantzenau derrière lui. Le duc de Bournonville sortit de Strasbourg, campa à Saint-Blaise, la droite au Rhin, interceptant la route de Saverne. Turenne avait 25,000 hommes, les Allemands près de 40,000. Ils attendaient le grand électeur, qui était en marche avec 25,000 hommes; ce qui décida le maréchal, malgré son infériorité, à risquer une bataille. Il leva son camp à minuit, passa la rivière de Soussel, à Lampertheim, laissant Strasbourg sur la gauche; il marcha sur trois colonnes, s'empara du bourg d'Achenheim, passa la Bruche et découvrit le camp ennemi, derrière Entzheim, ayant sa droite appuyée à un grand bois du côté de Strasbourg, et sa gauche à un petit bois de mille pas de longueur sur cinq cents de large; en avant du centre était le village d'Entzheim. L'armée française marcha toute la nuit, se mit en bataille dans la plaine, à gauche et en avant du village de Holtzheim. Le 4 octobre, les deux armées se trouvèrent ainsi en présence. L'armée de Turenne avait sa droite formée par dix-sept escadrons, sous les ordres du marquis de Vaubrun; quatre escadrons de dragons étaient entremêlés de pelotons d'infanterie; dix-neuf bataillons d'infanterie étaient

au centre, commandés par le lieutenant général Foucault: vingt et un escadrons de dragons ou grosse cavalerie étaient à la gauche, également entremêlés de pelotons d'infanterie; la deuxième ligne était formée sur la droite par quatorze escadrons, sur la gauche par quinze escadrons, et au centre par sept bataillons; la cavalerie également entremêlée de pelotons d'infanterie; en troisième ligne, le corps de réserve était de sept escadrons et de trois bataillons. La droite ennemie, commandée par le comte Caprara, était de vingt escadrons; le centre, de vingt bataillons, était sous les ordres directs du duc de Bournonville; le duc de Holstein commandait la gauche, forte de vingt et un escadrons; vingt bataillons au centre, et dix-neuf escadrons à chaque aile formaient la deuxième ligne; la troisième était composée de onze bataillons au centre, vingt escadrons à la droite, et vingt escadrons à la gauche.

Turenne commença l'attaque en faisant aborder le petit bois de la droite de l'ennemi par le marquis de Boufflers avec huit escadrons de dragons à pied soutenus par une batterie. De part et d'autre, les deux armées, qui sentaient l'importance de cette position, envoyèrent successivement des renforts. Les Français enlevèrent cependant la première ligne des retranchements qu'avait fait construire le général ennemi en avant de ce bois; ils y prirent trois pièces de canon; mais ils ne purent forcer la deuxième ligne, qui était armée de huit pièces de canon. Turenne fut obligé de faire avancer le corps de réserve et six bataillons de la deuxième ligne : le carnage devint bientôt effroyable. Le deuxième retranchement fut forcé; les Allemands, chassés du bois, perdirent leurs canons. Le duc de Bournonville fit alors avancer sept bataillons de Lunebourg pour reprendre le bois; Turenne, de son côté, fit avancer le

reste des bataillons de la deuxième ligne, et là se renouvela le combat pour la troisième fois. Les Allemands avaient l'avantage que leur ligne de bataille était plus près du bois, et que dès lors ils étaient appuyés par leur cavalerie et leur artillerie. Turenne s'en aperçut; il fit avancer la cavalerie de sa seconde ligne pour prendre la position de celle de sa première ligne, qu'il porta en avant; enfin l'ennemi échoua et dut renoncer à la possession du bois.

Le duc de Bournonville, voyant que les efforts de Turenne s'étaient portés de ce côté, envoya Caprara avec toute la cavalerie de la droite pour se glisser entre la première et la seconde ligne française, pendant le temps que lui-même, avec sa cavalerie de la droite, la deuxième et la troisième ligne, marchait de front sur la cavalerie de la gauche de Turenne. Foucault, qui commandait le centre de la première ligne, voyant le double mouvement de l'ennemi, forma son infanterie sur deux lignes et fit marcher six bataillons en avant, soutenus par de l'artillerie; ce qui arrêta court la cavalerie que menait le duc de Bournonville. Cependant Caprara continuait son mouvement; il renversa plusieurs escadrons, tourna sur les derrières de la cavalerie de la gauche et de l'infanterie du centre. Le comte de Lorges et le comte d'Auvergne rallièrent la cavalerie de la réserve, enfoncèrent celle de Caprara et la repoussèrent; le reste se passa en canonnade. Les deux armées battirent en retraite pendant la nuit; Turenne repassa la Bruche et alla camper à Achenheim, à une lieue du champ de bataille, sur lequel il laissa vingt escadrons. Le duc de Bournonville se retira sous le canon de Strasbourg, abandonnant deux pièces de canon sur ses positions, outre les huit pièces perdues à l'attaque du bois. Les Français perdirent 2,000 hommes; la perte des Alle-

mands fut double : plusieurs étendards, des timbales, des drapeaux, furent les trophées du vainqueur.

III

Cependant, le 7 octobre, Turenne prit une position plus en arrière et s'éloigna de 3 lieues, se couvrant par la petite rivière de Mossig, couvrant Saverne et Haguenau; il occupa le château de Wasselonne, qui appartenait aux Strasbourgeois. Le 14 octobre, le grand électeur passa le pont de Strasbourg avec 20,000 hommes; ce qui porta l'armée impériale à plus de 50,000 hommes. Aussitôt après cette jonction importante, le duc de Bournonville reprit son camp d'Entzheim. L'alarme fut grande en France; le roi convoqua l'arrière-ban.

Les impériaux avaient trois partis à prendre : ou livrer bataille à Turenne, ou lui couper les communications avec Saverne pour faire tomber Haguenau, ou assiéger Philipsbourg; ils ne firent rien et restèrent inactifs dans leur camp jusqu'au 18, qu'ils s'approchèrent de Turenne; il battit en retraite et campa à Dettweiller. Cette marche fut pénible, et l'ennemi aurait remporté quelques succès, si Turenne n'avait fait mettre pied à terre à une brigade de dragons à un défilé; ce qui arrêta court la cavalerie ennemie. 6,000 chevaux de l'arrière-ban, sous les ordres du marquis de Créqui renforcèrent l'armée. Turenne fortifia son camp de Dettweiller, où il était couvert par la Zorn; sa gauche s'étendait à Hochfelden. L'ennemi cerna le petit château de Wasselonne, qui avait 150 hommes de garnison; ce siége dura un jour et demi. Le grand électeur voulait faire cette garnison prisonnière de guerre, mais elle s'y refusa et rejoignit son armée, suivant l'usage d'alors. Turenne reçut

un nouveau renfort de trente-cinq escadrons et de huit bataillons; le comte de Saulx lui amenait, en outre, vingt-quatre escadrons et dix bataillons; il les fit arrêter en Lorraine. Il méditait dès lors le projet qu'il exécuta deux mois après.

Aussitôt que le grand électeur fut instruit des nombreux renforts que recevait l'armée française, il reprit son camp de Saint-Blaise sous Strasbourg. Le 20 novembre, Turenne cantonna sa cavalerie à 2 lieues en arrière de la Moder et porta son quartier général à Ingwiller, communiquant avec la Lorraine par le col de la Petite-Pierre, dont il occupa le château. Il paraît que son principal but était de couvrir Haguenau, dont il craignait que l'ennemi ne s'emparât; mais celui-ci n'y songeait pas, il s'étendit dans la haute Alsace.

IV

Le 29 novembre, Turenne repassa en Lorraine et évacua entièrement l'Alsace; il porta son quartier général à Lorquin: les alliés prirent leurs quartiers d'hiver. Le 5 décembre, il fit partir le comte de Saulx, avec 14,000 hommes qu'il avait amenés de Flandre, et se mit en marche avec le reste de l'armée, longeant le pied des Vosges du côté de la Lorraine; il arriva, le 27, à Belfort; son quartier général avait successivement été à Blamont, à Baccarat, à Domptail, à Padoux, à Eloyes et à Longuet, où il resta huit jours; de là il se rendit à Remiremont, qui était occupé par 400 Lorrains, qu'il en chassa. Toute cette marche resta inconnue à l'ennemi. Le 29, il porta son quartier général à Gruth, marcha sur Mulhouse, s'y rencontra avec une division de Bournonville composée d'infanterie. de bagages et de 6,000 chevaux, qui, ayant eu l'alerte, avait

levé ses cantonnements et marchait sur Colmar pour rejoindre le grand électeur : il l'attaqua, la battit et la jeta sur Bâle. Le lendemain, il s'empara de Brunstatt et y fit prisonnier un régiment d'infanterie de 1,000 hommes. Le grand électeur, dont le quartier général était à Colmar, avait rallié toute son armée dans cette position, la gauche à Colmar, la droite à Turckheim; sa ligne était de 3,000 toises, et son front, couvert par une petite rivière, avait été retranché. Turenne marcha à lui sur deux colonnes, avec plus de 40,000 hommes; les alliés en comptaient plus de 50,000; mais son armée, toute française, était fort supérieure en moral. Le 5 janvier, le comte de Lorges, commandant la droite, se porta à la hauteur d'une église, vis-à-vis Colmar, pour attirer toute l'attention des ennemis sur leur gauche, pendant que Turenne marchait avec le lieutenant général Foucault sur Turckheim. Le combat commença une heure avant la nuit : Turckheim fut enlevé; le grand électeur fit filer ses bagages sur Schelestadt, et à minuit fit sa retraite. Le lendemain, à la pointe du jour, Turenne entra dans Colmar, où il prit 3,000 hommes malades ou traînards. Le grand électeur s'arrêta trois jours à Schelestadt; il en repartit le 11, passa le Rhin au pont de Benfeld, et rentra en Allemagne. Les Français, maîtres ainsi de toute l'Alsace, y prirent leurs quartiers d'hiver.

V

TRENTIÈME OBSERVATION.

1° Dans cette campagne, Turenne donne, contre son usage, plusieurs combats et une bataille; sa marche contre Caprara, en passant le Rhin à Philipsbourg, pour le surprendre avant sa jonction avec le duc de Bournonville, est fort belle. Caprara

le croyait à 40 lieues, lorsqu'il le découvrit en bataille devant son camp; la supériorité numérique de l'infanterie l'assurait de la prise de Sinzheim et du passage du défilé. Caprara fit une faute de recevoir le combat; il devait repasser le Necker, marcher à la rencontre du duc de Bournonville et se réunir à lui.

2° Le duc de Bournonville surprit Turenne en regagnant quelques marches sur lui; il s'empara de Strasbourg. Le ministère français avait fait une faute de ne pas ordonner l'occupation de cette place. Qu'avait-il à ménager? Presque tout l'empire était en guerre, et les mauvaises dispositions des bourgeois de Strasbourg étaient connues; la possession de cette ville était indispensable pour la sûreté de la frontière; mais Turenne devait veiller sur ce point important. Il était sur la rive gauche du Rhin et l'ennemi sur la rive droite; il devait tenir une division près Strasbourg, pour qu'elle pût y prévenir l'ennemi, d'autant qu'il n'existait sur toute cette frontière aucun autre point qui dût au même degré attirer sa sollicitude. Le duc de Bournonville ne le devança que de six heures.

3° A la bataille d'Entzheim, Turenne devait refuser sa gauche; ce qui eût rendu impossible la manœuvre habile qu'a faite le duc de Bournonville. Si le maréchal eût réuni à son extrême gauche toute l'infanterie qu'il dissémina mal à propos entre ses escadrons, s'il l'eût placée dans le bois avec du canon, la couvrant par quelques retranchements et des abatis, la gauche de sa cavalerie eût été appuyée : il n'aurait pas couru la chance de perdre la bataille, cela eût suppléé à son infériorité en cavalerie. La meilleure manière de protéger sa cavalerie est d'en appuyer le flanc. La méthode de mêler des pelotons d'infanterie avec la cavalerie est vicieuse; elle n'a que des incon-

vénients. La cavalerie cesse d'être mobile, elle est gênée dans tous ses mouvements, elle perd son impulsion, et l'infanterie est compromise; au premier mouvement de la cavalerie, elle est sans appui.

4° Si, après la prise du petit bois que l'ennemi défendait de tous ses moyens, Turenne eût poussé son avantage; la bataille eût été décisive. Il pouvait toutefois coucher sur le champ de bataille; il est allé le même jour à une lieue et demie en arrière; il a poussé dans cette occasion la circonspection jusqu'à la timidité; il savait mieux que qui que ce soit l'influence de l'opinion à la guerre.

TRENTE ET UNIÈME OBSERVATION.

Dans ce siècle, les garnisons ne tenaient une capitulation comme honorable qu'autant qu'elles obtenaient de rejoindre leurs armées avec armes et bagages, sans être prisonnières de guerre. La petite garnison du château de Wasselonne, quoique de 150 hommes seulement, eut raison d'exiger de rentrer à son armée, et le grand électeur gagna de le lui accorder, puisque la possession de ce château, qu'elle pouvait tenir encore deux ou trois jours, lui était avantageuse. Cet usage pourra se renouveler lorsque les commandants de place le voudront; il n'est pas un général qui ne laisse sortir une garnison fatiguée, ruinée, pour s'épargner un assaut, une attaque de barricades et de rues; mais il faut que la garnison ait donné une bonne opinion de sa résolution et de son dévouement.

TRENTE-DEUXIÈME OBSERVATION.

Lorsque, à la fin de novembre, les ennemis apprirent que Turenne avait reçu de grands renforts, ils reprirent leur camp

sous Strasbourg. S'il eût marché à eux après l'arrivée des détachements de Flandre, ils auraient repassé le Rhin. Leur armée était composée de contingents commandés par les princes mêmes à qui appartenaient les troupes; ils n'avaient aucun intérêt à les compromettre : ils auraient refusé la bataille. Les hostilités ayant cessé en Flandre, dans le Luxembourg, l'opinion des renforts qu'avait reçus Turenne pouvait être aussi forte qu'il eût voulu la répandre; ils l'étaient d'ailleurs beaucoup; le grand électeur ne se fût donc pas commis, pour garder l'Alsace, qui lui importait peu, contre une armée égale à la sienne.

TRENTE-TROISIÈME OBSERVATION.

C'est le 27 décembre que Turenne est arrivé à Belfort, et c'est le 5 janvier qu'il a livré le combat de Turckheim, ce qui fait neuf jours; c'est six trop tard. Il y a de Belfort à Colmar 14 lieues; les cantonnements une fois réunis à Belfort, la manœuvre était démasquée, il n'y avait plus une heure à perdre. Si Turenne eût marché avec plus de rapidité, il eût obtenu de grands résultats; tous les quartiers de l'ennemi ont eu le temps de se rallier, de sorte qu'au camp de Colmar il a trouvé toute l'armée réunie; il eût dû prévenir leur réunion. Tout le génie de cette opération consistait à arriver sur le pont de Strasbourg avant que l'armée fût ralliée; Turenne la manqua. Une pareille manœuvre aurait été féconde en grands résultats et d'un succès certain. Si, au lieu de déboucher par Belfort, c'est-à-dire par l'extrémité des Vosges, Turenne eût débouché par le milieu des Vosges, droit sur Colmar et Strasbourg, il fût arrivé avant que les cantonnements se fussent ralliés. Il a dans cette occasion montré plus de talent dans la conception de ce beau plan que dans son exécution.

TRENTE-QUATRIÈME OBSERVATION.

Le grand électeur aurait dû livrer bataille à Colmar; il était dans une excellente position, toute son armée était ralliée et sa retraite assurée sur Strasbourg. La possession de l'Alsace valait sans doute bien une bataille, mais non pas pour lui ni pour les princes du nord de l'Allemagne; les risques qu'ils auraient courus et les pertes qu'ils auraient éprouvées en acceptant la bataille n'étaient compensés par rien. Les Prussiens étaient à la tête du parti protestant, ennemi de l'Autriche, qui était fort pauvre. L'année suivante, lorsque Montecuccoli vint pour entrer en Alsace, avec l'armée impériale, il le dit positivement dans sa proclamation aux Alsaciens, pour établir la différence qui existait entre l'armée qu'il commandait et celle du grand électeur.

CHAPITRE XVIII.

CAMPAGNE DE 1675.

I

Le roi mit cette année six armées sur pied. Le prince de Condé commandait en Flandre, et Turenne en Allemagne ; son armée était de 25,000 hommes. Montecuccoli commandait l'armée ennemie; il avait ordre de réduire l'Alsace et de réparer la pusillanimité qu'avait montrée le grand électeur l'année précédente. Il avait des intelligences dans Strasbourg, dont les magistrats lui étaient dévoués. Le 27 mars, Turenne campa sous les murs de cette place afin d'imposer à la bourgeoisie. Montecuccoli se mit en opération, descendit le Rhin par la rive droite, publia qu'il allait assiéger Philipsbourg, mais jeta un pont à Spire et passa sur la rive gauche. Turenne, négligeant cette initiative du général ennemi, passa lui-même sur la rive droite. Il fit à cet effet jeter un pont à Ottenheim, à quatre lieues plus haut que Strasbourg, et se porta sur la Kintzig; il campa à Willstedt, la droite à ce village et à la Kintzig, et la gauche à Eckartweiler, au ruisseau de Schutter,

couvrant ainsi Strasbourg, dont il était à 2 lieues, et son pont d'Ottenheim, dont il était à 4 lieues, et où il avait construit une tête de pont qu'il gardait par plusieurs bataillons. Après quelques jours d'hésitation, Montecuccoli fut obligé d'obéir au mouvement de Turenne; il repassa sur la rive droite, prolongea sa gauche le long de la Kintzig, son aile gauche étant éloignée d'une lieue et demie du camp français. Montecuccoli, dont l'armée était un peu plus nombreuse que l'armée française, menaçait, par la position qu'il avait prise, le pont d'Ottenheim; il continua son mouvement, il marcha sur l'abbaye de Schuttern, étendant sa gauche jusqu'à Lahr. Il voulait, en menaçant le pont d'Ottenheim, obliger Turenne à repasser le Rhin ou à découvrir Strasbourg. La position du maréchal était assez compliquée; il avait à la fois à défendre son pont d'Ottenheim et celui de Strasbourg : s'il quittait son camp de Willstedt, Montecuccoli entrait dans Strasbourg et y passait le Rhin; cependant, s'il ne persistait pas à occuper Willstedt, son pont d'Ottenheim et sa retraite étaient compromis. Il détacha le comte de Lorges avec une division pour prendre position à Altenheim, à mi-chemin du camp d'Ottenheim. Ce mouvement dissémina ses forces; il le sentit, et, le 22 juin, il leva son pont et le descendit vis-à-vis Altenheim, où il ne se trouvait plus qu'à 2 lieues de Strasbourg et dès lors était plus facile à défendre. Montecuccoli désespéra alors de réussir dans son plan; il changea de batterie, il retourna à son camp d'Offenbourg, et, le 28, se porta à Urloffen, menaçant de surprendre Strasbourg; Turenne se porta aussitôt à Bodersweiher. Montecuccoli renonça de nouveau à surprendre le pont de Turenne ou celui de Strasbourg; il commanda un pont de bateaux aux magistrats de Strasbourg et des munitions de guerre; il descen-

dit le Rhin avec son armée et campa dans la plaine de Scherzheim, espérant y recevoir le convoi de Strasbourg. Turenne le suivit et campa dans la plaine de Freistett, s'appuyant au Rhin; il se trouvait, par cette position, placé entre Strasbourg et l'ennemi; mais le Rhin est fort large en cet endroit et couvert d'une grande quantité d'îles; il était à craindre que Montecuccoli reçût son pont et son convoi. Ces îles sont effectivement en grand nombre vis-à-vis Wantzenau, mais il n'y a que trois courants propres à la navigation. Turenne fit faire une estacade, occuper les îles et construire plusieurs redoutes armées de grosse artillerie; ce qui ôta toute espérance à Montecuccoli de recevoir son pont et son convoi. Cependant Turenne était dans une position pénible; la saison étant très-pluvieuse et les eaux du Rhin très-hautes, son camp était marécageux et malsain; celui des Allemands, au contraire, était parfaitement placé; ils tiraient une grande partie de leurs vivres d'Offenbourg. Le 15 juillet, Turenne se mit en marche, passa le Rench à un gué peu connu, coupa Montecuccoli d'Offenbourg et même d'avec Caprara: ce qui obligea Montecuccoli à lever son camp et à se porter derrière Sassbach, couvert par un petit ruisseau, pour y faire sa jonction avec Caprara. Turenne suivit son mouvement, campa vis-à-vis Sassbach et se proposait de l'attaquer, lorsque, le 26 juillet, un coup de canon termina la vie de ce grand homme. Après sa mort, les lieutenants de Lorges et de Vaubrun commandèrent l'armée, et ne furent pas d'accord: l'un voulait se retirer sur le pont d'Altenheim, l'autre sur le camp de Willstedt; mais enfin ils se décidèrent à jeter à l'eau les farines réunies à Willstedt et se retirèrent sur Altenheim. Les impériaux les suivirent et les attaquèrent; le combat fut long et opiniâtre; le champ de bataille resta aux Français, qui

perdirent 3,000 hommes, l'ennemi en perdit 5,000; mais, dès le lendemain, l'armée repassa sur la rive gauche du Rhin.

II

TRENTE-CINQUIÈME OBSERVATION.

1° Cette campagne a duré deux mois, tout l'avantage a été pour Turenne. Montecuccoli voulait porter la guerre en Alsace par le pont de Strasbourg, dont les habitants lui étaient vendus. Turenne voulait garantir l'Alsace, qu'il avait conquise, la campagne précédente, et obliger Montecuccoli à repasser la forêt Noire. Quand il fut tué, Montecuccoli repassait les montagnes : Turenne a donc triomphé.

2° Montecuccoli prit l'initiative, passa sur la rive gauche du Rhin pour y porter la guerre. Turenne resta insensible à cette initiative; il la prit lui-même, passa le Rhin et obligea Montecuccoli à revenir sur la rive droite. Cette première victoire de la campagne était réelle.

3° Le maréchal se campa à Willstedt, couvrant Strasbourg, qui était à 2 lieues derrière son camp, et son pont d'Ottenheim, qui était à 4 lieues sur la droite. Montecuccoli se plaça derrière la Kintzig, à une lieue et demie de l'armée française, appuyé à la place d'Offenbourg, où il avait garnison. La position de Turenne était mauvaise; il devait plutôt livrer bataille que de s'exposer à perdre le pont d'Ottenheim et sa retraite, ou le pont de Strasbourg.

4° Si Montecuccoli eût voulu se porter en six heures de nuit tout d'un trait sur Ottenheim, prenant sa ligne d'opération sur Fribourg, il eût forcé le pont d'Ottenheim avant que toute l'armée de Turenne eût pu le couvrir. Cependant il n'en fit

rien; il tâtonna, se contenta de se prolonger; il crut que des manœuvres seraient suffisantes pour décider Turenne à abandonner son camp de Willstedt et à découvrir Strasbourg. Turenne le pénétra; il se contenta de prolonger sa droite près d'Ottenheim, ce qui rendit sa position fort mauvaise.

5° Il le comprit enfin; il compromettait son armée; il leva son pont d'Ottenheim, qu'il rapprocha de 2 lieues de Strasbourg et de son camp de Willstedt; il le plaça à Altenheim. C'était encore trop loin de Strasbourg; il fallait le jeter à une lieue de cette ville. Ce grand capitaine fit dans cette campagne la faute d'établir son pont à 4 lieues de Strasbourg, et plus tard, lorsqu'il le leva, il fit celle de ne le rapprocher que de 2 lieues.

6° Cependant Montecuccoli change de projet, et, résolu de passer le Rhin au-dessous de Strasbourg, il commande un équipage de pont dans cette ville, et se porte à Scherzheim pour le recevoir. Turenne prit position à Freistett, occupa les îles, fit faire une estacade; les projets de son ennemi furent encore déjoués.

7° Montecuccoli devait, lorsqu'il laissa pendant trois jours son adversaire jeter un pont, élever des retranchements sur le Rench. Si près de son camp il se laissa couper d'avec le corps de Caprara et d'avec Offenbourg. Turenne l'avait obligé à quitter la vallée du Rhin, lorsqu'un boulet tua ce grand homme.

8° Turenne se montra dans cette campagne incomparablement supérieur à Montecuccoli : 1° en l'obligeant à suivre son initiative; 2° en l'empêchant d'entrer dans Strasbourg; 3° en interceptant le pont de Strasbourg; 4° en coupant sur le Rench l'armée ennemie; mais il fit une faute qui eût pu

entraîner la ruine de son armée. s'il eût eu affaire au prince de Condé : ce fut de jeter son pont à 4 lieues au-dessus de Strasbourg, au lieu de le placer seulement à une lieue de cette ville.

PRÉCIS

DES

GUERRES DE FRÉDÉRIC II.

PRÉCIS

DES

GUERRES DE FRÉDÉRIC II[1].

CHAPITRE PREMIER.

CAMPAGNE DE 1756.

I

L'Autriche, la France et la Russie étaient indisposées contre la Prusse : l'Autriche regrettait la Silésie; la France conservait un ressentiment de la paix de Dresde, qui avait causé les désastres du maréchal de Belle-Isle, abandonné dans Prague; la czarine s'essayait à intervenir dans les affaires de l'Europe; elle était séduite par Marie-Thérèse. Il est temps, disait-on à Vienne, à Paris, à Saint-Pétersbourg, de mettre un frein à l'ambition des puissances du second ordre. A la vue de cet orage, Frédéric s'appuya à l'Angleterre, conclut avec elle un traité d'alliance et s'assura de riches subsides. Cela fait, il ne perdit plus de temps, et, dès l'été de 1756, voyant que ses en-

[1] Reproduit d'après le texte publié par Montholon, édition de 1830, t. VII, p. 161 à 339.

Pour les noms propres de lieux et de personnes on s'est conformé à l'orthographe des *Œuvres de Frédéric le Grand* (tomes IV et V, *Histoire de la Guerre de Sept Ans*), édition de Berlin, 1846-1847.

nemis dissimulaient encore, parce qu'ils n'étaient pas prêts à entrer en campagne, il commença les hostilités sans déclaration préalable, et envahit la Saxe en pleine paix.

Son état militaire était considérablement augmenté : il avait eu dix ans pour mettre à profit l'expérience qu'il avait acquise dans les quatre campagnes de la guerre de la Pragmatique-Sanction, et les ressources que lui avaient apportées les riches provinces de Silésie. Il ne comptait pas moins de 120,000 hommes sous les armes, bien organisés, bien disciplinés, très-mobiles, indépendamment des garnisons, des dépôts et de tous les moyens accessoires pour entretenir une armée aussi considérable en activité et réparer ses pertes. L'Autriche avait un état militaire de moins de 40,000 hommes, mal entretenus, mal organisés; ses vieilles troupes avaient été détruites dans la guerre contre les Turcs : Frédéric pouvait impunément tout entreprendre dans cette campagne.

Il réunit deux armées, l'une en Saxe, forte de soixante et dix bataillons et quatre-vingts escadrons, formant 64,000 hommes, artillerie et sapeurs compris; l'autre en Silésie, forte de trente-trois bataillons et cinquante-cinq escadrons, environ 30,000 hommes; et il employa 20,000 hommes en divers corps d'observation sur la Vistule, en Poméranie et sur le bas Elbe. L'armée de Silésie se réunit à Nachod, sous les ordres du maréchal Schwerin; les trois corps de l'armée de Saxe se réunirent à Francfort-sur-l'Oder, à Magdebourg et à Wittenberg; ils se mirent en marche le 30 août, celui de Magdebourg par Leipzig, Chemnitz et Dippoldiswalda; celui de Wittenberg par Torgau et Meissen; celui de Francfort par Elsterwerda, Bautzen et Stolpen. L'alarme fut grande à Dresde; l'électeur se réfugia dans la forteresse de Königstein; l'électrice et la cour

restèrent au palais. L'armée saxonne, forte de 18,000 hommes, prit le camp de Pirna pour y attendre les résolutions de la cour de Vienne. L'acquisition de Dresde fut une conquête importante pour le roi de Prusse; il y trouva tous les magasins de guerre et l'arsenal de l'électeur. La place était forte; elle lui donna un point d'appui qui lui était nécessaire, et compléta la frontière de l'Elbe, qui tout entière depuis Magdebourg fut dès lors en son pouvoir. Toutes les négociations pour ramener l'électeur et décider la soumission de son armée ayant échoué, le roi marcha en avant et cerna le camp de Pirna avec quarante-deux bataillons et dix escadrons; il forma une armée d'observation de vingt-huit bataillons et soixante et dix escadrons, en prit le commandement, et porta son quartier général à Aussig, en Bohême. Le maréchal Schwerin s'avança à une marche avec l'armée de Silésie pour observer le débouché de Königingrätz.

II

La cour de Vienne, au premier bruit du rassemblement de l'armée prussienne, avait réuni toutes ses troupes et les avait formées en deux corps : l'un, sous les ordres du prince Piccolomini, campa près de Königingrätz, pour s'opposer aux mouvements de Schwerin; l'autre, sous les ordres du maréchal Browne, se réunit d'abord à Kolin, passa plus tard la Moldau, et campa à Budin sur l'Eger, pour dégager les Saxons du camp de Pirna.

Le 30 septembre, le roi quitta son camp d'Aussig et marcha à la rencontre de Browne; il arriva avec son avant-garde, forte de huit bataillons et quinze escadrons, le 30 au soir, au village de Lowositz, où il rencontra l'armée autrichienne, qui avait passé l'Eger et campait derrière des marais à la vue de Lowo-

sitz. Il prit position avec son avant-garde au village de Tirmitz, et se fit joindre, dans la nuit, par le reste de son armée, forte de 25,000 hommes. A la pointe du jour, Browne fit déboucher dans la plaine un gros corps de cavalerie. L'armée du roi prit les armes : la gauche, sous les ordres du duc de Bevern, occupa la hauteur de Lobosch, et la droite, sous le prince Henri, les hauteurs de Homolka; sa ligne de bataille était de 1,800 à 2,000 toises. Le front du maréchal Browne était couvert par un ruisseau marécageux; sa droite s'appuyait à l'Elbe, sa gauche à Tsischischkowitz; sa ligne de bataille était de 2,500 toises. Il sentit la faute qu'il avait faite de ne pas occuper les hauteurs de Lobosch; il les fit attaquer par une division de onze bataillons; elle fut repoussée. Les Prussiens s'emparèrent de Lowositz; les Autrichiens reprirent leur position du matin : ils y étaient inattaquables de front; mais, manœuvrés par leur gauche, ils l'évacuèrent, repassèrent l'Eger et reprirent leur camp de Budin, ayant perdu 2,500 à 3,000 hommes, et les Prussiens 3,000 à 3,500. Les deux armées s'attribuèrent la victoire : le maréchal Browne parce qu'il n'avait point été forcé dans son camp; le roi, à plus juste titre, parce qu'il avait enlevé le village de Lowositz et obligé son ennemi de renoncer au projet de secourir les Saxons par la rive gauche de l'Elbe. Mais, le 11 octobre, Browne fit, par la rive droite, un détachement de 8,000 hommes vis-à-vis Königstein, à la vue de l'armée prussienne, pour favoriser le déblocus du camp de Pirna. Les Saxons passèrent l'Elbe; mais, enveloppés de toutes parts par les Prussiens, ils capitulèrent le 14. L'électeur eut la faculté de se retirer dans son royaume de Pologne; les Saxons furent incorporés dans l'armée prussienne, qui évacua la Bohême et prit ses quartiers d'hiver en Saxe et en Silésie.

III

PREMIÈRE OBSERVATION.

Des écrivains militaires ont avancé que le roi de Prusse devait pénétrer par la Moravie sur Vienne et terminer la guerre par la prise de cette capitale. Ils ont tort : il eût été arrêté par les places d'Olmütz et de Brünn; arrivé au Danube, il y eût trouvé toutes les forces de la monarchie réunies pour lui en disputer le passage, dans le temps que l'insurrection hongroise se fût portée sur ses flancs. Une opération aussi téméraire eût évidemment exposé son armée à une ruine certaine. Envahir la Saxe, s'emparer de Dresde, désarmer l'armée saxonne, entrer en Bohême, occuper Prague, y hiverner, c'était tout ce qu'il pouvait et devait projeter. Mais il opéra mal : il méconnut plusieurs des principes de la guerre, que l'on viole rarement impunément; ce qui fut cause qu'il échoua malgré le gain d'une bataille.

Le camp de Pirna a 25,000 toises de circuit; les 18,000 Saxons étaient réduits à 14,000 hommes de toutes armes, à leur arrivée au camp; le roi, ayant des forces quadruples et autant de grosse artillerie qu'il pouvait en désirer, puisque l'arsenal de Dresde était à sa disposition, devait, en quatre jours, forcer ce camp, faire mettre bas les armes aux Saxons, après quoi entrer en Bohême, laissant seulement une garnison de six bataillons et six escadrons dans Dresde. Le camp de Pirna est défendu à l'est par l'Elbe, rivière non guéable, ayant 60 à 80 toises de large; à l'ouest, par un marais profond et escarpé, ayant 30 à 40 toises de large; et enfin, à la tête, par la forteresse de Königstein, des bois et des ravins

qui communiquent à la frontière de Bohême. Il forme un grand triangle, dont deux côtés ont 10 à 11,000 toises, et le petit côté 3 à 4,000. Les 14,000 Saxons étaient trop faibles pour garnir cette étendue. Si le roi eût fait faire neuf attaques, trois sur chaque côté, dont une seule véritable dans une des positions où le ravin est saillant, en y plaçant deux batteries de cinquante bouches à feu chacune, il eût réussi à se rendre maître du ravin. Il lui fallait un quart d'heure pour y pratiquer une rampe, par laquelle il eût fait déboucher les deux tiers de son armée, infanterie, cavalerie et artillerie. Les Saxons, rejetés sous les murs de Königstein, eussent capitulé. Sans doute qu'une armée de 40,000 hommes, contre une armée de 60 à 80,000, peut se défendre avec avantage dans le camp de Pirna; mais 14,000 hommes ne le pouvaient pas contre une armée de 60,000, munie d'autant d'artillerie qu'elle le voulait. Un corps aussi faible n'aurait pu s'y défendre qu'autant que le ravin et l'Elbe, qui couvrent le camp, eussent eu 2 à 300 toises de largeur, distance qui permettrait aux batteries du camp de prendre des positions éloignées de 200 toises du rivage, sans qu'elles eussent rien à craindre de la supériorité des batteries prussiennes établies sur la rive opposée, et cependant toutes-puissantes contre ce qui approcherait de leur rive.

DEUXIEME OBSERVATION.

Le roi est entré en Bohême avec deux corps d'armée séparés, agissant fort loin l'un de l'autre. L'armée de Schwerin opérait à l'extrémité de la Silésie dans le temps que le roi pénétrait par la rive gauche de l'Elbe. Cette manière d'envahir un pays avec une double ligne d'opération est fautive. Schwerin était beaucoup plus fort que Piccolomini, soit par le nombre,

soit par la consistance des troupes. S'il eût été au roi, sur le champ de bataille de Lowositz, le renfort que Piccolomini eût. de son côté, amené au maréchal Browne aurait été bien loin de compenser le degré de force qu'eût acquis l'armée prussienne. Le roi pouvait donc entrer dans Prague en septembre, avec 90,000 hommes, se rendre maître de cette place importante, établir ses quartiers d'hiver en Bohême, rejetant les débris de Browne et de Piccolomini au delà du Danube, ou du moins au delà des montagnes de ce royaume. L'effet de ces deux fautes fut qu'il eut, sur le champ de bataille de Lowositz, des forces moindres que celles de l'ennemi, quoique sur le champ d'opération il en eût de triples. C'est aussi ce qui l'obligea à prendre ses quartiers d'hiver en Saxe et en Silésie. Sans doute il obtint de cette campagne de grands avantages; mais il pouvait en obtenir de plus grands encore.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE CAMPAGNE DE 1757.

I

La campagne de 1757, commencée le 15 avril, s'est terminée le 15 décembre; elle a duré deux cent quarante jours; elle se divise en deux époques : la première comprend les marches, manœuvres et combats, du 15 avril au 15 juillet; la seconde, ceux du 15 juillet au 15 décembre. Dans la première époque, le roi a livré deux grandes batailles : la bataille de Prague, qu'il a gagnée le 4 mai, et celle de Kolin, qu'il a perdue le 18 juin. C'est l'objet de ce chapitre.

Dans l'année 1756, la France, la Suède, la Russie et l'empire ne mirent aucune armée en campagne; elles la passèrent tout entière en préparatifs et en démonstrations. Il en fut de même pendant la première époque de la campagne de 1757; le roi n'eut à tenir tête qu'aux armées autrichiennes. L'armée prussienne était mieux exercée, composée de vieilles troupes et plus nombreuse. Au commencement d'avril, elle était formée en quatre corps : le 1er, sous les ordres du prince Maurice, à Chemnitz; le 2e, sous le roi, aux portes de Dresde, au village de Lockwitz; le 3e, sous le prince de Bevern, à Zit-

tau, en Lusace; le 4e, sous le maréchal Schwerin, en Silésie. L'armée autrichienne, sous les ordres du maréchal Browne, était en Bohême; le duc d'Arenberg, avec le 1er corps, formait la gauche sur Egra; le maréchal Browne, avec le 2e corps, était au camp de Budin, devant Prague; le 3e corps, sous les ordres du comte de Königsegg, était à Reichenberg: le 4e corps, sous les ordres du général Daun, était en Moravie. Les quatre corps d'armée du roi de Prusse se montaient à 100.000 hommes sous les armes, dont 65 à 66,000 d'infanterie, 16 à 18,000 de cavalerie; le reste, artillerie, sapeurs, mineurs, etc. formant cent huit bataillons et cent soixante escadrons, sans compter vingt-six bataillons et quarante escadrons qui se réunissaient en Poméranie pour contenir la Russie. Les quatre armées autrichiennes étaient moins nombreuses, très-inférieures en qualité, et manquaient de beaucoup d'objets. Frédéric résolut de profiter des quatre mois d'avance qu'il avait sur les Russes pour frapper un coup d'éclat et se mettre en situation de faire front aux autres armées lorsqu'elles arriveraient en ligne. Il envahit la Bohême et assiégea Prague, exécutant, cette campagne, ce qu'il n'avait pu faire la campagne précédente.

II

Le corps du prince Maurice, qui formait la droite de la ligne prussienne, commença à manœuvrer en avril; il menaça Egra et se porta en deux colonnes, par Kommotau, sur l'Eger. De son côté, le roi de Prusse passa les montagnes à Peterswald et arriva sur l'Eger, à Lowositz, et, le 23 avril, opéra le passage du fleuve à Koschtitz, à la tête de ces deux corps d'armée réunis. Le maréchal Browne, qui avait été joint à son camp

de Budin, derrière l'Eger, par le duc d'Arenberg, se retira au camp de Prague aussitôt que le roi eut passé l'Eger. L'armée prussienne le suivit, arriva devant Prague le 2 mai. Mais déjà le prince Charles de Lorraine, qui avait pris le commandement de l'armée impériale, s'était campé sur la hauteur de Ziska, sur la rive droite de la Moldau.

Le prince de Bevern passa les montagnes entre Zittau et Reichenberg, où il fut arrêté par l'excellente position qu'occupait le comte de Königsegg, qui l'obligea de manœuvrer plusieurs jours pour l'en déposter; ce qu'il ne put obtenir qu'après un combat opiniâtre. Le comte de Könisegg se retira sur Liebenau; il y prit une position également formidable. Pendant ce temps le maréchal Schwerin, parti de Silésie, n'ayant trouvé personne devant lui, déboucha en Bohême par Trautenau et se porta à Iung-Bunzlau, sur les derrières de la position du comte de Königsegg; ce qui força celui-ci à l'abandonner, à repasser l'Elbe et à se diriger sur Prague, où il joignit le prince de Lorraine. Schwerin, à la tête de son corps et de celui du duc de Bevern, suivit ce mouvement et campa le 4 mai sur la rive droite de l'Elbe, à Alt-Bunzlau, vis-à-vis Brandeis; et, comme l'ennemi n'occupait pas la rive opposée, il y jeta une avant-garde.

Le prince de Lorraine attendait, sous quelques jours, le général Daun, qui lui amenait de Moravie un renfort de 30,000 hommes; ce qui eût égalisé les deux armées. Frédéric sentit toute l'importance de prévenir cette jonction. Le 5 mai, à la pointe du jour, il jeta un pont à une lieue et demie au-dessous de Prague, au village de Podbaba, sans éprouver aucune résistance, quoique à 2,000 toises du camp autrichien, et s'établit avec vingt bataillons et trente-huit esca-

drons à Cimitz, sur la rive droite de la Moldau. Le maréchal Schwerin passa l'Elbe et se porta à Mieschitz. Les deux armées prussiennes, dans cette nuit, n'étaient plus éloignées que de trois lieues. Le 6, à la pointe du jour, elles firent leur jonction au village de Prosek. L'armée du roi prit son ordre de bataille, la droite à Prosek, le centre en avant de Gabell et la gauche au delà de Satalitz, occupant une série de collines de 4,500 toises d'étendue, et étant à cheval sur le chemin de Brandeis, qui était sa ligne d'opération. Le prince de Lorraine avait sa gauche sur la Ziska, près de la Moldau, et sa droite sur les hauteurs du village de Keyge, occupant une ligne de 4,500 toises. Le roi avait sur le champ de bataille soixante-quatre bataillons et cent vingt-trois escadrons, environ 60,000 hommes; le maréchal Keith était resté sur la rive gauche de la Moldau, devant Prague, avec vingt-six bataillons, vingt-six escadrons; neuf bataillons et onze escadrons étaient détachés sur la double ligne d'opération, pour couvrir les magasins. Le prince de Lorraine avait à peu près 70,000 hommes; mais 10,000 étaient restés dans Prague pour la défense de la ville et observer le maréchal Keith. Les deux armées se trouvaient ainsi égales en nombre sur le champ de bataille. L'armée autrichienne avait sa gauche près de la Moldau, l'armée prussienne y avait sa droite : les deux armées étaient éloignées l'une de l'autre de 3,000 toises, séparées par un vallon profond où coulait un ruisseau formé par la décharge de plusieurs étangs, et dont les bords sont encaissés et marécageux; ce ruisseau prend sa source au delà de l'étang de Sterboholy, à 6 ou 7,000 toises de Prague, tourne à cette distance, passe par les villages de Sterboholy, de Pôcernitz, de Hostawitz, de Hrdlôres et de Hlaupetin, et se jette dans la

Moldau, à peu près à 2,000 toises au-dessous de Prague, près de Löbau.

Le roi jugea que ce ruisseau protégerait efficacement le front de l'armée ennemie; il ordonna de marcher par la gauche pour la déborder. Le prince de Lorraine s'en aperçut à temps : il fit faire à l'infanterie de sa droite un changement de front en arrière : par ce mouvement elle se trouva en équerre sur l'extrémité du centre, et, s'appuyant aux hauteurs de Sterboholy, elle forma un coude de 1,500 toises qu'il prolongea de 2,000 autres, en y portant la cavalerie de sa gauche, qui prit position dans les plaines de Sterboholy, et s'étendit jusqu'au petit ruisseau qui passe à Hostiwortz. Sa ligne occupait ainsi les deux côtés d'un angle droit, dont l'un était perpendiculaire à Prague et l'autre parallèle, et longs chacun de 3,000 à 3,500 toises. Le roi arrêta sa marche aussitôt que l'extrémité de sa droite fut arrivée à la hauteur de Keyge; le centre vis-à-vis Pôcernitz, et la gauche devant Sterboholy; il envoya la cavalerie de sa réserve pour renforcer celle de Schwerin, dans la plaine de Sterboholy. Ce mouvement découvrit sa ligne d'opération, le chemin de Brandeis par Gabell, et son armée se trouva à cheval sur la route de Kolin, par laquelle le général Daun arrivait ce même jour à Böhmisch-Brod, à 8 lieues du champ de bataille. L'infanterie autrichienne occupait, au delà du ruisseau qui couvrait son front, et à peu près à 1,000 toises de l'angle d'équerre, des positions qui commandaient le village de Gabell. Le roi fit attaquer ces postes détachés et les culbuta, dans le temps que le maréchal Schwerin, avec l'aile gauche, passa le ruisseau à Sterboholy et à Pôcernitz : la cavalerie dans les villages, l'artillerie sur les digues, l'infanterie dans les marais. Il y éprouva de grandes difficultés;

plusieurs régiments enfoncèrent jusqu'au genou; la droite autrichienne n'en profita pas; elle resta sur les collines à rectifier son alignement. A une heure après midi, Schwerin l'attaqua à la baïonnette, arriva jusqu'à sa position; mais, accablées par la mitraille, ses troupes lâchèrent pied et abandonnèrent la hauteur. Browne le poursuivit pendant 12 à 1,500 toises. La gauche et le centre de l'armée autrichienne continuèrent à rester immobiles. La cavalerie prussienne déboucha dans la plaine de Sterboholy, fit d'abord une charge malheureuse, mais se rallia, revint au combat, et mit en déroute la cavalerie autrichienne, qui abandonna le champ de bataille. La droite du prince de Lorraine se trouva ainsi entièrement découverte au moment où le roi entrait lui-même dans le village de Keyge et attaquait la gauche. Le prince de Bevern, qui marchait au centre, s'aperçut d'un vide à l'angle des deux lignes; il s'y jeta et engagea un combat des plus opiniâtres. Le maréchal Schwerin, ayant rallié son infanterie, la ramena au combat. Il fut frappé à mort à la tête de son régiment; mais ses troupes continuèrent l'attaque contre la droite autrichienne, qui, prise en flanc par le roi et débordée par la cavalerie, lâcha pied et se mit en déroute, ce qui décida de la journée. Le prince de Lorraine abandonna toutes ses positions; il soutint sa retraite par les troupes de son centre et de sa gauche qui n'avaient pas donné; mais, constamment débordé par sa droite, 12,000 hommes furent coupés de Prague, et ne parvinrent qu'avec peine à gagner le camp du maréchal Daun. La perte des Autrichiens fut de 16,000 hommes et 200 pièces de canon; le maréchal Browne fut blessé mortellement. La perte des Prussiens fut de 12,000 hommes.

III

Cette bataille avait affaibli de 30,000 hommes l'armée du prince de Lorraine; cependant il lui restait encore 40,000 hommes; mais le moral du soldat était affecté. Le roi bloqua Prague sur les deux rives de la Moldau : cette place a 7,000 toises de circuit ; sa ligne de contrevallation eut un développement de 15,000 toises, ses quartiers étant séparés par une grande rivière. Il espéra vainement que le défaut de vivres obligerait promptement son ennemi à capituler. Le blocus dura six semaines, jusqu'au 18 juin, qu'il fut levé par le résultat de la bataille de Kolin.

Le maréchal Daun apprit, le 7 mai, les désastres du prince de Lorraine. Il resta plusieurs jours à Böhmisch-Brod pour recueillir ses débris, et, après avoir rallié les 12,000 hommes qui n'avaient pu entrer dans Prague, il rétrograda de 14 lieues et campa sous les murs de Kolin. Le roi l'ayant fait suivre par un corps de 25,000 hommes, sous le commandement du prince de Bevern, il continua sa retraite jusqu'à Goltsch-Jenikau, à une lieue en avant de Habern et à 24 de Prague. Le 12 juin, ayant reçu quelques renforts, Daun se reporta à une lieue en avant de Kolin, au village de Krichnow, où il campa, la gauche à Swoyschitz, et la droite à Chocenitz, ayant devant lui la route de Prague à Kolin; le prince de Bevern se retira à son tour. Le roi accourut en toute hâte du camp de Prague avec un renfort; il porta son quartier général, le 14, à la petite ville de Kaurzim, à 3 lieues de Krichnow. Il y campa, la gauche appuyée au chemin de Prague à Kolin, au village de Planian, tirant des vivres de

Nimbourg, petite ville sur la gauche de l'Elbe, éloignée de 5 lieues. Il séjourna le 15 et une partie du 16 pour donner le temps d'arriver à ses renforts et à ses caissons de vivres. Le 16, comme il allait se mettre en marche pour se porter à la position de Swoyschitz et contenir le maréchal Daun, qu'il croyait à Kohl-Janowitz il apprit que ce maréchal était à Krichnow; dès lors il ne pouvait plus faire ce mouvement qu'en passant sur son corps. Le 17, il marcha par sa gauche et campa à cheval sur la route de Prague, ayant devant lui Planian et, 3 lieues plus avant, Kolin. Il se trouvait ainsi campé perpendiculairement sur la gauche de l'armée autrichienne. A la pointe du jour, le 18, il se mit en marche, la gauche en tête: l'avant-garde, commandée par le général Zieten, forte de cinquante-cinq escadrons et sept bataillons, tenait la tête. L'armée marcha sur trois lignes : la première, toute d'infanterie, suivit le chemin de Prague à Kolin; les deux autres, plus à gauche, marchèrent entre la chaussée et l'Elbe. Le général Daun avait fait des mouvements dans la nuit; les Prussiens ne virent au jour que quelques vedettes ; mais, aussitôt qu'ils eurent dépassé Planian, ils aperçurent l'armée autrichienne en bataille; ils firent halte. L'avant-garde était arrivée à la hauteur de Slatislunz, à 3,000 toises en avant de Planian; le corps de bataille était à Nouromiesto et Planian. L'armée autrichienne était formée, la gauche à Brézan, le centre à Chocenitz, et la droite à Krechor; elle occupait ainsi une ligne courbe de 3,500 toises, la droite du côté de Kolin, la gauche du côté de Prague, enveloppant la route de Prague à Kolin, qui était la corde. Elle était sur plusieurs lignes : la deuxième ligne occupait la crête des hauteurs; la première était à demi-pente, ayant devant elle les trois villages retran-

chés, garnis d'infanterie et couverts d'artillerie. La gauche se trouvait à 500 toises du grand chemin de Planian à Kolin, sur lequel marchait l'armée prussienne. Le centre, ou le village de Chocenitz, en était à 1,000 toises; la droite, ou le village de Krechor, en était à 500 toises. Ainsi les deux armées étaient près l'une de l'autre et dans une formation bizarre. Le roi se trouvait déborder toute la gauche de l'ennemi, et la ligne ennemie formait une demi-circonférence dont le diamètre ou corde était une partie du chemin de Planian à Kolin qu'occupait Frédéric, qui, à une heure après midi, ordonna de continuer la marche. Le roi se mettait ainsi en marche sur la corde d'une demi-circonférence que couronnait, sur les hauteurs, l'armée autrichienne; ce qu'il ne pouvait faire qu'en défilant sous la mitraille et la fusillade. Le général Nadasdy, commandant la cavalerie autrichienne, se porta aussitôt à 2,000 toises de Kolin, à cheval sur la route, barrant ainsi aux Prussiens le chemin de Kolin, et les obligeant à rester sous le feu de son armée. Daun ordonna à toutes ses troupes d'avancer jusqu'à l'extrémité de la position, et fit tomber sur leurs colonnes en marche une grêle de boulets, d'obus et de balles. Les tirailleurs des troupes postées dans les villages se portèrent en avant; la fusillade s'engagea entre les Croates et l'armée prussienne, qui cependant voulait toujours continuer son mouvement. L'avant-garde, ayant de l'avance, parvint à franchir les 3,000 toises et à déborder la droite autrichienne; après avoir dépassé Krechor, elle prit à droite, marcha sur cette extrême droite et s'empara du village de Krechor; mais l'armée prussienne fut tellement engagée, et la fusillade devint si vive, qu'elle dut faire halte, se former à droite en bataille et marcher au pas de charge pour repousser les tirailleurs : ceux-

ci étaient soutenus. Les Prussiens firent d'inutiles efforts pour enlever les hauteurs, qui en même temps étaient attaquées par leur droite ; mais tout l'avantage de la position était pour les Autrichiens. L'attaque des Prussiens était une affaire de circonstance non méditée. Il leur fallut gravir des montagnes à pic, passer par des sentiers et des ravins impraticables ; ils firent des prodiges de valeur ; mais, forcés de céder, ils perdirent leur artillerie, grand nombre de prisonniers, de morts et de blessés. Ils se replièrent sur Planian et opérèrent leur retraite sur Nimbourg. Le maréchal Daun rentra dans son camp, où il resta plusieurs jours à chanter des *Te Deum*. La perte des Prussiens s'éleva à 15,000 hommes ; celle des Autrichiens, à 5,000. Ainsi, sur deux hommes de son armée, le roi en eut un hors de combat. Le 19, Frédéric leva le siége de Prague et se rendit à Brandeis, où l'artillerie fut transportée pour y être embarquée sur l'Elbe ; comme elle n'avait que 4 lieues à faire, elle arriva le soir même du 19. Le maréchal Keith, qui était sur la rive gauche, resta vingt-quatre heures de plus et opéra sa retraite sur Leitmeritz, où il passa l'Elbe. Vivement poursuivi, il perdit 4 à 500 hommes.

Le roi divisa alors son armée en deux corps, tous les deux sur la rive droite de l'Elbe. Il campa près de Leitmeritz avec la majorité de ses troupes, envoyant le prince royal de Prusse avec le deuxième corps, d'abord derrière l'Iser, à Schedlitz, ensuite à Böhmisch-Leipa, derrière le Poltz, se trouvant ainsi éloigné de 10 lieues du roi et de 6 ou 7 de Zittau, où étaient les magasins. Le prince de Lorraine prit enfin son parti le 1er juillet ; il sortit de Prague et passa l'Elbe près Brandeis à Czelakowitz, se porta sur Münchengrätz derrière l'Iser, et de là à Hühnerwasser, tourna la position du prince royal à

Böhmisch-Leipa, s'empara de Niemes et de Gabell, et par là intercepta la communication avec Zittau, que le prince royal ne put gagner que par un détour et après avoir brûlé ses caissons; il y arriva le 22, un peu avant l'armée autrichienne. Celle-ci bombarda Zittau devant les Prussiens, partie des magasins furent brûlés. Le prince de Prusse se retira par Löbau sur Bautzen. Le 29 juillet, Frédéric quitta son camp de Leitmeritz, et vint se joindre au camp de Bautzen, et, quelques jours après, alla camper à Bernstadt, entre Löbau et Görlitz. Le prince de Lorraine était campé en avant de Zittau, tenant une garnison dans Görlitz, interceptant ainsi le chemin de la Silésie. Dans la nuit du 15 août, Frédéric se porta à Hirschfeld, entre Zittau et Görlitz; le coupant par cette position de la place de Zittau, il s'empara de Görlitz, reconnut le camp du prince de Lorraine, le jugea inattaquable; et, voyant que ce prince refusait le combat, il revint à Hirschfeld, laissa le commandement de l'armée au prince de Bevern, et le 24 août se mit en marche avec un détachement de seize bataillons et trente escadrons pour se porter sur la Saale. Ici finit la première période de cette campagne.

IV

TROISIÈME OBSERVATION.

Le projet de Frédéric de s'emparer de Prague et de la Bohême était bon en 1756; il l'était encore au commencement de 1757. Là, comme dans un grand camp retranché, il eût couvert la Saxe et la Silésie, contenu l'Autriche et l'empire. Il devait réussir dans cette entreprise : toutes les chances étaient en sa faveur; il avait l'initiative du mouvement, des troupes

supérieures en nombre et en qualité, son audace et ses grands talents. Il échoua cependant.

1° Il marcha à la conquête de la Bohême par deux lignes d'opération, avec deux armées séparées entre elles par 60 lieues, et qui devaient se réunir à 40 lieues de leur point de départ, sous les murs d'une place forte, en présence des armées ennemies. Il est de principe que les réunions des divers corps d'armée ne doivent jamais se faire près de l'ennemi; cependant tout réussit au roi. Ses deux armées, quoique séparées par des montagnes, des défilés, surmontèrent tous les obstacles sans qu'il leur arrivât aucun mal. Le 4 mai elles n'étaient plus éloignées que de 6 lieues, mais elles étaient encore séparées par deux rivières, la place de Prague et l'armée du prince de Lorraine, forte de 70,000 hommes. Leur réunion paraissait impossible; cependant elle s'opéra le 6 mai, à la pointe du jour, à 300 toises du camp autrichien. La fortune se plut à combler Frédéric, qui devait être battu en détail avant la réunion des deux armées, et chacune chassée isolément de la Bohême.

2° Puisque le roi abandonnait sa ligne d'opération par la rive gauche de l'Elbe, et qu'il la prenait sur Brandeis et par la rive droite, il eût dû faire passer sur la rive droite de la Moldau le maréchal Keith, le tenir sur son extrême droite, couvrant, dans tous les cas, sa ligne d'opération sur Brandeis. Il eût obtenu trois avantages : 1° toute son armée eût été réunie, et il n'eût rien eu à redouter des entreprises du prince de Lorraine; 2° il eût eu 20,000 hommes de plus sur le champ de bataille de Prague, immense avantage; 3° sa ligne d'opération sur Brandeis eût été toujours assurée; elle n'aurait pas été compromise comme elle le fut.

3° Pendant la bataille de Prague, le roi abandonna sa ligne d'opération et de retraite, le chemin de Brandeis, et se plaça à cheval sur le chemin de Kolin, qu'occupait le maréchal Daun, à 6 lieues en arrière. Si le prince de Lorraine eût fait donner sa gauche et occuper Gabell pendant que le général Daun se fût approché, le roi était cerné.

QUATRIÈME OBSERVATION.

1° Le prince de Lorraine a laissé arriver le roi de Prusse devant Prague et le maréchal Schwerin devant Brandeis, à 6 lieues l'un de l'autre, sans avoir saisi l'occasion de marcher à la rencontre de celui-ci sur la droite de l'Elbe, et, joint au comte de Königsegg, de l'accabler avec des forces doubles, pendant que le roi aurait toisé les remparts de Prague. Il n'a pas non plus essayé d'attaquer et de battre le roi, après s'être joint au comte de Königsegg, pendant que Schwerin, encore sur la rive droite de l'Elbe, en était séparé par la Moldau et l'Elbe.

2° Il avait besoin de deux jours pour que le maréchal Daun pût arriver au camp de Prague, ce qui eût porté son armée à 100,000 hommes; et ces deux jours, il ne conçoit pas la possibilité de les gagner, en défendant la Moldau au roi, qui la passe à 2,000 toises de son camp; ou en disputant à Schwerin le passage de l'Elbe, qu'il effectue à 4 lieues de son camp.

3° Quand le roi eut passé, dans la nuit du 5 au 6, la Moldau, le prince de Lorraine devait, à sept heures du soir, rentrer dans Prague en laissant 15,000 hommes sur sa position de Ziska pour se masquer et arriver, à la petite pointe du jour, sur le pont du roi, le brûler, attaquer le maréchal Keith, le mettre en déroute, le poursuivre avec cent escadrons, et rentrer

le soir dans Prague. Le maréchal Daun se serait approché, et le 7 ils auraient attaqué de concert, si le roi les eût attendus.

4° Il fut battu pour avoir mal rangé son armée en bataille. Il devait placer sa gauche où était son centre, son centre où était sa droite, sa droite où était une partie de sa cavalerie; son infanterie eût été bien appuyée, et sa cavalerie eût été plus près de l'étang de Sterboholy. Il devait garder en réserve le tiers de sa cavalerie et le sixième de son infanterie. Enfin, ayant fait la faute de paralyser sa gauche, il la devait remettre en action en la faisant marcher au secours de la hauteur près de Gabell; ce qui eût arrêté net le mouvement du roi, qui lui-même eût eu sa droite débordée : elle était en l'air.

CINQUIÈME OBSERVATION.

1° Le projet du roi de Prusse de cerner une ville comme Prague, renfermant une armée de 40,000 hommes, qui, il est vrai, vient de perdre une bataille, est une des idées les plus vastes et les plus hardies qui jamais aient été conçues dans les temps modernes. Il a employé à ce blocus 50,000 hommes; mais il avait à craindre que le blocus ne fût inquiété par l'armée du maréchal Daun. Il devait profiter des six semaines qu'il avait devant lui pour établir de fortes lignes de circonvallation et de contrevallation, former une armée d'observation, la placer à 7 ou 8 lieues dans des positions convenables, l'y retrancher, et, au moment où le maréchal Daun se fût approché pour faire lever le blocus, renforcer son armée d'observation d'une partie de l'armée de blocus, et battre le maréchal Daun, sans que les assiégés s'en aperçussent. Le roi ne fit rien pendant ces six semaines qu'il eut devant lui avant que Daun fût en mesure de marcher en avant.

2° Son projet de prendre position sous Kolin, à 14 lieues de Prague, le mettait hors d'état d'être secouru dans une marche par une partie de l'armée de blocus *et vice versa.*

3° A la bataille de Kolin, il est difficile de justifier sa prétention de tourner la droite de Daun en faisant une marche de flanc de 3,000 toises, à 5,000 toises des hauteurs que couronnait l'armée ennemie. C'est une opération si téméraire, si contraire au principe de la guerre : « Ne faites pas de marche de flanc devant une armée en position, surtout lorsqu'elle occupe les hauteurs au pied desquelles vous devez défiler. » S'il eût attaqué la gauche de l'armée autrichienne, il était parfaitement placé pour cela; mais défiler sous la mitraille et la mousqueterie de toute une armée qui occupe une position culminante, pour déborder une aile opposée, c'est supposer que cette armée n'a ni canons ni fusils. Des écrivains prussiens ont dit que cette manœuvre n'a manqué que par l'impatience d'un chef de bataillon, qui, fatigué du feu des tirailleurs autrichiens, avait commandé *à droite en bataille* et engagé ainsi toute la colonne; cela est inexact. Le roi était présent; tous les généraux connaissaient ses projets, et de la tête à la queue la colonne n'avait pas 3,000 toises. Le mouvement qu'a fait l'armée prussienne lui était commandé par le premier des intérêts : la nécessité de son salut et l'instinct de tout homme de ne pas se laisser tuer sans se défendre.

SIXIÈME OBSERVATION.

Que le prince de Lorraine ait été enfermé dans Prague les dix premiers jours, cela doit être considéré comme le résultat de la bataille; mais, aussitôt qu'il a su que le roi de Prusse avait fait un fort détachement contre le maréchal Daun, et dès que

le moral de son armée a été rétabli, son inaction est coupable. Il devait, à la pointe du jour, attaquer avec toutes ses forces un des quartiers de l'ennemi, le battre et rentrer aussitôt dans la place, recommencer ainsi plusieurs fois sur d'autres points, et détruire en détail l'armée prussienne. Qui l'empêchait encore de se porter, à la nuit tombante, à la fois sur la hauteur de Ziska et sur les hauteurs correspondantes de Ziska, au saillant du bastion de Prague, d'y construire dans la nuit dix ou douze redoutes, et de se mettre, à la pointe du jour, en bataille sur une ligne de 1,500 toises qu'il eût couverte d'artillerie? Tous les jours suivants, il les aurait employés à fortifier son camp, ou à occuper et à fortifier des positions qui eussent augmenté son étendue et l'eussent rendu plus offensif. Par là il eût fort embarrassé son ennemi et eût été au fait de tous les mouvements du maréchal Daun, jusqu'au moment où, jugeant que son approche devait attirer une partie des forces du roi, il eût fait lever le siége. C'était le cas de se battre tous les jours alternativement sur les deux rives.

SEPTIÈME OBSERVATION.

La conduite du maréchal Daun, que l'on suppose basée sur les ressources qu'il savait exister dans Prague, paraît bonne jusqu'après la bataille de Kolin; mais il est coupable de n'avoir pas profité de sa victoire : autant valait-il ne pas vaincre. Après douze jours de délibérations, il se décide enfin à se porter en Lusace. Il était plus conforme à l'esprit de cette guerre qu'il se fût porté en Saxe; il eût repris Dresde, rallié l'armée du prince de Soubise, peut-être celle du duc de Richelieu, les Suédois et les Russes; il eût réuni 200,000 hommes à Berlin.

Les généraux autrichiens, dans cette campagne, sont extrêmement timides; quoique leurs troupes se soient battues avec courage, leurs chefs n'ont montré aucune confiance en elles. Ils ont pu attaquer le prince de Prusse à Zittau, et ils ne l'ont pas fait; le roi leur a constamment offert la bataille après Kolin, et ils l'ont constamment évitée.

CHAPITRE III.

DEUXIÈME CAMPAGNE DE 1757.

I

Cette deuxième époque de la campagne de 1757 commence le 15 juillet et se termine au 15 décembre; elle comprend cent cinquante jours; elle est fertile en grands événements. Les Français gagnent la bataille de Hastenbeck le 26 juillet; ils perdent celle de Rosbach le 5 novembre; les Prussiens perdent celle de Jägersdorf, contre les Russes, le 31 août, et celle de Breslau le 24 novembre; mais le roi s'immortalise et répare tout en gagnant celle de Leuthen le 5 décembre. Il eut en campagne, dans cette deuxième époque, près de 120,000 hommes, indépendamment des garnisons des places fortes; il eut contre lui 180,000 hommes de nations différentes, agissant sans concert et isolément. La direction et la qualité des troupes étaient de son côté; on conçoit donc que la campagne se soit terminée à son avantage. Les trois armées ennemies étaient: 1° 50,000 hommes manœuvrant sur la Saale, sous les ordres du prince de Soubise et du prince de Hildbourghausen, savoir : 25,000 Français et 25,000 hommes des contingents de

l'empire, fort mauvaises troupes; 2° 60,000 Russes, qui arrivèrent en août, livrèrent une bataille et s'en retournèrent chez eux; 3° l'armée du prince de Lorraine, forte de 80,000 hommes, qui agit en Silésie. On ne compte parmi les masses belligérantes ni l'armée du maréchal d'Estrées, forte de 80,000 hommes, ni l'armée du duc de Cumberland, qui lui était opposée.

II

La cour de Versailles s'était engagée à fournir 24,000 hommes à la reine de Hongrie; le prince de Soubise en prit le commandement, passa le Rhin à Düsseldorf et se dirigea en Saxe, où il se réunit à l'armée des contingents de l'empire; il entra à Erfurt le 21 août. La France, étant en guerre avec l'Angleterre, voulut s'emparer du Hanovre. Une armée de 80,000 hommes, composée de cent douze bataillons et cent dix escadrons, sous les ordres du maréchal d'Estrées, ayant pour lieutenants généraux MM. de Chevert, d'Armentières et Contades, passa le Rhin, traversa la Westphalie et se porta sur le Weser. Le duc de Cumberland occupait le camp de Bielefeld avec l'armée hanovrienne, hessoise, brunswickoise, à la solde de l'Angleterre, et forte de 60,000 hommes. A l'approche des Français, il repassa le Weser, et le 22 juin campa à Hastenbeck, la droite appuyée au Weser, couverte par un marais, le centre à Hastenbeck, la gauche sur les hauteurs de Ohsen, à une lieue en avant de la forteresse de Hameln; elle occupait une ligne de 2,500 toises. Le 16 juillet, le maréchal d'Estrées passa le Weser sur six colonnes, au-dessus de Hameln; le 24 il prit position devant l'armée ennemie, reconnut qu'elle n'était pas attaquable par les hauteurs de la gauche,

et détacha Chevert qui, le 25, avec seize bataillons tourna la gauche de l'ennemi, et prit position au village d'Alferde, sur ses derrières. Le général, avec vingt-quatre bataillons et quatre régiments de dragons, occupa une position intermédiaire. Le 26, Chevert, secondé par d'Armentières, attaqua l'extrême gauche du duc de Gumberland. Au même moment la gauche française, conduite par le maréchal lui-même, se présenta devant le centre et la droite hanovrienne à Hastenbeck, mais elle ne put y arriver qu'à cinq heures du soir; Chevert était déjà maître de la hauteur et en avait chassé l'élite de l'armée ennemie. La retraite du duc de Cumberland était devenue difficile, lorsque le prince héréditaire de Brunswick, avec 1,200 hommes de ses troupes, soutenus par un régiment hanovrien, pénétra par des bois au milieu des troupes de Chevert, qui en furent d'abord ébranlées et abandonnèrent plusieurs pièces de canon. Un parti de quelques centaines de chevaux s'étant laissé voir derrière l'armée française, le maréchal d'Estrées, alarmé, ordonna la retraite; mais les troupes de Chevert revinrent de leur étonnement, s'aperçurent du peu de monde qu'avait le duc de Brunswick et reprirent leurs canons. Mais, pendant cette incertitude, le duc de Cumberland opéra sa retraite, sauvant son artillerie; il n'éprouva aucune perte sensible. Le champ de bataille et la victoire furent aux Français. La perte de part et d'autre fut de 3,000 hommes.

Peu de jours après, le maréchal d'Estrées fut remplacé par le duc de Richelieu, qui le 9 septembre signa, à Kloster-Zeven, une convention avec le duc de Cumberland. Tout l'électorat fut occupé par l'armée française. Les troupes de Brunswick et de Hesse se rendirent dans leur pays, sans être ni désarmées ni prisonnières de guerre; les Hanovriens furent cantonnés.

Quelques semaines après, le duc de Richelieu porta son quartier général à Halberstadt.

Cependant Frédéric, alarmé de l'arrivée sur la Saale des princes de Soubise et de Hildbourghausen, était parti, comme nous l'avons dit, de son camp de Bernstadt le 24 août, avec seize bataillons et vingt-trois escadrons, laissant le duc de Bevern avec cinquante-six bataillons et cent escadrons pour la défense de la Silésie. Il se fit joindre en route par le prince Maurice avec vingt bataillons et vingt escadrons, jeta quatre bataillons dans Dresde pour la garnison de cette ville, et se porta, le 12 septembre, sur Erfurt avec trente-deux bataillons et quarante-trois escadrons. A son approche, Soubise se retira à Eisenach; Frédéric le suivit à Gotha, où il entra le 15 septembre; de là il rétrograda sur Leipzig, laissant à Gotha Seydlitz avec quinze escadrons en corps d'observation. Le roi ayant dû se rapprocher de l'Elbe pour secourir Berlin, Seydlitz évacua Gotha et prit position à mi-chemin de Gotha à Erfurt. Soubise se porta aussitôt de sa personne sur Gotha avec tout son quartier général, 8,000 grenadiers et une division de cavalerie; mais à peine y était-il installé, que Seydlitz, plaçant ses quinze escadrons sur un seul rang, marcha hardiment sur le quartier général, qui se sauva en toute hâte sur Eisenach. Les 8,000 grenadiers firent leur retraite après quelques coups de fusil; les bagages du quartier général, quelques prisonniers, tombèrent au pouvoir des Prussiens. Cet événement honteux était le prélude de Rosbach.

Voyant que l'armée combinée de France et de l'empire refusait tout combat, le roi de Prusse porta son quartier général à Bulstadt, où il resta jusqu'au 10 octobre. Cependant le quartier-maître général de Hadik, avec un corps de partisans

autrichiens, était entré le 16 octobre à Berlin et l'avait mis à contribution. Cette nouvelle excita l'ardeur de Soubise, il se mit le 27 en marche, passa la Saale, et porta son quartier général à Weissenfels. Frédéric revint aussitôt qu'il en fut instruit, réunit différents détachements, et avec 25,000 hommes marcha sur Weissenfels. Le 29 les Français l'évacuèrent à son approche et repassèrent la Saale. Le 2 novembre le roi la passa sur les trois ponts de Weissenfels, de Merseburg et de Halle. A cette nouvelle, les alliés se réunirent en un seul camp.

Le 3 novembre le roi se mit en marche pour les attaquer; mais, arrivé à portée de leur camp, il s'aperçut qu'ils avaient changé de position. Il rétrograda par sa gauche, et campa, la droite à Bedra, le centre à Schortlau, la gauche à Rosbach. Enhardis par ce mouvement de retraite, les alliés résolurent à leur tour d'attaquer et conçurent le projet de tourner la gauche du roi, sa droite et son centre leur paraissant trop fortement postés. Le 5 ils exécutèrent ce mouvement sur trois colonnes et sans avant-garde. Ils débordèrent la gauche de l'armée en passant à 12 ou 1,500 toises, coupant la route de Weissenfels et gagnant celle de Mersebourg. Le roi, qui les observait depuis deux heures, avait pris toutes ses dispositions pour tomber sur leur flanc et leur tête, profitant des collines qui masquaient son mouvement. Le général Seydlitz, avec toute la cavalerie et plusieurs batteries d'artillerie légère, se porta sur l'extrême gauche, à la droite de Lundstädt. Le prince Henri, avec une brigade de six bataillons, se mit en bataille sur sa droite; toute l'armée suivit; la queue en était encore à Rosbach, qui devint alors l'extrême droite de l'armée prussienne. Celle-ci avait fait ainsi un changement de front en arrière, la droite en avant. L'armée alliée, n'ayant pas d'avant-garde, fut enfoncée

par les charges de la cavalerie prussienne et par le feu d'une nombreuse artillerie. La cavalerie française et alliée se culbuta sur l'infanterie, le désordre se communiqua dans toute l'armée. En peu d'heures, la victoire resta aux Prussiens, qui n'eurent que six bataillons d'engagés, 300 hommes hors de combat; ils prirent 7,000 hommes, 27 drapeaux et grand nombre de pièces de canon. Cette armée de contingents, dans le plus grand désordre, alla se rallier au delà des montagnes de la Thuringe.

III

La Russie avait mis en mouvement une armée de 60,000 hommes, qui traversa la Pologne sur quatre colonnes; celle de droite, commandée par le général Fermor, investit Memel, secondée par une escadre de neuf vaisseaux de guerre, sous les ordres de l'amiral Lewis. Memel capitula le 5 août. Le maréchal Apraxin commandait en chef : il passa le Niemen, la Pregel, et prit position. Le maréchal prussien Lehwaldt était campé à Insterbourg avec 30,000 hommes; il marcha à la rencontre des Russes, et campa, le 30 août, vis-à-vis de leur position, qui était au village de Jägersdorf. Le lendemain 31, les Prussiens marchèrent à l'ennemi, malgré l'infériorité du nombre. Ils manœuvrèrent dans l'ordre oblique pour tourner la gauche russe. Après un combat opiniâtre, ils furent battus. Le maréchal Lehwaldt se retira à Wehlau. Les Russes eurent 5,000 hommes hors de combat, les Prussiens 3,000. Quelques jours après, le 11 septembre, le général russe, quoique vainqueur, repassa la Pregel et le Niemen, et rentra dans son pays, abandonnant ses conquêtes, à l'exception de Memel. Le général prussien, n'ayant plus d'ennemi devant lui, revint sur l'Oder.

15,000 Suédois avaient débarqué en Poméranie et s'étaient emparés d'Anclam, des îles d'Usedom et de Wollin; ils n'étaient observés que par la garnison de Stettin; mais, à l'arrivée du maréchal Lehwaldt, ils furent rejetés dans Stralsund, dans les premiers jours de décembre.

IV

Quelques jours après que le roi eut quitté la Silésie, le duc de Bevern abandonna le camp de Bernstadt, et prit position sur la montagne de Landeskrone, près de Görlitz, tenant une division campée à Bautzen. Le prince de Lorraine occupa le camp de Bernstadt, envoya le général Nadasdy sur la Neisse pour s'assurer d'un pont, et délogea la division ennemie de Bautzen, lui coupant toutes ses communications avec la Saxe. Le 7 septembre, il fit occuper le Holtzberg. Le duc de Bevern passa la Neisse et marcha par Naumbourg, Bunzlau, Haynau et Liegnitz, sur l'Oder, où il arriva le 9 septembre. Le prince de Lorraine le suivit parallèlement par Lauban, Läwenberg, Goldberg, Jauer et Neudorf, où il campa le 26. Le 27, le duc de Bevern se porta sur Glogau, y passa l'Oder, marcha sur Breslau par la rive droite, et, le 1er octobre, campa sur les bords de la Lohe, couvrant Breslau. Le prince de Lorraine investit Schweidnitz; il ouvrit la tranchée le 27 octobre; le 11 novembre, il prit d'assaut trois des forts; le gouverneur capitula et se rendit prisonnier avec 6,000 hommes. Encouragé par cette conquête, il se résolut à attaquer le duc de Bevern dans son camp retranché, en avant de Breslau, qui avait sa droite appuyée à l'Oder, au village de Kosel; sa gauche à Klein-Mochber, sur un beau plateau fortifié. La Lohe couvrait son

front : il occupait les villages de Pilsnitz et de Schmisedefeld, comme têtes de ponts; de sa droite il communiquait au faubourg de Saint-Nicolas de Breslau. Son armée était de 36 à 40,000 hommes. Le prince de Lorraine occupa, sur la rive droite opposée, une position parallèle entre Strachwitz et Masselwitz. Les deux armées s'étaient fortifiées dans ces positions. Après la reddition de Schweidnitz, Nadasdy rejoignit son armée et se porta sur la droite, menaçant de marcher sur Breslau, débordant toute la gauche du camp prussien. Le général Zieten, avec sept bataillons et cinquante escadrons, fut détaché sur la gauche pour s'opposer à ce mouvement.

Le 22 novembre, l'armée autrichienne prit les armes à la pointe du jour, et fit trois attaques sur la Lohe en même temps qu'elle débordait la gauche prussienne : à midi elle avait jeté sept ponts sur cette rivière; l'attaque devint alors très-vive. Tous les efforts de Nadasdy sur la droite ne purent faire perdre à Zieten son champ de bataille; mais le prince de Lorraine s'empara de la position de Klein-Mochber. L'armée prussienne perdit son champ de bataille et se trouva acculée sous les murs de Breslau. Sa perte fut estimée par elle à 6,000 hommes, indépendamment de 10,000 qui furent pris dans Breslau. La perte des Autrichiens fut de 4,000 hommes.

Le lendemain de la bataille, le duc de Bevern fut fait prisonnier dans une reconnaissance. Zieten prit le commandement de l'armée; il repassa l'Oder avec ses débris, descendit la rive gauche, et se porta par Glogau à la rencontre du roi, qui revenait de Saxe, et qui, étant parti de Leipzig le 12 novembre avec dix-huit bataillons et vingt-huit escadrons, arriva le 28 à Parchwitz, où sa jonction se fit le 3 décembre. La désertion était grande dans l'armée prussienne par le résultat de

la bataille de Breslau; le roi ne put réunir que 36,000 hommes au camp de Parchewitz. Les forces autrichiennes étaient évaluées au double.

Le 4 décembre, à la pointe du jour, l'armée prussienne marcha sur Neumarkt, où l'avant-garde mit en déroute un corps de 4,000 Croates et fit quelques centaines de prisonniers. Le prince de Lorraine avait quitté Breslau pour se porter en avant, et s'était campé sur la rive gauche de la Schweidnitz, le centre au village de Leuthen, la droite au bois de Nippern et la gauche dans une forte position appuyée à la rivière.

Le 5 l'avant-garde prussienne se porta sur Borne et fit 600 prisonniers. L'armée suivit en quatre colonnes, filant devant le front de l'ennemi par un vallon marécageux; protégée dans son mouvement par des brouillards et des collines, elle déroba sa marche à l'ennemi et se porta sur son extrême gauche, qu'elle enfonça. Tous les efforts des généraux autrichiens furent inutiles pour se reformer la gauche en arrière en bataille : les Prussiens arrivaient partout avant que les troupes fussent formées. Le maréchal Daun, voyant leurs progrès continuels sur sa gauche, marcha en avant avec la droite, qu'il commandait; mais, chargées par la cavalerie, ses troupes furent rompues. Les débris de l'armée autrichienne repassèrent la Schweidnitz, et cherchèrent à se rallier sur l'autre rive. Cette armée perdit 6,500 hommes tués ou blessés, 7,000 prisonniers et cent cinquante pièces de canon. L'armée prussienne perdit 2,000 hommes. Le prince de Lorraine évacua Breslau, où il laissa 20,000 malades, blessés ou traînards, qui tombèrent au pouvoir du vainqueur, et se retira en toute hâte en Bohême. De part et d'autre les armées entrèrent en quartiers d'hiver.

V

HUITIÈME OBSERVATION.

1° Le maréchal d'Estrées mit trois jours pour se rendre du Rhin au Weser, avec une armée d'un tiers plus nombreuse et composée de Français; il gagna à peine le champ de bataille à Hastenbeck sur une armée formée des troupes de dix princes différents. Cela prouve la mauvaise composition des états-majors français de ce temps.

2° Le mouvement que Chevert a fait la veille de la bataille était dangereux et contraire aux principes; si l'on n'en éprouva pas de mauvais effets, c'est que le maréchal d'Estrées avait une grande supériorité sur l'ennemi.

L'attaque de Chevert et de d'Armentières, le jour de la bataille, était bien entendue; elle était suffisante pour donner une victoire décisive si elle avait été appuyée par soixante escadrons de cavalerie, inutiles sans doute pour l'attaque des hauteurs, mais nécessaires pour en descendre, poursuivre l'ennemi, décider la victoire.

4° L'effet moral que produisit le duc de Brunswick avec 1,200 hommes donna le temps au duc de Cumberland d'assurer sa retraite, et faillit décider du sort de la bataille. Il prouve le peu d'expérience des officiers français; cependant Chevert était là.

5° Le maréchal d'Estrées a mal à propos ordonné la retraite. L'attaque du prince héréditaire et le parti de cavalerie qui s'est montré sur sa ligne de communication étaient des faits entièrement isolés, ne pouvant avoir aucune connexion entre eux. Son imagination s'en est empa-

rée. les a coloriés; il y a vu l'indice d'un projet qu'exécutait l'ennemi et qui le mettait en danger; elle lui a fait un *tableau*. L'attaque du prince héréditaire ne faisait que commencer; il fallait patienter, la laisser se décider, se démasquer tout entière; elle a été effectivement bientôt épuisée; et d'ailleurs que pouvait craindre le maréchal? Chevert avait tout autant de troupes qu'il en fallait pour repousser toute l'armée du duc de Cumberland. Les hussards qui se sont montrés sur les derrières ne pouvaient être d'une grande importance que pour les vivandiers. On devait tout au plus se contenter d'envoyer une brigade de cavalerie légère pour les repousser.

La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide, qui reçoive des impressions justes des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles; que les sensations successives ou simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée s'y classent et n'occupent que la place juste qu'elles méritent d'occuper; car le bon sens, la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égale considération. Il est des hommes qui, par leur constitution physique et morale, se font de toute chose un tableau : quelque savoir, quelque esprit, quelque courage et quelques bonnes qualités qu'ils aient d'ailleurs, la nature ne les a point appelés au commandement des armées et à la direction des grandes opérations de la guerre.

6° La convention de Kloster-Zeven est inexplicable. Le duc de Cumberland était perdu; il était obligé de mettre bas les armes et de se rendre prisonnier : il n'était donc possible d'admettre d'autre terme de capitulation que celle-là.

Le duc de Richelieu eut le tort de ne pas désarmer et licencier les troupes hanovriennes.

7° L'échauffourée de Gotha, où tout un quartier général, protégé par une division de 8,000 grenadiers et plusieurs milliers de chevaux, se laisse épouvanter et se sauve devant 1,500 hussards, sans retourner la tête, peint assez ce qu'on devait attendre d'un général d'un caractère aussi faible que le prince de Soubise et le duc de Hildbourghausen.

8° Le résultat de la bataille de Rosbach n'est point extraordinaire : 22 à 26,000 Prussiens, troupes d'élite et bien commandées, devaient battre 45 à 50,000 hommes de troupes de l'empire et françaises de ce temps, si misérablement commandées; mais ce qui a été un sujet d'étonnement et de honte, c'est d'avoir été battu par six bataillons et trente escadrons : ce n'est pas une armée composée de pareilles troupes, commandée par de pareils officiers, dont l'âme et l'esprit étaient si faibles, dont tous les ressorts étaient si mous, qui pouvait entreprendre une marche de flanc devant une armée bien constituée.

9° La manœuvre du roi de Prusse est naturelle et mérite moins d'éloges que l'ennemi ne mérite de blâme, car elle lui a été dictée par cette marche imprudente, faite sans être ni protégée par un corps d'observation en position, ni éclairée par des flanqueurs et une avant-garde, de manière à être à l'abri de toute surprise dans un pays de mamelons et dans une saison brumeuse.

NEUVIÈME OBSERVATION.

La position du duc de Bevern à la bataille de Breslau est fautive, en ce qu'elle ne couvrait pas Breslau. Ce général avait

fortifié des positions sur la droite de cette ville; et le prince de Lorraine, s'il eût mieux manœuvré, n'eût pas tiré un seul coup de fusil devant ces retranchements. Il eût poussé sa droite, que commandait Nadasdy, encore plus près de l'Oder et eût tourné entièrement le camp retranché, changeant sa ligne d'opération, abandonnant celle de Schweidnitz et prenant celle de la haute Silésie. Le général prussien n'avait aucun intérêt à livrer bataille, puisqu'il attendait le roi avec des renforts; il ne s'agissait donc que de garder un camp qui couvrît Breslau. On conçoit difficilement qu'il n'ait pas résolu ce problème, lorsqu'il a eu près de deux mois pour choisir ce camp et s'y fortifier. Une bonne armée de 35 à 40,000 hommes doit, en peu de jours, surtout lorsqu'elle est appuyée à une grande place et à une grande rivière, rendre son camp inattaquable par une armée double en forces.

DIXIÈME OBSERVATION.

La bataille de Leuthen est un chef-d'œuvre de mouvements, de manœuvres et de résolution; seule elle suffirait pour immortaliser Frédéric et lui donner rang parmi les plus grands généraux. Il attaque une armée plus forte que la sienne, en position et victorieuse, avec une armée composée en partie des troupes qui viennent d'être battues, et remporte une victoire complète sans l'acheter par une perte disproportionnée avec le résultat.

Toutes ses manœuvres, à cette bataille, sont conformes aux principes de la guerre; il ne fait pas de marche de flanc devant l'ennemi, car les deux armées ne se sont pas vues en bataille. L'armée autrichienne, qui connaît l'approche de l'armée du roi par les combats de Neumarkt et de Borne, s'attend à

la voir prendre position sur les hauteurs qui lui sont opposées, et c'est pendant ce temps que, protégé par un mamelon et des brouillards, et masqué par son avant-garde, le roi continue sa marche et va attaquer l'extrême gauche de l'armée autrichienne.

Il ne viole pas non plus un deuxième principe non moins sacré, celui de ne point abandonner sa ligne d'opération; mais il en change, ce qui est considéré comme la manœuvre la plus habile qu'enseigne l'art de la guerre. En effet, une armée qui change sa ligne d'opération trompe l'ennemi, qui ne sait plus où sont ses derrières et les points délicats par où il peut la menacer. Par sa marche, Frédéric abandonna la ligne d'opération de Neumarkt et prit celle de la haute Silésie : l'audace et la rapidité de l'exécution, l'intrépidité des généraux et des soldats ont répondu à l'habileté de la manœuvre. Car ici Daun a fait, une fois engagé, tout ce qu'il devait faire. et n'a pas réussi. Trois fois il a essayé de refuser sa gauche et son centre par un à-gauche en arrière en bataille; il a même fait avancer sa droite pour inquiéter la ligne d'opération de Neumarkt, qu'il supposait être encore celle du roi; il a donc fait tout ce qui était prescrit en pareille circonstance. Mais la cavalerie et les masses prussiennes arrivèrent constamment sur ses troupes avant qu'elles eussent eu le temps de se former. Il est vrai aussi de dire que le roi fut merveilleusement secondé par les circonstances; toutes les mauvaises troupes, celles de l'empire, étaient sur la gauche de l'armée autrichienne : or la différence de troupe à troupe est immense.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE 1758.

I

Le duc Ferdinand de Brunswick prit le commandement de l'armée du duc de Cumberland le 24 novembre 1757; il arriva à Stade, son quartier général; il fit connaître au duc de Richelieu, qui commandait l'armée française et avait son quartier général à Lünebourg, que le roi d'Angleterre ne reconnaissait pas la convention de Kloster-Zeven. Les hostilités commencèrent; mais la rigueur de la saison décida les deux armées à entrer dans leurs quartiers d'hiver, le 24 décembre. Le duc de Richelieu fit occuper Bremen, le 16 janvier, par le chevalier de Broglie, pour appuyer sa gauche. Il fut rappelé et remplacé par le comte de Clermont, prince de la Maison de Condé, qui prit le commandement le 15 février. Quelques jours après, le duc Ferdinand entra en campagne avec une armée de cinquante bataillons et soixante escadrons, composée de Hanovriens, Brunswickois, Hessois et autres petits princes. Le prince Henri de Prusse, qui commandait en Saxe, seconda ses opérations avec une division de dix bataillons et quinze escadrons. L'armée du comte de Clermont, toute française,

était forte de quatre-vingts bataillons et cent dix escadrons; elle possédait les places fortes de Minden, Hameln, Nienbourg, et sur le Rhin, Wesel et Düsseldorf. Le 22 février, le duc Ferdinand se porta sur Verden, passa le même jour l'Aller et le Weser, quoique ces deux rivières charriassent. L'alarme fut fort vive dans tous les cantonnements français; ils se replièrent, la gauche sur Osnabrück, le centre sur Minden, la droite sur Hameln. Le 8 mars, l'ennemi investit et prit Minden, qui avait une garnison de 5,000 hommes, à la vue du comte de Clermont, qui n'eut de repos qu'après avoir repassé le Rhin à Düsseldorf, le 3 avril, ayant perdu en un mois de campagne la Westphalie, le Hanovre et la Hesse, ses hôpitaux et ses magasins, sans avoir donné ni essayé de donner un combat, quoiqu'il eût des forces supérieures à celles de son ennemi. Le quartier général de l'armée française fut placé à Wesel, et les troupes cantonnées sur la rive gauche du bas Rhin. Le duc de Broglie occupa Francfort et Hanau avec le contingent français qui était à la disposition de la reine de Hongrie; le prince de Soubise prit le commandement de l'armée, qui fut renforcée de 6,000 Wurtembergeois, ce qui la porta à 30,000 hommes.

Le 29 avril, le duc Ferdinand passa le Rhin sur le pont de Rees, entre Emmerich et Wesel, se porta sur Clèves avec la majeure partie de ses troupes, en laissant le prince d'Isembourg avec 5,000 hommes pour observer l'armée du prince de Soubise sur la Lahn. Le 10 juin, le duc Ferdinand se trouva en présence de l'armée française, qui avait sa droite appuyée au Rhin, sa gauche au canal de Gueldre, occupant, en avant-garde sur le centre, Kloster-Kamp. Le 12, il attaqua Kloster-Kamp, et, après une action vive, s'en empara. Le comte de

Clermont évacua sur-le-champ toutes ses positions, et fit sa retraite sur Neuss. Mais ayant reçu des ordres de la cour, il remarcha en avant, et campa, le 19, derrière les vestiges du canal creusé pour joindre la Meuse et le Rhin, la droite à Vischeln, la gauche à Anradt. Cette position était bonne, elle était formidable; ses flancs étaient appuyés par des marais qui, du côté de la droite, s'étendaient au Rhin. Le duc Ferdinand se plaça vis-à-vis, la gauche à Hüls, la droite à Kempen : il avait trente-huit bataillons et cinquante-deux escadrons. Si inférieur en nombre, il n'hésita pas à attaquer; il laissa seize bataillons et vingt escadrons pour observer la droite française, six bataillons et six escadrons pour observer le centre, et avec seize bataillons et vingt-six escadrons il tourna au loin toute la gauche, traversant des pays impraticables, et vint engager la bataille sur les derrières de l'ennemi. La cavalerie française se battit avec intrépidité, mais éprouva des pertes considérables. Le comte de Clermont ordonna la retraite. Cette déshonorante journée lui coûta 7,000 hommes. Son armée se rallia au camp de Cologne. Le duc Ferdinand s'empara de Düsseldorf et bloqua Wesel. Le comte de Clermont fut rappelé et remplacé par le maréchal de Contades. Le maréchal de Belle-Isle était ministre de la guerre. L'armée fut promptement renforcée et réorganisée, ainsi que celle du prince de Soubise, qui était toujours sur le Mein.

Le prince de Soubise fit marcher sur la Lahn le chevalier de Broglie avec quatorze bataillons et quatorze escadrons, pour chasser le prince d'Isembourg. Ces deux divisions, si inégales en forces, se rencontrèrent à Sangerhausen. Le prince d'Isembourg fut battu et perdit 1,000 hommes. Le 23 juillet, le chevalier de Broglie entra à Cassel; il y fut suivi par le prince de Soubise.

Pendant ce temps, le maréchal de Contades faisait passer le Rhin à Chevert avec 8,000 hommes, le dirigeait sur Wesel et sur les ponts de Rees pour les brûler, ce qui eût compromis l'armée alliée; mais Chevert fut battu après un combat fort opiniâtre, et obligé de se reployer. Le 10 août, le duc Ferdinand repassa sur la rive droite du Rhin et fut rejoint par une division anglaise. Contades porta son quartier général à Wesel; le 19 août, il marcha par Recklinghausen pour se joindre à Soubise sur Lippstadt; mais ce prince fit un mouvement contraire, il se dirigea sur le Hanovre. Le duc Ferdinand, qui avait son quartier général à Münster, se plaça entre les deux armées et s'opposa à leur jonction. Il fit marcher son aile gauche pour surprendre Cassel, où étaient tous les magasins du prince de Soubise, mais celui-ci se reploya à temps; ce qui donna lieu, le 7 octobre, à la bataille de Lutterberg. La moitié de l'armée du duc Ferdinand, sous les ordres du général Oberg, y fut battue; le prince de Soubise prit vingt-huit pièces de canon et un millier d'hommes. Le duc Ferdinand passa lui-même sur la rive gauche de la Lippe. Le maréchal de Contades essaya de surprendre Münster : c'était une représaille à la tentative du duc Ferdinand contre Cassel; mais il échoua et prit le parti de repasser le Rhin et de prendre ses quartiers d'hiver sur la rive gauche. Le prince de Soubise voulut se maintenir à Cassel; mais, abandonné par le maréchal de Contades, il prit le parti de rétrograder sur le Mein, où il cantonna autour de Francfort et de Hanau.

II

Pendant cette campagne, le roi de Prusse agit avec trois

armées, formant ensemble cent vingt-neuf bataillons et deux cent dix-huit escadrons; une, qu'il commanda en personne et avec laquelle il entra en Moravie, forte de soixante-quatre bataillons et cent vingt-huit escadrons; la deuxième, qu'il laissa en Saxe, sous les ordres du prince Henri, forte de trente-huit bataillons et trente-quatre escadrons; enfin une troisième, qu'il forma dans la vieille Prusse pour agir contre les Russes, sous les ordres du général Dohna, forte de vingt bataillons et trente-cinq escadrons; trente et un bataillons étaient en outre en garnison dans les places de Silésie et quinze escadrons étaient détachés à l'armée du duc Ferdinand. Les subsides considérables qu'il reçut de l'Angleterre donnèrent une grande activité à son recrutement. Il eut contre lui, dans cette campagne, l'armée autrichienne du maréchal Daun, forte de quatre-vingt-dix bataillons et cent vingt escadrons; l'armée des cercles, qui, réunie à deux divisions autrichiennes, formait l'armée de Bohême, forte de quarante-cinq bataillons et de cinquante escadrons, et enfin les armées russe et suédoise, fortes ensemble de 80,000 hommes. Il dut, avec 135 à 140,000 hommes, faire face à 230 ou 240,000 hommes: mais les troupes ennemies étaient de nations différentes, agissant isolément et sans accord, sur des frontières fort éloignées les unes des autres. Dans ce calcul ne sont comprises ni les forces françaises ni l'armée du duc Ferdinand, qui agissaient sur le Weser et sur le Rhin. Le duc Ferdinand non-seulement contint les Français, mais aussi les contingents de Wurtemberg et d'autres petits princes riverains du Rhin, qui eussent augmenté l'armée des cercles en Bohême.

Au commencement du printemps, le roi de Prusse était encore en Silésie, le prince Henri commandait en Saxe et le

général Dohna dans la vieille Prusse. Le roi se résolut à ent en Moravie, assiéger et prendre Olmütz. Le maréchal Da était en Bohême, occupé à en fortifier tous les débouchés; 8,000 Autrichiens tenaient garnison dans Schweidnitz. Le 1er avril, le roi cerna cette forteresse, ouvrit la tranchée et enleva d'assaut un des ouvrages; ce qui décida la reddition de la place le 15 avril. Le 1er mai, il partit de Troppau; le 6, il fit cerner Olmütz par le maréchal Keith, avec seize bataillons; l'équipage d'artillerie était réuni à Neisse pour protéger le siége. Il forma trois camps : un à Neustadt, de sept bataillons et trois escadrons, sous les ordres du margrave Charles; un à Asmeritz, de quinze bataillons et dix-sept escadrons, sous les ordres du prince Maurice; un à Prossnitz, sur la route de Vienne, de vingt et un bataillons et vingt-huit escadrons; il s'établit à ce camp. Le général Fouqué, chargé avec sa division d'escorter l'équipage de siége, arriva à Krönau, à 12 lieues d'Olmütz, le 20 mai; la tranchée fut alors ouverte.

Daun était enfin accouru en Moravie et s'était campé à Leutomischl, 20 lieues ouest d'Olmütz; il poussa le comte de Loudon sur Konitz et le général Deville en avant de Wischau, barrant la route de Brünn et de Vienne. Ayant reçu les renforts qu'il attendait, et pressé par les ordres de sa cour de secourir Olmütz, le 9 mai il leva son camp, se porta à Zwittau, campa sur la hauteur de Gewicz, dans le temps que le général Janus s'approchait du prince Maurice. Le 16 juin, il prit position en avant de Wischau, sur la chaussée de Vienne, à 3 lieues de Prossnitz et à 7 d'Olmütz. Le 22, il fit entrer de vive force 1,200 hommes dans la place, par la route même de Troppau; cependant le siége continuait, et, malgré l'activité du général Marshall, qui commandait dans la place, elle était aux abois.

Mais les munitions et les vivres manquaient à l'armée prussienne; un convoi de 4,000 chariots, escorté par huit bataillons, 3,000 recrues et 1,000 chevaux, était préparé à Neisse. Le maréchal Daun conçut le projet de l'intercepter et de faire ainsi échouer le siége d'Olmütz sans risquer de bataille. Il détacha plusieurs divisions sous les ordres de Loudon pour occuper tous les défilés des montagnes entre la Silésie et la Moravie. Le convoi, parti de Troppau le 27, marchait sur une seule ligne et occupait un espace de 8 ou 10 lieues; le lendemain 28, Loudon l'attaqua inutilement avec son avant-garde, fut repoussé et perdit 500 prisonniers. Cependant le roi était inquiet: il détacha, ce même jour 28, Zieten pour marcher à la rencontre du convoi; ce général le joignit le soir même: dès lors il paraissait sauvé. Mais le 30, Loudon, étant en position sur les hauteurs de Domstättl avec toutes ses forces, attaqua Zieten, le sépara d'Olmütz, le rejeta sur Troppau, prit et brûla tout le convoi, à l'exception de 200 chariots, parmi lesquels ceux du trésor, qui parvinrent à gagner le camp prussien. Le 1er juillet, le roi leva le siége; il traînait à sa suite 5,000 chariots; tous les débouchés de la Silésie étaient fortement occupés par Loudon : il prit le parti de se retirer sur la Bohême. Le 6 juillet, il arriva à Leutomischl; le 9, l'armée y fut réunie; le 14, il campa à Königingrätz, couvert par l'Elbe et en communication avec la Silésie. Le 25, il se mit en marche pour évacuer la Bohême, et, le 10 août, il arriva à Landeshut, en Silésie. Il laissa son armée au margrave Charles, et partit avec dix-huit bataillons et trente-cinq escadrons pour se porter contre les Russes, qui assiégeaient Küstrin.

III

La czarine avait été mécontente de la retraite du maréchal Apraxin après la bataille de Jägersdorf; elle disgracia le ministre qui l'avait commandée et ordonna à son armée de passer le Niemen et de prendre ses quartiers d'hiver dans la vieille Prusse, sur la droite de la Vistule. Dans le courant de mars, le général Fermor, nouveau général en chef de l'armée russe, qui était de 70,000 hommes, occupa Elbing et Thorn; le 27 juin, il passa la Vistule, se dirigeant sur Posen. Le général prussien Dohna partit le 18 juin de Stralsund, qu'il tenait bloqué, campa le 6 juillet à Schwedt avec vingt bataillons et trente-cinq escadrons. Le 1er juillet, les Russes arrivèrent à Posen; le 26, à Meseritz; le 10 août, ils passèrent la Wartha à Landsberg; le 13, ils cernèrent la ville de Küstrin, sur la rive droite de l'Oder, et la bombardèrent; leur ligne était formée par quarante bataillons et trente-cinq escadrons. Romanzof, avec 8,000 hommes, occupait Schneidemühl. Browne, avec une division de réserve, arrivait à Landsberg. Dohna campa, le 6 août, près de Francfort-sur-l'Oder; le 16, à Reitwein; le 17, entre Manschenow et Gorgast. Le 21, le roi arriva à Küstrin. Le 22, la division qu'il amenait avec lui, sous les ordres du prince Maurice, campa vis-à-vis Küstrin, sur la rive gauche de l'Oder; le 23, elle passa sur la rive droite, à plusieurs lieues au-dessous de la place. Le général russe leva sur-le-champ le siége, réunit tous ses bagages et tous ses chariots au petit Cammin, village à 2 lieues de Küstrin, sur la route de Landsberg; il forma des chariots un camp retranché, laissa 4,000 grenadiers et vingt pièces de canon pour sa défense, et se campa

avec le reste de l'armée en avant de Zorndorf. Dans la journée du 24, Browne le rejoignit avec la division de réserve.

Dans la nuit du 24 au 25 l'armée russe, forte de 54,000 hommes, ayant une centaine de pièces de canon, se porta à 3,000 toises du camp du petit Cammin, près de la bergerie du village de Quartschen, et se forma en un seul carré dont la forme était celle d'un rectangle. Le roi, avec 35,000 hommes, manœuvra toute la journée du 24; le soir il passa la petite rivière de Mietzel et se trouva en présence du carré russe. Le 25 au matin, il marcha par sa gauche, se porta entre Zorndorf et Küstrin pour attaquer la droite du carré, manœuvrant dans l'ordre oblique; il s'en trouva mal. Les Russes, provoqués par cette marche de flanc, marchèrent contre les colonnes d'attaque qui étaient en tête; elles furent culbutées, mises en désordre. Enfin, après diverses fluctuations, beaucoup de faux mouvements et d'échauffourées que réparèrent le coup d'œil de Seydlitz et l'intrépidité de sa cavalerie, la gauche du carré russe fut entamée, et la victoire resta aux Prussiens. Les Russes perdirent 18,000 hommes tués, blessés ou pris, et soixante pièces de canon; le roi eut 10,000 hommes hors de combat.

Le 26, le général Fermor, acculé au bois de Drewitz, rallia ses troupes, mais il était coupé de ses bagages et des 4,000 grenadiers du camp de Cammin. Dans la nuit du 27 au 28, il passa entre le camp du roi et la forteresse de Küstrin, et rejoignit le camp de Cammin, où il resta jusqu'au 31; le 1er septembre, il se porta sur Landsberg. Le roi resta spectateur de tous ces mouvements; il avait trop souffert pour entreprendre d'inquiéter la retraite des Russes. Le 2 septembre, il partit avec quinze bataillons et trente-cinq escadrons pour manœuvrer en Saxe, laissant le reste de l'armée sous le général Dohna, avec ordre

de suivre les Russes. Le général Fermor opéra insensiblement sa retraite. Dans les premiers jours de septembre, le général Palmbach cerna et bombarda Kolberg; le 11 octobre, il était maître du chemin couvert; mais le 22, le général Dohna s'étant avancé à Stargard, l'armée se retira, et le siége de Kolberg fut levé le 1er novembre.

Les Suédois firent peu de chose dans cette campagne. Le 6 septembre, ils s'étaient portés sur Prenzlow, ils y furent contenus par le général Wedell avec huit bataillons et cinq escadrons. A la fin d'octobre ce général ayant été appelé en Saxe, Dohna détacha le général Manteuffel avec huit bataillons pour les observer. Plus tard Dohna revint en Poméranie, cerna Demmin et Anclam et fit 2,500 prisonniers aux Suédois, qu'il rejeta dans Stralsund; il prit ses quartiers d'hiver en Poméranie et dans le Mecklenbourg.

IV

Le prince Henri, avec trente-trois bataillons et quarante-trois escadrons, occupait Dresde par une garnison et observait les frontières de la Bohême; son camp et son quartier général étaient à Grossedlitz, dans le temps que l'armée des cercles, sous les ordres du duc de Deux-Ponts, forte de cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons, en y comprenant diverses divisions autrichiennes, mais mauvaises troupes, gardait la Bohême, ayant ses principales forces à Saatz. Pendant les mois de février et de mars, il seconda l'armée du duc Ferdinand par une division qu'il rappela en avril. Le 15 avril, il se porta à Plauen avec dix-huit bataillons et vingt-six escadrons, laissant le général Hülsen sur la position de Freyberg pour observer

les débouchés de la Bohême et maintenir ses communications avec Dresde; mais le duc de Deux-Ponts était sur la défensive et n'avait garde de rien entreprendre. Les choses restèrent ainsi pendant mai, juin et juillet.

Cependant Daun avait suivi l'armée du roi dans sa retraite de Moravie; le 17 août il campa à Zittau, première place de la Lusace, et détacha Loudon sur Francfort-sur-l'Oder, pour couper les communications du roi avec ses autres armées. Il laissa en Silésie le général Harsch avec 12,000 hommes, et chargea le général Deville, avec 6 à 7,000 hommes, de bloquer Neisse. De son côté, le margrave Charles, que le roi avait laissé pour commander son armée au camp de Landeshut, en Silésie, détacha Zieten avec sept bataillons et vingt-six escadrons pour observer Loudon. Il chargea Fouqué, avec onze bataillons et dix escadrons, de protéger la Silésie, et le 20 il quitta Landeshut, que Fouqué garda jusqu'au 4 novembre. Le 23, il arriva à Löwenberg. Le maréchal Daun, de Zittau, se porta, le 20, à Görlitz. Loudon entra le 25 à Peitz; ses coureurs arrivèrent jusqu'à Francfort, mais l'approche de Zieten fit échouer tous ses projets. Le 26, Daun quitta Görlitz et se porta sur l'Elbe, où il campa le 1er septembre à Nieder-Rodern. Le duc de Deux-Ponts avait fait investir le fort de Sonnenstein; le colonel Grappe, qui le commandait, le rendit à la fin d'août; la garnison, forte de 1,400 Prussiens, fut faite prisonnière de guerre. L'armée des cercles occupa le camp de Pirna.

Le roi partit le 3 septembre de Küstrin, après la retraite des Russes, et arriva le 9 sous Dresde, au camp de Grossedlitz. Daun, voyant ses plans déjoués, se porta à Stolpen, ayant la gauche sur Pirna, la droite à Löbau, et derrière lui la Bohême. Loudon prit position à Radeberg pour couper la

route de Bautzen à Dresde. Cependant Neisse était assiégé; le roi sentit l'importance de marcher au secours de cette clef de la Silésie. Daun était inattaquable dans son camp de Stolpen. Le 14 septembre, le général prussien Retzow coucha à Radeberg, que Loudon avait évacué. Le 26, le roi entra dans Bischofswerda et Bautzen; et le 1er octobre, Retzow campa à Weissenberg. Daun quitta alors Stolpen, et, le 6 octobre, prit le camp de Kittlitz, près de Hochkirch, à cheval sur les routes de Bautzen à Löbau et de Bautzen à Görlitz. Le roi avait établi sa boulangerie à Bautzen; le 10, il marcha en quatre colonnes sur Hochkirch, où il campa à la vue de l'armée autrichienne, quoique l'artillerie battît en plein tout le terrain qu'il occupait. Il plaça sa droite en avant de Hochkirch, et sa gauche du côté de la route de Bautzen à Görlitz, sur un rideau qui se prolonge le long du ruisseau qui débouche à Wurschen; sa première ligne formait un Z renversé, dont le premier crochet (6 à 700 toises) couvrait le village de Hochkirch et faisait face aux montagnes; le deuxième crochet était de 13 à 1,400 toises, et le troisième, faisant face, du côté de Weissenberg, de 400 toises. Cette première ligne, de 2,200 toises, était garnie par vingt-six bataillons et cinquante escadrons; à 200 toises en arrière était la deuxième ligne, forte de quatre bataillons et de trente-cinq escadrons; trois bataillons étaient placés dans le village de Hochkirch, deux bataillons des gardes étaient cantonnés au village de Wawitz, où était le quartier général, à peu près sur le milieu de la ligne. Le parc général se trouvait placé à la même hauteur; deux grosses batteries de pièces de 12 étaient l'une à droite, et l'autre à gauche de la première ligne. Le général Retzow, avec seize bataillons et trente escadrons, était en avant de Weissenberg,

à 2,500 toises de la gauche de l'armée du roi, et séparé par la chaussée de Bautzen à Görlitz et par la Löbau, petite rivière. Une douzaine d'escadrons et trois ou quatre bataillons occupaient des positions intermédiaires sur des hauteurs, maintenant la communication entre les deux camps prussiens; six bataillons et cinq escadrons étaient à Bautzen pour garder la boulangerie.

L'armée du maréchal Daun était campée à 1,000 toises en avant du village de Kittlitz, sa gauche appuyée au mont Hochkirch, sa droite à la petite rivière de Löbau, au village de Nostitz, occupant, 800 toises en avant, le Stromberg, où il avait établi des batteries. Cette montagne domine fort au loin. Sa ligne de bataille était de 3,600 toises. Il avait sur sa gauche le corps de Loudon, qui gardait la montagne de Hochkirch et tous les bois jusqu'au village de Mischwitz, faisant un crochet sur les derrières de la droite prussienne. Les sommités du Hochkirch en étaient éloignées de 500 toises. Le Stromberg, derrière lequel était appuyée la droite de l'armée autrichienne, était à 1,200 toises de la gauche de l'armée prussienne. Sur la rive droite de la Löbau, le prince de Durlach était opposé au camp de Weissenberg.

Les nombreuses troupes légères de l'armée autrichienne se maintinrent maîtresses de tous les taillis qui sont au revers du Hochkirchberg, jusqu'à 300 toises du camp prussien. Le 13, le roi fit deux détachements de sept bataillons pour aller chercher des vivres à Bautzen et à Dresde. Il parut, dans la journée du 14, inquiet de la mauvaise position de son camp, et il n'attendait que l'arrivée de ses vivres pour faire le mouvement qu'il avait projeté sur Görlitz et la Silésie. Mais le 14, au coucher du soleil, Daun fit prendre les armes à son armée, et

manœuvra avec sa droite, marchant par sa gauche par d chemins qu'il avait fait pratiquer dans les bois de la montagne de Hochkirch, pour se joindre à Loudon et envelopper toute la droite du roi. Ce mouvement se fit avec un tel ordre et un si grand silence, que le roi n'en eut pas connaissance, quoiqu'il s'exécutât à 300 toises de ses vedettes. Une division de huit bataillons et cinq escadrons, sous les ordres du général Colloredo, se porta en observation vis-à-vis le front de l'armée prussienne, du côté de Kohlwesa. La droite autrichienne, sous les ordres du duc d'Aremberg, marchant par un mouvement contraire à celui de la gauche, appuya sur la droite jusque près de la rivière de Löbau, au village de Weiche, au delà de la chaussée de Görlitz : la droite et la gauche se trouvèrent ainsi séparées de 5,000 toises. Les troupes passèrent la nuit à exécuter ces mouvements, et à cinq heures du matin, le 15, la gauche commença l'attaque. Loudon se porta sur Steindorfel, ayant tourné toute la droite du roi, et envoya par derrière des tirailleurs sur le village de Hochkirch. Daun s'avança en trois colonnes sur le front du premier crochet; les troupes prussiennes furent surprises dans leur camp; elles en sortirent demi-habillées; trois bataillons de grenadiers accoururent à l'attaque de Loudon, croyant repousser une attaque de troupes légères; mais, bientôt environnés de tous côtés, ils furent presque entièrement détruits. Le régiment de tête de la deuxième ligne fit un changement de front et se porta contre Loudon; il fut également cerné et défait. Les Autrichiens s'emparèrent du village de Hochkirch et de la grande batterie de la droite. Le roi fit marcher ses réserves et marcha lui-même pour reprendre ce village: après diverses vicissitudes, il échoua. A la nuit succéda un

brouillard fort épais, qui, dès qu'il s'éclaircit, laissa voir l'armée autrichienne déjà formée en avant de Hochkirch. L'armée prussienne se trouvait cernée de tous côtés; Loudon marchait sur les défilés de Drehsa; mais Möllendorf y arriva à temps pour conserver cette position importante et sauver l'armée. De son côté, le duc d'Aremberg n'attaqua qu'à huit heures du matin; il cerna plusieurs bataillons qui étaient isolés, en position pour maintenir les communications avec le camp de Weissenberg, s'empara de la grande batterie de la gauche, mais ne donna pas de suite à son attaque. Le général Retzow, de Weissenberg rejoignit la gauche de l'armée du roi, qui alors opéra sa retraite tranquillement et s'arrêta sur les mamelons de Schlellf Bergen. Daun reprit son camp, et les deux armées restèrent ainsi plusieurs jours en présence, éloignées l'une de l'autre de 6,000 toises. Le roi perdit 10,000 hommes, grande partie de ses généraux, parmi lesquels le maréchal Keith, et presque toute son artillerie. Les Autrichiens perdirent 5,000 hommes.

V

La tranchée était ouverte devant Neisse; la chaussée de Bautzen à Görlitz était interceptée par le maréchal Daun. Dix jours après sa défaite, le 24 octobre, le roi déroba une marche à l'ennemi, en remontant la Sprée, et arriva sur Görlitz avant Daun; le 3 novembre, il entra à Schweidnitz; le 5, le siége de Neisse fut levé. Aussitôt que Daun vit qu'il lui était impossible, sans hasarder une bataille, d'empêcher le roi de rentrer en Silésie, il se contenta de le poursuivre par Loudon et d'envoyer par les montagnes une division pour renforcer l'armée

assiégeant Neisse; et, avec le gros de l'armée, il se porta sur l'Elbe, le passa le 6 novembre à Pirna, et campa sur les hauteurs de Lokwitz, dans le temps que l'armée des cercles se portait sur Freyberg; il somma et cerna Dresde. Le prince Henri avait accompagné le roi en Silésie. Les Prussiens du camp de Gamig, menacés d'un côté par l'armée des cercles, et de l'autre par l'approche de Daun, l'évacuèrent et se couvrirent par la vallée de Plauen; le 2 novembre, ils passèrent l'Elbe et se placèrent derrière Dresde. Le 10 novembre, Schmettau fit mettre le feu au faubourg; Daun somma la ville. Cependant le roi, après avoir délivré Neisse, partit le 8 novembre pour retourner sur l'Elbe; le 15, il arriva à Lauban, d'où il se porta sur Dresde. A son approche, Loudon se retira à Zittau. Daun fit sauter le château de Sonnenstein et rentra en Bohême. L'armée des cercles, qui avait marché sur Leipzig, eut diverses rencontres avec les divisions prussiennes que le roi avait envoyées sur Torgau. De part et d'autre les armées entrèrent en quartiers d'hiver. Le 10 décembre, le roi quitta Dresde et arriva le 14 à Breslau. L'armée prussienne, pendant l'hiver, fut cantonnée, savoir : Fouqué, avec vingt-cinq bataillons et trente escadrons, dans la partie de la Silésie aux environs de Ratibor; Zieten, avec trente-six bataillons et trente-cinq escadrons, à Löwenberg; seize bataillons et trente escadrons aux environs de Breslau; quarante et un bataillons aux environs de Dresde; trente escadrons aux environs de Leipzig; trois bataillons et trente escadrons en divers postes d'observation; enfin, le général Dohna, avec vingt et un bataillons et trente-cinq escadrons, en Poméranie : ce qui donne un total de cent quarante-deux bataillons et cent quatre-vingt-dix escadrons. L'armée autrichienne se cantonna dans les cercles de Saatz,

Leitmeritz, Bunzlau, Königingrätz et en Moravie. Le quartier général s'établit à Prague. L'armée des cercles hiverna en Franconie.

VI

ONZIÈME OBSERVATION.

1° Le comte de Clermont évacue 100 lieues de terrain, dans une saison aussi difficile, avec une armée plus nombreuse, sans donner un coup de sabre, laisse prendre à sa vue une place comme Minden, sans tenter de la secourir; tout cela est peu honorable, non-seulement pour le général, mais même pour les officiers généraux de l'armée; car enfin, si Broglie, Saint-Germain, Chevert, d'Armentières, eussent demandé à se battre, si l'opinion des généraux et des chefs de corps eût été hautement manifestée de faire quelque résistance, de sauver au moins l'honneur des armes, le général n'eût pu s'y refuser.

2° Le duc Ferdinand fit sans doute une brillante campagne; mais elle lui fut si peu disputée, que sa gloire serait petite s'il n'avait d'autres titres plus solides qui prouvent ses talents et son habileté. 1° Son passage du Rhin est contre les règles; il resta plusieurs jours sur la gauche de cette rivière, séparé des deux tiers de son armée. 2° Il eût mieux fait d'assiéger et prendre Wesel, ou d'attaquer et battre Soubise pour l'obliger à repasser sur la rive gauche du Rhin. Il le négligea, de sorte que Soubise marcha en avant : la Hesse tout entière tomba sans combat. Le plan du duc était vicieux. Si Chevert avait réussi à s'emparer du pont de Rees, son armée eût été perdue; et Chevert eût réussi, si le maréchal de Contades l'eût détaché, non avec 7 ou 8,000 hommes, mais avec 18 ou

20,000 hommes. Nous en parlons ici en nous modelant sur les principes d'alors; car, si ce maréchal eût été un grand général, c'est avec toute son armée qu'il eût débouché par quelques marches forcées sur les ponts de son ennemi, et l'eût ainsi coupé de sa retraite. 3° Le plan du duc Ferdinand, à la bataille de Crefeld, est contre la règle qui dit : « Ne séparez jamais les ailes de votre armée les unes des autres, de manière que votre ennemi se puisse placer dans les intervalles. » Il a divisé sa ligne de bataille en trois parties, séparées entre elles par des vides, des défilés; il a tourné toute une armée avec un corps en l'air, non appuyé, qui devait être enveloppé et pris.

DOUZIÈME OBSERVATION.

1° Le roi de Prusse devait-il, au commencement de la campagne, assiéger Olmütz? Non; s'il l'eût pris, il l'eût évacué deux mois après, ou il eût été obligé d'y laisser une forte garnison, ce qui l'aurait affaibli d'autant. Ce n'était pas à prendre Olmütz qu'il devait employer les mois d'avril, mai et juin, où les Russes étaient éloignés du théâtre de la guerre et lui laissaient du répit, mais à battre Daun, à détruire son armée. Il le pouvait; elle était faible au commencement de la campagne; et, cela fait, il devait, de concert avec le prince Henri, détruire l'armée du duc de Deux-Ponts et s'établir solidement en Bohême.

2° Mais, en supposant que le roi de Prusse eût dû assiéger Olmütz, il fallait encore, pour y réussir, battre l'armée de Daun. Il avait l'exemple de la catastrophe qui lui était arrivée à Prague; mais alors il avait été entraîné au siége de Prague par l'engagement naturel d'un grand succès et par l'espérance de prendre 40,000 hommes, ce qui eût tout terminé. La pos-

session de Prague elle-même était importante, elle lui assurait la possession de la Bohême; mais à quoi bon Olmütz?

3° Le roi veut prendre Olmütz : il surprend par de belles manœuvres le général ennemi, investit la place le 6 mai, et cependant son équipage de siége n'arrive que le 20 : voilà donc quatorze jours de perdus, et qui donnent le temps à Daun de se reconnaître. Il eût fallu que l'équipage de siége fût arrivé deux jours après, et que le 8 il eût ouvert la tranchée.

4° Le roi prétendait donc assiéger Olmütz et maintenir ses communications avec Neisse, sa place de dépôt, éloignée de six marches du siége, devant une armée de secours supérieure en nombre à la sienne, et contre une puissance qui avait une immense quantité de troupes légères? En ce cas, il devait faire des lignes de circonvallation et de contrevallation : les premières l'eussent mis à même de contenir la garnison avec peu de monde; les secondes auraient opposé un obstacle considérable à tous les secours partiels qui eussent voulu entrer dans la place. Il eût pu fortifier ses lignes avec des fossés pleins d'eau, abondante devant cette place.

5° Le roi, 1° n'amena pas avec lui son équipage d'artillerie; 2° calcula son opération sur le besoin de recevoir deux ou trois convois de Neisse, sa place de dépôt, et cependant il ne fit rien, parce qu'il ne pouvait rien faire, pour maintenir ses communications avec cette ville : le chemin est un défilé perpétuel au milieu des montagnes; 3° plaça trois corps d'observation sur la demi-circonférence du côté de la Bohême, de Vienne et du Danube; il ne plaça rien, parce qu'il n'avait rien à placer, sur l'autre moitié de la circonférence. De Neustadt à son camp près de Littau, il y avait 2 grandes lieues: de son camp de Littau à celui de Prossnitz, il y en avait 6 : c'é-

tait donc une demi-circonférence de 8 lieues gardée par tr camps de sept bataillons, quinze bataillons et vingt et un b taillons, contre une armée de quatre-vingt-dix bataillons, fraîche, disciplinée, qui n'avait éprouvé aucun échec dans cette campagne, et qui manœuvrait autour de la place. Aussi Daun fit-il tout ce qu'il voulut. Il fit entrer des renforts dans la ville; il plaça 20,000 hommes qu'il maintint pendant quinze à vingt jours sur la ligne de communication du roi, intercepta des convois; et, s'il eût voulu attaquer successivement avec toutes ses forces les camps de Neustadt, de Littau et de Prossnitz, le succès ne pouvait être douteux; il pouvait prendre toute cette armée.

6° Il n'y a que deux moyens d'assurer le siége d'une place: l'un, de commencer par battre l'armée ennemie, l'éloigner du champ d'opération, en jeter les débris au delà de quelque obstacle naturel, tel que des montagnes ou une grosse rivière, placer l'armée d'observation derrière cet obstacle naturel, et pendant ce temps ouvrir la tranchée et prendre la place. Mais, si l'on veut prendre la place devant l'armée de secours, sans risquer une bataille, il faut: être pourvu d'un équipage de siége, avoir ses munitions et ses vivres pour le temps présumé de la durée du siége, former des lignes de contrevallation et de circonvallation, en s'aidant des localités, soit hauteurs, bois, marais, inondations; n'ayant plus alors besoin d'entretenir aucune communication avec les places de dépôt, il n'est plus question que de contenir l'armée de secours; on forme, dans ce cas, une armée d'observation qui ne la perd pas de vue, et qui, lui barrant le chemin de la place, a toujours le temps d'arriver sur ses flancs ou ses derrières, si elle lui dérobait une marche; ou enfin, profi-

tant des lignes de contrevallation, employer une partie du corps assiégeant pour livrer bataille à l'armée de secours.

7° Mais faire les trois choses à la fois : 1° le siége d'une forteresse et en contenir la garnison sans contrevallation; 2° garder ses communications avec des places de dépôt situées à six journées de marche; 3° contenir l'armée de secours sans être aidé d'aucun obstacle naturel ni de lignes de circonvallation : c'est une combinaison fausse, et qui ne peut conduire qu'à des catastrophes, à moins d'avoir des forces doubles de celles de l'ennemi.

8° La retraite du roi, de Bohême, a été nécessitée par la position qu'avait prise Daun et celle qu'occupait Loudon. On ne peut qu'admirer l'exactitude, le sang-froid, avec lesquels s'est opéré ce mouvement; mais si, comme le prétendent les écrivains prussiens, Frédéric ne l'eût fait que pour porter la guerre en Bohême, ce serait une opération fausse. Quand une armée traîne à sa suite un équipage de siége, de grands convois de blessés et de malades, elle ne saurait prendre des chemins trop courts pour se rapprocher le plus promptement de ses dépôts. Mais ici les événements parlent d'eux-mêmes : le roi a levé le siége le 1er juillet, il a mis quatorze jours à arriver à Königingrätz, et six jours après il a commencé sa retraite sur la Silésie; il n'est donc pas vrai qu'il ait voulu porter la guerre en Bohême; il s'est retiré sur Königingrätz parce qu'il ne pouvait pas faire autrement; et, sous ce point de vue, sa conduite est très-louable; mais ce serait donner de fausses notions que de recommander cette conduite obligée comme si elle eût été volontaire.

TREIZIÈME OBSERVATION.

1° Par les manœuvres des Russes, on voit combien ils étaient encore arriérés dans toutes les opérations militaires. L'extrême lenteur qu'ils mettent dans leurs mouvements est remarquable. Leur ordre de bataille, à la journée de Zorndorf, est un rectangle dont le grand côté a 1,000 toises, ordre barbare et qui paralysait la moitié de leurs forces.

2° Ils furent, pendant toute la bataille, séparés de leurs bagages, placés à Cammin et gardés par 4,000 grenadiers. Le roi de Prusse manœuvrait entre ce camp et leur armée; il a été dit qu'il en avait ignoré l'existence. De fait, s'il l'eût connu, il lui suffisait de s'en emparer pour paralyser toute l'armée russe. Il est impossible cependant qu'il n'en ait pas été instruit le lendemain de la bataille, puisqu'il avait fait un grand nombre de prisonniers; mais alors, dira-t-on, il avait trop souffert pour s'engager dans l'attaque de ce camp, devant l'armée russe qui se ralliait; cela seul eût pu cependant compléter sa victoire et en aurait été le plus beau trophée.

3° Aucun des desseins du roi dans cette journée ne fut exécuté; toutes ses dispositions furent maîtrisées par les événements. Cette bataille n'a été qu'une série d'échauffourées; l'audace, l'intrépidité de Seydlitz, qui fit des miracles, suppléèrent à tout. L'armée prussienne était de 35 à 36,000 hommes; l'armée russe, en ne comptant pas les 4,000 grenadiers détachés à Cammin, était de 40,000 hommes.

4° Le mouvement offensif des Russes sur le flanc gauche de l'armée prussienne, lorsqu'elle manœuvra pour tourner leur droite, était bien entendu; il réussit parfaitement, comme cela sera toujours sur une armée qui fait une marche

de flanc; mais ce mouvement aurait dû être fait régulièrement par échelons et en ligne, soutenu par la cavalerie. L'armée russe était alors bien loin d'être assez instruite pour exécuter une pareille manœuvre; aussi fut-elle prise en flanc par la cavalerie prussienne.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

1° Le maréchal Daun perdit l'occasion de détruire l'armée prussienne, lorsqu'elle était embarrassée d'un siége et disséminée pour le protéger.

2° Il laisse faire au roi de Prusse, embarrassé de 500 voitures, sa retraite tranquillement et aussi lentement qu'il le veut. Croyait-il donc difficile de déborder le roi par des marches parallèles, et de le prévenir en se mettant en bataille sur de beaux mamelons, comme ce pays en offre tant, à cheval sur la route; ce qui l'eût obligé à abandonner son convoi pour forcer de marche, ou à livrer une bataille dans une position telle, que, la perdant ou n'ayant qu'un demi-succès, son armée était ruinée?

3° Le roi de Prusse quitte la Bohême le 26 juillet et arrive devant Dresde le 25 septembre; voilà donc quarante-cinq jours où Daun est maître absolu de faire tout ce qu'il veut. De Königingrätz, il pouvait, en cinq ou six marches, arriver sur Pirna, par l'intérieur de la Bohême, et, réuni au duc de Deux-Ponts, battre le prince Henri et prendre Dresde, ou bien marcher contre le margrave Charles et détruire son armée; il ne fit rien.

4° Après la grande victoire de Hochkirch, où le roi est sans artillerie, l'ayant toute perdue, Daun laisse son ennemi se rallier et reste dix jours en position à 2 lieues de lui.

5° Enfin, lorsque le roi va en Silésie, il ne le suit pas; il se rend devant Dresde à contre-temps; il ne peut y rien faire, puisqu'il n'a pas d'équipage de siége, et d'ailleurs il y est inutile, puisque l'armée du duc de Deux-Ponts est plus que suffisante pour bloquer et assiéger cette place. La marche de Daun en Silésie, sur les derrières du roi, eût intercepté toutes ses communications avec la Saxe, et eût fait plus contre Dresde que ne pouvait faire la présence de son armée sous les remparts de cette ville. Dans sa marche en Silésie, il aurait toujours eu la Bohême sur son flanc droit, et par là se fût trouvé constamment en communication avec son pays. Les Russes n'étaient pas éloignés : ce mouvement, qui portait la guerre sur l'Oder, eût pu les décider à venir se placer sur sa gauche. Dix ou douze jours n'avaient pas pu remettre le moral de l'armée prussienne du grand échec qu'elle avait essuyé à Hochkirch; et, si Daun l'eût poussée l'épée dans les reins, en la suivant en Silésie, c'eût été le vainqueur qui eût poussé le vaincu; l'effet moral de Hochkirch eût combattu pour lui.

QUINZIÈME OBSERVATION.

1° Le roi ne pouvait pas camper à Hochkirch sans être maître du Hochkirchberg. Aucun adjudant de régiment n'eût négligé cette précaution et n'eût fait camper son bataillon sur un terrain dominé par les batteries de l'ennemi. Il n'est pas concevable qu'il se soit obstiné à rester six jours dans ce camp, toutes les hauteurs appartenant à l'ennemi, Loudon étant sur ses derrières, et tous les taillis, jusqu'à 300 toises de sa droite, étant occupés par les tirailleurs de Daun, dont les batteries pouvaient jeter de la mitraille dans ses tentes.

Le roi n'osait pas attaquer les hauteurs de Hochkirch, parce qu'elles étaient soutenues par toute l'armée autrichienne; il devait donc prendre un autre camp.

2° Si le duc d'Aremberg eût attaqué à six heures du matin et plus vivement, le roi eût éprouvé un plus grand désastre encore.

3° Si Daun eût poursuivi ses premiers succès avec plus d'audace, le roi ne se serait pas rallié; il méritait de perdre toute son armée. La perte de ses bagages, de ses tentes, de deux cents pièces de canon et de l'élite de ses troupes, fut moins grande que la faute militaire qu'il commit en campant à Hochkirch; on doit attribuer à sa bonne fortune tout ce qu'il sauva.

4° On ne peut trouver aucun motif pour justifier sa conduite; puisqu'il a tendu son camp à la vue de Daun en bataille, il n'a rien pu ignorer de la position qu'il occupait.

5° Il faut s'étonner que Daun ne l'ait pas attaqué dans la nuit du 10 au 11, et ait attendu quatre jours pour livrer bataille; ne devait-il pas craindre que le roi ne se ravisât? Comment, en effet, pouvoir espérer qu'il resterait plusieurs jours dans une aussi étrange position?

CHAPITRE V.

CAMPAGNE DE 1759.

I

Les deux armées françaises du bas Rhin et du Mein restèrent cantonnées pendant l'hiver : la première, sur la rive gauche, dans le pays de Clèves et de Cologne; la deuxième, sur la rive droite, dans la vallée du Mein. Le maréchal de Contades, commandant l'armée du Rhin, avait la direction supérieure des deux armées; son quartier général était à Wesel. Le duc de Broglie succéda au prince de Soubise dans le commandement du Mein. L'ennemi occupait une position centrale sur la rive droite du Rhin. L'armistice conclu par les deux parties belligérantes, pour être tranquilles dans leurs quartiers d'hiver, expira le 16 mars.

Le 24, le duc Ferdinand réunit son armée et se porta sur Cassel pour manœuvrer contre l'armée du Mein. Il laissa le général Sporken avec un corps d'observation sur la droite du bas Rhin, et le 30 il campa à Fulda, où il séjourna jusqu'au 10 avril; ce qui donna le temps au duc de Broglie de se concentrer sur la position de Bergen, que les ingénieurs français avaient fortement retranchée, et qui est située sur la chaussée

de la Hesse, à 3 lieues en avant de Francfort. Le duc Ferdinand campa le 12 avril à Windeken, à portée de l'armée française, qui était rangée, la droite à un ruisseau, le centre à Bergen, la gauche au village de Wilbel, sur la route de Francfort. Le 30 avril, avant le jour, le duc Ferdinand se mit en marche sur cinq colonnes : il attaqua le centre au bourg de Bergen avec la plus grande intrépidité, dans le temps que le prince héréditaire de Brunswick longeait avec la gauche le ruisseau pour tourner la droite française. Ses forces étaient bien supérieures, mais la position de Bergen était inexpugnable : il fut repoussé, perdit 5 à 6,000 hommes, et regagna le soir son camp de Windeken. C'était la première fois de cette guerre que les armées françaises obtenaient enfin un succès de quelque importance; la sensation en fut vive dans toute la France; on vit dans Broglie un Turenne naissant; il fut fait maréchal de France. Cette bataille est son principal fait d'armes.

Cependant le maréchal de Contades était accouru de Paris à son quartier général, avait fait lever ses cantonnements; et, convaincu, par l'expérience de la campagne précédente, des inconvénients attachés à une double ligne d'opération, il passa le Rhin et se réunit à Giessen, le 3 juin, à l'armée du Mein, par des mouvements en arrière et sur le terrain occupé par ses troupes. Il avait cent vingt-six bataillons et cent vingt-cinq escadrons. Le 8, il campa à Sachsenberg; le 10, à Korbach; le 13, sur la Diemel, qu'il passa le 14. La réserve, sous les ordres du duc de Broglie, campa le 11 à Cassel et le 14 à Dieburg. De sa personne, il campa le 4 juillet à Bielefeld. Le 6, il fit investir Münster par le lieutenant général d'Armentières; le 8, il campa à Hervarden. Le 10, le duc de Broglie

s'empara, par un coup de main vigoureux, de la place forte de Minden et fit 1,200 prisonniers. Le 14, toute l'armée campa sur la rive gauche du Weser, la droite à Minden et la gauche à Haddenhausen. Le lieutenant général Saint-Germain cerna Hameln. Le duc Ferdinand, qui s'était mis en retraite aussitôt qu'il avait appris le mouvement du maréchal de Contades, campa le 12 juin à Soest, le 14 à Buren, le 30 à Marienfeld, et le 7 juillet à Osnabrück. La grande supériorité des forces de l'armée française lui était démontrée; cependant il se décida à donner une bataille. Il se porta à Stolzenau, sur le Weser, y jeta un pont et fit mine de vouloir passer ce fleuve. Il prit pour centre de ses opérations la place forte de Nienbourg, et en arrière fit occuper Bremen. Le 17, il marcha en avant, remontant la rive gauche du Weser. Contades s'empressa de rappeler ses détachements, spécialement la réserve sous le duc de Broglie, qu'il avait envoyée en Hanovre. Le 23, Münster ouvrit ses portes. Les 28, 29 et 30 les deux armées restèrent en présence. Le duc Ferdinand, trouvant la position des Français trop forte, détacha le prince héréditaire avec deux divisions pour en inquiéter les derrières. Le maréchal de Contades résolut d'en profiter pour livrer bataille et fit ses dispositions dans la nuit du 31 juillet au 1er août. Il chargea le duc de Broglie, avec la droite, d'attaquer et suivre vivement la gauche de l'ennemi, appuyée au Weser : c'était de cette attaque qu'il attendait la victoire. Il plaça sa cavalerie entre sa droite et sa gauche. Ses troupes étaient pleines d'ardeur et de confiance. A la pointe du jour, l'armée hanovrienne déboucha sur huit colonnes; à six heures du matin elle était en bataille et parfaitement formée. Dès cinq heures, le duc de Broglie commença l'attaque, mais faiblement et la continua de même.

La cavalerie du centre s'avança mal à propos, elle fut attaquée par une nombreuse artillerie et par une forte réserve d'infanterie : elle lâcha pied. Les deux ailes se trouvant isolées, l'ennemi passa entre elles; les Français se tinrent pour battus; ils firent leur retraite et reprirent leur camp de Minden. Le maréchal de Contades, rentré dans ce camp, n'avait rien à redouter; cependant il l'évacua quand il apprit que le jour même de la bataille le prince héréditaire avait battu à Gohfeld, à 4 lieues sur les derrières, les détachements que commandait le duc de Brissac. Dès le lendemain, il passa le Weser sur les ponts de Minden, et se retira sur Cassel par la rive droite. Peu de jours après, la cour le rappela et confia au maréchal de Broglie le commandement de l'armée.

Le duc Ferdinand occupa tout le pays jusqu'à la Lahn, et fit assiéger Münster, qui se rendit le 21 novembre. A cette époque, un détachement de treize bataillons qu'il envoya au roi de Prusse le mit hors d'état de continuer une campagne active et d'entreprendre rien d'important : les deux armées entrèrent en quartiers d'hiver. La cour de Versailles se divisa entre le parti de Contades et celui de Broglie; le ministère et le public se déclarèrent pour l'un ou l'autre parti. Le détail des fautes des généraux, des officiers et de l'armée, fut exposé à nu aux yeux de l'Europe étonnée et accrut l'humiliation et le dépit des Français.

II

Frédéric agit dans cette campagne avec cent quarante et un bataillons et deux cents escadrons, 130,000 hommes. Il eut contre lui l'armée autrichienne, cent dix-huit bataillons et

cent quatre-vingt-dix escadrons; l'armée des cercles, 15,000 hommes, et l'armée russe de 70,000 hommes. Il lutta donc avec 130,000 hommes contre 180,000; mais cette année, comme les précédentes, ces 180,000 hommes furent de nations différentes, sous des commandants indépendants, agissant isolément sur des points des frontières fort éloignés, et n'ayant aucun accord entre eux. Au commencement des hostilités, les armées du roi étaient ainsi disposées : en Silésie, sous ses ordres immédiats, soixante et douze bataillons et cent huit escadrons, dont dix-huit bataillons et vingt escadrons sous le général Fouqué, dans la haute Silésie; en Saxe, le prince Henri, avec quarante-trois bataillons et soixante escadrons; en Poméranie, le général Dohna, en observation devant les Suédois et les Russes, avec vingt-six bataillons et trente-cinq escadrons.

Le maréchal Daun, commandant l'armée autrichienne, campait sur la frontière de la Silésie avec ses principales forces. Le duc de Deux-Ponts, avec l'armée des cercles et deux divisions autrichiennes, était en Bohême et en Saxe. Les Russes se préparaient à faire une campagne active, et paraissaient plus animés que dans les précédentes. D'après le plan concerté entre les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, leurs armées devaient se réunir sur l'Oder et opérer en masse; mais l'armée russe ne pouvait y arriver qu'en juillet.

Pendant avril, mai, juin et juillet, les armées du roi occupèrent divers camps et firent des manœuvres secondaires, sans rien entreprendre de sérieux. Il fit un détachement en Moravie, du côté d'Olmütz, pour enlever un magsin, qui fut évacué à temps. Il en fit un autre sur Posen, pour détruire les approvisionnements qu'on y avait réunis pour les Russes : il réussit.

De son côté, le prince Henri fit une excursion en Bohême, entama plusieurs colonnes ennemies, fit 1,800 prisonniers, et brûla 30,000 barils de farine; mais il échoua dans tout ce qu'il tenta pour attirer l'armée des cercles dans une affaire générale : il se présenta inutilement devant plusieurs de ses camps, entre autres devant celui de Münchberg; toujours elle les évacua à son approche. Enfin, le 3 juin, il détacha le général Hülsen avec dix bataillons et vingt escadrons pour renforcer, sur la droite de l'Oder, l'armée de Dohna.

Le 28 juin, le maréchal Daun, ayant avis de l'approche des Russes, leva son camp de Schürtz et s'avança sur l'Oder, en suivant le Queisse, dans le but de favoriser le mouvement de Soltykof et de le renforcer du corps de Loudon, de 15,000 hommes, la plupart cavalerie, et de celui de Hadik, de 19,000 hommes. Le 13 juillet, il campa à Pribus, à michemin de la Bohême à l'Oder. Le prince Henri campait à Bautzen et le roi à Schmolsheiffen, près de Greifenberg. Le 24 juillet, le corps d'observation de Poméranie fut battu à Kay par les Russes. Le roi prit alors le commandement de l'armée de Saxe, et le prince Henri celui de l'armée de Silésie.

III

Le 10 avril, le général Dohna avait quitté le blocus de Stralsund, en y laissant le général Kleist avec six bataillons et sept escadrons. Il s'était campé le 26 mai à Stargard, et le 12 juin à Landsberg, sur la Wartha. Dans ce temps, le général Soltykof, qui commandait l'armée russe, passa la Vistule à Thorn le 12 mai, arriva à Posen dans les premiers jours de juin, et manœuvra pour couper à Dohna le chemin de la

Silésie et s'approcher de l'Oder. Plusieurs fois dans sa marche il lui prêta le flanc; mais Dohna refusa d'en profiter. Le roi, mécontent, le remplaça par le général Wedell. Le 23 juillet, Wedell attaqua Soltykof, près de Kay, pour s'opposer à sa jonction avec Loudon; il fut repoussé, perdit 6,000 hommes, repassa l'Oder et campa à Sawade. La perte des Russes fut égale; le seul avantage qu'ils retirèrent de leur victoire fut d'occuper Crossen le 25, où ils furent joints le 3 août par Loudon. Le roi, après avoir recueilli à Sorau les débris de Wedell, se porta sur l'armée russe. Il repassa l'Oder dans la nuit du 10 au 11 août, près de Briesen, y laissa neuf bataillons et sept escadrons pour la défense de ses ponts et bagages, et avec cinquante-trois bataillons et quatre-vingt-quinze escadrons, 40 à 45,000 hommes, il prit position, la droite à Trettin, la gauche à Bischofssee. L'armée russe, ainsi renforcée du corps de Loudon, était en position sur la rive droite de l'Oder, près de Francfort, sa ligne de bataille parallèle au fleuve.

Aussitôt que Soltykof eut connaissance de l'armée prussienne et de la position qu'elle venait de prendre, il changea son ordre de bataille, plaça sa droite à l'Oder, à 100 toises de Francfort, et sa gauche à Mühlberg, qu'il couvrit de retranchements. Le 13, à la pointe du jour, le roi se mit en mouvement, marchant par lignes et par le flanc gauche; il fut arrêté par des marais et des chemins impraticables. Ayant reconnu la nouvelle position de l'ennemi, il fit attaquer la hauteur de Kleitsberg par sa gauche et son centre, s'en empara, fit grand nombre de prisonniers et prit soixante et dix pièces de canon. Les Russes se retirèrent derrière le Kuhgrund et s'y retranchèrent; toute l'artillerie de leur droite fut assemblée sur ce point, leur dernier rempart. Loudon y accourut. Le roi fit de vains efforts pour

forcer le passage du ravin, il y perdit l'élite de ses troupes. Le fameux Seydlitz fit une charge à contre-temps en tournant les étangs; il y fut blessé, sa cavalerie ramenée en désordre, et la bataille perdue. Le roi eut la moitié de ses troupes hors de combat, en tués, blessés ou prisonniers; il laissa cent soixante-cinq pièces de canon au pouvoir du vainqueur. La perte des Russes fut égale, il est vrai, mais ils étaient beaucoup plus nombreux; elle fut moins sensible pour eux. Les neuf bataillons laissés à Briesen, qui s'étaient emparés de Francfort, l'évacuèrent le soir même, lorsque l'armée repassa l'Oder et rompit ses ponts. Le 16, elle campa à Madlitz; le 18, elle prit position à Furstenwalde, pour couvrir la capitale, et le roi appela à lui le corps de Kleist, qui était en Poméranie. L'arsenal de Berlin répara ses pertes en matériel d'artillerie; en peu de jours son armée fut portée à 30,000 hommes. Le général russe passa l'Oder le 16, et fut joint par le corps de Hadik.

IV

Pendant que la principale armée prussienne marchait contre les Russes, la Saxe était abandonnée aux seules garnisons de Dresde, de Wittenberg et de Torgau. Elle fut envahie par l'armée des cercles, commandée par le duc de Deux-Ponts, qui s'empara le 6 août de Leipzig, le 8 de Torgau. Le colonel prussien Wolfersdorf, commandant cette place, l'évacua après une vigoureuse résistance, et se retira sur Potsdam. Le 20, Wittenberg ouvrit ses portes; la garnison se retira également sur Potsdam. Le 28, le général Maguire, détaché avec 15,000 hommes de la grande armée de Daun pour renforcer le duc de Deux-Ponts, attaqua le faubourg de Dresde, au moment

même où ce prince entrait à Meissen; il fut repoussé. Le comte Schmettau, gouverneur de cette place, avait les moyens de la défendre, et il est probable qu'il l'eût conservée à la Prusse; mais, dans les premiers moments de consternation des désastres de Kunersdorf, le roi lui avait écrit de ne compter sur aucun secours, de ne songer qu'à ménager ses troupes et à lui ramener, par une bonne capitulation, le trésor de 20 millions qu'il avait sous sa garde et qui lui était si important dans la crise du moment. Le 3 septembre, il capitula et sortit de la place. Cependant le 21 août le général Wunsch partit de Potsdam avec un petit corps de neuf bataillons et huit escadrons, qu'il avait ordre de mener au comte Schmettau. Les 27 et 31 il s'empara de Wittenberg et de Torgau, où il fut obligé de séjourner trois jours pour attendre l'artillerie, qui lui arriva de Magdebourg le 2 septembre. Le 3, il partit et continua sa marche, et campa le 5 à Grafenhaynchen; mais il y apprit que la capitulation de Dresde était signée, que la place était rendue. Wunsch, au désespoir, se vengea sur le corps de Maguire, qu'il défit entièrement, et retourna à Torgau. Frédéric perdit Dresde pour toujours.

Aussitôt que Daun eut connaissance de la victoire de Kunersdorf, il marcha sur Triebel pour se rapprocher des Russes. La position du roi était critique; mais ceux-ci se plaignirent amèrement d'avoir gagné deux batailles sanglantes, perdu la moitié de leur armée, tandis que les Autrichiens, pour qui on se battait, n'avaient point encore tiré l'épée.

D'un autre côté, le prince Henri se mit en marche le 18 août, dès qu'il apprit la perte de la bataille, pour mener au roi les 50,000 hommes qu'il avait en Silésie. Il campa le 29 à Sagan, sur la ligne de communication de Daun, derrière la

Neisse, d'où, après la prise de Dresde, il se porta en Saxe, et le 13 septembre à Bautzen. Soltykof, mécontent de cette marche divergente, se dirigea de son côté sur l'Oder. Le 17 le roi suivit Daun, se porta à Cottbus, le prince Henri à Görlitz; ses deux armées séparaient ainsi les armées autrichiennes de l'armée russe. Le roi, ayant appris à Cottbus que Soltykof voulait faire le siége de Glogau, marcha pour l'attaquer, fit diverses manœuvres qui l'occupèrent tout septembre et partie d'octobre, et empêcha les Russes d'effectuer leur projet. Le 24 octobre, ils se retirèrent sur la Vistule; mais le roi tomba malade, se fit transporter à Glogau et disloqua son armée. Il envoya le général Hülsen, avec dix-neuf bataillons et trente escadrons, au prince Henri, chargea le comte de Schmettau, avec neuf bataillons et vingt escadrons, d'observer Loudon, et envoya des renforts à Fouqué en Silésie.

Le prince Henri s'était porté le 4 octobre à Strehla, et avait fait sa jonction avec le corps du général Finck; ce qui lui avait complété soixante-neuf bataillons et cent trois escadrons, avec lesquels il contenait l'armée autrichienne, forte de soixante et quatorze bataillons et soixante et seize escadrons, qui était en Saxe appuyée sur Dresde. Le conseil aulique ordonna à Daun de l'attaquer; mais, selon son ordinaire, ce général se perdit en marches, manœuvres et contre-manœuvres. Il voulut, par un mouvement combiné avec l'armée des cercles, investir Torgau, où le prince Henri avait pris position : il échoua, et se retira sur Dresde lorsqu'il apprit le départ de l'armée russe et la marche du détachement considérable qu'amenait à Torgau le général Hülsen. L'armée prussienne suivit son mouvement. Sur ces entrefaites, le roi prit le commandement de son armée sous Dresde. Le 14, au matin, Daun ayant levé son camp de

Wilsdruf, il en conjectura qu'il allait prendre ses quartiers d'hiver en Bohême, et ordonna au général Finck de se porter à Maxen avec dix-huit bataillons et trente-cinq escadrons (18,000 hommes), et de lui couper les défilés de la Bohême. Finck coucha le 16 à Dippoldiswalda, le 17 à Maxen. Le mouvement d'un corps aussi considérable inquiéta le général autrichien ; il prit position à Plauen, sous Dresde, plaça le corps du général Sincère sur les hauteurs de Rainchen, et fit prendre position à l'armée des cercles au village de Gieshübel. Le roi campa le 18 sur Wilsdruf; ce même jour Daun porta à 30,000 hommes le corps du général Sincère. Le 19 ce général marcha sur Dippoldiswalda, le 20 il cernait entièrement le général Finck. Après un combat très-vif, il le força à capituler. Le général Wunsch avait réussi, dans la nuit du 21, à se faire jour avec sa cavalerie; mais, compris dans la capitulation, il fut obligé de revenir. Les Prussiens eurent 3,000 hommes tués ou blessés, et 5,000 hommes posèrent les armes; drapeaux, canons, tout fut pris. Finck fut depuis traduit devant un conseil de guerre, cassé de toutes ses dignités militaires et condamné à deux ans de prison. Quelques jours après, l'armée autrichienne surprit trois bataillons près de Meissen. Après ces glorieux exploits, elle prit ses quartiers d'hiver autour de Dresde; l'armée des cercles eut les siens en Franconie. Le roi se cantonna à cheval sur l'Elbe, vis-à-vis de l'armée autrichienne; il fit construire des baraques de planches.

SEIZIÈME OBSERVATION.

1° Le plan du maréchal de Contades dans cette campagne était bon et conforme à tous les principes de la guerre, qu'il paraît que cet officier général avait entrevus. Cependant il

échoua avec 100,000 hommes d'excellentes troupes contre 70,000 hommes de contingent, parce qu'il était sans énergie, qu'il n'y avait aucun accord entre les généraux, et que son quartier général était, comme la cour de Versailles, en proie aux plus petites intrigues.

2° Il offrit la bataille après l'avoir refusée, il en détermina le moment; cependant il combattit sans s'être fait rejoindre par tous ses détachements. Il devait lever tous les siéges et attaquer avec toutes ses forces réunies le duc Ferdinand, qui avait fait la faute de s'affaiblir de deux divisions. Cette simple combinaison lui eût probablement donné la victoire.

3° Il fatigua ses troupes toute la nuit du 31 juillet et une partie de la matinée du 1er août pour prendre sa ligne de bataille, ce que de nos jours des armées doubles et triples font en deux heures avec tant de rapidité.

4° Puisqu'il faisait sa principale attaque avec sa droite, il devait la diriger en personne et y employer le double de troupes, et ne pas la confier au duc de Broglie, dont il connaissait le caractère.

5° Il se tint le jour de la bataille aux dispositions qu'il avait faites la veille dans un ordre du jour de cinq à six pages. ce qui est le cachet de la médiocrité. L'armée une fois rangée en bataille, le général en chef doit, à la pointe du jour. reconnaître la position de l'ennemi, ses mouvements de la nuit, et sur ces données former son plan, expédier ses ordres, diriger ses colonnes.

6° A la pointe du jour, le duc de Broglie, chargé de l'attaque décisive, prétendit que l'ordre qui lui avait été expédié la veille n'était pas exécutable, que l'ennemi s'était renforcé; il engagea une légère canonnade, se rendit auprès du maré-

chal de Contades, et les heures s'écoulèrent en vaines discussions; ce qui donna le temps au duc Ferdinand de renforcer réellement sa gauche, qui eût été écrasée si le duc de Broglie avait sincèrement exécuté son ordre. Ce général fut coupable; il était mal disposé et jaloux de son chef.

7° La position de la cavalerie française au centre de la bataille, sans avoir d'artillerie, était vicieuse, puisque la cavalerie ne rend pas de feu et ne peut se battre qu'à l'arme blanche; aussi l'artillerie et l'infanterie ennemies purent-elles la canonner et la fusiller tout à leur aise sans qu'elle pût rien répondre. Depuis la création de l'artillerie à cheval, la cavalerie a aussi ses batteries. L'artillerie est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie même, soit qu'elle reste en position, soit qu'elle se rallie.

8° Ni le succès de l'ennemi ni les pertes qu'avait éprouvées l'armée française n'étaient de nature à obliger le maréchal de Contades à évacuer son camp de Minden. Si le duc Ferdinand eût voulu forcer ce camp, il eût été repoussé.

9° L'échec éprouvé par le duc de Brissac n'était pas non plus de nature à influer sur la position de l'armée. Le maréchal de Contades pouvait renforcer ce détachement par les corps employés aux divers siéges. Il perdit la tête, quitta son camp, repassa le Weser et se retira en toute hâte. A force de disserter, de faire de l'esprit, de tenir des conseils, il arrivait aux armées françaises de ce temps ce qui est arrivé dans tous les siècles en suivant une pareille marche : c'est de finir par prendre le plus mauvais parti, qui presque toujours à la guerre est le plus pusillanime, ou, si l'on veut, le plus prudent. La vraie sagesse pour un général est dans une détermination énergique.

10° Au commencement d'une campagne, il faut bien méditer si l'on doit ou non s'avancer; mais, quand on a effectué l'offensive, il faut la soutenir jusqu'à la dernière extrémité : car, indépendamment de l'honneur des armes et du moral de l'armée, que l'on perd dans une retraite, du courage que l'on donne à son ennemi, les retraites sont plus désastreuses, coûtent plus d'hommes et de matériel que les affaires les plus sanglantes, avec cette différence que dans une bataille l'ennemi perd à peu près autant que vous, tandis que dans une retraite vous perdez sans qu'il perde. Avec le nombre d'hommes qu'a coûté à la France la retraite sur la Lahn, le maréchal de Contades eût pu suffire à une seconde bataille au camp de Minden, à une autre sur la rive droite du Weser, avant de battre en retraite; il aurait eu de nouvelles chances de succès et il aurait fait partager ses pertes à l'armée ennemie.

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION.

Le duc Ferdinand fit un détachement considérable avant la bataille de Minden : ce fut une faute qui devait la lui faire perdre; mais comme il a été victorieux malgré cette faute, on ne lui en a pas tenu compte. On a prétendu, au contraire, qu'il s'était affaibli pour se rendre plus fort. Cette flatterie est ingénieuse, mais elle est fausse; et les mêmes flatteurs l'eussent relevée avec amertume, avec raison, s'il eût perdu la bataille.

Règle générale : « Quand vous voulez livrer une bataille, rassemblez toutes vos forces, n'en négligez aucune; un bataillon quelquefois décide d'une journée. »

DIX-HUITIÈME OBSERVATION.

1° Pendant les mois d'avril, mai, juin et juillet, les Russes étaient à 100 lieues du champ d'opération. Les armées du roi auraient pu entamer le maréchal Daun, le contraindre à une bataille et le mettre hors d'état de rien entreprendre le reste de la campagne. Le roi ne fit rien.

2° Pendant le mois de juillet et partie d'août, Daun a manœuvré en Silésie, dans le temps que les Russes étaient encore loin sur la droite de l'Oder. Les armées prussiennes étaient entre eux; Frédéric n'a pas su profiter de cet avantage et engager Daun, en l'attaquant avec ses deux armées par un mouvement combiné.

3° Il avait trop peu de monde à la bataille de Kunersdorf. Qui l'empêchait d'appeler à lui une vingtaine de mille hommes des 50,000 du prince Henri? Ils l'eussent joint la veille de la bataille et seraient repartis le lendemain de la victoire.

4° Cependant, quoiqu'il fût fort inférieur à l'armée russe, renforcée du corps de Loudon, il laissa neuf bataillons à la garde de son pont et les fit marcher pendant la bataille sur Francfort; ils ne servirent de rien. De pareils détachements sont proscrits par les règles de la guerre.

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION.

1° Le mouvement du corps de Finck sur Maxen, qui a eu une issue si fâcheuse pour le roi, était sans but. Que prétendait-il? Obliger Daun à activer sa retraite en Bohême, en menaçant ses communications par Peterswald? Mais rien ne devait lui faire penser que Daun voulût aller en Bohême. Il était

maître de Dresde; s'il eût évacué la Saxe, il eût exposé cette place importante. Il n'avait d'ailleurs éprouvé aucun échec dans la campagne; son armée était nombreuse; le roi, au contraire, avait été battu par les Russes, il avait perdu Dresde : qui pouvait donc le porter à penser que Daun voulût évacuer la Saxe? Mais, même dans ce cas, celui-ci n'était-il pas maître de la rive droite de l'Elbe, pour se retirer en Bohême s'il le jugeait convenable?

L'échec de Maxen est le plus considérable qu'ait essuyé ce grand capitaine, et c'est la faute la moins pardonnable qu'il ait faite. Plus on connaît les localités, plus on réfléchit sur la situation des deux armées, et plus on sent que ce mouvement ne pouvait conduire qu'à une catastrophe. Le général Finck a été jeté avec 18,000 hommes au milieu de toute l'armée autrichienne, étant séparé du gros de son armée par plusieurs marches, dans un pays de montagnes et de défilés. Les mémoires du temps disent qu'avant d'exécuter son ordre il en représenta le danger au roi, mais que ce prince ne voulut pas l'écouter.

2° Ici se présente une question de la plus haute importance. Les lois de la guerre, les principes de la guerre, autorisent-ils un général à ordonner à ses soldats de poser les armes, de les rendre à leurs ennemis, et à constituer tout un corps prisonnier de guerre? Cette question ne fait pas un doute pour la garnison d'une place de guerre. Mais le gouverneur d'une place est dans une catégorie à part. Les lois de toutes les nations l'autorisent à poser les armes lorsqu'il manque de vivres, que les défenses de sa place sont ruinées, et qu'il a soutenu plusieurs assauts. En effet, une place est une machine de guerre qui forme un tout, qui a un rôle, une destination pres-

crite, déterminée et connue. Un petit nombre d'hommes, protégés par cette fortification, se défendent, arrêtent l'ennemi et conservent le dépôt qui leur est confié contre les attaques d'un grand nombre d'hommes. Mais, lorsque ces fortifications sont détruites, qu'elles n'offrent plus de protection à la garnison, il est juste, raisonnable, d'autoriser le commandant à faire ce qu'il juge le plus propre à l'intérêt de sa troupe. Une conduite contraire serait sans but et aurait, en outre, l'inconvénient d'exposer la population de toute une cité, vieillards, femmes et enfants. Au moment où une place est investie, le prince et le général en chef, chargés de la défense de cette frontière, savent que cette place ne peut protéger la garnison et arrêter l'ennemi qu'un certain temps, et que, ce temps écoulé, les défenses détruites, la garnison posera les armes. Tous les peuples civilisés ont été d'accord sur cet objet, et il n'y a jamais eu de discussion que sur le plus ou le moins de défense qu'a fait un gouverneur avant de capituler. Il est vrai qu'il est des généraux, Villars est de ce nombre, qui pensent qu'un gouverneur doit ne jamais se rendre, mais, à la dernière extrémité, faire sauter les fortifications et se faire jour de nuit au travers de l'armée assiégeante; ou, dans le cas que la première de ces deux choses ne soit pas faisable, sortir du moins avec sa garnison et sauver ses hommes. Les gouverneurs qui ont adopté ce parti ont rejoint leur armée avec les trois quarts de leur garnison.

3° De ce que les lois et la pratique de toutes les nations ont autorisé spécialement les commandants des places fortes à rendre leurs armes en stipulant leurs intérêts, et qu'elles n'ont jamais autorisé aucun général à faire poser les armes à ses soldats dans un autre cas, on peut avancer qu'aucun prince, au-

cune république, aucune loi militaire ne les y a autorisés. Le souverain ou la patrie commandent à l'officier inférieur et aux soldats l'obéissance envers leur général et leurs supérieurs pour tout ce qui est conforme au bien ou à l'honneur du service. Les armes sont remises au soldat avec le serment militaire de les défendre jusqu'à la mort. Un général a reçu des ordres et des instructions pour employer ses troupes à la défense de la patrie : comment peut-il avoir l'autorité d'ordonner à ses soldats de livrer leurs armes et de recevoir des chaînes?

4° Il n'est presque pas de batailles où quelques compagnies de voltigeurs ou de grenadiers, souvent quelques bataillons, ne soient momentanément cernés dans des maisons, des cimetières ou des bois. Le capitaine ou le chef de bataillon qui, une fois le fait constaté qu'il est cerné, ferait sa capitulation, trahirait son prince et son honneur. Il n'est presque pas de bataille où la conduite tenue dans des circonstances analogues n'ait décidé de la victoire. Or, un lieutenant général est à une armée ce qu'un chef de bataillon est à une division. Les capitulations faites par des corps cernés, soit pendant une bataille, soit pendant une campagne active, sont un contrat dont toutes les clauses avantageuses sont en faveur des individus qui contractent, et dont toutes les clauses onéreuses sont pour le prince et les autres soldats de l'armée. Se soustraire au péril pour rendre la position de ses camarades plus dangereuse est évidemment une lâcheté. Un soldat qui dirait à un commandant, « Voilà mon fusil, laissez-moi m'en aller dans mon village, » serait un déserteur en présence de l'ennemi, les lois le condamneraient à mort. Que fait autre chose le général de division, le chef de bataillon, le capitaine qui dit : « Laissez-moi m'en aller chez moi, ou recevez-moi

chez vous, et je vous donne mes armes?» Il n'est qu'une manière honorable d'être fait prisonnier de guerre, c'est d'être pris isolément les armes à la main et lorsque l'on ne peut plus s'en servir. C'est ainsi que furent pris François Ier, le roi Jean et tant de braves de toutes les nations. Dans cette manière de rendre les armes, il n'y a pas de conditions, il ne saurait y en avoir avec l'honneur : c'est la vie que l'on reçoit, parce que l'on est dans l'impuissance de l'ôter à son ennemi, qui vous la donne, à charge de représaille, parce qu'ainsi le veut le droit des gens.

5° Les daugers d'autoriser les officiers et les généraux à poser les armes, en vertu d'une capitulation particulière, dans une autre position que celle où ils forment la garnison d'une place forte, sont incontestables. C'est détruire l'esprit militaire d'une nation, en affaiblir l'honneur, que d'ouvrir cette porte aux lâches, aux hommes timides, ou même aux braves égarés. Si les lois militaires prononçaient des peines afflictives et infamantes contre les généraux, officiers et soldats qui posent leurs armes en vertu d'une capitulation, cet expédient ne se présenterait jamais à l'esprit des militaires pour sortir d'un pas fâcheux; il ne leur resterait de ressource que dans la valeur ou l'obstination, et que de choses ne leur a-t-on pas vu faire!

6° Si les vingt-huit bataillons, troupe d'élite, qui posèrent les armes à Höchstädt, eussent été convaincus qu'ils entachaient leurs noms, flétrissaient leurs familles, encouraient la peine d'être décimés, ils se fussent battus; et, si leur obstination n'eût pas fait changer les destins de la journée, ils eussent certainement regagné l'aile gauche et fait leur retraite. Si l'infanterie bavaroise, qui avait défendu avec gloire

le village d'Allerheim à la bataille de Nordlingen, et avait repoussé les attaques du grand Condé, n'eût pu capituler avec Turenne qu'en attirant sur elle le déshonneur et le châtiment d'être décimée, elle n'eût pas même songé à quitter sa position; une heure plus tard, elle eût reconnu qu'elle n'était pas coupée de Jean de Wert; les Bavarois auraient eu le champ de bataille et la victoire; Condé eût ramené peu d'hommes de son armée en deçà du Rhin.

7° Mais que doit donc faire un général qui est cerné par des forces supérieures? Nous ne saurions faire d'autre réponse que celle du vieil Horace. Dans une situation extraordinaire, il faut une résolution extraordinaire; plus la résistance sera opiniâtre, plus on aura de chances d'être secouru ou de percer. Que de choses qui paraissaient impossibles ont été faites par des hommes résolus n'ayant plus d'autre ressource que la mort! Plus vous ferez de résistance, plus vous tuerez de monde à l'ennemi, et moins il en aura le jour même ou le lendemain pour se porter contre les autres corps de l'armée. Cette question ne nous paraît pas susceptible d'une autre solution sans perdre l'esprit militaire d'une nation et s'exposer aux plus grands malheurs.

8° La législation doit-elle autoriser un général cerné, loin de son armée, par des forces très-supérieures, et lorsqu'il a soutenu un combat opiniâtre, à disloquer son armée la nuit en confiant à chaque individu son propre salut, en indiquant un point de ralliement plus ou moins éloigné? Cette question peut être douteuse; mais toutefois il n'est pas douteux qu'un général qui prendrait un tel parti dans une situation désespérée sauverait les trois quarts de son monde, et, ce qui est plus précieux que les hommes, il se sauverait du déshonneur

de remettre ses armes et ses drapeaux par le résultat d'un contrat qui stipule des avantages pour les individus au détriment de l'armée et de la patrie.

9° Dans la capitulation de Maxen, il y a une circonstance fort singulière. Le général Wunsch, avec la cavalerie, s'était à la pointe du jour, ouvert le passage; une des conditions de la capitulation fut qu'il reviendrait au camp poser ses armes: ce général eut la simplicité d'obéir à l'ordre que lui donna le général Finck : ce fut un malentendu de l'obéissance militaire: un général au pouvoir de l'ennemi n'a plus d'ordres à donner; celui qui lui obéit est criminel. On ne peut pas s'empêcher de dire ici que, puisque Wunsch avec un gros corps de cavalerie avait percé, l'infanterie pouvait percer aussi; car, dans un pays de montagnes comme Maxen, elle avait plus de facilité de s'échapper la nuit que la cavalerie.

Les Romains désavouèrent la capitulation faite avec les Samnites; ils refusèrent d'échanger les prisonniers, de les racheter. Ce peuple avait l'instinct de tout ce qui est grand : ce n'est pas sans raison qu'il a conquis le monde.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE 1760.

I

La grande armée française, forte de 90,000 hommes, hiverna sur le Mein, sous les ordres du maréchal duc de Broglie. et celle du comte de Saint-Germain, forte de 30,000 hommes. sur le bas Rhin. L'armée du duc Ferdinand, qui leur était opposée, était de 70,000 hommes. Le 16 juin, le comte de Saint-Germain passa sur la rive droite du Rhin et se porta à Dortmund, le duc de Broglie à Hombourg et à Neustadt. Les deux armées françaises firent leur jonction le 8 juillet, aux environs de Fritzlar. Le prince héréditaire de Brunswick attaqua, près de Corbach, le comte de Saint-Germain, qu'il croyait seul; mais ce corps fut soutenu par six brigades de l'armée du maréchal de Broglie; le prince héréditaire fut battu et perdit quinze pièces de canon. Le 16 juillet, il prit sa revanche au combat d'Emsdorf; il surprit la brigade française de Glaubitz, à laquelle il fit 2,800 prisonniers. Le 30 juillet, le duc de Broglie porta son quartier général à Cassel. Saint-Germain fut remplacé par le général du Muy. Le duc Ferdinand profita de ce que le corps de ce général se trouvait à deux marches

de Cassel, sur la gauche du Weser et hors de portée d'être soutenu par la grande armée, pour le battre. Au combat d'Oldendorf, du Muy perdit douze pièces de canon et 4,000 hommes. Le mois d'août se passa en observation. En septembre, le comte de Broglie occupa Göttingen, qu'il fit fortifier. Le duc Ferdinand campa derrière la Diemel, d'où il envoya sur la rive gauche du Rhin 15,000 hommes sous le prince héréditaire; ce détachement arriva à Wesel le 3 octobre, passa le Rhin et se porta sur Clèves. Le lieutenant général de Castries, chargé du commandement de ce pays, réunit 20,000 hommes et marcha à sa rencontre. Le 15 octobre, il campa derrière le canal d'Eugène à Kloster-Kamp, où il fut attaqué par le prince héréditaire, qu'il battit. La perte de part et d'autre fut de 2,000 hommes. C'est à ce combat que le chevalier d'Assas signala son dévouement : « A moi, Auvergne! voilà les ennemis! » Les ponts de Rees, sur le Rhin, furent emportés par les hautes eaux. Si M. de Castries eût poussé sa victoire, le prince héréditaire était perdu; mais il se laissa imposer, et le 18 ce prince repassa le fleuve. Les armées prirent leurs quartiers d'hiver. La Hesse, Göttingen et une partie de la Westphalie servirent aux cantonnements de l'armée française.

II

Les pertes du roi, dans les campagnes précédentes, avaient détruit l'élite de ses troupes; la population de ses états s'épuisait; son armée fut affaiblie. Cette campagne, elle comptait à peine 100,000 hommes; cependant il en forma trois armées : une, sous ses ordres immédiats, hiverna en Saxe, la droite à Freyberg, le centre à Wilsdruf, la gauche à Meissen, ayant

un corps détaché sur Görlitz; une qui, commandée par le prince Henri, fut cantonnée en Silésie, sur le Bober, et dans les Marches, sur l'Oder; et une, la moins forte de toutes, qui, sous les ordres de Fouqué, occupa le camp de Landshut. Il plaça en outre de bonnes garnisons dans les dix places de la Silésie, ainsi que dans Kolberg, Küstrin, Stettin, Spandau et Magdebourg. Les cours de Vienne et de Russie firent des efforts extraordinaires; leurs armées furent plus considérables que jamais : Loudon, avec 50,000 hommes, commanda en Silésie; Daun, avec 80,000 hommes, compris l'armée des cercles, campa sous Dresde, et 60,000 Russes, sous les ordres de Soltykof, se portèrent sur l'Oder.

Le 31 mai, Loudon, de Frankenstein, menaça le camp de Landeshut, que Fouqué évacua pour se porter sur Schweidnitz et Breslau. Le 7 juin, il bloqua Glatz; mais Fouqué ayant reçu l'ordre du roi de revenir à Landeshut, et s'y étant porté, le 17 juin, avec seize bataillons et quatorze escadrons, Loudon le cerna, le 21, avec cinquante-deux bataillons et soixante et quinze escadrons. Le 23, après un combat très-vif, il le rejeta sur le Galgenberg et l'obligea à poser les armes. Le roi perdit ainsi 10,000 officiers et soldats. La perte de Loudon fut de 3,000 hommes tués ou blessés.

En Saxe, le roi fit des marches et des contre-marches pendant une partie de mai et tout juin. Le 12 juillet, après être parvenu à éloigner Daun de Dresde, il cerna cette ville, qui avait 15,000 hommes de garnison; le 18 il la bombarda: mais Daun accourut de Görlitz à Bautzen et Bischofswerda, et fit lever le siége sur la rive droite; le 29, le roi le leva également sur la rive gauche, et le 31 il campa à Meissen.

En Silésie, Loudon, après son beau combat de Landeshut,

assiégea Glatz; il tira son équipage de siége d'Olmütz; le 25 juillet la place capitula. Cette conquête prématurée fut attribuée aux intelligences qu'il avait dans la ville avec les catholiques. Après ce succès important, il cerna Breslau le 31 juillet.

III

Le roi, ayant appris la prise de Glatz, accourut en Silésie avec soixante-quatre bataillons et cent neuf escadrons, laissant le général Hülsen en Saxe avec dix-neuf bataillons et vingt escadrons; il marcha par Königsbrück, Sagan et Bunzlau, où il arriva le 7 août. Daun suivit parallèlement son mouvement par Bautzen, Reichenbach et Schmolsheiffen, et se réunit avec Loudon, qui campa à Striegau. Le roi avait fait 40 lieues en cinq jours; il voulait se réunir au prince Henri sous Breslau; il arriva le 9 à Liegnitz. Daun, Loudon et Lacy bordèrent la rive droite de la Katzbach et interceptèrent ses communications avec Breslau et Schweidnitz. Il manœuvra d'abord pour les rouvrir avec Schweidnitz; ayant échoué, il tenta de les rétablir avec Landeshut; il échoua également. Sa position devenait critique; il n'avait plus de pain, il était environné par des forces triples des siennes: il renonça à son projet de se porter sur Breslau, et, le 14 août au soir, il partit de Liegnitz, marchant sur Glogau pour faire des vivres et s'appuyer de cette forteresse.

Cependant Daun avait résolu, ce même jour, de lui livrer bataille, et ordonné à Loudon de passer la Katzbach, pendant la nuit du 14 au 15, pour s'emparer des hauteurs de Liegnitz, sur la gauche de cette rivière, dans le temps que lui-même marcherait sur Liegnitz, mettant ainsi l'armée prussienne

entre deux feux. A trois heures du matin, le roi, étant arrivé sur les hauteurs de Pfaffendorf, allait prendre position lorsque les grand'gardes furent attaquées par Loudon, qui, croyant n'avoir affaire qu'à des parcs et embarras, les aborda vivement. Frédéric n'engagea que sa droite, formant sa première ligne; cependant à cinq heures, la victoire était décidée, et Loudon avait été jeté dans la Katzbach, ayant perdu 10,000 hommes, dont 6,000 prisonniers, et quatre-vingt-six pièces de canon. Daun arriva à Liegnitz à cinq heures du matin, à deux lieues du champ de bataille; il n'entendit pas de canonnade. Lorsqu'il apprit la défaite de Loudon, il fit une demi-marche en arrière. Cet événement, aussi heureux qu'inattendu, ouvrit au roi le chemin de Breslau; il passa la Katzbach à Parchwitz, se rendit à Neumarkt, et opéra sa réunion avec l'armée du prince Henri. Daun occupa le camp de Henposeritz. Les armées manœuvrèrent de part et d'autre pendant l'arrière-saison sans qu'il se passât rien d'important jusqu'au moment où elles retournèrent en Saxe.

IV

L'armée russe, commandée par Soltykof, arriva sur la Vistule dans les premiers jours de juin, et le 17 juillet à Posen. Le prince Henri, avec soixante-six bataillons et quatre-vingt-dix-sept escadrons, passa l'Oder et la Wartha, pour observer son mouvement. Soltykof, après diverses manœuvres, se décida à se porter sur le haut Oder pour faire sa jonction sous Breslau avec Loudon. Le prince Henri le prévint : il repassa à Glogau sur la rive gauche de l'Oder, et marcha sur Breslau, dont, à son approche, Loudon leva le siége et quitta les

bords de l'Oder. Le prince Henri repassa alors ce fleuve sur les ponts de Breslau et prit position sur la rive droite, faisant mine d'attaquer Soltykof, qui, ayant manqué son coup, rétrograda, et, après beaucoup d'hésitation, diverses marches et contre-marches, se détermina enfin à se porter sur Berlin, où son avant-garde entra le 3 octobre, et son principal corps le 9. Il fut joint par le corps léger autrichien du général Lacy. Mais il évacua cette capitale dans la crainte d'être tourné par l'armée du roi, qui s'en approchait.

V

Le duc de Deux-Ponts profita du mouvement du roi sur Liegnitz pour s'emparer de Torgau et chasser le général Hülsen de toute la Saxe, où il ne restait plus que Wittenberg aux Prussiens; après quoi, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans l'empire. Aussitôt que le roi apprit que la Marche était envahie et que Hülsen était chassé de Saxe, il partit de Silésie après avoir jeté six bataillons dans Breslau. Il campa le 7 octobre sous Schweidnitz, le 11 à Sagan, le 14 à Gubben, le 16 à Lieberose, le 23 à Wittenberg. Daun le suivit et arriva le 10 à Loweyberg, le 16 à Mikel sur la Sprée, le 22 vis-à-vis de Torgau; le 29, il reprit son camp de Torgau. Tous les efforts qu'il fit pour rappeler à lui l'armée des cercles furent infructueux. Les Russes étaient toujours sur l'Oder, leur inclination les portait à aller hiverner au delà de la Vistule; mais ils promirent de prendre leurs quartiers d'hiver sur l'Oder si les Autrichiens prenaient les leurs à Torgau. On croit que c'est ce qui décida le roi à attaquer Daun, le 3 novembre, dans les fortes positions qu'il occupait.

L'armée autrichienne était de soixante-quatre bataillons et cent quarante et un escadrons; elle était campée à gauche de Torgau, la droite à Süptitz, ayant devant elle un grand étang et le Rhorgraben, ruisseau marécageux. Le roi s'approcha de Torgau par la chaussée de Leipzig, avec soixante-huit bataillons et cent vingt escadrons; il trouva la position de l'ennemi formidable; il projeta d'en tourner la droite pour attaquer à revers. Il divisa son armée en deux corps; il ordonna à Zieten, avec vingt-deux bataillons et cinquante-deux escadrons, de se présenter devant la ligne de Daun, sur les bords du grand étang, menaçant de passer le Rhorgraben, et, avec les deux autres tiers de son armée, il traversa la forêt de Dommitsch, où il culbuta les grand'gardes autrichiennes, qui prévinrent de sa marche. Daun comprit qu'il allait être attaqué à revers : il changea de front par une contre-marche, porta sa droite vers Zinna, près de Torgau, et sa gauche du côté de Süptitz.

A une heure après midi le roi déboucha de la forêt, mais seulement avec dix bataillons de grenadiers, quelques escadrons et une batterie de vingt pièces de canon. Au même moment Zieten se déploya, la droite appuyée à l'étang; il fut accueilli par une vive canonnade de la deuxième ligne autrichienne, qui fit face en arrière. Le bruit de cette canonnade alarma le roi; il craignit que Zieten ne fût écrasé; il prit la résolution de ranger ses dix bataillons de grenadiers sur deux lignes, et, sous la protection de ses vingt pièces, d'attaquer la ligne ennemie. Les dix bataillons et les vingt pièces disparurent en un instant sous le feu de toute la ligne de Daun et la mitraille de deux cents pièces. Les brigades des deuxième et troisième lignes donnèrent à mesure qu'elles dé-

bouchèrent de la forêt; elles éprouvèrent le même sort. Le duc de Holstein avec sa cavalerie rétablit le combat par une charge brillante; mais le roi n'en fut pas moins obligé de battre en retraite et d'abandonner le champ de bataille. Zieten, entendant le feu s'éloigner, en conclut que le roi avait été battu; il marcha par sa gauche pour tâcher de le joindre; il parvint à gagner le village de Süptitz, à passer l'étang et à se mettre en communication avec cinq bataillons de la réserve du duc de Holstein; ce qui lui forma vingt-huit bataillons frais qui n'avaient pas donné. Le soleil était couché; il s'empara de tout le plateau de Süptitz et occupa le champ de bataille. Le roi, prévenu de cet heureux événement, revint en toute hâte; il réorganisa, pendant la nuit, dix faibles bataillons des débris des quarante qui avaient donné à la bataille.

Cependant Daun, qui avait été blessé, recevait à Torgau les compliments sur sa victoire, lorsque, à neuf heures du soir, il apprit le dernier état des choses. Il ordonna aussitôt la retraite, qui commença à minuit; à la pointe du jour, il repassa l'Elbe. La victoire fut ainsi aux Prussiens. Le 4, le général Hülsen occupa Torgau avec dix bataillons et vingt-cinq escadrons. Les Autrichiens perdirent à cette bataille 20,000 hommes, dont 8,000 prisonniers et quarante-cinq pièces de canon. La perte des Prussiens fut de 16,000 hommes, dont 5,000 prisonniers. Le 11 décembre, les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver en vertu d'une convention qui donna au roi toute la Saxe, à l'exception d'une petite partie des environs de Dresde.

VINGTIÈME OBSERVATION.

La distribution des armées françaises pendant l'hiver, le

principal corps sur la rive droite du Rhin, le plus petit sur la rive gauche du bas Rhin, est conforme aux principes.

La première marche ordonnée par le maréchal de Broglie est contre les règles. Le duc Ferdinand pouvait battre facilement le comte de Saint-Germain et le jeter dans le Rhin, puisqu'il était campé seul, éloigné de cinq ou six marches de la grande armée.

Le détachement du prince héréditaire sur Wesel était une fausse opération; ses forces étaient trop peu considérables pour maîtriser les opérations de l'armée française; et cependant c'était un affaiblissement important pour l'armée principale, déjà fort inférieure au maréchal de Broglie. Si celui-ci eût marché vivement, le duc Ferdinand eût éprouvé les conséquences d'une pareille faute, qui devait assurer aux Français la possession de la Westphalie; ils devaient rejeter l'armée ennemie sur l'Elbe.

VINGT ET UNIÈME OBSERVATION.

Le projet du roi, d'assiéger une grande ville comme Dresde, ayant 15,000 hommes de garnison, à la vue d'une armée qui n'avait point encore été battue, et sans profiter des premiers jours de l'investissement pour se couvrir par de fortes et bonnes lignes de circonvallation, a eu l'issue qu'il devait avoir; mais Daun pouvait le lui rendre plus funeste.

L'échec considérable que le roi a reçu à Landeshut est semblable à celui de Maxen. Quelque fort que soit le camp de Landeshut, il ne l'est pas assez pour protéger un corps d'armée contre des forces triples : c'est ce qu'avait jugé Fouqué. Il eût été aussi bien placé sous le canon d'une des places de Silésie qu'à Landeshut. Pendant que Loudon enlevait ainsi 12,000

hommes avec une armée de 36,000 hommes, le prince Henri était à trois marches de là avec 40,000 hommes qui ne faisaient rien. Si Fouqué eût été sous ses ordres et qu'il eût fait partie de son armée, ce prince en eût été plus fort et Fouqué n'aurait éprouvé aucun échec. Le roi a mérité ce malheur. Cela justifie-t-il la capitulation de Fouqué? non, non, non! Jamais de capitulation en pleine campagne, si vous voulez avoir des soldats et une armée. Une capitulation qui vous sauverait 60,000 hommes ne vaudra pas le tort que fait à l'état la violation de ce principe.

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION.

Toutes les manœuvres du roi, pendant août, autour de Liegnitz, étaient bien périlleuses pour lui : il n'avait aucune base, aucun point d'appui; il était environné par des forces triples des siennes; le hasard seul l'a sauvé. Il n'a dû la victoire sur Loudon qu'à sa fortune; elle le tira de la fâcheuse position où il se trouvait. Il fut ici plus heureux que sage.

Après la bataille de Liegnitz et sa réunion au prince Henri, il eût dû attaquer franchement Daun, le battre, le jeter en Bohême; ce qui lui eût évité la bataille de Torgau et terminé cette campagne.

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION.

1° La conduite de Daun est toujours marquée au même cachet. Il fait lever le siége de Dresde sur la rive droite, et il ne passe pas l'Elbe le même jour pour attaquer vivement le roi et chercher à s'emparer de ses batteries de siége de la rive gauche.

2° A Liegnitz, où il est à la tête de forces si considérables,

il isole Loudon sans établir de communications avec lui par un corps intermédiaire, de manière à attaquer de concert et à être instruit toutes les heures de ce qui se passe à sa droite. L'art de la guerre indique qu'il faut tourner et déborder une aile sans séparer l'armée.

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION.

Les Russes, dans cette campagne, ne livrèrent aucune bataille; ils firent des marches et contre-marches sans résultat. Si leur mouvement sur Berlin eût été combiné avec l'armée suédoise, celle des cercles et l'armée autrichienne, il aurait décidé de la guerre; mais, fait comme il a été, il n'était que dangereux. La plus grande animosité existait entre les Russes et les Autrichiens.

VINGT-CINQUIÈME OBSERVATION.

1° La résolution que prit le roi d'attaquer à revers l'armée de Daun à la bataille de Torgau paraît d'autant plus convenable que, par ce mouvement, sa gauche s'appuyait à l'Elbe et ses derrières sur Wittenberg et Magdebourg; mais le détachement qu'il fit du tiers de ses forces sous Zieten est contraire à tout ce que ce prince a fait dans les autres batailles et aux principes de la guerre. Zieten pouvait être battu isolément, et il parait que Frédéric le sentait tellement, que c'est cette crainte qui le décida aux attaques isolées, précipitées, qui ruinèrent son armée.

2° Mais cette raison même ne paraît pas suffisante pour le justifier de cette deuxième faute; le caractère de Daun lui était bien connu, et Zieten avait une telle quantité de cavalerie qu'il pouvait toujours opérer sa retraite s'il était attaqué vive-

ment; et, si le roi craignait que Zieten ne s'engageât trop, il était bien évident que, tant que ce général n'entendrait pas sa canonnade, il ne le ferait pas; il devait donc patienter une heure ou deux, attendre l'arrivée de toute son armée avant d'attaquer.

3° Une troisième faute que commit le roi à cette bataille, ce fut de s'obstiner, après la perte de ses divisions de grenadiers, à continuer des attaques partielles et successives contre la ligne ennemie. Il envoyait ainsi ses bataillons à la boucherie à mesure de leur arrivée et sans espérance de succès; au lieu que, s'il les eût réunis, il pouvait les employer à une deuxième attaque, dont il eût pu se promettre le succès en la faisant soutenir par toute la cavalerie du duc de Holstein.

Dans cette bataille, Frédéric a violé les principes, soit dans la conception du plan, soit dans son exécution : c'est de toutes ses batailles celle où il a fait le plus de fautes, et la seule où il n'ait montré aucun talent.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE DE 1761.

I

La France était humiliée du rôle honteux qui avait rendu ses armées si ridicules en Europe. La cour de Versailles fit des efforts plus grands que les campagnes précédentes; elle agit avec deux armées, l'une de 100,000 hommes, l'autre de 60,000 hommes, force prodigieuse, et suffisante, si elle eût été bien conduite, pour conquérir l'Allemagne. A aucune époque de son histoire, elle n'avait eu des armées si nombreuses sur une seule de ses frontières. Mais le prince de Soubise les commandait! Le duc de Broglie commandait sous ses ordres l'armée du Mein, qui ayait passé l'hiver entre la Fulda et la Werra, occupant Göttingen qu'elle avait fortifié.

Le duc Ferdinand commandait toujours l'armée des alliés, forte de 70 à 80,000 hommes. Il leva brusquement ses cantonnements, dirigea le prince héréditaire avec sa droite sur Fritzlar et Marbourg. Ces deux attaques échouèrent. Le lieutenant général Narbonne repoussa l'attaque de Fritzlar dans un combat brillant, et il en conserva le nom; mais, le 15 février, il remit la place par une capitulation honorable. Le centre, que commandait le duc Ferdinand en personne et qui formait le

corps de l'armée, passa la Diemel le 11, et se cantonna en avant de cette rivière. Spörcken, qui commandait la gauche, arriva le 15 sur les cantonnements de Stainville et du prince Xavier de Saxe, qui était à Langensalza. Stainville fut surpris, perdit 2,000 hommes, et regagna avec peine les défilés d'Eisenach. Le maréchal de Broglie, tourné ainsi par sa droite et par sa gauche, fit un mouvement en arrière, et campa le 17 à Hersfeld, de là à Fritzlar et Schmallenberg. Le duc Ferdinand campa bientôt à Fritzlar, et Spörcken à Eisenach. Le 20 février. sans avoir rendu le combat, le maréchal de Broglie brûla ses immenses magasins et fit sa retraite en toute hâte, le 20, sur Fulde, le 26 sur Bergen, laissant les garnisons à Göttingen et autres places de la Hesse. Les magasins qu'il perdit étaient très-considérables, avaient été réunis à grand'peine, et coûtaient plusieurs millions. Le duc Ferdinand cerna toutes les places de la Hesse; la tranchée fut ouverte le 1er mars devant Cassel.

Mais, le 9 mars, le duc de Broglie ayant reçu un renfort de 15,000 hommes de l'armée du bas Rhin, remarcha en avant, fit lever le siége de Marbourg, et campa le 14, la droite à Hungen, la gauche à Giessen, ayant le lieutenant général Stainville détaché à Grünberg. Le 19, le prince héréditaire attaqua Stainville; il fut repoussé, perdit 2,000 hommes, 19 drapeaux et dix canons. Ce combat de Grünberg fit honneur au maréchal de Stainville. Le duc Ferdinand fut obligé de lever le siége de Cassel le 28, et repassa la Diemel le 31 mars. Le duc de Broglie reprit ses positions, mais il avait perdu tous ses magasins. Les deux armées restèrent dans leurs camps respectifs pendant deux mois.

En juin, l'armée du bas Rhin déboucha enfin par Wesel, et

campa le 18 à Dortmund. Le duc de Broglie réunit son armée à Cassel. Le duc Ferdinand se mit entre deux; il campa le 23 à Soest, le 29 à une demi-lieue du camp de Soubise; mais, le trouvant fortement posté, il le tourna et se porta sur la ligne d'opération. Il n'en fallut pas davantage pour que Soubise abandonnât sa position et battît en retraite. Broglie se mit en mouvement le 26 juin, et le 17 juillet opéra sa réunion avec le prince de Soubise. Le duc Ferdinand les attendit au camp de Willinghausen, que couvrait la Soetzbach, la gauche étant appuyée à la Lippe. Les deux armées étaient ainsi en présence, les Français ayant 150,000 hommes, les Hanovriens 60,000. Les généraux français passèrent huit jours à tenir des conseils, et le 16 juillet ils se mirent enfin d'accord pour attaquer l'ennemi; mais ils manœuvrèrent sans ensemble, sans décision, et comme des hommes certains d'être battus. Ils ne firent rien qui vaille, perdirent 6,000 hommes et l'honneur des armes. Après ce combat, Soubise, embarrassé d'avoir tant de monde sous sa main, adhéra aux vœux du duc de Broglie pour séparer les deux armées. Le désir de l'indépendance dictait la conduite de ce maréchal. Le 27 juillet, il se porta sur Paderborn et Hameln, sur le Weser, dans le temps que Soubise se portait sur Münster, manœuvrant ainsi comme le pouvait désirer le général ennemi, qui se plaça aussitôt entre eux et fit facilement échouer les deux siéges. Broglie passa le Weser et marcha sur Brunswick; mais il fut promptement rappelé sur le Weser par la menace que fit le duc Ferdinand de se porter sur Cassel. Après une si glorieuse campagne, les armées françaises prirent leurs quartiers d'hiver. Le 16 novembre, Soubise repassa le Rhin et hiverna sur la rive gauche; le duc de Broglie se cantonna entre le Weser et la Fulda

II

Le roi de Prusse hiverna de sa personne en Saxe, où il était au commencement de la campagne. Il fut en Silésie pendant tout l'été, et revint en Saxe à la fin de l'automne. Il eut quatre armées : celle de Saxe, sous les ordres du prince Henri, était forte de 30,000 hommes; celle de Silésie, que commandait le roi, était de 50,000 hommes; un corps d'observation de 15,000 hommes, opposé aux Russes, était devant Glogau, commandé par Goltz; un autre corps d'observation de même force était campé devant Kolberg, sous les ordres du duc de Wurtemberg. Indépendamment des garnisons des places fortes, l'armée active était ainsi de 100 à 110,000 hommes; mais les vieilles troupes de Frédéric avaient péri, ses soldats étaient jeunes; les pertes des corps entiers de Fouqué et de Finck se faisaient sentir. Les alliés lui opposèrent trois armées : Daun resta constamment en Saxe, campé devant Dresde, ayant sous ses ordres une armée autrichienne et l'armée des cercles; dans le courant de la campagne, il envoya et reçut des renforts de Silésie : on peut évaluer ses forces à 60,000 hommes; Loudon commandait en Silésie 80,000 hommes; et l'armée russe, sous les ordres de Buturlin, était de 60,000. Le roi eut donc à combattre dans cette campagne près de 200,000 hommes, formés de troupes plus aguerries, mieux organisées que dans les campagnes précédentes. Cependant il triompha.

Les cours de Vienne et de Russie s'étaient promis d'opérer en Silésie avec leurs principales forces, d'y réunir leurs armées et de porter ainsi des coups décisifs. En conséquence, Daun en Saxe resta sur la défensive; il occupa le camp de

Plauen, près de Dresde, ayant des corps campés sur les hauteurs de Dippoldiswalda. L'armée des cercles se réunit sur la Saale. Daun envoya un détachemeut considérable pour renforcer l'armée de Loudon; mais, ce détachement parti, il lui restait environ 60,000 hommes. Le prince Henri, avec 36,000 hommes campés à Nossen, le contint toute la campagne et fit souvent des détachements pour couvrir la province de Magdebourg contre les partisans français du duc de Broglie. Il ne se passa rien d'important en Saxe, pendant le courant de cette campagne, qui soit digne d'être observé.

III

Loudon, renforcé du détachement que lui envoya Daun, avait 80,000 hommes; il campa dans les montagnes, sur les frontières de Silésie, attendant l'arrivée des Russes sur l'Oder pour se mettre en mouvement. L'armée russe, commandée par Buturlin, arriva le 13 juin à Posen. Le général Goltz, qui l'observait du camp de Glogau, demanda un renfort au roi pour pouvoir l'attaquer dans sa marche sur la haute Silésie. Ce renfort partit; mais Goltz mourut subitement, et le 30 juin, lorsqu'il fut remplacé par Zieten, il n'était plus temps; les Russes avaient effectué leur mouvement et paraissaient vouloir opérer leur jonction avec Loudon, à Oppeln. Aussitôt que Loudon fut instruit de leur approche, il campa le 19 à Frankenstein. Le roi se porta le 22 à Ziegenhals; Loudon, à Gross-Neisse, jugeant qu'il lui était impossible de se réunir dans la haute Silésie aux Russes; le 22, à Pannsdorf, en faisant adopter aux Russes le projet d'opérer leur réunion dans la basse Silésie, du côté de Liegnitz. Le 9 août, Loudon investit

Schweidnitz. Le 11, l'armée russe passa l'Oder à Leubus, se porta sur Parchwitz, et le 18 les deux armées se réunirent à Jauer. Par leur marche combinée, le roi se trouva cerné par des forces quadruples. Il resta trois jours dans cette position critique, mais l'ennemi n'osa rien entreprendre. Le 20 août, il prit le camp de Bunzelwitz, qu'il fortifia et arma de cent quatre-vingt-dix pièces de canon. Le 24, le général russe campa à Jauer; le 25, à Hohenfriedberg, et Loudon à Gross-Giersdorf. Le 28, les Russes se portèrent à Striegau. Le 1er septembre, Loudon soumit au général russe un projet pour attaquer le camp du roi; mais celui-ci s'y refusa entièrement. Attaqué par des forces quadruples, le roi eût été probablement forcé. Le 9 septembre, Buturlin se mit en retraite par Jauer et repassa l'Oder. Le 10, Loudon reprit son camp de Gross-Giersdorf. Des événements aussi inattendus sauvèrent le roi. Il détacha le général Platen avec quatorze bataillons et vingt-cinq escadrons pour suivre les Russes. Platen passa l'Oder à Breslau le 11 septembre, détruisit un grand nombre de leurs magasins sur la rive droite, arriva le 15 au couvent de Kobylin, y trouva un parc russe barricadé et défendu par 5,000 hommes d'infanterie, le fit attaquer, le força, prit, tua ou blessa 2,000 hommes et brûla cinq mille chariots. Le 22, il se porta à Landsberg. Le roi sortit de son camp de Bunzelwitz le 25 septembre, et se porta le 29 à Gross-Neisse. Loudon profita de ce faux mouvement, cerna Schweidnitz le 30 septembre, l'attaqua sur cinq colonnes et l'emporta par un coup de main. Il n'y avait que 3,500 hommes de garnison, qu'il fit prisonniers. Il perdit dans cette attaque 1,400 hommes, jeta dans la place dix bataillons et reprit son camp de Gross-Giersdorf. Le roi, fort étonné, revint rapidement sur ses

pas, et campa le 6 octobre à Strehlen pour couvrir Breslau. Le 25 novembre, les armées entrèrent en quartiers d'hiver. Ce fut dans ce temps qu'un gentilhomme nommé Warkotsch, ami de Frédéric, trama un complot pour le livrer aux Autrichiens; il fut découvert le jour même où il allait être exécuté. Après la prise de Schweidnitz, Loudon détacha 24 bataillons en Saxe pour renforcer Daun; mais ce général ne sut pas tirer parti de ce grand accroissement de forces, et, de ce côté aussi, les deux armées entrèrent en quartiers d'hiver.

IV

Le cabinet de Saint-Pétersbourg sentait depuis longtemps le besoin d'avoir un point d'appui qui raccourcît sa ligne d'opération et permît à ses armées d'hiverner plus près du centre de la guerre. Dans les cinq campagnes précédentes, ses armées passaient en marches la moitié de la campagne pour arriver sur le champ d'opération et pour retourner prendre leurs quartiers d'hiver en Pologne. Il avait jeté à cet effet ses yeux sur Kolberg, place forte et port de mer sur la Baltique, avec laquelle la communication par mer était facile, puisque les flottes suédoises et russes dominaient dans la Baltique. Plusieurs tentatives contre Kolberg avaient échoué dans les campagnes précédentes; cette année, l'attaque des Russes fut mieux combinée. Romanzof, avec 18,000 hommes, campa le 5 juillet à Cöslin; et, le 30, une flotte russe apparut à la vue de Kolberg, débarqua 6,000 hommes, un équipage de siége, et bombarda la place par la mer. Romanzof arriva, le 15 septembre, près du camp prussien du prince de Wurtemberg; mais, l'ayant jugé trop fort pour l'enlever d'un coup de main, il en

fit le siége en règle. Le 18 octobre, il fut repoussé et perdit 3,000 hommes dans une de ses attaques. Le général Platen, qui suivait l'armée russe, fit divers mouvements pour secourir la place et le camp retranché; il échoua et perdit un de ses corps, fort de 2,000 hommes, qui fut cerné par un détachement de la grande armée russe et posa les armes. Le 2 novembre Buturlin continua sa marche pour repasser la Vistule, se contentant de renforcer le corps de Romanzof. Le 14, le prince de Wurtemberg sortit de son camp retranché et se réunit en rase campagne au corps de Platen. Le 19 novembre, la garnison de Kolberg capitula; Romanzof hiverna autour de la place. La cour de Russie avait projeté de faire de Kolberg le centre de ses opérations pour la campagne prochaine.

V

VINGT-SIXIÈME OBSERVATION.

1° L'opération du duc Ferdinand, au mois de février, est parfaitement entendue. Il repousse les Français et s'empare de toute la Hesse en paralysant la principale armée française, qui était cantonnée sur la rive gauche du Rhin. Depuis cinq ans, le ministère français n'avait pas compris qu'il fallait tenir ses forces réunies sur la rive droite.

2° Le maréchal de Broglie, attaqué dans le fort de l'hiver par une armée égale en force, devait-il risquer une bataille pour défendre ses magasins? Le premier principe de la guerre est qu'on ne doit livrer bataille qu'avec toutes les troupes qu'on peut réunir sur le champ d'opération. Mais ce maréchal, convaincu comme il l'était de la faute que commettait la cour en divisant son armée et en tenant la plus grande partie

des troupes sur la rive gauche du Rhin, devait s'attendre à ce qui est arrivé, et réunir ses magasins dans des places fortes telles que Cassel, Marbourg, Bergen, Francfort et Hanau, de sorte qu'il pût évacuer tout le pays sans rien perdre.

3° Le renfort de 15,000 hommes qu'il reçoit de l'armée du Rhin ne paraît pas être un renfort suffisant pour justifier la retraite du duc Ferdinand, qui évacua à son tour le pays devant le duc de Broglie, leva le siége de Cassel et se retira derrière la Diemel. En effet, il avait plus de chances de succès de battre ce maréchal renforcé de 15,000 hommes, quoique n'étant pas en forces égales à lui, qu'il n'en avait à attendre que la grande armée française eût passé sur la rive droite du Rhin. Il eut tort de perdre cette occasion de ruiner l'armée du duc de Broglie.

4° Le plan d'opération du mois de juin pour entrer en campagne est toujours rédigé sur les plus faux principes de l'art de la guerre, et, si les Français n'en éprouvèrent pas plus de mal et autant qu'ils le méritaient, il faut l'attribuer à la grande supériorité numérique.

5° La conduite du prince de Soubise, après la réunion des deux armées, est ce qui attestera à jamais l'incapacité absolue de ce général, bien plus encore que le combat de Gotha et la bataille de Rosbach. La résolution qu'il prend, dans l'embarras où il se trouve, de séparer ses forces et d'envoyer le duc de Broglie à droite, pendant que lui se porte à gauche du côté du Rhin, est le maximum de l'ineptie et de l'incapacité. Cependant le soldat français d'alors valait au moins le soldat qui lui était opposé; ce qui est prouvé par les succès qu'il obtenait dans toutes les affaires de postes. La cavalerie était belle, bien montée et bien disciplinée; l'artil-

lerie était excellente; le corps du génie était le plus savant de l'Europe, et l'infanterie n'était pas mauvaise. Enfin, tout cela était composé de Français qui étaient fort humiliés de l'issue des campagnes précédentes, et désireux de relever la gloire de leurs drapeaux. Mais les généraux en chef, les généraux particuliers, étaient de la plus parfaite incapacité.

6° A la fin de la campagne, le prince de Soubise ramena son armée sur la rive gauche du Rhin, laissant le duc de Broglie, seul, exposé sur la rive droite à toutes les entreprises du duc Ferdinand pendant l'hiver.

VINGT-SEPTIÈME OBSERVATION.

1° On peut faire au roi de Prusse, dans cette campagne, le même reproche que dans les campagnes précédentes. Il avait tout à gagner à ouvrir la campagne dès le mois d'avril et à opérer contre Daun avec toutes ses forces réunies, le battre, l'écraser, le jeter en Bohême, assiéger et prendre Dresde. Il a mal à propos disséminé ses troupes. Le corps du prince de Wurtemberg à Kolberg, celui de Goltz à Glogau, étaient inutiles; s'il en eût accru son armée de Saxe, elle eût été supérieure à celle de Daun. Il pouvait être maître de Dresde à la fin d'avril, et se porter avec ses principales forces en Silésie, sur l'Oder, pour s'opposer à la jonction des Russes avec Loudon.

2° En Silésie, Frédéric a également perdu le mois de mai et le mois de juin. S'il eût marché alors contre Loudon avec son armée, renforcée de l'armée du prince de Wurtemberg et de celle de Goltz, il aurait fait éprouver un échec considérable à Loudon, ce qui eût démoralisé son armée, l'eût rendu plus circonspect, et par la suite eût augmenté les difficultés de sa jonction avec les Russes.

3° Le corps du prince de Wurtemberg, placé au camp de Kolberg, était une faute; c'était disséminer ses troupes, c'était les paralyser pendant les trois quarts de la campagne sans aucun but. Ce corps affaiblissait Kolberg au lieu d'en accroître la force, puisqu'il exigeait des magasins immenses; et enfin l'ennemi étant maître de la mer et de la terre, ce corps devait finir par être pris par famine. Si le prince de Wurtemberg eût été à Glogau, il eût doublé le corps de Goltz et probablement attaqué avec succès l'armée russe dans sa marche sur le haut Oder.

4° Le roi a mal manœuvré pendant tout le mois d'août, puisqu'il a fini par se laisser cerner par les deux armées ennemies. Pendant les journées des 15, 16, 17 août, il a dépendu de ses ennemis de consommer sa ruine, tandis que, si ce prince eût marché contre l'armée russe, avant qu'elle s'approchât, ou contre Loudon, il aurait eu deux jours pour l'attaquer isolément.

5° Lorsqu'il eut pris le camp de Bunzelwitz, sa position fut meilleure, mais encore très-mauvaise: Les forces des ennemis étaient quadruples, au moins triples des siennes, et leur étaient égales en morale. Pour maintenir ses communications avec Schweidnitz, il aurait été obligé de s'engager dans des affaires partielles qui eussent ruiné son armée. Il est même probable qu'il eût été forcé dans son camp, si le général russe eût adopté le projet de Loudon. Il fut sauvé par la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg; mais, militairement parlant, il s'est laissé cerner.

6° Ces dernières campagnes de Frédéric n'ont plus le même cachet. Il devient craintif, n'ose plus livrer de bataille. Turenne est le seul général dont l'audace se soit accrue avec

les années et l'expérience. Il est vrai cependant de dire que le grand avantage qu'avait eu le roi au commencement de la guerre, l'existence d'une armée de 120,000 hommes parfaitement disciplinés et aguerris, lorsque les Autrichiens n'avaient pas d'armée, s'affaiblissait tous les jours; puisque d'un côté sa vieille armée s'épuisait, et que de l'autre celles des ennemis se formaient et s'aguerrissaient. L'armée française elle-même, quoique si misérablement commandée, était tout autre en 1761 que dans la campagne de 1757.

CHAPITRE VIII.

CAMPAGNE DE 1762.

I

La France opéra cette campagne avec deux armées : l'une de 80,000 hommes, sous les ordres des maréchaux de Soubise et d'Estrées, dite *armée de Hesse;* l'autre de 30,000 hommes, commandée par le prince de Condé, qui cantonna pendant l'hiver sur la rive gauche du bas Rhin. Le duc Ferdinand resserra ses cantonnements dans les premiers jours de mai : sa droite était au camp de Bielefeld, composée de 20,000 Anglais; son quartier général était à Pyrmont. Luckner était sur la droite du Weser, à Eimbeck, couvrant le Hanovre. L'armée des deux maréchaux était à Korbach. Le prince Xavier de Saxe était détaché dans la Thuringe; Chevert, avec dix-huit bataillons et vingt-huit escadrons, couvrait Göttingen. Le prince de Condé était toujours sur la rive gauche du Rhin.

Le 23 juin, le duc Ferdinand arriva sur la Diemel. L'armée française se réunit à Cassel le 20 et prit position le 22 à Immenhausen. Le comte de Castries commandait un corps en avant de la droite; le comte de Stainville, avec les grenadiers de France, campait en avant de la gauche à Westuffel. Le 24,

le duc Ferdinand attaqua l'armée française; Spörcken et Luckner se portèrent sur les derrières du comte de Castries, qui, après un vif engagement, se replia sur l'armée. En même temps le duc Ferdinand passa la Diemel sur sept colonnes, et arriva en présence de l'armée française, qui était disposée à défendre ses positions avec vigueur; mais le corps anglais arriva vers dix heures du matin sur les derrières de la gauche du corps de Stainville; celui-ci fit un changement de front en arrière, soutint l'attaque avec intrépidité, mais ne fut pas secouru par les maréchaux, qui perdirent la tête, aussitôt qu'ils eurent connaissance de cette manœuvre, et battirent en retraite. Stainville fut enfoncé, mais il fit sa retraite avec sang-froid. L'armée française perdit 4,000 hommes et se retira sur Cassel. Tel fut le résultat de la bataille de Wilhelmsthal, où les Français devaient obtenir la victoire.

Les maréchaux rappelèrent Chevert et le prince Xavier, et, pour se maintenir à Cassel, adoptèrent le projet de border la Fulda sur une grande étendue. Le prince Xavier occupa l'extrême droite; il y fut attaqué, le 24 juillet, par des forces supérieures : il perdit ses positions, 1,200 hommes, 5 drapeaux, treize canons.

Pendant ce temps, le prince de Condé avait passé le Rhin à Wesel, et s'était porté à Koesfeld. Le prince héréditaire, qui lui était opposé, ne se trouva pas en force; il se retira sur Münster. La jonction à travers le pays ennemi étant tout à fait impossible, le prince de Condé reçut contre-ordre; il rétrograda, remonta le Rhin, longeant la rive droite, et arriva sur la Lahn, à Giessen. Les maréchaux évacuèrent Cassel, y laissèrent seize bataillons de garnison, rétrogradèrent sur la Lahn, et firent, le 30, leur jonction avec le prince de Condé, près

de Friedberg, sur les hauteurs de la vallée du Mein, malgré le duc Ferdinand, qui manœuvra pour s'y opposer. Le prince héréditaire eut un combat au pont d'Assenheim, dans lequel il perdit 1,500 hommes. Après cette jonction, les maréchaux se trouvèrent avoir 90,000 hommes sous leurs ordres : ils remarchèrent en avant pour débloquer Cassel : ils ne purent réussir. Leur irrésolution et l'ascendant qu'avait sur eux le duc Ferdinand permirent à ce général de barrer le chemin à 90,000 Français avec moins de 70,000 hommes. Cassel capitula le 1er novembre, et sa nombreuse garnison fut faite prisonnière de guerre, à la vue de la grande armée. Ce honteux événement laisse assez présumer quelle eût été l'issue de la campagne, lorsque, le 7 novembre, l'armée reçut la nouvelle que la paix avait été signée à Fontainebleau entre la France et l'Angleterre; ce qui mit fin à la sixième campagne du Hanovre. Le maréchal et le comte de Broglie avaient été disgraciés, et ne firent pas cette campagne.

II

La position de Frédéric n'avait jamais été si mauvaise. Le séjour des Russes en Poméranie appuyés à Kolberg, celui de Loudon à Schweidnitz, et l'occupation de Dresde par les Autrichiens, rendaient difficile le recrutement. Ses états étaient d'ailleurs épuisés, tandis qu'au contraire la cour de Vienne n'avait jamais eu des armées plus nombreuses, plus aguerries et mieux organisées. Cependant, son trésor ne pouvant suffire à un état militaire aussi considérable, elle licencia 20,000 hommes de troupes légères et 500 officiers, que Frédéric embaucha et dont il recruta son armée; ce fut une ressource.

L'impératrice de Russie, Élisabeth, mourut le 24 janvier. Pierre III, qui lui succéda, était admirateur de Frédéric; il rappela sans délai ses troupes, conclut en mai la paix avec la Prusse, et, peu de jours après, un traité d'alliance par lequel il s'engagea à fournir au roi une armée auxiliaire. Le général Czernitchef, avec 24,000 hommes, se mit en marche pour se joindre à l'armée prussienne de Silésie. Dès ce moment, le dénoûment de la guerre fut facile à prévoir; d'un état de crise le roi passait subitement à un état de prospérité. Il agit dans cette campagne avec deux armées : une en Saxe, sous les ordres du prince Henri, de quarante-huit bataillons et quatre-vingt-treize escadrons; une en Silésie, de quatre-vingt-un bataillons et cent cinquante-six escadrons, qu'il commanda en personne. Le duc de Bevern fut, pendant la première partie de la campagne, détaché dans la haute Silésie avec vingt et un bataillons et trente-six escadrons. La force totale de l'armée prussienne fut donc, dans cette campagne, de cent vingt-neuf bataillons et deux cent quarante-neuf escadrons. La cour de Vienne opposa deux armées : une sous le maréchal Daun, en Silésie, forte de cent six bataillons et cent quarante-neuf escadrons, qui détacha le général Beck avec 9,000 hommes pour couvrir la Moravie et s'opposer au duc de Bevern; l'autre, dite *armée de Saxe*, composée de cinquante-sept bataillons et de cent huit escadrons, sous les ordres du maréchal Serbelloni.

Daun sortit des montagnes, au commencement de mai, pour se rapprocher de Schweidnitz, qui avait garnison autrichienne; il campa, près de la plaine de Ranchau, au pied du Zobtenberg. Le roi était cantonné sur les deux rives de la Lohe, couvrant Breslau et observant Schweidnitz. Le 1er juillet, Czernitchef le joignit avec vingt bataillons et seize escadrons; ce qui le décida

à manœuvrer pour déposter Daun. Ne pouvant l'attaquer de front, il détacha le général de Wied avec vingt-cinq bataillons et vingt-six escadrons, pour s'emparer de Freybourg; ce qui décida Daun à rentrer dans les défilés et à prendre son camp derrière Freybourg. Pour le chasser de cette seconde position, le roi manœuvra par sa gauche, occupa le camp de Hohenfriedberg, menaçant Braunau, où étaient les grands magasins de l'armée autrichienne; mais Daun y pourvut en prenant un nouveau camp. Le roi espéra l'en déposter encore par une diversion en Bohême; ses coureurs pénétrèrent jusqu'à Königingrätz; mais Daun resta immobile. Sur ces entrefaites, le 18 juillet, Czernitchef reçut l'avis de la catastrophe de Pierre III et de l'avénement de Catherine, avec ordre de quitter sur-le-champ l'armée prussienne. Le roi obtint cependant de ce général qu'il garderait cette fâcheuse nouvelle secrète pendant trois jours, pendant lesquels il manœuvra et réussit à couper Daun de Schweidnitz, et à cerner cette ville avec soixante bataillons et cent dix escadrons. Czernitchef partit immédiatement après pour la Pologne.

De son côté, le duc de Bevern fit diverses excursions en Moravie, mais sans résultat important. Le 4 août, Schweidnitz fut investi par le général Tauenzien avec vingt et un bataillons et vingt escadrons. La garnison, forte de 11,000 hommes, était commandée par le général Guasco; Gribeauval, officier français, commandait l'artillerie. Daun, avec une armée beaucoup plus nombreuse que celle du roi, ne bougea pas de son camp de Giersdorf, et fut témoin de la prise de cette place importante, qui se défendit soixante jours de tranchée ouverte. Cependant, il voulut essayer quelque chose et appela à lui, le 10 août, le général Beck; mais le duc de Bevern suivit paral-

lèlement le mouvement de ce général. Le 14 août, Beck campa à Schönwald, le duc de Bevern à Ellgott. Daun fit partir secrètement les corps de Lacy et de Brentano pour joindre Beck, attaquer et écraser le même jour le duc de Bevern. Il espérait de l'heureuse issue de cette attaque la levée du siége de Schweidnitz. Le roi s'aperçut tard de ce détachement: il fit partir aussitôt quinze escadrons et Möllendorf avec une division d'infanterie, pour secourir le duc de Bevern; ils ne purent arriver qu'après le coucher du soleil, à la fin du combat, dit *combat de Peilau*, où le duc de Bevern montra beaucoup de talent et annula tous les efforts des Autrichiens.

Le 8 octobre, Schweidnitz capitula; 8,600 hommes posèrent les armes et se rendirent prisonniers de guerre: la garnison avait perdu 2,800 hommes pendant le siége, les Prussiens 3,600; leurs ingénieurs montrèrent peu de talent. Après la prise de cette ville, le roi détacha le général de Wied avec vingt bataillons, cinquante-cinq escadrons et soixante pièces de canon, pour renforcer son armée de Saxe. Le 24 novembre, il conclut une convention pour assurer les quartiers d'hiver des deux armées.

III

Serbelloni était campé, près de Dresde, dans le val de Plauen; le général Maguire occupait un camp près de Freyberg, et l'armée des cercles était sur la Saale; le prince Henri occupait le pont de Meissen et le camp de Wilsdruf. Le 12 mai, il se mit en mouvement, attaqua les postes avancés de l'armée autrichienne, leur fit 1,800 prisonniers, et marcha le 14 sur Freyberg, que Maguire évacua : le prince l'occupa et laissa

le général Hülsen à Wilsdruf; le 16, il se porta sur les hauteurs de Pretschendorf; Maguire, de Freyberg, s'était retiré sur Dippoldiswalda. Pendant ce temps, l'armée des cercles quitta les bords de la Saale et se porta à Chemnitz; le prince Henri détacha contre elle Seydlitz avec 8,000 hommes, dont 4,000 de cavalerie. A son approche, elle se retira à Baireuth, sur les hauteurs de Münchberg; pendant juillet et août, elle fit de vains efforts pour se réunir à l'armée sous Dresde. Elle était si mal commandée et composée de si mauvaises troupes, que la nouvelle du moindre détachement prussien sur ses flancs ou sur ses derrières la déterminait aussitôt à se retirer en toute hâte. Enfin, le 6 septembre, elle arriva au camp de Dresde, mais par l'intérieur de la Bohême. Le 7 septembre, le général Hadik prit le commandement de l'armée autrichienne de Saxe, le maréchal Serbelloni avait été rappelé: elle était alors de quatre-vingt-six bataillons et de cent soixante-sept escadrons, y compris l'armée des cercles, forte de vingt-trois bataillons et quarante-deux escadrons. Avec des forces si supérieures, il se mit en mouvement pour déloger le prince Henri. mais sans courir les chances d'une bataille.

Le 29 septembre, le prince de Löwenstein passa la Mulde, s'empara de Tharant, prit position entre Dresde et Freyberg, vis-à-vis de Wilsdruf. Le 30, le prince Henri repassa la Mulde sur quatre colonnes, et campa, la droite à Brand, la gauche à Freyberg. Le 15 octobre, la brigade prussienne de Sybourg fut battue; elle perdit 1,600 hommes et dix canons. L'armée des cercles manœuvra pour occuper Freyberg; le prince avait été obligé de l'évacuer et s'était retiré sur Reichenbach. Ainsi le général autrichien avait obtenu par des manœuvres, mais après beaucoup de lenteur et d'hésitation, ce qu'il désirait. Le

15 octobre, le prince Henri remarcha sur Freyberg sur quatre colonnes ; le 30, il attaqua l'armée des cercles, la battit et lui fit 4,500 prisonniers, lui mit hors de combat 3,000 hommes, prit vingt-huit pièces de canon et 9 drapeaux. L'armée prussienne, sur le champ de bataille de Freyberg, n'était que de vingt-neuf bataillons et soixante escadrons. L'armée des cercles, renforcée d'une garnison autrichienne, était de quarante-huit bataillons et de soixante-huit escadrons; mais les troupes de l'empire étaient sans organisation, sans officiers, sans consistance.

Le jour même de la bataille, le général de Wied passa l'Elbe avec le détachement qu'il amenait de Silésie, dans le temps que le duc Albert de Saxe arrivait à Dresde avec un détachement de l'armée de Daun. Le 2 novembre, le prince Henri fit entrer Kleist en Bohême pour détruire plusieurs magasins. Le 6, Frédéric arriva à l'armée de Saxe. Le 24 novembre, les hostilités cessèrent avec les Autrichiens ; mais les princes de l'empire n'étant pas compris dans l'armistice, Kleist les mit à contribution. Le 20 février 1763, la paix fut conclue entre la reine de Hongrie et le roi de Prusse au château de Hubertsbourg, près de Dresde, et mit fin à *la guerre de Sept Ans*. Après sept ans de combats, la paix rétablit les choses telles qu'elles étaient avant la guerre, sans qu'un seul village se trouvât avoir changé de maître.

IV

VINGT-HUITIÈME OBSERVATION.

1° Les officiers qui dirigeaient les opérations de la guerre à Versailles n'avaient aucune connaissance militaire, et les pe-

tites intrigues pour ou contre les divers généraux influaient sur la division de l'armée et, dès lors, sur le plan de campagne.

2° La marche du prince de Condé, sur la rive droite du Rhin, exposait son petit corps à un échec, et ne pouvait être d'aucune utilité pour la grande armée. S'il eût fait, au commencement de la campagne et par la rive gauche, le mouvement qu'il a fait depuis sur la rive droite pour se joindre sur le Mein, l'armée française eût été constamment réunie et n'eût point éprouvé l'échec de Cassel.

3° Dans cette campagne, les Broglie avaient été disgraciés; mais le prince de Soubise acquit tout autant de honte que dans les campagnes précédentes; ce qui prouva à l'évidence que les défaites des armées françaises, sous ses ordres, tenaient à son manque de connaissances militaires et de caractère. Le maréchal d'Estrées, qu'on lui adjoignit, y compromit et y devait compromettre sa gloire acquise à Hastenbeck.

4° La bataille de Wilhelmsthal, perdue sans combattre, est d'autant plus déshonorante pour le caractère des deux maréchaux que M. de Castries et le comte de Stainville, qui commandaient les deux corps des ailes, montrèrent de l'habileté et de la valeur; l'armée elle-même n'était plus l'armée de Crefeld, il ne lui manquait pour faire de grandes choses qu'un grand général.

5° La honte de laisser seize bataillons poser les armes dans Cassel, assiégé par une armée au plus de 60,000 hommes, devant une armée française de 90,000 hommes, qui perd son temps en vaines manœuvres et en faux mouvements, sans donner aucun combat, ne peut s'expliquer que par la nullité du prince de Soubise. Il est probable que, si la paix n'eût pas

été signée, ce faible général n'eût pas tardé à évacuer la Hesse et à se retirer précipitamment sur le Mein, justifiant ce dire du général athénien : Qu'une armée de cerfs commandée par un lion vaut mieux qu'une armée de lions commandée par un cerf.

6° Les manœuvres du duc Ferdinand sont souvent contraires aux règles de la guerre : il en eût été sévèrement puni s'il eût eu affaire à des généraux moins pusillanimes. Son plan à la bataille de Wilhelmsthal, où il fait tourner la droite et la gauche par des mouvements faits la veille de la bataille, et cela avec une armée inférieure à son ennemi, devait entraîner sa perte.

VINGT-NEUVIÈME OBSERVATION.

Le siége de Schweidnitz, que le roi de Prusse osa entreprendre devant une armée plus forte que la sienne et tout entière, est une des plus belles opérations de guerre qu'ait faites ce prince, quoique le siége ait été dirigé sans art par défaut d'ingénieurs.

TRENTIÈME OBSERVATION.

La campagne du prince Henri de Saxe a été beaucoup trop vantée. La bataille de Freyberg n'est rien, parce qu'il y a remporté la victoire sur de très-mauvaises troupes; il n'y a pas déployé de vrais talents militaires. Avec une armée inférieure, dans un pays coupé et ayant l'initiative du mouvement, ce général n'a su être en force sur aucun point et a disséminé son armée sur une ligne de plusieurs lieues. S'il eût été possible que des Prussiens fussent battus par des troupes de l'empire, le prince Henri l'eût été.

Ses dispositions pendant toute cette campagne ne doivent pas être imitées; son armée a constamment été morcelée. Il eût essuyé de grands échecs s'il eût eu affaire à un autre homme que Serbelloni. Tout général qui agira comme a agi le prince Henri s'en trouvera mal et verra se renouveler les scènes de Maxen et de Landeshut. Dans cette campagne, ce prince a constamment violé le principe que les camps d'une même armée doivent être placés de manière à pouvoir se soutenir. Les Autrichiens, qui occupaient la position centrale de Dresde et les débouchés des montagnes de la Bohême, pouvaient l'en faire cruellement repentir. La bataille de Freyberg est considérée comme le principal titre de gloire du prince Henri; c'est la seule bataille dans laquelle il ait commandé en chef. La campagne de 1761 est celle où ce prince a vraiment montré des talents supérieurs.

CHAPITRE IX.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE DE SEPT ANS.

I

Le roi de Prusse, pendant la guerre de Sept Ans, aurait tenu tête à la France, à l'Autriche et à la Russie! Ce résultat serait miraculeux. Un prince n'ayant que 4 millions de sujets aurait lutté sept années contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, qui en avaient 80 millions! Mais, en fixant un regard attentif sur les événements de cette guerre, le merveilleux disparaît sans que cela diminue l'admiration qu'inspirent les talents de ce grand capitaine.

1° La France ne doit pas être comptée parmi les puissances que Frédéric a eu à combattre, puisque, pendant toute cette guerre, les armées françaises ont été contenues sur le Rhin et le Weser par l'armée des dix princes à la solde de l'Angleterre, composée d'Anglais, Hanovriens, Hessois, Brunswickois. 2° La Russie ne voulait point accabler la Prusse; elle ne fit que ce qu'il fallait faire pour satisfaire à cet instinct ambitieux qui la portait à essayer ses armées contre des armées manœuvrières pour pouvoir un jour accomplir ses destins, dont déjà elle avait le pressentiment. 3° L'Autriche n'avait

qu'un état militaire très-faible, tandis que la Prusse, qui, de longue main, était organisée comme un camp, avait des armées nombreuses et manœuvrières.

Pendant la campagne de 1756, ni la France ni la Russie n'ont mis aucune armée en campagne. Pendant celle de 1757, l'armée russe a fait une incursion, au mois d'août, sur la Pregel, a gagné une bataille et s'en est retournée plus vite que si elle eût été battue. Pendant les quatre premiers mois de cette année, comme en 1756, le roi n'a eu que l'Autriche à combattre.

En 1758, l'armée russe a fait une seconde incursion pareille à celle de l'année précédente. Le 21 août, elle a perdu une bataille sur l'Oder et s'en est retournée en Pologne. Le roi, pendant les quatre premiers mois de la campagne et pendant l'arrière-saison, n'a eu contre lui que l'Autriche; mais il perdit tous ses avantages par l'opération mal calculée de Moravie et de Hohenkirch.

La campagne de 1759 est une répétition de la précédente. L'armée russe fait sa troisième incursion au mois d'août, bat le roi à Kunersdorf, et, fidèle à son système, elle retourne dans ses frimas. Le roi, pendant les quatre premiers mois et pendant l'arrière-saison, put écraser les Autrichiens : mais ou il ne sut pas mettre à profit un temps si précieux, ou il perdit un corps de 18,000 hommes, officiers et soldats, par l'imprudence de ses manœuvres, qui fut suivie de la capitulation de Maxen.

En 1760, c'est la même répétition. Le roi, pendant les quatre premiers mois, peut tout faire contre les Autrichiens, et cependant, à la vue de l'armée du prince Henri, qui était cantonnée en Silésie, Loudon cerne et prend un corps de

12,000 hommes, officiers et soldats. Les Russes arrivent trop tard sur l'Oder; ils ne livrent point de bataille, mais ils séjournent plus longtemps qu'à l'ordinaire; cependant ils retournent hiverner dans leurs glaces.

En 1761 et 1762, la population de la Prusse commençait à s'épuiser; les Autrichiens prirent Schweidnitz, et les Russes Kolberg. Dresde avait été pris la campagne précédente. La position du roi devenait critique; mais Élisabeth mourut : les Russes abandonnèrent la coalition et s'allièrent avec la Prusse.

Les riches subsides que Frédéric reçut de l'Angleterre lui donnèrent des moyens de lever des soldats et des officiers dans toute l'Allemagne; cela seul fit plus pour la cause de la Prusse que ne firent pour celle de l'Autriche les cinq incursions de l'armée russe.

On reproche à ce grand capitaine, 1° de n'avoir pas profité comme il le devait de l'initiative qu'il a eue en 1756; 2° de n'avoir pas frappé de grands coups pendant le printemps des cinq années suivantes, où les Russes étaient éloignés du champ d'opération; 3° les fautes qui entraînèrent les désastres de Hochkirch, de Maxen et de Landeshut; 4° les mauvaises directions données à ses deux invasions de la Bohême et à celle de la Moravie. Mais ces fautes sont éclipsées par les grandes actions, les belles manœuvres, les résolutions hardies qui lui ont valu de sortir victorieux d'une lutte aussi disproportionnée. Il a été grand surtout dans les moments les plus critiques, c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son caractère. Mais tout prouve qu'il n'eût pas résisté, une campagne, à la France, à l'Autriche et à la Russie, si ces puissances eussent agi de bonne foi; qu'il n'eût pas pu faire deux campagnes contre l'Autriche et la Russie, si le cabinet de Saint-Péters-

bourg avait permis que ses armées hivernassent sur le champ d'opération. Le merveilleux de la guerre de Sept Ans disparaît donc. Mais ce qui est réel justifie cette réputation dont a joui l'armée prussienne pendant les cinquante dernières années du siècle passé et consolide, au lieu d'ébranler, la grande réputation militaire de Frédéric.

II

On a attribué les succès que le roi avait obtenus pendant cette guerre à un nouvel ordre de tactique pour les batailles qu'il aurait inventé et que l'on a appelé *l'ordre oblique*.

Frédéric a donné, pendant la guerre de Sept Ans, dix batailles en personne et six par ses lieutenants, y compris les affaires de Maxen et de Landeshut; sur les batailles données en personne, il en a gagné sept et perdu trois; sur celles livrées par ses lieutenants, il en a perdu cinq et gagné une. Sur seize batailles, la Prusse en a gagné huit et perdu huit. Il n'est aucune de ces batailles où le roi ait employé une tactique nouvelle; il n'a rien fait qui n'ait été pratiqué par les généraux anciens et modernes dans tous les siècles.

Mais qu'est-ce donc que l'ordre oblique? Ses partisans varient : les uns disent que toutes les manœuvres que fait une armée, soit la veille, soit le jour d'une bataille, pour renforcer sa ligne sur sa droite, son centre ou sa gauche. soit même pour se porter derrière l'ennemi, appartiennent à l'ordre oblique. En ce cas, Cyrus a manœuvré dans l'ordre oblique à la bataille de Thymbrée, les Gallo-Belges à la bataille de la Sambre contre César, le maréchal de Luxembourg à Fleurus, profitant d'une hauteur pour déborder la droite de

l'ennemi; Marlborough à Höchstädt, le prince Eugène à Ramillies et à Turin, Charles XII à Pultawa. Il n'est presque aucune bataille, ancienne ou moderne, où le général qui a attaqué n'ait renforcé ses colonnes d'attaque, soit par un plus grand nombre de troupes, soit en y plaçant des grenadiers, soit par un grand nombre de canons. Si Frédéric avait imaginé cette manœuvre, il eût imaginé la guerre, qui malheureusement est aussi ancienne que le monde.

D'autres disent que l'ordre oblique est cette manœuvre que le roi faisait exécuter aux parades de Potsdam, par laquelle deux armées étaient d'abord en bataille parallèlement. Celle qui manœuvre se porte sur une des ailes de son adversaire. soit par un système de colonnes serrées, soit par un système de colonnes ouvertes, et se trouve tout d'un coup, sans que le général ennemi s'en soit aperçu, sur une de ses ailes, l'attaque de tous côtés sans que l'on ait le temps de la secourir.

1° Il est impossible qu'étant données deux lignes parallèles de 3,000 toises et placées à la distance de 900 toises, l'une de ces lignes s'incline sur l'autre de manière qu'une des ailes étant à 300 toises, l'autre soit assez éloignée pour être à l'abri et hors d'atteinte : l'armée, pendant qu'elle marche pour prendre l'ordre oblique, prête le flanc; si elle est attaquée, elle sera battue : l'aile menacée sera facilement mise hors de péril en la renforçant par la seconde ligne de l'armée ou par la réserve.

2° Il faudrait que la ligne d'opération de l'armée qui prendrait l'ordre oblique fût du côté de l'aile sur laquelle elle appuie, sans quoi elle la perdrait; ce qui exposerait à des conséquences fâcheuses. Il est deux principes de guerre qu'on ne viole point impunément; le premier, « Ne faites pas de

marches de flanc devant une armée qui est en position; » le deuxième : « Conservez avec soin et n'abandonnez jamais de gaieté de cœur votre ligne d'opération. » Aussi est-il des personnes parmi les partisans de l'ordre oblique qui veulent que la manœuvre en soit dérobée à l'ennemi, qu'il soit étonné et surpris, qu'elle soit faite de nuit, ou favorisée par des brouillards, ou couverte par des rideaux.

3° Puisque cette manœuvre doit être dérobée à l'ennemi, ce n'est pas un ordre de tactique; sa force n'est pas dans elle-même, mais en ce qu'elle surprend, étonne; elle est de la nature des embuscades, des marches dérobées, des surprises, etc. Les embuscades, les marches dérobées, les surprises, ont été pratiquées dans tous les temps, non-seulement par des troupes disciplinées, mais même par des sauvages et des troupes indisciplinées.

4° Frédéric a livré, dans la guerre de Sept Ans, dix batailles; il n'a, dans aucune d'elles, fait exécuter les manœuvres des revues de Potsdam, ni mis en usage aucune nouvelle manœuvre; toutes celles qu'il a ordonnées étaient connues et pratiquées de tous les temps. Il a fait deux mouvements à la bataille de Lowositz, en 1756 : le premier pour repousser l'attaque de la hauteur; le second, lorsqu'il a, par un mouvement de cavalerie, menacé la gauche de l'armée autrichienne, ce qui l'a décidée à repasser l'Eger. Il n'y a là aucune invention.

En 1757, les armées prussienne et autrichienne étaient égales en force : mais l'armée prussienne était composée de vieilles troupes, aguerries et disciplinées; la plus grande partie de celles du duc de Lorraine étaient fort médiocres et de nouvelle levée. A la bataille de Prague, les deux armées étaient

séparées par un ravin. Le roi marcha sur trois lignes par le flanc gauche, jusqu'à ce qu'il trouvât un débouché. Le duc de Lorraine devait marcher sur trois lignes par le flanc droit en suivant parallèlement ce mouvement, ou prendre l'initiative, faire passer à sa gauche et à son centre le ravin et attaquer la droite du roi. Il ne prit ni l'un ni l'autre de ces partis. Il se contenta de faire faire un changement de front en arrière à sa droite. De tout temps, on a vu des armées se côtoyer plusieurs fois, même plusieurs lieues, pour atteindre un débouché qui permit à l'une d'elles d'attaquer avec avantage.

Les partisans de l'ordre oblique admirent la manœuvre du roi à la bataille de Kolin; et, quoiqu'elle ait eu les suites les plus fâcheuses, qu'elle lui ait fait perdre la bataille, la moitié de son armée et deux cents pièces de canon, ce qui l'a obligé de lever le siége de Prague et d'évacuer la Bohême, ils n'en persistent pas moins dans leur engouement : rien ne peut leur dessiller les yeux. Les uns disent qu'il s'est vu arracher la victoire par la faute d'un chef de bataillon, qui a, mal à propos, ordonné un *à-droite en bataille*, et a arrêté la marche de l'armée. D'autres, plus raisonnables, qui sont frappés des inconvénients attachés à une marche de flanc devant une armée en position, mais qui n'en sont pas moins attachés à l'ordre oblique, disent que la manœuvre du roi eût dû être faite de nuit; que par là il eût évité le feu de l'armée autrichienne, qui ne l'aurait pas aperçu; qu'au jour il aurait étonné, surpris, battu, rompu et mis en déroute son adversaire. Sans doute que c'est une fort belle chose que de surprendre son ennemi; mais pourquoi s'arrêter à tourner une aile? Il vaut mieux prendre l'armée à dos, se saisir de ses parcs, de ses canons sur leurs avant-trains, de leurs munitions, des faisceaux de

fusils du camp. La perte de la bataille de Kolin doit être attribuée à la violation du premier des principes dont nous avons parlé plus haut. Si Frédéric avait eu affaire à un autre général que Daun, qui, après la bataille, resta douze jours dans son camp à chanter des *Te Deum*, il eût cruellement senti les conséquences de la violation du principe d'abandonner sa ligne d'opération. Ses débris n'eussent jamais rejoint ni ses magasins, ni l'armée devant Prague. Il ne s'en fût jamais relevé.

A la bataille de Rosbach, le prince de Soubise imagina de vouloir singer l'ordre oblique. Il fit une marche de flanc devant la position du roi. Les résultats en sont assez connus : Frédéric, à Kolin, ne perdit que son armée; Soubise, à Rosbach, perdit son armée et l'honneur.

A la fin de Zorndorf, le roi renouvela la manœuvre de Kolin. Au lieu d'attaquer la gauche de l'armée russe, qui était à portée des ponts par lesquels il débouchait, il fit une marche de flanc devant elle pour aller attaquer l'aile opposée. Les Russes, qui l'année précédente avaient déjoué une pareille manœuvre et battu le maréchal Lehwaldt à la journée de Jägersdorf, tombèrent sur le flanc des colonnes d'attaque du roi, les rompirent, les mirent en désordre : tout était perdu si l'intrépide Seydlitz, avec son incomparable cavalerie et ce coup d'œil qui le distinguait, n'y eût porté remède. L'infanterie russe n'était pas assez manœuvrière pour soutenir ses colonnes d'attaque par des échelons; elle fut rejetée dans ses carrés. La bataille se continua, l'armée prussienne eut la victoire, mais parce qu'elle fut ramenée, par la force des événements, aux vrais principes, car c'est la gauche de l'armée russe qu'elle rompit en dépit des ordres de Frédéric. L'année suivante, le

général prussien Wedell fit encore une marche de flanc à la bataille de Kay; Soltykof l'en fit repentir et lui donna une bonne leçon.

Mais, dira-t-on, vous ne parlez pas de la bataille de Leuthen; c'est le chef-d'œuvre de l'ordre oblique. Sans doute cette bataille est propre à immortaliser le caractère moral de Frédéric, et met à jour ses grands talents militaires; mais elle ne présente rien qui ressemble à la manœuvre de Potsdam. Il ne dut cette victoire qu'à la surprise; elle tient au chapitre des accidents. Si le prince de Lorraine eût eu une seule vedette en avant de son front, une patrouille, il eût été prévenu que le roi marchait par sa droite, passait dans un marais, qui semblait impraticable, pour attaquer son aile gauche; il y eût porté sa réserve, et en même temps eût fait avancer sa droite et son centre; il eût pris l'armée prussienne en flanc, en flagrant délit, et l'eût défaite. C'est étrangement s'abuser que de confondre une surprise avec un ordre constant de manœuvre.

A la bataille de Hochkirch, Daun, dira-t-on, a manœuvré dans l'ordre oblique, puisque, lorsqu'il a tiré le premier coup de fusil, il avait déjà cerné toute la droite de l'armée prussienne. Mais ce serait un étrange abus de mots. Il faut dire tout simplement que Daun a surpris l'armée du roi; ce que celui-ci a rendu possible par le mauvais camp qu'il a pris, et qu'il s'est obstiné à garder plusieurs jours. Une pareille faute ne devait jamais être faite depuis l'invention de la poudre.

La huitième bataille est celle de Kunersdorf. Le roi, au commencement de la journée, s'est trouvé perpendiculairement sur le flanc gauche de l'armée ennemie : il était donc plus que dans l'ordre oblique. Cette position n'était pas le résultat d'une manœuvre de champ de bataille, mais d'une marche qui avait

été dérobée à l'ennemi derrière des bois et des marais. Le général russe, qui avait d'abord fait front du côté de Francfort, changea de position, et en prit une par laquelle il se trouva *en potence* sur l'armée prussienne; pour déboucher, des marais impraticables s'opposèrent au dessein du roi. Il attaqua comme il se trouvait, obtint des succès sur la gauche des Russes, qu'il surprit; mais ceux-ci ayant pris leur ordre de bataille sur leur centre parallèlement à l'armée prussienne, ils obtinrent une victoire complète, qui mit la Prusse à deux doigts de sa perte.

La neuvième bataille de cette guerre, celle de Liegnitz, est une rencontre fortuite qui a sauvé Frédéric d'un danger où l'avaient engagé les plus fausses manœuvres.

La dixième bataille est celle de Torgau. Toutes les dispositions du roi y sont funestes, aussi mal conçues que mal exécutées. Si l'on jugeait Frédéric par sa conduite à cette bataille, on concevrait une faible idée de son talent. Ni à Liegnitz ni à Torgau on ne voit rien de nouveau et aucune trace de ce fameux ordre oblique.

Le vieux Frédéric riait sous cape, aux parades de Potsdam, de l'engouement des jeunes officiers français, anglais, autrichiens, pour la manœuvre de l'ordre oblique, qui n'était propre qu'à faire la réputation de quelques adjudants-majors. Un examen approfondi des manœuvres de cette guerre aurait dû éclairer ces officiers; et ce qui devait achever de faire évaporer leurs illusions, c'est que Frédéric n'a jamais manœuvré que par des lignes et par le flanc, jamais par des déploiements.

Il n'y a donc aucune de ces dix batailles qui ait un caractère particulier et nouveau. Le roi en a perdu plusieurs pour avoir,

de gaieté de cœur, fait des marches de flanc devant une armée en position. Son expérience à Kolin, à Zorndorf, celle du maréchal Lehwaldt à Jägersdorf, du général Wedell à Kay, du prince de Soubise à Rosbach, en ont prouvé le danger.

Des militaires français, admirateurs de l'ordre oblique, parmi lesquels Guibert, ont poussé l'illusion jusqu'à prétendre que les détachements du duc Ferdinand à Crefeld et à Wilhelmsthal, sur les flancs de l'armée française, étaient des corollaires brillants de l'ordre oblique, au mépris de ce principe : « Ne mettez entre les divers corps de votre ligne de bataille aucun intervalle par où l'ennemi puisse pénétrer. » Si la violation de ce principe lui a réussi, c'est que le comte de Clermont commandait les Français.

PRÉCIS

DES

GUERRES DE JULES CÉSAR.

PRÉCIS

DES

GUERRES DE JULES CÉSAR[1]

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE DES GAULES. — PREMIÈRE CAMPAGNE.

(AN 58 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

César est né l'an 99 avant Jésus-Christ; il est mort l'an 44; il a vécu cinquante-six ans. Il n'était âgé que de seize ans lorsqu'il fut en butte aux persécutions de Sylla. Il fit ses premières armes sous le préteur Thermus, mérita la couronne civique à la prise de Mitylène, passa en Cilicie, séjourna à la cour du roi Nicomède en Bithynie, fut quarante jours prisonnier des pirates, retourna à Rome après la mort de Sylla, accusa Dolabella, personnage consulaire, échoua dans sa poursuite, se retira alors à Rhodes, étudia l'éloquence à cette célèbre école.

A son retour, le peuple le nomma successivement tribun des soldats, questeur, édile, pontife. Il prononça l'oraison fu-

[1] Cette partie des Commentaires est reproduite ici d'après le *Précis des guerres de César, par Napoléon, écrit par M. Marchand à l'île Sainte-Hélène sous la dictée de l'Empereur; suivi de plusieurs fragments inédits.* Paris, Gosselin, 1836. in-8°.

nèbre de sa tante Julie, sœur de son père et femme de Marius. Au milieu des images des Jules, le peuple romain vit avec plaisir celle de Marius; depuis, il plaça au Capitole la statue de ce célèbre vainqueur des Cimbres, ce qui lui attira l'animadversion du sénat. Il rappela Cinna, son beau-frère, proscrit avec Sertorius. Il condamna à mort les sicaires de Sylla, assassins des proscrits.

Le peuple, qui le chérissait, le nomma préteur l'an 60. Sa magistrature fut orageuse. Le sénat se déclara contre lui. Il gouverna la Cisalpine, et, l'année d'après, l'Espagne, comme propréteur. Il réunit trente cohortes en Portugal. Son armée le proclama *imperator*. De retour à Rome, il sollicita à la fois le triomphe et le consulat. Il conclut avec Pompée et Crassus le premier triumvirat, et donna sa fille Julie à Pompée, qui en devint éperdument amoureux.

Nommé consul l'an 59, il se comporta comme un tribun, publia des lois agraires, distribua des terres aux pauvres, déclara Ptolémée, roi d'Égypte, et Arioviste, roi des Suèves, amis du peuple romain. Le sénat lui fut constamment opposé. Il marcha à la tête du parti de Marius.

Il fut nommé, l'an 58, gouverneur de l'Illyrie et de la Cisalpine, pour cinq ans : on lui donna trois légions. Peu de semaines après, il joignit à ces gouvernements celui de la Gaule narbonnaise, avec une quatrième légion; il en leva deux nouvelles; celle nommée *l'Alouette*, composée de Gaulois, se distingua. Il commença la guerre des Gaules avec six légions; dans le courant de la guerre, le nombre en fut porté à douze.

César a fait huit campagnes dans les Gaules, pendant lesquelles deux invasions en Angleterre et deux incursions sur la

rive droite du Rhin. En Allemagne, il a livré neuf grandes batailles et fait trois grands siéges, a réduit en provinces romaines 200 lieues de pays, qui ont enrichi le trésor de 8 millions de contributions ordinaires. César, pendant la guerre civile, a combattu en Italie, en Espagne, en Illyrie, en Égypte, en Asie, en Afrique, dans les années 49, 48, 47, 46, 45; y a livré six grandes batailles, dont quatre contre les légions romaines du parti de Pompée, et deux contre les barbares. Dans ces treize campagnes il a été vaincu trois fois, à Dyrrachium, à Alexandrie, en Afrique; mais ces échecs n'ont eu aucun effet sur l'issue de ses guerres. Ses lieutenants ont essuyé de grandes défaites, qu'il a réparées par sa présence.

II

Les Gaules étaient divisées en quatre parties : les Gaules belgique, celtique, aquitanique, et enfin la Province romaine. La Belgique était comprise entre la Seine, le Rhin et la mer; la Celtique, entre la Seine, le Rhône, la Garonne et l'Océan; l'Aquitanique, entre la Garonne et les Pyrénées; la Gaule narbonnaise ou romaine comprenait le Dauphiné, la Savoie, le Lyonnais, la Provence et une partie du bas Languedoc située sur les côtes de la Méditerranée.

Le gouvernement de César s'étendait sur la Gaule narbonnaise et sur la Gaule cisalpine : celle-ci comprenait toute la vallée du Pô; elle était bornée à l'est par le Rubicon dans la Romagne, et à l'ouest par la Magra, près du golfe de la Spezia. Ainsi il avait sous ses ordres la défense de toutes les frontières d'Italie du côté de terre, toute la ceinture des Alpes et les provinces illyriennes.

Les Gaules étaient composées de petits états, qui se gouvernaient en forme de républiques confédérées pour leurs intérêts communs. Les assemblées de la nation se tenaient dans le pays chartrain. Les Gaulois passèrent les Alpes et envahirent l'Italie septentrionale six ou sept siècles avant l'ère chrétienne; ils y fondèrent les villes de Milan, Mantoue, Vérone, etc. ce pays prit le nom de *Gaule cisalpine*. Les Romains entrèrent en Gaule pour la première fois en 209 avant Jésus-Christ. Appelés par les Marseillais, ils passèrent le Var, suivant la Corniche pour éviter les Alpes. L'an 123 avant Jésus-Christ, le consul Sextus bâtit Aix, en Provence. Les peuples d'Autun, l'année suivante, appelèrent le consul Domitius à leur secours contre les peuples d'Auvergne, qui étaient alliés aux Allobroges ou Dauphinois. Les armées se rencontrèrent près d'Avignon; les Romains furent victorieux. L'année suivante une nouvelle bataille eut lieu à l'embouchure de l'Isère dans le Rhône; les Gaulois furent battus et noyés dans cette rivière. Le Dauphiné et la Provence furent alors réduits en province romaine. Quelques années après, Rome fonda une colonie à Narbonne; ce qui étendit sa domination dans le Languedoc.

Les Helvétiens ou Suisses et les peuples du Brisgau prirent cette année, 58, la résolution de quitter leur pays pour se porter en Saintonge, près des côtes de l'Océan. Ils brûlèrent douze de leurs villes et quatre cents de leurs villages, s'approvisionnèrent de farine pour trois mois, et se mirent en marche avec leurs chariots, leurs effets, au nombre de 368,000, dont 90,000 en état de combattre. César, qui venait d'être investi du gouvernement des Gaules, accourut en toute diligence, arriva le huitième jour à Genève, fit couper le pont du Rhône. Il n'y avait dans la province qu'une seule légion ; il manda les trois

vieilles qui étaient en Illyrie et les deux nouvelles qu'il avait levées, fit construire un retranchement de 16 pieds de haut et de 6 lieues de longueur, du Rhône au Jura. Pendant qu'il était occupé de ces préparatifs de défense, les Helvétiens lui envoyèrent demander le passage au travers de la Province romaine; il leur fit une réponse négative le 13 avril (23 janvier). Ceux-ci, désespérant de forcer ses retranchements, eurent recours aux Francs-Comtois, qui furent plus traitables. Ils traversèrent le Jura et arrivèrent sur la Saône. César avait de sa personne, pendant ce temps, repassé les Alpes pour activer la marche de ses légions. Il entra à leur tête dans Lyon, arriva à Châlon-sur-Saône, surprit les peuples de Zurich, qui étaient campés sur la rive gauche de cette rivière, les détruisit entièrement, se mit à la poursuite du reste des Helvétiens, les suivit pendant quinze jours avec six légions et un corps de cavalerie de la ville d'Autun. Arrivé à une marche de cette ville, les Helvétiens l'attaquèrent à l'improviste : c'étaient des peuples intrépides. Il n'eut que le temps de placer ses quatre vieilles légions en bataille sur trois lignes, au milieu d'une colline, et les deux nouvelles, avec les bagages, au sommet. Après un combat fort opiniâtre, les Helvétiens furent battus; ils décampèrent dans la nuit même, et arrivèrent en quatre jours près de Langres, suivis par César, qui leur fit grâce, les obligea à retourner dans leur patrie et à rebâtir leurs villes. Ces peuples étaient réduits à moins d'un tiers (130,000).

III

Arioviste, roi des Suèves, avait été déclaré allié du peuple romain. Appelé en Gaule par les Auvergnats et les Francs-

Comtois, il battit les Autunois et leurs alliés dans une bataille près de Pontarlier, soumit toutes ces petites républiques à lui payer tribut et à lui livrer des otages. Plus tard il appesantit son joug sur les Francs-Comtois eux-mêmes, et s'appropria le tiers de leurs terres, qu'il distribua à 120,000 Allemands. Un plus grand nombre, attiré par cet appât, se préparait à passer le Rhin; 24,000 étaient partis de Constance, et les cent cantons des Suèves étaient déjà arrivés sur les bords de ce fleuve : la Gaule allait être ébranlée dans ses fondements, elle eut recours aux Romains.

César fit demander une entrevue à Arioviste. En ayant reçu une réponse peu satisfaisante, il passa la Saône et surprit Besançon. Après quelques jours de repos, il continua sa marche dans la direction du Rhin. Le septième jour, ayant fait un détour pour éviter les montagnes, les deux armées se trouvèrent en présence. César et Arioviste eurent une entrevue qui n'eut aucun résultat. Les Allemands étaient d'une haute taille, forts, braves. Après plusieurs manœuvres, les deux armées en vinrent aux mains, sur un champ de bataille éloigné de seize lieues du Rhin. Arioviste fut battu, son armée poursuivie jusqu'à ce fleuve, que ce prince passa sur un petit bateau. Ce désastre consterna les Germains et sauva les Gaules. César passa les Alpes de sa personne, laissant son armée dans les quartiers sous le commandement de Labienus.

Ainsi, dans cette première campagne, il livra deux grandes batailles contre les Helvétiens et les Suèves d'Arioviste, auxquels étaient mêlés des peuples de Constance, de Bohême, de Strasbourg, de Mayence.

IV

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

César mit huit jours pour se rendre de Rome à Genève; il pourrait aujourd'hui faire ce trajet en quatre jours.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Les retranchements ordinaires des Romains étaient composés d'un fossé de 12 pieds de large sur 9 pieds de profondeur, en cul-de-lampe; avec les déblais ils faisaient un coffre de 4 pieds de hauteur et 12 pieds de largeur, sur lequel ils élevaient un parapet de 4 pieds de haut, en y plantant leurs palissades et les fichant de 2 pieds en terre; ce qui donnait à la crête du parapet 17 pieds de commandement sur le fond du fossé. La toise courante de ce retranchement, cubant 324 pieds (une toise et demie), était faite par un homme en trente-deux heures ou trois jours de travail, et par douze hommes en deux ou trois heures. La légion qui était en service a pu faire ces six lieues de retranchement, qui cubaient 21,000 toises, en cent vingt heures ou dix à quinze jours de travail.

TROISIÈME OBSERVATION.

C'est au mois d'avril que les Helvétiens essayèrent de passer le Rhône. (Le calendrier romain était alors dans un grand désordre; il avançait de quatre-vingts jours : ainsi le 13 avril répondait au 23 janvier.) Depuis ce moment les légions d'Illyrie eurent le temps d'arriver à Lyon et sur la haute Saône : cela a exigé cinquante jours. C'est vingt jours après son passage de

la Saône que César a vaincu les Helvétiens en bataille rangée : cette bataille a donc eu lieu du 1er au 15 mai, qui correspondait à la mi-août du calendrier romain.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Il fallait que les Helvétiens fussent intrépides pour avoir soutenu l'attaque aussi longtemps contre une armée de ligne romaine aussi nombreuse que la leur. Il est dit qu'ils ont mis vingt jours à passer la Saône, ce qui donnerait une étrange idée de leur mauvaise organisation ; mais cela est peu croyable.

CINQUIÈME OBSERVATION.

De ce que les Helvétiens étaient 130,000 à leur retour en Suisse, il ne faudrait pas en conclure qu'ils aient perdu 230,000 hommes, parce que beaucoup se réfugièrent dans les villes gauloises et s'y établirent, et qu'un grand nombre d'autres rentrèrent depuis dans leur patrie. Le nombre de leurs combattants était de 90,000 : ils étaient donc, par rapport à la population, comme un à quatre; ce qui paraît très-fort. Une trentaine de mille du canton de Zurich avaient été tués ou pris au passage de la Saône; ils avaient donc 60,000 combattants au plus à la bataille. César, qui avait six légions et beaucoup d'auxiliaires, avait une armée plus nombreuse.

SIXIÈME OBSERVATION.

L'armée d'Arioviste n'était pas plus nombreuse que celle de César; le nombre des Allemands établis dans la Franche-Comté était de 120,000 hommes; mais quelle différence ne devait-il pas exister entre des armées formées de milices, c'est-à-dire de tous les hommes d'une nation capables de porter les armes,

avec une armée romaine composée de troupes de ligne, d'hommes la plupart non mariés et soldats de profession! Les Helvétiens, les Suèves, étaient braves sans doute; mais que peut la bravoure contre une armée disciplinée et constituée comme l'armée romaine? Il n'y a donc rien d'extraordinaire dans les succès qu'a obtenus César dans cette campagne; ce qui ne diminue pas cependant la gloire qu'il mérite.

SEPTIÈME OBSERVATION.

La bataille contre Arioviste a été donnée dans le mois de septembre et du côté de Belfort.

CHAPITRE II.

GUERRE DES GAULES. — DEUXIÈME CAMPAGNE.

(AN 57 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

Les Belges étaient de race barbare; leurs pères avaient passé le Rhin, attirés par la beauté du pays. Ils en avaient chassé les premiers habitants et s'y étaient établis. Ils étaient considérés comme les plus braves d'entre les Gaulois; les Teutons et les Cimbres craignirent de les indisposer, et les respectèrent. La défaite des Helvétiens, celle d'Arioviste et la présence de l'armée romaine, qui, contre l'usage, hivernait dans la Celtique, éveillèrent leur jalousie; ils craignirent pour leur indépendance. Ils passèrent tout l'hiver en préparatifs, et ils mirent en campagne, au printemps, une armée de 300,000 hommes, commandée par Galba, roi de Soissons, dont le contingent était de 50,000 hommes; les peuples de Beauvais en avaient fourni autant; ceux du Hainaut, 50,000; de l'Artois, 15,000; d'Amiens, 10,000; de Saint-Omer, 25,000; de Brabant, 9,000; du pays de Caux, 10,000; du Vexin, 10,000; de Namur, 30,000; et enfin 40,000 Allemands de Cologne, de Liége, de Luxembourg. Ces nouvelles arrivèrent au delà des

monts, où se trouvait César, qui leva deux nouvelles légions. Il arriva avec elles à Sens dans le courant de mai (février de notre calendrier).

Les peuples de la Celtique lui restèrent fidèles; ceux d'Autun, de Reims, de Sens, lui fournirent une armée qu'il mit sous les ordres de Divitiacus, qu'il destina à ravager le territoire de Beauvais, et il se campa avec ses huit légions à Pontavert, sur l'Aisne, territoire de Reims. Il fit établir une tête de pont sur la rive gauche, environna son camp par un rempart de 12 pieds de haut, ayant en avant un fossé de 18 pieds de largeur. L'armée belge ne tarda pas à paraître; elle investit la petite ville de Bièvre, à huit milles du camp romain. Cette ville avait une garnison rémoise; elle reçut un renfort dans la nuit; ce qui décida le lendemain Galba à marcher droit sur Pontavert. Mais, trouvant le camp parfaitement retranché, il prit position à deux milles. Il occupait trois lieues de terrain. Après quelques jours d'escarmouches, César sortit avec six légions, en laissant les deux nouvelles pour la garde du camp; mais, de peur d'être tourné, il fit élever deux retranchements de 3 à 400 toises de longueur, perpendiculaires à ses deux flancs; il les fit garnir de tours et de machines. Galba désirait tout terminer par une bataille; mais il était arrêté par le marais qui séparait les deux camps. Il espérait que les Romains le passeraient, mais ils s'en donnèrent bien de garde. Chacun rentra le soir dans son camp. Alors Galba passa l'Aisne; pendant la nuit il attaqua les ouvrages de la rive gauche, se mit à ravager le territoire rémois; mais César le battit avec sa cavalerie et ses troupes légères, et le chassa sur la rive gauche de l'Aisne. Peu de jours après les Beauvaisins apprirent que les Autunois étaient sur leurs fron-

tières et menaçaient leur capitale. Ils levèrent sur-le-champ leur camp et allèrent au secours de leur patrie. Le signal de la défection, une fois donné, fut imité; chacun se retira dans son pays. Le surlendemain les Romains firent une marche de dix lieues, donnèrent l'assaut à Soissons : ils furent repoussés; mais le lendemain les habitants se soumirent par la médiation des Rémois; ils donnèrent des otages. Alors César marcha sur Beauvais, accorda la paix à ses habitants, à la recommandation des Autunois, se contentant de prendre six cents otages. Amiens et plusieurs villes de la Picardie se soumirent également.

II

Les peuples du Hainaut, les plus belliqueux et les plus sauvages des Belges, s'étaient réunis aux Artésiens et aux Vermandois. Ils étaient campés sur la rive droite de la Sambre, à Maubeuge, couverts par une colline et au milieu d'une forêt. César marcha à eux avec huit légions. Arrivé sur les bords de la Sambre, il fit tracer son camp sur une belle colline. La cavalerie et les troupes légères passèrent la rivière et s'emparèrent d'un monticule qui domine le pays de la rive gauche, mais plus bas que celui sur lequel voulait camper l'armée romaine. Les six légions qui étaient arrivées se distribuèrent autour de l'enceinte du camp pour le fortifier, lorsque tout d'un coup l'armée ennemie déboucha de la forêt, culbuta la cavalerie et les troupes légères, se précipita à leur suite dans la Sambre, déborda sur l'armée romaine, qu'elle attaqua en tous sens : généraux, officiers, soldats, tous furent surpris; chacun prit son épée sans se donner le temps de se couvrir de ses armes défensives. Les 9e et 10e légions étaient placées sur la gauche

du camp; la 8e et la 11e sur le côté qui faisait front à l'ennemi, formant à peu près le centre; la 7e et la 12e sur le côté opposé, à la droite. L'armée romaine ne formait pas une ligne, elle occupait une circonférence; les légions étaient isolées, sans ordre, la cavalerie et les hommes armés à la légère fuyaient épouvantés dans la plaine. Labienus rallia les 9e et 10e légions, attaqua la droite de l'ennemi, qui était formée par les Artésiens, les culbuta dans la Sambre, s'empara de la colline et de leur camp sur la rive gauche. Les légions du centre, après diverses vicissitudes, repoussèrent les Vermandois, les poursuivirent au delà de la rivière; mais les 7e et 12e légions avaient été débordées et étaient attaquées par toute l'armée du Hainaut, qui formait la principale force des Gaulois : elles furent accablées. Les barbares, ayant tourné les légions, s'emparèrent du camp. Ces deux légions, environnées, étaient sur le point d'être entièrement défaites lorsque les deux légions qui escortaient les bagages arrivèrent, et que, d'un autre côté, Labienus détacha la 10e légion sur les derrières de l'ennemi : le sort changea; toute la gauche des Belges, qui avait passé la Sambre, couvrit le champ de bataille de ses morts. Les Belges du Hainaut furent anéantis, au point que, quelques jours après, les vieillards et les femmes étant sortis des marais pour implorer la grâce du vainqueur, il se trouva que cette nation belliqueuse était réduite de six cents sénateurs à trois, et de 60,000 hommes en état de porter les armes à 500. Pendant une partie de la journée les affaires des Romains furent tellement désespérées, qu'un corps de cavalerie de Trèves les abandonna, s'en retourna dans son pays, publiant partout la destruction de l'armée romaine.

III

Les peuples de Namur étaient en marche pour se joindre à ceux du Hainaut; lorsqu'ils apprirent leur catastrophe, ils se jetèrent dans la place de Falais, que la nature avait pris plaisir à fortifier : elle est sur les bords de la Mehaigne, à 6,000 toises de la Meuse, 15,000 de Namur et 15,000 de Liége.

Les peuples de Namur descendaient des Cimbres et des Teutons.

César marcha à eux en toute diligence, cerna Falais, fit construire une ligne de contrevallation de 15 milles de tour et de 15 pieds de haut, commença le siége en règle. Lorsque les barbares virent ces énormes tours des Romains s'approcher de leurs murailles avec facilité, le contraste de la puissance morale de leur ennemi avec leur faiblesse physique les saisit d'étonnement et d'épouvante : ils eurent recours à sa clémence, jetèrent leurs armes par-dessus leurs murailles et offrirent des otages. César les accueillit avec bonté; mais à minuit ces barbares coururent de nouveau aux armes, fondirent à l'improviste sur le camp romain et y portèrent l'alarme et le désordre. Ils furent repoussés, perdirent 4,000 hommes. Le lendemain, le vainqueur entra dans la place et fit vendre à l'encan tous les habitants : il y en avait 54,000.

Ainsi se termina la seconde campagne de César. Il mit ses troupes en quartiers d'hiver et repassa de sa personne dans la Cisalpine. Il a livré dans cette campagne une grande bataille, celle de la Sambre, plusieurs combats sur l'Aisne, et fait un siége. La nouvelle de si grands succès remplit de joie la ville

de Rome. Le Sénat ordonna des prières publiques pendant quinze jours: ce qui avait été jusque-là sans exemple.

IV

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

César, dans cette campagne, avait huit légions et, outre les auxiliaires attachés à chaque légion, il avait un grand nombre de Gaulois à pied et à cheval, un grand nombre de troupes légères des îles Baléares, de Crète et d'Afrique, qui lui formaient une armée très-nombreuse. Les 300,000 hommes que les Belges lui opposèrent étaient composés de nations diverses, sans discipline et sans consistance.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Les commentateurs ont supposé que la ville de Fismes ou de Laon était celle que les Belges avaient voulu surprendre avant de se porter sur le camp de César : c'est une erreur. Cette ville est Bièvre; le camp de César était au-dessous de Pontavert; il était campé, la droite appuyée au coude de l'Aisne, entre Pontavert et le village de Chaudarde; la gauche à un petit ruisseau; vis-à-vis de lui étaient les marais qu'on y voit encore. Galba avait sa droite du côté de Craonne, sa gauche au ruisseau de la Mielle, et le marais sur son front. Le camp de César à Pontavert se trouvait éloigné de 8,000 toises de Bièvre, de 14,000 de Reims, de 22,000 de Soissons, de 16.000 de Laon; ce qui satisfait à toutes les conditions du texte des Commentaires. Les combats sur l'Aisne ont eu lieu au commencement de juillet.

TROISIÈME OBSERVATION.

La bataille de Sambre a eu lieu à la fin de juillet, aux environs de Maubeuge.

QUATRIÈME OBSERVATION.

La position de Falais remplit les conditions des Commentaires. César dit que la contrevallation qu'il fit établir autour de la ville était de 12 pieds de haut, ayant un fossé de 18 pieds de profondeur : cela paraît être une erreur; il faut lire 18 pieds de largeur, car 18 pieds de profondeur supposeraient une largeur de 6 toises; le fossé était en cul-de-lampe, ce qui donne une excavation de 9 toises cubes. Il est probable que ce retranchement avait un fossé de 16 pieds de largeur sur 9 pieds de profondeur, cubant 486 pieds par toise courante; avec ces déblais il avait élevé une muraille et un parapet dont la crête avait 18 pieds sur le fond du fossé.

Il est difficile de faire des observations purement militaires sur un texte aussi bref et sur des armées de nature aussi différente. Comment comparer une armée de ligne romaine, levée et choisie dans toute l'Italie et dans les provinces romaines, avec des armées barbares, composées de levées en masse, braves, féroces, mais qui avaient si peu de notions de la guerre, qui ne connaissaient pas l'art de jeter un pont, de construire promptement un retranchement ni de bâtir une tour, qui étaient tout étonnées de voir des tours s'approcher de leurs remparts?

CINQUIÈME OBSERVATION.

On a cependant avec raison reproché à César de s'être laissé

surprendre à la bataille de la Sambre, ayant tant de cavalerie et de troupes légères. Il est vrai que sa cavalerie et ses troupes légères avaient passé la Sambre; mais, du lieu où il était, il s'apercevait qu'elles étaient arrêtées à 150 toises de lui, à la lisière de la forêt; il devait donc ou tenir une partie de ses troupes sous les armes, ou attendre que ses coureurs eussent traversé la forêt et éclairé le pays. Il se justifie en disant que les bords de la Sambre étaient si escarpés qu'il se croyait en sûreté dans la position où il voulait camper.

CHAPITRE III.

GUERRE DES GAULES. — TROISIÈME CAMPAGNE.

(AN 57 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

César voulant s'assurer une route directe de Milan dans la Gaule, par le Simplon et le Saint-Bernard, et la vallée du Rhône, détacha Galba avec la 12e légion dans le Valais; celui-ci, à peine entré dans ce pays, reçut des députés des divers cantons, qui lui demandaient la paix et lui offraient des otages. Il établit ses quartiers d'hiver dans le bourg de Martigny, qu'il fit fortifier d'un fossé et d'un retranchement. Cependant les naturels n'étaient rien moins que soumis; ils concertèrent leur soulèvement, et accoururent de toutes parts investir et attaquer les légions romaines. Le combat fut chaud et meurtrier; le succès paraissait favorable aux naturels, lorsque Galba fit une sortie par toutes les portes du camp, fondit sur eux, les mit en déroute et leur tua plus de 10,000 hommes. Malgré ce grand succès, les Romains ne se crurent pas en sûreté dans un pays si difficile, et le lendemain ils se mirent en marche pour repasser le lac de Genève et prendre leurs quartiers dans la Province.

II

A la fin de la campagne précédente, César avait détaché le jeune Crassus, qui depuis périt avec son père contre les Parthes, avec une légion, pour soumettre la Bretagne. Il s'était en effet porté sur Vannes, avait parcouru les principales villes de cette grande province, avait partout reçu la soumission des peuples et des otages. Il avait pris ses quartiers d'hiver en Anjou, près de Nantes. Cependant les Bretons, revenus de leur première stupeur, s'insurgèrent. Vannes, qui était leur principale ville, donna le signal. Ils arrêtèrent partout les officiers romains qui, pour diverses missions, étaient répandus dans la province. La ville de Vannes était grande et riche par le commerce de l'Angleterre; ses côtes étaient pleines de ports; le Morbihan, espèce de mer intérieure, assurait sa défense; il était couvert de ses bâtiments. Les confédérés, ayant jeté le masque, firent connaître à Crassus qu'il eût à leur renvoyer leurs otages, qu'ils lui renverraient ses officiers; mais qu'ils étaient résolus à garder leur liberté et à ne pas se soumettre de gaieté de cœur à l'esclavage de Rome. César, au printemps, arriva à Nantes. Il envoya Labienus avec un corps de cavalerie à Trèves pour contenir les Belges, et détacha Crassus, avec douze cohortes et un gros corps de cavalerie, pour entrer dans l'Aquitaine et empêcher que les habitants de cette province n'envoyassent des secours aux Bretons. Il détacha Sabinus avec trois légions dans le Cotentin, donna le commandement de sa flotte à Domitius Brutus : il avait fait venir des vaisseaux de la Saintonge et du Poitou, et fit construire des galères à Nantes; il tira des ma-

telots des côtes de la Méditerranée. Mais les vaisseaux des peuples de Vannes étaient plus gros et montés par de plus habiles matelots; leurs ancres étaient tenues par des chaînes de fer, leurs voiles étaient de peaux molles. L'éperon des galères romaines ne pouvait rien contre des bâtiments si solidement construits; enfin, les bords étaient très-élevés, ce qui leur donnait un commandement non-seulement sur le tillac des galères romaines, mais même sur les tours qu'il était quelquefois dans l'usage d'y élever. Les javelots des Romains, lancés de bas en haut, étaient sans effet, et les leurs, lancés de haut en bas, faisaient beaucoup de ravages. Mais les navires romains étaient armés de faux tranchantes emmanchées au bout d'une longue perche, avec lesquelles ils coupèrent les cordages, les haubans, et firent tomber les vergues et les mâts. Ces gros vaisseaux, désemparés, devenus immobiles. furent le théâtre d'un combat de pied ferme. Le calme étant survenu sur ces entrefaites, toute la flotte de Vannes tomba au pouvoir des Romains. Dans cette extrémité, le peuple de Vannes se rendit à discrétion. César fit mourir tous les sénateurs et vendit tous les habitants à l'encan.

III

Sabinus arriva dans le Cotentin, choisit un camp commode et avantageux, l'employa avec activité à se retrancher. Viridovix, général des peuples de Coutances, avait grossi son armée de tout ce qu'il avait pu attirer de gens sans aveu de toutes les Gaules. Les peuples du Mans, d'Évreux, de Lisieux, après avoir égorgé leurs sénats, qui s'opposaient à la guerre, avaient fermé leurs portes aux Romains et joint leurs troupes

à celles de Viridovix, qui se trouvait ainsi à la tête d'une armée nombreuse. Il se campa à deux milles du camp romain, qu'il ne cessa de provoquer au combat. Sabinus se servit d'un stratagème pour accroître l'audace des barbares : il leur dépêcha un faux espion qui leur dit que les Romains étaient prêts à décamper la nuit pour marcher au secours de César. A cette nouvelle, les Gaulois se précipitèrent sur le camp : les Romains, qui les attendaient, sortirent par deux portes à leur rencontre, les attaquèrent et les mirent en fuite, après de vains efforts pour se rallier. Leur déroute fut complète. Tous les peuples de la basse Normandie se soumirent.

IV

Crassus ne fut pas aussi heureux en Aquitaine. Renforcé par des troupes auxiliaires de cavalerie et par de nombreuses cohortes levées par Toulouse, Carcassonne, Narbonne et plusieurs autres villes de la Province romaine, il passa la Garonne. Les habitants allèrent à sa rencontre avec de nombreux corps de cavalerie; c'était leur principale arme. Crassus fut vainqueur et mit le siége devant Lectoure, leur capitale. Cette ville se défendit longtemps; ses habitants, ayant une très-grande quantité de mines, étaient très-habiles dans la guerre souterraine. De là, Crassus marcha contre les peuples de Bazas. Ceux-ci avaient attiré à eux un grand nombre de soldats et d'officiers qui avaient servi sous Sertorius et un bon nombre d'Espagnols. Contre l'usage des barbares, ceux-ci se tenaient tranquilles dans leur camp, qui était retranché à la romaine, attendant que la faim obligeât les Romains à quitter leur pays; mais Crassus y marcha, l'attaqua. Ils se défendirent

vaillamment; ils avaient fortifié les derrières; Crassus les força par là. Les trois quarts y furent égorgés; ils étaient 50,000. Les peuples de Bayonne, du Berry, d'Armagnac, de Bordeaux, de Dax, épouvantés par cette victoire, se soumirent.

Les peuples de Thérouanne, de la Gueldre, du Brabant, du Boulonnais n'avaient fait faire aucune soumission à César: défendus par leurs forêts, ils étaient jaloux de leur liberté. Quoique la saison fût fort avancée, César, qui avait déjà le projet de passer l'Océan la campagne suivante, marcha sur Thérouanne et se campa à l'entrée des forêts; il y fut accueilli par les naturels et ne parvint à les soumettre qu'en abattant et brûlant les bois. Après cette course, qui n'eut pas un succès complet, il mit ses troupes en quartiers d'hiver, et de sa personne se rendit dans la Cisalpine. Ainsi se termina la troisième campagne des Gaules.

V

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

L'on ne peut que détester la conduite que tint César contre le sénat de Vannes. Ces peuples ne s'étaient point révoltés; ils avaient fourni des otages, avaient promis de vivre tranquilles; mais ils étaient en possession de toute leur liberté et de tous leurs droits. Ils avaient donné lieu à César de leur faire la guerre sans doute, mais non de violer le droit des gens à leur égard et d'abuser de la victoire d'une manière aussi atroce. Cette conduite n'était pas juste; elle était encore moins politique. Ces moyens ne remplissent jamais leur but; ils exaspèrent et révoltent les nations. La punition de quelques chefs

est tout ce que la justice et la politique permettent; c'est une règle importante de bien traiter les prisonniers.

Les Anglais ont violé cette règle de politique et de morale en mettant les prisonniers français sur des pontons; ce qui les a rendus odieux sur tout le continent.

DEUXIÈME OBSERVATION.

La Bretagne, cette province si grande et si difficile, se soumit sans faire des efforts proportionnés à sa puissance. Il en est de même de l'Aquitaine et de la basse Normandie; cela tient à des causes qu'il n'est pas possible d'apprécier ou de déterminer exactement, quoiqu'il soit facile de voir que la principale était dans l'esprit d'isolement et de localité qui caractérisait les peuples des Gaules. A cette époque ils n'avaient aucun esprit national ni même de province; ils étaient dominés par un esprit de ville. C'est le même esprit qui depuis a forgé les fers de l'Italie. Rien n'est plus opposé à l'esprit national, aux idées générales de liberté, que l'esprit particulier de famille ou de bourgade. De ce morcellement il résultait aussi que les Gaulois n'avaient aucune armée de ligne entretenue, exercée, et dès lors aucun art ni aucune science militaire. Aussi, si la gloire de César n'était fondée que sur la conquête des Gaules, elle serait problématique.

Toute nation qui perdrait de vue l'importance d'une armée de ligne perpétuellement sur pied, et qui se confierait à des levées ou des armées nationales, éprouverait le sort des Gaules, mais sans même avoir la gloire d'opposer la même résistance, qui a été l'effet de la barbarie d'alors et du terrain, couvert de forêts, de marais, de fondrières, sans chemins; ce qui le rendait difficile pour les conquêtes et facile pour la défense.

CHAPITRE IV.

GUERRE DES GAULES. — QUATRIÈME CAMPAGNE.

(AN 55 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

La nation suève était la plus puissante de l'Allemagne; divisée en cent cantons, chacun fournissait 1,000 hommes armés, qui faisaient la guerre pendant une campagne et qui étaient relevés tous les ans par d'autres. Elle était errante, ne demeurait jamais plus d'un an dans la même contrée, aimait à s'environner de déserts, vivait du lait, de la chair de ses troupeaux et de sa chasse. Les hommes étaient robustes et d'une taille élevée; ils s'habillaient de peaux et avaient encore toutes les mœurs des tribus nées dans le grand désert.

Depuis trois ans cette nation s'était emparée du territoire des peuples de Berg et de Zutphen, qui, vaincus, erraient dans diverses contrées, lorsqu'ils prirent le parti de passer le Rhin à son embouchure, au nombre de 450,000 âmes. Ils s'emparèrent des terres de la Gueldre et du Brabant, et finirent par s'y établir dans l'hiver de l'année 54. La renommée exagéra leur force et leur nombre, et déjà plusieurs peuples gaulois comptaient sur leur assistance pour secouer le joug des

Romains. César passa les monts de bonne heure pour marcher à eux, reçut les députés qu'ils lui envoyèrent comme il s'approchait de leur pays. Ils ne voulaient point faire la guerre; chassés de leur pays par d'injustes agresseurs, ils demandaient des terres pour pouvoir s'y établir tranquillement. César leur refusa leur demande et continua à marcher sur eux. Un corps de 5,000 hommes de cavalerie gauloise s'étant approché de leur camp fut attaqué par 800 de ces barbares, qui le défirent entièrement. Après cet exploit, qui ne pouvait laisser aucun doute sur leur courage, les chefs et les vieillards se portèrent au camp romain en suppliants. César les fit arrêter, fit prendre les armes à son armée, marcha à l'heure même, attaqua et prit leur camp. Les débris de ces malheureux peuples repassèrent le Rhin, spécialement une grande partie de leur cavalerie, qui ne s'était pas trouvée à la bataille.

II

César demanda aux peuples de la rive droite du Rhin qu'ils lui remissent cette cavalerie, qui lui appartenait comme ayant fait partie d'une armée qu'il avait défaite; il éprouva un refus; cela lui servit de prétexte : il jeta un pont sur pilotis à Cologne, et passa le Rhin. Ses ingénieurs firent enfoncer deux pilotis en amont, à 2 pieds l'un de l'autre, et deux en aval, à 40 pieds des premiers; ces pilotis avaient un pied et demi d'équarrissage; ils les réunirent par une poutre qui formait le chapeau et qui avait 2 pieds d'équarrissage. Ils firent autant de piles que l'exigeait la largeur de la rivière. Des madriers, des fascines formèrent le tablier du pont, qui fut construit en dix jours, à compter du moment où les matériaux arrivèrent

à pied d'œuvre. César fut accueilli sur la rive droite du Rhin par les peuples de Cologne; mais les Suèves coururent aux armes, se réunirent en assemblée générale et se montrèrent très-hostiles; ce qui le décida à repasser le Rhin et à brûler son pont après avoir séjourné dix-huit jours sur la rive droite, et n'y avoir rien fait.

III

Du Rhin, César se rendit au port de Boulogne; la flotte de Vannes y était arrivée. Il embarqua, sur quatre-vingts transports et quelques galères, la 7ᵉ et la 10ᵉ légion, réunit sa cavalerie au port d'Étaples et en chargea dix-huit gros vaisseaux de charge. Il osa s'assurer de la fidélité des Gaulois, se saisit d'un grand nombre d'otages, et laissa Sabinus pour commander son armée. Il leva l'ancre à dix heures du matin; il mouilla sur le rivage d'Angleterre, mais devant des côtes fort élevées; il rallia tout son convoi, et, à trois heures après midi, au moment où la marée devenait favorable, il leva l'ancre et se porta à trois lieues de là, où il opéra sa descente sur une plage plate et unie. Les habitants défendirent le débarquement avec opiniâtreté, mais ils furent battus. Commius, roi d'Arras, qui avait précédé l'armée romaine pour préparer les esprits, fut d'abord arrêté et mis en prison; mais, depuis, les barbares, épouvantés, le relâchèrent et le mirent à la tête des députés qu'ils envoyèrent à César, qui leur accorda la paix moyennant qu'ils lui donneraient des otages. Quatre jours après, les dix-huit bâtiments qui portaient la cavalerie arrivèrent en vue des côtes; mais, accueillis par une furieuse tempête, ils devinrent les jouets de l'Océan. A la pleine lune, de grandes marées inondèrent son camp, surtout la plage où étaient échoués ses

bâtiments, qui éprouvèrent beaucoup de dégâts. Ces deux accidents malheureux, et surtout la vue du petit nombre de troupes dont était composée l'armée romaine, encouragèrent les habitants, qui, revenus de leur première surprise, ayant eu le temps de se concerter, coururent aux armes, surprirent la 7e légion pendant qu'elle était au fourrage, et l'enveloppèrent. La 10e légion arriva à temps pour la dégager. A quelques jours de là les barbares attaquèrent avec force, mais vainement, le camp des Romains; ils furent repoussés. César s'embarqua avec son armée et arriva heureusement dans les Gaules quelques jours avant l'équinoxe. Le mauvais succès de cette expédition, ainsi que celle sur la rive droite du Rhin, fut l'objet des sarcasmes de ses ennemis et des jaloux qu'il avait à Rome. Cependant le sénat ordonna vingt jours de prières publiques.

IV

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Les deux incursions que tenta César dans cette campagne étaient toutes les deux prématurées et ne réussirent ni l'une ni l'autre. Sa conduite envers les peuples de Berg et de Zutphen est contre le droit des gens. C'est en vain qu'il cherche dans ses Mémoires à colorer l'injustice de sa conduite; aussi Caton le lui reprochait-il hautement. Cette victoire contre les peuples de Zutphen a été du reste peu glorieuse; car, quand même ceux-ci eussent passé le Rhin effectivement au nombre de 450,000 âmes, cela ne leur donnerait pas plus de 80,000 combattants, incapables de tenir tête à huit légions soutenues

par les troupes auxiliaires et gauloises, qui avaient tant d'intérêt à défendre leur territoire.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Plutarque vante son pont du Rhin, qui lui paraît un prodige; c'est un ouvrage qui n'a rien d'extraordinaire et que toute armée moderne eût pu faire aussi facilement. Il ne voulut pas passer sur un pont de bateaux, parce qu'il craignait la perfidie des Gaulois, et que ce pont ne vînt à se rompre. Il en construisit un sur pilotis en dix jours; il le pouvait faire en peu de temps : le Rhin, à Cologne, a 300 toises; c'était dans la saison de l'année où il est le plus bas; probablement qu'il n'en avait pas alors 250. Ce pont pouvait avoir cinquante travées, qui, à cinq pilots par travée, font deux cent cinquante pilots; avec six sonnettes il a pu les enfoncer en six jours, c'est l'opération la plus difficile; le placement des chapeaux et la construction du tablier sont des ouvrages qui se font en même temps : ils sont d'une nature bien plus facile. Au lieu de mettre ces cinq pilots comme il les a placés, il eût été préférable de les planter tous les cinq à la suite les uns des autres, à 3 pieds de distance, en les couronnant tous par un chapeau de 18 à 20 pieds de long. Cette manière a l'avantage que, si un des pilots est emporté, les quatre autres résistent et soutiennent les travées.

TROISIÈME OBSERVATION.

C'est ainsi que l'ingénieur comte Bertrand l'a fait en 1809 sur le Danube, à deux lieues au-dessous de Vienne, vis-à-vis de l'île Lobau. Le Danube est une tout autre rivière que le Rhin. Ce premier fleuve de l'Europe a là 500 toises de large, 28 pieds de profondeur. Le Rhin à Cologne, dans le moment

où César le passa, n'avait pas 15 pieds de profondeur. L'ingénieur français construisit trois ponts sur pilotis, enfonça 2,400 pilotis en vingt jours. Le Danube, vis-à-vis de l'île Lobau, est séparé par une petite île; le premier bras avait 275 toises, l'île 50, et le deuxième bras 175 toises; total 500 toises. Le grand courant était dans le petit bras qui était sur la rive gauche. Il fit sur le grand bras quarante-cinq travées, éloignées chacune de 6 toises; chaque travée, supportée par six pilots couronnés par un chapeau, avait 20 pieds de longueur. Les pilots étaient enfoncés de 10 pieds en terre et sortaient de 6 pieds au-dessus de l'eau; ils avaient 30 à 36 pieds de longueur. Quatre petites sonnettes suffirent pour faire cet ouvrage en dix jours: chaque sonnette était portée sur un bateau; le mouton pesait 600 livres. Les chapeaux étaient assemblés par des boulons de fer de 18 pouces avec des crampons. Les traverses et les croix de saint André étaient entaillées et boulonnées. Il y eut plus de difficultés pour le petit bras; le courant était extrêmement rapide: il arrachait un pilot en une heure s'il restait abandonné à lui-même; il fallut l'attacher au bateau de la sonnette aussitôt qu'il était enfoncé en attendant le deuxième pilot et qu'on les eût liés ensemble. On éprouvait aussi beaucoup de peine à faire arriver le pilot au fond de l'eau : aussitôt qu'il touchait terre et qu'on commençait à le battre, il était agité avec une telle violence qu'il mettait le feu au bateau. Il eût été impossible de battre les pilots du milieu du petit bras avec une sonnette ordinaire; l'ingénieur prit à Vienne des sonnettes soutenues sur deux bateaux qui servaient au grand pont de cette ville. Si l'on se fût servi de ces sonnettes tout d'abord, il eût achevé le pont du petit bras en même temps que celui du grand bras, en dix

jours. Le tablier du pont fut chargé de grosses poutres pour diminuer l'oscillation produite par la force du courant. Au moment où l'on construisait ce pont on était en juin : la fonte des neiges avait fait croître le cours du Danube de 10 à 12 pieds; un mois plus tard la construction du pont eût été plus facile. Les pilotis avaient jusqu'à 50 pieds de long.

Pendant ces mêmes vingt jours le général Bertrand fit, à 30 toises au-dessus, une estacade qu'il couronna ensuite par des chapeaux, sur lesquels il établit un tablier; ce qui forma un second pont de 8 pieds de large, pour l'infanterie et la cavalerie. Les piles étaient composées seulement de trois pilots.

Enfin, à 600 toises plus haut, il établit une estacade formée par un double rang de pilots, sur une longueur de 800 toises, qui protégeait les deux ponts. Il construisit en outre deux ponts sur pilotis, de 50 toises, sur un petit bras qui traverse l'île Lobau, et un de 60 toises, entre l'île et la rive gauche du fleuve. L'île Lobau avait 1,800 toises de large. Le travail de ces ponts équivaut à dix fois au moins celui de César : il fut cependant fait en vingt jours, du moment où il fut ordonné; avec quelques sonnettes de plus, il aurait pu être fait en moins de dix jours. Celui de César a été fait en dix jours, à compter du moment où les matériaux étaient arrivés à pied d'œuvre. On a employé à ces ponts du Danube 900 poutres de 45 à 50 pieds de long sur 2 pieds d'équarrissage, 2,500 poutres de 35 à 40 pieds, sur 15 à 18 pouces d'équarrissage, et 9,000 madriers de 36 pieds de long sur 9 pouces de largeur et 2 d'épaisseur.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Napoléon fit construire en outre un pont de bateaux de

80 toises d'une seule pièce. Les pontonniers d'artillerie y employèrent vingt-deux pontons : ils se servirent d'un bras de la rivière qui était couvert par une île. Ils lièrent ces vingt-deux pontons entre eux par des poutrelles; ils construisirent le tablier, et la nuit de l'attaque ce pont descendit le long de la rive française, fut amarré par un de ses bouts, et opéra sa conversion en très-peu de minutes; il fut amarré à la rive opposée. Les colonnes d'infanterie défilèrent sur-le-champ au pas de charge, au grand étonnement et à la grande surprise de l'ennemi, qui avait calculé avoir deux heures devant lui.

Les ponts d'une seule pièce doivent être perfectionnés. Il n'est pas nécessaire d'avoir un des bras de la rivière; à la nuit tombante les haquets peuvent arriver au bord de la rivière, y décharger les pontons sur un terrain à plan incliné; en deux heures une compagnie de pontonniers peut construire le pont sans employer ni clous ni marteaux, seulement avec des vis. Le pont doit être alors jeté à l'eau par l'effort simultané de 4 à 500 hommes; il faut le faire aussitôt converger jusqu'à la rive opposée, et à l'instant même la colonne d'infanterie débouchera en masse.

Peut-on jeter un pont d'une seule pièce sur des rivières comme le grand bras du Rhin et le grand bras du Danube, avec des pontons pesant 1,500 livres? Si cela est possible, comme on est fondé à le penser, il faudrait alors construire le pont dans l'eau le long de la rive, aussi pendant la nuit, parce que, la rivière ayant plus de 200 toises de largeur, l'ennemi placé sur la rive opposée ne pourra pas s'en apercevoir. L'expérience fera connaître s'il est nécessaire de soutenir le mouvement de ce pont par trois ou quatre bateaux ancrés au milieu du courant, pour éviter qu'il ne se rompe au moment

où, par sa conversion, il touche la rive opposée ; ou, si l'on pense que cela n'est pas nécessaire et que, le système d'assemblage étant bien entendu, il aura assez de force pour soutenir ce choc, sauf plus tard à jeter quelques ancres pour dominer l'effort du courant sur le centre, en peu d'heures, de huit heures du soir à minuit, le passage de la rivière serait effectué. Quel résultat!

Les bateaux peuvent contenir des tirailleurs qui, aussitôt que le pont a commencé à converger, fassent feu en amont et en aval; on peut même y placer des pièces de 4 en chandeliers et un tablier au pont-levis sur le devant.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Les gros bateaux de navigation sont plus propres que toute autre chose à la construction des ponts provisoires sur les grandes rivières, sur les derrières d'une armée, parce que les bateaux pris dans le pays sont en général très-grands et d'un excellent service; mais les pontons sont bien délicats pour servir aux ponts que l'on jette sur une rivière devant l'ennemi; ils sont bien exposés à des accidents; ils font de l'eau, soit par l'effet de la sécheresse, soit par celui de la mitraille ou du boulet, et ils sont submergés si le poids qui passe dessus est trop considérable, soit par un mouvement précipité d'infanterie, soit par la réunion de plusieurs grosses pièces sur un point; enfin ils sont transportés sur des haquets, qui sont de toutes les voitures d'artillerie les plus incommodes, les plus lourdes, puisque la moindre a 18 pieds de long et que le ponton ordinaire en a jusqu'à 30; ce qui a l'inconvénient: 1° qu'ils n'échappent jamais aux regards des espions et des observateurs, et c'est cependant de toutes les voitures de l'ar-

tillerie celles qu'il importerait le plus de cacher à la connaissance de l'ennemi; 2° qu'étant obligées d'approcher des bords de la rivière avec beaucoup de silence pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi placé sur la rive opposée, elles ne le peuvent faire qu'avec les plus grandes difficultés, parce qu'aux approches des fleuves il se trouve souvent des marais, des flaques d'eau ou des digues.

SIXIÈME OBSERVATION.

Il paraîtrait donc convenable, pour obvier à tous ces inconvénients, de diviser le ponton en quatre bouées, chacune de 8 ou 9 pieds de long, ayant à elles quatre la capacité d'un ponton propre à passer de grandes rivières, que l'on réunirait entre elles par des crochets; ce qui aurait l'avantage, 1° que ces bouées ne pèseraient pas plus de 5 à 600 livres et seraient dès lors très-maniables; 2° qu'elles pourraient être portées sur toutes espèces de voitures, que l'observateur ne saurait les distinguer des autres voitures d'artillerie; 3° que la pile, se trouvant alors composée de deux, trois ou quatre bouées, on peut, sans faire souffrir le service, en retirer une pour la raccommoder. On pourrait ne composer les piles que de deux ou trois bouées lorsque l'on n'en aurait pas un assez grand nombre pour compléter la pile à quatre bouées.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Ces bouées pourront s'enfoncer de quelques pouces dans l'eau sans que le pont coure aucun danger. Ces quatre bouées, qui équivalent donc à un ponton, n'auraient que la moitié de la capacité du ponton; car sur 155 pieds cubes que déplace un ponton, 76 pieds par ponton sont pour la partie du ponton

qui est hors de l'eau, et qui ne doit jamais être submergée qu'en cas imprévu, afin d'être à l'abri de tout. Ainsi quatre bouées de cuivre ou de bois, chacune de la capacité de 20 pieds cubes, feront un meilleur service que le ponton actuel de 155 pieds cubes.

HUITIÈME OBSERVATION.

Le liége pèse 16 livres par pied cube, l'eau 70 livres; chaque pied cube de liége peut porter 54 livres. Un ponton qui serait de liége et tout plein pèserait 1,600 livres, déplacerait 100 pieds cubes et pourrait porter 5,400 livres; en ôtant 1,000 livres pour le poids du tablier, fait de madriers et de poutrelles, il resterait 4,400 livres, ce qui est suffisant pour le passage des voitures de campagne. En partageant ce ponton de liége en quatre bouées, chacune étant de 25 pieds cubes, elles pèseraient 400 livres et porteraient 1,350 livres. Que d'avantages n'aurait pas un pont fait ainsi! Le choc des corps étrangers, les différences de l'atmosphère, le feu du canon ne le feraient jamais submerger; il aurait le vrai caractère d'une machine de guerre : dureté, solidité, simplicité. Un pont ainsi composé, on pourrait, selon les circonstances, le former d'une, deux, trois, quatre, cinq ou même six bouées par pile, selon le nombre qu'on en aurait, la largeur de la rivière et le besoin du service. Les voitures qui porteraient ces bouées ne seraient plus obligées d'approcher de la rivière; ces bouées pourraient y être facilement transportées à bras d'hommes pendant l'espace de 100 ou 200 toises.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Les Orientaux se servent de peaux de bouc pour passer les

rivières. Une outre se compose de 9 pieds cubes et a une surface de 36 pieds carrés de peaux, qui pèsent 18 livres: dix de ces outres pèsent 180 livres, forment une pile égale à un ponton de cuivre. Ainsi une voiture seule pourrait en porter de quoi faire dix piles ou de quoi jeter un pont sur une rivière de 30 toises. On peut objecter la délicatesse de ces outres, qui peuvent si facilement crever; mais la réponse est dans la composition de la pile, qui, étant formée de dix outres, laisse peu de craintes à avoir.

12 livres de liége forment une ceinture qui s'attache sous les aisselles et suffisent pour faire surnager un homme de manière qu'il puisse faire usage de son fusil. Quelques-unes de ces ceintures, avec un nombre égal de souliers de liége et de pantalons de toile imperméable, seraient nécessaires dans chaque compagnie de pontonniers, tant pour leur permettre de prendre les bateaux que pour leur donner plus d'assurance en travaillant dans l'eau à la construction des ponts.

DIXIEME OBSERVATION.

Une ceinture de peau de bouc, composée de six parties contenant ensemble un pied cube d'air, attachée sous les aisselles, fait surnager l'homme et ne pèse qu'une demi-livre. La division en six compartiments a l'avantage que, si un, deux ou même trois viennent à crever, les trois autres suffisent pour faire surnager l'homme. De pareilles ceintures, qui ne donnent aucun embarras et n'ont aucun poids, seraient, ainsi que des souliers de liége et des pantalons de toile imperméable, d'un fort bon usage pour être délivrés, selon les circonstances, à de bons tirailleurs, pour manœuvrer sur des étangs, des bras de rivières, des fossés, et il devrait en être délivré un certain

nombre à chaque compagnie d'infanterie. Il est surtout nécessaire d'avoir un grand nombre de très-bons nageurs dans chaque compagnie de cavalerie et d'infanterie.

ONZIÈME OBSERVATION.

César échoua dans son incursion en Allemagne, puisqu'il n'obtint pas que la cavalerie de l'armée vaincue lui fût remise, pas plus qu'aucun acte de soumission des Suèves, qui au contraire le bravèrent. Il échoua également dans son incursion en Angleterre. Deux légions n'étaient plus suffisantes; il lui en eût fallu au moins quatre, et il n'avait pas de cavalerie, arme qui était indispensable dans un pays comme l'Angleterre. Il n'avait pas fait assez de préparatifs pour une expédition de cette importance; elle tourna à sa confusion, et l'on considéra comme un effet de sa bonne fortune qu'il s'en était retiré sans perte.

CHAPITRE V.

GUERRE DES GAULES. — CINQUIÈME CAMPAGNE.

(AN 54 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

Pendant l'hiver César se rendit en Illyrie. Les Pirustes en ravageaient les frontières; mais, à son approche, ces peuples lui envoyèrent des ambassadeurs, payèrent tous les dommages qu'ils avaient faits et fournirent des otages.

Les peuples de Trèves étaient partagés en deux factions sous Indutiomare et Cingetorix; ce dernier était dévoué aux Romains. A l'approche de César à la tête de six légions, ces peuples se soumirent et lui donnèrent deux cents otages.

Vingt-huit galères et six cents bâtiments de transport étaient prêts sur les côtes du Pas-de-Calais; quarante, qui des ports de la Belgique se rendaient au point de réunion, furent assaillis par de gros temps et dispersés dans la mer du Nord. César embarqua cinq légions et 2,000 chevaux, laissant Labienus avec trois légions et 2,000 chevaux pour garder les côtes et surveiller les Gaulois en son absence.

Il leva l'ancre au coucher du soleil, par un vent sud-ouest qui manqua à minuit; il aborda sur la même plage où il avait

abordé l'année précédente. Les barbares, intimidés à la vue d'une flottille si nombreuse, ne défendirent pas le débarquement; ils s'étaient campés à quatre lieues dans l'intérieur des terres. César marcha à eux, les força; et, comme il se préparait à suivre ses succès, il fut rappelé à son embarcadère pour réparer le mal qu'une tempête avait fait éprouver à sa flottille : quarante bâtiments avaient coulé bas; presque tous étaient plus ou mois endommagés. Il profita des dix jours qu'il lui fallut afin de remettre ses bâtiments en état pour environner son camp d'un bon retranchement; il tira à terre tous ses bâtiments.

Cependant Cassivellaunus, qui régnait sur la rive gauche de la Tamise, avait été nommé par les naturels du pays commandant de leur armée. Il s'approcha du camp des Romains, ce qui donna lieu à divers combats où il fut battu, rejeté au delà de la Tamise, et fut poursuivi. César passa cette rivière de vive force, s'empara de la capitale de Cassivellaunus; ce n'était qu'un bois retranché. Il y avait loin de cette capitale à Londres! Il fit reconnaître Mandubratius pour roi des peuples des comtés d'Essex et de Middlesex. Ce jeune homme était venu le trouver en Gaule, implorer sa protection contre les ennemis de sa maison, qui avaient fait mourir son père. Pendant ce temps les peuples du comté de Kent attaquèrent le camp romain, où était renfermée la flottille, mais ils furent repoussés. Cependant l'équinoxe d'automne s'approchait; ce qui décida les Romains à s'embarquer et à rentrer en Gaule.

César dit que les maisons de ces insulaires sont bâties comme celles des Gaules; qu'ils ont quantité de bétail, que leur monnaie est de cuivre ou de morceaux de fer; qu'il y a des mines d'étain dans l'intérieur, des mines de fer sur

les côtes, mais peu abondantes; qu'il n'y vient ni sapins ni hêtres; qu'il leur est défendu de manger des poules, des lièvres et des oies; que le climat y est plus tempéré que celui de la Gaule; qu'ils n'ensemencent pas leurs terres; qu'ils vivent du lait et de la chair de leurs troupeaux; qu'ils se peignent le corps avec des pastels, ce qui les rend comme du vert de mer: qu'ils laissent croître leurs cheveux et se rasent tout le corps, excepté la tête et la lèvre supérieure; qu'une femme y est commune à dix ou douze frères ou parents.

II

La récolte ayant été mauvaise, les vivres furent rares dans les Gaules, ce qui décida César à étendre ses quartiers d'hiver : il plaça une légion dans le pays de Thérouanne, une dans le Hainaut, sous les ordres de Cicéron, une en Normandie, une dans le Rémois, trois sous les ordres de Labienus dans la Belgique; la 8e et cinq autres cohortes dans le pays de Liége, près de Tongres, entre la Meuse et le Rhin, sous les ordres de Sabinus. L'esprit des Gaulois étant en fermentation, il jugea nécessaire d'hiverner lui-même dans la province. Un seigneur chartrain descendant des souverains de ce pays, et que César avait établi pour récompenser son attachement aux Romains, fut publiquement assassiné par ses compatriotes. Les Gaulois n'aimaient pas les rois imposés par les étrangers. Il y avait quinze jours que Sabinus avait retranché son camp, lorsque Ambiorix et Cativolcus, chefs des pays de Liége, se présentèrent pour l'insulter. Ayant été repoussé, Ambiorix parvint à persuader à Sabinus que tous les Gaulois étaient révoltés et attaquaient à l'heure même les divers quartiers d'hiver des

Romains ; que, dans deux jours, les Allemands arriveraient en grand nombre ; qu'il n'avait donc pas un instant à perdre pour se retirer. Sabinus y ajouta foi, leva son camp à la pointe du jour ; bientôt il fut enveloppé par les barbares ; ses quinze cohortes furent entièrement égorgées, rien n'en échappa. Au dernier moment, les soldats romains se tuèrent entre eux pour n'être pas victimes des cruautés de leurs ennemis.

III.

Après ce coup de main, Ambiorix se rendit à Namur avec son armée, de là chez les peuples du Hainaut, soulevant les Gaulois sur son passage. Partout on prit les armes : bientôt il eut une armée que grossirent les soldats de Courtray, de Bruges, de Louvain, de Tournay, de Gand ; il attaqua alors le camp de Cicéron. Quelques soldats qui étaient hors du camp pour faire des fascines et du bois furent massacrés, les autres coururent aux armes, repoussèrent l'assaut des barbares. Cicéron employa toute la nuit à construire 120 tours avec le bois qu'il avait dans le camp ; les ennemis donnèrent un nouvel assaut le lendemain, comblèrent le fossé, mais ils furent encore repoussés ; ce qui se renouvela pendant sept jours. Alors les Gaulois formèrent une contrevallation, élevant un rempart de 11 pieds de haut, et creusèrent un fossé de 15 pieds de profondeur. Ils n'avaient point d'outils ; ils coupaient les gazons avec leurs épées, portaient la terre dans leurs mains ou avec leurs habits ; ces lignes, qui avaient 5 lieues de tour, furent achevées en trois heures. Les jours suivants ils élevèrent des tours, préparèrent des faux, des tortues, imitant en tout l'art des Romains. Un grand vent s'étant élevé, ils lancèrent

dans le camp des pots à feu, des javelots avec des matières incendiaires; ils réussirent à mettre le feu au camp. Ils profitèrent de ce moment pour donner un nouvel assaut, mais sans succès; ils approchèrent alors une tour des remparts, mais Cicéron la leur brûla. Enfin un esclave gaulois parvint jusqu'à César avec une lettre; celui-ci était alors à Reims; il réunit deux légions et vola au secours de son lieutenant. Un cavalier gaulois attacha une lettre de César à son javelot et la lança dans le camp de Cicéron; le javelot s'attacha à une tour, y demeura deux jours, et le troisième seulement il fut découvert. Aussitôt que les assiégeants furent instruits de la marche des Romains, ils levèrent le siége, et, au nombre de 60,000, marchèrent à leur rencontre. César, n'ayant que 8,000 hommes, jugea prudent de camper, de se retrancher et de se tenir renfermé dans son camp. Les barbares s'enhardirent, insultèrent les Romains, qui alors sortirent par toutes les portes, tombèrent sur eux et les mirent en déroute, et le même jour il rejoignit Cicéron. A la revue de la légion, les neuf dixièmes se trouvèrent blessés. De là César se porta à Amiens pour y passer son quartier d'hiver. Toutes les Gaules étaient en fermentation. Les habitants de Sens, mécontents d'un roi que leur avait donné César, voulurent le faire mourir et déclinèrent la juridiction de César. Les peuples d'Autun et de Reims seuls restèrent fidèles.

IV

Indutiomare, de Trèves, sollicitait les peuples d'Allemagne de passer le Rhin; il leur disait que les meilleures troupes de l'armée romaine étaient détruites; qu'il fallait qu'ils vinssent soutenir les Gaulois. Assuré des peuples de Namur, du Hainaut,

de Chartres, de Liége, il se mit en campagne et assaillit la légion de Labienus, qui campait dans une position avantageuse. Labienus se laissa insulter plusieurs jours par les barbares; mais, lorsqu'il eut reçu la cavalerie que lui envoyaient les alliés fidèles, il fit une sortie, défit les ennemis, tua Indutiomare; ce qui remit un peu de tranquillité dans les Gaules.

V

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

La seconde expédition de César en Angleterre n'a pas eu une issue plus heureuse que la première, puisqu'il n'y a laissé aucune garnison ni aucun établissement, et que les Romains n'en ont pas été plus maîtres après qu'avant.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Le massacre des légions de Sabinus est le premier échec considérable que César ait reçu en Gaule.

TROISIÈME OBSERVATION.

Cicéron a défendu pendant plus d'un mois avec 5,000 hommes, contre une armée dix fois plus forte, un camp retranché qu'il occupait depuis quinze jours : serait-il possible aujourd'hui d'obtenir un pareil résultat?

Les bras de nos soldats ont autant de force et de vigueur que ceux des anciens Romains; nos outils de pionnier sont les mêmes; nous avons un agent de plus, la poudre; nous pouvons donc élever des remparts, creuser des fossés, couper des bois, bâtir des tours en aussi peu de temps et aussi bien

qu'eux. Mais les armes offensives des modernes ont une tout autre puissance, et agissent d'une manière tout autre que les armes offensives des anciens.

Les Romains doivent la constance de leurs succès à la méthode, dont ils ne se sont jamais départis, de se camper tous les soirs dans un camp fortifié, de ne jamais donner bataille sans avoir derrière eux un camp retranché pour leur servir de retraite et renfermer leurs magasins, leurs bagages et leurs blessés. La nature des armes dans ces siècles était telle, que, dans ces camps, ils étaient non-seulement à l'abri des insultes d'une armée égale, mais même d'une armée supérieure; ils étaient les maîtres de combattre ou d'attendre une occasion favorable. Marius est assailli par une nuée de Cimbres et de Teutons; il s'enferme dans son camp, y demeure jusqu'au jour où l'occasion se présente favorable; il sort alors, précédé par la victoire. César arrive près du camp de Cicéron; les Gaulois abandonnent celui-ci et marchent à la rencontre du premier; ils sont quatre fois plus nombreux : César prend position, en peu d'heures retranche son camp, y essuie patiemment les insultes et les provocations d'un ennemi qu'il ne veut pas combattre encore. Mais l'occasion ne tarde pas à se présenter belle; il sort alors par toutes les portes : les Gaulois sont vaincus.

Pourquoi donc une règle si sage, si féconde en grands résultats, a-t-elle été abandonnée par les généraux modernes? Parce que les armes offensives ont changé de nature. Les armes de main étaient les armes principales des anciens : c'est avec sa courte épée que le légionnaire a vaincu le monde; c'est avec la pique macédonienne qu'Alexandre a conquis l'Asie. L'arme principale des armées modernes est l'arme de jet, le

fusil, cette arme supérieure à tout ce que les hommes ont jamais inventé : aucune arme défensive ne peut en parer l'effet. Les cottes de mailles, les cuirasses, les boucliers, reconnus impuissants, ont été abandonnés. Avec cette redoutable machine, un soldat peut, en un quart d'heure, blesser ou tuer 60 hommes; il ne manque jamais de cartouches, parce qu'elles ne pèsent que six gros; la balle atteint à 500 toises; elle est dangereuse à 120 toises, très-meurtrière à 90 toises.

De ce que l'arme principale des anciens était l'épée ou la pique, leur formation habituelle a été l'ordre profond. La légion et la phalange, dans quelque situation qu'elles fussent attaquées, soit de front, soit par le flanc droit ou par le flanc gauche, faisaient face partout sans aucun désavantage : elles ont pu camper sur des surfaces de peu d'étendue, afin d'avoir moins de peine à en fortifier les pourtours et pouvoir se garder avec le plus petit détachement. Une armée consulaire, renforcée par des troupes légères et des auxiliaires, forte de 24,000 hommes d'infanterie, de 1,800 chevaux, en tout près de 30,000 hommes, campait dans un carré de 330 toises de côté, ayant 1,344 toises de pourtour, ou 21 hommes par toise; chaque homme portant trois pieux, ou soixante-trois pieux par toise courante. La surface du camp était de 11,000 toises carrées, trois toises et demie par homme; en ne comptant que les deux tiers des hommes, parce qu'au travail cela donnait quatorze travailleurs par toise courante, en travaillant chacun trente minutes au plus, ils fortifiaient leur camp et le mettaient hors d'insulte.

De ce que l'arme principale des modernes est l'arme de jet, leur ordre habituel a dû être l'ordre mince, qui seul leur permet de mettre en jeu toutes leurs machines de jet. Ces armes

atteignant à des distances très-grandes, les modernes tirent leur principal avantage de la position qu'ils occupent : s'ils dominent, s'ils enfilent, s'ils prolongent l'armée ennemie, elles font d'autant plus d'effet. Une armée moderne doit donc éviter d'être débordée, enveloppée, cernée; elle doit occuper un camp ayant un front aussi étendu que sa ligne de bataille elle-même; si elle occupait une surface carrée et un front insuffisant à son déploiement, elle serait cernée par une armée de force égale, et exposée à tout le feu de ses machines de jet, qui convergeraient sur elle et atteindraient sur tous les points du camp, sans qu'elle pût répondre à un feu si redoutable qu'avec une petite partie du sien. Dans cette position, elle serait insultée, malgré ses retranchements, par une armée égale en force, même par une armée inférieure. Le camp moderne ne peut être défendu que par l'armée elle-même, et, en l'absence de celle-ci, il ne saurait être gardé par un simple détachement.

L'armée de Miltiade à Marathon, ni celle d'Alexandre à Arbelles, ni celle de César à Pharsale, ne pourraient maintenir leur champ de bataille contre une armée moderne d'égale force : celle-ci, ayant un ordre de bataille étendu, déborderait les deux ailes de l'armée grecque ou romaine; ses fusiliers porteraient à la fois la mort sur son front et sur les deux flancs; car les armés à la légère, sentant l'insuffisance de leurs flèches et de leurs frondes, abandonneraient la partie pour se réfugier derrière les pesamment armés, qui alors, l'épée ou la pique à la main, s'avanceraient au pas de charge pour se prendre corps à corps avec les fusiliers; mais, arrivés à 120 toises, ils seraient accueillis, par trois côtés, par un feu de ligne qui porterait le désordre, et affaiblirait tellement ces

braves et intrépides légionnaires, qu'ils ne soutiendraient pas la charge de quelques bataillons en colonne serrée qui marcheraient alors à eux la baïonnette au bout du fusil. Si, sur le champ de bataille, il se trouve un bois, une montagne, comment la légion ou la phalange pourra-t-elle résister à cette nuée de fusiliers qui s'y seront placés? Dans les plaines rases même, il y a des villages, des maisons, des fermes, des cimetières, des murs, des fossés, des haies; et, s'il n'y en a pas, il ne faudra pas un grand effort de génie pour créer des obstacles et arrêter la légion ou la phalange sous le feu meurtrier qui ne tarde point à la détruire. On n'a point fait mention des soixante ou quatre-vingts bouches à feu qui composent l'artillerie de l'armée moderne, qui prolongeront les légions ou phalanges de la droite à la gauche, de la gauche à la droite, du front à la queue, vomiront la mort à 500 toises de distance. Les soldats d'Alexandre, de César, les héros de la liberté d'Athènes et de Rome, fuiront en désordre, abandonnant leur champ de bataille à ces demi-dieux armés de la foudre de Jupiter. Si les Romains furent presque constamment battus par les Parthes, c'est que les Parthes étaient tous armés d'une arme de jet supérieure à celle des armés à la légère de l'armée romaine, de sorte que les boucliers des légions ne la pouvaient parer. Les légionnaires, armés de leur courte épée, succombaient sous une grêle de traits, à laquelle ils ne pouvaient rien opposer, puisqu'ils n'étaient armés que de javelots (ou *pilum*). Aussi, depuis ces expériences funestes, les Romains donnèrent cinq javelots (ou *hasta*), traits de trois pieds de long, à chaque légionnaire, qui les plaçait dans le creux de son bouclier.

Une armée consulaire renfermée dans son camp, attaquée

par une armée moderne d'égale force, en serait chassée sans assaut et sans en venir à l'arme blanche; il ne serait pas nécessaire de combler ses fossés, d'escalader ses remparts : environné de tous côtés par l'armée assaillante, prolongé, enveloppé, enfilé par les feux, le camp serait l'égout de tous les coups, de toutes les balles, de tous les boulets; l'incendie, la dévastation et la mort ouvriraient les portes et feraient tomber les retranchements. Une armée moderne, placée dans un camp romain, pourrait d'abord sans doute faire jouer toute son artillerie; mais, quoique égale à l'artillerie de l'assiégeant, elle serait prise en rouage et promptement réduite au silence; une partie seule de l'infanterie pourrait se servir de ses fusils; mais elle tirerait sur une ligne moins étendue, et serait bien loin de produire un effet équivalent au mal qu'elle recevrait. Le feu du centre à la circonférence est nul; celui de la circonférence au centre est irrésistible.

Une armée moderne, de force égale à une armée consulaire, aurait vingt-six bataillons de 840 hommes, formant 22,840 hommes d'infanterie, quarante-deux escadrons de cavalerie, formant 5,040 hommes; quatre-vingt-dix pièces d'artillerie servies par 2,500 hommes. L'ordre de bataille moderne, étant plus étendu, exige une plus grande quantité de cavalerie pour appuyer les ailes, éclairer le front. Cette armée en bataille, rangée sur trois lignes, dont la première serait égale aux deux autres réunies, occuperait un front de 1,500 toises sur 500 toises de profondeur; le camp aurait un pourtour de 4,500 toises, c'est-à-dire triple de l'armée consulaire; elle n'aurait que 7 hommes par toise d'enceinte, mais elle aurait 25 toises carrées par homme : l'armée tout entière serait nécessaire pour le garder. Une étendue aussi considérable se

trouvera difficilement sans qu'elle soit dominée à portée de canon par une hauteur : la réunion de la plus grande partie de l'artillerie de l'armée assiégeante sur ce point d'attaque détruirait promptement les ouvrages de campagne qui forment le camp. Toutes ces considérations ont décidé les généraux modernes à renoncer au système des camps retranchés, pour y suppléer par celui des positions naturelles bien choisies.

Un camp romain était placé indépendamment des localités : toutes étaient bonnes pour des armées dont toute la force consistait dans les armes blanches; il ne fallait ni coup d'œil ni génie militaire pour bien se camper; au lieu que le choix des positions, la manière de les occuper et de placer les différentes armes, en profitant des circonstances du terrain, est un art qui fait une partie du génie du capitaine moderne.

La tactique des armées modernes est fondée sur deux principes : 1° qu'elles doivent occuper un front qui leur permette de mettre en action avec avantage toutes les armes de jet; 2° qu'elles doivent préférer avant tout l'avantage d'occuper des positions qui dominent, prolongent, enfilent les lignes ennemies, à l'avantage d'être couvertes par un fossé, un parapet ou toute autre pièce de la fortification de campagne.

La nature des armes décide de la composition des armées, des places de campagne, des marches, des positions, du campement, des ordres de bataille, du tracé et des profils des places fortes; ce qui met une opposition constante entre le système de guerre des anciens et celui des modernes. Les armes anciennes voulaient l'ordre profond, les modernes, l'ordre mince; les unes, des places fortes saillantes, ayant des tours et des murailles élevées; les autres, des places rasantes, couvertes par des glacis de terre, qui masquent la maçonnerie;

les premières, des camps resserrés, où les hommes, les animaux et les magasins étaient réunis comme dans une ville; les autres, des positions étendues.

Si l'on disait aujourd'hui à un général : Vous aurez, comme Cicéron, sous vos ordres 5,000 hommes, seize pièces de canon, 5,000 outils de pionnier, 5,000 sacs à terre; vous serez à portée d'une forêt, dans un terrain ordinaire; dans quinze jours vous serez attaqué par une armée de 60,000 hommes, ayant cent vingt pièces de canon; vous ne serez secouru que quatre-vingts ou quatre-vingt-seize heures après avoir été attaqué. Quels sont les ouvrages, quels sont les tracés, quels sont les profils que l'art lui prescrit? l'art de l'ingénieur a-t-il des secrets qui puissent satisfaire à ce problème?

CHAPITRE VI.

GUERRE DES GAULES. — SIXIÈME CAMPAGNE.

(AN 53 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

César leva deux nouvelles légions en Italie, Pompée lui en donna une; ce qui répara ses pertes, et même accrut son armée, qui se trouva forte de dix légions.

La mort d'Indutiomare n'avait pas mis fin à son parti; il dominait dans Trèves. Ces peuples, ligués avec les peuples du Hainaut, de Namur, de la Gueldre, de Sens, de Chartres, et assurés de plusieurs peuples allemands qui devaient passer le Rhin, s'insurgèrent; mais, sans attendre la fin de l'hiver, César se porta avec quatre légions dans le Hainaut; il obligea les habitants à lui donner des otages, convoqua les états des Gaules à Paris au lieu de Sens; les confédérés n'y parurent pas. Il marcha contre les peuples de Sens, et après contre ceux de Chartres; les uns et les autres implorèrent sa clémence et lui remirent des otages. Il entra en Gueldre et dans le pays de Trèves avec six légions, qu'il partagea en trois corps, ravagea et brûla tout le pays. Les peuples se soumirent. Labienus, étant dans le pays de Trèves avec trois légions, fei-

gnit d'être épouvanté, leva son camp, se laissa poursuivre avec vivacité par les habitants, mais fit volte-face dans une position avantageuse, les mit dans une déroute totale. Tout le pays de Trèves fut remis à Cingetorix, partisan des Romains. Les Allemands, qui avaient déjà passé le Rhin, se retirèrent chez eux, au bruit de la défaite de leurs alliés des Gaules.

II

César les suivit, jeta un pont sur le Rhin près de Cologne, un peu au-dessus du lieu où il l'avait jeté précédemment. Les Suèves, à son approche, se retirèrent au milieu des marais et des forêts au delà des montagnes de la Thuringe; les Romains n'eurent garde de s'enfoncer dans des contrées aussi reculées; après quelques jours, ils repassèrent sur la rive gauche. Ils établirent une tour à quatre étages, mais sur la rive gauche, avec douze cohortes de garnison, pour imposer à ces barbares. Ils coupèrent 30 toises du pont sur la rive droite, tant ils redoutaient le courage de ces peuples. Il paraît que dans ce siècle une transmigration de peuples eut lieu des grands déserts en Allemagne. César dit : « Jadis les Gaulois étaient plus braves que les Allemands, et avaient l'habitude de passer le Rhin pour établir des colonies sur la rive droite; mais, depuis qu'ils se sont amollis, les Allemands sont tellement plus braves qu'on ne peut plus établir de comparaison. Les Allemands n'ont ni druides ni sacrifices humains; leurs dieux sont le soleil et la lune; ils passent leur vie à la chasse ou à la guerre; ils estiment les hommes qui n'ont de la barbe que fort tard; ils ne vivent avec les femmes qu'après l'âge de vingt ans; ils n'ont pas de terres fixes; c'est un hon-

neur pour eux d'être environnés de déserts, ce qu'ils regardent comme un témoignage de leur valeur. Chaque armée, chaque peuple élit son chef. Le droit de l'hospitalité est sacré chez eux. La forêt Noire a neuf marches de longueur; elle s'étend de Spire à la frontière de la Suisse; il y a des Allemands qui disent avoir marché soixante jours sans pouvoir découvrir où elle finit; elle nourrit des bêtes qu'on ne voit pas ailleurs. » Il dit aussi : « Il n'y a que deux sortes de personnes dans les Gaules qui y aient de la considération, les druides et les nobles. Le peuple est comme esclave; il n'entre jamais au conseil; il est accablé d'impôts et opprimé par les grands. Les druides font les sacrifices, élèvent la jeunesse, jugent au civil et au criminel; ils excluent de la participation à leurs sacrifices (c'était une espèce d'excommunication fort redoutée). Ils n'ont qu'un chef, qui est élu par une assemblée tenue dans le pays chartrain. Les druides ne vont pas à la guerre, ne payent pas d'impôts, sont exemptés de toute charge; ils font apprendre par cœur une grande quantité de vers qu'ils ne permettent pas qu'on écrive; ils croient à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose. Les Gaulois sont superstitieux. Les druides font des sacrifices humains pour apaiser les dieux; ils préfèrent les voleurs, mais, à leur défaut, tout leur est bon; ils adorent Jupiter, Apollon, Mercure, Mars, Minerve. Les enfants ne paraissent jamais devant leur père avant qu'ils aient porté les armes. La considération des nobles s'établit par le nombre d'hommes armés qu'ils ont à leur suite; ils sont tous militaires. »

III

Après avoir repassé le Rhin, César traversa la forêt des Ar-

dennes, à la poursuite d'Ambiorix; mais celui-ci lui échappa. Catuvolcus, le collègue d'Ambiorix, qui avait tant contribué aux désastres de Sabinus, étant d'un âge fort avancé, s'empoisonna avec de l'if, ne voulant ni tomber entre les mains des Romains, ni s'exposer aux fatigues d'une vie errante. César réunit tous ses bagages dans le château de Tongres, dans le lieu même où avait eu lieu, l'année précédente, la catastrophe de Sabinus; les restes de son camp existaient encore. Il y laissa la 14e légion et 600 chevaux sous les ordres de Cicéron: il envoya trois légions dans le pays de Namur, trois dans le Brabant, et se mit avec le reste à la poursuite d'Ambiorix, qui s'était réfugié à l'extrémité de la forêt des Ardennes. Cependant, voulant assouvir sa vengeance sur les peuples de Liége, il invita tous les peuples voisins à en venir piller le territoire. Plusieurs milliers d'Allemands accoururent, attirés par l'appât du pillage; mais, ayant appris, comme ils s'en retournaient chez eux, que Cicéron gardait les trésors de l'armée avec une seule légion, ils marchèrent à son camp pour l'attaquer. Ils y arrivèrent au moment où cinq cohortes étaient au fourrage, à trois milles du camp; elles furent coupées; la moitié seulement put se faire jour et y rentrer; le reste fut tué. Le camp de Cicéron était exposé, et il eût été forcé, si la cavalerie de César ne fût arrivée le lendemain, de retour de la poursuite d'Ambiorix. Les Allemands repassèrent le Rhin. Quelques efforts que fît encore César pendant plusieurs mois et à quelque extrémité qu'il se portât contre ces peuples, sa haine fut impuissante, et Ambiorix échappa à ses recherches. Enfin, après avoir mis son armée en quartiers d'hiver à Trèves, à Langres et à Sens, il quitta les Gaules et se rendit en Lombardie.

IV

OBSERVATION.

Le second passage du Rhin qu'effectua César n'a pas eu plus de résultat que le premier; il ne laissa aucune trace en Allemagne; il n'osa pas même établir une forteresse en forme de tête de pont. Tout ce qu'il raconte de ces pays, les idées obscures qu'il en a, font connaître à quel degré de barbarie était encore alors réduite cette partie du monde, aujourd'hui si civilisée. Il n'a également sur l'Angleterre que des notions fort obscures.

CHAPITRE VII.

GUERRE DES GAULES. — SEPTIÈME CAMPAGNE.

(AN 52 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

Les Romains ne dissimulaient plus leur projet de réduire les Gaules en provinces; ils avaient dans chaque ville un parti qu'ils cherchaient par tous les moyens à rendre dominant. Les Gaulois frémissaient à la vue des dangers que courait leur liberté. Dans les années précédentes, César s'était aperçu de leur extrême fermentation; il avait pris un grand nombre d'otages, moyen peu efficace; le besoin du service attirait toujours beaucoup d'officiers des légions romaines dans les villes, lesquels, au moment de l'insurrection, répondaient des otages. Au commencement de l'an 52, l'insurrection éclata de tous côtés. Les Chartrains donnèrent le signal : ils entrèrent dans Orléans, massacrèrent les chevaliers romains, entre autres l'intendant des vivres de l'armée, qui s'était rendu coupable d'exactions. Les Auvergnats l'apprirent le même jour par les cris des hommes placés de distance en distance sur la route. Vercingetorix, jeune seigneur de Clermont, se montra à la tête des insurgés. Il fut d'abord chassé de la ville comme un

jeune insensé qui compromettait le salut de tous; mais bientôt après, il se créa une armée, rentra de vive force dans Clermont et fut proclamé roi. Les peuples de Paris, de l'Anjou, de la Touraine, se rangèrent sous ses drapeaux. Il passa alors la Loire, insurgea le Berry : il y était secrètement appelé par les habitants, qui firent semblant de demander des secours aux Autunois, leurs alliés. Ceux-ci envoyèrent un corps de cavalerie; mais l'officier qui le commandait, arrivé sur les bords de la Loire, instruit des sentiments secrets des habitants, rétrograda. César accourut en toute hâte de la Cisalpine; il se rendit d'abord à Narbonne. C'était au cœur de l'hiver. Il traversa les Cévennes et le Vivarais, entra dans l'Auvergne. Vercingetorix accourut à la défense de sa patrie. Mais déjà César s'était rendu à Vienne et à Langres, où étaient ses légions. Il se mit à leur tête, entra dans le Bourbonnais, se présenta devant Orléans, passa la Loire, cerna la ville, la prit, la brûla, en égorgea les habitants, entra dans le Berry, assiégea et prit Neuvy, et mit le siége devant Bourges, la capitale.

II

La saison était peu avancée; le temps était humide. Bourges était environné de marais. Vercingetorix, désespérant de résister de vive force, fit mettre le feu à toutes les villes et villages, métairies et moissons de la province, afin d'affamer l'armée romaine. Dans un seul jour, douze villes furent la proie des flammes. Cependant les habitants de Bourges, ville riche, grande et populeuse, se refusèrent à incendier leur ville, mais ils se chargèrent de la défendre. César l'investit, couvrit son camp d'une double ligne de circonvallation et de

contrevallation dans la partie de la ville non couverte par les marais, et commença les opérations du siége. Vercingetorix, avec une armée nombreuse, se campa à cinq lieues, inquiétant tous ses convois et sa circonvallation. Les Romains élevèrent en vingt-cinq jours une terrasse de 320 toises de base sur 80 de haut, qui dominait les murailles de la ville. Vercingetorix y jeta par les marais un renfort de 10,000 hommes et s'avança avec sa cavalerie pour seconder la sortie des assiégés. César crut l'occasion favorable pour forcer le camp des Gaulois; il s'y porta. Les soldats demandèrent le signal de l'attaque, mais il était trop bien fortifié par la nature et par l'art. César retourna dans ses lignes sans avoir rien fait. Cependant les assiégés, secondés par Vercingetorix, firent une sortie; ils se battirent avec fureur, mais furent repoussés. Peu après César donna l'assaut, entra dans la place, brûla, pilla et égorgea 40,000 hommes; 800 seulement se sauvèrent. Ce succès paraissait devoir entraîner la perte du parti gaulois; il en fut autrement : il exalta les esprits; la partie était trop bien liée. Le chef des Aginnois, alliés du peuple romain, les abandonna, rejoignit lui-même avec un corps considérable le camp gaulois. Vercingetorix fut accusé, dans le conseil de la nation, de trahison; il se défendit avec succès. Il répondit qu'il avait été d'avis de brûler Bourges parce qu'il était convaincu de l'impossibilité de résister à l'art qu'avaient les Romains de faire les siéges. Il sortit de cette accusation plus puissant et plus accrédité que jamais. L'armée romaine avait souffert, pendant le siége de Bourges, de la disette; elle avait été privée de pain et obligée de se nourrir de viande. Mais elle trouva dans Bourges des magasins considérables. Le printemps commençait; le retour de la bonne saison favorisa la

chasse que César donna aux naturels, qui étaient réfugiés au milieu de leurs marais et de leurs bois.

III

Après le siége de Bourges, César envoya Labienus avec quatre légions sur la Seine et se porta à la tête des six autres en Auvergne, passa l'Allier en présence de Vercingetorix, campa devant Clermont; l'armée gauloise l'avait prévenu et occupait les hauteurs. Cependant l'armée des Autunois, sous Litavicus, s'était déclarée contre les Romains et marchait au secours de Clermont. César alla avec quatre légions à sa rencontre, la trouva à huit lieues de son camp, eut recours aux négociations et parvint à décider cette armée à s'en retourner à Autun. Litavicus et ses principaux officiers se jetèrent dans Clermont. Cependant les Autunois, sitôt qu'ils avaient appris l'insurrection de Litavicus, avaient fait main basse sur tous les Romains qui se trouvaient dans leur territoire et s'étaient emparés de tous les magasins des négociants romains; mais ils se soumirent lorsqu'ils apprirent ce qui était arrivé à Litavicus et s'excusèrent de leur mieux. Sur ces entrefaites, une attaque des Romains sur Clermont manqua; les troupes s'engagèrent plus que leur général ne le voulait. Elles éprouvèrent une perte sensible; ce qui décida César à lever le siége

IV

A cette nouvelle les Autunois prirent leur parti : « Il est honteux pour nous, disaient-ils, de ne pas faire cause commune avec le reste des Gaulois, qui combattent pour leur

liberté.» Nevers était une de leurs villes où étaient les otages de la Gaule, ses magasins, ses trésors, ses bagages et les remontes de l'armée romaine; ils s'emparèrent de tout, transportèrent les otages à Autun, où Litavicus entra en triomphe. Le sénat conclut un traité avec Vercingetorix. Tous les marchands romains furent arrêtés; les Autunois brûlèrent toutes celles de leurs villes qu'ils ne crurent pas pouvoir garder, entre autres Nevers.

Il ne restait que deux partis à César, payer d'audace ou retourner dans la Province romaine : le deuxième parti eût tout perdu; mais le premier était fort hasardeux. Après plusieurs jours de marches forcées, il passa la Loire à gué et se dirigea sur Sens. Labienus avait marché sur Paris; les Parisiens avaient levé une armée sous le commandement de Camulogène, Gaulois du Maine, qui, quoique fort âgé, avait une grande réputation militaire. Il s'était campé derrière le marais qui couvrait Paris. Labienus voulut traverser le marais, mais il y trouva tant de difficultés qu'il y renonça; il décampa et se porta à Melun : cette ville est située dans une île de la Seine; il y trouva cinquante bateaux; il fit passer la rivière à ses troupes et retourna sur Paris en suivant la rive droite; alors les Gaulois mirent le feu à Paris, rompirent les ponts et campèrent sur l'autre rive, vis-à-vis de Labienus. Ils savaient que César avait échoué à Clermont, que les Autunois s'étaient insurgés, que la cause sainte de la Gaule triomphait enfin. Labienus songea alors à se joindre à César; il fit descendre les cinquante bateaux dont il s'était emparé à une lieue sous Paris, près d'Auteuil, passa la Seine et se campa sur la hauteur de Vaugirard. Cependant l'armée parisienne descendit la rive gauche et se trouva en présence de l'armée romaine; on en

vint aux mains : la 7e légion enfonça une aile des Parisiens. Camulogène fit tout ce qu'il fallait pour donner la victoire à son parti, mais il ne put résister à l'impétuosité romaine ; il fut glorieusement tué. Cette victoire ouvrit à Labienus le chemin de Sens, où il joignit César.

Les Autunois, fiers de leur puissance, prétendaient avoir la direction de la guerre et le commandement supérieur ; mais le conseil général des Gaulois fut contraire à leurs désirs : le commandement fut confirmé à Vercingetorix, qui leva 15,000 hommes de cavalerie et réitéra l'ordre de tout brûler afin d'affamer les Romains. Il envoya 10,000 hommes et 800 chevaux pour attaquer la Savoie et le Dauphiné, pays annexé à la Province romaine, une armée composée d'Auvergnats et de Languedociens pour ravager la frontière de la Province romaine du côté du Languedoc : vingt-deux cohortes romaines les défendaient. Dans ce temps César reçut un renfort de cavalerie allemande, peu nombreux, mais composé d'intrépides soldats. Il se porta sur la frontière du pays de Langres pour se trouver à portée de la Province romaine, attaquée de tous côtés. Vercingetorix le suivit avec une armée nombreuse et attaqua César en marche ; mais, quoique celui-ci n'eût eu que le temps de placer les bagages entre les légions et de se ranger en bataille, Vercingetorix fut battu et obligé de rentrer dans son camp. Craignant d'y être forcé, il se retira à Alise, place forte située en Bourgogne, dans l'Auxois, près de Montbard, lieu devenu célèbre : c'est là que s'est décidée la destinée des Gaules.

V

circonvallation de 11,000 toises. Alise est située sur un mamelon escarpé; il y avait au pied une plaine d'une lieue et demie de longueur; tous les environs étaient coupés par des collines. La contrevallation des Romains fut fortifiée par vingt-trois forts. Divers combats de cavalerie eurent lieu pendant le travail des lignes, qui furent presque tous au détriment des Gaulois. Lorsque Vercingetorix s'aperçut que les lignes étaient sur le point d'être achevées, il congédia sa cavalerie, qu'il ne pouvait plus nourrir, ordonna à chaque homme de retourner dans son pays pour engager ses compatriotes à prendre les armes pour venir sauver Alise et leur général; il entra ensuite dans la ville avec son infanterie, forte de 80,000 hommes. César, ayant achevé la contrevallation, fit travailler sur-le-champ aux lignes de circonvallation. Il fit creuser trois fossés, un à fond de cuve, de 20 pieds de large et d'autant de profondeur; les deux autres de 15 pieds sur 15 pieds, et fit remplir le fossé intérieur, qui était au pied des hauteurs, par les eaux de la rivière; il fit élever un rempart de 12 pieds, garni d'un parapet à créneaux, ayant au pied une fraise formée de troncs d'arbres fourchus, flanquée par des tours placées à 80 pieds l'une de l'autre. Il continua, pendant toute la durée du siége, de travailler à ces lignes, et y entassa toutes espèces d'ouvrages, des trous-de-loup, des abatis de bois, etc. auxquels les soldats de son armée donnèrent des noms divers. Il paraîtrait donc que ces ouvrages étaient nouveaux pour eux. La ligne de circonvallation avait cinq lieues d'étendue.

Cependant le conseil des Gaulois avait décrété la levée d'une armée de 200,000 hommes pour secourir Alise. Les Autunois fournirent 35,000 hommes; le marquisat de Suse faisait partie du domaine de cette nation; le Gévaudan et le Velay, dépen-

dant de l'Auvergne, fournirent également 35,000 hommes; les peuples de Franche-Comté, de la Saintonge, le Rouergue, Chartres, fournirent 12,000 hommes; le Beauvaisis, 10,000; Paris et Soissons, 8,000 hommes chacun, etc. Les Beauvaisins seuls refusèrent leur contingent, « parce que, disaient-ils, ils faisaient eux seuls la guerre aux Romains. » Commius d'Arras fut nommé au commandement en chef de cette grande armée; il avait été un des favoris de César, mais il avait cédé à l'esprit gaulois. Les mêmes sentiments avaient prévalu chez les autres amis de César; les Rémois seuls lui restèrent fidèles.

Le temps désigné pour secourir la ville était écoulé; les vivres commençaient à devenir rares; le découragement était extrême dans Alise; un parti voulut se rendre, un autre percer par une vigoureuse sortie avant que la famine les eût affaiblis. Ce fut alors que Critognatus, homme considéré et brave, prit la parole: « Se rendre, c'est aller au-devant de l'esclavage; chercher à se faire jour au travers de l'armée romaine, c'est préférer la mort aux souffrances: c'est encore une lâcheté, car nous perdrons la vie, mais nous aurons abandonné la cause des Gaules; la grande armée ne peut pas tarder à s'approcher; elle n'aura plus de chance de victoire si elle nous trouve morts. Nous n'avons pas de nouvelles de notre armée! mais César ne vous en donne-t-il pas tous les jours? S'il ne la sentait pas approcher, entasserait-il ouvrages sur ouvrages à sa ligne de circonvallation? Que firent nos ancêtres lors de l'incursion des Cimbres et des Teutons? Ils firent mourir tous ceux que leur âge n'appelait pas à la guerre; ils se nourrirent de leurs cadavres. Voilà l'exemple qu'il nous faut imiter. » Les vieillards, les femmes, les enfants, furent renvoyés de la ville; les assiégeants les repoussèrent. Peu de

jours après Commius parut enfin sur les hauteurs, à cinq cents pas du camp romain ; sa cavalerie inonda la plaine. Mille cris de joie que poussèrent les assiégés retentirent jusqu'au ciel. Ils sortirent de leurs murs, comblèrent avec des fascines et des claies les fossés et les trous, attaquèrent vivement la contrevallation. Cependant la cavalerie gauloise fut défaite après un combat des plus opiniâtres : cette victoire fut due au courage de la cavalerie allemande. La consternation succéda dans la ville aux premiers élans de joie. Le lendemain l'infanterie gauloise attaqua la ligne de circonvallation. Vercingetorix, à ce signal, sortit de la ville ; mais tous les efforts combinés furent inutiles ; la force des lignes de César, le grand nombre de ses tours et de ses machines, la discipline et l'intrépidité romaine l'emportèrent. Vercingetorix avait déjà comblé les fossés de la ligne de contrevallation ; mais il y perdait trop de temps, et à peine avait-il achevé qu'il s'aperçut que l'armée était repoussée. Quelques jours après, les Gaulois attaquèrent avec 50,000 hommes la montée du nord, où la circonvallation était dominée. Ce combat fut opiniâtre ; les assiégés sortirent pour seconder cette attaque : le combat fut général sur la double ligne. Mais le nombre, la fureur, l'intrépidité, tout fut inutile; les Romains, avec leur courte épée, l'emportèrent sur tant d'efforts : les dieux combattirent pour eux. Soixante et quatorze drapeaux furent les trophées de César. La plus grande partie de l'armée de secours fut détruite; les débris levèrent leur camp la nuit et se sauvèrent en toute hâte. Vercingetorix capitula; il implora la clémence du vainqueur : il ne reçut que des fers. Ainsi finit cet intrépide et généreux défenseur des Gaules. César fit 80,000 prisonniers ; il donna un Gaulois à chacun de ses soldats; mais, voulant gagner les Autunois et les Auvergnats, il leur

rendit 20,000 prisonniers. Il mit son armée en quartiers d'hiver : Labienus avec deux légions en Franche-Comté, deux légions en Nivernais, deux en Berry, deux en Rouergue, une à Châlon-sur-Saône, une à Mâcon, et de sa personne se rendit à Autun. Le sénat romain ordonna vingt jours de prières publiques. La liberté des Gaules périt avec Vercingetorix : cette vaste contrée fut réduite en provinces romaines.

VI

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Dans cette campagne, César a donné plusieurs batailles et fait trois grands siéges, dont deux lui ont réussi ; c'est la première fois qu'il a eu à combattre les Gaulois réunis. Leur résolution, le talent de leur général Vercingetorix, la force de leur armée, tout rend cette campagne glorieuse pour les Romains. Ils avaient dix légions; ce qui, avec la cavalerie, les auxiliaires, les Allemands, les troupes légères, devait faire une armée de 80,000 hommes. La conduite des habitants de Bourges, celle de l'armée de secours, la conduite des Clermontais, celle des habitants d'Alise, font connaître à la fois la résolution, le courage des Gaulois, et leur impuissance par le manque d'ordre, de discipline et de conduite militaire.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Mais est-il vrai que Vercingetorix s'était renfermé avec 80,000 hommes dans la ville, qui était d'une médiocre étendue? Lorsqu'il renvoie sa cavalerie, pourquoi ne pas renvoyer les trois quarts de son infanterie? 20,000 hommes étaient plus que suffisants pour renforcer la garnison d'Alise, qui est

un mamelon élevé ayant 3,000 toises de pourtour, et qui contenait d'ailleurs une population nombreuse et aguerrie. Il n'y avait dans la place des vivres que pour trente jours; comment donc enfermer tant d'hommes inutiles à la défense, mais qui devaient hâter la reddition? Alise était une place forte par sa position; elle n'avait à craindre que la famine. Si, au lieu de 80,000 hommes, Vercingetorix n'eût eu que 20,000 hommes, il eût eu pour cent vingt jours de vivres; tandis que 60,000 hommes tenant la campagne eussent inquiété les assiégeants. Il fallait plus de cinquante jours pour réunir une nouvelle armée gauloise et pour qu'elle pût arriver au secours de la place. Enfin, si Vercingetorix eût eu 80,000 hommes, peut-on croire qu'il se fût enfermé dans les murs de la ville : il eût tenu les dehors à mi-côte, et fût resté campé, se couvrant de retranchements, prêt à déboucher et à attaquer César. « L'armée de secours était, dit César, de 240,000 hommes. » Elle ne campe pas, ne manœuvre pas comme une armée si supérieure à celle de l'ennemi, mais comme une armée égale. Après deux attaques, elle détache 60,000 hommes pour attaquer la hauteur du nord : ce détachement échoue; ce qui ne devait pas obliger l'armée à se retirer en désordre.

TROISIÈME OBSERVATION.

Les ouvrages de César étaient considérables; l'armée eut quarante jours pour les construire, et les armes offensives des Gaulois étaient impuissantes pour détruire de pareils obstacles. Un pareil problème pourrait-il être résolu aujourd'hui? 100,000 hommes pourraient-ils bloquer une place par des lignes de contrevallation, et se mettre en sûreté contre les attaques de 100,000 hommes derrière sa circonvallation?

CHAPITRE VIII.

GUERRE DES GAULES.— HUITIÈME CAMPAGNE.

(AN 50 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

Le sort des Gaules était décidé, mais les Gaulois frémissaient : la plus vive fermentation agitait tous les esprits ; c'était celle des vagues de l'Océan après la tempête. César s'était établi à Autun pour les surveiller : il partit en décembre, se rendit au fond du Berry avec deux légions, en surprit les habitants, qui avaient refusé des otages, en tua bon nombre, fit des prisonniers, soumit le pays et retourna à Autun, quarante jours après qu'il en était parti. De là il marcha sur Chartres avec deux légions ; les Chartrains abandonnèrent leur ville et se réfugièrent dans les marais et les bois; il envoya sa cavalerie et ses troupes légères à leur poursuite, et se cantonna dans la ville d'Orléans. Les malheureux Chartrains, traqués de tous côtés, abandonnèrent leur patrie et se réfugièrent chez leurs voisins.

II

Les Beauvaisins étaient les peuples les plus puissants de la

Belgique. Ils avaient levé une armée qu'ils avaient mise sous les ordres de Correus, seigneur de Beauvais, et de Commius, seigneur d'Arras, sous prétexte de faire la guerre aux peuples de Soissons. César réunit quatre légions et se campa sur le territoire des Beauvaisins. Ceux-ci avaient appelé à leur secours ceux d'Amiens, de Rouen, du pays de Caux, d'Arras, et les peuples du Maine; ils s'étaient campés sur une montagne environnée de tous côtés de marais; ils avaient déposé leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfants, leurs bestiaux, leurs effets les plus précieux, au milieu d'une vaste forêt. Toutes les manœuvres de César pour les décider à quitter leur position furent inutiles. Cette conduite sage et prudente, qui contrastait avec le caractère bouillant et la vivacité gauloise, faisait assez connaître les progrès que ces peuples avaient faits dans l'art de la guerre. César passa les marais et se campa à une portée de trait de la forte position des Gaulois; il se couvrit de deux fossés en fond de cuve de 15 pieds de profondeur, et d'un rempart de 12 pieds de haut, surmonté d'un parapet et couvert d'un grand nombre de tours à trois étages; deux tours très-hautes flanquaient les portes du camp. Sur ces entrefaites, 500 cavaliers allemands entrèrent dans le camp gaulois.

Les escarmouches qui avaient lieu tous les jours entre les deux armées ne décidaient rien. La cavalerie rémoise fut défaite par la cavalerie des Beauvaisins; elle y périt presque entièrement. Enfin les trois légions de renfort que César avait demandées arrivèrent du fond du Berry, sous les ordres de Trebonius; les Gaulois craignirent alors le sort du siége d'Alise, ils évacuèrent leur position et en prirent une plus éloignée. Les deux armées restèrent en présence, et, quoique l'armée romaine fût de

sept légions, elle agissait avec circonspection. Correus, général des Beauvaisins, avec 7,000 hommes d'élite, tendit une embuscade aux fourrageurs romains; il fut trahi, battu; lui et tous les siens y périrent. Sans donner le temps aux ennemis de revenir de leur consternation, César marcha à eux. Ils implorèrent sa clémence, se soumirent et fournirent des otages; les autres peuples alliés imitèrent leur exemple. Les Belges furent vaincus une seconde fois; les Gaules subirent le joug. Un grand nombre de familles quittèrent une patrie qui désormais n'était plus libre, et cherchèrent un refuge sur la rive droite du Rhin et au delà des mers. Ambiorix régnait encore sur les peuples de Liége; César marcha contre lui, mit tout son pays à feu et à sang, fit un grand nombre de prisonniers, mais sans pouvoir se saisir de la personne de cet implacable ennemi du nom romain.

III

Un grand nombre de soldats, impatients du joug, quittèrent leurs villes et se réunirent sur la rive gauche de la Loire; ils se joignirent à Dumnacus, général angevin, qui porta le siége devant Poitiers, pour y forcer Duratius, allié des Romains. Le lieutenant de César, Caninius, marcha au secours de Poitiers et se campa à la vue de la ville. Dumnacus attaqua le camp romain; il fut repoussé. Quelques jours après, Fabius renforça l'armée romaine de deux légions; ce qui décida le général angevin à lever le siége, et à se mettre en marche pour passer sur la rive droite de la Loire; mais, atteint en route par Fabius, il fut battu et perdit 12,000 hommes et

de Drappès et de Lucterius, marchèrent pour porter la guerre et le ravage dans la Province romaine et y assouvir leur vengeance; mais, atteints par Caninius, ils se réfugièrent dans la place forte de Cahors, ville située sur une haute colline, environnée de tous côtés par la rivière du Lot; ils s'y approvisionnèrent de vivres pour longtemps. Drappès fut fait prisonnier dans une rencontre. Le général romain construisit sa contrevallation. César, du pays chartrain, se rendit en diligence au camp devant Cahors : la place était forte et défendue par des hommes désespérés; ils avaient des vivres pour longtemps. Les Romains imaginèrent de les priver d'eau; les habitants ne pouvaient descendre à la rivière qu'à découvert et par des rampes fort escarpées; les archers romains les privèrent bientôt de cette ressource; mais il restait une fontaine très-abondante qui coulait au pied de leurs murailles. Les assiégeants élevèrent une terrasse de 60 pieds de haut, sur laquelle ils dressèrent une tour de dix étages qui dominait la fontaine, quoiqu'elle fût dominée par les murailles de la ville. Les habitants ne pouvaient plus faire de l'eau qu'en s'exposant aux plus grands dangers; ils en furent entièrement privés, lorsqu'un rameau de mine tarit la source. La ville fut contrainte de capituler. César fit couper la main à toute la garnison. Dumnacus, abandonné des siens, en butte à la proscription romaine, vécut caché et mourut misérablement; Drappès se laissa mourir de faim, et Lucterius, trahi par un seigneur auvergnat, fut livré aux Romains : ainsi périrent les derniers des Gaulois. Cet événement termina la guerre des Gaules. Depuis, les Gaulois restèrent tranquilles; ils s'accoutumèrent à la domination des Romains.

Après la reddition de Cahors, César passa la Garonne, par-

courut l'Aquitaine, et fut reçu partout sans éprouver d'obstacles; il se rendit à Narbonne et ordonna les quartiers d'hiver pour son armée. Quatre légions cantonnèrent en Belgique, deux chez les Autunois, deux dans la Touraine, sur la Loire, deux dans le Limousin, et de sa personne il se porta à Arras.

IV

Pendant cette année César fut tranquille; il n'eut aucune guerre à soutenir. Au printemps il fit un voyage en Lombardie, et il y fut reçu en triomphe. Les intrigues de Rome l'occupaient uniquement. Sous le prétexte de faire la guerre aux Parthes, le sénat lui retira deux légions qu'il donna à Pompée. Labienus commanda dans la Cisalpine; peu après il se rangea du parti de Pompée. Dans le courant de l'été, César retourna à Arras, et passa en revue toutes ses légions à Trèves. A la fin d'octobre il les mit en quartiers d'hiver: quatre légions dans la Belgique, quatre dans le pays d'Autun, et partit peu après pour repasser les monts. Dans les derniers jours de l'année 50 et les premiers de 49, il commença la guerre civile. De tous les généraux qui avaient conduit les Gaulois pendant ces huit campagnes et les avaient commandés dans la défense de leur liberté, deux seulement survécurent à la guerre: Commius, seigneur d'Arras, d'abord allié et intime ami de César, qui seconda tous ses projets en Gaule et en Angleterre, et qui devint un implacable ennemi lorsqu'il fut convaincu que les Romains en voulaient à la liberté de son pays; mais désarmé, il continua à vivre éloigné de la vue de tout Romain; le second est Ambiorix, chef du pays de Liége, qui avait commandé les Belges, massacré les légions de Sabinus, assiégé le

camp de Cicéron, et depuis soutenu constamment la guerre : il mourut ignoré, mais libre.

V

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Dans cette campagne César n'éprouva de résistance que de la part des Beauvaisins; c'est qu'effectivement ces peuples n'avaient pas eu ou n'avaient pris que peu de part à la guerre de Vercingetorix; ils n'eurent que 2,000 hommes devant Alise; ils opposèrent plus de résistance, parce qu'ils mirent plus d'habileté et de prudence que n'avaient encore fait les Gaulois; mais les autres Gaulois n'en ont fait aucune en Berry comme à Chartres; tous sont frappés de terreur et cèdent.

DEUXIÈME OBSERVATION.

La garnison de Cahors était formée du reste des armées gauloises. Le parti que prit César de faire couper la main à tous les soldats était bien atroce. Il fut clément dans la guerre civile envers les siens, mais cruel et souvent féroce contre les Gaulois.

CHAPITRE IX.

GUERRE CIVILE. — CAMPAGNE D'ITALIE.

(AN 49 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

Le 16 janvier (c'est-à-dire le 26 octobre de notre calendrier), le sénat porta le décret, que les consuls, les préteurs, les tribuns du peuple et les proconsuls qui étaient près de Rome veilleraient à ce qu'il ne fût fait aucun tort à la République. Lentulus était consul; Antoine et Cassius étaient tribuns. Après la publication de ce décret, les citoyens prirent l'habit de guerre; les consuls firent des levées de troupes pour créer une armée à Pompée, qui avait déjà deux légions en Italie. Il en avait six autres en Espagne; il leur donna l'ordre de se rendre à Rome. Mais César, instruit de toutes ces circonstances à Ravenne, où il était, quoiqu'il n'eût auprès de lui que la 13e légion, prit son parti: il la harangua, la trouva dévouée à ses intérêts, partit sur-le-champ, passa le Rubicon, petit ruisseau qui forme la limite de la province des Gaules; il surprit Rimini, où les tribuns du peuple Antoine et Cassius, qui s'étaient sauvés de Rome, vinrent lui demander refuge dans son camp. En passant le Rubicon, César avait déclaré la guerre civile et bravé les anathèmes prononcés contre les gé-

néraux qui passeraient en armes le Rubicon : ils étaient voués aux dieux infernaux. Pompée abandonna Rome et se retira à Capoue, à cinquante lieues de là, quoiqu'il eût alors deux légions et 30,000 hommes près de Rome; il y fut rejoint par le sénat et les principales autorités de la République. César laissa en Gaule trois légions pour observer les Pyrénées, et se fit rejoindre par les six autres. Il s'empara de Pesaro, de Fano, d'Ancône et d'Urbin; il envoya Antoine à Arezzo avec cinq cohortes pour intercepter la route de l'Étrurie. Tous les peuples étaient bien disposés pour lui; Osimo, Ascoli ouvrirent leurs portes. Le consul Lentulus, à ces nouvelles, évacua Rome et rejoignit Pompée.

Domitius Ahenobarbus avait pris position à Corfinium avec trente cohortes. César campa sous les murs de cette ville, qui est située à l'embranchement de plusieurs routes et à 6 milles de la ville actuelle de Sulmona. Il était urgent que Pompée, qui était à Capoue, à cinquante lieues, secourût cette importante place; mais il ne voulut pas se commettre avec une armée nouvelle contre les vieilles bandes des Gaules. Aussitôt que la garnison fut instruite qu'elle était abandonnée, elle se souleva, arrêta Domitius et se rangea du parti de César. A cette nouvelle, Pompée résolut d'abandonner l'Italie; il se retira à Brindes. Les consuls, avec une partie de l'armée, s'y embarquèrent, traversèrent l'Adriatique et débarquèrent à Dyrrachium, en Épire. César investit Brindes avec six légions; il fit construire une digue pour fermer le port, et, dans l'endroit où les eaux étaient trop hautes, il établit des radeaux amarrés par des ancres et couverts de terre pour garantir ses troupes; mais le neuvième jour que ce grand travail était commencé, les bâtiments de Pompée arrivèrent; il s'embarqua avec ses vingt

cohortes et rejoignit son armée en Épire. Ainsi dans les premiers jours de mars, trois mois après avoir passé le Rubicon, César se trouvait maître de toute l'Italie. La promptitude de sa marche, l'hésitation de Pompée, sont un contraste. Les légions d'Espagne, pendant ce temps, s'étaient réunies en Catalogne.

II

Il eût été important que César suivît Pompée pour l'empêcher de recevoir les secours qu'il attendait de toutes les parties de l'Asie : mais il n'était pas maître de la mer; il lui fallut plusieurs mois pour réunir les moyens nécessaires au passage de son armée. Cependant il était menacé dans les Gaules par les six légions d'Espagne, renforcées de beaucoup de troupes auxiliaires sous les ordres des lieutenants de Pompée. Il prit toutes les mesures pour réunir des navires à Brindes; il envoya Curion en qualité de propréteur en Sicile, forma trois légions des troupes de Corfinium, les lui confia; il envoya Valerius en Sardaigne et en Corse avec une légion : l'un et l'autre réunirent les habitants des deux îles, renvoyèrent le lieutenant de Pompée et reçurent en triomphe l'envoyé de César. Caton, qui commandait en Sicile, évacua cette province et se rendit près de Pompée en Grèce. Après avoir ainsi pourvu aux choses les plus pressantes, César se rendit à Rome; il mit tout en œuvre pour attirer dans la ville les personnages les plus considérables, mais il échoua. Il proposa à son sénat d'envoyer une députation à Pompée pour négocier un accommodement. Les affaires de Rome étant pleines de difficultés, les principaux de la République étaient contre lui; le peuple, qui était prononcé en sa faveur, était mené par des tribuns, qui ne lui

laissaient qu'une autorité incertaine. Il quitta Rome avec plaisir, passa les Alpes, se présenta devant Marseille. Il fit passer les Pyrénées à Fabius, son lieutenant, avec les trois légions qui étaient en quartiers d'hiver à Narbonne; il y réunit un gros corps de cavalerie gauloise et des troupes auxiliaires.

Au mois d'avril (janvier de notre calendrier), la Gaule, l'Italie, la Sardaigne, la Corse et la Sicile, tenaient pour César; l'Espagne, l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce, tenaient pour Pompée. Mais César dominait à Rome.

III

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Pompée s'était trompé sur les dispositions des peuples; l'opinion des grands, des sénateurs, qui parlaient très-haut et étaient fort prononcés contre César, lui donna le change. Le peuple avait une invincible inclination pour César.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Les six légions qu'il avait en Espagne pouvaient le joindre à Rome en peu de semaines, en s'embarquant à Carthagène, Valence et Tarragone, et en débarquant à Naples ou Ostie.

TROISIÈME OBSERVATION.

C'est Rome qu'il fallait garder; c'est là qu'il eût dû concentrer toutes ses forces. Au commencement des guerres civiles, il faut tenir toutes les troupes réunies, parce qu'elles s'électrisent et prennent confiance dans la force du parti; elles s'y attachent et s'y maintiennent fidèles. Si les trente cohortes de Domitius

eussent été campées devant Rome avec les deux premières légions de Pompée; si les légions d'Espagne, celles d'Afrique, d'Égypte, de Grèce, se fussent portées par un mouvement combiné sur l'Italie par mer, il eût réuni avant César une plus grande armée que celui-ci.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Ne pouvant se porter en Grèce, César se porta en Espagne: il craignit avec raison que les légions ne se rendissent par mer au camp de Pompée ou n'entrassent en Gaule.

CHAPITRE X.

GUERRE CIVILE. — CAMPAGNE D'ESPAGNE.

(AN 49 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

« Je vais combattre une armée sans général, dit César en partant pour l'Espagne, pour venir ensuite combattre un général sans armée. » Effectivement, les vieilles légions de Pompée étaient en Espagne sous Afranius, Petreius et Varron : le premier commandait sur l'Èbre, le second dans le royaume de Léon et en Portugal, le troisième, dans l'Andalousie. Afranius et Petreius réunirent leurs cinq légions à Lerida, en Catalogne, avec quatre-vingts cohortes et 5,000 chevaux espagnols; Varron resta à Séville avec deux légions. César, arrêté devant Marseille, fit prendre le devant à Fabius, son lieutenant, avec trois légions et 18,000 Gaulois, dont 6,000 chevaux. Arrivé en présence d'Afranius, devant Lerida, Fabius fortifia son camp, et jeta des ponts sur la Segre pour assurer ses communications et pouvoir fourrager sur les deux rives. Les fourrageurs des deux armées en vinrent souvent aux mains. Un jour que Fabius avait envoyé deux légions pour les protéger, un de ses ponts fut emporté par la violence du courant; Afranius accou-

rut avec quatre légions pour profiter de l'occasion, mais elles firent bonne contenance, se rangèrent en bataille sur une éminence et soutinrent l'attaque de l'ennemi, jusqu'à ce que Fabius arrivât avec deux autres légions qui passèrent la Segre sur l'autre pont, ce qui mit fin au combat. Ce fut deux jours après cet événement que César arriva à son camp avec 900 chevaux d'escorte. Il laissa six cohortes à la tête du pont et marcha sur Lerida, vis-à-vis le camp d'Afranius, à qui il offrit la bataille. Il assit son camp à 400 pas du pied de la montagne; il employa la troisième ligne à creuser un fossé de 15 pas de largeur, la protégeant par ses deux premières lignes, qui restèrent en bataille. Ce travail étant terminé, il fit entrer l'armée dans ce retranchement; trois jours après il fortifia son camp, y fit entrer ses bagages et rappela les six cohortes qu'il avait laissées derrière lui. Ce camp et celui d'Afranius étaient séparés par une plaine de 300 pas; au milieu était un monticule, que César fit attaquer par trois légions. Afranius le prévint; un combat très-vif s'engagea; le monticule resta à Afranius, qui le fit retrancher et mettre à l'abri de toute insulte. Cependant la Segre et la Cinea débordèrent, emportèrent les ponts de bateaux; l'armée de César se trouva cernée par les inondations; celle de Pompée était maîtresse du pont de pierre de Lerida. On était au mois de juin, les blés étaient près de leur maturité; il ne restait plus de vieux blé dans les granges; le bétail avait été enlevé par les paysans, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes; la famine se fit sentir dans le camp de César. Les troupes légères espagnoles et portugaises auxiliaires d'Afranius étaient munies d'outres, et accoutumées à franchir les rivières et les inondations; ce qui leur permit de fourrager comme à l'ordinaire. Sur ces entrefaites, un convoi de plusieurs

milliers de chevaux, composé de cavalerie gauloise et d'archers du Rouergue, arriva devant le camp de César; il fut arrêté par la rivière. Afranius passa sur le pont de Lerida avec trois légions pour attaquer ce convoi, qui fut obligé de se retirer dans les montagnes, après avoir perdu quelques centaines d'hommes. César se trouvait dans une position fâcheuse; le bruit s'en répandit à Rome, et l'on courut en foule chez la famille d'Afranius pour la féliciter.

Cependant la rivière baissa; César fit construire des bateaux d'osier couverts de cuir, remonta la Segre à sept lieues, jeta une légion sur la rive gauche, et en deux jours rétablit un pont de pontons; ce qui ramena l'abondance dans son camp. Quelques jours après, la cavalerie gauloise surprit une cohorte d'Afranius et la tailla en pièces; la cavalerie gauloise et allemande prit un grand ascendant sur la cavalerie espagnole, qui n'osa plus s'éloigner ni tenir la campagne. Sur ces entrefaites, les habitants de Tarragone, ceux de Huesca, ceux de Calahorra, se soumirent à César; ils l'approvisionnèrent de blé. Le nouveau pont se trouvant trop éloigné de son camp, il prit le parti de saigner la Segre et de la rendre guéable. Afranius craignait de se trouver à son tour affamé, la cavalerie de César étant fort supérieure à la sienne; il résolut de porter la guerre en Aragon. Il fit réunir à Mequinenza tous les bateaux nécessaires pour construire un pont sur l'Èbre; ce pont fut promptement achevé; et, laissant en garnison deux cohortes dans Lerida, il se dirigea sur Mequinenza, dont il n'était qu'à sept lieues. César le fit poursuivre par sa cavalerie, qui atteignit son arrière-garde; au jour, il fit des cohortes des hommes les plus faibles, qu'il laissa à la garde du camp, et avec le reste il passa la Segre au gué qu'il venait de faire, ayant de l'eau

jusqu'au cou, et, avant trois heures du soir, il atteignit l'ennemi. A cette vue, Afranius rangea son armée en bataille entre le camp qu'il occupait et Mequinenza. Il y avait des défilés difficiles. Le lendemain, à la pointe du jour, les deux armées décampèrent; César prit la traverse dans l'espérance de gagner avant l'ennemi ces défilés; il réussit et se rangea en bataille, faisant face à l'ennemi, lui coupant le chemin sur l'Èbre. Afranius, dans cette position difficile, abandonna la grande route. Il voulut faire occuper une montagne par quatre cohortes espagnoles; mais elles furent environnées par la cavalerie gauloise et massacrées; ce qui consterna son armée. Les soldats de César demandaient à grands cris la bataille; mais, ayant des intelligences dans le camp d'Afranius, il espérait soumettre cette armée par de bons procédés et par l'effet de ses négociations. Afranius et Petreius rentrèrent dans le camp qu'ils avaient occupé la veille, et César plaça le sien sur des hauteurs, en occupant les chemins qui conduisaient à l'Èbre. Afranius et Petreius avaient deux partis à prendre : ou retourner à Lerida, ou marcher sur Tarragone; ils manquaient d'eau, ils ne pouvaient aller à la rivière, ce qui les obligea à tirer des retranchements depuis le camp jusqu'à l'eau. Pendant qu'ils présidaient eux-mêmes aux travaux, les deux camps se mêlèrent, et les soldats d'Afranius témoignèrent le désir de mettre un terme à la guerre; mais Petreius fit passer par les verges tous les soldats de César qui se trouvaient dans son camp; il rétablit l'ordre et la discipline. Enfin les ennemis se décidèrent à retourner sur Lerida; mais, poussé vivement, Afranius comprit l'impossibilité d'opérer sa retraite; il campa, employa plusieurs jours à se fortifier, mais il n'avait pas d'eau. N'ayant plus de fourrage, il fit tuer les bêtes de somme. Les camps

n'étaient éloignés l'un de l'autre que de 2,000 pas ; les armées en sortirent et se rangèrent en bataille : Afranius sur deux lignes; les troupes auxiliaires formaient le corps de réserve; César sur trois lignes: la première, forte de vingt cohortes, quatre cohortes de chaque légion; la seconde, de trois, et la troisième, de trois; les gens de trait et les frondeurs étaient au milieu et la cavalerie sur les ailes. Sur le point d'en venir aux mains, Afranius traita avec César, qui lui accorda la paix, à la seule condition que l'armée serait sur l'heure même licenciée, que les Espagnols rentreraient directement chez eux, et que les Italiens repasseraient les Pyrénées et les Alpes sous son escorte.

II

Varron, lieutenant de Pompée, commandait dans l'Espagne méridionale; il leva dans sa province trente cohortes auxiliaires; il fit construire à Cadix dix galères et plusieurs autres à Séville, mit six cohortes dans Cadix, envoya du blé à Marseille; il projeta de s'enfermer dans Cadix avec son armée. César, maître de la Catalogne, se rendit à Cordoue, y réunit les notables de l'Andalousie. Cordoue et Carmona se déclarèrent pour lui et chassèrent les troupes de Varron, tant l'Andalousie lui était affectionnée. Cadix s'étant déclarée en sa faveur, Varron se soumit avec la légion qui lui restait. Ainsi toute l'Espagne se trouva pacifiée. Ce succès fut dû aux sentiments des naturels du pays. Ayant ainsi pacifié toutes ces contrées, César laissa Cassius avec quatre légions pour commander la province; il se rendit par terre à Narbonne, et de là devant Marseille.

III

Marseille était une des plus puissantes villes de la Méditerranée; elle se déclara pour Pompée. Au commencement de mai de l'an 49, elle ferma ses portes à César, qui manda quinze des principaux de la ville pour tâcher de faire changer les dispositions des habitants; mais ce fut vainement. Domitius, celui qui avait rendu Corfinium, fort affectionné au parti de Pompée, entra dans la ville avec quelques galères et en fut déclaré gouverneur. Pendant ce temps, Caïus Trebonius, avec trois légions, investit la ville et commença le siége; en même temps, voulant tenir la mer, il fit construire en trente jours douze galères à Arles et en donna le commandement à Domitius Brutus. Dix-sept galères marseillaises, dont onze étaient couvertes, et un grand nombre de petites barques remplies d'archers et de montagnards d'Albi sortirent du port pour attaquer l'escadre de Brutus, qui était à l'ancre près d'une des petites îles qui sont à l'entrée du golfe de Marseille. L'action fut vive et opiniâtre; les Romains furent vainqueurs; les Marseillais perdirent neuf galères. Trebonius, de son côté, forma deux attaques, l'une près du port et l'autre du côté opposé; Marseille était alors une presqu'île. Masidius, avec seize vaisseaux dont les éperons étaient d'airain, passant le détroit de Sicile, entra dans le port de Marseille. Ce renfort rendit les Marseillais maîtres de la mer; ils mirent à la voile et mouillèrent dans la rade de Toulon; Brutus les y attaqua et les défit. Quatre de leurs galères furent prises et cinq coulées bas; une se sauva avec les vaisseaux de Nasidius et gagna l'Espagne. Trebonius éleva une tour de

brique au bas des murailles; elle avait 30 pieds de haut sur 30 pieds de diamètre; il établit une galerie de 60 pieds de long pour aller du bas de cette tour au bas des murailles du rempart. Les Marseillais, craignant que leur ville ne fût prise d'assaut, parlementèrent, obtinrent une trêve; mais, ayant recours à la trahison, ils profitèrent d'un grand vent, sortirent et brûlèrent toutes les tours et les machines des assiégeants. Cette perfidie indigna ceux-ci sans les décourager; en peu de jours ils rétablirent toutes leurs machines; enfin, rebutés de tant de pertes, les assiégés résolurent de se soumettre : ils étaient en proie à la plus affreuse famine. Ils sortirent et déposèrent les armes aux pieds de César, qui était de retour d'Espagne. Il conserva leur ville et y mit deux légions en garnison. Cette ville soutint six mois de siége; elle capitula en octobre.

César arrivé à Rome, fut nommé dictateur; il fit marcher son armée sur Brindes : cette armée fut bien employée. En juillet il passa le Rubicon; en août il était maître de toute l'Italie; en octobre, de l'Espagne et de Marseille; en novembre il était à Rome dictateur.

IV

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

César réduisit une armée égale en force à la sienne par le seul ascendant de ses manœuvres. De pareils résultats ne se peuvent obtenir que dans les guerres civiles. Le travail important qu'il fit exécuter, ce furent les saignées qu'il fit faire à la rivière en creusant deux canaux de 30 pieds de largeur; ce qui l'a rendue guéable.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Lorsqu'il arriva devant Lerida, il fit creuser un fossé de 15 pieds de large sur 9 de profondeur, ce qui fait un déblai de 403 pieds cubes par toise courante; sept hommes ont pu travailler à la fois dans l'espace de chaque toise; il leur a fallu cinq heures pour creuser ce fossé. En Catalogne les terres ont besoin de peu de talus.

CHAPITRE XI.

GUERRE CIVILE. — CAMPAGNE DE THESSALIE.

(AN 48 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

César séjourna peu de jours à Rome; il se démit de la dictature et se rendit à Brindes, où était réunie son armée, forte de douze légions.

Pompée, qui n'avait que cinq légions lors de son arrivée en Épire, se trouva en avoir neuf: il en avait tiré une de Sicile, deux d'Asie, une de Crète; il en attendait deux que lui amenait Scipion, son beau-père. Il avait, en outre, un grand nombre de troupes auxiliaires; il était maître de la mer: sa flotte, composée des escadres d'Égypte, de Syrie, de Rhodes, d'Illyrie, était sous les ordres de Bibulus, son amiral, qui croisait à l'entrée de l'Adriatique avec cent dix galères pour empêcher César de passer la mer. Celui-ci mit à la voile de Brindes, avec treize galères et un convoi de bâtiments de charge portant 20,000 hommes, le 4 janvier (14 octobre de notre calendrier), et jeta l'ancre le lendemain au milieu des rochers de la Chimère, en Épire. A peine débarqué, il renvoya ses vaisseaux pour prendre le reste de son armée, que, sous les ordres

d'Antoine, il avait laissé à Brindes; mais ils furent attaqués par Bibulus, qui en prit et brûla une partie; après quoi, il établit sa croisière d'Orco, port situé près de la Chimère, à Salone (Spalatro), et parvint à couper toute communication entre César et Antoine. Pompée était au fond de la Macédoine lorsqu'il apprit que César avait passé l'Adriatique, que déjà il était maître d'Orco et de l'Épire, qu'il menaçait ses magasins de Dyrrachium : il y accourut en toute diligence; il se campa sur la rive droite de l'Aspro, couvrant Dyrrachium vis-à-vis de César, qui couvrait Erisso. Les deux armées n'étaient séparées que par la rivière; ce qui donna lieu à des pourparlers, qui firent momentanément espérer un rapprochement. Les affaires traînèrent ainsi cinq mois, sans que Pompée profitât de sa supériorité; il avait toute son armée réunie, et celle de César était, partie en Italie sous Antoine, et partie sous lui en Épire.

Enfin Antoine se mit en mer avec trois légions de vétérans et parut au matin devant Durazzo, poussé par le vent du midi; il remonta dans l'Adriatique jusqu'au cap de Medea. A peine eut-il atteint ce cap, que le vent changea; ce qui sauva son convoi, qui était chassé par seize galères, et occasionna la perte de celles-ci; elles échouèrent sur la côte : soldats et matelots périrent. Deux vaisseaux du convoi d'Antoine, restés en arrière, furent obligés de mouiller devant Alessio, attaqués par plusieurs galères ennemies. Un de ces bâtiments, qui était monté par des recrues, fut pris sans résistance; l'autre, sur lequel étaient des vétérans, s'échoua ; ces braves gagnèrent terre, débarquèrent, soutinrent un combat contre 400 cavaliers, et arrivèrent dans le camp de César sans avoir perdu un seul homme.

II

Pompée leva le premier son camp pour marcher à la rencontre d'Antoine, et le battre avant que César eût pu le joindre. Celui-ci remonta l'Apsus pour passer à un gué, ce qui lui fit perdre un jour; malgré ce retard, il fit sa jonction avec Antoine et prévint Pompée, qui rétrograda et porta son camp à Asparagium. César ayant opéré sa jonction avec Antoine se fit joindre par les garnisons qu'il avait laissées sur la côte, et se mit à la suite de Pompée. Le troisième jour de marche il campa près de lui; le lendemain il lui offrit en vain la bataille. Alors César décampa et gagna une marche sur Pompée, se porta à tire-d'aile sur Durazzo, afin de s'emparer de ce grand dépôt de vivres et de guerre; il l'investit, mais Pompée accourut au secours de ses magasins et se campa sur une roche élevée sur le bord de la mer, nommée *Petra*, où il y avait une anse et un mouillage. Ainsi le camp de César était placé entre la ville de Dyrrachium et le camp de Pompée; il contenait dix légions, avec lesquelles il présenta la bataille à Pompée, qui la refusa constamment, resta immobile dans son camp; ce qui le décida à l'effrayer. Il prit alors le parti d'envelopper son camp par des lignes : il fit construire vingt-six forts sur une contrevallation de six lieues de tour, la gauche appuyée à son camp près de Dyrrachium et la droite au bord de la mer, au delà de l'embouchure de l'Aspro; le camp de Pompée, l'anse de Petra, étaient enfermés par ces lignes. Il obtenait par là plusieurs avantages : le premier, c'était de discréditer Pompée; le second, de lui couper les fourrages et d'empêcher sa nombreuse cavalerie de se nourrir et de courir la campagne. Pompée se laissa

enfermer et se contenta de se couvrir par une enceinte parallèle à celle de César; il bâtit vingt-quatre forts opposés aux vingt-six, sur une ligne de circonvallation de cinq lieues; cela lui donnait l'avantage de le rendre maître de cet espace intérieur; il l'était de la mer, par où il recevait des convois; ce terrain était ensemencé, ce qui lui fournissait des fourrages en quantité. Sa position étant plus centrale, il avait toutes sortes d'avantages sur César; il pouvait se porter en moins d'une heure, en suivant la mer, de la droite à la gauche, et il en fallait six à César. La supériorité des troupes de celui-ci, homme pour homme, était telle, qu'elles luttèrent longtemps avec avantage contre la supériorité du nombre et la centralité de la position de Pompée. Cependant les deux armées manquaient également : César, n'ayant pas de blé, fut réduit à vivre de légumes et de chara, espèce de racine fort grossière; Pompée manquait de fourrages, et sa nombreuse cavalerie souffrit beaucoup; l'eau même devenait rare : les maladies se mirent dans son camp. On était au mois de juin. Pressé par le besoin de fourrages, il forma un camp sur la rive droite de l'Aspro, débordant la gauche de toute la ligne de César, afin de pouvoir fourrager dans la campagne. César construisit à l'extrémité de sa ligne un camp à une portée de trait de celui de Pompée; les combats étaient journaliers : on en compta dans un jour trois, un à Durazzo et deux aux lignes. Dans un de ces combats, César gagna 6 drapeaux et fit perdre 2,000 hommes à son ennemi. Pompée, qui avait une grande quantité d'hommes de trait, en ayant garni ses tours, fit beaucoup de mal à son adversaire, qui, sentant le désavantage de sa position, désira sortir de cette pénible situation par une bataille générale : il s'approcha à cet effet jusqu'à une portée de trait du camp de Pompée; mais celui-ci, constant dans son

système, resta dans son camp et préféra même renvoyer sa cavalerie par mer, puisqu'il ne la pouvait plus nourrir, plutôt que de risquer une bataille. S'il se refusa à un engagement général, il sut profiter des avantages de sa position. Pour attaquer la droite de César, il ordonna à ses troupes de se munir de fascines et de couvrir leurs casques de claies d'osier pour être à l'abri des frondeurs. Pendant que soixante cohortes attaquaient de front, avant le jour, une légion embarquée sur des vaisseaux de charge débarquait, tournait et attaquait la droite de l'ennemi. Ce petit camp, qui appuyait la droite de César, était occupé par la 9ᵉ légion; il consistait en un rempart de 10 pieds de haut et un fossé de 15 pieds; Pompée s'en empara et mena battant les troupes de César; mais Antoine arriva avec une réserve de douze cohortes, et contint un peu l'ennemi. César s'y rendit lui-même : il marcha sur le petit camp de Pompée, voulant prendre sa revanche; il força le camp; mais Pompée marcha à lui avec sa 5ᵉ légion, le battit : l'effroi, le désordre et la confusion furent extrêmes dans l'armée de César, qui courut le risque d'être entièrement écharpée; il eut un millier d'hommes tués et perdit 32 drapeaux. Ce succès valut à Pompée le titre d'*imperator*. La fortune, qui l'avait si bien servi ce jour-là, piquée qu'il n'eût pas su profiter de ses faveurs, le quitta. César s'aperçut enfin combien le système de guerre qu'il avait adopté était défectueux; il reploya tous ses postes, envoya tous ses bagages à Apollonie, sous l'escorte d'une légion, et commença sa retraite à trois heures du matin, déposa ses blessés à Apollonie et se dirigea sur la Thessalie. Pompée le suivit, abandonnant les bords de la mer, où sa nombreuse flotte lui donnait tant d'avantage.

III

Scipion, envoyé comme proconsul de Brindes en Asie pour y réunir les légions et les faire déclarer pour Pompée, se mit en marche avec deux légions pour joindre Pompée aussitôt qu'il fut instruit que César avait passé la mer. Il arriva en Macédoine, qui s'était déclarée pour le dictateur; il marcha contre Domitius, son général. Les deux armées campèrent l'une vis-à-vis de l'autre sur l'Haliacmon, qui sépare la Thessalie de la Macédoine. César arriva en Thessalie, appela à lui Domitius, pendant que Pompée faisait sa réunion avec Scipion. Après des marches et des contre-marches, les armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Pharsale. L'armée de la République était fière de la cause qu'elle défendait et des succès qu'elle venait de remporter à Dyrrachium; celle du dictateur était pleine de confiance dans la fortune de son chef et dans sa propre supériorité : c'étaient ces vieilles légions toujours victorieuses. Pompée, convaincu de la supériorité de l'armée de César, voulait éviter le combat, mais il ne put résister à l'impatience des sénateurs; ces pères conscrits étaient impatients de rentrer dans les murs de leur Rome; on vantait la supériorité de sa cavalerie. Labienus, ancien lieutenant de César, appelait la bataille de tous ses vœux, disant que les vieux soldats vainqueurs des Gaulois étaient morts, que César n'avait plus que des recrues. Pompée avait cent dix cohortes, qui faisaient 45,000 hommes romains sous les armes. César avait 30,000 hommes. Les troupes alliées de part et d'autre étaient très-nombreuses. Les historiens diffèrent beaucoup d'opinion sur le nombre d'hommes qui ont combattu à Phar-

sale, puisqu'il en est qui le font monter de 3 à 400,000 hommes. Les 10e, 9e et 8e légions de César formaient sa droite, sous les ordres de Sylla. Il avait placé au centre quatre-vingts cohortes, ne laissant que deux cohortes à la garde de son camp; il tira une cohorte de chacune des légions qui composaient sa troisième ligne pour en former un corps spécialement destiné à s'opposer à la cavalerie. Il n'y avait entre les deux armées que l'espace nécessaire pour le choc. Pompée ordonna de recevoir la charge sans s'ébranler.

Aussitôt que le signal fut donné, l'armée de César s'avança au pas redoublé; mais, voyant que la ligne ennemie ne bougeait pas, ces vieux soldats s'arrêtèrent d'eux-mêmes pour reprendre haleine; après quoi, ils coururent à l'ennemi, lancèrent leurs javelots et l'abordèrent avec leurs courtes épées. La cavalerie de Pompée, qui était à la gauche, soutenue par les archers, déborda l'aile droite de César; mais les six cohortes qui étaient en réserve s'ébranlèrent et chargèrent cette cavalerie avec tant de vivacité qu'elles l'obligèrent à prendre la fuite. Dès ce moment, la bataille fut décidée.

César perdit 200 hommes, dont la moitié officiers. Pompée perdit 15,000 hommes, morts ou blessés sur le champ de bataille; il ne put pas même défendre son camp, que le vainqueur enleva le jour même. Les débris de l'armée vaincue se réfugièrent sur un monticule, où César les cerna; à la pointe du jour suivant, ils posèrent les armes, au nombre de 24,000 hommes. Les trophées de cette journée furent 9 aigles, c'est-à-dire toutes celles des légions présentes, et 180 drapeaux.

Pompée se retira en toute hâte, vivement poursuivi. Arrivé à Peluse, en Égypte, il se confia au jeune roi Ptolémée, qui était dans cette ville à la tête de son armée, faisant la guerre

à Cléopâtre, sa sœur; il débarqua sur la plage presque seul et fut assassiné par les ordres de Ptolémée. César débarqua en Égypte peu de semaines après, et fit son entrée dans Alexandrie à la tête de deux légions et de quelques escadrons de cavalerie.

Ainsi périt le grand Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, après avoir, pendant trente-cinq ans, exercé les principales charges de la République. Il avait fait dix-sept campagnes de guerre : celles de l'an 83, 82, 77, 49, 48 contre les Romains du parti de Marius et de César; celles de 81 en Afrique, de 76, 75, 74, 73, 72, 71 en Espagne; celle de 67 contre les pirates; celles de 65, 64, 63 contre Mithridate. Il avait triomphé en 81 de l'Afrique, en 71 de l'Espagne, en 61 de l'Asie. Il avait été trois fois consul : en 70, en 55, ces deux fois avec Crassus, en 82 avec Metellus Scipion. Pompée, l'homme que les Romains ont le plus aimé et qu'ils surnommèrent du nom de *Grand* lorsqu'il n'était encore âgé que de vingt-six ans!

IV

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Les douze légions que César réunit à Brindes venaient d'Espagne, des Gaules ou des rives du Pô; il semble donc qu'il eût mieux fait de les diriger par l'Illyrie et la Dalmatie sur la Macédoine. De Plaisance, point d'intersection des deux routes, la distance est égale pour arriver en Épire. Son armée y serait arrivée réunie; il n'aurait point eu à passer la mer, obstacle si important, et qui faillit lui être si funeste, de traverser devant une escadre supérieure.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Cet obstacle, il est vrai, était beaucoup moins fort alors qu'il ne serait aujourd'hui. La navigation était dans l'enfance; les vaisseaux n'étaient pas propres à croiser et à tenir le vent; il paraît même qu'ils n'étaient pas approvisionnés d'eau pour longtemps, puisque quelques jours de vents contraires exposèrent la flotte de Bibulus à en manquer entièrement.

TROISIÈME OBSERVATION.

Pompée, avec une armée aussi nombreuse, n'eût pas dû se laisser tenir en échec par l'armée de César avant sa jonction avec Antoine, c'est-à-dire pendant cinq mois.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Les manœuvres de César à Dyrrachium sont extrêmement téméraires : aussi en fut-il puni. Comment pouvait-il espérer se maintenir avec avantage le long d'une ligne de contrevallation de six lieues, entourant une armée qui avait l'avantage d'être maîtresse de la mer et d'occuper une position centrale. Après des travaux immenses il échoua, fut battu, perdit l'élite de ses troupes, et fut contraint de quitter ce champ de bataille. Il avait deux lignes de contrevallation, une de six lieues contre le camp de Pompée et une autre contre Dyrrachium. Pompée se contenta d'opposer une ligne de circonvallation à la contrevallation de César : effectivement, pouvait-il faire autre chose, ne voulant pas livrer bataille? Mais il eût dû tirer un plus grand avantage du combat de Dyrrachium; ce jour-là il eût pu faire triompher la République.

Quand on considère avec attention les travaux que firent

les deux armées à Dyrrachium et ceux de César à Alise, que l'on met deux armées modernes dans la même situation, on saisit d'abord toute la différence qui existe entre les deux manières de faire la guerre. En effet, à Alise, César, avec 80,000 hommes, fait une double ligne de circonvallation; il cerne une armée d'égale force et couvre son armée par une ligne de contrevallation de 5 à 6 lieues de tour, ce qui le met à même de résister à plus de 200,000 hommes. Lors de l'attaque, il est évident que, sans le secours de ces fortifications de campagne, il n'eût pas pu résister; mais il profite des quarante jours qu'il a devant lui, avant l'arrivée de l'armée de secours, pour se couvrir de fossés, de remparts, de trous-de-loup, etc. et il se trouve inexpugnable. Aujourd'hui, quelque considérables que fussent les travaux qu'une armée pourrait faire en quarante jours, en la supposant organisée comme les armées romaines, ces avantages disparaîtraient devant une grande supériorité d'artillerie de la part de l'assaillant; l'artillerie de l'armée dans ses lignes serait disséminée, tandis que celle de l'armée de secours serait réunie sur le point de la principale attaque, hormis ce qui serait nécessaire pour les fausses attaques; alors l'artillerie de l'armée dans ses lignes serait sur-le-champ éteinte par la grande supériorité de l'attaquant, et, soit qu'elle profitât du commandement, soit qu'elle prît en enfilade ou en écharpe, l'armée assaillante, protégée par une nombreuse artillerie, n'aurait que la peine de combler de fascines les fossés, trous-de-loup, etc. et de faire des rampes aux lignes. Cet avantage, les anciens ne l'avaient pas, parce que leurs armes de jet étaient trop médiocres, et que leurs principales armes étaient des armes blanches; alors l'obstacle du retranchement restait tout entier.

A Dyrrachium les tours protégeaient la ligne : l'artillerie les mettrait en ruine aujourd'hui en peu d'heures. Nos moyens d'élever des fortifications sont restés les mêmes ; mais leur importance est diminuée dans un rapport bien grand ; aussi la bèche et la pioche n'étaient-elles pas moins nécessaires aux soldats romains ou grecs que le bouclier et l'épée, et les modernes n'en font plus d'usage. Est-ce à tort, ou ont-ils raison?

CINQUIÈME OBSERVATION.

A Pharsale, César ne perd que 200 hommes et Pompée 15,000. Les mêmes résultats, nous les voyons dans toutes les batailles des anciens; ce qui est sans exemple dans les armées modernes, où la perte en tués et blessés est sans doute plus ou moins forte, mais dans une proportion de 1 à 3. La grande différence entre les pertes du vainqueur et celles du vaincu n'existe surtout que par les prisonniers : ceci est encore le résultat de la nature des armes. Les armes de jet des anciens faisaient en général peu de mal; les armées s'abordaient tout d'abord à l'arme blanche : il était donc naturel que le vaincu perdît beaucoup de monde et le vainqueur très-peu. Les armées modernes, quand elles s'abordent, ne le font qu'à la fin de l'action et lorsque déjà il y a bien du sang de répandu; il n'y a point de battant ni de battu pendant les trois quarts de la journée; la perte occasionnée par les armes à feu est à peu près égale des deux côtés. La cavalerie, dans ses charges, offre quelque chose d'analogue à ce qui arrivait aux armées anciennes : le vaincu perd dans une bien plus grande proportion que le vainqueur, parce que l'escadron qui lâche pied est poursuivi et sabré, et éprouve alors beaucoup de mal sans en faire.

Les armées anciennes, se battant à l'arme blanche, avaient besoin d'être composées d'hommes plus exercés; c'étaient autant de combats singuliers. Une armée composée d'hommes d'une meilleure espèce et de plus anciens soldats avait nécessairement tout l'avantage; c'est ainsi qu'un centurion de la 10e légion disait à Scipion en Afrique : « Donne-moi dix de mes camarades qui sont prisonniers comme moi, fais-nous battre contre une de tes cohortes, et tu verras qui nous sommes. » Ce que ce centurion avançait était vrai : un soldat moderne qui tiendrait le même langage ne serait qu'un fanfaron. Les armées anciennes approchaient de la chevalerie; un chevalier armé de pied en cap affrontait un bataillon.

Les deux armées à Pharsale étaient composées de Romains et d'auxiliaires, mais avec cette différence que les Romains de César étaient accoutumés aux guerres du Nord et ceux de Pompée aux guerres de l'Asie.

SIXIÈME OBSERVATION.

Cette campagne de César, qui le rendit maître du monde, a duré dix mois. La bataille de Pharsale a eu lieu un mois après la moisson, en juillet (de notre calendrier); la campagne a commencé à la mi-octobre (de notre calendrier). Pompée a été assassiné à la fin de septembre (c'était le mois où il était né), un mois ou six semaines après la bataille. Les historiens donnent peu de renseignements sur les dates; on sait seulement qu'Antoine n'a rejoint César qu'à la fin de l'hiver, c'est-à-dire en mars, ou, dans le calendrier d'alors, en mai; que, pendant que les deux armées étaient à Dyrrachium, les récoltes mûrissaient, que c'était par conséquent en juin de notre calendrier ou à la fin de septembre du calendrier d'alors.

CHAPITRE XII.

GUERRE D'ALEXANDRIE.

(AN 47 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

César mouilla dans le Port-Neuf d'Alexandrie avec dix galères, deux légions et 800 chevaux, occupa le palais royal, qui était situé vis-à-vis de l'isthme qui sépare les deux ports près du cirque et du théâtre, qui était la citadelle. Les Alexandrins murmurèrent de ce qu'il se faisait précéder par ses licteurs, ce qui était une marque de juridiction ; ils en vinrent à des voies de fait, et plusieurs Romains furent tués. Le roi Ptolémée était mineur ; l'eunuque Pothin le gouvernait. Il était en guerre avec la reine Cléopâtre sa sœur ; et, comme le peuple romain était chargé de l'exécution du testament du feu roi, le dictateur ordonna aux deux parties de comparaître devant son tribunal et de cesser les hostilités. L'eunuque Pothin ordonna alors à l'armée du roi, qui était à Peluse, de se rendre à Alexandrie : elle était de 20,000 hommes, dont 2,000 hommes de cavalerie. Achillas la commandait. Une grande partie était composée de Romains qui avaient servi dans l'armée de Gabinius. Aussitôt que César sut qu'elle approchait

d'Alexandrie, il se saisit de la personne du roi et de celle du régent, et fit occuper militairement tout ce qui pouvait ajouter à sa sûreté. Achillas prit possession de toute la ville, à l'exception de ce qu'occupaient les Romains, qui se trouvèrent bientôt bloqués du côté de terre, et n'avaient plus de communication que par mer. Les Alexandrins se portèrent au Port-Vieux pour s'emparer de soixante et douze galères qui s'y trouvaient; cinquante étaient de retour de l'armée de Pompée, au secours duquel elles avaient été envoyées, vingt-deux étaient la station ordinaire d'Alexandrie : si elles tombaient en leur pouvoir, c'en était fait de César; mais, après un combat fort chaud, il parvint à les brûler, et resta ainsi maître de la mer. Il s'empara du Phare, situé à l'extrémité du Port-Neuf; il se trouva maître de toute la côte de la mer; il fixa alors son attention du côté de terre. Il avait besoin de fourrages; il s'empara de toutes les maisons qui le séparaient de la porte du milieu et communiqua librement avec le lac Mareotis, campagne d'où il tira des vivres et des fourrages. Il fit mettre à mort l'eunuque Pothin. Peu de semaines après, la plus jeune des sœurs du roi, la princesse Arsinoé, s'échappa du palais, gagna le camp d'Achillas, qu'elle fit mourir et remplaça par l'eunuque Ganymède. Les Romains recevaient tous les jours des vivres, des galères et des troupes, soit des archers qui arrivaient de Crète et de Rhodes, etc. soit de la cavalerie d'Asie. César avait expédié dans l'Asie Mineure Mithridate, homme qui lui était dévoué, pour réunir ses troupes, se mettre à leur tête, traverser la Syrie, le désert de Suez, et venir le joindre par terre à Alexandrie.

De part et d'autre on travaillait avec activité à se fortifier.

murailles crénelées, et avaient établi un grand nombre de tours à dix étages. Comme les canaux qui portaient l'eau du Nil à Alexandrie se trouvaient au pouvoir de Ganymède, il fit boucher tous ceux qui donnaient de l'eau dans la partie de la ville occupée par les Romains; en même temps il fit élever par des machines l'eau de la mer pour gâter les citernes du quartier des Romains; en peu de jours l'eau devint si saumâtre qu'elle ne fut plus potable. Les Romains furent alarmés; mais ils tirèrent des eaux des fontaines qui sont près du Marabout et de la tour du Phare; ils creusèrent grand nombre de puits au bord de la mer, qui leur donnèrent de l'eau douce. Dans ce temps la 37e légion, avec un grand nombre de bâtiments chargés de vivres, armes et machines, qui était partie de Rhodes, mouilla près de la tour des Arabes, à l'ouest d'Alexandrie. Le vent d'est qui règne en général dans ces parages, à cette époque de l'année, l'empêchait de gagner le port d'Alexandrie; le convoi était compromis. César partit avec sa flotte pour le sauver; ce qui donna lieu à un combat naval dans lequel la flotte des Égyptiens perdit une galère et fut contrainte de se sauver dans le Port-Vieux. César fit défiler son convoi en triomphe devant elle, et rentra dans le Port-Neuf.

II

Ganymède, voyant l'insuffisance de ce moyen, sur lequel il avait tant compté, revint de nouveau au projet d'équiper une flotte; il fit travailler avec la plus grande activité à remettre en état dans le Port-Vieux tous les bâtiments et carcasses de galères qui s'y trouvaient; il fit découvrir les portiques des édifices publics pour en prendre les bois; il fit venir des sept

bouches du Nil les bâtiments stationnaires qui les défendaient: en peu de jours il eut vingt-deux galères de quatre rangs, cinq de cinq rangs, et un grand nombre de petits bâtiments de toute grandeur, le tout monté par d'habiles matelots. César avait trente-quatre galères, savoir : neuf de Rhodes, huit de Pont, cinq de Syrie et douze d'Asie Mineure, mais cinq seulement étaient à cinq rangs de rames, dix à quatre rangs; tout le reste était très-inférieur. Il sortit cependant du Port-Neuf, doubla le Phare et vint se ranger en bataille vis-à-vis du Port-Vieux. Les galères de Rhodes formaient sa droite, celles de Pont sa gauche. A cette vue la flotte des Alexandrins appareilla. Les deux armées étaient séparées par ce rang de rochers qui ferme le Port-Vieux, et qui, sur l'espace de 6,000 toises, n'offre que trois passages. L'armée qui s'engagerait dans ces parages affronterait un grand danger et offrirait une belle occasion à son ennemi. Euphranor, amiral des galères de Rhodes, indigné de voir l'ennemi avoir tant d'assurance, proposa et obtint d'entrer dans le Port-Vieux; il se dirigea par le passage du milieu avec quatre galères; le combat devint terrible; les Alexandrins furent battus; ils perdirent une galère à cinq rangs et une à deux rangs; le reste de leur flotte se sauva, le long des quartiers de la ville, sous la protection des jetées et des hommes de trait placés sur les toits des maisons.

Les Romains occupaient la tour du Phare, mais non pas toute l'île; ils s'en emparèrent après un combat opiniâtre, pillèrent le gros bourg qu'elle contenait et firent 600 prisonniers; mais les Alexandrins restèrent maîtres du château qui forme la tête de pont de la jetée qui joint cette île avec la ville. César voulut enlever ce poste important, il échoua; après plusieurs tentatives où il perdit beaucoup de monde, il fut mis

en déroute et ne parvint à gagner ses galères qu'à la nage; plusieurs d'elles furent submergées par le grand nombre de fuyards qui s'y réfugiaient. Cependant, quelque sensible que fût cette perte, elle n'eut pour lui aucune conséquence fâcheuse.

Le roi Ptolémée, quoique jeune, eut le talent de persuader qu'il désirait employer son pouvoir à calmer l'insurrection, et qu'il mettrait ainsi un terme à la guerre. César le mit en liberté; mais, aussitôt que cet enfant se trouva à la tête de son armée, il se servit de toute son autorité pour exciter son peuple, et démasqua une haine implacable contre les Romains.

Les Alexandrins, malgré l'échec qu'ils avaient reçu, avaient ravitaillé et augmenté leur flotte. Les convois venaient par mer à César du côté de l'Asie : ils se portèrent à Canope, dans la rade d'Aboukir, pour les intercepter. L'amiral romain Néron y accourut à la tête de la flotte; il eut un vif engagement avec la flotte égyptienne, où le brave Euphranor périt avec sa galère.

III

Il y avait huit mois que César était engagé dans cette malheureuse guerre, et rien n'annonçait qu'elle dût avoir une fin heureuse, lorsque enfin Mithridate arriva devant Peluse avec l'armée qu'il avait réunie en Asie; il s'empara d'assaut de cette place, marcha à grandes journées sur Memphis, où il arriva le septième jour; de là il descendit le Nil par la rive gauche, se porta au secours de César à Alexandrie. A cette nouvelle, le roi Ptolémée partit avec son armée, s'embarqua sur le Nil et joignit le corps de son armée qui était opposé à Mithridate, à peu près à la hauteur du Delta. César, de son côté, se rendit par

mer à la tour des Arabes, de là il débarqua, et, tournant le lac Mareotis, il se porta droit sur l'armée de Mithridate. Il la joignit sans combat; elle était campée le long du canal, à peu près à la hauteur d'A'lqâm. Ptolémée avait plusieurs fois attaqué Mithridate et avait été repoussé; César l'attaqua à son tour et le battit : ce roi périt dans la déroute. César marcha sans s'arrêter sur Alexandrie, où il arriva en peu de jours. Cette immense ville se soumit; les habitants vinrent à la rencontre de leur vainqueur en habits de suppliants, portant avec eux tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour apaiser sa juste colère. Le dictateur les rassura; il rentra dans son quartier en traversant les retranchements ennemis au milieu des acclamations de ses troupes, qui le reçurent comme un libérateur. Il couronna reine d'Égypte la belle Cléopâtre, chassa Arsinoé, sa sœur cadette, et, laissant en Égypte toute son armée pour assurer la nouvelle autorité, il partit avec la 6e légion, composée de vétérans, et se rendit par terre en Syrie.

Ainsi se termina la guerre d'Alexandrie, qui a duré la fin de l'an 48 et une grande partie de 47.

IV

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

La guerre d'Alexandrie donna neuf mois de répit au parti de Pompée, releva ses espérances et le mit à même de tenir encore plusieurs campagnes; ce qui obligea, l'année suivante, César à faire la campagne d'Afrique, et, deux ans après, une nouvelle campagne en Espagne. Ces deux campagnes, où il lui fallut son génie et sa fortune pour en sortir vainqueur, n'au-

raient point eu lieu si, en sortant de Pharsale, il se fût rendu de suite sur les côtes d'Afrique, y eût prévenu Caton et Scipion, ou si, se portant, comme il l'a fait, sur Alexandrie, il se fût fait suivre par quatre ou cinq légions ; il ne manquait pas de bâtiments pour les porter. A défaut de cela, il pouvait sans inconvénient se contenter de l'apparente soumission de Ptolémée, et ajourner sa vengeance d'une année.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Les deux légions de César et le corps de cavalerie avec lesquels il entra dans Alexandrie ne formaient que 5,000 hommes; les dix galères étaient montées par 4,000 hommes. C'étaient des forces bien peu considérables pour lutter contre un grand roi et soumettre une ville comme Alexandrie; mais César eut deux bonheurs : le premier, de se saisir du palais, de la citadelle et de la tour du Phare; le deuxième, de brûler la flotte des Alexandrins. Ce ne fut qu'un mois après son arrivée que l'armée égyptienne partit de Peluse et entra dans Alexandrie; peu après il reçut jusqu'à vingt-quatre galères de renfort chargées de troupes. Ainsi, tout bien considéré, il n'y a dans toute sa guerre d'Alexandrie rien de merveilleux; tous les plans que les commentateurs ont dressés pour l'expliquer sont faux. Alexandrie avait deux ports, comme elle les a encore aujourd'hui : le Port-Neuf, qu'occupait César et dont l'entrée est défendue par la tour du Phare, et le Port-Vieux, qu'occupaient les Alexandrins; mais celui-ci est une grande rade et ne ressemble en rien au premier, qui est entouré par les quais de la ville, tandis que celui-ci forme un arc dont la corde est de 6,000 toises jusqu'au Marabout. La ville d'Alexandrie ne s'étendait pas, du côté de l'ouest, au tiers de cette distance.

TROISIÈME OBSERVATION.

César, dans la Guerre des Gaules, ne dit jamais quelle était la force de son armée ni le lieu où il se bat; ses batailles n'ont pas de nom. Son continuateur est tout aussi obscur; il raconte, il est vrai, comment Mithridate prend Peluse, mais il ne dit rien de sa marche ultérieure; au contraire, il est en contradiction avec les auteurs contemporains, qui disent que de Peluse il se porta sur Memphis, dont il s'empara; après quoi il descendit sur Alexandrie par la rive droite, en descendant le Nil; qu'il fut arrêté à peu près à la hauteur d'Alqâm par l'armée de Ptolémée. Le point où s'embranche dans le Nil le canal dont on voit encore les traces serait, d'après ces renseignements, le lieu où s'est donnée la bataille. Le commentateur appelle ce canal *une rivière*; mais on sait bien qu'en Égypte il n'y a pas de rivière, qu'il n'y a que des canaux. Les historiens nous laissent, selon leur usage, dans l'obscur sur l'époque à laquelle s'est livrée cette bataille. Cependant il paraît qu'elle doit avoir eu lieu à la fin de mai ou au commencement de juin; les eaux du Nil ne sont pas alors tout à fait basses; ce qui suppose que l'armée de Mithridate avait passé le désert au mois d'avril.

CHAPITRE XIII.

GUERRE CIVILE. — CAMPAGNE D'ILLYRIE.

(AN 47 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

Pharnace, ayant été un des instruments dont s'était servi Pompée pour se défaire de son père Mithridate, avait, en récompense, obtenu le Bosphore. Lorsqu'il vit l'empire romain en proie à la guerre civile, il eut l'ambition de réunir tous les états de son père; il s'empara de la Colchide, du royaume de Pont, dont la capitale était Sinope, le séjour favori du grand Mithridate; enfin il se jeta sur la Petite Arménie et la Cappadoce. Dejotarus, roi de la Petite Arménie, et Ariobarzane, roi de la Cappadoce, implorèrent le secours de Domitius, commandant en Asie. Celui-ci n'avait sous ses ordres que trois légions; obligé d'en envoyer deux à César, qui était dans Alexandrie, il ne lui en restait qu'une, la 36e. Il y joignit une légion levée à la hâte dans le royaume de Pont, et deux légions que Dejotarus avait formées à la romaine, composées de ses sujets. Il réunit cette armée à Comane, ville de Cappadoce. De Comane en Arménie on communique par une chaîne de montagnes fort boisées. Domitius suivit cette crête et assit son camp

à deux lieues de Nicopolis. Le lendemain il s'approcha des remparts de cette ville, et se trouva en présence de Pharnace, qui avait rangé son armée en bataille sur une seule ligne, mais ayant trois réserves : l'une derrière sa droite, l'autre derrière sa gauche et la troisième derrière son centre. Domitius, quoique en présence de l'armée ennemie, continua à fortifier son camp, et, quand il l'eut achevé, il s'y campa tranquillement. Pharnace fortifia sa droite et sa gauche par des retranchements, désirant tirer la guerre en longueur, espérant que la nécessité où se trouvait César en Égypte obligerait Domitius à s'affaiblir. Mais peu de jours après Domitius marcha à lui : les deux légions de Dejotarus lâchèrent pied et ne rendirent aucun combat; la légion levée dans le Pont se battit mal, la 36e soutint seule le combat; mais, cernée de tous côtés, elle fut contrainte de battre en retraite. Pharnace remporta une victoire complète; il resta maître du Pont, de la Petite Arménie et de la Cappadoce. Domitius se retira en toute hâte en Asie. Pharnace imita dans le Pont et dans la Cappadoce la conduite de son père : il fit massacrer tous les citoyens romains et se porta sur leurs personnes à des cruautés inouïes; il rétablit ainsi l'empire de sa maison. Il croyait le dictateur perdu, mais son triomphe ne dura que peu de mois.

II

César, après la guerre d'Alexandrie, se porta en Syrie à la tête de la 6e légion, s'y embarqua pour se porter en Cilicie; il réunit à Tarse les députés d'une partie de l'Asie Mineure. Sa présence était bien nécessaire à Rome; mais il jugea qu'il était plus urgent encore de réprimer la puissance renaissante

de ce rejeton de Mithridate. Il se porta à Comane avec quatre légions, la 6ᵉ, la 36ᵉ et les deux de Dejotarus. Pharnace chercha à l'apaiser par toute espèce de soumissions et d'offres; il s'était campé avec son armée sous les remparts de la place forte de Zela, lieu renommé par la victoire que Mithridate, son père, avait remportée contre Triarius. César occupa un camp à 5 milles de lui, et, quelques jours après, il partit au milieu de la nuit et s'en rapprocha à 1 mille. Pharnace, à la pointe du jour, aperçut avec étonnement l'armée romaine qui se retranchait si près de lui : il n'en était séparé que par un vallon. Il rangea son armée en bataille, descendit le vallon, le remonta et attaqua l'armée de César, qui, méprisant les manœuvres de l'ennemi, avait laissé des troupes dispersées dans les ateliers; elles eurent à peine le temps de prendre leurs armes et de se mettre en ordre de bataille. La 6ᵉ légion, quoique réduite à 1,200 hommes, mais tous vétérans, et qui tenait la droite, enfonça la gauche de l'ennemi, se jeta sur son centre, repoussa l'armée ennemie dans le vallon et la poursuivit l'épée dans les reins jusque dans son camp, qui fut forcé et devint la proie du vainqueur : bagages, trésor, tout fut pris; Pharnace eut à peine le temps de se sauver de sa personne. Ce prince périt dans un combat contre un de ses vassaux quelques mois après. La Petite Arménie, la Cappadoce, le Pont, le Bosphore, la Colchide, furent le résultat de cette victoire. César donna le Bosphore à Mithridate de Pergame. Ce fut après cette journée de Zela qu'il s'écria : « Heureux Pompée, voilà donc les ennemis dont la défaite vous a valu le nom de Grand! » Il écrivit à Rome : *Veni, vidi, vici.*

III

L'Illyrie se composait de la Pannonie, de la Liburnie et de la Dalmatie: la Pannonie comprenait l'Autriche et une partie de la Hongrie, Vienne, Presbourg et Belgrade; la Liburnie comprenait l'Istrie et la Croatie; la Dalmatie s'étendait jusqu'à la Macédoine; Salone, aujourd'hui Spalatro, en était la capitale. Après la bataille de Pharsale, Octavius se porta en Illyrie avec une partie de la flotte de Pompée. Cornificius y était avec deux légions tenant pour César. Plus tard, César ayant appris que des débris de Pharsale se ralliaient dans cette province, y envoya Gabinius avec deux légions de nouvelles levées. Soit que Gabinius se conduisît avec imprudence, soit que ses troupes, étant de nouvelles levées, n'eussent pas la consistance nécessaire, il fut battu par les barbares et enfermé dans Salone, où il mourut de maladie et de chagrin. Octavius, qui était maître de la mer, profita de cet événement et soumit au parti de Pompée les trois quarts de la province. Cornificius s'y maintint avec peine. César, renfermé dans Alexandrie, ne pouvait lui donner aucun secours; mais Vatinius, qui commandait le dépôt de Brindes, ayant sous ses ordres plusieurs milliers de vétérans appartenant aux douze légions de César qui se trouvaient au dépôt, sortant des hôpitaux pour joindre leurs légions, les embarqua sur des bâtiments de transport et quelques galères, rencontra la flotte d'Octavius, la défit complétement. Octavius se retira en Sicile. César domina dans l'Adriatique, et la province d'Illyrie se soumit.

IV

Calenus, lieutenant de César. assiégea Athènes, qui tenait pour Pompée, s'en empara après une vive résistance. César fit grâce aux habitants de cette ville et dit à leurs députés : « Faudra-t-il donc que, dignes de périr, vous deviez toujours votre salut à la mémoire de vos ancêtres ? » Mégare soutint un siége plus obstiné. Quand les habitants se virent poussés à bout, ils lâchèrent des lions que Cassius avait réunis dans cette ville pour être transportés à Rome et servir aux combats qu'il devait donner au peuple ; mais ces bêtes féroces se jetèrent sur les habitants et en dévorèrent plusieurs de la manière la plus horrible. Les habitants de Mégare furent faits esclaves et vendus à l'encan. Un lieutenant de Pompée avait muré l'isthme de Corinthe, ce qui empêcha Calenus d'entrer dans le Péloponèse ; mais, après la bataille de Pharsale, cet obstacle étant levé, Calenus s'empara de cette province, et, à son arrivée à Patras, Caton, qui s'y trouvait avec la flotte de Pompée, abandonna la Grèce.

V

Le lendemain de la bataille de Zela, César partit avec une escorte de cavalerie pour se rendre en toute diligence à Rome, où sa présence était nécessaire. La bataille de Pharsale n'avait produit aucun changement dans cette métropole, qui lui était soumise depuis le commencement de la guerre civile. Le consul l'avait nommé dictateur comme il était dans Alexandrie, et Antoine son maître de cavalerie ; de sorte que, pendant l'an 47,

il n'y eut point d'autres magistrats que le dictateur et son maître de cavalerie. Celui-ci, qui était à Rome revêtu du pouvoir souverain, se livra à toute espèce de débauches, scandalisa les citoyens par ses mœurs et les opprima par ses rapines. Un jeune tribun du peuple, Dolabella, amoureux des nouveautés, cherchant la renommée, et lui-même criblé de dettes, proposa au peuple une loi pour l'abolition de toutes les dettes; ce qui, selon l'usage ordinaire, mit en combustion toute la République. D'un autre côté, les vieilles bandes victorieuses des Gaules, mécontentes des retards qu'elles éprouvaient pour recevoir les récompenses qui leur étaient promises, se révoltèrent. La 2e légion refusa de se rendre en Sicile; toutes refusèrent de marcher. Mais César entra dans Rome. Pour se rendre le menu peuple favorable, il fit une loi qui donnait la remise d'une année de loyer à tous les citoyens qui payaient moins de 250 francs; il remit les arrérages ou intérêts des dettes depuis le commencement des guerres civiles; il fit vendre tous les biens de ses ennemis; il employa tout ce qui pouvait lui procurer de l'argent; les biens mêmes de Pompée furent vendus à l'encan : Antoine les acheta; il prétendait s'exempter d'en payer le montant, ce qui excita un moment le mécontentement du dictateur. L'arrivée de César calma la fermentation des légions; mais, peu après, elles se mutinèrent avec plus de fureur; tous les officiers qui se voulurent entremettre furent mis à mort, et, par un mouvement spontané, elles arrachèrent leurs aigles et se mirent en route sur la capitale, menaçant par leurs propos César même. Celui-ci fit fermer les portes de la ville; mais, lorsque les séditieux furent arrivés au Champ de Mars, il sortit et monta sévèrement sur sa tribune, leur demandant durement ce qu'ils voulaient. « Nous sommes cou-

verts de blessures, lui répondirent-ils; il y a assez longtemps que nous courons le monde et que nous versons notre sang: nous voulons notre congé.» Il leur répondit laconiquement: «Je vous l'accorde.» Il ajouta peu après qu'il allait partir sous peu de semaines, et que, lorsqu'il aurait triomphé avec de nouveaux soldats, il leur donnerait encore ce qu'il leur avait promis. Il se levait et allait les quitter ainsi; mais ses lieutenants le sollicitèrent d'adresser quelques paroles de douceur à ces vieux compagnons avec qui il avait acquis tant de gloire et surmonté tant de dangers, César se rassit et leur dit: «Citoyens,» contre son usage, qui était de les appeler soldats ou compagnons. Un murmure s'éleva dans tout le camp. «Nous ne sommes point des citoyens, nous sommes des soldats.» Enfin le résultat de cette scène touchante fut d'obtenir de continuer leur service. César leur pardonna, hormis à la 10e légion; mais celle-ci s'obstina, suivit César en Afrique, soi-disant sans en avoir reçu un ordre positif.

VI

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Les succès de Pharnace contre Domitius font connaître quelle était la différence des bonnes ou mauvaises troupes. Trois légions ne résistent pas un moment contre des barbares, et une seule parvient à faire sa retraite sans perte.

DEUXIÈME OBSERVATION.

La conduite de la 6e légion, à la bataille de Zela, qui enfonce tout devant elle, quoique composée de 1,200 vétérans

seulement, fait voir de quelle influence est une poignée de braves; cette influence était plus marquée chez les anciens, tout comme elle est plus marquée, chez les modernes, dans la cavalerie que dans l'infanterie.

TROISIÈME OBSERVATION.

La victoire navale de Vatinius, avec des vaisseaux de charge, contre Octavius, qui commandait des galères, est remarquable. Les batailles navales n'étaient que des combats de pied ferme, et les vétérans romains, les plus braves de tous les hommes, l'épée à la main, étaient presque toujours assurés de vaincre sur terre comme sur mer. Les armes à feu, qui ont produit une si grande révolution sur terre, en ont fait une très-grande dans la marine; les batailles s'y décident à coups de canon, et comme l'effet du canon dépend de la position qu'on occupe, l'art de manœuvrer et de prendre cette position décide des batailles navales. Les troupes les plus intrépides ne peuvent rien dans un genre de combat où il est presque impossible de s'aborder; la victoire est décidée par deux cents bouches à feu, qui désemparent, brisent les manœuvres, coupent les mâts et vomissent la mort de loin. La tactique navale a donc acquis une tout autre importance. Les combats de mer n'ont rien de commun avec les combats de terre. L'art du canonnier est soumis à l'art de la manœuvre qui remue le vaisseau, donne aux batteries des positions d'enfilade ou le présente aux boulets de la manière la plus avantageuse; si, à cette tactique particulière de chaque vaisseau, vous joignez le principe de tactique générale que tout vaisseau doit manœuvrer de la manière la plus convenable dans la position, dans la circonstance où il se trouve, pour attaquer un vaisseau

ennemi, lui lâcher le plus de boulets possible, vous aurez le secret des victoires navales.

Les galères étaient des bateaux à rames fort longs, ayant peu de mâture et peu de voiles, n'étant pas propres à tenir le vent et ne pouvant ni bloquer ni croiser. La supériorité sur mer ne donnait pas les mêmes avantages qu'elle donne aujourd'hui; elle n'empêchait pas de traverser les mers, soit l'Adriatique, soit la Méditerranée. César, Antoine, passent l'Adriatique, de Brindes en Épire, devant des flottes supérieures; César passe en Afrique de Sicile, et, quoique Pompée eût été presque constamment maître de la mer, il n'en tira que peu d'avantages. Ce n'est pas de la marine des anciens qu'il eût fallu dire, « Le trident de Neptune est le sceptre du monde, » maxime qui est vraie aujourd'hui.

CHAPITRE XIV.

GUERRE CIVILE. — CAMPAGNE D'AFRIQUE.

(AN 46 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

Après la prise de Corfinium, César forma deux légions des troupes de Domitius; il en donna le commandement à Curion et lui confia le gouvernement de la Sicile et de l'Afrique: il s'embarqua avec deux légions et 500 chevaux, escorté par dix galères. Il resta deux jours et trois nuits à la mer, et il aborda en Afrique au mois de juin de l'an 49, au port d'Aquilaria, à sept lieues de Clypea (cap Bon), dans une bonne rade foraine située entre deux caps; il y débarqua, se mit en marche, et le troisième jour il arriva sur la rivière du Bagrades (aujourd'hui Magreda), qui se jette dans la mer entre Utique et Carthage; ces deux villes sont éloignées de trois lieues. Le camp de Scipion était situé entre elles, à l'embouchure de ce fleuve, sur un rocher très-escarpé qui commande la mer, allant en pente douce du côté d'Utique, dont il n'était éloigné que d'un mille. Varus, qui commandait pour Pompée, était campé sous les murs d'Utique; une de ses ailes était couverte par la ville, l'autre par un grand théâtre bâti en avant.

Deux cents vaisseaux marchands étaient mouillés dans le port: Curion leur fit ordonner, sous peine d'être regardés comme ennemis, de se rendre devant le camp de Scipion; ce qu'ils firent sur-le-champ. Le lendemain, il campa près d'Utique. Il était encore à retrancher son camp lorsque l'avant-garde du roi Juba parut; ce qui donna lieu à un engagement où ce prince fit une perte considérable. Les deux armées restèrent ainsi en présence pendant plusieurs jours, s'occupant de part et d'autre à chercher à suborner les soldats du parti opposé. Mais enfin, dans le courant de septembre elles en vinrent aux mains; Varus fut repoussé et perdit 2,000 hommes; il abandonna son camp et se réfugia derrière les remparts de la ville que Curion investit. Dans ce temps, arrivèrent les nouvelles d'Espagne qui annonçaient les grands succès que César venait d'obtenir contre Afranius. Cependant le roi Juba se mit en marche avec une armée considérable pour dégager Utique. On conseilla à Curion de prendre position au camp de Scipion et d'attendre l'arrivée des deux légions qui étaient en Sicile. Il se rendit à ce parti; mais, comme il se mettait en marche, il eut avis que Juba était retourné dans son royaume, et que Sabura seul s'approchait avec une partie de l'armée: cela le décida à marcher à lui. La cavalerie des deux armées se rencontra sur la rivière de Magreda; l'engagement fut vif; celle de Sabura fut battue, son camp surpris; il perdit beaucoup de monde. Mais Juba était derrière. Curion, continuant pendant cinq lieues à suivre son ennemi, fut arrêté par la cavalerie de l'armée du roi, qui attaqua des troupes fatiguées Après une bataille très-opiniâtre. Curion fut cerné par la cavalerie numide; voyant la bataille perdue, il chercha à gagner les montagnes, mais il ne le put : toute son armée fut massa-

crée; il resta lui-même mort sur le champ de bataille. Rufus, qu'il avait laissé avec cinq cohortes à la garde du camp, donna l'ordre de s'embarquer pour gagner la Sicile; mais une terreur panique s'empara des matelots; la flotte gagna le large et les cinq cohortes furent massacrées.

II

Pendant les années 48 et 47, l'Afrique resta au pouvoir et sous les ordres de Varus, lieutenant de Pompée. Les anciens divisaient l'Afrique en huit contrées : 1° la Mauritanie tingitane, qui s'étendait depuis les côtes de l'Océan, vis-à-vis des Canaries, jusqu'à celles de la Méditerranée, vis-à-vis de Malaga : c'était la patrie de Syphax; elle était appelée *le royaume de Bogud*. C'est aujourd'hui le royaume de Maroc et de Fez. 2° La Mauritanie césarienne, qui est le pays actuel d'Alger. 3° L'Afrique proprement dite, qui comprenait la Numidie, les états de Carthage : c'est aujourd'hui Constantine et les états de Tunis et de Tripoli; elle s'étendait jusqu'à la grande Syrte; depuis la prise de Carthage, les Romains tenaient un préteur à Utique; ils ne pénétrèrent en Mauritanie que sous Claude. 4° La Cyrénaïque est le pays actuel de Derne, qui comprenait la Pentapole; la ville de Cyrène a été bâtie par les Lacédémoniens; ce pays a été puissant; les habitants eurent des démêlés avec Carthage, au temps de sa grandeur, pour les limites qui furent placées aux Philènes, où étaient deux autels. 5° La Marmarique finissait à la ville de Catabathmus, où commence une vallée profonde qui va en Égypte, qui a été jadis arrosée par les eaux du Nil. 6° L'Égypte. 7° La Libye. 8° L'Éthiopie. Juba régnait en Numidie; il était attaché à Pompée. Scipion

mena en Afrique les débris de l'armée de Pharsale; Labienus s'y rendit de son côté. Caton commandait à Dyrrachium pendant la bataille de Pharsale; il se retira, après, avec la flotte à Cyrène; de là, avec 10,000 hommes, il traversa par terre le désert de la grande Syrte; il lui fallut trente jours. Il fit porter l'eau sur des ânes. Il hiverna à Leptis, ville très-riche, y joignit Scipion, Varus, Labienus et les fils de Pompée. Juba affectait la suprématie sur eux. Caton se contenta du gouvernement d'Utique; Scipion, qui était consulaire, fut reconnu comme le général. Il y avait, en 47, dix légions, beaucoup de cavalerie et des troupes légères. Juba avait quatre légions armées à la romaine et de la cavalerie numide sans freins. Ces forces étaient tellement redoutables, que les ennemis de César en Italie attendaient Scipion à Rome; il était maître de la mer; sa flotte était très-considérable. Trois années avaient fait oublier les désastres de Pharsale; les destins du monde pouvaient encore changer. Mais Scipion était sans talent et n'avait pour lui qu'un nom illustre.

III

César se réveilla au bruit du danger; il quitta Rome, passa en Sicile, campa si près des bords de la mer que l'eau mouillait sa tente, s'embarqua avec six légions et 2,000 hommes de cavalerie, mit à la voile le 27 septembre (29 juillet de notre calendrier). Après trois jours de navigation, il atteignit le cap de Mercure (cap Bon); il mouilla le lendemain sur les plages de Ruspina, près d'Adrumette, qui avait une garnison de Scipion; il resta plusieurs jours à la mer pour rallier son convoi dispersé par un coup de vent, qui n'avait pu doubler le

cap Bon et errait à l'aventure le long des côtes d'Afrique. Lorsqu'il débarqua, il n'avait avec lui que 4,000 hommes; il se campa près de la petite ville de Ruspina. Ce fut sur cette même plage qu'Annibal, de retour d'Italie, aborda pour se porter à Zama; c'est près des plages de Clypea, au cap Bon, que débarqua Regulus dans la seconde guerre punique. Ruspina est à 40 lieues d'Utique et à 20 lieues au sud du cap Bon. César fit le tour des murailles d'Adrumette ; il n'avait pas assez de forces pour bloquer cette ville. Scipion était à Utique avec son armée; sentant le danger de sa position, il descendit au sud pour s'éloigner de lui. La ville libre de Leptis lui ouvrit ses portes; il s'empara de l'île de Cercina, qui lui fournit des blés; plusieurs châteaux et plusieurs villes, au bruit de son arrivée, se soumirent : c'étaient de faibles avantages, qui ne pouvaient dominer ses inquiétudes. Tout son convoi errait en danger d'être pris par les nombreuses flottes de l'ennemi; il se trouvait exposé, avec une poignée de monde, à tout ce que Scipion voudrait faire. Dans cette critique position, il prit un parti extrême, mais conforme à l'état de ses affaires : il plaça ses troupes en garnison à Leptis et à Ruspina, et s'embarqua avec sept cohortes pour éviter Labienus, qui marchait sur lui, et voulut essayer de rallier sa flotte ou aller chercher le reste de son armée en Sicile. Il passa toute la nuit embarqué; mais, à la pointe du jour, lorsqu'il donnait l'ordre de lever l'ancre, on signala une partie de son convoi, celle dont il était le plus inquiet. Il débarqua alors et se porta à son camp devant Ruspina, qu'il fortifia; il en sortit le surlendemain, avec trente cohortes pour ramasser des vivres; mais il ne tarda pas à se trouver en présence de Labienus, qui l'attaqua avec des forces considérables, savoir : 1,600 chevaux gaulois, 8,000 Numides

et 30,000 hommes d'infanterie. La journée fut chaude et critique; César fut cerné par la cavalerie ennemie; mais il perça le centre de Labienus, ce qui lui permit de rejoindre son camp, quoique poursuivi par les Numides et non sans avoir couru de grands dangers. Ce combat eut lieu le 4 janvier (14 octobre de notre calendrier), huit ou neuf jours après le départ de Sicile.

Cependant, aussitôt que Scipion avait appris l'arrivée de César à Ruspina, il avait réuni toute son armée sur Utique; il avait suivi Labienus et le rejoignit peu de jours après le combat, et se campa avec toute son armée près d'Adrumette. César se trouva bloqué dans son camp; ses fourrageurs ne pouvaient plus sortir. Les cavaliers nourrissaient leurs chevaux avec de l'algue marine qu'ils faisaient détremper dans l'eau douce. Il était à craindre que Scipion ne le coupât de la mer; le camp en était éloigné d'une demi-lieue. César couvrit ses communications de retranchements et de tours jusqu'au rivage; il fit débarquer les équipages de la flotte, dont il se servit comme d'archers et d'hommes de trait pour le service des machines dont il couvrit ses retranchements, auxquels il travailla avec la plus grande activité. Scipion, fier de sa grande supériorité, lui offrait tous les jours la bataille. Les Gétules, qui étaient nombreux dans l'armée de Scipion et qui conservaient les sentiments de la plus vive reconnaissance pour Marius, étaient affectionnés à César, qui était son parent, et qui marchait à la tête du parti populaire; ils désertaient fréquemment et se rendaient à César. La ville d'Acilla, située au sud de Ruspina, se donna à lui; la petite ville de Cairoan mit à sa disposition un magasin de 300,000 boisseaux de blé. Tout cela ne remédiait pas à sa position, lorsque son second con-

voi parti de Sicile, sur lequel étaient embarquées les 13e et 14e légions, 1,000 hommes de trait et 800 cavaliers gaulois, mouilla sur la plage vis-à-vis de son camp, après quatre jours de navigation. Un secours aussi important changea l'état des choses. On était à la fin de janvier; il avait nouvelle que la plus grande partie des bâtiments avec lesquels il était parti erraient encore battus au gré des vents, mais qu'aucun de ces bâtiments n'était tombé au pouvoir des ennemis.

IV

Peu de jours après l'arrivée de ses renforts, César sortit de son camp, longea la mer au sud, traversa une plaine de quinze milles et se campa près de Scipion, qui occupait les hauteurs; sa cavalerie eut un engagement avec celle de Labienus, où il eut l'avantage. Scipion, attendant chaque jour l'arrivée de Juba, refusa une bataille et s'enferma dans son camp; il tirait ses vivres et une partie de son eau de la ville d'Uzita. César approcha de cette ville par des retranchements qu'il poussa jusqu'à une portée de trait des remparts. Cependant le roi Juba arriva avec trois légions, une grande quantité de cavalerie sans freins et 800 chevaux réguliers. Dès le lendemain Scipion sortit de son camp, rangea son armée derrière 60 éléphants. Voyant que César s'approchait toujours par des retranchements de la ville d'Uzita, Labienus se mit en embuscade dans un vallon qu'il fallait traverser pour arriver à une colline que César voulait occuper. Il y eut encore là un engagement assez vif, d'où César sortit vainqueur. L'eau était très-rare, et en approchant ses retranchements d'Uzita, César avait l'avantage de pouvoir profiter de plusieurs puits qui lui furent d'un

grand secours. Diverses escarmouches avaient lieu tous les jours autour d'Uzita, lorsque enfin les 9e et 10e légions arrivèrent de Sicile. Ce renfort n'empêcha pas Scipion de présenter la bataille. Les deux armées sortirent de leur camp. La gauche de Scipion s'appuyait à la ville d'Uzita, dont il renforça la garnison afin d'inquiéter la droite de son ennemi, qui y était appuyée. L'armée de César était composée de dix légions.

Les deux armées restèrent toute la journée à 200 toises l'une de l'autre sans en venir aux mains.

Varus sortit enfin d'Utique à la tête de cinquante-cinq vaisseaux, afin d'intercepter les convois de Sicile et d'Italie. Les quarante galères de César étaient devant Thapsus; treize s'étaient séparées et mouillaient près de Leptis; elles furent prises et incendiées par Varus. Aussitôt que César apprit cette nouvelle, il partit de son camp, qui était à deux lieues de Leptis, monta sur un brigantin, joignit le gros de sa flotte, poursuivit Varus et le força de se réfugier dans Adrumette; il lui prit plusieurs galères et lui brûla tous ses transports. Comme les subsistances étaient difficiles, César, pour s'en procurer, fit partir deux légions avec la cavalerie, qui se portèrent dans la nuit à dix milles, trouvèrent des fosses chargées de blé, qu'elles transportèrent au camp; mais tous ces moyens étaient insuffisants. Il leva son camp d'Uzita à trois heures du matin, se porta sur la ville d'Agar; Scipion le suivit et campa en trois camps à deux lieues de César, qui éprouvait un grand besoin de blé : il n'hésita pas à faire une marche de flanc de six lieues pour se porter à Zerbi, où Scipion avait réuni des magasins. Il réussit à s'emparer de la ville; mais, à son retour, il fut vivement attaqué et eut beaucoup de peine à gagner son camp, ce qu'il ne fit que fort tard dans la nuit. Labienus avait adopté la ma-

nière de se battre des Numides; sa cavalerie était beaucoup plus nombreuse, ses armés à la légère et ses hommes de trait étaient très-braves et très-adroits; ils accablèrent les légionnaires de traits. Lorsque ceux-ci, impatientés, s'avançaient au pas de charge, ils se dispersaient sur-le-champ, s'éloignaient en toute hâte et revenaient aussitôt que le légionnaire avait pris son rang. La cavalerie de César n'osait se commettre contre celle de l'ennemi, qui l'entourait d'un grand nombre d'hommes de trait qui tuaient les chevaux. Cette manière de faire la guerre était inquiétante : si les légions de l'ennemi étaient aussi bonnes que son infanterie légère, le succès de cette guerre serait chanceux et la victoire difficile.

Scipion et Juba avaient aussi un grand nombre d'éléphants, ce qui ne laissait pas de faire impression sur l'esprit du soldat. César fit venir d'Italie des éléphants et familiarisa son armée à la vue de ces monstrueux animaux, lui enseignant le lieu où il fallait les frapper. Les soldats comparaient la guerre qu'ils soutenaient à celle des Gaules, où ils avaient affaire à un ennemi brave, mais franc; ici, au contraire, ils étaient toujours en danger de tomber dans quelques embuscades.

Le 21 mars (2 janvier de notre calendrier) César fit la revue de son armée : jamais il n'en avait eu de plus belle et de plus nombreuse; 6,000 hommes des dépôts d'Italie, composés de vétérans qui étaient restés malades, étaient venus le joindre. Il sortit à huit lieues de son camp pour présenter la bataille à Scipion, qui à son tour la refusa. Voulant cependant en venir à un engagement général, le défaut de vivres, la difficulté de l'eau, la manière de faire cette petite guerre et l'esprit de ruse de son ennemi lui étant également à charge, il partit le 4 avril (14 janvier de notre calendrier) de son camp d'Agar; à

trois heures du matin, il arriva devant Thapsus, qu'il investit. Thapsus était une ville de la plus haute importance pour Scipion; il résolut de tout risquer pour la secourir. Il suivit César par les hauteurs et établit deux camps à trois lieues du sien en avant de Thapsus. Il y avait des salines éloignées de 1,200 toises de la mer : Scipion essaya d'y pénétrer pour secourir la ville, mais César y avait pourvu en y faisant construire un fort. Scipion campa à 1,200 toises des lignes de César et du fort, et commença les travaux pour retrancher son camp. Aussitôt que César en eut avis, il se mit en marche, voyant l'occasion favorable pour finir la guerre par une bataille décisive. L'armée de Scipion était rangée en bataille à la tête des retranchements qu'il commençait à élever; les éléphants étaient sur les deux ailes. César rangea son armée sur trois lignes : la 10e légion et la 2e tenaient la droite; la 8e et la 9e tenaient la gauche; cinq légions étaient au centre. Il mêla son infanterie légère avec sa cavalerie; il réunit deux corps, chacun de cinq cohortes d'élite, auxquels il joignit beaucoup d'hommes de trait, qu'il chargea spécialement d'attaquer les éléphants.

V

A la vue de l'armée ennemie, celle de Scipion témoigna de l'étonnement. César, de son côté, trouva qu'elle était dans une position formidable. Ces 64 éléphants surmontés de tours, qui protégeaient ses ailes, sa nombreuse cavalerie, cette nuée de gens de trait dont il avait éprouvé la bravoure et l'adresse, le voisinage de sa ligne de bataille, de son camp déjà couvert de retranchements, tout cela lui imposait. Il tarda à donner le signal; on l'entendit s'écrier : « Cette manœuvre d'attaque ne

me plaît point. » Mais ses troupes, pleines du sentiment de leur supériorité, ne partagèrent point son hésitation : « En avant ! » s'écria la 10e légion en contraignant le trompette de sonner la charge; en même temps toute la droite s'ébranla malgré toutes les représentations des officiers. César alors monta à cheval, donna pour mot d'ordre *bonheur* et marcha droit à l'ennemi. Les deux corps chargés d'attaquer les éléphants commencèrent l'action; ils les accablèrent de traits. Irrités par le sifflement des pierres et des flèches, ces animaux firent volte-face et se tournèrent contre leur propre armée, et foulèrent aux pieds leurs légions, qui étaient serrées, se dirigeant en toute hâte sur le camp, dont ils encombrèrent les portes. La cavalerie maure, qui avait compté sur l'appui des éléphants, déconcertée par cet événement inattendu, lâcha pied. En peu d'heures l'armée de Scipion et de Juba fut mise en déroute, et ses trois camps successivement enlevés. Les fuyards se dirigèrent sur le camp qu'ils avaient quitté la veille; mais, poursuivis par le vainqueur l'épée dans les reins, ils furent cernés sur une hauteur. Ils implorèrent la clémence de leur vainqueur, mais vainement; les vétérans, transportés de fureur, les passèrent tous au fil de l'épée; le carnage continua malgré les ordres et les prières de leur général, qui non-seulement ne put sauver les vaincus, mais même voulut vainement protéger plusieurs citoyens romains qui étaient dans son camp, et contre lesquels l'opinion de l'armée était prononcée. 10,000 hommes restèrent sur le champ de bataille; César perdit 50 hommes. Le lendemain celui-ci somma la ville de Thapsus, en faisant défiler sous ses murailles les 64 éléphants armés de tours qui étaient le trophée de sa victoire; mais ce fut vainement : il laissa alors trois légions pour en faire le siége, et se porta de

sa personne sur Utique. Caton commandait dans cette grande ville. Aussitôt qu'il apprit la perte de la bataille, il mit tout en œuvre pour engager les habitants à se défendre; mais ils étaient portés d'affection pour César. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut qu'ils protégeraient le départ de ce qu'il y avait de fuyards attachés au parti de Pompée qui se dirigeaient sur l'Espagne; quant à lui, il se donna la mort en se passant son épée au travers du corps. Juba se présenta avec quelques fuyards devant Zamora, sa capitale; les habitants lui en fermèrent les portes. Il se retira à sa maison de campagne, où il se donna la mort. Scipion s'était embarqué avec quelques galères; il cinglait pour l'Espagne; mais, arrêté par la flotte de César à la hauteur du cap Bon, il périt dans le combat. De devant Thapsus, César se porta devant Adrumette, dont il s'empara sans coup férir; il y trouva le trésor de Scipion; de là, il fit son entrée dans Utique, aux flambeaux. Il reçut, le lendemain, la nouvelle que Thapsus s'était rendu. Il partit, le surlendemain, pour Zamora, réduisit les états de Juba en province romaine, retourna à Utique, imposa des contributions à plusieurs villes, pourvut au gouvernement du pays, partit d'Utique le 13 juin (23 mars de notre calendrier), débarqua à Cagliari après trois jours de navigation, en partit le 29 juin, et arriva à Rome dans le courant de juillet (avril de notre calendrier), ayant terminé cette guerre importante en moins de six mois.

VI

OBSERVATIONS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

L'écrivain de la Guerre civile prétend que César n'avait

point indiqué de rendez-vous à sa flotte en partant de Sicile : il en fournit pour raison qu'il ignorait quel point des côtes d'Afrique leur donner qui fût à l'abri des flottes ennemies. Cette assertion est si absurde qu'elle ne mérite aucune réfutation.

Ce n'est point la seule preuve d'ineptie que l'on trouve dans l'Histoire des guerres civiles, qui sont écrites par un homme aussi médiocre que l'histoire de la Guerre des Gaules est écrite par un homme supérieur. Scipion était à Utique; il était maître de toute la côte du nord jusqu'aux états du roi Juba. Le rendez-vous qu'a donné César à son armée a été les côtes du sud du cap Bon jusqu'à la grande Syrte; toute cette côte était exempte d'ennemis, et dans une saison où il n'était pas possible aux escadres ennemies de maintenir leurs croisières; mais sa flotte fut dispersée par un coup de vent et jetée ensuite au nord du cap Bon, et ne se rallia insensiblement que plus tard et peu à peu.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Pendant tout janvier sa position était fort critique, et il n'a dû son salut qu'aux fortifications de son camp et à l'impuissance des armes offensives anciennes pour forcer des retranchements, ressources que n'aurait pas un général moderne.

TROISIÈME OBSERVATION.

Quatre jours après son débarquement, n'ayant encore que peu de monde réuni, il laissa garnison dans les deux seules villes qu'il avait sur la côte, et, pour éviter Labienus, il reprit la mer avec ses cohortes, lorsqu'une grande partie de son convoi le rallia.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Dans un combat qu'il soutint quelques jours après, il eut évidemment le dessous, quoi qu'en dise l'historien des Guerres civiles. La manière de combattre de Labienus fut celle que les Parthes avaient employée contre Crassus, d'attaquer les légions, non avec des armes de main, genre de combat où elles étaient invincibles, mais avec une grande quantité d'armes de jet; adroits, dispos, aussi braves qu'intelligents, sachant se soustraire à la poursuite du pesamment armé, mais retournant l'accabler de leurs traits aussitôt qu'il avait pris son rang dans la légion. Quelque imparfaites que fussent alors les armes de jet, en comparaison de celles des modernes, lorsqu'elles étaient exercées de cette manière, elles obtenaient constamment l'avantage.

CINQUIÈME OBSERVATION.

L'armée de César était réunie dans le mois de mars; il tarda trop longtemps à donner la bataille : il parut se méfier de son destin; il augura défavorablement de plusieurs rencontres difficiles où il s'était trouvé engagé; mais cela ne concluait rien pour la bataille générale, et les légions de Scipion et de Juba étaient, dans une journée décisive, trop inférieures aux siennes pour pouvoir leur tenir tête.

SIXIÈME OBSERVATION.

La conduite de Caton a été approuvée par ses contemporains et admirée par l'histoire; mais à qui sa mort fut-elle utile? à César; à qui fit-elle plaisir? à César; et à qui fut-elle funeste? à Rome, à son parti. Mais, dirait-on, il préféra se

donner la mort à fléchir devant César. Mais qui l'obligeait à fléchir? Pourquoi ne suivit-il pas ou la cavalerie ou ceux de son parti qui s'embarquèrent dans le port d'Utique et rallièrent le parti en Espagne? De quelle influence n'eussent point été son nom, ses conseils et sa présence au milieu des dix légions qui, l'année suivante, balancèrent les destinées sur le champ de bataille de Munda! Après cette défaite même, qui l'eût empêché de suivre sur mer le jeune Pompée, qui survécut à César et maintint avec gloire encore longtemps les aigles de la République? Cassius, et Brutus, neveu et élève de Caton, se tuèrent sur le champ de bataille de Philippes. Cassius se tua lorsque Brutus était vainqueur; par ce malentendu, par ces actions désespérées inspirées par un faux courage et de fausses idées de grandeur, ils donnèrent la victoire au triumvirat. Marius, abandonné par la fortune, fut plus grand qu'elle : exclu du milieu des mers, il se cacha dans les marais de Minturnes; sa constance fut récompensée; il rentra dans Rome et fut une septième fois consul. Vieux, cassé et arrivé au plus haut point de prospérité, il se donna la mort pour échapper aux vicissitudes du sort, mais lorsque son parti était triomphant. Si le livre du destin avait été présenté à Caton, et qu'il y eût vu que, dans quatre ans, César, percé de vingt-trois coups de poignard, tomberait dans le sénat au pied de la statue de Pompée; que Cicéron y occuperait encore la tribune aux harangues et y ferait retentir les Philippiques contre Antoine, Caton se fût-il percé le sein?... Non, il se tua par dépit, par désespoir. Sa mort fut la faiblesse d'une grande âme, l'erreur d'un stoïcien, une tache dans sa vie.

CHAPITRE XV.

GUERRE CIVILE. — CAMPAGNE D'ESPAGNE.

(AN 45 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

Les Grecs nommaient l'Espagne *Ibérie*; ils l'appelaient aussi *Hespérie*, parce qu'elle se trouvait, par rapport à eux, au couchant. Les Carthaginois entrèrent en Espagne par Cadix, Malaga et Carthagène. Les Romains la divisèrent en trois parties : 1° la Bétique, 2° la Lusitanie, 3° la Tarragonaise. La Bétique avait au nord la Guadiana, au midi la Méditerranée et l'Océan, au levant, la Tarragonaise : ce sont aujourd'hui les provinces de l'Estrémadure, de l'Andalousie, de Grenade et de Malaga; on y comptait deux cents villes. La Lusitanie s'étendait depuis la Guadiana jusqu'au Duero : c'est aujourd'hui le Portugal. La Tarragonaise comprenait le royaume de Murcie, de Valence, l'Aragon, la Catalogne, la Navarre, les Asturies, le royaume de Léon, la Galice et une partie de la Vieille-Castille.

I

En quittant l'Espagne, après l'avoir conquise, à la fin de l'an 49. César y avait laissé comme propréteur Cassius Lon-

ginus, homme avide et corrompu, qui avait malversé dans la place de questeur qu'il avait précédemment occupée dans cette même province ; il indisposa l'esprit des naturels du pays, qui, de concert avec une partie des troupes, conspirèrent contre lui : il fut frappé de deux coups de poignard, mais il y survécut, rallia une partie des troupes et fit mettre à mort les conjurés. Le roi Bogud traversa les mers, et, des bords de la Mauritanie, vint au secours de Cassius. Lepidus, qui commandait pour César dans la Tarragonaise, passa les montagnes et se porta sur le Bétis, avec trente-six cohortes, au secours de son collègue. D'un autre côté, le questeur Marcellus se mit à la tête du parti opposé à Cassius et le rallia à César.

II

César, après Pharsale, envoya Trebonius dans le gouvernement des Espagnes pour rétablir l'ordre, en qualité de proconsul ; Cassius s'embarqua, remonta les côtes d'Espagne, fit naufrage à l'embouchure de l'Èbre et périt avec ses richesses, fruit de ses rapines. Mais peu de mois après, le fils aîné de Pompée débarqua en Espagne, chassa Trebonius. Après la défaite de Scipion, en Afrique, Sextus Pompée, son frère, Labienus et Varus le joignirent avec les débris de l'armée d'Afrique ; ce qui le mit à même de former treize légions. Il devenait de la plus haute importance de ne point laisser accroître une armée déjà si redoutable. César partit de Rome, arriva en vingt-trois jours sur les bords du Bétis, au moment où le jeune Pompée assiégeait la ville d'Ulia, la seule qui tînt encore contre lui dans toute la Bétique. César secourut cette place, s'avança vers Cordoue ; Sextus Pompée, qui y commandait, effrayé, ap-

pela à son secours son frère, qui accourut en levant le siége d'Ulia. L'année 46 se termina sur ces entrefaites.

III

Dans le commencement de 45, César assiégea Alegria, qui ouvrit ses portes dans les premiers jours de février (novembre de notre calendrier); il désirait terminer la guerre par une grande bataille. Après diverses manœuvres, le jeune Pompée, reculant toujours pour l'éviter, se trouva enfin acculé à l'extrémité de la presqu'île de Malaga, près de la ville de Munda; il se résolut à recevoir la bataille dans une position avantageuse; il y attendit son ennemi de pied ferme. Sa ligne de bataille était de treize légions; César l'attaqua avec huit. La victoire se déclarait pour Pompée, César paraissait perdu; il changea alors la tête de la 10e légion sans pouvoir rétablir ses affaires, lorsque le roi Bogud, avec ses Numides, alla attaquer le camp de Pompée. Labienus détacha cinq cohortes au secours du camp. Ce mouvement rétrograde, dans un instant si critique, décida la victoire. Les vétérans crurent que l'ennemi était en retraite et redoublèrent d'ardeur. Les troupes de Pompée crurent que l'on se retirait, et se découragèrent; 30,000 hommes restèrent sur le champ de bataille, parmi lesquels Labienus et Varus, et 3,000 chevaliers romains. Les aigles des treize légions, la plus grande partie des drapeaux, 17 officiers du premier rang furent les trophées de cette journée, qui coûta aux vainqueurs 1,000 morts et 500 blessés. César avait coutume de dire que « partout il avait combattu pour la victoire, mais qu'à Munda il s'était battu pour sauver sa vie. » Cneius Pompée fut tué peu de semaines après, et sa

tête promenée en triomphe. Sextus, son frère, qui commandait à Cordoue lors de la bataille, erra dans les montagnes, survécut à la perte de son parti, dont il releva les étendards par la suite. Toute la Bétique se soumit; le parti de Pompée fut entièrement détruit, tout l'univers romain reconnut la loi du vainqueur. Le jeune Octave, depuis Auguste, figure pour la première fois dans cette campagne, où il fit ses premières armes sous les yeux de son oncle, qui l'affectionnait beaucoup.

PREMIÈRE OBSERVATION.

César mit vingt-trois jours pour se rendre par terre de Rome à la Sierra-Morena; il y a 450 lieues : il en faudrait aujourd'hui en poste, marchant nuit et jour, douze.

Quel service n'aurait pas rendu Caton, s'il se fût trouvé à Cordoue, au milieu du camp des jeunes Pompée, dont le parti, vaincu à Pharsale, à Thapsus, renaissait de ses cendres, tant il était puissant dans l'opinion des peuples! La mort de cet homme de bien fut donc un malheur pour le sénat et la République; il manqua de patience, il ne sut pas attendre le temps et l'occasion.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Munda est une des circonstances où César attaqua et donna bataille malgré la bonne position de son ennemi; aussi faillit-il y être vaincu. Le mouvement de Labienus, qui en soi était bon, décida de la journée. Il est un moment, dans les combats, où la plus petite manœuvre décide et donne la supériorité : c'est la goutte d'eau qui fait le trop plein.

TROISIÈME OBSERVATION.

A la bataille de Pharsale, César a perdu 200 hommes; à celle de Thapsus, 50; à celle de Munda, 1,000; tandis que ses ennemis y avaient perdu leurs armées. Cette grande disproportion de pertes, dans des journées si disputées entre le vainqueur et le vaincu, n'a pas lieu dans les armées modernes, parce que celles-ci se battent avec des armes de jet, et que le canon, le fusil tuent également des deux côtés; au lieu que les anciens se battaient avec l'arme de main jusqu'à la victoire. Il y avait peu de pertes; les boucliers paraient les traits, et ce n'était qu'au moment de la défaite que le vaincu était massacré; c'était une multitude de duels où les battus, en tournant le dos, recevaient le coup de mort.

Les généraux en chef des armées anciennes étaient moins exposés que ceux des armées modernes; ils paraient les traits avec leurs boucliers. Les flèches, les frondes et toutes leurs machines de jet étaient peu meurtrières: il est des boucliers qui ont paré jusqu'à 200 flèches. Aujourd'hui le général en chef est obligé tous les jours d'aller au coup de canon, souvent à portée de mitraille, et à toutes les batailles à portée de fusil, pour pouvoir reconnaître, voir et ordonner : la vue n'a pas assez d'étendue pour que les généraux puissent se tenir hors de la portée des balles.

L'opinion est établie que les guerres des anciens étaient plus sanglantes que celles des modernes: cela est-il exact? Les armées modernes se battent tous les jours, parce que les canons et les fusils atteignent de loin; les avant-gardes, les postes se fusillent et laissent souvent 5 ou 600 hommes sur le champ de bataille de chaque côté. Chez les anciens les combats

étaient plus rares et moins sanglants. Dans les batailles modernes, la perte faite par les deux armées, qui est, par rapport aux morts et blessés, à peu près égale, est plus forte que la perte des batailles anciennes, qui ne tombait que sur l'armée battue.

On dit que César fut sur le point de se donner la mort pendant la bataille de Munda ; ce projet eût été bien funeste à son parti : il eût été battu comme Brutus et Cassius!.... Un magistrat, un chef de parti, peut-il donc abandonner les siens volontairement? Cette résolution est-elle vertu, courage et force d'âme? La mort n'est-elle pas la fin de tous les maux, de toutes contrariétés, de toutes peines, de tous travaux, et l'abandon de la vie ne forme-t-il pas la vertu habituelle de tout soldat? Peut-on, doit-on se donner la mort? Oui, dit-on, lorsque l'on est sans espérance. Mais qui, quand, comment peut-on être sans espérance sur ce théâtre mobile, où la mort naturelle ou forcée d'un seul homme change sur-le-champ l'état et la face des affaires?

CHAPITRE XVI.

MORT DE CÉSAR.

(AN 44 AVANT JÉSUS-CHRIST.)

I

César arriva à Rome dans le mois d'octobre (le calendrier était réformé alors) de l'an 45, de retour d'Espagne; il fut assassiné au mois de mars de l'an 44. Il a été six mois maître du monde; il triompha du fils de Pompée, nouveauté qui fut trouvée bien odieuse. Jamais Marius ni Sylla n'avaient triomphé d'aucun citoyen.

Le sénat le déclara empereur et dictateur perpétuel; depuis ce temps il porta toujours une couronne de laurier et la robe triomphale aux jours de fête. Il créa un grand nombre de sénateurs et de patriciens. Il avait réformé le calendrier, il fit travailler à la rédaction du code civil, criminel, pénal. Il fit dresser des projets pour embellir Rome de plusieurs beaux édifices. Il fit travailler à la confection d'une carte générale de l'empire et à une statistique des provinces; il chargea Varron de former une nombreuse bibliothèque publique. Il annonça le projet de dessécher les marais Pontins, de creuser un nouveau lit au Tibre, depuis Rome jusqu'à la mer, et à

Ostie un port capable de contenir les plus gros vaisseaux; il parla de percer l'isthme de Corinthe. Il envoya des colonies pour relever Corinthe et Carthage.

Il pardonna sincèrement à tous les restes de la faction de Pompée et appela aux plus hautes charges les chefs des principales maisons patriciennes; il obéissait à un sentiment de générosité qui lui était naturel, mais aussi aux conseils de la politique. C'est à la tête du parti populaire qu'il avait passé le Rubicon; c'est avec son aide qu'il avait vaincu l'orgueilleuse aristocratie ralliée autour de Pompée. En effet, qu'eût-il pu faire avec deux ou trois légions? Comment eût-il soumis l'Italie et Rome, sans siéges et sans combats, si la majorité des bras des Romains et des Italiens n'eût été pour lui? Pompée, au commencement de la guerre civile, avait deux vieilles légions et 30,000 hommes aux portes de Rome; il avait trente cohortes à Corfinium; mais le peuple était contre lui : il dut, sans combattre, abandonner la ville éternelle. Il passa les mers pour courir à la rencontre des légions d'Asie; il s'y forma une armée, se trouva en Grèce environné du sénat et de la majorité des patriciens. Mais César, dès le début, fut maître de Rome.

Après les triomphes de Pharsale, de Thapsus, de Munda, le parti de Pompée étant détruit, le parti populaire et les vieux soldats haussèrent leurs prétentions, firent entendre leurs voix. César en fut inquiet; il eut recours à l'influence des principales maisons pour les contenir. Chez les peuples et dans les révolutions l'aristocratie existe toujours : la détruisez-vous dans la noblesse, elle se place aussitôt dans les maisons riches et puissantes du tiers état; la détruisez-vous dans celles-ci, elle surnage et se réfugie dans les chefs d'atelier et du peuple. Un prince ne gagne rien à ce déplacement de l'aristo-

cratie; il remet au contraire tout en ordre en la laissant subsister dans son état naturel, en reconstituant les anciennes maisons sous les nouveaux principes. Cet ordre de choses était plus nécessaire à Rome encore, qui, commandant à l'univers, avait besoin, pour maintenir sa supériorité, de cette magie attachée aux noms des Scipion, des Paul-Émile, des Metellus, des Clodius, des Fabius, etc. qui avaient conquis, gouverné et tant influé depuis plusieurs siècles sur les destinées de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique.

II

Crassus avait péri avec son armée sur les bords de l'Euphrate; les aigles de ses légions étaient encore entre les mains des Parthes. Le peuple romain réclamait une vengeance que les guerres civiles retardaient depuis six ans. César, dans les premiers jours de l'an 44, annonça son dessein de passer la mer, de soumettre les Parthes et de venger les mânes de Crassus. Pendant tout l'hiver il fit travailler aux préparatifs de cette grande expédition, que réclamaient la gloire de Rome et l'intérêt de César. En effet, après une guerre civile aussi acharnée, il fallait une guerre étrangère pour amalgamer les restes de tous les partis et recréer les armées nationales.

La guerre contre les Parthes avait deux difficultés : 1° la manière de combattre de ces peuples, qui étaient tous armés d'armes de jet d'une nature supérieure aux armes ordinaires. Les flèches des Parthes perçaient les boucliers des légionnaires; ils n'attendaient pas le choc des pesamment armés, mais ils les accablaient de loin. Labienus avait employé ce genre de guerre avec succès en Afrique; il est probable que César en eût

triomphé en leur opposant un grand nombre de gens de trait tirés de Crète, des îles Baléares, d'Espagne et d'Afrique. 2° La seconde difficulté était la nature du pays. En pénétrant par la haute Arménie, il fallait longtemps faire la guerre dans des pays de montagnes; en pénétrant par l'Euphrate et la Mésopotamie, on rencontrait des marais, des inondations et des déserts arides. Toutes ces observations n'étaient point au-dessus du génie de César. Une nombreuse flottille sur l'Euphrate et le Tigre eût triomphé des obstacles des eaux, et un grand nombre de chameaux chargés d'outres eussent fait disparaître l'aridité du désert. Il est donc probable qu'il eût réussi et eût porté l'aigle romaine sur les bords de l'Indus, si toutefois la fortune, qui pendant treize campagnes l'avait favorisé, lui fût encore restée constante. Elle a favorisé Scipion pendant cinq campagnes, Alexandre pendant onze campagnes; elle n'a abandonné Pompée qu'à sa seizième campagne et Annibal qu'à la dix-septième, et sans pouvoir espérer de captiver encore un an cette cruelle.

III

Pendant que ce grand homme se préparait à remplir de si grandes destinées, les débris du parti de l'aristocratie, qui devaient la vie à sa générosité, conjurèrent contre sa vie : Brutus et Cassius étaient à la tête. Brutus était stoïcien, élève de Caton. César l'affectionnait et lui avait deux fois sauvé la vie; mais la secte dont il était n'admettait rien qui le pût fléchir. Plein des idées enseignées dans les écoles grecques contre la tyrannie, l'assassinat de tout homme qui était de fait au-dessus des lois était regardé par lui comme légitime. César, dictateur perpétuel, gouvernait tout l'univers romain; il n'y avait qu'un simulacre de

Sénat : cela ne pouvait pas être autrement, après les proscriptions de Marius et de Sylla, la violation des lois par Pompée, cinq ans de guerre civile, un aussi grand nombre de vétérans établis en Italie, attachés à leurs généraux, attendant tout de la grandeur de quelques hommes, et rien de la République. Dans un tel état de choses, ces assemblées délibérantes ne pouvaient plus gouverner ; la personne de César était donc la garantie de la suprématie de Rome sur l'univers, et faisait la sécurité des citoyens de tous les partis : son autorité était donc légitime.

Les conjurés n'eurent pas de peine à réussir : César avait confiance en eux ; Brutus, Cassius, Decamus, etc. étaient ses amis et ses familiers. César était confiant ; il les croyait tous intéressés à la conservation de sa personne ; car il protégeait tout ce que Rome avait de grands et d'hommes élevés, malgré les murmures du parti populaire et de l'armée.

Pour justifier, depuis, un lâche et impolitique assassinat, les conjurés et leurs partisans ont prétendu que César voulait se faire roi, assertion évidemment absurde et calomnieuse, qui cependant s'est transmise d'âge en âge et passe aujourd'hui pour une vérité historique. Si César avait eu affaire à la génération qui avait vu Numa, Tullus et les Tarquins, il eût pu avoir recours, pour consolider son pouvoir et mettre un terme aux incertitudes de la République, à des formes de gouvernement vénérées, et auxquelles on eût été accoutumé ; mais il vivait chez un peuple qui, depuis cinq cents ans, ne connaissait pas d'autre autorité que celle des consuls, des dictateurs, des tribuns ; la dignité des rois était bien méprisable, avilie ; la chaise curule était au-dessus du trône. Sur quel trône eût pu s'asseoir César ? sur celui des rois de Rome, dont l'autorité s'étendait à la banlieue de la ville ? sur celui des rois barbares

de l'Asie, vaincus par les Fabricius, les Paul-Émile, les Scipion, les Metellus, les Clodius, etc.? C'eût été une étrange politique. Quoi! César eût cherché de la stabilité, de la grandeur, de la considération, dans la couronne que portaient Philippe, Persée, Attale, Mithridate, Pharnace, Ptolémée, que les citoyens avaient vus traînés à la suite du char triomphal de leurs vainqueurs? Cela est trop absurde! Les Romains étaient accoutumés à voir les rois dans les antichambres de leurs magistrats.

On a dit que ce n'était pas roi de Rome qu'il voulut se faire proclamer, mais roi des provinces : comme si les peuples de la Grèce, de l'Asie Mineure, de la Syrie, conservaient plus de respect pour le trône renversé sur lequel s'étaient assis Persée, Antiochus, Attale et Ptolémée, que pour la chaise curule de Lucullus, de Sylla, de Pompée et de César même! Ce projet est donc tout aussi dénué de raison.

César a toujours affecté, jusqu'au dernier moment de sa vie, les formes populaires : il ne faisait rien que par un décret du Sénat; les magistratures étaient nommées par le peuple, et, s'il s'arrogea la réalité du pouvoir, il avait laissé subsister toutes les formes républicaines; il marchait sans gardes, comme un simple citoyen; sa maison était sans faste; il allait journellement dîner chez ses amis; il était assidu à la tribune aux harangues, aux assemblées du peuple et au Sénat. La première action de César, s'il eût voulu être roi, eût été de s'environner d'une bonne garde; il n'en fit rien, et se refusa constamment à la sollicitation de ses amis, qui, entendant frémir la faction vaincue, croyaient une garde nécessaire à la sûreté de sa personne. Quoique dictateur, il voulut être consul cette même année avec Antoine; il partagea tous les devoirs de cette charge. Les statues de Pompée ayant été renversées, il les fit relever

avec éclat. Il n'introduisit aucun changement dans l'esprit de son armée, qui constamment resta républicaine et dévouée au parti populaire et démocratique.

Quelles sont les preuves qu'allèguent ses accusateurs? Ils citent quatre anecdotes, probablement fausses ou mal rendues, car Cicéron, Florus, Velleius, n'en parlent pas; mais, admettez-les comme vraies, elles ne prouvent rien. Ils disent: 1° que le 26 juin, revenant du mont Albain avec l'honneur de l'ovation, il fut salué par quelqu'un du peuple du nom de roi; mais que la multitude resta muette et consternée, et qu'il répondit alors qu'il n'était pas roi, mais César; 2° que, dans ce même temps, un homme du peuple mit sur sa statue une couronne de laurier avec un bandeau royal; 3° que, célébrant les Lupercales, le consul Antoine, qui était un des Luperques, s'approcha de César, qui était assis sur la tribune aux harangues, vêtu de sa robe triomphale et sa couronne de laurier sur la tête; qu'il lui présenta un diadème; que celui-ci, au lieu de le mettre sur sa tête, l'envoya au Capitole, disant que Jupiter était le seul roi des Romains; ces fêtes Lupercales étaient des fêtes extravagantes; les Luperques couraient la ville nus, ayant en main des fouets de cuir dont ils frappaient les passants; les dames les plus qualifiées présentaient leurs mains pour en recevoir les coups; le préjugé était que cela les rendait fécondes; 4° que Lucius Cotta, l'un des prêtres commis à la garde des livres sibyllins, disait que les Parthes ne pouvaient être vaincus que par un roi. On a été plus loin pour indisposer les Romains : on a dit que César roi devait porter le siége de l'empire à Alexandrie ou à Ilion.

Voilà pourtant les misérables fondements sur lesquels le bon Plutarque, le libelliste Suétone et quelques écrivains du

parti, ont bâti un système si peu vraisemblable. Si César eût trouvé quelque avantage pour son autorité à s'asseoir sur le trône, il y fût arrivé par les acclamations de son armée et du Sénat avant d'y avoir introduit la faction de Pompée. Ce n'était pas en se faisant saluer dans une promenade par un homme ivre du nom de roi, en faisant dire aux Sibylles qu'un roi pouvait seul vaincre les Parthes, en se faisant présenter un diadème dans les Lupercales, qu'il pouvait espérer d'arriver à son but. Il eût persuadé à ses légions que leur gloire, leurs richesses, dépendaient d'une nouvelle forme de gouvernement qui mît sa famille à l'abri des factions de la toge; c'eût été en faisant dire au Sénat qu'il fallait mettre les lois à l'abri de la victoire et de la soldatesque, et les propriétés à l'abri de l'avidité des vétérans, en élevant un monarque sur le trône. Mais il prit une voie contraire : vainqueur, il ne gouverna que comme consul, dictateur ou tribun; il confirma donc, au lieu de les décréditer, les formes anciennes de la République des succès qui ont suivi le passage du Rubicon, César n'a rien fait pour changer les formes de la République. Auguste même, longtemps après, et lorsque les générations républicaines tout entières étaient détruites par les proscriptions et la guerre des triumvirs, n'eut jamais l'idée d'élever un trône; Tibère, Néron après lui, n'en ont jamais eu la pensée, parce qu'il ne pouvait pas entrer dans la tête d'un maître d'un grand état de se revêtir d'une dignité odieuse et méprisée. Si la couronne royale eût été utile à Auguste et à ses successeurs, ils l'eussent placée sur leur tête; mais César, qui était essentiellement Romain, populaire, et qui, dans ses harangues et dans ses écrits, employait toujours la magie du peuple romain avec tant d'ostentation, ne l'eût fait qu'avec regret.

César n'a donc pas pu désirer, n'a pas désiré, n'a rien fait, a fait tout le contraire de ce dont on l'accuse. Certes, ce n'est pas à la veille de partir pour l'Euphrate et de s'engager dans une guerre difficile, qu'il eût culbuté les formes en usage depuis cinq cents ans pour en établir des nouvelles. Qui aurait gouverné Rome dans l'absence du roi? Un régent! un gouverneur! un vice-roi! tandis qu'elle était accoutumée à l'être par un consul, un préteur, un sénat, des tribuns?

En immolant César, Brutus céda à un préjugé d'éducation qu'il avait puisé dans les écoles grecques; il l'assimila à ces obscurs tyrans des villes du Péloponèse qui, à la faveur de quelques intrigants, usurpèrent l'autorité de la ville; il ne voulut pas voir que l'autorité de César était légitime, parce qu'elle était nécessaire et protectrice, parce qu'elle conservait tous les intérêts de Rome, parce qu'elle était l'effet de l'opinion et de la volonté du peuple. César mort, il a été remplacé par Antoine, par Octave, par Tibère, par Néron, et après celui-ci toutes les combinaisons humaines se sont épuisées pendant six cents ans; mais ni la république ni la monarchie royale n'y ont paru, signe certain que ni l'une ni l'autre n'étaient plus appropriées aux événements et au siècle. César n'a pas voulu être roi, parce qu'il n'a pas pu le vouloir; il n'a pas pu le vouloir, puisque, après lui, pendant six cents ans, aucun de ses successeurs ne l'a voulu. C'eût été une étrange politique de remplacer la chaise curule des vainqueurs du monde par le trône pourri, méprisé des vaincus.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

SOMMAIRE DU SIXIÈME VOLUME.

Pages.

DIX-SEPT NOTES SUR L'OUVRAGE INTITULÉ : *CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE LA GUERRE.* 1

Sommaire . . . 3

1re note. — Organisation et recrutement de l'armée . . . 4

2e note. — Infanterie . . . 9

3e note. — Cavalerie . . . 23

4e note. — Artillerie . . . 35

5e note. — Ordre de bataille . . . 43

6e note. — De la guerre défensive . . . 46

7e note. — De la guerre offensive . . . 55

8e note. — De la force armée sous Napoléon et sous Louis XIV . . . 91

9e note. — Bataille d'Eylau . . . 95

10e note. — Bataille d'Essling . . . 104

11e note. — Guerre d'Espagne . . . 113

12e note. — Moscou . . . 115

13e note. — Retraite de Russie et de Saxe . . . 119

14e note. — Campagne de 1813 . . . 135

15e note . . . 141

16e note. — Légion d'honneur . . . 152

17e note. — Comparaison de la marche de Napoléon en 1800, avec celle d'Annibal en 218 avant Jésus-Christ . . . 154

Conclusion. — Texte des *Considérations sur l'art de la guerre* et notes de Napoléon . . . 163

PRÉCIS DES GUERRES DU MARÉCHAL DE TURENNE . . . 185

Chapitre Ier. — Campagne de 1644 . . . 187

——— II. — Campagne de 1645 . . . 195

——— III. — Campagne de 1646 . . . 207

——— IV. — Campagne de 1647 . . . 211

——— V. — Campagne de 1648 . . . 215

——— VI. — Campagnes de 1649, 1650, 1651 . . . 219

——— VII. — Campagne de 1652 . . . 227

——— VIII. — Campagne de 1653 . . . 241

Pages.

Chapitre IX. — Campagne de 1654 249
——— X. — Campagne de 1655 263
——— XI. — Campagne de 1656 267
——— XII. — Campagne de 1657 271
——— XIII. — Campagne de 1658 273
——— XIV. — Campagne de 1667 279
——— XV. — Campagne de 1672 283
——— XVI. — Campagne de 1673 291
——— XVII. — Campagne de 1674 297
——— XVIII. — Campagne de 1675 307

PRÉCIS DES GUERRES DE FRÉDÉRIC II 315

Chapitre Ier. — Campagne de 1756 317
——— II. — Campagne de 1757 325
——— III. — Deuxième campagne de 1757 343
——— IV. — Campagne de 1758 357
——— V. — Campagne de 1759 383
——— VI. — Campagne de 1760 405
——— VII. — Campagne de 1761 415
——— VIII. — Campagne de 1762 428
——— IX. — Quelques considérations sur la guerre de Sept Ans. 442

PRÉCIS DES GUERRES DE JULES CÉSAR 453

Guerre des Gaules :

Chapitre Ier. — 1re campagne 455
——— II. — 2e campagne 465
——— III. — 3e campagne 473
——— IV. — 4e campagne 479
——— V. — 5e campagne 493
——— VI. — 6e campagne 507
——— VII. — 7e campagne 514
——— VIII. — 8e campagne 525

Guerre civile :

Chapitre IX. — Campagne d'Italie 531
——— X. — Campagne d'Espagne 537
——— XI. — Campagne de Thessalie 545
——— XII. — Campagne d'Alexandrie 555
——— XIII. — Campagne d'Illyrie 565
——— XIV. — Campagne d'Afrique 575
——— XV. — Campagne d'Espagne 591
——— XVI. — Mort de César 597

Military Department
Library

229